



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



ANNEX
LIBRARY

B

044911

HS183
I57

CORNELL
UNIVERSITY
LIBRARY



FROM THE INCOME
OF A BEQUEST
MADE BY
BENNO LOEWY
1854-1919

CORNELL UNIVERSITY LIBRARY



3 1924 089 873 768

L'Initiation

Revue philosophique indépendante des Hautes Études



**Hypnotisme, Force psychique
Théosophie, Kabbale
Gnose, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes**

17° VOLUME. — 5^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 1 (Octobre 1892)

PARTIE INITIATIQUE...	<i>Essai de Chimie synthétique</i> , avec les figures et une planche hors texte.....	F.-Ch. Barlet.
	(p. 1 à 35).	
PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE....	<i>Maxvell</i>	A. de Rochas.
	(p. 35 à 45).	
	<i>L'Electricité produite par les êtres vivants et le milieu électrique</i>	D^r Fugairon.
	(p. 46 à 56).	
	<i>La Gnose de Valentin</i>	L. Lezard.
	(p. 56 à 64).	
	<i>L'ancienne religion des Gaulois</i>	H. Lizeray.
PARTIE LITTÉRAIRE....	(p. 64 à 73).	
	<i>Le Notaire Pendu</i>	R. de Maricourt.
	(p. 74 à 78).	
	<i>Charité</i> (poésie).....	M. Largeris.
	(p. 79 à 80).	

groupe indépendant d'Etudes ésotériques. — Correspondance. —
A propos du Mysticisme moderne. — Revue des Revues. —
Revue étrangères. — Livres reçus. — Nécrologie.

RÉDACTION :
29, rue de Trévise, 29
PARIS

Administration, Abonnements :
58, rue St-André-des-Arts, 58
PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An. : DIX FRANCS

HS 183

A742130

PROGRAMME

I 57:17-18

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine de forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spirituelle dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques de expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *militarisme* et la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 50 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et de nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement le 15 de chaque mois compte déjà cinq années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

LIBRARY

UNIVERSITY

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIVE

F. CH. BARLET, S. I. N. — STANISLAS DE GUAITA, S. I. N.
— JULIEN LEJAY, S. I. N. — GEORGE MONTIÈRE, S. I. N.
— PAPUS, S. I. N.

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ABIL-MARDUK. — ALEPH. — Le F. BERTRAND 18°. — RENÉ
CAILLIÉ. — A. C. TSHÉLA. — CAMILLE CHAIGNEAU. — CHIMUA DU
LAFAY. — G. DELANNE. — DELÉZINIER. — JULES DOINEL. — FABRE
DES ESSARTS. — D^r FUGAIRON. — JULES GIRAUD. — HORACE LEFORT.
— L. LEMERLE. — DONALD MAC-NAB. — MARC HAVEN. — MARCUS
DE VÈZE. — LUCIEN MAUCHEL. — NAPOLÉON NEY. — EUGÈNE NUS.
— HORACE PELLETIER — PHILOPHÔTES. — G. POIREL. — QUÆRENS.
— RAYMOND. — A. DE ROCHAS. — PAUL SÉDIR. — SELVA. — L. STE-
VENARD. — PIERRE TORCY. — G. VITOUX. — F. VURGEY. — HENRI
WELSCH. — OSWALD WIRTH.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD.
— JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. — R. DE MARICOURT. —
— CATULLE MENDÈS. — EMILE MICHELET. — GEORGE MONTIÈRE.
LÉON RIOTOR. — SAINT-FARGEAU. — CH. DE SIVRY. — CH. TORQUET.

4°

POÉSIE

CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — R. DE MARICOURT
— PAUL MARROT. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

GRUPE INDÉPENDANT D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES THÉORIQUES ET PRATIQUES DES FORCES
ENCORE NON DÉFINIES DE LA NATURE ET DE L'HOMME

Membres. — Les membres ne payent ni cotisation, ni droit d'entrée. Tout abonné de *l'Initiation* ou du *Voile d'Isis* reçoit sa carte de membre associé sur sa demande.

Quartier Général. — La Société comprend 22 Groupes d'études théoriques et pratiques au Quartier Général, 29, rue de Trévise, Paris.

De plus, une Bibliothèque, une salle de lecture, une salle de conférences, pouvant contenir 200 auditeurs, et une librairie existent au Quartier Général.

Branches. — Dès branches de *Groupes Indépendants d'études ésotériques* sont établies en France et à l'Étranger

Le Groupe compte actuellement : 21 branches régulières en France, 30 branches à l'Étranger et 23 correspondants dans les centres qui ne possèdent pas encore une Branche régulière.

Journaux. — *Propagande.* — Outre les volumes édités par la Librairie, le Groupe possède comme organe de propagande :

l'Initiation (revue mensuelle). — *Le Voile d'Isis* (journal hebdomadaire). — *Psyché* (revue mensuelle d'art et de littérature). — *Ea Bibliographie de la Science Occulte* (bulletin trimestriel). — De plus : *The Light of Paris* (journal hebdomadaire), imprimé en anglais vient d'être créé comme organe de la *Bibliothèque internationale des Œuvres des femmes*, destiné à faire la propagande de l'occultisme dans les pays de langue anglaise.



PARTIE INITIATIQUE

ESSAI DE CHIMIE SYNTHÉTIQUE

Parmi nos sciences positives, la Chimie présente un intérêt tout particulier comme intermédiaire entre la Mécanique et la Biologie, entre l'*Abstrait*, de qui elle reçoit le *mouvement*, et la *Vie* réelle, à laquelle elle fournit la base de ses organes avec le mécanisme de ses transformations. Aussi participe-t-elle de l'une de ces sciences extrêmes par l'exactitude de ses données, de l'autre par l'incertitude de leur interprétation.

On sait comment la suite d'admirables travaux qui, dans notre siècle, a constitué la science chimique, a partagé ses adeptes en deux parties correspondant aux deux domaines qu'elle leur a successivement révélés. La situation des *Unitaires* vis-à-vis des partisans du *Dualisme* est à peu près aujourd'hui semblable à celle que le *Darwinisme* a conquise dans les sciences biologiques, et par la même raison : c'est que, comme la théorie darwinienne, celle atomique a projeté sur les horizons mystérieux de la vie cosmogonique une lumière que n'avaient pu produire, aux débuts de la

science, les génies créateurs des Linné et des Cuvier, ni ceux des Lavoisier et des Berzélius.

On se propose ici de faire ressortir comment les théories les plus récentes permettent, en rapprochant les deux camps adverses, d'apercevoir un peu mieux cette synthèse générale qui est l'idéal de toute science.

I

Il faut rappeler brièvement d'où sont nées les divergences.

Les chimistes se sont bien accordés à interpréter la loi fondamentale des proportions définies et multiples par l'hypothèse d'éléments ultimes indivis, d'étendue réelle et de poids constant pour chaque corps; d'*atomes*, en un mot, dont la juxtaposition constituait la combinaison chimique. En conséquence, quand, pour arriver à classer les corps, ils en ont fixé les poids relatifs, ils ont appelé leurs résultats indifféremment *poids atomiques* ou *équivalents*, sans qu'il y eût aucun inconvénient à cette synonymie.

Mais, quand survint la découverte de Gay-Lussac, qui étendait la loi des proportions définies aux volumes aussi bien qu'aux poids, et qu'on voulut profiter des facilités qu'elle fournissait pour la détermination des poids atomiques, on ne sut comment interpréter le fait que nombre de corps exigeaient dans leurs combinaisons des volumes de certains autres doubles ou triples du leur! Existe-t-il dans des atomes multiples ?

Les uns le pensaient, comme Berzelius, d'autres se refusaient à l'admettre; il fallut donc distinguer l'*équivalent* du *poids atomique*, leur identité n'étant plus acceptée unanimement.

Un autre sujet de disputes survint bientôt : entraîné par la prépondérance presque exclusive que la découverte de Lavoisier avait donnée à l'oxygène, et par les interprétations générales du célèbre Berzelius, on avait admis généralement que toute combinaison se fait toujours entre deux atomes d'électricité contraire, et entre deux seulement, les atomes pouvant être complexes et résulter d'une combinaison précédente; ainsi le sulfate de potasse n'était pas une réunion de trois sortes d'atomes : oxygène, soufre et potassium, c'était la jonction d'un atome (composé) d'acide sulfurique avec un atome (également complexe) de potasse. Mais ce système devint impuissant à expliquer les phénomènes de la chimie organique à mesure que leur nombre se multipliait.

Quelques années après la querelle célèbre de Geoffroy Saint-Hilaire contre Cuvier, Dumas battait en brèche la théorie dualistique de Berzélius par une découverte des plus remarquables : en soumettant un composé organique, la cire, à l'action du chlore, il démontra que « le chlore possède le pouvoir singulier de s'emparer de l'hydrogène de certains corps et de le remplacer atome par atome » ; on put ajouter plus tard : *pour y jouer le même rôle*. Une brillante pléiade de jeunes savants : Malagutti, Regnault, Liebig, Laurent, Gerhardt, eut bientôt confirmé et étendu ce principe, qui, vérifié pour le chlore, le brome, l'iode,

(acide nitrique, l'oxygène, le soufre, acquit l'importance d'une loi générale. On en conclut que la combinaison se fait toujours d'atome à atome simple, un atome pouvant se *substituer* à un autre dans une combinaison précédente. — Les substitutions s'effectuaient ainsi autour d'un corps primitif, qu'on nomma *noyau* ou *radical*, et qui pouvait être simple ou composé. Ainsi s'expliquaient les innombrables métamorphoses de la chimie organique avec ses séries homologues.

Cette théorie *unitaire*, appuyée notamment de la découverte de quelques radicaux remarquables, comme le *cacodyle*, le *cyanogène* et l'*ammonium*, se complétait par la démonstration de la polyatomicité de certains corps. En admettant sa réalité, Wurtz avait trouvé un alcool intermédiaire entre deux autres mono et triatomique, le Glycol, rattaché au gaz oléfiant et confirmé par la préparation de la série des alcools et des acides correspondants.

Ainsi, après des péripéties qu'il serait superflu de rappeler ici, la *théorie atomique* est parvenue à se formuler à peu près comme il suit (1), gagnant à sa cause la majorité des chimistes :

L'*atome* est la plus petite masse d'un corps qui puisse entrer en combinaison. — La molécule, réunion d'atomes, est la plus petite masse capable d'exister à l'état libre, d'entrer dans une réaction ou d'en sortir.

(1) Notamment d'après Wurtz, *Dictionnaire de Chimie*, (préface, affinités, atomicité, etc.), et Berthelot, *Revue scientifique* du 6 novembre 1875, n° 19.

A l'état gazeux les molécules sont toujours en même nombre, quel que soit le corps, simple ou composé, pour les mêmes conditions physiques ; mais elles ont des poids différents, des masses distinctes selon les corps.

Les atomes diffèrent d'un corps à l'autre par trois éléments :

1° Leur poids — le *poids atomique* ;

2° Leur *affinité*, c'est-à-dire l'intensité de leur tendance à s'unir à l'atome de tel ou tel autre corps (ce que l'on pourrait nommer leur *tension* de combinaison) ;

3° La faculté de dépenser cette énergie en accaparant un nombre plus ou moins grand d'autres atomes, ou l'*atomicité* (qui est comme la *quantité* de combinaison).

La masse se mesure par le *poids atomique*, qui est l'équivalent, pour la détermination duquel on a tenu compte des *volumes* combinés.

L'affinité est mesurée par la chaleur que développe la combinaison ou qu'exige la décomposition, puisque cette chaleur est le produit de l'énergie développée.

L'atomicité résulte d'une observation directe et s'obtient par divers procédés chimiques ou physiques inutiles à rappeler ici.

On s'accorde à la rapporter à quatre *types* :

1° Monoatomicité, type emprunté à l'acide chlorhydrique (1 vol. de chaque gaz) ;

2° Biatomicité, type emprunté à l'eau (2 vol. d'H. contre 1 d'O.) ;

3° Triatomicité, type emprunté à l'ammoniaque (3 vol. d'H. contre 1 d'Az.) ;

4° Tetraatomicité, type emprunté au gaz des marais (4 vol. d'H. contre 1 de C.).

On admet d'ailleurs qu'un atome d'un corps polyatomique peut être uni à un nombre d'autres atomes du même corps suffisant pour satisfaire son atomicité; ainsi la molécule de Carbone serait composée de quatre atomes de Carbone dont chacun peut être remplacé par quelque autre atome étranger. La molécule peut donc être constituée ou par l'union d'atomes similaires ou par celle d'atomes dissemblables, en partie *substitués* aux premiers.

Il se peut aussi que l'atomicité ne soit pas complètement satisfaite ; on a alors un radical qui appelle d'autres atomes ou d'autres molécules pour achever de satisfaire ses appétits chimiques.

Les réactions peuvent être dues à trois causes ;

1° *Addition* d'atomes ou de molécules à des molécules dont l'atomicité n'est pas entièrement saturée (Ex. : l'*aldéhyde* donnera un acide ou un alcool par l'addition d'O. ou d'H.) ;

2° *Dédoublement* de molécules complexes en molécules plus simples, ou *soustraction* de molécules ou d'atomes, avec ou sans combinaison nouvelle. (Ex. : double décomposition des sels) ;

3° *Substitution* d'un atome ou d'une molécule à l'un des atomes de la combinaison précédente (Ex. : les composés organiques chlorés). Si le nouvel élément est lui-même polyatomique, il peut entraîner à sa suite, pour satisfaire toutes ses atomicités, de nouveaux élé-

ments, et compliquer ainsi considérablement la combinaison (1).

II

Cependant, qu'était devenue la classification qu'on avait espéré trouver au moyen des équivalents ? Berzélius n'avait pu la réussir d'après ses théories. Dumas se contenta de la demander au rapprochement des propriétés physiques et chimiques, et construisit ainsi une classification empirique peu instructive, mais à laquelle il faut toujours revenir comme à un contrôle, parce qu'elle est l'expression exacte de l'observation, du fait apparent.

Les atomistes furent plus heureux, ils réussirent à faire la lumière dans le chaos des combinaisons organiques. Les *types* leur fournissent les *ordres*; l'*atomicité* donne la *classe*; la *structure moléculaire* indique la *série* (alcool, aldéhyde, acide, etc.) et les *familles* se distribuent d'après les *radicaux* (Ex. : l'*Ethylamine* est du type ammoniaque, de la première classe, ou monoatomique, de la série des alcalis et de

(1) On pourra remarquer que de ces trois sortes de réaction, la première correspond à un *équilibre instable*; un déficit restant à combler appelait un autre corps. — Ici l'*atomicité* domine.

La 2^e correspond à un *équilibre stable* rompu par une énergie étrangère. — Ici l'*affinité* prévaut: elle s'explique et se complète par les lois de Berthollet; c'est elle qui avait déterminé la théorie dualistique.

La 3^e nous montre encore un *équilibre stable* rompu par une énergie étrangère, mais à cause de l'*atomicité*: l'*affinité* et l'*atomicité* sont toutes deux en action.

la famille éthylénique. — Wurtz : *Dictionnaire*, page LXVII). Mais cette classification n'a pu être généralisée en s'étendant aux corps inorganiques. Wurtz en le déclarant remarque lui-même que *l'atomicité n'est pas une propriété absolue*, elle varie pour un même corps selon celui auquel on le compare, en restant cependant toujours de même parité. Aussi la classification qu'il ébauche, et que l'on n'a guère perfectionnée depuis, nous montre-t-elle jusqu'à 6 séries d'atomicité (au lieu des 4 types) confondant, du reste, sans motifs suffisants, les métaux et les métalloïdes.

Enfin, quelques années plus tard, Mendeleeff proposa une classification aussi simple qu'ingénieuse des corps simples, au perfectionnement de laquelle les chimistes se sont fortement attachés depuis. (*V. Revue Scient.* du 5 août 1876, n° 6). Elle consiste, en substance, dans la liste des corps simples écrits suivant la série décroissante de leurs poids atomiques (soigneusement établis par tous les travaux précédents), mais disposée en tableau d'après leur atomicité rapportée à l'hydrogène.

Voici ce tableau :

	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
	RH ² 20 = 1/2	RH ³ 20 = 1/3	RH ⁴ 20 = 1/4	RH ⁵ 20 = 1/5	RH ⁶ 20 = 1/6	RH ⁷ 20 = 1/7	RH ⁸ 20 = 1/8
1	RH ¹ 20 = 1/2	RH ³ 20 = 1/3	RH ⁴ 20 = 1/4	RH ⁵ 20 = 1/5	RH ⁶ 20 = 1/6	RH ⁷ 20 = 1/7	RH ⁸ 20 = 1/8
2	Na = 23 Lg Lg	Al = 27 Be = 10 Cl = 9	Si = 28 C = 12	Ge = 72 Ti = 48	As = 75 V = 51	Br = 80 Cr = 52	Fe = 56 Cl = 35
3	Cu = 63 K = 39	Zn = 65 Ca = 40	Ga = 69 Sc = 44	Ge = 72 Zr = 90	Sb = 122 Nb = 93	Br = 80 Mo = 96	Mn = 55 Mn = 55
4	Ag = 108 Rb = 85 Cd = 112	Sr = 87 In = 113	Y = 88 V = 51	Sn = 118 Zr = 90	Sb = 122 Nb = 93	I = 127 Mo = 96	100 I = 127
5	Cs = 133 158	Ba = 137 Dt = 160	La = 139 Dp = 160	Co = 59 ? 162	Di = 146 164	146 168	146 168
6	Au = 197 175 197	Tl = 204 204	Pb = 207 207	Pb = 207 207	Bi = 209 209	W = 184 184	190 190

Il fait apparaître des observations ignorées avant lui :

L'hydrogène mis à part, le partage de la série en 12 lignes est justifié par une augmentation de la différence entre les nombres qui les terminent et ceux consécutifs.

Les corps inscrits dans chaque colonne verticale s'y trouvent sensiblement en concordance avec les familles empiriques de Dumas ; ils ont la même atomicité, soit par rapport à l'oxygène, soit par rapport à l'hydrogène ; celle-ci va en croissant jusqu'à la 4^e colonne et décroît ensuite symétriquement par rapport à cette colonne centrale.

Ces analogies font des 7 corps de la 1^{re} ligne 7 types chimiques qui se distinguent par leurs combinaisons comme par leurs propriétés à eux-mêmes.

Cependant, dans chacune de ces colonnes, il y a plus d'analogie entre les corps de même parité qu'entre ceux qui se suivent immédiatement ; par exemple dans le 2^e groupe, Ca, Sr, Ba (qui sont sur les 4, 6^e et 8^e lignes) sont plus proches entre eux qu'avec Mg, Zn, Cd, etc., qui sont sur les 3^e, 7^e, 9^e, et réciproquement. C'est pourquoi Mendeleeff a partagé chacun de ces groupes verticaux en deux parties : gauche et droite.

Les corps de droite (ou pairs) n'ont que des métaux ; ils se combinent difficilement avec l'H. Ils sont paramagnétiques ; ceux de gauche, qui sont de rang impair, sont diamagnétiques.

Mendeleeff résumait les particularités de sa classification en cette formule : « Les propriétés des corps

simples, la constitution de leurs combinaisons, ainsi que les propriétés de ces dernières, sont *des fonctions périodiques* dérivant des poids atomiques *périodiques* des éléments. »

Son système ne tarda pas à recevoir une consécration éclatante de l'expérience : Le tableau offre, on le voit, d'assez nombreuses lacunes, témoins du reste de la hardiesse d'invention de l'auteur ; sa foi dans l'analogie n'était pas moindre ; il affirma donc l'existence des corps ignorés et osa les décrire avec leurs propriétés chimiques. Or ce même Gallium, qui semble avoir été prédestiné à récompenser la foi des inventeurs dans l'inspiration, se trouva, une fois révélé par le spectroscope, conforme au corps que Mendeleeff avait décrit et prévu sous le nom d'Ekaaluminium.

Dès ce moment, l'ardeur des savants semble se ranimer pour la solution de ce grand problème de synthèse : la classification de Mendeleeff devint comme le centre de leurs efforts ; on s'efforça surtout de faire ressortir l'évolution, la genèse des corps simples, signalée par la périodicité de leur série. Wundt, Norman Lockyer, Prayer se distinguèrent surtout dans cette direction. Mais les travaux les plus remarquables tant par le génie de l'invention que par les confirmations expérimentales sont, sans contredit, ceux de Crookes (1).

Cet illustre chimiste s'attacha spécialement à un ensemble de corps simples fort importants, le fer, le

(1) Voir *Revue Scientifique* du 13 août 1887.

nickel, le cobalt, le platine, l'osmium, etc., qui semblaient faire exception dans le système de Mendeleeff et qui, par ce motif, avaient été rejetés, non sans quelque désordre, dans un groupe peu caractérisé. C'est dans cette difficulté même qu'il trouva la preuve d'une genèse évolutive des corps simples ; pour la démontrer, il réussit à isoler par une suite d'opérations sur la terre d'Yttria, multipliées et minutieusement fractionnées, comme celles des anciens alchimistes, une suite de corps si voisins qu'ils apparaissent comme les témoins d'une série de transformations de l'Yttrium. Ces transformations, appréciables seulement aux spectres phosphorescents, ne semblent explicables que par une modification dans la structure des atomes. Ce serait, selon lui, une loi générale, et qui expliquerait probablement l'abondance des raies du spectre, que les atomes d'un même corps diffèrent entre eux très légèrement, mais par degrés périodiques, non d'une façon continue.

Il déduit de là cette ingénieuse interprétation du tableau de Mendeleeff : A l'origine existait une certaine substance primordiale, sans représentant de nos jours, qu'il nomme *protyle*. Elle était animée d'une certaine énergie manifestée par la chaleur, mais qui tendait à se condenser, donc à se refroidir. Cette condensation a produit des vibrations périodiques réparties elles-mêmes en périodes plus larges qu'il représente par les oscillations du pendule, la verticale répondant au protyle. A chaque vibration correspond un corps simple.

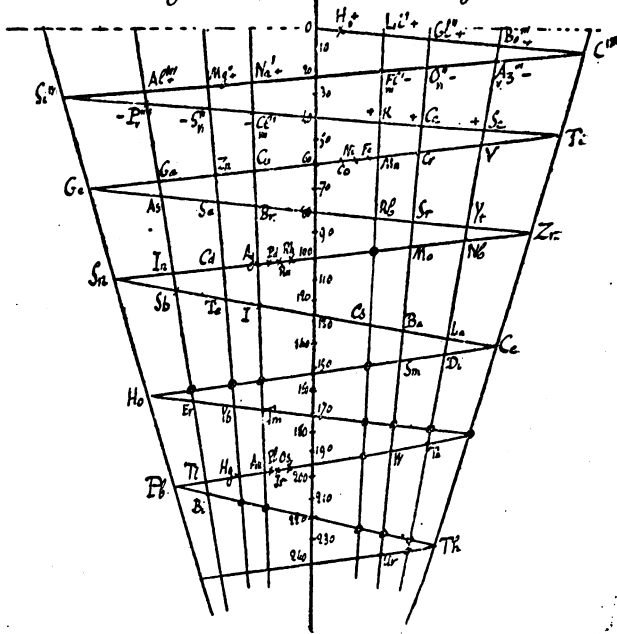
Seulement la vitesse du refroidissement n'a pas été

constante. Lorsqu'il était très rapide, il s'est produit des corps comme l'yttrium, l'iode, etc., tellement voisins qu'ils se confondent pour nous en un seul corps simple; lorsque, au contraire, le refroidissement s'est ralenti, ces productions secondaires (ou métaéléments, comme Crookes les a nommés) sont plus espacés et deviennent pour nous des corps simples : tels sont le Fer, le Nickel, le Cobalt, le Ruthémium, le Rhodium et le Palladium; l'Osmium, l'Iridium et le Platine, qui se rangent tous dans la même période, voisine de la verticale (du ralentissement par conséquent) dans les oscillations pendulaires : c'est faute de leur avoir reconnu ce caractère que Mendeleeff ne pouvait leur assigner une place convenable, ou du moins la justifier.

En conséquence, Crookes modifie comme voici le tableau primitif pour l'adapter à la représentation des oscillations alternantes de chaud et de froid qui sont la base de son hypothèse.

Impair
Diamagnétique.

Paire)
Paramagnétique



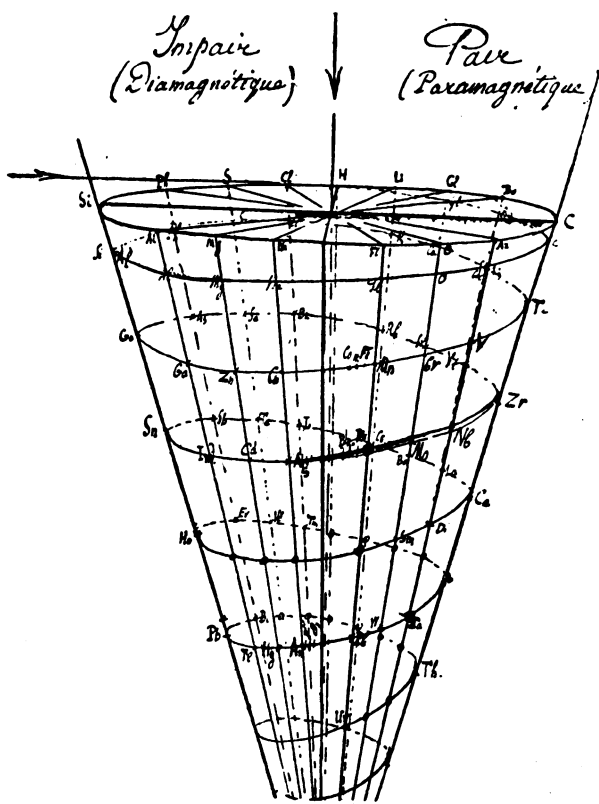
L'examen de ce schéma fait ressortir de sérieuses difficultés quand on y cherche toutes les significations fournies par celui de Mendeleeff : deux familles se trouvent enlacées sur chaque ligne verticale ; ce sont celles que le tableau plaçait symétriquement par rapport au groupe du Carbone, lequel, du reste, partagé en deux, se trouve rejeté aux deux extrémités de la figure. D'où vient cette apparente contradiction ? Ne semble-t-il pas qu'une même situation du pendule par rapport à la verticale dût donner des résultats analogues et non opposés, comme le sont, par exemple, le fluor et le potassium ? — Comment se fait-il aussi que le passage répété du pendule dans la position verticale ne reproduise pas de corps plus voisins de l'hydrogène et du protyle ?

Ces difficultés se résolvent par la simple observation que les oscillations du pendule (comme aussi les deux lignes consécutives de parité contraire du tableau Mendeleeff se produisent sur deux plans différents : par exemple, si la ligne C, Az O, Fl, etc., (la 2^e du tableau) passe en avant de la feuille, la 2^e partie de cette oscillation (la ligne Ph. S, Cl, etc., 3^e du tableau) s'effectue en arrière du même plan et à une distance symétrique de la première.

La figure donnée par Crookes est la projection verticale d'une hélice conique dont l'axe est représenté par la ligne verticale : c'est sur la spirale que s'inscrivent les corps simples suivant une série de 16 arêtes du cône ; les familles que la projection entremêle se trouvent en réalité symétriques par rapport à une section principale. Les lignes de Mendeleeff sont

au contraire les deux moitiés d'une spire partagée par la section principale perpendiculaire à celle dont nous venons de parler.

Un coup d'œil jeté sur la perspective suivante de cette spirale conique suffit à montrer comment elle concilie les deux représentations de Mendeleef et de Crookes, en en respectant toutes les significations.



On propose ici de remplacer la projection verticale de Crookes par une projection horizontale (sur un plan perpendiculaire à l'axe), qui, à cause de la forme de la courbe, aura l'avantage d'en laisser voir tous les détails (*Voir la planche 1, au frontispice*). C'est sur cette projection horizontale que nous allons trouver les remarques qu'il nous reste à soumettre au lecteur, après lui avoir rappelé la situation actuelle des questions chimiques.

III

Attachons-nous en premier lieu aux propriétés physiques indiquées dans notre figure; elles ont l'avantage de caractériser les corps en dehors de leurs relativités réciproques (1).

Les deux plans perpendiculaires l'un à l'autre dont nous avons parlé tout à l'heure partagent la courbe en 4 secteurs égaux par 2 diamètres conjugués. De chaque côté du diamètre vertical se trouvent les deux temps d'une demi-oscillation de Crookes; les deux autres temps sont représentés de l'autre côté de ce diamètre. Ces deux moitiés correspondent aux états para et diamagnétiques. Le diamètre horizontal sépare alternativement une période de refroidissement et une période de réchauffement, c'est-à-dire les deux temps de chaque demi-oscillation.

(1) Pour tout ce qui va suivre, le lecteur est prié d'avoir toujours sous les yeux la projection horizontale de la spirale, *frontispice*.

De sorte que si l'on désigne par + a et — a les états froid et chaud, + m et — m les états para et diamagnétiques, on les voit distribués comme suit :

$$\frac{(-m) (-a) \mid (+m) (+a)}{(-m) (+a) \mid (+m) (-a)}$$

C'est-à-dire que la force affecte une *intensité* différente avec une même *polarisation* dans les 2 secteurs verticaux, une même *intensité* (sauf l'effet de refroidissement présenté par la spirale) avec une *polarisation* différente dans les divisions horizontales. Il y a donc 4 états tout à fait distincts, mais symétriques deux à deux pour chaque tour de spire.

Cela posé, on pourra remarquer :

1° La conductibilité électrique limitée aux périodes froides (+ a) et à droite de la ligne horizontale; la faculté isolante accentuée dans les périodes chaudes (— a) et à gauche du diamètre horizontal. Les métaux fortement *magnétiques* autour du rayon vertical inférieur, entre le diamagnétisme et le paramagnétisme (Mn, Fe.), suivis de ceux principalement producteurs d'électricité (Pl, Au, Ag, Cu, Zn).

2° Pour la lumière : outre la couleur gris-bleu des périodes froides (des métaux) opposée à celle plutôt rouge (acide hypazot.) ou jaune des 2 autres secteurs (Ph, S, Cl.), la fluorescence et la phosphorescence confinées aussi dans ces derniers, accusant une plus grande activité de mouvement atomique ;

3° En ce qui concerne la chaleur, sans parler de celle spécifique base de ce classement : dans les périodes

froides, les métaux, corps solides (à une seule exception près), résistants, durs ; dans les périodes chaudes, les métalloïdes, corps mous, quand ils sont solides, et comprenant les gaz les plus permanents. — Pour les métaux, fusion difficile, avec vaporisation éloignée pour le 1^{er} secteur, plus rapprochée pour le 3^e où le diamagnétisme accuse comme une révolte contre la force condensatrice (c'est là même qu'est l'unique métal liquide et volatil). Même observation pour la tension de vapeur. — Pour les métalloïdes, au contraire, fusion facile, s'ils sont solides, tensions de vapeur très fortes, surtout dans la 4^e phase qui correspond encore au diamagnétisme ; solubilité aisée des gaz, activité, souplesse des molécules.

Ces remarques qu'on pourrait multiplier suffisent à justifier et caractériser les 4 phases signalées par Crookes :

1^{re} *phase* : refroidissement : l'énergie du protyle s'éteint dans un équilibre croissant ; il devient solide, infusible, fixe, obscur, laissant passer l'électricité, presque inerte.

2^e *phase* : réveil croissant et rapide : l'état gazeux reparaît inerte d'abord et bientôt à son maximum d'intensité (le fluor), et avec lui la résistance à l'électricité, la diffusibilité, la mobilité, la vie.

Courte période intermédiaire, sorte de lacune correspondant sans doute comme à une dissociation des 2 forces qui semblent en lutte ; ralentissement des modifications ; changement d'orientation des molécules ; production de corps simples très voisins et *magnétiques* proprement dits.

3° *phase*. Puis la force astringente triomphe à nouveau mais plus mollement : réapparition des métaux analogues à leurs symétriques du même diamètre (Na en face de K ; Mg en face de Ca, Ba, etc.), mais plus fusibles, plus volatils, aboutissant à des corps inertes (Si, Sm, Pb...) comme leurs analogues au charbon.

4° *phase* : Enfin vient le nouveau réveil avec les métalloïdes du 2° genre, solides, sauf le dernier, et supérieurs, pleins d'activité, Ph. S. Cl. Bv, etc.

Ils nous ramènent au début, mais au-dessous du point de départ, comme si l'énergie était en partie épuisée déjà par la lutte qui va recommencer à travers les mêmes péripéties sur les spires suivantes.

Entre ces 2 étapes se trouve cependant encore un vide du même genre que celui d'en bas, mais plus accentué ; aucun corps n'y apparaît ; la supériorité pyramidique y est trop grande.

* * *

Avant de passer aux propriétés chimiques, cherchons pour en faciliter l'étude, une dénomination caractéristique des propriétés physiques de nos 4 secteurs. Nous la trouverions peut-être dans l'analogie avec les révolutions astrales, qui, sans doute, a déjà frappé le lecteur, mais il est un ensemble d'appellations plus pittoresques et plus techniques aussi, car elles nous ont été transmises, à la suite de traditions séculaires, par nos ancêtres les *souffleurs*, nos premiers chimistes ; ce sont celles des 4 éléments. On va voir comme elles sont singulièrement adéquates.

Ces anciens philosophes nommaient *Terres* les sels des métaux alcalins et alcalino-terreux (1^o période) ; ils caractérisaient cet élément comme *froid et sec*. — Ils nommaient *Air* les gaz principaux (2^o phase) et l'air était l'élément *froid et humide* (c.-à-d. fluide). — *L'Eau* (que le *Mercure* symbolisait) correspond bien aux métaux faibles et volatils de la 3^o phase ; l'eau était dite *humide* comme l'air, mais *froide* ; autrement dit un fluide condensé. — Enfin le *Feu, sec* comme la terre, mais *chaud*, nous retrace le phosphore, le soufre, l'iode, etc.

Ces noms se prêtant ainsi complètement aux propriétés de nos phases nous les substituerons aux formules données plus haut, et, sans rien préjuger toutefois à leur propos, nous représenterons ainsi nos quatre secteurs :

Feu	Terre
Eau	Air

*
**

Examinée au point de vue chimique, notre spirale fait apparaître tout d'abord une croix très accentuée : celle que forment les deux diamètres médians de chaque phase, savoir O, S et Gl, Mg. Ils sont caractéristiques l'un des métalloïdes, l'autre des métaux : ce sont eux qui ont attiré tout d'abord l'attention de nos chimistes modernes et inspiré la théorie dualistique ; ils marquent en effet le contraste le plus saillant entre l'activité (air et feu) et l'inertie (terre et eau).

Sur le premier de ces diamètres sera le roi des

Acides, le plus stable parmi les plus forts, l'acide sulfurique ; sur l'autre, les *bases* de la formule RO (ou RS) des plus abondantes, sinon les plus fortes (chaux, baryte, magnésie) insolubles, infusibles, fixes.

A cette première croix, une autre se superpose, aussi remarquable, mais par son obscurité et ses composés ; c'est celle fondamentale qui partage les 4 phases et en note pour ainsi dire les repos. Elle est formée d'une part par le diamètre de *subtilité*, où le protyle l'emporte tellement qu'il disparaît en laissant l'hydrogène pour seul témoin de sa puissance au début, ou les métaux (la matière première des dieux Cabires) pour preuve de sa suprématie au milieu de la lutte contre l'astringence.

L'autre branche de la croix nous offre les corps chimiquement faibles du C, de Si, Sn, Pb, que l'oxygène seul réveille en s'accumulant sur eux dans des composés généralement peu stables.

Ici sont principalement les carbures, base de la chimie organique, domaine caractérisé par l'hydrogène, et où se sont édifiées nos théories modernes de la substitution et de l'atomicité.

Entre ces deux croix superposées, une symétrie parfaite. Les deux diamètres les plus voisins de C. plus près de l'équilibre, de la neutralité, donneront des oxacydes ou instables, ou de peu de force : forts, mais instables pour le diamètre des régions actives (air et feu : AzO^5 PhO^5) ; fixes, mais faibles pour la région refroidie (terre et eau : acides borique, aluminique).

Les deux diamètres qui sont près de celui de subti-

lité donnent ou des hydracides ou des oxybases de grande puissance: acides s'ils sont dans les régions actives (air et feu: HF , HCl , etc.); bases, s'ils sont dans les secteurs froids (eau et terre, K_2O Na_2O , etc.); symétriquement à ces bases, celle AzH_3 , sur laquelle nous reviendrons.

Comparés les uns aux autres, ces mêmes diamètres secondaires ne donnent rien s'ils sont autour de la ligne matérielle (Bo et Az — Ph et Al, etc.), mais ils se combineront aisément s'ils sont autour de la ligne de subtilité: KCl , NaCl , NaFl , etc.

Enfin, si nous rapprochons ces deux croix entre elles par les deux têtes, nous aurons l'eau (H_2O), le dissolvant universel, inerte, indifférent, si équilibré et si singulier qu'il s'est pour ainsi dire offert de lui-même à nos savants pour leur fournir la plupart de leurs unités métriques (densité, thermomètre, vaporisation, élasticité de vapeur, calorimétrie, etc.).

*
*
*

Voyons maintenant par quels caractères se distinguent les corps d'un même secteur. La décroissance continue de la chaleur spécifique, et le caractère du secteur nous annoncent une gradation croissante dans les périodes de réchauffement, décroissantes pour les autres, et dans le sens de la spirale. C'est en effet ce que manifestait la symétrie d'atomicité autour du groupe central dans le tableau de Mendeleeff.

Ainsi nous aurons: dans le premier et le troisième secteur (Terre et Eau: refroidissement): bases fortes, bases médiocres, aide faible (avec O); dans les

deuxième et quatrième secteurs (Air et Feu) et avec H : une base forte, un acide indifférent, un acide puissant.

Ces nuances s'exprimeront très bien encore au moyen des noms des éléments; seulement le feu en sera absent; il correspond aux deux lacunes verticales. En nous bornant à la première spire, les corps s'en caractériseront ainsi par le tableau suivant, où les colonnes horizontales donnent le secteur, et les colonnes verticales ses subdivisions :

	a (Monatomique).	e (Diatomique).	T (Triatomique).	MATIÈRE (Tétraatomique).
T	Li.	Gl.	Bo	» C
A	Fl.	O	Ae	»
E	Na.	Mg.	Al.	» Si.
F	Cl.	S	Ph.	»

On remarquera que ces colonnes verticales (en ajoutant les corps du diamètre horizontal ou de matière), correspondant aux atomicités par rapport à l'hydrogène, reproduisent les 4 types adoptés par les atomistes.

Ces distinctions sont assez précises pour permettre, comme nous allons l'indiquer très rapidement, une formule qui embrasse, en les classant, les combinaisons binaires d'un corps simple, et exprime ainsi son affinité.

On sait que l'affinité est la plus grande entre les corps dont la combinaison donne le plus de chaleur,

donc entre les plus contraires en énergie, puisque leur union exigera la plus grande quantité de mouvement. La plus forte affinité sera donc d'abord entre les éléments complètement contraires (air ou feu contre terre et eau, oxydes, sulfures, chlorures); puis entre ceux opposés seulement par leur magnétisme (eau avec terre; air avec feu.)

A ce principe s'ajoutera la considération de l'activité propre à chaque élément; ceux complètement opposés auront plus d'équilibre et moins d'activité (oxydes, chlorures, etc.), leurs symétriques seront moins stables, mais énergiques s'il s'agit d'air ou de feu, inertes au contraire s'il s'agit de terre ou d'eau (les alliages).

Enfin les combinaisons entre corps de même élément seront les plus instables et les moins actifs.

Ainsi: plus actifs que stables — FA. Ex: (So³) plus stables qu'actifs: FT, FE et AT, AE (oxydes, chlorures, etc.); ni stables ni actifs ET (les alliages).

De ces premières distinctions, il est aisé de passer aux détails: désignons encore les secteurs par les lettres capitales, A, E, F, T, et les diamètres secondaires, ou types d'atomicité par les petites lettres, *a*, *e*, *t*. Un corps simple quelconque s'exprimera clairement par la réunion de ces deux lettres (la plus petite étant mise en exposant); ainsi l'oxygène, qui est de l'air du feu, s'écrira F^a (1).

Cette notation admise, on arrive facilement à cette règle pour l'établissement de laquelle la place manque

(1) Pour tout autre spire que la première, on ajoutera le numéro de la spire: par exemple l'Argent s'écrira E^{3a}, c'est-à-dire air de l'eau sur la 3^e spire.

ici, mais qui exprime les principes précédents. A la suite de la formule du corps simple, écrivez les lettres des deux éléments qu'elle ne comprend pas, et dans l'ordre commencé par la formule ; puis les lettres des deux autres, en sens inverse de celles de la formule, et vous obtenez, classés par affinités décroissantes, les groupes de combinaisons du corps proposé : il ne reste qu'à les détailler suivant les trois divisions d'atomicité, *a*, *c*, *t*, ou types de combinaison.

Exemple : Combinaisons binaires du soufre ou de F^o.

La règle précédente vous donne la formule générale F^o (A, T, E, F) que vous développez par le tableau suivant :

	a	e	t
A	F ^o A ^a (inconnu).	F ^o A ^e = So ³ .	F ^o A ^t = AzS ² .
T	F ^o T ^a = KS ² , etc.	F ^o T ^e = CaS.	F ^o T ^t = BoS ³ .
E	F ^o E ^a = NaS, etc.	F ^o E ^e = MgS.	F ^o E ^t =.
F	F ^o F ^a = S ² cl.		F ^o F ^t PhS, etc.

Mais hâtons-nous de fermer cette parenthèse et de compléter ce que la figure nous apprend des combinaisons binaires en parlant de celles de la croix obscure, c'est-à-dire de H et de C.

Le diamètre horizontal est tellement équilibré que les affinités sont ou des plus faibles ou des plus instables ; il suffit de rappeler le caractère métallique de son rayon gauche opposé à celui métalloïdique de droit.

L'hydrogène est beaucoup plus intéressant. Ses combinaisons sont analogues à celles des métaux ; il se trouve dans leur secteur ; il ne donne donc avec eux

que quelques combinaisons bornées aux moins inertes (Na, Fe, K, Au) ; mais il montre beaucoup plus d'affinité avec les métalloïdes, et cette affinité croît à mesure qu'on s'approche du diamètre vertical de subtilité ; de sorte qu'on lui trouve :

Avec la ligne matière, les carbures, corps inertes ;

Avec les corps de terre (A^t, F^t) — des bases (AzH^3 , etc.) ;

Avec ceux d'eau (A^e, F^e) — des corps indifférents (Ho, H5, etc.) ;

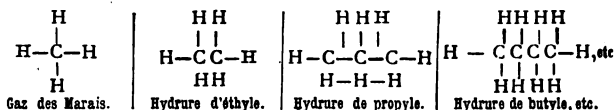
Avec ceux d'air (A^a, F^a) — des acides puissants.

*
**

Nous rencontrerons ensuite un tout autre ordre de composés. Ces combinaisons binaires des corps simples se sont produites nécessairement dans l'ordre de leur stabilité ou de leur énergie, la chaleur qu'elles développaient s'opposant avec la force de l'affinité à la formation des autres. Mais, à mesure que ces affinités dévorantes se sont trouvées satisfaites par la formation des continents et des mers au moyen de sels saturés, des combinaisons plus faibles et plus instables ont pu trouver leur tour : les acides secondaires et les phosphates, azotates, carbonates alcalins, squelettes futurs des animaux ou générateurs des gaz nécessaires aux végétaux ; puis les composées intermédiaires : carbures, chlorures de carbone, cyanogène, sels ammoniacaux ; et enfin les composés organiques dont il nous reste à parler.

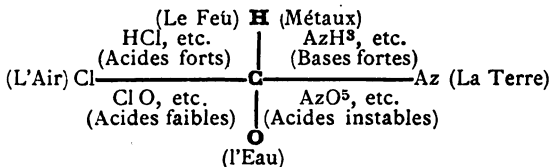
Pour les représenter, il faut supprimer les groupes eau et terre, maintenant à peu près complètement

fixés, et le rayon gauche du diamètre horizontal dont nous connaissons le caractère métallique. Il ne reste plus en présence que les métalloïdes et l'hydrogène (qui correspond à l'élément feu) pour se disputer la quadruple atomicité du carbone. Car c'est l'atomicité qui va jouer le rôle principal désormais; n'étant plus masquée par les fureurs de l'affinité, elle va pouvoir se développer presque indéfiniment (1), en même temps



que le milieu ambiant, plus calme, favorisera mieux par ses variations le phénomène des *substitutions*.

Ce qui va se passer peut dès lors se représenter par le schéma suivant, qui rappelle en même temps les combinaisons intermédiaires entre les deux cycles :



La plus grande activité sera sur la ligne verticale (Eau et Feu) : Avec l'eau, qui sera le produit le plus abondant comme correspondant à la plus grande opposition, on aura les carbures inertes et les oxydes faibles ou instables de l'Azote et du Chlore.

(1) On se rappelle comment les chimistes figurent cette série toujours ouverte des atomicités tétratomiques.

Les composés ternaires et quaternaires leur succéderont presque aussitôt, grâce à l'atomicité du carbone qui en sera le noyau. Si l'Hydrogène y domine, le composé sera à tendances inertes (les *alcools*) ; si c'est l'Oxygène, il produira les *acides* ; entre les deux flotteront les *aldéhydes*, toujours prêts à tomber de l'un ou l'autre côté. Après quoi viendront les composés complexes analogues aux sels : les éthers, et le tout se compliquera de la polyatomicité des produits, par la formation de séries.

Si maintenant nous faisons intervenir dans cette lutte par substitution les corps des deux autres classes : 1° ceux de *Terre*, triatomiques, fourniront les bases, avec les dérivations auxiliaires des amines et des amides ;

2° Avec ceux d'air, monoatomique, les composés chlorés ;

3° Avec ceux de feu, les radicaux métalliques, corps hybrides, produits de laboratoire que la Nature ne reconnaît pas.

IV

Mais il est temps d'arriver aux conclusions générales sans plus fatiguer le lecteur de ces détails analytiques, à l'insuffisance desquels il pourra facilement remédier. Ces conclusions ne pourront elles-mêmes qu'être indiquées ici très rapidement, car tout ce travail n'est qu'un aperçu très écourté de développements et de recherches à faire beaucoup plus considérables.

Le fait capital de toutes les observations précédentes est dans la périodicité signalée par Mendeleeff, confirmée et magistralement expliquée par Crookes. Nous avons vu comment les cycles en sont figurés clairement par une hélice dont chaque spire marque un cycle partagé en quatre phases, subdivisées elles-mêmes en quatre périodes; comment toutes ces divisions, que nous avons pu nommer par les *éléments* des anciens, correspondent à autant de formes distinctes de l'énergie cynématique, dont chacune est représentée par un corps simple (sauf les lacunes, que la découverte postérieure du Gallium a suffisamment interprétées).

Ne semble-t-il pas, à revoir cet ensemble, que les choses se soient passées comme si dans une masse de substance ou *éther* jusque-là équilibrée, plongée dans un milieu plus subtil (que nous nommerons *Eon*, avec Le P. Leray) (1), il s'était produit un centre d'attraction assez puissant pour faire tomber sur la masse d'éther une masse d'Eon qui le pénètre en développant l'énergie potentielle dont il était doué ? — Ce serait, en d'autres termes, l'attraction d'une *comète* par un soleil.

Elle doit avoir pour résultat, avec la rotation de la masse d'éther, un mouvement de translation sur une conique à peu près fermée, si l'attraction est suffisante,

(1) On peut même supposer, plus simplement, que ce centre d'attraction se soit formé dans l'Eon en y créant d'abord l'Ether, et en attirant ensuite sur lui, par le redoublement de son énergie, la masse d'Eon.

Cet état primitif secondaire serait ce que Crookes a nommé le Protyle.

avec les quatre phases que nous avons reconnues (1).

Si le centre d'attraction est sur le diamètre oxygène-soufre (A°, F°), le maximum de vitesse de la masse attirée ne sera atteint qu'au diamètre-vertical, comme il arrive, et comme on l'explique dans le mouvement des astres ; après quoi la vitesse diminuera pour atteindre son minimum à l'extrémité opposée du même diamètre ; c'est le ralentissement signalé par Crookes ; l'accélération reprendra ensuite en augmentant jusqu'en H, et ainsi de suite.

A côté de ces vitesses, le plus grand ébranlement sera S, périhélie (où la première spirale ne donne encore aucun corps) ; il se répercute en O, à l'autre extrémité, au moment où la masse d'Eon se ralentit le plus.

Ces deux points S et O, avec leurs correspondants Mg, Gl (c'est-à-dire la première croix), sont comme les ventres de la vibration totale de la masse éthérée choquée par celle éonienne, tandis que les 2 diamètres de l'autre croix (H et C. Si) en indiquent les nœuds.

C'est dans cette vibration, compliquée par la marche de la masse pénétrante (c'est-à-dire des atomicités), qu'est la source des ébranlements chimiques, lumineux et calorifiques, et celle de la naissance de nos corps simples. Aux nœuds correspondent les corps plus inertes, mais potentiels, l'hydrogène, le carbone, les métaux proprement dits, le silicium ; aux ventres, les corps actifs, mais d'activité réciproque : positifs sur

(1) Et si le centre d'attraction est mobile, cette courbe, en se resserrant, produira l'hélice conique que nous avons examinée : c'est le cas de la terre qui tombe vers le soleil.

la ligne de plus grand ébranlement, S. O., négatifs sur celle conjuguée, puisqu'elle rentre lorsque l'autre ressort ; de là leur affinité réciproque, les oxybases, les oxacides et la chimie inorganique.

Les autres corps naissent sur des points secondaires dus aux vibrations harmoniques de celles principales, et, particulièrement peut-être, sous l'influence du mouvement de translation de la masse cométaire d'Eon.

Enfin les combinaisons secondaires se produisent comme les accords musicaux, entre les corps dont les vibrations peuvent être concordantes, plus transitoires par conséquent, sujettes à des modifications qui l'arrêteront graduellement avec le tumulte des débuts. Il y a donc une affinité d'élection, et des degrés de stabilité gradués selon la complication des vibrations qui se combinent.

*
* *

On comprend quels développements comporterait l'éclaircissement de ces explications. Sans y insister, il sera très intéressant du moins de les compléter par l'indication beaucoup trop rapide d'un ouvrage des plus remarquables, d'apparition nouvelle : *Essai sur la synthèse des forces physiques et complément de cet essai*, par le P. Leray, Eudista (1).

L'autorité de ce beau travail est dans les nombreux et savants calculs qui en appuient les hypothèses fondamentales, en démontrant leurs conséquences, mé-

(1) Deux fascicules, Gauthier-Villars, 1892. En vente à la librairie du Merveilleux, rue de Trévisse, 29.

thodé employée autrefois par Fresnel avec tant de succès pour la lumière.

Le P. Leroy, cherchant à vérifier ainsi nos diverses hypothèses physico-chimiques, a été conduit à admettre deux sortes d'atomes (qui du reste peuvent sans doute se dériver l'un de l'autre): ceux de l'*Ether* et ceux de l'*Eon*; ils diffèrent par les dimensions considérablement plus fortes pour le premier.

Il faut savoir tout d'abord que, par de hautes conceptions philosophiques, le P. Leray arrive à définir l'atome, comme la sphère d'action *mobile*, d'une *monade* qui en est comme l'âme (monade inférieure du reste, car il en admet toute une hiérarchie).

Il montre alors par le calcul que le mouvement des atomes d'*Ether* dans ceux d'*Eon* emporte l'élasticité de l'*Ether*, et que des vibrations développées dans son sein l'*Eon* ne peut transmettre au loin que celles transversales, en conformité de nos connaissances récentes sur la lumière.

Il admet ensuite que les atomes d'*Ether* peuvent se grouper autour d'une monade de 2^e ordre qui en préserve l'individualité et en dirige l'activité; ce groupe est l'*atome chimique*. Il est susceptible de vibrations et de translations, et les atomes d'*Eon* le traversent par courants qui, s'y réfléchissant, produisent des vibrations spéciales à chaque sorte de groupe.

De là résultent: l'attraction, parce que les courants d'*Eon* qui ont traversé l'atome chimique, s'y étant ralentis en le mettant en vibrations, se trouvent moins puissants que ceux qui arrivent; la chaleur et

la lumière, par les vibrations intérieures; l'affinité due à l'union, consécutive de l'attraction, des atomes dont la forme et les vibrations s'harmonisent.

Mais ce que nous ne voyons pas dans l'œuvre du P. Leray, c'est cette formation de l'atome chimique par la synthèse d'atomes étherés dont il nous parle au début. C'est précisément cette lacune que viendrait combler l'hypothèse de Crookes, qu'on a essayé de développer en cet article.

On voit en tous cas comment ces savants auteurs, et l'on en pourrait nommer d'autres, comme le physicien Tait, s'accordent pour reconnaître l'existence à un certain moment cosmogonique d'une masse tumultueuse, active, féconde par la présence de deux principes, d'où naît un *monde*. Ce milieu, chaos des anciens, *protyle* de Crookes, mélange d'*Éther* et d'*Éon* de Leroy, les alchimistes le nommaient *Lumière astrale*, nom bien remarquable si l'on observe que, dans le spectre solaire, la lumière, qui est la partie centrale, comprend aussi, dans toute son étendue, des rayons chimiques et calorifiques. C'est là que se forment pour eux les quatre éléments, sous l'influence de la *Quintessence* qui n'est autre que l'*Éon* pénétrant, l'*Éther* ou *substance*.

..*

Il faudrait maintenant compléter avec nos savants, et notamment Marchand (*Botanique cryptogamique*), le tableau génétique ébauché tout à l'heure; faire voir la chimie organique engendrant le protoplasma, substratum prêt à recevoir une monade de 3^e ordre,

celle qui présidera à la cellule vitale; puis, de ses mouvements faire sortir d'une part le règne végétal à travers les protophytes, les cryptogames et les phanérogames; d'autre part, le règne animal, par les protozoaires, les zoophites et les autres animaux à composition individuelle définie. Il faudrait montrer comment ces êtres se partagent en être synthétiques, qui assurent l'évolution, et êtres d'analyse (comme les végétaux sans chlorophylle), parasites, ferments, microbes, etc., qui ramènent sans cesse au règne minéral les résidus de la vie en assurant sa continuité par le cycle fermé de la matière. Il faudrait présenter enfin la *monade humaine* descendant sur la terre pour y continuer cette admirable synthèse qui prépare, comme le montre Tait (v. *l'Univers invisible*), la matière et l'âme du monde invisible pour la vie future.

Mais c'est un tableau trop magistral pour qu'il soit permis de l'esquisser si grossièrement. Il suffit d'en retenir l'enseignement principal: la descente continue, périodique, du subtil dans le dense, de l'Éon dans l'Éther, de la quintessence dans la substance, du Feu divin attiré par le désir de l'Astringence, de l'Esprit appelé par la Matière, de l'Être évoqué par le Néant; la formidable hiérarchie des créatures qui s'étend entre ces deux pôles de l'Infini, la Vie cosmique, à travers leurs évolutions, comme accomplissement de cet ineffable Mystère qui est la manifestation de l'Inexprimable Absolu!

F.-CH. BARLET,



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Les Théories de Maxwell

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Parmi les auteurs chez lesquels Mesmer a puisé les principes de sa doctrine, le plus célèbre est sans contredit Maxwell; mais on ne connaît de ce dernier que quelques citations éparses çà et là et donnant une idée imparfaite de son œuvre publiée en 1679 à Francfort, sous le titre: De medicinâ magneticâ, libri tres auctore Guillelmo Maxvello M. D. Scoto-Britanno.

Ce livre est en effet devenu extrêmement rare, et c'est seulement après plusieurs années de recherches que j'ai pu m'en procurer un exemplaire. Aidé par un savant prélat romain, j'ai essayé de traduire les parties qui résument l'œuvre. Le latin barbare du médecin écossais aussi bien que l'étrangeté du sujet nous ont probablement entraînés dans quelques erreurs;

j'espère que les lecteurs de l'Initiation, au courant de la philosophie hermétique, voudront bien me les signaler.

ALBERT DE ROCHAS.

CONCLUSIONS DE MAXVELL

I. — L'âme n'est pas seulement dans son propre corps visible, mais elle est aussi en dehors du corps et n'est pas circonscrite par le corps organique.

II. — L'âme opère en dehors de ce qu'on appelle communément son propre corps.

III. — De tout corps s'échappent des rayons corporels dans lesquels l'âme opère par sa présence et auxquels elle donne l'énergie et la puissance d'agir. Ces rayons ne sont pas seulement corporels, mais ils sont émis par les diverses parties du corps.

IV. — Ces rayons qui sont émis par les corps des animaux ont de l'affinité avec l'esprit vital par lequel s'effectuent les opérations de l'âme.

V. — Les excréments des corps des animaux retiennent une portion de l'esprit vital ; aussi ne peut-on leur refuser une vie. Et cette vie est de même espèce que la vie de l'animal, c'est-à-dire qu'elle provient de la même âme.

VI. — Entre le corps et les excréments du corps, il y a un certain lien d'esprits ou de rayons, même quand les excréments sont fort éloignés du corps. Il en est

de même pour les parties séparées du corps et pour le sang.

VIII. — Il suffit qu'une seule partie du corps soit affectée ou que l'esprit soit lésé pour que tout le reste en souffre (1).

VII. — Cette vitalité ne dure que tant que les excréments, ou les parties séparées, ou le sang n'est pas changé en autre chose.

VIII. — Il suffit qu'une partie du corps soit affectée, en d'autres termes que son esprit soit lésé, pour que les autres deviennent malades.

IX. — Si l'esprit vital est fortifié dans quelque partie, il est fortifié par la même action dans tout le corps.

X. — Là où l'esprit est plus à nu, là il est le plus rapidement affecté.

XI. — Dans les excréments, dans le sang, etc., l'esprit n'est point aussi immergé que dans le corps ; c'est pour cela qu'il y est plus rapidement affecté.

XII. — Le mélange des esprits produit la sympathie, et de cette sympathie naît l'amour.

(1) Dans le développement de cette conclusion, Maxwell dit : « Les maladies n'appartiennent point essentiellement au corps ; mais il n'en est aucune qui ne dépende de l'affaiblissement ou de l'expulsion de l'esprit vital. Il n'est point aussi d'indisposition qui puisse subsister longtemps lorsque cet esprit est dans toute sa vigueur ; c'est lui qui dissipe tous les maux ; c'est lui qui constitue la nature dont les médecins ne sont ou du moins ne doivent être que les aides. De là on doit conclure à la possibilité d'une médecine universelle. »

LES APHORISMES DE MAXVELL

I. — Le monde animé est l'âme première et suprême par l'intelligence qui possède en elle les raisons séminales de toutes choses. Ces raisons qui proviennent de la splendeur des idées du premier intellect sont comme les instruments par lesquels ce grand corps est gouverné et comme les chaînons de la chaîne d'or de la Providence.

II. — Pendant que les opérations de l'âme poursuivent leur cours, le corps est engendré, c'est-à-dire qu'il est produit par la puissance de l'âme et formé d'une façon diverse suivant son imagination (1). C'est de là que vient la puissance dominatrice qu'elle a sur le corps et qu'elle ne pourrait avoir si celui-ci n'en dépendait entièrement et pleinement.

III. — Pendant que l'âme se fabrique un corps, il se produit en outre un troisième quelque chose qui sert de milieu (*medium*) entre les deux, qui unit plus intimement l'âme au corps et au moyen duquel se répartissent toutes les opérations des choses naturelles. Ce quelque chose est appelé l'*Esprit vital*.

IV. — Les opérations naturelles des choses sont réparties par cet Esprit dans leurs propres organes, suivant la disposition de l'organe.

V. — La disposition de l'organe dépend d'abord et principalement de l'intelligence qui dispose de tout ;

(1) L'imagination du monde est cette force qui imprime dans la matière les raisons séminales. (*Note de Maxwell.*)

deuxièmement de l'âme du monde qui s'est formé un corps suivant les raisons séminales des choses; troisièmement de l'*Esprit universel* qui maintient les choses dans l'état où elles sont.

VI. — Rien de ce qui est corporel n'a en lui d'énergie, à moins qu'il ne serve en quelque sorte d'instrument ou de forme à cet esprit; ce qui est complètement corporel est complètement passif.

VII. -- Si tu veux produire de grands effets, enlève le plus que tu pourras de la corporéité aux choses, ou ajoute de l'esprit au corps, ou excite l'esprit assoupi. A moins que tu ne fasses quelque'une de ces choses ou que tu ne saches unir l'imagination (*imaginationem*) de l'âme du monde à une imagination qui s'efforce déjà de se transformer, tu ne feras jamais rien de grand.

VIII. — Il est impossible d'enlever cet esprit tout entier à quoi que ce soit, car c'est le lien qui retient les choses pour qu'elles ne retombent pas dans la matière première ou dans le néant.

IX. — Cet esprit se trouve, quelque part ou plutôt partout, presque libre de corps, et celui qui sait l'unir avec le corps convenable possède un trésor qui doit être préféré à toutes les richesses du monde.

X. — Cet esprit se sépare autant qu'il est possible du corps au moyen de la fermentation ou encore de l'attraction exercée par un frère libre (un autre esprit libre).

XI. — Les organes par lesquels opère cet esprit sont les qualités des choses qui, considérées purement et simplement en elles-mêmes, ne peuvent avoir d'action,

pas plus que l'œil ne pourrait voir sans la vie. Ces organes ne sont en effet rien autre chose que des modifications de la matière ou du corps.

XII. — Tout ce qui opère opère dans un but unique, c'est-à-dire pour produire ce que produisent les choses qui leur sont semblables.

XIII. — Le corps sert, pour ainsi dire, de base à l'esprit vital qui est reçu dans lui et agit par lui ; cet esprit n'est alors jamais aussi pur parce qu'il est uni à l'humeur mercurielle.

XIV. — Cette humeur ne spécifie pas l'Esprit, car c'est la matière commune des choses ; elle est apte à faire quoi que ce soit et n'est pas perçue par les yeux à cause de sa pureté, à moins qu'elle ne soit au préalable limitée par un corps solide.

XV. — Les esprits purs ou intelligences ne peuvent, comme les âmes, agir sur les corps que par le moyen de cette humeur. Deux extrêmes ne s'unissent pas en effet sans un intermédiaire, et c'est pour cela que les démons n'apparaissent que par le moyen de sacrifices.

XVI. — Si les esprits ou intelligences se servent de cette humeur, ils s'en servent après l'avoir spécifiée ; et si cette spécification est détruite par un agent contraire ou changée en une autre, les esprits cessent d'y opérer ; et, comme ils sont attirés par l'esprit vital des animaux, ils sont mis en fuite ou mieux cessent d'agir sur les corps quand on emploie des fumées âcres et empoisonnées.

XVII. — Les astres lient l'esprit vital au corps dis-

posé pour le recevoir à l'aide de la lumière et de la chaleur ; ils le lui infusent à l'aide des mêmes agents.

XVIII. — L'Esprit est mêlé au corps dans la génération et dirige l'intention de la nature vers sa fin.

XIX. — On sait que les semences contiennent, plus que tout autre corps, une plus grande abondance de cet Esprit.

XX. — Les semences n'en contiennent, pas cependant une quantité suffisante pour la production parfaite de la chose ; mais l'Esprit intérieur attire l'extérieur qui descend du ciel et s'unit à lui. Ainsi fortifié, il engendre enfin son semblable.

XXI. — Avant de germer, la graine fermente et la fermentation favorise l'attraction.

XXII. — Si l'on pouvait empêcher la germination et l'attraction tout en provoquant l'assimilation, on pourrait en un moment produire les choses de leur semence dans leur forme.

XXIII. — Ce qui est plus universel produit plus d'attraction et dispose davantage les semences à l'attraction comme le sel de pierre (*sal petræ*) dans les végétaux.

XXIV. — Chaque famille des chose a quelque partie de l'universel qui s'en rapproche, par laquelle les semences sont disposées à l'attraction et rendues fertiles.

XXV. — Celui qui sait unir artificiellement l'universel de la famille animale à la semence, pourra produire les animaux même en dehors de la matrice déterminée, du moins quant à la forme. Il est de même pour les autres choses.

XXVI. — Celui qui pourra unir la lumière aux ténèbres pourra multiplier chaque chose dans son espèce et changer la nature des choses.

XXVII. — L'esprit vital universel, descendant du ciel pur, clair, sans tache (1), est le père de l'esprit vital particulier existant dans chaque chose ; c'est lui qui procrée et multiplie dans le corps l'esprit particulier parce que les corps empruntent le pouvoir de se propager.

XXVIII. — De même que l'esprit vital primitif se cache dans l'humeur mercurielle première et libre, de même l'esprit vital de chaque chose réside dans l'humeur mercurielle, imbue de la vertu, de ce corps dont elle est, que nous appelons l'humide radical.

XXIX. — Celui qui pourra réunir l'esprit imprégné de la vertu d'un seul corps à un autre disposé au changement pourra produire des choses admirables et des monstres.

(1) Dans le développement de la conclusion IX (p. 42), Maxvell dit que si l'esprit vital de l'homme se fortifie en un point, il se fortifie tout entier parce qu'il est d'une nature *ignée et céleste*. « Cette réconfortation, ajoute-t-il, se répand aussitôt sur toute l'étendue de l'esprit, car il est impossible qu'une chose si agile, si spirituelle, si lumineuse, si éthérée, n'éprouve quelque chose en une de ses parties qu'elle ne l'éprouve aussitôt partout. » Et plus loin (p. 45), à propos de la conclusion : « Bien que l'esprit vital considéré en lui-même n'ait pas de parties hétérogènes et soit tout entier et partout comme la lumière très semblable à lui-même, cependant, quand il est uni à un corps, il varie suivant les parties du corps à cause de certaines adjonctions... C'est pourquoi les rayons qui proviennent d'une tête malade contiennent un esprit modifié comme celui de la tête par cette disposition. Aussi faut-il prendre l'esprit nu affecté par les dispositions de la tête, quand la racine de la maladie est dans la tête et lui appliquer des remèdes.

XXX. — La première variété de disposition de corps tient aux degrés divers de concoction de l'eau.

XXXI. — La seconde tient à la variété de la mixture de trois principes : le sel, le soufre et le mercure.

XXXII. — Ces dispositions découlent des diverses portions des astres et surtout du soleil.

XXXIII. — Il est accordé à chaque chose autant de puissance utile qu'il est nécessaire pour produire les actions naturelles de son espèce.

XXXIV. — Rien ne commence à se faire qu'il n'ait reçu du ciel quelque vitalité pour laquelle il peut opérer quelque chose.

XXXV. — Celui qui sait infuser aux choses, ou aux mixtures des choses, un ciel propice et le soleil, peut faire des choses admirables ; et c'est de là que dépend toute opération magique.

XXXVI. — Plus les dispositions ou les sujets sont avancés dans la forme, plus ils reçoivent de cette vie et plus ils opèrent avec puissance.

XXXVII. — De même que les opérations sont plus nobles dans l'œil que dans le pied, bien que tous deux procèdent de la même âme, à cause de la pureté de l'organe apte à recevoir une plus grande portion de cette vie, de même les caractères constellés reçoivent du ciel, à cause de leur formalité, une grande portion d'esprit et font de nobles actions.

XXXVIII. — Cet esprit découle perpétuellement du ciel et y remonte, et, dans ce flux perpétuel, il reste sans tache⁽¹⁾ : c'est pour cela qu'il peut, par un habile

(1) Ailleurs Maxvell revient sur cette idée en ces termes : « Cette matière si subtile s'échappe successivement et continuel-

artifice et en modes admirables, être uni à une chose quelconque et en augmenter la vertu,

XXXIX. — Le cœur du ciel est le soleil qui par la lumière distribue tout, tant aux astres qu'à la terre.

XL. — L'obscur n'est autre chose qu'un corps qui manque de lumière ou qui possède de la lumière endormie.

XLI. — Celui qui peut, au moyen de la lumière, tirer la lumière des choses ou multiplier la lumière par la lumière, celui-là sait ajouter l'esprit vital universel à l'esprit vital particulier et, par cette addition, accomplir des miracles.

XLII. — Autant on ajoute de lumière, autant on ajoute de vie; et autant on perd de l'une, autant on perd de l'autre.

XLIII. — Cet esprit, après la dernière période de maturation, commence toujours à s'évanouir peu à peu.

(A suivre).

A. DE ROCHAS.

lement de tout mixte sous forme d'un effluve ou de rayons projetés, et une autre substance semblable mais nouvelle arrive frapper ces mêmes mixtes: de là résultent nécessairement, par ce flux et ce reflux, des générations nouvelles et des destructions. »

L'Électricité produite par les êtres vivants et le milieu électrique

(Suite)

La couche cornée épidermique étant mauvaise conductrice du fluide, celui-ci s'échappe par les voies meilleures qui lui sont offertes par les conduits des glandes cutanées, et c'est dans les régions de la peau les plus riches en glandes qu'on peut le mieux constater les déperditions.

Nous empruntons ce qui va suivre à l'article qu'a publié, dans la *Semaine médicale* du 3 juillet 1889, M. de Tarchanoff, professeur à l'académie de Saint-Pétersbourg.

On emploie un galvanomètre quelconque très sensible : soit celui de Mesmer et de Meyerstein, soit celui de Wiedemann, etc., dont l'astisie est poussée au plus haut degré. Les déviations de l'aiguille du galvanomètre sont mesurées par la méthode de Paggendorff au moyen d'un cathétomètre et d'une échelle galvanométrique dont les divisions se réfléchissent dans le miroir du galvanomètre. Le cathétomètre est placé à une distance de 3 mètres du miroir, de sorte qu'un déplacement de ce dernier d'une petite division de l'échelle correspond à une déviation de l'aiguille galvanométrique équivalent à un angle de une minute.

On fait communiquer différents points de la peau avec le galvanomètre par l'intermédiaire d'électrodes impolarisables ordinaires tubulés dont le bout d'argile est relié avec la surface de la peau par des bandelettes d'ouate hygroscopique humectée d'une solution physiologique de chlorate de soude.

Les courants cutanés, qui se manifestent au commencement de l'expérience pendant le repos relatif de l'homme, se compensent par la méthode ordinaire.

Pendant l'expérience, le sujet doit se trouver dans un état de tranquillité aussi complète que possible, sans faire aucun mouvement volontaire. La tranquillité dans la chambre même (c'est-à-dire l'absence de bruit et d'autres distractions) est une condition nécessaire pour le succès de l'expérience. Sans cela, comme l'ont montré les expériences, il n'y a aucune possibilité d'obtenir le zéro de déviation comme point de départ de l'expérience, et l'aiguille du galvanomètre exécute sans cesse des mouvements de va-et-vient qui excluent la possibilité de faire une observation. On fait communiquer avec le galvanomètre différents point de la surface de la peau en ayant soin que, chaque fois, un des électrodes soit placé sur une partie de la peau riche en glandes sudoripares, et l'autre, au contraire, sur une région pauvre de ces organes.

Cette condition est parfaitement remplie en mettant le galvanomètre en communication avec les points suivants de la peau : surface palmaire de la main et surface externe de l'épaule ou des bras ; surface plantaire du pied et surface externe de la jambe, etc.

Voici ce qu'on observe dans différentes conditions d'activité nerveuse chez l'homme sain :

I. — Chaque chatouillement par un pinceau ou par la barbe d'une plume de n'importe quel point chatouilleux chez l'homme, provoque, après une période latente d'une à trois secondes, un courant cutané qui, se développant d'abord lentement, augmente ensuite de force, et fait dévier l'aiguille du galvanomètre au point que les 500 petites divisions de l'échelle galvanométrique disparaissent complètement du champ de la vision. Ce courant cutané survit un certain temps, c'est-à-dire quelques minutes à la période d'excitation, après quoi il commence à s'affaiblir, et l'aiguille du galvanomètre revient lentement au zéro, non d'une manière uniforme, mais avec des arrêts, donnant des oscillations secondaires et tertiaires dont l'amplitude devient de moins en moins grande jusqu'à ce que l'aiguille revienne à sa place primitive.

Chaque répétition de la même excitation donne des effets électriques de moins en moins intenses jusqu'à leur complète disparition.

Les mêmes effets électriques s'observent aussi à la suite d'autres formes d'excitation de la peau et des organes des sens, par exemple, sous l'influence de l'électrisation de la peau, de son excitation thermique, douloureuse, etc. Sous l'influence du bruit d'une clochette électrique, de la lumière tombant dans l'œil, des substances odoriférantes agissant sur l'organe de l'odorat, des substances gustatives agissant sur les organes du goût, etc. Dans tous les cas l'effet élec-

trique cutané est le même, il n'y a qu'une différence de quantité et non de qualité.

Ainsi l'activité de tous les organes des sens en général, quoique momentanée, s'accompagne de phénomènes électriques cutanés d'une certaine régularité:

II. — Chaque contraction musculaire nécessitant un effort volontaire conscient s'accompagne de courants électriques cutanés répandus dans tous les membres du corps. Le mouvement volontaire d'un orteil peut provoquer un courant cutané dans la main qui, pendant ce temps, était restée parfaitement immobile; de sorte que ce n'est pas la contraction elle-même qui est la source immédiate du courant cutané, mais l'effort psychique volontaire, lancé par la volonté pour son accomplissement. Et, en effet, j'ai remarqué, dit M. de Tarchanoff, que plus l'effort volontaire pour l'accomplissement d'un mouvement est grand, plus il est intense, plus sont manifestes les effets électriques cutanés.

Ainsi le mouvement de convergence des yeux sur le bout du nez s'accompagne de phénomènes électriques cutanés beaucoup plus intenses qu'un mouvement ordinaire des membres supérieurs et inférieurs.

M. de Tarchanoff a de même constaté que le travail intellectuel, que l'*attention expectative*, que l'*imagination*, que tous les actes nerveux et psychiques de l'homme s'accompagnent de phénomènes électriques cutanés ou de décharges électriques.

M. de Tarchanoff croit que ce dégagement d'électricité est dû à l'activité des glandes cutanées et admet l'existence d'une liaison anatomique entre les centres.

nerveux des activités sensorielles, psychiques et volontaires, cutanées et les centres nerveux des glandes cutanées, grâce à laquelle l'activité de ces appareils serait toujours associée involontairement. N'est-il pas plus naturel d'admettre, au contraire, que c'est l'électricité dégagée qui est cause de l'activité des glandes ?

ELECTRICITÉ DÉGAGÉE PAR LES PLANTES. — Pouillet a fait voir que l'acte de la végétation, comme on devait s'y attendre, dégage de l'électricité, et il estime qu'une surface de 100 mètres carrés, couverte de végétation, dégage en un jour assez d'électricité pour charger une forte batterie. Il est vrai que les expériences de Riess ont été contradictoires.

Les courants que l'on dérive à l'extérieur de la plante (expérience de E. Wartmann, Zantedeschi et Becquerel) prouvent d'ailleurs qu'il circule dans son intérieur des courants électriques dans diverses directions. Buff, en prenant soin de ne pas blesser ou mutiler les plantes, a constaté qu'un courant électrique allait de la tige à la racine.

Dans son *Année scientifique* de 1878, Louis Figuier s'exprimait ainsi :

« On a fait en Amérique cette curieuse découverte qu'une plante, la *Phytoloccea*, jouit de véritables propriétés électriques. Quand on coupe un rameau de cet arbuste, la main reçoit une secousse semblable à celle que ferait ressentir une machine électrique. Un physicien anglais a voulu constater le degré d'intensité de l'électricité ainsi émise. Une petite aiguille de boussole était influencée, à sept ou huit pas, par la plante, et cette influence était proportion-

nelle à la distance : plus on s'en approchait, plus les mouvements de l'aiguille étaient saccadés.

« Quand la boussole fut placée au milieu du buisson, son aiguille se mit à tourner rapidement. On ne trouve aucune trace de fer ni d'autres métaux magnétiques dans le sol sous-jacent. Cette propriété appartient donc à la plante elle-même. Ajoutons que l'intensité du phénomène varie avec l'heure du jour. La nuit cette propriété ne se manifeste presque pas ; elle atteint son maximum à deux heures après-midi. La puissance augmente en temps d'orage. On assure qu'aucun oiseau, aucun insecte ne se pose sur la plante électrique. »

CHAPITRE II

LE MILIEU EXTÉRIEUR ÉLECTRIQUE

L'ATMOSPHÈRE ; LA SPHÈRE CRISTALLINE. — Le globe terrestre traîne avec lui à travers l'espace une couche d'air qui l'enveloppe et dont l'épaisseur est inconnue. De nombreuses observations indiquent toutefois que la limite de cette enveloppe ne peut guère s'élever au delà de 100 kilomètres, ni être au-dessous de 18.

L'épaisseur de la couche d'air varie d'ailleurs avec la latitude. Si la terre en effet était immobile, son atmosphère serait sphérique ; mais, comme elle tourne, en entraînant la masse d'air qui l'entoure, la force centrifuge se fait surtout sentir à l'équateur ; il s'ensuit

que la forme de l'atmosphère est celle d'un sphéroïde aplati vers les pôles. La chaleur solaire détermine une dilatation considérable à l'équateur, dilatation qui vient accentuer encore la différence des axes du sphéroïde. D'après les calculs de Laplace, ces axes seraient entre eux comme 2 est à 3.

Les couches inférieures de l'air, supportant le poids des couches supérieures, et étant de leur nature très compressibles, sont plus denses que celles qui sont au-dessus. Aussi la densité va-t-elle en décroissant de bas en haut, de sorte que vers les hautes régions l'air est extrêmement raréfié.

On sait que l'air est presque en totalité formé par le mélange de deux gaz, l'oxygène et l'azote, dans lequel entre une petite proportion d'acide carbonique. Il y a en outre de la vapeur d'eau formant des traînées et des amas ici invisibles, là visibles et qui dans ce dernier cas portent le nom de nuages ou de brouillards.

Les aéronautes ont reconnu qu'aux grandes hauteurs où ils sont parvenus il existe une couche plus ou moins discontinue de fines aiguilles de glace, presque microscopiques, formant comme un océan de poussières glacées, dont les flots enveloppent le voyageur aérien. C'est un glacier qui flotte au-dessus de la région des nuages, *un ciel de cristal* autrement merveilleux que celui des anciens.

Avec tout cela, on trouve encore, suspendues dans l'atmosphère, des poussières minérales et organiques de toute sorte.

LA SPHÈRE DE FLUIDE ÉLECTRIQUE. — Le globe

terrestre possède une électricité propre dont la cause est multiple. La croûte terrestre est électrisée négativement, tandis que l'atmosphère l'est positivement. Le potentiel électrique de l'air augmente à mesure qu'on s'élève. Jusqu'à un mètre au-dessus du sol, on ne trouve aucun signe d'électricité. A partir de là, Quetelet a trouvé que l'intensité électrique est proportionnelle à la hauteur, résultat trouvé également par W. Thomson et par Mascart et Joubert.

Peltier a reconnu, avec un cerf-volant, que l'électricité, qui croît lentement jusqu'à 100 mètres, augmente ensuite rapidement jusqu'à la hauteur de 247 mètres, la plus grande qu'il ait atteinte. Les observations faites dans les ascensions aérostatiques ont prouvé que l'air des hautes régions (6 à 7,000 mètres) est fortement chargé d'électricité positive.

Une couche épaisse de fluide électrique semble donc inonder les régions supérieures et régner aux limites de notre atmosphère. Cette sphère éthérée correspond à la zone de feu ou au *ciel de feu* des anciens.

PERTURBATION DE L'ÉLECTROSPHÈRE.— La sphère électrique qui enveloppe la terre est sujette à de nombreuses perturbations.

Il y a d'abord des variations diurnes et des variations mensuelles.

Du lever du soleil, de 6 à 7 heures du matin en été, à 10 ou 12 heures en hiver, et à 8 ou 9 heures dans les autres saisons, la tension électrique augmente et atteint son premier maximum. Elle diminue ensuite jusqu'à 3 heures en été, et jusqu'à 1 heure seulement

en hiver, et atteint un minimum dans lequel la tension est à peu près la même qu'au lever du soleil. La tension augmente ensuite et atteint, vers 9 heures du soir en été, et à 6 heures en hiver, un second maximum supérieur à celui du matin. Enfin un second minimum se montre pendant la nuit de 2 à 5 heures. La moyenne diurne coïncide sensiblement avec la tension à 11 heures du matin.

La quantité d'électricité est bien plus grande en hiver qu'en été ; le maximum a lieu en janvier, et le minimum en juin, le premier étant à peu près 13 fois plus grand que le second. La moyenne des mois de mars et de novembre représente sensiblement la moyenne de l'année.

Quand le temps est couvert, l'état électrique est très variable. Quelques légers cirrus suffisent, du reste, pour troubler, par induction, la distribution du fluide électrique. Ainsi Peltier trouva, un jour, de l'électricité positive jusqu'à 50 m. de hauteur, puis une zone neutre, et ensuite une zone négative de 20 m. d'épaisseur.

En temps d'orage, les électromètres sont continuellement en mouvement et indiquent que l'électrisation des régions nuageuses et des parties inférieures change de nature d'un instant à l'autre. Les brouillards apportent dans les régions inférieures de l'atmosphère l'électricité qu'ils ont amassée dans les couches supérieures. Le dépôt de rosée est aussi accompagné d'un accroissement notable dans l'électricité de l'air. La pluie est tantôt positive et tantôt négative. — Quetelet a remarqué qu'il existe une relation importante entre

les variations de l'électricité de l'atmosphère et celle de l'humidité qu'elle contient. Ainsi, avant le lever du soleil, l'air très humide laisse couler dans le sol l'électricité qu'il contient ; après le lever du soleil, les vapeurs montent, et l'électricité atteint son maximum. Plus tard, le sol s'échauffant, de nouvelles vapeurs se forment, à travers lesquelles l'électricité de l'air passe dans le sol. L'action solaire fait ensuite monter ces nouvelles vapeurs, et l'on observe un second maximum, après lequel l'électricité diminue en même temps que les vapeurs s'abaissent.

Enfin, l'électricité des couches supérieures de l'atmosphère est mise en mouvement par les vents. Il existe donc, dans ces régions, des courants et des tourbillons électriques.

PAYS ÉLECTRIQUES. — Feu le professeur Fournet a donné ce nom à certaines régions dont le fluide électrique s'échappe parfois avec une très grande abondance.

H. de Saussure, petit-fils du grand explorateur des Alpes, rapporte qu'à la fin de l'hiver, quand la sécheresse devient très grande sur les plateaux élevés du Mexique, où l'évaporation est d'une force extrême, on observe par moments des étincelles électriques très vives. Au mois d'août 1856, il faisait avec un autre voyageur l'ascension du Nevado de Toluca, malgré les avis réitérés des habitants du pays. Un brouillard glacé les enveloppa bientôt, le vent devint violent, et il y eut une averse de grésil. En même temps apparurent des éclairs accompagnés de tonnerre, roulant presque sans interruption. On entendait aussi un

bruit sourd, inquiétant, une crépitation du genre de celle qu'auraient faite les petites pierrailles de la montagne si elles s'était entrechoquées. Les cheveux longs des guides indiens se soulevaient et se dressaient même sur leurs têtes.

(A suivre.)

D^r FUGAIRON.

La Gnose de Valentin

Qu'on se figure une épopée philosophique dont les péripéties se déroulent au milieu de cieux inconnus, dont le théâtre est le sein de Dieu lui-même, dont le dévouement actuel se produit sur la terre, où, pour parler plus exactement sur le plan matériel : un drame où la spéculation la plus abstraite et la plus audacieuse se revêt parfois des formes les plus étranges, et l'on n'aura qu'un faible aperçu de la théogonie gnostique.

C'est l'histoire d'une âme égarée dans sa recherche de l'introuvable. Ses étapes, comme une fresque gigantesque, se déroulent sur le firmament où les hommes retrouvent leurs aspirations et leurs désirs qui sont en Dieu avant d'être en eux.

*
**

La cause première, le principe de tout, c'est *Βυθός* (l'abîme), la monade indescriptible; en face de lui,

nous trouvons sa compagne Σιγή (silence) : tel est le premier couple ou syzygie. Dans le système de Valentin, les Eons, émanations personnelles et successives de l'essence divine, se forment deux par deux, chaque éon masculin se complétant par un éon féminin. La somme de tous les Eons constitue le Plérôme (Πλήρωμα), qu'Eliphaz Lévi rapproche fort justement d'Aziluth. Mais Βυθός et Σιγή forment une syzygie qui en est une à peine, car qu'est-ce que l'abîme silencieux (Βυθός-Σιγή), si ce n'est le vide (1) infini ? C'est ainsi que Valentin peut, selon nous, échapper au reproche de dualisme. Βυθός (du moins est-ce notre opinion personnelle) n'a pas une existence indépendante de Σιγή. La gnose, quoi qu'il en soit, fait surgir ses éons du sein de Βυθός-Σιγή, dont les noces mystiques rappellent l'union féconde de l'Esprit et de l'âme dans le plan divin (2) ; le mariage d'אדם principe et דתה faculté dans le monde adamique ; la conjonction enfin de ♁ et ♀, alchimiquement parlant. Qu'on excuse nos tentatives de comparaison : l'analogie n'est-elle pas l'outil indispensable au chercheur ? Est-il besoin même d'établir en passant une courte synonymie. Βυθός coïncide avec le τó de Plotin, le Parabrahm ou Sunyata hindou, l'En Soph de la Kabbale, le Zervane Akeréné de Zoroastre, etc. (3). En définitive,

(1) Les expressions *Sunyata* : l'espace sans limites ; — *Kala* : la durée sans bornes, qu'emploient fréquemment les métaphysiques bouddhiste et jainiste.

(2) G. A. du Verbe.

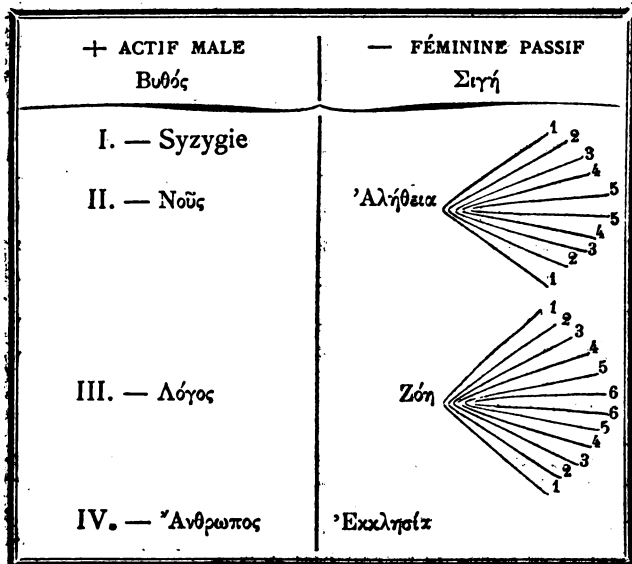
(3) Aussi l'élément neutre (∞) de Wronski qui pourtant contient en lui toutes les potentialités + et —.

Βυθός est l'absolu se manifestant par l'émission perpétuelle des dyades ou syzygies.

♦♦

Des germes déposés par Abîme dans le sein de Silence, sortit la syzygie **Νοῦς-Ἀλήθεια**, l'Intellect vérité. De ce couple divin, et par le même procédé de génération, émane **Λόγος-Ζή** : le Verbe Vie. A son tour, **Λόγος-Ζή** produit la syzygie **Ἀνθρωπος-Ἐκκλησία** : l'homme idéal (qu'on peut rapprocher de l'Adam céleste) et l'Eglise, idée de la société humaine dans laquelle l'homme isolé reste impuissant.

Telle est la fameuse ogdoade ou huitaine ; nous pouvons la résumer ainsi :



Nous avons réservé une place en quelque sorte à part à la première syzygie : de là est la conséquence de ce que nous avons exposé précédemment.

Ajoutons que le couple Νοῦς-Ἀλήθεια fit sortir de lui dix autres éons et que le couple Λόγος-Ζῳή produisit six syzygies. Additionnez $8 + 10 + 12 = 30$, nombre des éons dont la somme constitue, comme nous l'avons dit, le Plérôme.

Mais ce nombre 30 n'est pas un multiple de 8 ou de l'ogdoade et, conformément aux idées gnostiques, n'est donc pas parfait : de là une certaine agitation parmi les Eons possédés du désir de comprendre et d'embrasser l'Abîme; l'Intellect (Νοῦς) voulait leur révéler les mystères, car seul il en pénétrait l'Essence, mais Σιγή lui ordonna de se taire et provoqua ainsi parmi les Eons d'ordre inférieur une souffrance qui fut surtout ressentie par le dernier Eon féminin, Σοφία ou Sophia Achamoth. La sagesse, dans la violence de ses désirs, se serait perdue dans l'Abîme, si Horus (la Limite), qui fait dans le Plérôme l'office de gardien des rangs, ne l'avait repoussée. Alors la pauvre Σοφία laissa tomber la pensée fille de son désir, qui, détachée de sa mère, engendrée sans le concours d'un Eon masculin, n'est qu'un avorton difforme. Il y eut donc trouble dans le Plérôme, c'est-à-dire, en Dieu, et pour que le désordre n'aille pas plus loin, Νοῦς-Ἀλήθεια projetèrent une nouvelle syzygie Χριστός-Πνεῦμα, le Christ et l'Esprit. Χριστός remontra aux Eons qu'ils devaient se contenter de connaître la nature des syzygies et de concevoir l'Être non engendré (l'absolu).

mais que Νοῦς, émané directement de l'abîme, pouvait seul le comprendre dans sa réalité nouméniale.

L'Esprit (ici féminin) apaise à son tour les Eons en obtenant qu'ils se communiquent les uns aux autres leur perfections et leurs sentiments. Ainsi l'Ordre entra dans le Plérôme, et le nombre définitif des Éons, 32 est un multiple de 8. Les Eons, de tristes et troublés qu'ils étaient, redevinrent heureux, et, pour marquer leurs reconnaissances, engendrèrent tous ensemble un être d'une beauté merveilleuse : l'étoile du Plérôme, et le nommèrent Sauveur ou Tout, puisqu'il provient de tous.

*
*
*

Tout ce qu'on vient de raconter s'est passé dans le sein de Dieu, sans aucun rapport avec un monde qui n'existe pas encore. Il nous reste à savoir comment le monde va se rattacher au divin Plérôme. On n'a pas oublié ce pauvre avorton, cette pensée coupable de *Σοφία* que le Plérôme avait bannie du céleste concert. Elle erre tristement dans l'ombre et la privation. La pitié de *Χριστός* lui donne une forme substantielle, mais non la connaissance des réalités absolue. Cette fille d'Achamoth, qui s'appellera désormais la Sagesse d'en bas (pour la distinguer de sa mère la Sagesse d'en Haut), eut, par son contact avec *Χριστός*, un moment d'illumination céleste dont elle conserve le reflet. Après le *Χριστός*, elle n'aspire que davantage au Soleil inaccessible. Ses supplications furent entendues du Sauveur (produit du concours simultané de tous les Éons), qui descendit sur elle en consolateur ou Paraclet. Quand la Sagesse d'en bas voit arriver le

glorieux Éon, cette approche la rassure et la fortifie : ses souffrances se calment et se détachent d'elle.

..

Ici recommence un drame analogue au précédent, mais qui touche enfin à l'humanité. Les souffrances, détachées de la Sophia terrestre, ne sont autre chose que la substance du monde qui se ramène à quatre éléments : le 1^{er} psychique, provenant des terreurs de Σοφία ; le 2^e matériel ou hylique, issu de ses tristesses ; le 3^e démoniaque, enfant du désespoir ; le 4^e enfin spirituel ou pneumatique, qui germe de ses prières. Alors Σοφία reproduit une ogdoade inférieure d'après le type de l'ogdoade suprême (voir le tableau) qui lui a été révélée par l'Eon Sauveur. L'arrangement actuel du monde est l'œuvre d'un Démiurge, étranger au souffle pneumatique. Tout ce qu'il fait commence et doit finir. C'est l'orgueilleux et borné Javeh qui ne conçoit d'autre divinité que lui-même : il ignore que les hommes par lui formés, en combinant l'élément psychique au matériel, doivent au premier de renfermer en eux-mêmes des parcelles d'esprit, cadeau de la Σοφία terrestre, et qui, convenablement émancipées, spiritualiseront l'élément psychique.

Voilà donc l'origine du Mal, de la chute ou de l'involution, sondée aux lumières de l'Eglise gnostique. ✕

La tradition mosaïque ésotériquement interprétée (il n'est point inutile de le rappeler ici, ne fût-ce que brièvement) attribue la déchéance adamique au mystérieux נחש dont les clefs de F. d'Olivet permettent de deviner la nature et qui précipita l'universel אדם dans la matière. W H 54

À la radieuse lumière de gloire אֵיךְ מִן הַאֲוִרָה succèdent des états inférieurs et transitoires.

Nous avons nommé l'Astral, compromis entre le plan divin et le plan matériel, entre ארומה et le monde physique.

La Gnose ne parle point de נחש ni d'un tentateur quelconque. Elle se borne à mentionner le désir aveugle des bons et la passion inconséquente de Σοφία, causes de l'Involution. En décomposant נחש, on arrive à des idées similaires (signification cachée : mouvement violent et désordonné (חש) causé par un ardent désir interne, qui cherche à se distendre et qui, faute d'aliments, est forcé de se replier sur lui-même (נ passif) et de se dévorer (Cf. l'οὐροσώρος de Basilide et la rotation d'angoisse de Bohme).

* *

Mais la sagesse d'en bas avait révélé l'existence du Plérôme au farouche et jaloux Javeh, le Démiurge des gnostiques. Celui-ci s'était gardé de faire part de cette révélation à son peuple chéri, les Hébreux ; pourtant il avait promis un Messie qui devait donner aux Juifs l'empire universel ; mais quand l'heure de son apparition eut sonné, Σοφία lui communiqua l'ESPRIT dès sa naissance ou lors de son baptême (les différentes sectes gnostiques ne sont pas d'accord) : l'homme Jésus ne fut donc que l'instrument visible du sauveur invisible, qui l'avait déjà délivré de ses douleurs, et c'est ainsi que, déployant sa nature supérieure, il attire et attirera toujours les hommes de l'Esprit (les Pneumatiques) en vertu de l'affinité de nature qui existe entre eux et lui, l'inspiré de l'Etoile du Plérôme.

Les hommes psychiques, dont la foi est subordonnée aux miracles et aux prédications, ne sont convertis que par le Christ du Démiurge, celui qui a souffert et celui qui est mort. Le gnostique au contraire n'est attiré que par la lumière spirituelle de l'Etoile du Plérôme, du divin Σωτήρ.



Quelle sera la fin des choses ?

La sagesse d'en bas unie pour l'éternité au bel Eon Σωτήρ et suivie des âmes spirituelles qui deviendront les épouses de ses Anges, entrera dans la gloire du Plérôme qui célébrera les nocés éternelles. Le Démiurge et ceux qui n'auront connu que lui monteront également en grade, en bonheur, sans pouvoir néanmoins pénétrer dans le Plérôme, et le feu qui constitue son essence (notre Dieu est un feu dévorant) embrasera, anéantira toute matière et toute méchanceté. Voyez à ce sujet le buisson ardent des Ecritures, la légende de Sémélé, l'interprétation mosaïque de l'שם, le feu mystique qui voile l'indicible איהיה.

Alors שם l'adversaire s'évanouira en Dieu; et la matière, mensonge de la substance en délire d'objectivité, rentrera dans le Néant divin (l'Être-non-Être) quand (nous empruntons à l'Inde sa terminologie) Maya (l'Illusion), suscitée par Tanha (le désir égoïste), se sera définitivement effacée.

Ce Néant peut se comparer au Nirvâna bouddhiste, c'est-à-dire à la réintégration des sous-multiples dans l'Unité divine, au tabernacle du saint des saints dont parle la Kabbale, à l'אמרוהו mosaïque, à la céleste pa-

trie dont parlent à maintes reprises les néo-platoniciens et que Plotin signale notamment dans un passage ayant trait aux visions de l'extase.

L. LEZARD.

L'Ancienne Religion des Gaulois ⁽¹⁾

Grâce au ciel, les anciens Gaulois ne connurent pas la théologie. Nos ancêtres (c'est leur insigne honneur) étaient des athées, des physiologistes élevés à l'école de la nature et du bon sens. Leurs cérémonies religieuses se rapportaient au cours du Soleil représenté en actions symboliques à la différence des autres peuples qui employaient des signes ou des fables.

Au commencement de l'année, lorsque le Soleil, parvenu au point extrême de sa course australe, remonte vers le nord, un druide, vêtu de blanc, grimpa sur un chêne et coupa une branche de gui. Tous les détails de cette solennité, décrite par Pline, ont leur signification. Le druide montait sur l'arbre pour indiquer que le Soleil s'élevait vers notre hémisphère. La blancheur des vêtements signifiait la nouveauté de l'année aussi bien que la saison des neiges. Le gui

(1) Pour bien affirmer le caractère absolument indépendant de *l'Initiation*, nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs la remarquable étude suivante de M. Henri Lizeray, bien que notre collaborateur soit loin de partager toutes nos idées.

était détaché du chêne représentant le monde ou le siècle trentenaire des druides, pour exprimer qu'un nouvel an se séparait de la chaîne des temps.

Sur les monuments druidiques, le coupeur de gui est nommé Esus, c'est-à-dire l'As ou le premier, l'Ais ou le pivot de l'année.

Les Grecs exprimaient le retour du soleil vers le pôle élevé par le Capricorne qui gravit les hauteurs. Chez les chrétiens, la fête de la Circoncision indique la scission d'une nouvelle année.

Après les neiges, les pluies purificatrices de la terre. A cette occasion avaient lieu des fêtes célèbres de tous temps. En suivant l'ordre chronologique, nous les trouvons d'abord chez les Gaulois d'Asie ou Galates, qui, dès l'an 278 avant notre ère, avaient importé en Asie-Mineure les coutumes de la mère-patrie. Les mystères de la grande déesse (Cybèle ou la Terre) furent introduits à Rome en l'an 220 avant notre ère par P. Scipion qui rapporta de chez les Galates une grosse pierre noire qu'on disait être la Mère des dieux. Depuis cette époque, les prêtres, nommés Galles, conduisaient chaque année à la rivière Almon, dans Rome, leur déesse, pour la laver avec son char.

A Cybèle on associait Athis, car l'époque des pluies concorde avec celle des libations de vin potable. Athis était représenté en braies gauloises et porteur d'une corne à boire. Les Galles menaient les Orgies au bruit des cymbales et des tambours. Habillés en femmes, ils s'autorisaient à tous les dévergondages.

Toutes ces cérémonies signifiaient, en s'exprimant à la grecque, que le Soleil était entré dans le signe du

Verseau. Le Verseau, c'est Ganymède, échanton et mignon de Jupiter : on ne devait donc pas s'ennuyer sous un pareil patronage.

En ce qui concerne la Gaule, le culte de Cybèle se trouve mentionné pour la première fois en l'an 180, à Bibracte, aujourd'hui Autun (1).

La pierre noire enclavée dans la cathédrale du Mans est un reste druidique identique à celui rapporté de Pessinonte par Scipion.

De même les noms d'Athis, Mont, dans Seine-et-Oise, et d'Athis, dans l'Eure, sont les vestiges de l'ancien culte.

Mais chez les Gaulois, qui n'écrivaient pas, les traditions se maintinrent avec le plus de ténacité dans les coutumes. La fête des Fous, dite aussi des sous-diacres ou diacres-saouls, rappelait les rites usités par les Galles et leur Archi-galle (1). Ces fêtes, où les hommes se masquaient et s'habillaient en femmes, comportaient la plus grande licence. On élisait pour la circonstance l'évêque des Fous qui se rendait à l'archevêché et aspergeait d'eau les champs.

Les chrétiens célèbrent vers la même date les Innocents, dont l'Église se distinguait par une fontaine, et la Purification de la Vierge.

Dès cinq siècles avant notre ère, les Orgies furent mentionnées par les navigateurs qui côtoyaient la Gaule. Denys le Périégète, dans sa *Description de la terre habitée*, dit : « Les femmes des braves Am-

(1) Grégoire de Tours, *Gloire des confesseurs*, ch. 77.

(1) Ducange, au mot Kalendæ.

nites (1) célèbrent en des transports semblables au rite les fêtes de Bacchos; elles sont couronnées de corymbes de lierre, et c'est pendant la nuit, et de là s'élève un bruit, des sons éclatants. Non, même dans la Thrace sur les rives de l'Apsinthe, les Bistonides n'invoquent pas ainsi le frémissant Iraphiotès; non, le long du Gange aux noirs tourbillons, les Indiens avec leurs enfants ne mènent pas la danse sacrée du frémissant Dionysos comme dans cette contrée les femmes crient: Evan!

Eustathe, expliquant ces paroles, dit que les femmes des Amnites dansaient en chœur pendant des nuits entières.

Un autre commentateur anonyme ajoute: « Les femmes des Amnites, dans leurs transports, célèbren selon le rite le culte de Dionysos: c'est pendant la nuit, et elles se couronnent des corymbes de lierre au noir feuillage, c'est-à-dire de branches de cet arbuste avec leurs fruits en forme de grappes; et le bruit des tambours et des cymbales qu'elles frappent retentit au loin. Nulle part, ni les Bistonides ou Thraces, ni les Indiens ne mènent les fêtes du bruyant Dionysos avec l'ardeur que mettent en cette contrée les femmes des Amnites à chanter Evohé Bacchos! c'est-à-dire l'hymne sacré des Dionysies. »

Après les pluies et la fonte des neiges, surviennent les inondations: les Grecs disaient que le soleil entrait alors dans le signe des Poissons. En commémoration du même fait, les Gaulois mangeaient des poissons

(1) *Les Nantais* (?)

pendant *quarante* jours, d'où dérive le nom de *carême*. Cette période se rapportait à l'ancienne manière de diviser l'année ($9 \times 40 = 360$ jours). Les Grecs n'avaient non plus que neuf signes zodiacaux, car le Bélier et le Sagittaire furent imaginés six siècles avant notre ère par Cléostrate de Ténédos, et ensuite la Balance. On retrouve le même usage de supputer le temps en Italie, cette queue de la Grèce, et chez les Germains qui ne connaissaient que trois saisons (1). Pour exprimer des cérémonies très antiques, nous adopterons les primitives divisions de l'année.

L'équinoxe du printemps marquait l'important moment du labourage commémoré jusqu'à nos jours par la promenade du bœuf gras. Chez les Grecs, le signe zodiacal du Taureau représentait cet animal en train de se lever pour annoncer qu'il est temps de commencer les travaux agricoles.

Les auteurs latins disent que les Gaulois sacrifiaient au soleil sous le nom de Bélinus ou de Bélénus. Ces noms s'accordent pour la prononciation avec ceux de *Bealtiné* ou *Bealtainé* (fête du feu de Bel) que les Irlandais, pratiquant les coutumes gauloises, célébraient au commencement du printemps.

Bel ou Béal est le propre nom du soleil au moment où il se trouve dans le Taureau céleste. Les Chaldéens, colonie étrangère et très probablement celtique, avaient importé le culte de Baal à Babylone, puis à Tyr et à Carthage. C'était le fameux Veau d'or. Les courses des taureaux sacrés (des Bœufs du soleil), en usage en

(1) Tacite, *Mœurs des Germains*. *Encyclopédie moderne*, au mot Zodiaque.

Espagne, se rapportaient également à l'ouverture de la saison printanière.

A la fin du printemps, les Gaulois se réunissaient en armes sous l'invocation des Gémeaux. Ces divinités, nommées Dioscures par Diodore, étaient en effet très réputées dans notre pays, où elles étaient figurées sous forme de deux cavaliers armés.

Nous savons par Pausanias que, lorsque les Gaulois assiégeaient Delphes, consacré à Apollon, les deux divinités Hypérochos et Amadocos, venues des régions hyperboréennes (c'est-à-dire de Gaule), apparurent comme des épouvantails au-dessus des assaillants pour les dissuader de leur entreprise. « Hypérochos » signifie « celui qui habite dans la partie supérieure » ; « Amadocos » « celui qui habite avec ». Il s'agit évidemment des Gémeaux : nous ne connaissons pas les synonymes en langue gauloise, bien que Diodore dise que leurs noms étaient restés à nombre de localités en Gaule.

Ces dompteurs de chevaux représentaient le cours du soleil dans l'un et l'autre hémisphère. C'était l'opinion des philosophes, comme dit Lydus, et, dans cet auteur, ce mot a tout l'air de désigner les Druides. On célébrait les Gémeaux au mois de mai, en mangeant des chevreaux qui naissent généralement par couple.

Castor et Pollux étaient frères d'armes. Chez nos ancêtres, ils présidaient aux réunions du printemps connues sous le nom de Champ de Mars ou de Mai. Les *Mails* avaient plutôt un caractère délibératif et préparatoire : on y était armé chevalier. Ces assemblées se sont perpétuées jusqu'au moyen âge avec les

clercs de la Basoche qui dressaient tous les ans l'arbre de mai dans la grande cour du Palais, nommée pour ce motif cour de mai.

L'hagiographie chrétienne a substitué Michel et Georges comme patrons des chevaliers.

Cependant le Soleil printanier s'élève dans l'hémisphère boréal. Va-t-il enfin arrêter sa course qui menace de brûler les prairies et les récoltes. Les Gauloises pleurent alors l'imprudente ascension de Phaéton et sa funeste issue. « Sur les bords de l'Eridan (le Rhône), jadis dans la nuit solitaire, les Héliades gémissantes pleuraient Phaéton. Là les enfants des Celtes, assis sous les peupliers, recueillent les larmes de l'ambre brillant comme l'or. » (1) Les Héliades, sœurs de Phaéton, étaient les prêtresses consacrées au soleil du printemps, Hélios ou Bel.

Le soleil enfin s'abaisse. C'est la chute de Phaéton. Les Grecs ont imaginé sur le même sujet le signe de l'Ecrevisse, qui rétrograde. Les chrétiens célèbrent au même moment de l'année la fête de l'Ascension.

Le fils de Marie et l'autre galvaudeux, fils de Maïa, balladent dans les airs à la même époque.

Quand les blés muris garnissent les champs et que les provisions abondent, c'est le moment pour la belle et nombreuse jeunesse, précédemment convoquée au mois de mai, d'entrer en campagne. « L'habitude des Gaulois, dit Ammien Marcellin (1), est d'attendre le mois de juillet pour commencer les expéditions. » Les Grecs plaçaient le même mois sous le signe du Lion.

(1) Denys le Périégète.

(1) Livre XVII, § 8.

La moisson donnait lieu à de nouvelles réjouissances. Alors les Celtes hyperboréens chantaient des hymnes en l'honneur de Latone et de son fils. Les bardes, couronnés de guirlande, célébraient le Soleil aux sons de la harpe celtique (1).

Les Grecs racontaient que Latone, changée en caille, était venue d'Occident jusqu'à Délos où elle était accouchée d'Artémis et d'Apollon. Les cailles paraissent en effet au moment de la moisson, précédant la saison consacrée à Artémis et à son frère.

D'après Platon (2), le culte de Latone et les premières semences furent introduits à Délos par Opis et Hécærgos, venus du pays des Hyperboréens. Les offrandes à Latone consistaient en grains, farine et *galettes*, dont le nom convient au gâteau national des Gaulois.

L'hymne à Apollon Délien, d'Homère, semble un écho des bardes.

Dans le zodiaque grec, Latone est la Vierge à l'Epi. Quand le soleil atteint cette constellation, les chrétiens célèbrent la fête de l'Assomption de la Vierge. C'est une tradition immémoriale de manger, ce jour-là, un gâteau de farine nouvelle et un poulet de grains.

La fin de l'année était consacrée au souvenir des morts, car les Gaulois croyaient à l'immortalité. « Aux extrémités de la Gaule, on entend les gémissements plaintifs des âmes volant avec un léger bruit ;

(1) Diodore. *La harpe est demeurée l'emblème national de l'Irlande.*

(2) Dans l'*Axiochus*.

les cultivateurs aperçoivent des fantômes et les figures des trépassés, pâles émigrants (1). »

D'après ces croyances, les âmes descendent dans le royaume de Pluton, considéré comme le père des Gaulois. « L'âme, après sa séparation d'avec le corps, va dans le séjour des ténèbres, sa demeure souterraine, où est le royaume de Pluton, aussi grand que l'empire de Jupiter. Car la terre occupe le milieu de l'univers, et le, monde étant sphérique, les dieux célestes habitent l'hémisphère supérieur, et les dieux infernaux l'autre hémisphère. Dans la plaine, qui s'appelle le champ de la vérité, siègent des juges qui examinent quelle fut la vie des nouveaux arrivants, quand ils étaient sur la terre... » (2)

Cette doctrine se trouvait consignée, dès 480 avant notre ère, sur des tables d'airain apportées à Délos par Opis et Hécæergos.

« Pluton » en grec signifie « riche ». Les Latins le nomment « Dispater », « le père riche », les Bretons « le père-feu » et les Irlandais « Samhan », « le feu solaire ». Dans les traditions de ce dernier peuple, la nuit de Samhan, au premier novembre, est celle de l'extinction et de la rénovation des feux. Samhan, c'est la chaleur interne : le feu central dans la terre, le Sang dans l'homme. En Gaule, on le représentait sous la forme des Kernunnos, aux cornes branchues.

A ce dieu on associait la Vierge ou la Dame (surnoms de Proserpine dans Pausanias). C'est la même

(1) Claudien. Procope, *guerre gothique*. (IV, 20.)

(2) Platon, dans l'*Axiochus*.

que Diane et Artémis. Les Gaulois, qui la considéraient comme leur mère, l'appelaient « Notre Dame ».

La Vierge (Coré) est la force germinative, selon Porphyre. C'est bien dit. L'associée de Samhan ou le Sang est la liqueur séminale, la Sève.

Pour exprimer une partie de ces choses, les Grecs avaient trouvé la fable du Scorpion zodiacal, consacré à Diane et destructeur d'Orion.

HENRI LIZERAY.





PARTIE LITTÉRAIRE

LE NOTAIRE PENDU

(Suite)

— Tu es fou, dit-il. Au delà des châtaigners, il n'y a pas plus d'orangers que sur ma main ; pas de ruines romaines, pas de mendiants borgnes et porteurs de béquilles. Dis donc tout simplement que tu t'es endormi au soleil et que tu as un sentiment de fièvre. Va te coucher, ne fais plus de mauvais rêves.

Il me congédia en riant, mais il me sembla que ce rire manquait de sincérité.

Sur la table du vestibule, à côté de ma lampe de cuivre à trois becs, se trouvait un gros livre que j'emportai. C'était un manuscrit intitulé : *Les Révolutions de Naples depuis l'an 1000 jusqu'à la présente année 1718*, par le Révérend Don Fabrizio Spirellaccio du monastère de Sainte-Agathe des Goths.

Le texte, en vieux dialecte napolitain, hérissé de tous les *h*, *q* et *z* que nous avons supprimés depuis

lors, était bizarrement annoté en marge avec mélange de citations latines et de phrases espagnoles.

Quand je fus couché, en feuilletant mon gros livre, je tombai sur l'histoire de Masaniello. La fatigue me donnait de temps à autre des soubresauts nerveux. Un frisson me passa sur les épaules lorsque je lus cette phrase écrite à l'encre rouge : « On lui avait fait respirer des fleurs empoisonnées et, pris de démence, il parcourait les rues. »

Le livre me tomba des mains ; je fermai les yeux un centième de seconde peut-être, pendant lequel je vis une chose qui me fit jeter un cri aigu. Mon père couchait dans la pièce voisine. Il accourut aussitôt, en chemise, avec son grand sabre sous le bras.

— Père, père, dis-je, tout tremblant, et malgré moi mes dents claquaient, est-il vrai que le duc d'Arcos a fait empoisonner Masaniello ?

— Ah ! ça, que diable me chantes-tu là avec ton duc d'Arcos, ton Masaniello et je ne sais quoi ?

Mon père se frottait les yeux de la main droite tout en serrant son sabre sous le bras gauche.

— Je vous demande si réellement le duc d'Arcos l'a empoisonné.

— C'est fort possible, mais il y a si longtemps ; je n'y étais pas.

— Encore un mot, je vous en prie. Avait-il de trous ou des taches à la figure ?

— Mon cher enfant, laisse-moi te dire qu'à la dernière fête de Noël j'atteignais ma soixantième année, ce qui signifie que mon âge réclame un sommeil tranquille.

Et mon père fit un pas vers la porte de sa chambre.

— Non, mon père, non, ne me laissez pas seul. Parlez-moi encore de la domination espagnole.

Cette fois, il parut se mettre sérieusement en colère.

— Par le marteau de Vulcain ! l'œil de Polyphème ! les tripes de Diane et la face jaune du grand saint Janvier ! si tu ne me laisses pas dormir, je te soulève par la peau du cou et je te jette à travers la fenêtre !

— Pas à travers celle-ci, je vous en conjure ; car, derrière cette vitre, je viens de voir...

— Voir quoi, imbécile ? Quoi donc ? Sang et massacre !

— La figure horriblement pâle et toute mouchetée de Masaniello. Je l'ai vue pendant la durée d'un éclair, assez pour remarquer que l'œil gauche était crevé.

— Niaiseries ! sottises ! âneries, songes creux ! maugréait mon père en arpentant la pièce à grandes enjambées et faisant passer son sabre d'un bras sous l'autre.

Après quelques instants de ce petit exercice, il finit par s'asseoir près de moi. Appuyant sa large main sur mon épaule, il me força à me recoucher. S'étant recueilli un peu, il me dit :

« Je te crois assez raisonnable pour ne pas t'émouvoir des choses que je dois te raconter. Ecoute-moi donc.

« En venant au monde, tu étais chétif, malingre. Sans les soins persévérants de ta pauvre mère et ceux de l'excellente tante Carmela, il est probable que tu n'aurais pas vécu.

« Dès l'éveil des premières facultés, je remarquai en toi une impressionnabilité excessive, due, disaient les médecins, à la faiblesse du système musculaire, tandis qu'il y avait excès de tempérament nerveux.

« A l'époque de ta dentition, accompagnée de convulsions effrayantes, tu étais sujet aux cauchemars. Tu te réveillais en poussant des cris aigus ; nous te trouvions dans ton petit lit, tout baigné de sueur, les yeux égarés.

« Tu avais environ dix ans lorsque se présenta une succession de phénomènes bizarres dont la cause m'échappe encore. Chaque soir, vers onze heures, tes cris nous faisaient accourir. Une fois calmé et pressé de nous dire le motif de ta frayeur, tu nous racontais invariablement la même histoire vraiment baroque.

« Un petit être difforme, disais-tu, entrait par la fenêtre, bondissait au milieu de ta chambre et sautait sur ta poitrine. Penchant son visage sur le tien, il t'écrasait.

« Cette persistance d'un cauchemar toujours identique à lui-même était chose singulière. Tu ne t'es jamais démenti en nous décrivant minutieusement l'aspect de ton malencontreux visiteur.

« Il avait, disais-tu, la tête coiffée d'un bonnet de laine rouge, un œil creux et la poitrine nue, tandis que de mauvaises guenilles étaient jetées sur ses épaules. Ses jambes disparaissaient dans une sorte de brouillard ; tu leur trouvais, en les entrevoyant à la dérobée, une vague et grotesque ressemblance avec des jambes de chien, d'ours, de singe, sorte d'ébauche incomplète, tentative de la forme animale s'essayant à l'humanité.

« Il est singulier aussi que, dans ta petite imagination, la vision nocturne ait été personnifiée. « J'es-
« père, disais-tu en te couchant, que *don Tommaso* ne
« viendra pas ce soir. »

« Quand tu m'appelais, je venais avec mon sabre pour te rassurer. Sans me piquer de littérature, je me rappelais qu'au dire des anciens, de Virgile notamment, les ombres craignent le fer. « Ce serait bien le diable, « pensais-je, si mon bon sabre, qui a pourfendu
« deux Autrichiens, ne met pas en fuite un méchant
« fantôme de trois palmes et demie. »

« Je veux bien te l'avouer; sur toutes ces choses je n'ai, grâce à mon ignorance, aucune idée arrêtée, mais la nature de mon esprit me pousse aux explications positives plutôt que dans les rêveries du surnaturel.

« Après beaucoup de recherches voilà tout bonnement ce que j'ai trouvé : un beau grenadier, planté fort près du mur, étend une de ses branches devant ta fenêtre. Agitées par la brise nocturne, les feuilles projettent leurs ombres sur le parquet de ta chambre. Dans le demi-sommeil, tu y voyais mille fantaisies changeantes, et l'hallucination entrait par la fenêtre à cheval sur un rayon de lune. J'ai fait couper le grenadier....

(A suivre).



CHARITÉ

*Puisque le Moi n'est qu'un leurre
 Qui, dès que le Vrai l'effleure
 Plus rapidement que l'heure
 S'évanouit,
 Moi, dont l'âme est déjà lasse,
 Faudrait-il que j'appelasse
 Ce spectre qui se prélasse
 Et m'éblouit?...*

*Moi qui, grâce à la Lumière,
 Perçus l'Unité première
 En sa splendeur coutumière,
 Ah! faudrait-il
 Que je gardasse en moi-même
 Cette devise : Je m'aime
 Sans résoudre l'enthymème
 Sûr et subtil?*

*Si de l'Âme universelle
 Je ne suis qu'une parcelle,
 Bien que du Moi me harcèle
 Le fou désir,
 Je dois vivre en la Substance
 Hors du Temps, de la Distance
 Et de ma propre existence
 Me dessaisir !*

*Le regard fixé sur l'Etre,
Si mon âme enfin pénètre
Les mystères clos peut-être
D'un triple scel
Sous les attributs sans nombre
Dont la Nature s'encombre,
Je découvrirai dans l'ombre
L'Universel!*

*Alors, bien que solitaire
De tous étant solidaire,
Je ne verrai plus sur terre
Que l'Uni-é
Et, sur la plus haute cime,
Effaçant toute maxime,
Que le mot sérénissime
De Charité!*

MAURICE LARGERIS.

GRUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

OUVERTURE DES CONFÉRENCES. — Les conférences publiques des Groupes commenceront le vendredi 4 novembre.

NOUVEAUX GROUPES D'ÉTUDES. — La liste complète des Groupes d'études pour l'année 1892-1893 paraîtra dans

le prochain numéro. Signalons toutefois la création d'un nouveau groupe fermé de *Magie pratique*, pourvu d'un local spécial, d'un groupe particulier d'*études astrologiques*, d'un groupe d'étude de *la Langue hébraïque* et la grande extension donnée aux groupes de propagande.

BRANCHES. — La Branche KUMRIS, de Bruxelles, a ouvert ses séances par une série de lectures et de causeries des plus intéressantes.

Une nouvelle branche vient d'être créée à Alep (Syrie) et promet d'être très florissante.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro toutes les communications annonçant les sociétés adhérentes.

Groupe n° 4

Paris, 8 octobre 1892.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Comme suite à la lettre publiée par l'*Initiation* et le *Voile d'Isis* (septembre), j'ai l'honneur de vous rendre compte que depuis deux mois j'ai tenté à plusieurs reprises (12 fois peut-être) d'endormir et de réveiller M^{me} M..., soit à son insu, soit après l'avoir prévenue de ce que je voulais faire, d'une pièce à l'autre et même d'un bout de l'appartement à l'autre, *toutes portes closes*.

Quelles que soient les conditions dans lesquelles se faisait l'expérience, j'ai obtenu souvent le plus grand succès, mais quelquefois aussi un résultat absolument négatif.

Dans les séances où je ne pouvais endormir la sensitive d'une pièce à l'autre, il m'était même impossible de le faire à quatre pas, malgré sa bonne volonté et la mienne.

Cependant, j'ai toujours obtenu le sommeil par les procédés ordinaires, c'est-à-dire avec contact.

J'ai, ainsi, acquis la certitude :

1° Que le sommeil magnétique *obtenu à distance* ne peut être attribué à une action suggestive, mais qu'il est dû à une force allant du magnétiseur au magnétisé ;

2° Que cette force peut traverser les corps opaques ;

3° Que cette force est capricieuse comme une jeune duchesse.

Veuillez recevoir, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments dévoués.

A. FRANÇOIS.

P. S. — Le groupe 4 reprendra ses séances de spiritisme dans le courant d'octobre.

CORRESPONDANCE

Varsovie, 28 septembre 1892.

MONSIEUR,

En vous remerciant de l'accueil que vous avez fait à mon article sur Slowacki, je vous prie de vouloir bien faire rectifier quelques erreurs qui s'y sont glissées.

Slowacki est imprimé, dans *l'Initiation*, toujours *Stowacki*, tandis qu'il est convenu de rendre le *l* polonais par un *l* et jamais par un *t*.

Au lieu de *I.-N. Ramhowski*, il faut *I.-N. Remhowski*, et, au lieu de la *Foi-Royauté*, lisez : la *Foi-Voyante* (qui voit).

Mais, surtout, il faut corriger mon nom. Ce n'est pas *Waidelowicz*, mais *Walderowicz*. — Mon aïeul était français et s'appelait Waldor.

Si vous jugiez cela nécessaire, on pourrait ajouter à la note de rectification quelques détails, tels que S... était l'auteur des tragédies : *Mażepa*, *Marie Stuart*, *Lilla Veneda*, *Balladina* ; des poèmes : *Lambro*, *Hugo*, *Beniowski*, *En Suisse* et autres, ainsi que d'une épopée mystique, *Le Roi-Esprit*, où il conduit le lecteur à travers les premiers

âges de l'histoire de Pologne, et lui fait voir l'esprit de la nation s'incarnant dans les rois successifs.

Je vous salue, monsieur, bien sincèrement.

WALDEROWIEZ.

Propos du Mysticisme moderne

Nous extrayons de la *Revue philosophique* (Alcan, éditeur) cette importante lettre que nos lecteurs sauront apprécier, nous en sommes convaincus :

∴

Je voudrais en quelques mots, répondre au travail critique de M. Rosenbach sur ce qu'il appelle le mysticisme moderne. J'espère pouvoir ainsi, sinon pour lui-même au moins pour le public impartial et équitable, rétablir la réalité de certains faits qu'il a singulièrement transformés.

I. Avant les faits, voyons les principes qui ont guidé M. Rosenbach. Il part de cette idée que tous ceux qui ne font pas des recherches de psycho-physique sont des *mystiques*. — Les phénomènes qui ne sont pas soumis à la loi de causalité, c'est-à-dire les miracles (*sic*), voilà, selon lui, ce que les soi-disant mystiques recherchent. Et il oppose à ces infortunés les savants sérieux, qui, comme Fechner, Weber, Londers, Helmholtz, Wundt, font de la psychologie-expérimentale scientifique (p. 157). Les autres, comme nous, hélas ! font de la psychologie expérimentale mystique, digne des astrologues d'autrefois.

Pourquoi font-ils cette recherche ? M. Rosenbach nous l'apprend, en son style spécial ; c'est parce que l'esprit humain a une tendance propre *qui ne pourrait être éliminée par aucune preuve de l'impossibilité de résoudre ces questions* (p. 115).

(1) Voyez la *Revue philosophique* du 1^{er} août 1892, p. 115.

Ainsi cela est bien entendu. Quand on s'occupe de questions telles que la télépathie, le spiritisme, la clairvoyance, par quelque méthode que ce soit, c'est qu'on est un mystique, c'est qu'on cherche à résoudre l'insoluble tâche originelle dont on ne pourra guère se laver. « *Le sort de toutes les formes, dit-il encore, toujours dans le même style, qui ont réalisé de nos temps la croyance au surnaturel est à peu près le même* » (p. 117). Mesmérisme, mentévisme, odisme, magie, astrologie, etc., M. Rosenbach met tout cela dans le même sac. Pour lui, c'est toujours la croyance au surnaturel, et alors c'est à peine si de telles superstitions méritent d'être examinées.

Nous verrons plus loin qu'il est conséquent avec lui-même, et que le dédain que ces théories lui inspirent *a priori* explique le peu de soin avec lequel il les a étudiées. A vrai dire, il ne les a pas étudiées du tout, quoiqu'il ait pris soin de les réfuter. A quoi bon, en effet, l'étude de problèmes qui partent d'un principe faux et d'une idée pernicieuse ?

II. Nous allons d'abord essayer de montrer que, pour certains expérimentateurs ou observateurs, il n'y a pas, dans leurs recherches sur l'occulte, plus de mysticisme que dans des dosages d'urée, ou des cultures de microbes.

Les mots exercent une étrange fascination. Une fois que M. Rosenbach a eu prononcé le mot de *miracle*, il s'est laissé emporter par son ardeur belliqueuse et il s'est attaqué à ce fantôme. Il prétend que nous, qui cherchons la parcelle de vérité contenue dans les sciences dites occultes, nous nous imaginons que *les lois de la nature sont violées* (p. 117). Eh bien ! M. Rosenbach peut se rassurer. Nous savons très bien que personne, ni parmi les grands, ni parmi les petits, ne peut *violier* les lois de la nature. Nous sommes bien tranquilles à cet égard, et c'est être un peu naïf que de nous attribuer cette étrange opinion.

Mais que les lois de la nature soient exactement telles que M. Rosenbach se les imagine, voilà ce dont je me permets de douter. Je serais même disposé à croire que ses connaissances, si vastes qu'elles soient, ne limitent pas la réalité des choses, qu'il y a d'autres lois que celles

qu'il a vues dans les ouvrages classiques, et que, si l'on ne viole pas les lois de la nature, on peut parfaitement violer les lois qui sont enseignées par les plus illustres professeurs contemporains.

Donc, nous ne croyons au miracle ni les uns ni les autres, — et ici je ne parle pas seulement de moi, mais de mes amis de la *Society for psychical Research* et des *Annales des sciences psychiques*, — et nous nous contentons, parmi les faits innombrables ou multiples que la nature et l'expérience nous offrent, de chercher, d'observer et d'expérimenter, sinon avec succès, au moins avec patience. Nous prétendons, en outre, que notre méthode est la même que celle qui est employée dans les laboratoires. Et, à l'aide de cette méthode expérimentale, nous sommes arrivés à démontrer certains faits que M. Rosenbach aurait dédaignés, *a priori*, si nous ne les lui avions pas rigoureusement démontrés. Je me permets de le renvoyer à quelques-uns de mes mémoires (1), à savoir : 1° qu'il y a un sommeil hypnotique, que ce n'est pas une simple divagation de charlatans, un miracle ou un mystère surnaturel, mais un phénomène physiologique dont on peut décrire les phases et connaître les causes ; 2° qu'il y a des mouvements inconscients, qui se traduisent soit par des mouvements dans des tables qu'on fait tourner, soit par l'écriture automatique ; 3° enfin qu'il peut se dégager des personnalités inconscientes qui se cachent sous la personnalité active consciente, et qui poursuivent leurs opérations intellectuelles, dissimulées sous la personnalité principale qui seule se connaît et s'affirme. Le résultat scientifique de pareilles recherches, si nouvelles qu'elles aient paru au moment où je les avais entreprises,

(1) Pour le somnambulisme : *Etude sur le somnambulisme provoqué* (*Journal de l'anatomie et de la physiologie*, juillet 1875, p. 348-377). — Pour les changements de personnalité : *De la personnalité et de la mémoire dans le somnambulisme* (*Revue philosophique*, tome XV, mars 1883, p. 219-242). — Pour les mouvements inconscients et les tables tournantes : *La suggestion mentale et le calcul des probabilités* (*Revue philosophique*, 1884, tome XVIII, p. 669-674). — *Des mouvements inconscients*, *Hommage à M. Chevreul*, 1 vol. in-4°. Alcan, 1888.

a donc été assez fructueux, et nous n'avons pas à regretter d'y avoir consacré tant d'efforts.

M. Rosenbach est bien forcé de les accepter. Il y a une quinzaine d'années, il les eût traitées de recherches mystiques. Ce n'est plus possible aujourd'hui. Elles sont peut-être scientifiques à ses yeux, et il ne considère comme mystiques que celles qui ne sont pas terminées encore, miracles, mysticisme; quel crime! et il exprime toute son horreur pour de pareilles tentatives qui lui paraissent témoigner le culte du surnaturel, du miracle et de l'insoluble.

Le mot insoluble est bien vite dit : mais qu'est-ce qui est insoluble? Voilà ce que je serais bien aise de savoir. Quand nous cherchons par des méthodes rigoureuses à savoir si la clairvoyance existe, est-ce que nous faisons du surnaturel et de l'insoluble? Mettre une carte dans une enveloppe, et chercher si cette carte pourra être connue sans le secours des sens, c'est, d'après notre critique, démontrer l'existence de quelque chose qui exclut une explication rationnelle (p. 116), c'est essayer de pénétrer la nature réelle de l'âme humaine (p. 157), et, par conséquent, cela a un caractère métaphysique qui ne peut donner des résultats positifs scientifiques (p. 158).

Eh non! c'est beaucoup moins que cela, et c'est davantage aussi. C'est une étude sur quelque chose d'inconnu, et une étude tout aussi positive que celle des rapports de la sensation avec l'excitation; ou que celle de la courbe myographique d'un muscle de grenouille; et quoique le plus souvent pareilles études ne se passent pas dans un laboratoire, elles pourraient y être faites, car les méthodes de précision sont les mêmes et le but est identique. C'est la recherche de la vérité par l'étude des faits.

Il ne coûte rien de dire que de pareilles tentatives sont le retour à des tendances métaphysiques invétérées. Autant vaudrait prétendre que l'entomologie est une science bouddhiste! Je ne sais pourquoi, dans ce procès de tendance, M. Rosenbach s'arrête en chemin, et ne nous livre pas à une sorte d'inquisition européenne, comme sectateurs des derviches de l'Inde, indignes de franchir le seuil de ces laboratoires modernes, sacrés

dépositaires de la seule science positive, hors de laquelle il n'y a pas de salut à espérer.

J'étonnerais sans doute M. Rosenbach, si je lui disais que ces laboratoires, où il veut enfermer tout l'avenir de la science, je les connais presque aussi bien que lui. J'y ai même fait, si je ne me trompe, quelques études qu'il accepterait comme valables, encore qu'elles portent sur la chimie et la physiologie proprement dites, plutôt que sur la psycho-physique. Mais, quoique la meilleure partie de mon temps se passe dans un laboratoire, quoique j'aie le culte de la recherche scientifique rigoureuse, je n'ai pas le courage de nier sans discussion tout ce qui se fait au dehors. Si l'on me présente des faits bien observés, je ne vais pas regarder si c'est un élève de M. Wundt, ou de Donders, qui me les présente. Je respecte M. Wundt, et j'ai une grande admiration pour Donders; mais, sans blasphémer, je crois que la science va plus loin qu'eux, et il faut avoir une certaine présomption, pour dire, sans plus ample informé, en présence de faits étranges : c'est de la métaphysique : Passons.

Quoique étant *homme de laboratoire*, je n'ai pas encore atteint ce degré d'assurance.

III. Voyons donc les faits en eux-mêmes; ou plutôt voyons ce qu'en dit M. Rosenbach. Car il ne s'est pas contenté d'une critique générale, il a essayé de faire une critique de détails.

Et, tout d'abord, je laisserai de côté ce qu'il dit des Théosophes, de Swedenborg, de Kant et des rédacteurs du *Sphinx*; car son analyse, encore qu'assez superficielle, est peut-être acceptable. Je ne prendrai donc que ce qu'il dit de mes expériences, d'une part, et, d'autre part, des faits de télépathie consignés dans les *Proceedings of the Society for psychical Research*.

Pour ce qu'il appelle le *matériel expérimental* de mes recherches, il n'a pas de peine à établir, comme je l'ai fait moi-même, qu'il n'y a pas de preuves décisives en faveur de la lucidité. Mais quand, en certains endroits, j'ai conclu en faveur de la lucidité probable, il n'en paraît tenir aucun compte. Il accepte sans discussion le côté négatif de mes recherches. Voyons comment il discute, et avec quels sérieux arguments, le côté positif.

Après de nombreuses expériences avec des cartes mises dans des enveloppes, selon des conditions que je croyais et que je crois encore irréprochables (ni lui, ni personne n'ont pu trouver de défauts dans la manière de procéder), j'avais eu un résultat négatif, et ce résultat négatif, je l'avais nettement indiqué, sans dissimuler à quel point un pareil échec autorisait des doutes sur les expériences faites avec des dessins et qui semblaient plus concluantes. En effet, le propre des expériences faites avec des cartes est de comporter des calculs de probabilité simples et irréprochables. Plus tard, ayant persévéré dans cette recherche qui exige autant de précision et de soin qu'une expérience quelconque de psycho-physique, j'ai eu la bonne fortune de pouvoir donner une sorte de preuve que la lucidité existe (non d'ailleurs sans faire à cet égard quelques restrictions qu'il serait trop long de reproduire ici). — Eh bien ! comment croirait-on que M. Rosenbach s'en tire pour répondre aux arguments que je donne ? « Pour sa consolation, dit-il, l'auteur a pu publier une nouvelle série des expériences avec des cartes... de la sorte, la lucidité a été rétablie dans son domaine. » C'est répondre à un raisonnement par une pirouette, et, quelle que soit mon infériorité vis-à-vis d'un homme comme M. Rosenbach, mon passé scientifique méritait, ce semble, un peu moins de légèreté méprisante.

Un peu plus loin, M. Rosenbach daigne examiner les expériences faites avec des malades, et il m'apprend avec gravité que la pleurésie n'est pas la néphrite, qu'un phlegmon iliaque n'est pas une plaie du sein, et qu'une hémorragie utérine n'est pas la grossesse.

Sans avoir de prétention à être un clinicien, je suis assez versé dans les choses de la médecine pour savoir cela ; et les reproches d'ignorance que me fait à cet égard le savant médecin de Pétersbourg m'ont paru être un peu enfantins.

IV. Pour ce qui est des apparitions et de la télépathie, notre savant critique ne se donne même plus la peine d'une apparence de réfutation. Ce qu'il en dit est plus superficiel encore que les incomplètes analyses données par les feuilletonistes des journaux politiques quotidiens,

à propos de la publication de ces deux livres importants : *Phantasms of the living* et des *Hallucinations télépathiques*.

Il y a dans cet ouvrage à peu près sept cents observations détaillées, sérieuses, corroborées par des dates, des citations, des documents, des preuves de toutes sortes. La bonne foi scientifique élémentaire consisterait à choisir parmi ces cas ceux que les auteurs considèrent comme les meilleurs. Eh bien ! M. Rosenbach va précisément choisir quelques cas peu probants. Il en prend quatre, quatre sur sept cents, quatre des moins bons, cela va sans dire ; il les publie en abrégé (de manière à les dénaturer), et alors il triomphe en disant qu'il n'a pas assez de place pour citer d'autres exemples (exemple qu'il appelle, en son français étrange, « des matériaux casuistiques »).

Or, nous devons apprendre aux lecteurs de la *Revue philosophique* qu'il y a de meilleurs « matériaux casuistiques » que les cas de M^{me} Gibbes et de miss Harriss. Mais il serait vraiment trop long de les mentionner ici, même sommairement, et il vaut mieux renvoyer à l'ouvrage même, où ceux qui seront curieux de ces questions trouveront les développements nécessaires.

De tels cas, dit M. Rosenbach, même s'ils étaient bien prouvés, ne prouveraient rien pour la télépathie, c'est une goutte d'eau dans la mer. Tant de gens meurent sans que leur mort soit révélée par une hallucination véridique, que le fait de plusieurs hallucinations véridiques ne prouverait rien.

Vraiment, c'est là un raisonnement des plus faibles, pour ne pas se servir d'un terme désobligeant. En effet le nombre des personnes qui sont entrées en relation avec la Société des recherches psychiques est minuscule, si on le compare à l'immense masse, indifférente et ignorante, dans laquelle n'a pas pénétré le *census* pour les hallucinations. C'est ce petit groupe qui est véritablement une goutte d'eau dans la mer.

Je m'imagine qu'en se plaçant sur le pont de Londres et en interrogeant l'une après l'autre toutes les personnes qui y passent, on aurait quelque peine à en trouver quelques-unes ayant entendu parler du livre de MM. Podmore, Gurney et Myers.

Mais, même en supposant que les 700 cas obtenus soient le résultat d'une enquête qui porte sur les deux millions d'individus, cela ne rendrait pas moins probants certains des cas obtenus. Il y a parfois des détails si précis, si minutieux, que toute possibilité d'une coïncidence fortuite se trouve par cela même écartée.

X... voit en rêve deux femmes qui font une promenade en voiture ; la voiture entre dans l'eau, les deux femmes se noyent, et les chapeaux de paille flottent sur l'eau. Voilà des détails bien précis qui, dans le rêve que je cite, ont été absolument conformes à la réalité. Croit-on que le hasard puisse donner cela ?

Et puis, comment comprendre les hallucinations collectives ? M. Rosenbach les passe sous silence. C'est un procédé de discussion qu'il semble décidément affectionner.

Comment expliquer que X... n'a eu dans sa vie qu'une seule hallucination, et que précisément cette unique hallucination soit en rapport avec un fait extérieur mémorable : la mort d'un frère éloigné ? — Voilà une probabilité que l'on pourrait s'amuser à calculer, si le calcul en pareille matière n'était très décevant, et s'il n'était pas vraiment plus simple d'admettre que ce n'est pas le hasard qui a produit cette coïncidence.

Si M. Rosenbach avait consenti à une discussion sérieuse et approfondie, il aurait pu montrer le contraste entre les observations et les expériences ; observations très probantes, expériences très incertaines, ce qui permet de douter de la valeur des observations. Mais cette discussion — que j'ai entreprise ailleurs — nous entraînerait beaucoup plus loin.

V. Je me résume. M. Rosenbach a critiqué d'une manière très superficielle les observations et les expériences. Il a voulu, cela est certain, se montrer un *savant de laboratoire*, qui dédaigne de parti pris tout ce qui ne rentre pas dans le cadre de ses études. Que cela doive plaire à ses maîtres officiels et aux adeptes exclusifs de la science enseignée par les classiques, c'est fort possible ; mais je ne crois pas qu'ils lui sachent gré de sa complaisance autant qu'il l'espère. Un jour viendra, qui n'est peut-être pas très loin, où les *mystiques*, ou soi-disant tels, deviendront des classiques, et alors que faudra-t-il

penser des négations de M. Rosenbach ? Ce jour-là, il sera bien justement abandonné par ceux-là mêmes qu'il voulait satisfaire, et personne ne le plaindra.

Nous voulions surtout établir que le mysticisme n'a aucun rapport avec les conceptions subjectives, et que les recherches dites psychiques s'appuient sur des expériences dont la méthode est aussi précise que celle des sciences les plus précises. C'est par des expériences contradictoires, non par des négations sans preuve et des discussions superficielles, qu'on pourra les combattre (1).

CHARLES RICHEL.

REVUE DES REVUES

Les principes du magnétisme de M. Rouxel continuent à paraître dans le *Voile d'Isis* ; Michelet y donne des proses lyriques, Louis de Parthenay publie des vers d'une belle spiritualité, tandis que Jules Bois disserte sur l'anarchie, et que votre serviteur essaie une exposition succincte de la psychologie de Fabre d'Olivet. Quelques belles pages sur l'affre intellectuelle sont écrites par A. Jhouney dans l'*Etoile* (septembre) ; les notes sur l'Extase de S. de Guaita y sont transcrites, et l'abbé Roca, d'après la récente brochure de P.-F. Courtépée, indique, en les expliquant, les insuffisances du socialisme catholique.

SPIRITISME :

Les abonnements de la *Revue Spirite* baisseraient-ils, que l'on y lit cette mention : « Nous faisons recouvrer par la poste les abonnements qui n'ont pas encore été payés », quelques lignes après celle-ci : « On ne fait point traite sur les souscripteurs. » Si cela était, nous le regretterions vivement, étant donnée l'abnégation des quatre rédacteurs ordinaires de la *Revue*, abnégation qu'ils poussent jusqu'à restreindre de plus en plus le

(1) Voy. la préface que j'ai donnée aux *Hallucinations télépathiques*. 1 vol. in-8°, Alcan, 1891.

nombre des articles originaux, pour augmenter celui des extraits, des adaptations et des traductions.

MAGNÉTISME :

La Paix Universelle (1^{er} et 16 septembre) reproduit des expériences du Dr Dariex, et continue l'insertion des travaux de E. Bosc et de Phal-Nose. — *La Chaîne Magnétique* (25 septembre) raconte d'intéressants phénomènes psychiques et donne un spirituel article de H. Pelletier.

HYPNOTISME ET PSYCHIATRIE :

Je trouve dans les *Annales de psychiatrie et d'hypnologie* (septembre) une intéressante guérison d'un cas de surdi-mutité hystérique, par MM. G. Lemoine et P. Joire. — Les *Annales de l'Electro-Homéopathie* (juin) contiennent le détail d'intéressantes cures. — Le *Progrès médical* (6 et 13 août) insère le compte rendu du Congrès des médecins aliénistes. Le Dr Brémont foudroie les adeptes de la chiromancie et de la phrénologie, dans le *Journal de la Santé* (18 et 25 septembre).

SOCIALISME :

La *Religion universelle* (9 septembre) analyse l'enquête de Jules Huret sur le socialisme ; le *Devoir* (septembre) s'occupe également de ce travail. — M. A. Holyński termine son étude sur Cabet dans la *Revue Socialiste* (septembre) ; M. Aimel étudie les causes de la Révolution de demain. Benoit Malon résume tous ces travaux et harmonise ces résultats.

Dans la *Revue philosophique* (septembre 1892), M. I.-W. Guardia rédige une suite de fines remarques sur la personnalité é dans les Rêves ; M. M. Vernes établit avec autorité une Revue critique d'histoire et de philosophie religieuse. Enfin je note l'analyse de la philosophie de Nietzsche par Lucien Arréat, — philosophie qui, avec celle de Stirner, « marque une réaction nécessaire contre la tendance à l'avalissement de l'homme et au triomphe de la médiocrité, qu'on dirait parfois être la passion secrète, ina-

vouée du socialisme et de la démocratie (1). — Dans le fascicule d'octobre, M. Fouillée termine son article sur le développement de la volonté, en définissant la liberté comme la causalité intelligente du moi, ayant « sa première origine dans la réelle activité du désir » ou comme « une indépendance du moi par rapport aux motifs et mobiles particuliers qui influent sur sa volonté » ; des trois éléments de l'idée de liberté sont l'idée de puissance, l'idée d'indépendance et l'idée de spontanéité ; « et l'idéal de la volonté, c'est la plénitude de la connaissance objective et la plénitude de la conscience subjective. » La *Revue de la Science nouvelle* développe sa partie bibliographique qu'inspire une critique bien informée au point de vue philosophique. A lire, dans le *Cosmos*, la graphologie M. Battandier et, dans un autre ordre d'idées, la *Ruche sténographique* de Rouen, bon organe mensuel vulgarisateur.

LITTÉRATURE :

Tout d'abord l'exquis numéro que la *Plume* (15 septembre) consacre à la Pantomime. Le *Nouvel Echo* (octobre 1892) a agrandi son format de même que la Revue sociale et littéraire *Harmonie* (septembre).

Une nouvelle revue nous est née : l'*Art littéraire* (octobre 1892), Bulletin d'art, de critique et de bibliographie ; rédacteur en chef, Louis Lormel. Bons souhaits à l'auteur des « Paysages d'âmes ».

Enfin, je voudrais mentionner spécialement une série de dessins de Willette dans le *Courrier Français*, tour à tour socialistes et pervers, mais vivants et d'un art d'autant plus intense qu'il se dissimule davantage, — sans oublier la généreuse initiative que prend M. Jules Roques pour la fondation d'une association d'artistes.

(1) Voir ROBERT SCHELLWIEN. *Max Stirner und F. Nietzsche, Erscheinungen der modernen Geistes, und das Wesen der Menschen*. Leipzig, Pfeffer, 1892, 117 p. in-8. « Nietzsche part de l'expérience interne, mais la limite aussitôt au domaine affectif ; la volonté et la pensée sont pour lui le résultat du désir. »

REVUES ÉTRANGÈRES

LANGUE ANGLAISE. — *The Key* (septembre) donne un curieux article de A. Montgomery, intitulé *The influence of position on Thought*. — Il nous arrive d'Amérique deux luxueuses revues : *Stone* et *Milling*, éditées par D.-H. Ranck, et illustrées de photogravures spéciales parfaites (1).

LANGUE ITALIENNE. — *Lux* (août 1892) donne la suite des études spirites de G. Ermacora, V. Cavalli, et T. Falcomer. *Magnetismo et Ipnatismo* de Florence (août) rend compte des séances de la Société médico-psychologique italienne ; M. Varinard envoie une étude sur les fondements psycho-physiologiques de la graphologie et le Dr O. del Torto expose la cure, par la suggestion, d'un cas d'hystérie traumatique.

LANGUE ESPAGNOLE. — Dans les *Hojas de propaganda* un bon article sur le périsprit ; don M. N. Murillo fait dériver le spiritisme de la Gnose (*Revista de Estudios Psicológicos*, septembre) ; M. Otero Acevedo rapporte en outre des faits de fakirisme d'après Jaccoliot, les PP. Huc et Bartoli, S J. (*l'Asia*, Roma, 1663), le voyageur Pascarella (dans le *Capitan Fracassa*, 20 juill. 1888) et le prof. Richet (*Revue Scientifique*, 13 novembre 1886). *Verdade e Luz* de San Paulo continue ses travaux spirites. La *Ilustracion Espirita* (Mexico, juillet et août) donne des traductions de Flammarion, de Rossi de Justiniani. De Santa-Ana, république de Salvador, nous arrive *El Anticristo*, publication spirite d'une allure assez violente, dont le rédacteur est F. de Jésus Morales. La *Revista Espiritista de la Habana* (septembre) soigne particulièrement ses Revues des périodiques et des livres ; elle publie un portrait de sir A. Russell Wallace, par H. Germain.

SÉDIR.

(1) D.-H. Ranck Published C*, Indianapolis, New-York-Chicago ; 2° par Year en 1 vol. gr. in-8 carré de 124 p.

LIVRES REÇUS

On a mené grand tapage, tout dernièrement, autour de la si curieuse découverte de M. A. DE ROCHAS sur l'extériorisation de la sensibilité.

Dans *Les Limites de l'inconnu*, une très instructive plaquette qui vient de paraître à la librairie CHAMUEL, 29, rue de Trévisse, à Paris, notre confrère, M. GEORGES VITOUX, expose avec une clarté toute scientifique ce que sont exactement ces phénomènes mis en lumière pour la première fois par M. de Rochas, et quelles conséquences il convient d'en tirer pour l'explication de certains faits de sorcellerie, tels que ceux de l'envoûtement ou des communications télépathiques.

Les Limites de l'inconnu (un petit vol. in-16, prix 1 franc) complètent donc d'une façon fort heureuse *l'Occultisme scientifique* que M. Georges Vitoux a publié il y a quelques mois chez le même éditeur.

*
**

De toutes les curiosités de Paris, il en est certainement peu qui provoquent un intérêt aussi passionné que les catacombes, dont le côté sombre et mystérieux a toujours frappé l'imagination populaire.

Pendant, combien peu de personnes les connaissent et pourraient dire quelle est leur origine ! L'ouvrage que M. GERARD vient de faire publier chez CHAMUEL, 29, rue de Trévisse (*Les Catacombes de Paris*, un vol. in-18 ; prix, 2 fr.) répond donc à un besoin de curiosité très naturel et vient combler une lacune. Nul mieux que l'auteur, qui parcourt ces souterrains depuis vingt ans, pouvait en écrire l'histoire et en donner la description. C'est ce qu'il a su faire avec un rare bonheur d'expression ; la netteté et la simplicité du style, des remarques pleines d'humour, des anecdotes heureusement choisies rendent cet ouvrage extrêmement attrayant.

La partie technique est traitée avec compétence et comporte de nombreux renseignements pratiques sur la consolidation des anciennes carrières, renseignements qui intéresseront tout particulièrement les architectes et les constructeurs.

Un guide du visiteur de l'ossuaire, de nombreuses gravures et deux plans complètent cet ouvrage, qui joint à ses qualités utilitaires les avantages d'une forme très agréable.

NÉCROLOGIE

Un des bons amis de notre cause, un écrivain subtil et délicat, *M. Camille de Sainte-Croix*, vient d'avoir la douleur de perdre sa mère, qu'il entourait d'un très grand amour filial. Au nom de la rédaction de *l'Initiation*, nous prions notre ami d'accepter tous nos compliments de condoléance en cette cruelle épreuve.



Le Gérant : ENCAUSSE.

IMP. E. ARRAULT ET C^{ie}, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE, TOURS.

NOUVELLES DIVERSES

L'Echo de Paris publie actuellement un roman extrêmement curieux dû au remarquable talent d'ANATOLE FRANCE et traitant beaucoup de Magie et d'Occultisme.

Notre éminent collaborateur NAPOLÉON NEY nous écrit de Tunisie, où il recueille de très curieuses notes sur les sociétés secrètes musulmanes notes dont nos lecteurs auront la primeur.

▲ la dernière heure, nous recevons des nouvelles des travaux scientifiques de M. CHARLES HENRY, dont nous reparlerons dans le prochain numéro.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que M. Paul Sédir, licencié-Kabbale et membre du Suprême Conseil de l'Ordre martiniste, vient d'être nommé secrétaire de la rédaction de *l'Initiation*.

M. le colonel de Rochas prépare un résumé de ses expériences personnelles, résumé qui paraîtra sous peu.

L'Initiation du 15 octobre 1892

GEORGES CARRÉ, ÉDITEUR, 58, RUE S'-ANDRÉ-DES-ARTS

NOUVELLES PUBLICATIONS

L'INDE

APRÈS LE BOUDDHA

PAR **E. LAMAIRESSE**

ANCIEN INGÉNIEUR EN CHEF DES ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS DANS L'INDE

gros vol. in-18 de la Bibliothèque des Religions comparées

FRANCO : **4** FR.

Esquisses Astronomiques

AUTRES MONDES

PAR

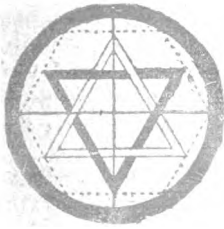
AMÉDÉE GUILLEMIN

Auteur du *Ciel*

1 vol. in-18, avec nombreuses figures. 3 fr. 50

L'Initiation

Revue philosophique indépendante des Hautes Études



**Hypnotisme, Force psychique
Théosophie, Kabbale
Gnose, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes**

17° VOLUME. — 5^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 2 (Novembre 1892)

- PARTIE INITIATIQUE...** *Camille Flammarion* **Papus.**
*et la Science spiri-
tualiste, avec por-
trait inédit....*
(p. 97 à 109).
- PARTIE PHILOSOPHIQUE
ET SCIENTIFIQUE....** *L'Envoûtement* (Etude **A. de Rochas.**
expérimentale).....
(p. 110 à 132).
L'Eglise... **Yalta.**
(p. 132 à 152).
Urim et Thumim, avec **Paul Sédir.**
planche hors texte...
(p. 153 à 163).
- PARTIE LITTÉRAIRE....** *Le mal d'amour*..... **Léon Rioter.**
(p. 164 à 167).
L'Ange de la prière **Ivan Dietschine.**
(poésie).....
(p. 167).
- BIBLIOGRAPHIE** *La Vie, par Charles* **Sédir.**
Fauvety..... ...
(p. 168 à 174).

Groupe indépendant d'Etudes ésotériques. — Ordre kabbalistique de la Rose-Croix (Règlement). — Occultisme pratique. — Courrier bibliographique. — Correspondance. — Livres reçus. — Nouvelles diverses.

RÉDACTION :
29, rue de Trévise, 29
PARIS

Administration, Abonnements :
58, rue St-André-des-Arts, 58
PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 50 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement le 15 de chaque mois et compte déjà cinq années d'existence. — Abonnement: 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

L'Initiation du 15 novembre 1892

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. CH. BARLET, S. I. ♂ — STANISLAS DE GUAITA, S. I. ♂
JULIEN LEJAY, S. I. ♂ — GEORGE MONTIÈRE, S. I. ♂
PAPUS, S. I. ♂

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ABIL-MARDUK. — ALEPH. — Le F. BERTRAND 18°. — RENÉ
CAILLIÉ. — A. C. TSHÉLA. — CAMILLE CHAIGNEAU. — CHIMUA DU
LAFAY. — G. DELANNE. — DELÉZINIER. — JULES DOINEL. — FABRE
DES ESSARTS. — D^r FUGAIRON. — JULES GIRAUD. — HORACE LEFORT
— L. LEMERLE. — DONALD MAC-NAB. — MARC HAVEN. — MARCUS
DE VÈZE. — LUCIEN MAUCHEL. — NAPOLEÓN NEY. — EUGÈNE NUS.
— HORACE PELLETIER — PHILOPHÔTES. — G. POIREL. — QUÆRENS.
— RAYMOND. — A. DE ROCHAS. — PAUL SÉDIR. — SELVA. — L. STE-
VENARD. — PIERRE TORCY. — G. VITOUX. — F. VURGEY. — HENRI
WELSCH. — OSWALD WIRTH.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD.
— JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. — R. DE MARICOURT. —
— CATULLE MENDÈS. — EMILE MICHELET. — GEORGE MONTIÈRE. —
LÉON RIOTOR. — SAINT-FARGEAU. — CH. DE SIVRY. — CH. TORQUET.

4°

POÉSIE

CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — R. DE MARICOURT
— PAUL MARROT. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

GROUPE INDÉPENDANT
D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

**SOCIÉTÉ D'ÉTUDES THÉORIQUES ET PRATIQUES DES FORCES
ENCORE NON DÉFINIES DE LA NATURE ET DE L'HOMME**

Membres. — Les membres ne payent ni cotisation, ni droit d'entrée. Tout abonné de *l'Initiation* ou du *Voile d'Isis* reçoit sa carte de membre associé sur sa demande.

Quartier Général. — La Société comprend 22 Groupes d'études théoriques et pratiques au Quartier Général, 29, rue de Trévisé, Paris.

De plus, une Bibliothèque, une salle de lecture, une salle de conférences, pouvant contenir 200 auditeurs, et une librairie existent au Quartier Général.

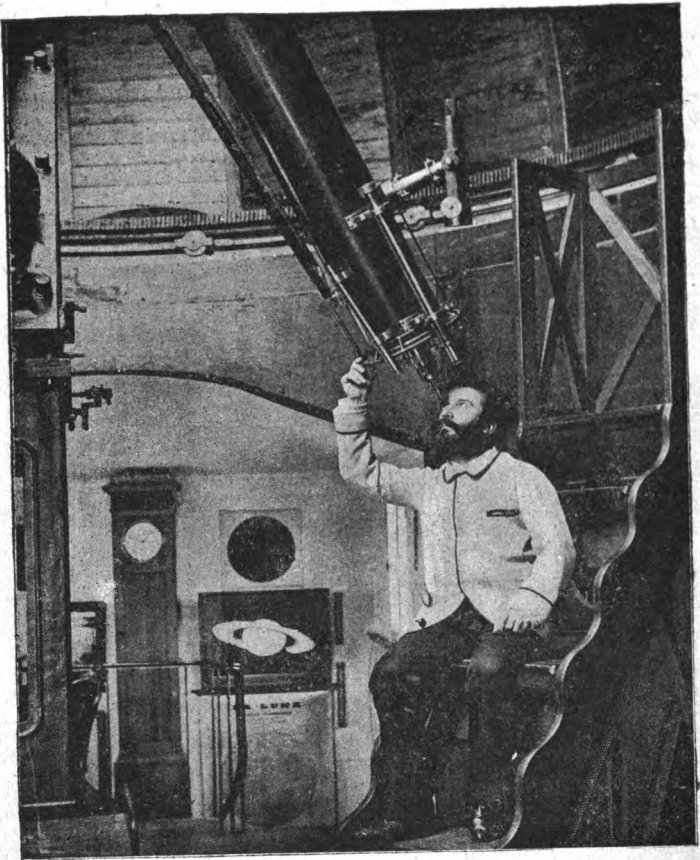
Branches. — Des branches de *Groupes Indépendants d'études ésotériques* sont établies en France et à l'Étranger

Le Groupe compte actuellement : 21 branches régulières en France, 30 branches à l'Étranger et 23 correspondants dans les centres qui ne possèdent pas encore une Branche régulière.

Journaux. — *Propagande.* — Outre les volumes édités par la Librairie, le Groupe possède comme organe de propagande :

L'Initiation (revue mensuelle). — *Le Voile d'Isis* (journal hebdomadaire). — *Psyché* (revue mensuelle d'art et de littérature). — *Ea Bibliographie de la Science Occulte* (bulletin trimestriel). — De plus : *The Light of Paris* (journal hebdomadaire), imprimé en anglais vient d'être créé comme organe de la *Bibliothèque internationale des Œuvres des femmes*, destiné à faire la propagande de l'occultisme dans les pays de langue anglaise.

PRIME DE L'Initiation



CAMILLE FLAMMARION



PARTIE INITIATIQUE

CAMILLE FLAMMARION

ET LA SCIENCE SPIRITUALISTE

La réaction positiviste et surtout matérialiste qui se dessina nettement dans le monde philosophique dès le XVIII^e siècle envahit les centres scientifiques au commencement de notre siècle et bouleversa singulièrement les méthodes jusqu'alors employées. L'analyse à outrance, la recherche du détail et la royauté brutale du *fait* isolé remplacèrent partout la largeur de vues, la hauteur de conception et les grandes envolées de l'esprit français d'autrefois, à tel point que l'irrespectueuse boutade d'Edgar Poë, dans sa lettre-introduction d'*Eureka*, sembla se réaliser en montrant comment les cuisiniers avaient envahi le salon et chassé de partout la synthèse et l'esprit philosophique.

Loin de nous la pensée de médire du travail consciencieux et délicat accompli par cette admirable génération de savants ; les découvertes accumulées par

les recherches de laboratoire sont la seule base possible sur laquelle puisse s'étayer une synthèse quelconque à notre époque.

Mais l'évolution de l'idée nécessitait, ainsi que nous le raconte Barlet dans son savant ouvrage, cette crise de matérialisme qui eut ses grandes qualités, si elle présente quelques défauts.

Parmi toutes les sciences, celle qui se rapporte à l'étude grandiose de l'Univers conçu dans son ensemble et des lois primordiales en action dans la Nature, l'*astronomie*, et particulièrement la partie philosophique de l'astronomie, manifesta au plus haut point le contre-coup de ce changement d'orientation dans l'esprit du monde savant.

Vous rappelez-vous les suggestives déductions de Descartes sur les « Tourbillons » et leur action dans la Physique universelle ? Avez-vous présent à l'esprit ce bijou délicat qu'est le travail de Fontenelle sur la *Pluralité des mondes habités*, et sentez-vous combien ces études, si françaises comme esprit, ouvrent d'horizons nouveaux à l'imagination et à la raison ? Mais peu à peu la grandeur des hypothèses émises semble effrayer les nouvelles générations de savants, et les recherches plus restreintes, mais plus adéquates à l'analyse mathématique, recherches portant surtout sur la constitution toute matérielle des astres et sur le calcul de leurs orbites, viennent remplacer presque exclusivement tous les travaux antérieurs à l'Académie des Sciences.

L'Univers, tel qu'il est exposé dans les cosmographies d'alors, se représente à l'esprit des écoliers

comme une série de boules énormes hérissées de mathématiques et reliées entre elles... par des hypothèses toujours appuyées de longs calculs. On se hâte d'apprendre juste assez d'astronomie pour passer ses examens, et l'on laisse aux vieux académiciens le soin de s'occuper des plus graves problèmes qui se soient jamais présentés à l'esprit humain. La foule des gens du monde, des artistes, des petits bourgeois se désintéresse absolument de cette science aussi froide que les chiffres qui en ferment l'accès, et tout cela pourquoi ?

Parce qu'on n'étudie de l'Univers que ses habits, parce qu'on ne peut apprendre dans les livres courants rien de la vie intime de ces grosses masses planétaires qu'on conçoit comme des blocs de pierre de taille sur lesquels des forces stupéfiantes et mystérieuses viennent briser leur action. On étudie sous le nom d'Univers une sorte de cadavre immense, et toute la grandeur consiste dans les recherches de la distance qui sépare l'étoile fixe la plus rapprochée de Neptune ou de la Terre.

C'est à ce moment qu'un chercheur, doublé d'un savant éminent, prit à cœur de rendre l'étude de l'astronomie aussi captivante que la lecture d'un roman, et cela en montrant à tous que la vie avec toutes ses douleurs et toutes ses joies, avec ses phases critiques et ses périodes ascendantes, se trouve aussi intense et aussi variée dans les autres planètes que sur la Terre, dans les autres mondes que dans le nôtre.

Que de préjugés il fallut vaincre, que de luttes intellectuelles il fallut soutenir pour mener à bout une

pareille tâche ; c'est ce que nous laissons, à ceux qui ont passé par là, le soin de déterminer.

Toujours est-il que notre chercheur, Camille Flammarion, poursuit son but avec l'opiniâtreté et la ténacité de l'apôtre enthousiaste, et que, vingt ans à peine après les premières luttes, paraissait le centième mille de l'*Astronomie populaire* (1890). On donnait aux enfants pour les étrennes et comme un ouvrage aussi attrayant qu'instructif cette description du monde que vingt ans auparavant les « papas » actuels, alors imberbes, n'entrevoient à travers leurs traités classiques de cosmographie que comme un épouvantail et la plus affreuse des « boîtes à colles » du baccalauréat.

Flammarion avait livré les secrets du Temple au monde intellectuel, et cela sans cesser de poursuivre des études abstraites et purement analytiques, comme le montrent ses importantes communications sur les *Étoiles doubles* et sur la planète la plus proche de la Terre : *Mars*, qui depuis 1862 captiva tellement son attention qu'elle a fait l'objet d'une série ininterrompue de travaux depuis ce moment jusqu'en septembre 1892, ce qui représente trente années d'un labeur aussi constant que désintéressé.

Voilà pour l'analyste. Mais l'apôtre poursuivait son œuvre et peu à peu reconstituait en face du Matérialisme ce temple de la science synthétique et spiritualiste qu'on croyait anéantie à jamais.

Aussi faut-il voir les colères sourdes, les attaques haineuses, les oppositions patentes ou occultes dont l'œuvre du jeune savant est l'objet de la part des

milieux dits « scientifiques ». Mais le public, ce juge souvent si impartial, sait rendre justice au rayon d'espérance qu'il entrevoit dans les ouvrages publiés, et, aux cent mille exemplaires de l'*Astronomie populaire*, il faut ajouter quarante-cinq mille des *Étoiles et Curiosités du Ciel*, quarante-cinq mille des *Terres du Ciel*, cinquante mille du *Monde avant la création de l'Homme*, quarante-quatre mille des *Merveilles célestes*, etc., etc., car on pourrait faire le calcul, si l'on était friand de chiffres, de la hauteur qu'atteindraient tous les exemplaires des ouvrages issus de la plume infatigable de notre auteur.

Et si nous tenons si particulièrement à présenter aux quinze cents lecteurs de *l'Initiation* l'œuvre de Camille Flammarion, c'est parce qu'il fut presque seul au début à défendre les principes synthétiques de la science spiritualiste contre les prétentions abusives des partisans du matérialisme. Aujourd'hui, la psychologie physiologique se crée sur le domaine des forces psychiques, et, bon gré mal gré, une réaction vers la synthèse emporte les esprits bien loin de ce matérialisme, alors tout-puissant. Or, un grave défaut des nouveau-venus, c'est le mépris et l'oubli des travailleurs de la première heure, des pionniers obscurs qui ont seuls éclairé la route, et ce n'est pas au moment où les travaux de Crookes sur la matière radiante, le discours de Lodge à l'Association pour l'avancement des sciences, les recherches expérimentales de M. de Rochas et les découvertes du Dr Luys viennent bouleverser les vieux moules de la pensée, qu'il faut oublier les efforts opiniâtres et désintéressés d'un cher

cheur aussi éminent que Camille Flammarion. N'a-t-on pas, lors du mouvement de 1853, sacrifié les travaux de Cahagnet sur le spiritisme, quand le succès se porta vers les recherches de Rivail, dit Allan Kardec, recherches très curieuses, mais postérieures aux travaux précédents? Combien de magnétiseurs estiment aujourd'hui à sa juste valeur les ouvrages de Chardel bien supérieurs par ses connaissances et ses découvertes physiologiques aux études de du Potet! Il en sera bientôt de même dans l'étude de l'hypnotisme pour Braid par rapport à M. Charcot et aussi pour l'École de Nancy par rapport à l'École de Paris.

Eh bien, les occultistes ont été assez habitués à travers les siècles à ce mépris de la science officielle pour leurs travaux, pour conserver, à la face de tous, les titres des initiateurs, dans quelque ordre que ce soit, quand on tend à oublier, sous l'influence d'un succès longtemps poursuivi, les épreuves supportées par ces initiateurs, sentinelles avancées de tous les mouvements futurs.

Voilà pourquoi nous tenions à faire précéder de cet exposé sur l'évolution de la Science spiritualiste, l'étude que nous allons consacrer au dernier ouvrage de Camille Flammarion, ouvrage purement technique, mais dont la portée scientifique sera considérable, intitulé *La Planète Mars et ses conditions d'habitabilité*.

..

Ce volume de 608 pages in-4°, édité avec tout le luxe apporté par la maison Gauthier-Villars à ses

travaux, contient 580 dessins télescopiques et 23 cartes, et comprend deux parties : la première tout historique subdivisée en trois périodes (1636 à 1850; 1850 à 1877; 1877 à 1892); la seconde synthétique et ramenant tous les détails énumérés dans la première à l'unité de conception de ce monde, la plus proche de nous.

Cette seconde partie nous arrêtera surtout; car c'est en comparant les données acquises sur Mars à notre époque avec les enseignements de la Kabbale et de l'éso-térisme que nous pourrons montrer comment l'ouvrage de Flammarion est un des plus beaux monuments scientifiques élevés par la science à la gloire de la Volonté humaine. Signalons dès maintenant, une fois pour toutes, la clarté et le merveilleux style de l'auteur déjà connus de tous et qui se manifestent dans le travail technique autant que dans les œuvres les plus gracieuses du célèbre astronome.

La première partie est en quelque sorte l'embryologie de ce monde autre que le nôtre. Une légende ésotérique nous enseigne que l'âme du prophète, qui vient s'incarner sur la Terre pour accomplir sa divine mission, est tout à coup saisie d'effroi en pensant que ce corps matériel est un voile obscur qui la sépare désormais de ses connaissances certaines de l'au-delà. Comment me ressouviendrai-je de l'infini et de l'absolu? comment retrouvai-je mon amour du divin qui constituait ma seule vie réelle là-bas? comment enfin retrouver la CONNAISSANCE? s'écrie-t-elle. Mais le génie ailé qui guide l'âme immortelle vers les gouffres de la Terre répond : EN RASSEMBLANT

LES SCIENCES. C'est en effet par la Science que Prométhée reconquiert le ciel, et c'est vers la Science seule que se portent toutes les aspirations des nouvelles générations avides de croire, mais à la condition de savoir tout d'abord.

Or de cette embryologie patiente de la planète Mars poursuivie depuis 1656 opiniâtement par une série de générations de chercheurs, se dégage cette synthèse dont chacune des cent pages représente la victoire incessante de la volonté humaine sur la Matière et sur l'ignorance originelle.

Nous sommes sur la Terre, nous la parcourons, nous creusons ses entrailles, nous traversons ses mers et cependant nous connaissons aujourd'hui certains points de la constitution de Mars, dont l'orbite est situé à dix-neuf millions de lieues de l'orbite terrestre, mieux que les points correspondants de notre géographie. En doutez-vous, ouvrez l'ouvrage de Flammarion et vous verrez comment les pôles de notre voisin sont parfaitement connus, comment on peut assister de chez nous à la fonte des glaces ou à la formation et la résolution d'une immense tempête de neige sur Mars ; comment on suit les transformations de ses fleuves ou peut-être de ses canaux, car ce monde se présente à nous *synthétiquement*, et, grâce à l'emploi bien compris de l'analogie, nous pouvons en pénétrer les principaux mystères. Et cela est si vrai qu'un habitant de Mars muni des moyens d'observation analogues, théoriquement et pratiquement, aux nôtres, connaîtrait bien mieux que nous-mêmes la météorologie de notre planète et pourrait nous an-

noncer, dès leur formation, les ouragans et les tempêtes qui se déchaînent quelques jours plus tard.

Mais nos lecteurs savent tout cela déjà par les précédents ouvrages de Flammarion, et notre but n'est pas, dans cet article, de faire un cours de vulgarisation astronomique; loin de là. Nous signalerons donc pour mémoire les cartes si détaillées de la planète Mars établies à l'heure actuelle, les mesures, les poids et la description météorologique de cette planète, pour en arriver au point qui constitue l'effort vraiment personnel de l'auteur dans son apostolat scientifique depuis près de trente ans. Une phrase de la préface résume tout cela, et cette phrase, la voici :

« L'astronomie mathématique devait évidemment conduire à l'astronomie physique, sans laquelle, d'ailleurs, elle perdrait la majeure partie de son intérêt. Chercheurs du grand problème, ne voyons pas seulement des pierres en mouvement dans l'espace. Les masses sidérales ne sont pas tout : la valeur du Soleil ne consiste pas seulement dans son poids, non plus que celle de la Terre. Le philosophe voit plus haut et plus loin : il cherche le but. Il admire les bases mécaniques du système de l'Univers, mais ne s'y arrête point. Lorsqu'il contemple au télescope un monde perdu au fond de l'immensité, il peut s'intéresser à sa distance, à ses mouvements et à sa masse, mais il veut savoir davantage et se demande quelle est la nature de ce monde, quelle est sa constitution physique au point de vue de son habitabilité. Voilà ce qui l'intéresse ; le reste n'est que la voie qui doit conduire au but. »

Voilà en une phrase la critique de notre science actuelle tout analytique et dans laquelle les poids mathématiques tendent à tuer l'esprit vital autant que la scolastique a tué la pensée de toute une époque. A chaque crise intellectuelle la tradition ésotérique s'est montrée pour servir de phare aux esprits découverts ; chaque fois le gardien du phare a été traité de fou, d'ignorant ou d'imposteur ; qu'importe : il avait sauvé le navire en détresse ; là s'arrêtait son devoir.

Eh bien, aujourd'hui, ces faiseurs d'hypothèses, ces gardiens de la tradition ésotérique se montrent encore, et, quelle que soit l'issue de leurs efforts, quelle que soit la reconnaissance ou l'ingratitude de leur époque pour eux, ils ont, une fois de plus, arraché la jeunesse au matérialisme qui la conduisait au suicide intellectuel ; leur devoir est accompli : ils peuvent disparaître, car ce sont des semeurs et non des moissonneurs. Aussi voudrions-nous montrer comment le but assigné par Flammarion à l'Astronomie physique, *la Recherche et la détermination des conditions d'habitabilité*, ne constitue que le premier et le plus facile des problèmes que le kabbaliste affirme avoir résolus.

Lorsqu'un licencié quelconque d'une de nos Facultés, envoyé en mission, se trouve en présence d'un savant oriental qu'on lui dit « initié » et qu'il lui entend parler de la vie et de son action sur une autre planète de notre système, notre jeune occidental ne manque pas de lui demander : « Mais comment savez-vous ce qui se passe sur Mars sans télescope ? » L'initié

répond froidement : « Quand je veux savoir ce qui se passe *dans* une planète, je ne regarde pas de loin ; j'y vais. » Et notre licencié note : « Rencontré ce jour un aliéné prétendant se rendre dans les divers astres autres que la Terre. » Et cependant de graves savants d'Occident ne viennent-ils pas de consacrer un gros volume avec plus de cinq cents observations à la démonstration de la *sortie du corps astral* décorée pour la circonstance du nom de « hallucination télépathique » ? De plus, les gens riches ne peuvent-ils pas, tous les deux mois, acheter, pour 2 fr. 50, trente-deux feuillets de papier, décorés du nom d'*Annales des Sciences psychiques* et destinés à épouvanter les bourgeois par le récit d'aventures horribles arrivées à de vieux docteurs sous l'influence de forces aussi « intelligentes » qu'inconnues des observateurs ? Aussi attendrons-nous qu'on « retrouve » la Magie, sans insister davantage sur ce point, et reviendrons-nous à nos moutons, c'est-à-dire aux hypothèses émises par l'ésotérisme au sujet des planètes.

Étudier un homme d'après son poids et d'après ses habits, c'est, analogiquement, étudier une planète d'après son poids et ses aspects extérieurs.

Étudier un homme d'après sa figure, voir quelle est sa santé, quel est son teint, s'il a les mains chaudes ou froides, etc., c'est, analogiquement, étudier une planète d'après ses conditions d'habitabilité, c'est-à-dire d'après sa constitution physiologique.

Mais vous ne connaissez pas un homme parce que vous le voyez dans la rue. Pour bien le connaître, il vous faut vous enquérir de sa situation sociale, de

son action sur les autres hommes, de son caractère, de ses FACULTÉS PSYCHIQUES ; eh bien, il existe une psychologie planétaire comme il existe une psychologie humaine, et étudier l'action fluidique d'une planète sur les autres astres du système, cela s'appelle faire de l'*Astrologie*, tout comme les expériences de MM. Charcot, de Luys et de M. de Rochas ; et les constatations de M. Richet se rapportent à la *Magie*, malgré tous les mots baroques et les périphrases dont on les entoure.

Si bien que nous assistons à cette chose, inouïe pour un fervent du positivisme cher à la génération des vieux professeurs, que la Chimie conduit, par la démonstration de l'unité de matière, à l'*Alchimie*, la Physique conduit, par la démonstration de l'Unité de Force, à la *Magie*, ainsi que la Physiologie par la démonstration des forces « intelligentes » ; enfin l'Astronomie conduit, par l'étude de la constitution vitale des astres, à l'*Astrologie*, non pas cet ensemble de rêveries chiffrées qu'on désigne quelquefois sous ce nom, mais l'*Astrologie* naturelle basée uniquement sur la position réelle des astres dans le ciel. Voilà pourquoi, — remarque ô combien curieuse ! — plus Mars se rapprochait, cette année, du télescope de Flammarion et, par suite, de la Terre, plus les ouragans, les calamités diverses et l'influenza, le choléra et autres maux fondaient sur nous. Mais je vous vois, amis lecteurs, vous écrier : *C'est le hasard*. Je ne veux pas vous contrarier et vous renvoie à l'excellent travail que prépare M. Selva, un astronome, sur ce sujet.

Ce qui ressort de tout cela, c'est qu'à l'heure actuelle

on ne peut étudier ces diverses branches de l'occultisme sans être ferré sur les découvertes scientifiques et que la Chimie, n'étant que le seuil de l'Alchimie, doit être familière au moderne souffleur, tout comme la Physique et la Physiologie doivent constituer les premières études du magiste et, pareillement aussi, comme l'Astronomie doit être le point de départ de toute étude vraiment sérieuse d'Astrologie.

Je ne sais ce que Flammarion pensera de cette conclusion tirée de son splendide travail. Elle s'impose cependant pour le directeur de *l'Initiation*, comme elle s'impose, nous l'espérons, pour tout occultiste avancé. En attendant, saluons, en l'auteur de *La Planète Mars*, le vaillant pionnier de la Science spiritualiste qui règnera demain, et le doyen des jeunes professeurs qui prendront, nous l'espérons, la tête de l'Université quand la révolution intellectuelle aura fait son œuvre.

PAPUS.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

(M. de Rochas, notre éminent collaborateur, a bien voulu nous autoriser à reproduire l'article suivant et y a même fait quelques retouches à notre intention.) N. D. L. D.

L'ENVOÛTEMENT

I

Le *Cosmos* a rendu compte, dans un de ses derniers numéros (1), de mes expériences sur l'envoûtement avec une bienveillance à laquelle je suis d'autant plus sensible que, comme on l'a dit, les études de ce genre *sentent bien le fagot*. Je me trouve exposé, d'une part, aux défiances d'un certain nombre de personnes pieuses qui craignent de voir exploiter les phénomènes de ce genre contre leurs croyances religieuses ; d'autre part, une foule de gens considèrent comme une atteinte à leur capital intellectuel tout ce qui tend à

(1) Dans le travail ci-dessous, on remarquera peut-être quelques phrases qui diffèrent un peu, nous l'avouons, de ce qu'elles seraient si nous les avions écrites nous-mêmes ; mais nous avons pensé que les lecteurs nous sauraient gré de leur donner, sans modifications ni restrictions, l'intéressant mémoire que M. de Rochas, le savant colonel administrateur de l'École polytechnique, veut bien nous envoyer, ce dont nous le remercions ; chacun connaît sa haute compétence dans ces questions difficiles qui côtoient les frontières de la science. (Note de la direction du *Cosmos* d'où cet article est extrait.)

infirmes les théories qu'ils ont eu tant de peine à apprendre, ou qu'ils enseignent. Cela a existé et existera de tout temps, car chaque génération s'imagine qu'elle est arrivée à un degré de perfection tel, que les critiques qui lui ont fait rejeter la science officielle de la génération précédente ne peuvent s'appliquer à elle-même.

Je demande la permission au lecteur de lui citer, à ce propos, deux passages écrits à la fin du xvii^e siècle, l'un par un physicien, l'autre par un théologien.

Voici d'abord les réflexions dont Pascal croyait devoir prudemment faire précéder dans sa *Préface sur le Traité du vide*, l'exposé de ses découvertes sur la pesanteur de l'air, où il ne s'agissait, pourtant, que de phénomènes bien moins délicats et bien plus faciles à reproduire que ceux que nous étudions aujourd'hui.

« Bornons ce respect que nous avons pour les anciens. Comme la raison le fait naître, elle doit aussi le mesurer ; et considérons que, s'ils fussent demeurés dans cette retenue de n'oser rien ajouter aux connaissances qu'ils avaient reçues, ou que ceux de leur temps eussent fait la même difficulté de recevoir les nouveautés qu'ils leur offraient, ils se seraient privés eux-mêmes, et la postérité, du fruit de leurs inventions.

« Comme ils ne se sont servis de celles qui leur avaient été laissées que comme de moyens pour en avoir de nouvelles, et que cette heureuse hardiesse leur avait ouvert le chemin aux grandes choses, nous devons prendre celles qu'ils ont acquises de la même sorte, et, à leur exemple, en faire les moyens, et non pas la fin de notre étude, et ainsi tâcher de les surpasser en les imitant.

« Car, qu'y a-t-il de plus injuste que de traiter les anciens avec plus de retenue qu'ils n'ont fait pour ceux qui les ont précédés, et d'avoir pour eux ce respect inviolable qu'ils n'ont mérité de nous que parce qu'ils n'en ont pas eu un pareil pour ceux qui ont été sur eux le même avantage ?

« Les secrets de la nature sont cachés ; quoiqu'elle agisse toujours, on ne découvre pas toujours ses effets, le temps les révèle d'âge en âge et, quoique toujours égale en elle-même, elle n'est pas toujours également connue.

« Les expériences qui nous en donnent l'intelligence multiplient continuellement, et, comme elles sont les seuls principes de la physique, les conséquences multiplient à proportion.

« C'est de cette façon que l'on peut aujourd'hui prendre d'autres sentiments et de nouvelles opinions sans mépriser les anciennes et sans ingratitude, puisque les premières connaissances qu'ils nous ont données ont servi de degré aux nôtres, et que, dans ces avantages, nous leurs sommes redevables de l'ascendant que nous avons sur eux ; parce que, s'étant élevés jusqu'à un certain degré, où ils nous ont portés, le moindre effort nous fait monter plus haut, et, avec moins de peine et moins de gloire, nous nous trouvons au-dessus d'eux. C'est de là que nous pouvons découvrir des choses qu'il leur était impossible d'apercevoir. Notre vue a plus d'étendue, et, quoiqu'ils connussent aussi bien que nous ce qu'ils pouvaient remarquer de la nature, ils n'en connaissaient pas tant, néanmoins, et nous voyons plus qu'eux.

« Cependant, il est étrange de quelle sorte on révère leurs sentiments. On fait un crime de les contredire et un attentat d'y ajouter, comme s'ils n'avaient pas laissé de vérités à connaître... »

Quelques années après, en 1693, l'abbé de Vallemont, dans sa *Physique occulte*, publiée à l'occasion de la célèbre poursuite d'un meurtrier par Jacques Aymar et sa baguette (1), émettait les sages réflexions qu'on va lire. J'ai laissé avec intention subsister l'énumération de certains faits auxquels notre génération ne croit plus, pour montrer que les raisonnements les mieux établis ne suffisent pas toujours pour nous maintenir dans la vérité, et que, dans les sciences naturelles, ce qu'il faut établir avant tout, c'est la réalité des phénomènes.

« Nous ne devons pas mesurer l'étendue du pouvoir de la nature par les bornes étroites de notre intelligence. Ce serait sans doute une mauvaise conséquence de dire : « Je ne conçois pas comment cela se peut faire; donc, cela n'est pas naturel; donc, il y a de la diablerie. » Il y a même beaucoup à dire à ce raisonnement, puisqu'on suppose que l'on comprend tout ce qui est naturel; en quoi certainement on se trompe fort, car il y a, dit Pline, beaucoup de choses cachées dans le sein de la nature, qu'il ne nous est pas possible de pénétrer : *Natura vero rerum vis atque majestas in omnibus momentis fide caret.* (*Hist. nat.*, lib. VII, cap. 1.)

(1) Voir à ce sujet, dans le *Mercure* d'août, 1692, un récit attribué au procureur du roi, à Lyon, chargé de la poursuite, et, dans les *Leçons d'éloquence judiciaire* de Berryer (p. 666), un résumé de toute l'affaire.

« Les philosophes ont-ils jamais bien expliqué les raisons du flux et du reflux de la mer ? Ont-ils démêlé comment un enfant devient marqué des fleurs et des fruits que sa mère a désiré d'avoir durant qu'elle le portait dans son sein ? Conçoivent-ils pourquoi l'aimant et l'aiguille de boussole déclinent du Septentrion, tantôt vers l'Orient, tantôt vers l'Occident ? Ont-ils une idée bien claire et bien distincte pourquoi l'aimant repousse par un pôle le fer qu'il avait attiré par l'autre ? Savent-ils pourquoi certaines fontaines se tarissent en cas de disette et pourquoi d'autres coulent plus que de coutume en temps de fertilité et d'abondance ? Pourquoi, quand un père ou une mère de famille meurt, les abeilles meurent aussi, ou bien quittent leurs ruches et la maison ? Pourquoi il s'élève des vents et des tempêtes quand il arrive qu'un malheureux désespéré se sert de bourreau à lui-même ? Pourquoi les fleurs dont on orne les fenêtres et les cheminées se flétrissent et meurent à la mort du maître de la maison ? Pourquoi les playes d'un homme empirent et deviennent plus douloureuses par l'approche d'une personne qui a été mordue d'un chien ou de quelque serpent ? Pourquoi les playes d'un homme assassiné se rouvrent à la présence des meurtriers ? S'il est vrai que tous ces effets et une infinité de semblables soient aussi réels que Camerarius, Fromann, Gaspar Arejes et Pline le disent ?

« Quoique, entre plusieurs de ces effets merveilleux qui sont rapportés par les physiciens, il y en ait quelques-uns de fabuleux et qui ne se soutiennent que par la sottise crédulité des esprits simples, lesquels n'exa-

minent jamais rien, on ne laissera pas de demeurer d'accord qu'il y a un très grand nombre d'effets purement naturels que ceux qui ont le plus étudié la nature n'ont jamais pu expliquer et qu'on serait pourtant ridicule d'attribuer au démon...

« C'est donc une injustice d'attribuer à la magie des effets dont on ne comprend pas le mécanisme. Accusons la faiblesse de notre esprit plutôt que de nous en prendre à la nature. Croyons-nous qu'elle n'agisse jamais qu'à découvert et sensiblement ?

« Faudra-t-il qu'elle emploie toujours des agents visibles et palpables pour que nous lui conservions l'honneur d'un prodige ? Dès qu'elle se dérobera à nos sens, faut-il qu'elle soit exposée à la censure de notre esprit ? Tout ce qui ne se fera point sous nos yeux sera-t-il toujours fait par le diable ? N'y a-t-il que le démon qui soit un agent invisible ? N'y a-t-il point aussi de petits corpuscules qui peuvent se porter invisiblement de l'agent sur le patient et joindre, par un contact physique, deux corps qui paraissent désunis aux yeux et éloignés l'un de l'autre ? Combien les machinistes font-ils de choses par leur art, qui nous paraissent des enchantements et que nous ne comprenons point ? Combien, à plus forte raison, la nature fera-t-elle des choses qui nous surpassent infiniment davantage, puisqu'elle est, comme dit si bien Galien, le plus habile ouvrier qui soit dans le monde ?

« La nature, selon Bartholin (*De natur. mirabilib.*, p. 72), est un abîme qu'il ne faut pas sonder seulement par le ministère des sens ; ce sont des juges subal-

ternes dont la juridiction est trop bornée pour juger de l'étendue de son pouvoir. Quand nous donnons l'esprit pour guide à nos sens, combien nous arrive-t-il encore souvent de demeurer court sur quantités d'effets qui se présentent tous les jours? Et, après beaucoup de travail et d'application d'esprit, il faut bien quelquefois nous contenter d'expliquer, par analogie, plusieurs effets que nous ne saurions développer précisément par eux-mêmes. Le grand Scaliger n'avait pas tort quand il se récriait, je crois que c'est contre Cardan : « Toy, qui fais le savant, dis-moy bien clairement ce que c'est qu'une de ces pierres dont tu trouves tant sous tes pas. » *Dic mihi formam lapidis, qui tamen quotidie tuis observatur oculis et Phillida solus habeto.* »

II

Après avoir ainsi répondu par avance aux objections générales, je vais essayer de faire comprendre comment j'ai été conduit à tenter certaines expériences et comment les faits que j'ai observés me paraissent se rattacher à ceux que personne ne conteste.

On sait qu'il existe des individus organisés de telle sorte qu'en agissant sur eux au moyen de procédés divers, dont les plus simples et les plus efficaces sont des passes analogues à celles que l'on fait pour déterminer l'aimantation d'un barreau d'acier, on parvient à les plonger dans un sommeil spécial présentant des phases assez nettement caractérisées.

On a remarqué que ceux de ces *sujets* dont la sensi-

bilité cutanée était normale pendant la veille, devenaient insensibles dès les premiers instants de ce sommeil particulier que j'appellerai désormais l'*hypnose*. Au contraire, les sujets qui sont affligés, à l'état de veille, de l'insensibilité cutanée, reprennent généralement, dans les premiers états de l'hypnose, la sensibilité normale. D'autre part, j'avais eu, à maintes reprises, l'occasion d'observer que les sujets, arrivés à un degré suffisant d'hypnose, sentaient mon contact quand je m'approchais d'eux sans toutefois les toucher.

De là, il était licite de conclure que les choses se passaient comme si la sensibilité, dont le domaine paraît s'étendre ordinairement du cerveau à la surface de la peau, pouvait parfois s'arrêter en deçà ou se prolonger au delà. Cette hypothèse était d'autant plus admissible, au moins provisoirement, que le sens du tact, dont le goût est un cas particulier, est le seul qui paraisse s'exercer au contact. Aussi, les anciens philosophes, se fondant sur ce que l'on ne voit, l'on n'entend, l'on ne sent, l'on ne goûte bien, que lorsqu'on regarde, l'on écoute, l'on flaire ou l'on déguste, avaient admis que l'un des éléments de nos sensations était la projection d'effluves matériels lancés par la volonté sur la surface de notre corps, à la rencontre du rayonnement des corps extérieurs.

La plupart des sujets, quand on hypéresthésie leurs yeux par certaines manœuvres, voient s'échapper des animaux, des végétaux, des cristaux et des aimants, des lueurs qui pourraient avoir un rapport direct avec ces rayonnements. C'est ce qu'a constaté pour la pre-

mière fois, il y a une cinquantaine d'années, par de nombreuses expériences, un savant chimiste autrichien, le baron de Reichenbach.

Chez l'homme, ces effluves sortent des yeux (1), des narines, des oreilles et de l'extrémité des doigts, pendant que le reste du corps est simplement recouvert d'une couche analogue à un duvet lumineux. Quand on extériorise la sensibilité d'un sujet, le sujet voyant voit cette couche lumineuse quitter la peau et se porter précisément dans la couche d'air où l'on peut constater directement la sensibilité du patient par des attouchements ou des pincements.

En continuant les manœuvres propres à produire l'extériorisation, j'ai reconnu, à l'aide de ces divers procédés, qu'il se produisait successivement une série de couches sensibles très minces, concentriques, séparées par des zones insensibles, et cela jusqu'à plusieurs mètres du sujet. Ces couches sont espacées d'environ 5 à 6 centimètres, et la première n'est séparée de la peau insensible que de la moitié de cette distance.

D'après la théorie des ondulations, qui sert aujourd'hui à expliquer la propagation et les propriétés de la lumière, du son et même de l'électricité, on peut supposer que ces couches sensibles et ces zones insensibles sont dues à des interférences d'ondes produisant des maxima et des minima, et il était naturel de chercher à voir si les ondes de vitesses ou de directions différentes, nécessaires pour produire ces inter-

(1) Tout récemment le Dr Luys, à la Charité, a pu diagnostiquer certaines maladies nerveuses, d'après la couleur des effluves oculaires des malades, décrits par un sujet voyant.

férences, n'étaient pas dues aux deux grands mouvements rythmiques du corps humain, les battements du cœur et la respiration.

J'ai été ainsi conduit à essayer si ces ondes, auxquelles je donnerai, comme Reichenbach, le nom d'*od*, jouissaient de la propriété de se réfléchir et de se réfracter comme les autres ondes, étudiées en physique.

A l'aide d'un prisme en plâtre de 0^m,30 de côté, j'ai fait d'assez nombreuses expériences en variant les conditions, mais le phénomène principal s'est compliqué de phénomènes accessoires, et, tout ce que je crois pouvoir conclure de mes observations, c'est que le prisme de plâtre laisse passer les ondes en les déviant, suivant une loi que je n'ai pu encore dégager.

Ce que je considère comme nettement établi, c'est que les liquides, en général, non seulement arrêtent l'*od*, mais le dissolvent ; c'est-à-dire qu'en faisant traverser, par exemple, un verre rempli d'eau par une des couches sensibles les plus rapprochées du corps, il se produit une *ombre odique*, les couches suivantes disparaissant derrière le verre sur une certaine étendue ; de plus, l'eau du verre devient entièrement sensible et émet même, au bout d'un certain temps (probablement quand elle est saturée), des vapeurs sensibles qui s'élèvent verticalement de sa surface supérieure. Enfin, si l'on éloigne le verre, l'eau qu'il contient reste sensible jusqu'à une certaine distance au delà de laquelle le lien qui l'unit au corps du sujet semble se rompre après s'être graduellement affaibli.

Jusqu'à ce moment, le sujet percevait, sur la partie de son corps la plus rapprochée de l'endroit où était l'eau lorsqu'elle s'est chargée de sa sensibilité, tous les attouchements que le magnétiseur fait subir à cette eau, bien que la région de l'espace où l'on a transporté le verre ne contienne plus, en dehors de ce verre, de parties sensibles.

III

L'analogie que présente ce phénomène, avec les histoires de personnes qu'on fait mourir à distance, en blessant une figure de cire modelée à leur image, était évidente. J'essayai si la cire ne jouirait pas, comme l'eau, de la propriété d'emmagasiner la sensibilité, et je reconnus qu'elle la possédait à un haut degré, ainsi que d'autres substances grasses, visqueuses ou veloutées, comme le cold-cream et le velours de laine. Une petite statuette, confectionnée avec de la cire à modeler et sensibilisée par un séjour de quelques instants en face et à une petite distance d'un sujet extériorisé, transmettait à ce sujet les sensations des piqûres dont je la percevais : vers le haut du corps, si je piquais la statuette à la tête ; vers le bas, si je la piquais aux pieds. (C'est-à-dire que la piqûre était ressentie d'une manière plus ou moins vague dans les régions qui avaient envoyé le plus directement leurs effluves.) Cependant, je parvins à localiser exactement la sensation, en implantant, comme les anciens sorciers, dans la tête de ma figurine, une mèche de che-

veux coupée à la nuque du sujet pendant son sommeil. C'est là l'expérience dont notre collaborateur du *Cosmos* a été le témoin et même l'acteur ; il avait emporté la statuette ainsi préparée derrière les casiers d'un bureau, où nous ne pouvions la voir, ni le sujet, ni moi. Je réveillai M^{me} L... qui, sans quitter sa place, se mit à causer avec lui, jusqu'au moment où, se retournant brusquement, et portant la main derrière sa tête, elle demanda en riant qui lui tirait les cheveux ; c'était l'instant précis où M. X... avait, à mon insu, tiré les cheveux de la statuette.

Les effluves paraissant se réfracter d'une façon analogue à la lumière, qui, peut-être, les entraîne avec elle, je pensai que, si l'on projetait, à l'aide d'une lentille, sur une couche visqueuse, l'image d'une personne, suffisamment extériorisée, on parviendrait à localiser exactement les sensations transmises de l'image à la personne. Une plaque chargée de gélatino-bromure et un appareil photographique m'ont permis de réaliser facilement l'expérience, qui ne réussit d'une façon complète que lorsque j'eus soin de charger la plaque de la sensibilité du sujet, *avant* de la placer dans l'appareil. Mais, en opérant ainsi, j'obtins un portrait tel que si le magnétiseur touchait un point quelconque de la figure ou des mains sur la couche de gélatino-bromure, le sujet en ressentait l'impression au point exactement correspondant ; et cela non seulement immédiatement après l'opération, mais encore trois jours après, lorsque le portrait eut été fixe et rapporté près du sujet. Celui-ci paraît n'avoir rien senti pendant l'opération du fixage, faite loin de lui, et il

sentait également fort peu quand on touchait, au lieu du gélatino-bromure, la plaque de verre qui lui servait de support. Voulant pousser l'expérience aussi loin que possible, et profitant de ce qu'un médecin se trouvait présent, je piquai violemment, sans prévenir, et par deux fois, avec une épingle, l'image de la main droite de M^{me} L., qui poussa un cri de douleur et perdit un instant connaissance. Quand elle revint à elle, nous remarquâmes sur le dos de sa main deux raies rouges *sous-cutanées* qu'elle n'avait pas auparavant, et qui correspondaient exactement aux deux écorchures que mon épingle avait faites, en glissant sur la couche gélatineuse.

Voilà les faits qui se sont passés le 2 août, non pas en présence de membres de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine, comme on l'a raconté, mais devant trois fonctionnaires de l'École; ils pourront, il est vrai, être académiciens plus tard, mais ils ne le sont pas encore et, ce jour-là, ils se trouvaient réunis par hasard dans mon cabinet, après être allés toucher leurs appointements chez le trésorier. Je partais le soir même pour Grenoble, et je n'ai pu refaire l'expérience, mais je suis convaincu que j'obtiendrai de nouveau la localisation exacte des sensations (1);

(1) A mon retour de Grenoble, j'ai retrouvé M^{me} L., et j'ai pu recommencer l'expérience de la photographie, qui a réussi sans tâtonnements, en suivant le mode d'opération reconnu bon le 2 août.

L'image ayant été immédiatement fixée, je fis, avec une épingle, une légère déchirure sur la couche de collodion à l'emplacement des mains croisées sur la poitrine: le sujet s'évanouit en pleurant, et, deux ou trois minutes après, le stigmatte *apparut et se développa graduellement sous nos yeux* sur le dos d'une de ses mains, à la place exactement correspondante à la déchirure.

Le cliché n'était, du reste, sensible qu'à mes atouchements;

quant aux stigmates (1), je n'ose l'espérer, la personne chez qui ils se sont produits possédant à cet égard

ceux du photographe n'étaient perçus que lorsque j'établissais le rapport en touchant sa personne, soit avec le pied, soit autrement.

Le 9 octobre, une épreuve sur papier ayant été tirée, je constatai que cette épreuve n'avait qu'une sensibilité confuse, c'est-à-dire que le sujet percevait des sensations générales agréables ou désagréables suivant la manière dont je la touchais, mais sans pouvoir les localiser. Deux jours après, toute sensibilité avait disparu aussi bien dans le cliché que dans l'épreuve.

Le D^r Luys m'a dit que, pendant mon absence, il avait essayé de reproduire le phénomène dont on lui avait parlé et qu'il avait pu obtenir la transmission de sensibilité à 35 mètres, quelques instants après la pose.

Enfin, on vient de me communiquer l'extrait suivant d'un article qui a paru à Bruxelles, le 12 octobre, dans le journal *Paris-Bruxelles*, sous la signature d'ARSAC.

« Nous avons vu répéter l'expérience de la plaque photographique sensibilisée. Les phénomènes rapportés se produisaient chaque fois que les coups d'épingle étaient donnés par l'expérimentateur, par la personne qui avait plongé le sujet dans le sommeil ; en l'absence de l'hypnotiseur, on pouvait, neuf fois sur dix, piquer le portrait sans que l'hypnotisée ressentît aucune douleur. Jamais le sujet n'a témoigné la moindre douleur lorsque le cliché a été piqué par une personne ignorant absolument le but de l'expérience.

« Nous sommes donc enclins à conclure que ce que l'on a pris pour le phénomène de l'envoûtement n'est qu'un phénomène de suggestion. L'envoûtement est possible ; mais, pour l'instant, on ne peut le reproduire que dans certaines conditions nettement définies.....

« Ce qu'il faut retenir des expériences de M. de Rochas, c'est que l'extériorisation de la sensibilité est désormais un fait acquis. »

L'observation de M. d'Arsac sur la *nécessité du rapport* confirme les miennes, mais elle ne prouve nullement qu'il y ait là un phénomène de suggestion, ou, pour parler plus exactement, de *transmission de pensée*. J'ai toujours piqué, *sans regarder*, à l'emplacement des mains, et le sujet ignorait, encore plus que moi, où allait se produire la déchirure qui se répercutait sur son épiderme ; je n'ai, du reste, ainsi que je le dis dans le corps de l'article, jamais pu produire avec M^{me} L. aucune transmission de pensée. La seule auto-suggestion qui soit admissible, c'est celle qui aurait trait à la production du stigmaté sous l'influence de l'imagination au point où le patient a ressenti la douleur.

Paris, le 15 octobre 1892.

(1) *Stigmaté*, en pathologie : trace d'une lésion. (N. de la R.)

une aptitude qu'on trouve fort rarement et qui, chez elle, est même très irrégulière (2).

IV

L'auteur de la note du *Cosmos* pense que, si j'avais piqué la statuette ou la photographie au cœur, j'aurais pu tuer le sujet. Je ne le pense pas, à moins que cela ne fût arrivé par suggestion. Je ne parviens, en effet, à extérioriser que le sens du tact, et une piqûre à la place du cœur aurait simplement produit, à mon avis, la sensation d'une piqûre sur la peau du sein gauche ; je ne me soucie pendant pas de tenter l'expérience.

J'ai essayé d'extérioriser, ou plutôt d'hypéresthésier le sens de l'ouïe en sensibilisant un verre d'eau près de l'oreille, puis en parlant à voix très basse contre l'eau que j'avais emportée à une certaine distance ; mais je n'ai produit qu'une légère sensation de chatouillement sur l'oreille, comme celle qu'aurait produite mon souffle. De même pour la vue. Pour les sens du goût et de l'odorat, je suis arrivé à une transmission plus ou moins nette et irrégulière : ainsi, en me chargeant moi-même, ou plutôt en chargeant les liquides de mon organisme de la sensibilité du sujet, j'ai pu faire percevoir à celui-ci les liqueurs que je dégustais ; il m'est arrivé aussi quelquefois, en me

(2) On a pu quelquefois déterminer chez elle le phénomène de la *Dermographie*, c'est-à-dire du gonflement de la peau par le simple passage d'une pointe mousse.

plaçant derrière lui, de le faire rire ou s'attrister quand je riais ou m'attristais ; mais je n'esuis jamais parvenu à lui communiquer la pensée la plus simple, comme l'ordre de lever un membre, même quand j'articulais très fortement cet ordre en moi-même à plusieurs reprises (1). En me servant d'un verre d'eau sensibilisé, dans lequel je plongeais un flacon contenant une odeur forte, certains sujets parvenaient à reconnaître l'odeur, mais ils ne réussissaient plus quand je renouvelais l'expérience avec un second flacon ; deux ou trois fois cependant, j'ai pu déterminer une crise d'extase chez M^{lle} Andrée, sujet bien connu à Paris par son extrême sensibilité, en employant un flacon contenant de l'essence de laurier-cerise.

En somme, on voit que, si les procédés dont je me sers rappellent l'envoûtement, ils sont loin d'être aussi redoutables. Il est vrai que je n'ai recours ni au sang humain chaud qui, très probablement, est un dissolvant extrêmement énergique de la sensibilité, ni aux poisons organiques que les envoûteurs employaient dans leurs *scellatures*, ni aux imprécations haineuses dont les effets malfaisants ne seraient pas plus difficiles à expliquer que la sympathie ou l'antipathie de deux personnes qui ne se sont jamais vues, ni enfin les invocations au diable qui sortent du domaine de la physique (2).

(1) Mon expérience personnelle pourrait se formuler ainsi : *On communique facilement les sensations, difficilement les sentiments, pas du tout les pensées.*

(2) Il faut tenir compte aussi des exagérations du fait primitif passant de bouche en bouche, surtout pour des choses de cette nature qui surexcitent l'imagination humaine naturelle.

Même en restant dans les données simples que j'ai exposées, il me faut, pour réussir, un certain nombre de conditions qui restreignent singulièrement le champ et la portée de mes opérations.

Il s'agit de trouver d'abord un sujet assez sensible, ce qui est rare : il est nécessaire ensuite qu'il consente à se laisser endormir et qu'il puisse parvenir à l'état dans lequel sa sensibilité transpire, pour ainsi dire naturellement (1), et se dissout dans un corps convenable qu'on doit mettre et laisser assez longtemps à bonne distance. Tout cela fait, on ne peut agir sur sa sensibilité cutanée que sous trois conditions : 1° être en rapport avec lui ; 2° ne pas emporter le corps sensibilisé trop loin ; 3° ne pas trop tarder à agir sur ce corps.

J'ai déjà donné quelques détails sur la seconde de ces conditions ; je vais parler maintenant de la première et de la dernière.

V

Le Rapport est ce lien mystérieux qui unit le magnétiseur au magnétisme, et grâce auquel le sujet, arrivé à un degré suffisant d'hypnose, perçoit l'opérateur à

ment portée vers le merveilleux. J'ai pu juger de l'importance de ces travestissements en suivant, de journal en journal, les récits de quelques-unes de mes expériences ; et, cependant, personne n'avait intérêt, comme autrefois, à augmenter la terreur de mon pouvoir occulte.

(1) Et non par un effet de sa volonté, comme l'a dit par erreur l'auteur de l'article du *Cosmos*.

l'exclusion de toute autre personne, à moins que celle-ci ne soit mise en relation avec lui par un contact ou même un simple regard de celui-là. C'est un des phénomènes fondamentaux du magnétisme : il a été constaté de tout temps, et n'a jamais été expliqué autrement que par la comparaison avec une corde tendue, qui entre en vibration lorsqu'on fait vibrer à côté une autre corde donnant la même note ou ses harmoniques.

Quand une séance expérimentale se prolonge, la plupart des assistants finissent par entrer en rapport avec le sujet extériorisé, soit par les regards et les attouchements inconscients du magnétiseur, soit parce qu'ils se chargent peu à peu des effluves du sujet extériorisé, en se trouvant quelque temps dans sa sphère d'action. Le rapport peut également s'établir par d'autres agents naturels, tels que l'électricité de l'air, qui agissent sur le sujet ; mais je ne puis qu'indiquer ici ces phénomènes, dont j'ai donné un aperçu sommaire dans mon livre sur les *Etats profonds de l'hypnose* (2), et je passe à la question du *Temps*.

Quand un verre d'eau, par exemple, a été sensibilisé, on remarque généralement qu'après le réveil du sujet ses propriétés disparaissent assez rapidement, soit que le sujet lui-même sorte peu à peu de l'état d'hypérexcitabilité créé par l'hypnose, soit plutôt que l'od s'évapore ; on constate, en effet, qu'en soufflant à plusieurs reprises sur l'eau, ou même en agitant l'air vivement avec les bras, on active la déperdition. Cependant, on

(2) Paris, Chamuel, éditeur, 1892, p. 11, note.

peut, dans certains cas, conserver assez longtemps la sensibilité du liquide. En voici un exemple :

J'ai sensibilisé une dissolution sursaturée d'hypo-sulfite de soude en la plaçant à la portée du bras de M^{me} L., endormie et extériorisée. Le sujet étant réveillé, un aide a déterminé, à son insu, la cristallisation par les moyens ordinaires, et, au même instant, le bras de M^{me} L. s'est contracturé, lui faisant éprouver de violentes douleurs. C'était prévu ; mais, ce qui l'était moins, c'est qu'une douzaine de jours après, devant M. Jolleaud-Barral, qui a rapporté le fait dans la *Justice*, je sortis d'un placard le ballon qui contenait l'hypo-sulfite cristallisé dans lequel j'enfonçai la pointe d'un poignard. Un cri terrible retentit aussitôt dans la pièce voisine où M^{me} L., ignorant ce que nous faisons, causait avec d'autres personnes ; elle avait ressenti le coup, probablement au bras (1), et s'était évanouie en pleurant. Sa sensibilité était donc restée emprisonnée entre les cristaux formés près de deux semaines auparavant ; le sujet me fit promettre de ne pas recommencer, et je n'ai pu me rendre compte si elle s'y serait conservée encore longtemps.

Le même phénomène se serait-il produit si le sujet, au lieu d'être dans une pièce voisine et encore sous l'influence d'une magnétisation, avait été loin de moi et dans son état ordinaire ? Je ne le pense pas malgré le fait suivant :

Lors de mes premières expériences dans cette voie, faites pendant l'hiver de 1891, je ne prenais pas la

(1) Ne m'occupant pas alors du phénomène de la localisation des sensations, je ne pensai pas à le lui demander.

précaution de laisser s'évaporer sur une étagère des liquides sensibilisés, et je les jetais simplement, après chaque séance, par la fenêtre de mon cabinet, sur le pavé de la cour. C'est ce que je fis notamment un soir où il gelait et où j'avais opéré sur deux sujets qui devaient revenir le lendemain. Le lendemain, pas de sujets ; le surlendemain, j'en vois apparaître un se traînant à peine, et ayant l'air à moitié mort ; il me raconte que son compagnon et lui ont été tous les deux pris de coliques violentes pendant la nuit qui avait suivi l'expérience, qu'ils ne pouvaient se réchauffer et qu'ils étaient glacés jusqu'aux moelles. Était-ce à la suite d'une fête dont ils étaient assez coutumiers, et leur maladie avait-elle été utilisée pour m'apitoyer et obtenir une gratification ? C'est possible ; mais il en résulta, du moins, que je pris désormais des précautions que je ne crois point inutiles, ainsi qu'on va en juger.

VI

Au xvi^e siècle, Robert Fludd, Van Helmont, Maxwell, Kenelm Digby et un grand nombre de médecins admettaient la dissolution de ce qu'ils appelaient l'*esprit vital* dans les différents liquides qui avaient séjourné plus ou moins longtemps dans l'organisme humain, comme le sang, la sueur, l'urine, la salive, le pus, et l'existence d'un lien *sensible* entre ces liquides et le corps, malgré la distance (1) ; de là, l'action de la

(1) Anima non solum in corpore proprio visibili, sed etiam extra corpus est, nec corpore organico circumscribitur. Anima

poudre sympathique, de l'onguent des armes, le transfert des maladies dans les animaux et les végétaux (2), et, enfin, les pratiques de la magie noire, par l'empoisonnement des excrétiens.

Nos prédécesseurs eurent le tort de considérer comme générales des propriétés qui n'appartenaient qu'à des organisations exceptionnelles. C'est pourquoi leurs théories, basées cependant sur des faits positifs, finirent par tomber dans l'oubli, après avoir été défendues avec constance par ceux qui avaient vu, et attaquées avec acharnement par ceux, beaucoup plus nombreux, qui ne parvenaient pas à voir.

On a eu le tort aussi d'oublier que *natura non facit saltus*, et qu'entre le sujet très sensible et très rare et le commun des hommes réfractaires aux agents

extra corpus proprium sic dictum operatur. Ab omni corpore radii corporales fluunt, in quibus anima suâ pressentiâ operatur; hisque energiam et potentiam operandi largitur. Sunt vero radii hi non solum corporales sed et diversarum partium. Radii hi, qui ex animalium corporibus emittuntur, spiritu vitali gaudent, per quem animæ operationes dispensantur. Excrementa corporum animalium spiritus vitalis portionem retinent; ideoque vita illis neganda non est. Estque hæc vita ejusdem cum vita animalis speciei, sive ab eadem anima propagatur. Inter corpus et excrementa a corpore procedentia, concatenatio quædam est spiritum sive radiorum, licet excrementa longe separentur, partium corporis separatorum, sicut et sanguinis eadem prorsus est ratio. In excrementis, sanguine, etc., non tam immersus est spiritus quam in corpore, ideoque in his citius afficitur.

MAXVELL, de *Medecina magnetica*.

(Francoforti, MDCLXXIX. Conclusiones.)

(2) J'ai essayé de faire agir un sujet sur une sensitive et réciproquement : j'ai bien obtenu la contracture du sujet quand on faisait contracter, en la touchant, la plante chargée de sensibilité; mais je n'ai pu faire contracter la plante, en faisant souffrir le sujet. Une barre de fer soulève une paille et la paille ne soulève pas la barre.

déliçats, on trouve tous les degrés de sensibilité. Les phases que j'ai décrites, dans mon livre sur les *Etats profonds de l'Hypnose*, sont celles qui se présentent habituellement chez les *sujets* bien équilibrés; ce sont les manifestations normales d'un état spécial du système nerveux; mais il est des sensitifs chez lesquels telle ou telle faculté se développe aux dépens des autres et apparaît même dès l'état de veille. Tels sont les voyants et les guérisseurs.

J'ai rencontré des personnes qui s'extériorisaient par la seule approche de leur magnétiseur ordinaire ou sous l'influence d'une contrariété, d'un malaise; plusieurs dames m'ont affirmé qu'elles sentaient parfaitement quand, dans une pièce voisine, on remuait l'eau avec laquelle elles s'étaient lavées; elles ont soin maintenant de laisser s'évaporer ces eaux et leur linge de corps avant de le laisser emporter dans des endroits malsains, et elles disent s'en bien trouver.

Nous savons aujourd'hui qu'un certain nombre de maladies se communiquent par les déjections, par les eaux, et nous attribuons la contagion à des micro-organismes; Maxwell et son école avaient fait les mêmes remarques; mais, pour eux, ces maladies étaient dues au transfert d'effluves dissous et viciés (1). Sommes-nous assez sûrs de notre science pour croire que nous possédons la vérité tout entière? La persis-

(1) On sait que le D^r Luys transporte non seulement certaines maladies nerveuses, mais encore des états psychiques, d'une personne ordinaire à un sujet, à l'aide de couronnes aimantées, posées successivement sur la tête l'un de l'autre. Ces couronnes peuvent conserver leurs propriétés plusieurs jours, et on a fait reparaître, par leur moyen, sur un sujet la maladie d'un homme qui était sorti guéri de l'hôpital. Si le malade

tance des observations de cette nature, faites par des hommes habitués aux méthodes scientifiques (qui ont pu se tromper dans leurs explications, mais qui n'ont pu se laisser abuser grossièrement sur les faits), montre qu'il y a là un champ d'études dont le défrichement pourra être dur, mais qui donnera, sans doute, de riches moissons, grâce à ceux qui, bien convaincus qu'il faut laisser à toute idée nouvelle le temps de germer, auront poursuivi, avec une sage lenteur, leur marche en avant, malgré les difficultés toutes spéciales inhérentes à ce genre de travaux.

ALBERT DE ROCHAS.

Grenoble, 20 septembre 1892.

Essai sur l'Unité des Religions

AU POINT DE VUE DES LOIS THÉOGONIQUES

DE L'ÉGLISE

Notre cœur et notre âme étant régis par la foi, c'est raison qu'elle tire au service de son dessein toutes nos autres pièces selon leur portée.

MONTAIGNE.

Dix-neuf siècles se sont écoulés depuis le premier concile dit œcuménique (universel) suscité par le conflit entre les deux apôtres Pierre et Paul, par rapport à la circoncision des nouveaux chrétiens, jugée néces-

était mort, on aurait pu de même reproduire les symptômes de la maladie et l'état psychique du défunt à l'aide d'une de ces couronnes qui les aurait enregistrés et conservés comme le phonographe enregistre et conserve la voix.

(Voy. Luys et Encausse, *du Transfert à distance*, communication faite à la Société de Biologie le 14 novembre 1890.)

saire par saint Pierre, rejetée par saint Paul (différend apaisé par le moyen terme des préceptes de Noé, observance réglementaire des préceptes d'antiques superstitions hébraïques) que la paix dans l'Église ne s'est pas encore établie dans l'égalité, dans la liberté glorieuse des enfants de Dieu, comme dit saint Paul, et le problème religieux se subdivisant à l'infini se pose à notre siècle cherchant le jour de l'indivisible vérité.

Ainsi se lisent, dans le premier acte de l'Église, la maîtrise axiomatique de la doctrine de saint Pierre, et l'inéluctable esprit de liberté de celle de saint Paul accusant les prémices de deux mondes naissants, le catholicisme, le protestantisme.

L'esprit de scission, qui frappa, dans son unité, l'idéal primitif de l'Église, le grand schisme d'Orient brisant son premier moule, n'étant qu'une modification du corps matériel de l'Église (1) sur le principe du même fondement d'organisation.

Au point de vue du caractère absolu de l'Église, les rameaux de la tradition religieuse s'enlacent au grand arbre de Vie du catholicisme, qui conserve dans les siècles l'esprit d'unité et de centralisation, code de discipline contre la protestation individuelle dont son gigantesque champion, Bossuet, dresse l'idéal immuable en face des contradictions de la liberté du protestantisme dans ses *Variations*.

Par contre, la suprême loi d'universalité qui rompit la séquestration de la loi d'Orient, et qui de formules

(1) De nos jours s'établit une nouvelle Église à la façon de saint Jean, prenant pour base unique la charité. S'inspirant de l'Apocalypse, les irrovingiens annoncent la Nouvelle Jérusalem et le règne de mille ans : sorte de swedenborgisme.

en formules se confirme dans la filiation des libres penseurs, et dans la sorte d'alliance contemporaine de la raison critique avec la foi évangélique, est mise en demeure dans le protestantisme.

Malgré les dissidences intérieures, l'unité extérieure de l'Église se soutient jusqu'au 19^e siècle.

La cause réelle de la scission de l'Église, par la désunion cléricale du schisme d'Orient, qui est sciemment une guerre matérielle, fut, comme le démontre l'histoire, plus ecclésiastique que religieuse, et plus politique que religieuse, surtout si l'on différencie l'Église catholique de l'Église romaine (1).

Et les accusations, les ressentiments de cette conjonction religieuse ne sont, en réalité, que l'effet grossi de l'abus du culte, qui dans son extrême conséquence forma l'esprit d'intolérance appesantissante de l'Espagne, et la chute morale de l'Église d'Occident, qui dans l'ordre de sa règle administrative est une dégénérescence du christianisme.

Le fait des contre-vérités ne diminue en rien le trésor acquis dans la vie entière de l'Église d'Occident.

L'artifice du culte, dont l'origine est païenne, se transfigurant, par l'art dans le catholicisme en source vive pour l'esprit, dans les œuvres des Raphaël, des Michel-Ange, des Murillon, se résume, dans la rhétorique orientale, en un signe de copiste, excepté ce monument de Foi, Sainte-Sophie, qui est l'ange de lumière de l'architecture byzantine.

(1) Voir *De l'Eglise* par M^{me} la princesse T. W., livre d'un tour véritablement puissant, de déductions et d'analyses théologiques supérieures. — Berlin B. Benhr's Verlags (E. Bock) Leipzigiger Stasse 37.

En somme, la scission de l'Église a été une spéculation d'événements, ainsi que l'a ouvertement prouvé le concile de Florence, vision d'unité découverte à l'Église un siècle avant le dénouement du concile de Trente, alors que Rome en fête recevait l'alliance des moines du Mont-Athos. Mais l'esprit de la lettre l'emporta une fois de plus sur le génie de l'esprit de réunion, et l'espérance d'une réconciliation entre les Églises d'Orient et d'Occident dura le moment d'un beau rêve.

Le premier coup d'œil jeté sur les faits de l'histoire de l'Église catholique, dont la merveilleuse unité coordonna la succession des empires, conduit à cette conclusion : l'Église catholique doit sa puissance ancienne, non à la lettre, qui l'investit de l'orgueil inintelligent, mais à l'esprit ouvrant un monde nouveau aux forces régénérées de l'âme. Quand ses premiers pontifes, fidèles continuateurs des apôtres, suivaient la politique chrétienne, et subjuguèrent le monde païen, armé de force brutale et exténué d'ivresse sensuelle, au triomphe de la Croix, du Christ flagellé, du Dieu nu, la vie de l'Église était dans l'esprit, consolidant tout noble effort des intelligences vers l'intérêt universel de l'esprit, la Justice, le Progrès.

Les résultats de cette politique firent les grandeurs de sa Foi, alors que par l'esprit pur de la Charité, renfermant le dogme de fraternité universel, l'Église soulevait, par l'esprit de Justice divine, le simulacre de la Justice des dieux païens, qui fit l'asservissement de l'Asie théocratique, et le droit de conquête du Code romain, palliant le Vice; alors qu'au concile de Nicée, par la déclaration du droit religieux, tiré de la

possession des choses spirituelles, elle fit pour la législation divine ce que la Convention a fait pour la législation humaine ; alors que, s'inspirant de sa puissance unique, de sa direction spirituelle sur les peuples, et vainquant l'idée corporelle du Paganisme en créant aux esprits un idéal supérieur malheureusement au contre-poids de leurs attaches réelles, elle souffla l'enthousiasme religieux et arma les peuples pour les croisades au cri de : Dieu le veut ! investissant une seconde fois Rome d'une souveraineté unique dans l'histoire du monde ; enfin, alors que, dans la plénitude de ses jours d'éclats, elle protégeait dans les Arts l'assimilation du monde antique au monde moderne, et que la Rome pontificale des Jules II et des Léon X transfigurait le rude génie du Christianisme juif par la lumière des Arts en une floraison artistique égale, si ce n'est supérieure à celle de la Grèce dans son plus bel âge : alors l'Eglise, malgré ses désordres intestins, provenant surtout, non de sa construction historique, mais de la transformation de son pouvoir spirituel en pouvoir temporel, s'identifiant à l'apologie de la Force, l'Eglise avait pour elle la raison fondamentale, l'autorité de la Vie qui bâtit. Le passé n'était pas la place à l'avenir fondateur.

L'idéal de l'Eglise, senti, proclamé, personnifié par son fondateur, est dans la loi vivante, dans l'esprit agissant, dans le mouvement ascendant de la vie spirituelle ; le Christ a dit : « Cherchez et vous trouverez », et encore : « Soyez parfaits comme votre Père qui est au Cieux est parfait. » Mais quand, s'inspirant de sa propre volonté, elle déclara le despo-

tisme de Dieu, oubliant, dans l'aveuglement inintelligent de l'orgueil, que le chemin des âmes fût ouvert par le Christ dans l'attrait surhumain de l'humilité, elle se défia en se prenant elle-même pour son propre but, et abandonna le trône de l'Esprit, dont elle est la légitime héritière, pour le triomphe extérieur, alors que le règne de Dieu est intérieur, elle abandonna les grands principes spirituels de son unité pour les principes matériels de son anarchie.

Quand, de ce moment héroïque de l'esprit, de ce choc de la croix se brisant sur le cimetière arabe, elle accepta la haine, la haine étrangère à l'Évangile, et commune au Coran, la haine qui tourna l'esprit des croisades au sac des Albigeois, qui étouffa dans sa puissance vitale l'ère florissante de la Provence, se couronnant du génie poétique des troubadours, qui alluma le bûcher de Jean Huss, qui arma l'Inquisition d'un décret plus néfaste que celui des bûchers, du dard des « exercices spirituels » d'Ignace de Loyola, d'où tout précepte évangélique est entièrement exempt ;

Quand, par le stratagème, par la ruse, par la violence, séries d'idées sortant du manque de confiance dans l'Esprit, elle convertit, dans la terreur et dans le sang, l'Amérique nouvellement découverte, non au Dieu du Christianisme et des apôtres, mais à celui des Jésuites, disciples du pharisaïsme chrétien, visant surtout à organiser un pouvoir — qui divorçait, — l'évangile de son esprit ;

Quand, dans son seul intérêt, faisant taire l'équité, elle outragea l'humanité par la condamnation des Bruno, des Galilée, et mutila l'esprit universel de

son Verbe, en créant le schisme de la Foi et de la Science, par la proscription de la Vérité scientifique, qui la vainquit dans la révélation physique du monde, mais ne supprima en rien « le miracle permanent », comme Voltaire appelle « l'univers », ni la continuité du principe de l'alliance du genre humain avec les grands traits principaux de la Révélation ;

En brisant la ligne continue de la liturgie des intelligences, l'Eglise s'enchaîna elle-même à l'ordre de son deuil. La nature de sa condamnation fut cette doctrine des lieux inaltérables, qui faisait le fond de la cosmologie païenne dans sa théorie la plus grossière (les initiés des Mystères concevaient l'univers selon le système des Newton et des Kepler), auquel correspond ce triple sens de la « Genèse ». L'immutabilité de Vie, qui consomme le monde physique et le monde moral, dans le privilège idolâtre, dans la condamnation de l'inégalité, tel est le fait que l'Eglise veut maintenir et développer comme le signal de Dieu.

Et, se refusant au mouvement ascensionnel de la Vie, l'Eglise, croyant retenir la tradition primitive, laissa échapper ce point de son impulsion première, ce moment dans le temps où Dieu se communique à l'homme dans le degré d'une forme religieuse, dont l'action est dans le sacrifice permanent du monde à Dieu.

Aujourd'hui, sortie des dédales des révolutions qui bouleversèrent l'Europe, des vicissitudes de l'Histoire où son but s'égara, l'Eglise s'éveille au sentiment de la vie réelle par celui de ses propres malheurs.

Son corps politique s'est consumé, mais ses attri-

buts de vie se cachent dans les intérêts qui émeuvent l'univers, dans la communion civile des peuples impliquant au mouvement religieux la solution des commandements de Dieu dans la communion spirituelle. Ainsi l'encyclique de Léon XIII, qui dans l'ordre social revient à la politique plébéienne de Grégoire VII, prenant pour limite la responsabilité de la Paix morale garantissant de convoitises la réforme sociale, marque le caractère frappant de grandeur, de majesté, d'universalité, qui capta les peuples au tribunal de Dieu, par la politique des cinquante premiers papes qui furent la cuirasse divine de la Société dissoute après la chute de l'Empire romain.

Mais devant le champ illimité des inductions, l'inspiration doit se sacrifier à la circonscription; l'Eglise retirée dans l'ombre de l'isolement méconnaît toujours sa mission la plus élevée: celui d'un instrument perfectible entre les mains de Dieu.

Au xv^e siècle, le système de l'Eglise régnait encore légitimement derrière des murailles de mensonge, et la réforme insulaire, du curé de Lutteswoth, de la doctrine des Wiclef, des Cranmer, des Knot, dont l'origine remonte aux guerres d'investitures entre Henri II et Thomas Becket, correspondant en l'Europe à l'examen des choses politiques et au mouvement démocratique, dévié du procès moral des religions des Jean Huss, des Savonarole, n'est que le prélude, le réveil en sursaut de l'esprit du dieu nouveau, de la liberté de conscience refaisant la religion des conciles, comme la Convention refit les décrets de la Royauté.

Cependant, si l'Eglise politique terrorisait le Verbe,

échappant à tous les yeux et lisant dans le fond des âmes, dont les Wiclef, les Luther, fourbirent les armes dans la formation d'une langue littéraire nouvelle, l'Eglise religieuse, dans l'inextricable difficulté de la lettre pesant au monde comme un bandeau, sous le faix de celle de l'esprit païen qui liait sa vie politique au génie de l'ancienne Rome, la séparant du sanctuaire, et l'appuyant sur l'orgueil du temporel, l'Eglise marquait toujours l'idéal de charité, de justice au seuil des guerres religieuses, aux destinées européennes dans ses confréries intérieures.

La politique de Dieu se traduisait dans l'œuvre des saint François d'Assise, continuateur des saint Antoine, des Athanase, des premiers temps, dans les confréries appliquant en action la morale évangélique, épousant la pauvreté, selon la pittoresque expression du fondateur de l'ordre des Franciscains. Et la tentative isolée d'une sainte Thérèse, conciliant dans une politique idéale l'autorité de l'Eglise à la liberté des esprits dissidents, enfin le principe vital du christianisme contenu exprime, légué aux âmes chrétiennes, sans distinction de Religion, dans *l'Imitation de Jésus-Christ*, dans ce livre qui parle le plus au cœur après l'Evangile, que les catholiques et les protestants revendiquent au même titre et dont l'auteur est resté inconnu (Gerson ou Thomas d'Aquin), toutes ces révélations de l'esprit anticipé de l'avenir ne font que mieux comparer l'idéal, sorti des mains du Dieu vivant, à cette œuvre des hommes renversant l'église de l'Esprit. Aussi la législation de l'Eglise a beau déclarer que le dogme est désormais le

grand jour : dans le spectacle de la durée, l'histoire sans progrès est sans succession. Les Grégoire VII, les Sixte-Quint, ces colosses de pierres, portant le fardeau d'un monde et subjuguant les nations, armés de l'épée du Sacerdoce, qui tracent la carte de l'intelligence selon la lettre de la Foi, en dernier terme, soutiennent un dogme sans immortalité, dont le caractère natif est le faux, puisque la loi du monde, ce marteau de Dieu, relève du travail de la pensée dans les stratifications diverses du Progrès.

La tour d'Ugolin du catholicisme, c'est la Réforme.

Partie de l'Évangile, la religion chrétienne se trouve toujours, en dernier lieu, en face de l'Évangile. Et l'Église catholique, rejetant le Progrès par son génie d'exclusivité, ne pouvait protéger de l'autorité du genre humain le développement moral des âmes manifestant les lois saintes de la raison et de la liberté. Ainsi d'une considération sur la nature de la Foi, d'une controverse théologique, Luther, moine augustin, mit d'abord, on le sait, une extrême réserve à sortir de sa soumission vis-à-vis de l'Église, sortit du déchaînement de la guerre dans l'Europe bouleversée, le droit politique marchant dans l'ombre de celui de la liberté de conscience, parce que la révolte à l'autorité séculière jeta la base d'un nouveau fondement de destinée individuelle, d'un nouvel enchaînement successif de corps politique, dont l'expression réelle marque le travail du monde moderne.

Il est donc permis de voir, au signe des degrés de la correspondance des choses, subsistant sans interruption dans le cours des événements, à travers la diver-

sité des permutations humaines, l'idée divine du Progrès, subordonnant les événements selon les voies humaines dans un but providentiel, selon le caractère de nécessité transmettant la tradition de l'Esprit.

Par conséquent, le ressort de l'idée dominante de la création étant le mouvement et non le repos, l'Eglise, en codifiant l'immuabilité de la lettre, se met en contradiction avec l'ordre né de la nature des choses.

L'Eglise, s'inspirant de la prescription de l'esprit déjà vaincue dans le monde des idées par la formule du monde physique, restait sourde aux avertissements du ciel, et sa pourpre couvrait mal ses plaies, quand Luther déchira cette pourpre. Luther, en bravant les foudres de l'Eglise et la puissance papale en publiant ses quatre-vingt-quinze thèses, en mettant ainsi en conteste le dépôt de l'Eglise, confié au successeur de saint Paul, que fait-il? Il appose les maximes de la droite raison à la décision de la loi divine, de la législation papale, et, en interrogeant la conscience des peuples, il fait naître l'affranchissement du droit divin, par le droit laïque, reflétant le code romain, qui a survécu à l'écroulement de l'Empire, pour avoir animé d'intelligence les rapports des gens, et recueilli les éléments épars dont se forme l'individualité.

Autrement dit, la Réforme, dont l'extrême conséquence fut de substituer l'Etat à l'Eglise, servit de dénouement à ce duel de deux puissances, de deux principes qui partagèrent les âmes, la famille, la patrie, dans ces deux camps, Guelfes et Gibelins, absorbant dans de longs combats le sang, la gloire de

siècles réunis, spectacle devant lequel se consumait de douleur l'esprit immortel de Dante, de ce grand visionnaire de la conception idéale de l'unité de l'Empire, résumant la double puissance de l'antique Rome et du culte nouveau, du reliquaire colossal de l'idée d'unité, abritant le rêve de l'histoire.

Ainsi l'acte de contestation de Luther renferme en formation toutes les conséquences politiques et religieuses de la guerre de Trente ans, de cette guerre qui, commencée au nom de la religion, aboutit à la paix de Westphalie, c'est-à-dire à un traité politique que le pape se refuse de signer comme contraire à l'esprit de l'Eglise. La substance de ce traité est l'anneau du démembrement de l'Empire, de l'abaissement de la maison d'Autriche voulu par la politique de Richelieu, continuée par celle de Mazarin, promulguant en virtualité les formes politiques et sociales du monde moderne, d'un nouveau contrat mutuel contenant en germe le principe de l'alliance universelle, assise au sommet du Progrès, sur le trône spirituel de l'Idée vers l'avenir.

Ainsi le génie de la révolution religieuse du xvi^e siècle, dont le docteur de Wittemberg est l'avocat, le lutteur prédestiné, plus par sa violence que par sa justice, dans le mouvement précipité du siècle, posa dans l'œuvre de l'esprit le ciment de la communion des nations dans un même droit, c'est-à-dire créa l'avenir politique de l'Europe.

Sur l'échelle spirituelle de la vérité éternelle, là est le bien réel du protestantisme, qui n'éleva la religion à un degré supérieur que par la suprématie universelle de la liberté de conscience.

Car, ébranlant jusqu'à sa base le pouvoir axiomatique, le protestantisme dans sa dispersion a-t-il porté le flambeau de la pensée dans le domaine de la Foi ?

Croyant rendre l'homme à Dieu, il ne fit en vérité qu'échanger l'autorité de l'Eglise contre l'assujettissement de la prédestination, et, en dernier résultat, ayant solidifié l'activité de l'esprit contre le dogme, il se trouve de notre temps, pour ainsi dire, menacé de ses propres armes, l'esprit critique faisant le procès à la Foi.

Tant il est vrai que la polémique, s'entraînant dans un sens opposé à ce qu'elle se propose, réussit en ce qui plaît à Dieu, et l'histoire, montrant le fait empirique, rappelle le fait idéal. S'il est vrai que la théologie scinde ce que l'Ecriture ne scinde pas, il l'est aussi que la réalisation terrestre de l'Eglise s'organise avec des éléments terrestres. La vérité en elle-même a pour support l'union. Cette union ne relève pas des intérêts de l'utilitarité actuelle, mais des relations de fraternité dans le concours de l'œuvre du Bien, qui caractérise l'union des Eglises au temps des apôtres.

L'idée de Dieu, soustraite à l'ordre des temps, des livres canoniques des cérémonies, des hiérarchies, retirée pour ainsi dire de l'ensemble de l'ombre de choses, par le sentiment religieux pur, universel, pénétrée intimement de cette sérénité inhérente à toute connaissance, multipliant les forces de la conscience de l'être, cherchant Dieu où il est, mais non où il n'est plus, cette idée, fondée sur la tradition, isolée par la tradition, désormais dans la réalité du monde, est appelée à établir l'appui de la colonne de vérité sur

une sorte d'Assemblée Constituante du christianisme, réunissant toutes les intelligences grandes ou petites : dont l'équation parfaite de la Parole et de la Lumière.

Le salut de l'univers moral est intéressé au salut de la religion.

Aussi la politique sacrée de la religion serait de convoquer un concile d'alliance pour replacer la Société sur sa base nécessaire — Dieu. Il n'y a d'ailleurs plus substantiel à l'esprit que celui des principes, et c'est seulement en s'enchaînant à ce qui ne passe pas, à la responsabilité du Bien et du Progrès moral, que la religion, reposant sur le terrain de la suprême Raison, de la conception primordiale de Dieu, traduira le positif, réalisera la totalité de l'Esprit, et résumera la réalité de la Vie.

Car, comme dit Kant (*Critique de la raison pure*) : « Ce n'est pas de l'idée de Dieu que nous dérivons celle de la loi morale, c'est de l'idée de la loi morale que nous dérivons celle de Dieu. Les lois morales ne nous obligent pas parce qu'elles viennent de Dieu ; elles viennent de Dieu parce qu'elles nous obligent.

Puisque l'idée de Dieu s'attache indissolublement à l'idée de Bien, conséquemment le sens de la religion est de diriger les passions vers un but unique, le Bien ; puisque l'idée de Dieu est inséparable de l'idée de loi, et surtout de la loi morale, le vice étant le mal, et le bien la vertu, la religion, demeurant au fond de toutes choses, conservant ses principes à l'âme, est une issue ou une défaite pour la raison : une issue, si le code religieux, résumant l'unité de la morale, s'assimilait la loi de l'ordre universel et se ralliait ainsi

à toutes les attaches indissolubles de l'Infini, par la loi même de l'absolue vérité, éclairant les champs ouverts de l'avenir des rayons de la Révélation gradative du Passé ; une défaite, si la servitude dans la loi des lois heurte l'esprit à la lettre, le croyant au prêtre, la foi réelle à son image de surface, en un mot si le progrès religieux n'a pas le courage de s'élever au-dessus du corps qui n'est pas le but réel de l'esprit. de relever le drapeau de son autorité en se mettant d'accord avec l'universel, en acceptant l'évidence des principes constants de l'ordre naturel, où se retrouvent les titres de l'unique vérité.

Les titres sont :

I. — La reconnaissance, par la doctrine de la religion dans sa théodice générale, dans l'esprit des rapports de l'Être, d'une nature propre, d'une racine commune de l'esprit d'initiation à celui de la philosophie métaphysique de tout temps et de tout pays. La religion comme la philosophie faisant voir Dieu, la première dans l'absolue affirmation de l'Être par la Foi, la seconde dans son dégagement scientifique des principes par la Raison, conséquemment les religions ne sont pas des entités isolées, mais des degrés divers dans l'unité du plan divin, comprenant l'universelle solidarité des choses, par la logique duquel, les religions étant l'âme des Nations, le procès en condamnation de l'une d'elle rompt nécessairement l'accord intime et profond du monde des idées, et détruit le mouvement progressif de la raison générale, coordonnant leur succession dans le mouvement ascensionnel de la Vie.

II. — La reconnaissance, par la doctrine de la religion, de l'erreur de la déchéance radicale, des peines éternelles, contraire à l'ordre naturel qui est le seul absolu contraire au réel, qui est le seul vrai, la propre nature des êtres mettant obstacle à l'arrêt immuable du démérite final.

L'erreur de la déchéance radicale, que la Vérité de la Nature, la connaissance de l'ordre sériel, exclut de l'univers matériel, par la négation absolue de la rétrogradation des essences, selon la science positive du monde physique, doit s'exclure par ordre d'identité du monde moral, ce dogme étant un vice moral, la tache du soleil de la doctrine chrétienne, l'épine de la morale évangélique, puisque ce dogme est la négation formelle de toute justice et de toute bonté en Dieu. Le mal ne peut être éternel par le dogme même de la perfection divine, conséquemment l'hypothèse d'une âme s'obstinant éternellement dans le mal (comment autrement concevoir les peines éternelles?) est anti-physique, anti-morale, partant absurde.

Cette loi fictive de la déchéance radicale est donc inconciliable avec l'autorité du fait, comme le principe de l'incorruptibilité des Mondes : pierre d'achoppement de la théologie chrétienne et de l'ancienne académie des Grecs, de l'école d'Aristote que vingt siècles de polémique scolastique, couronne d'auréole, n'ont pas moins empêché d'enfermer un sépulcre !

La reconnaissance, par la doctrine de la religion, de la perfectibilité progressive, de la transformation perpétuelle, qui est la loi même de vie, a pour conséquence immédiate de faire tomber la contradiction

insurmontable, naissant de la Justice de la Raison et de la Justice de la Foi (si pour la Foi la Justice n'est pas un vain mot).

La cause de cette erreur, défaisant le réel, la conception primordiale, constitutive de Dieu, est dans l'interprétation des Evangiles, conformément à la jettre, altérant totalement l'esprit de sa révélation, puisque toutes les lumières de l'Evangile adhèrent logiquement au pardon des âmes. Quand bien même il ne serait point exact, comme on l'a observé, que le terme « éternel » du texte demi-hébraïque des Evangiles soit plus exactement traduit par « Séculier », la Foi, si elle n'est point la fille aveugle de l'aveuglement, doit rejeter un dogme erroné qui ruine l'œuvre de la Foi réelle, regardant la Raison dans le plein jour du Vrai.

Le miracle du Dieu-Esprit sur lequel vit l'Eglise, le Christ a dit : « Cherchez et vous trouverez », et encore : « Soyez parfait comme votre Père qui est aux Cieux est parfait. »

La religion qui nous enseigne la perfectibilité est par cela même perceptible. (Laurent, *la Religion de l'avenir*.) Le point indélébile de la divinité du Christ est précisément dans l'unité spirituelle de sa doctrine qui porte la sagesse du monde sur « la folie de la croix ».

Comme l'unité de la doctrine a reçu certaines nuances contraires de la variété des interprétations, la croyance doit suivre le développement de la raison, car de son rapport exact avec elle se constitue la partie intégrale de sa réalité.

Les idées étant plus lentes à paraître que les formes, le dogme devait régner avant l'esprit. Le dogme n'est que l'écorce de l'arbre qui fleurit par l'esprit, car la racine immuable du vrai est dans l'esprit : là est l'inébranlable des rapports de l'absolu et du relatif ; aussi le but pratique de toute réforme, de toute rénovation, c'est l'Esprit qui brille dans le temple invisible hors de tout rapt humain.

Le mouvement du monde ne s'arrête jamais dans l'esprit, qui rend ou ôte les principes religieux à la société, intéressé par son salut aux causes finales reposant sur l'idée spirituelle du souverain Bien. Et si les rites sont toujours divers de par la nature de l'homme, les symboles religieux étant sortis des entrailles même de l'Humanité, de la région des idées revêtues selon l'ordre des temps, le triomphe de la religion positive est précisément de savoir distinguer dans les religions ce qu'il y a d'essentiel à ce qu'il y a d'illusoire, et à constituer l'exercice parfait de la raison, par la notion de la réalité de la croyance pratique, éclairée de la vue de l'univers. La réalisation totale de la Vérité intelligible se frappe au signe de l'unité originelle des traditions et des générations humaines, nourrissant leur doctrine de l'aliment le plus substantiel de l'Esprit : celui des principes qui génèrent la Vie.

La forme des peuples échappe, leur esprit reste ; aussi, opposer l'esprit à la lettre, c'est opposer ce qui passe à ce qui demeure.

La religion, relevant de l'esprit de la communion des peuples, est seule capable d'établir l'équilibre dans

l'œuvre de Vie, d'être l'agent de correspondance entre l'état intellectuel et l'état social, d'assurer le repos de l'être satisfait par l'harmonie de l'esprit et de l'existence, en un mot d'identifier la Justice, la beauté, la bonté céleste, pour abreuver et nourrir à leur source l'humanité travaillant dans les ténèbres à continuer les efforts accumulés de l'Être vers la Lumière.

L'ensemble de l'édifice social ne se confirmera sur son fondement que par la généralisation des principes, résumant dans la religion spiritualisée le séculier et l'infini, le particulier et l'universel, répondant aux volontés de la Nature par le principe de liberté intérieure, reposant sur la logique profonde des antécédents et des conséquents de la liberté et du nécessaire, dans la direction du Progrès extérieur.

En dernier résumé :

Puisque la doctrine du Christ, contrairement à celle de l'hermétisme oriental, procède de l'esprit d'universalité et de perfectibilité, révélant le point de vue des vérités rationnelles dans les profondeurs de l'Évangile, le sermon sur la montagne s'est fait pour le relèvement moral de l'homme de tout temps et de tout pays ; du sommet de la morale évangélique, l'esprit de la Foi, bâtissant la vraie cité de Dieu, peut embrasser les destinées intellectuelles de l'humanité, dans une conception supérieure de la vie, fournir à l'homme par la loi du meilleur progressif le principe de l'amélioration individuelle et sociale, peut, en un mot, réaliser ses destinées effectives en se mettant d'accord avec l'universel, en donnant un lieu à tous les cultes, en établissant la paix dans

l'Égalité du souverain Bien. Si, comme dit Quinet, « La religion est réellement la colonne de feu précédant les peuples dans leurs marches à travers les siècles », n'est-ce pas à la rénovation religieuse, dominée par la foi évangélique, à réaliser l'unité de la Lumière, de vérité intelligible, dans le but sacré de l'union des esprits, des cœurs et des volontés, dans la paix et la liberté ordonnant l'armée de Dieu.

Ainsi l'Église, en voulant bâtir la société sur le dogme supprimant la raison qui découvre et qui crée, a tenté d'établir un ordre contraire à l'ordre naturel des choses : la moisson de vie, d'avenir, de liberté, par force intime de l'Esprit s'attachant aux principes de perfectibilité et d'universalité, le but moral de la création étant le Parfait.

Le règne de Dieu étant intérieur, l'unité future de l'Église rencontre son fondement dans l'union spirituelle.

La véritable Église se faisant dans les cœurs par l'extension de la charité, par la communion des nations, par l'unité de la conscience de l'humanité, dans laquelle se révèle le Dieu caché au pusillanisme, mais visible à l'œil qui regarde en haut, les traditions de la vraie science, comme les principes intimes de l'Évangile, adhèrent aux lois saintes de la Raison et du Progrès.

Aussi l'Église, concentrée en elle-même, repoussant l'importance de l'ordre des temps, opposant la pétrification de la lettre « qui tue » à la série progressive de l'Esprit « qui vivifie », rejetant en un mot les lois saintes de la raison et de la liberté, se détourne de la

marche harmonique des intelligences vers un centre commun de Lumière, se condamne d'elle-même à l'isolement, et pose sur ses actes le sceau du deuil de l'avenir, témoignage de néant !

Mais pour que l'Eglise s'attache aux résultats de la conquête morale, comme à l'inaliénable et irrévocable œuvre de Dieu ; pour que, fidèle à l'idée d'équité que poursuit tout cœur conscient, elle marque l'issue du repos et du bien suprême que veut l'être idéal dans cet éclair de vie, qui glacerait l'esprit d'effroi, si les prodiges de la divination passé et avenir ne se coordonnaient pour produire l'image des vivantes harmonies de l'Infini, que faut-il ? que l'Eglise renonce aux triomphes des mots, et arrête son acte de Foi, non à la lettre, mais à l'esprit, dans la grandeur absolue de l'idée qui ne vient de personne.

Alors, projetant la série de ses destinées futures par le développement de son activité libre, se nourrissant, se fortifiant de son identité avec la plénitude de l'Esprit de Vie, dominant les troubles de l'heure par l'impérissable puissance du refuge inviolable des faits de la pensée chrétienne, l'Eglise serait le véritable tabernacle de la nouvelle alliance. Alors, solidaire avec le fait irréductible du progrès, qui s'accomplit selon son principe, que nous y adhérons ou non, mais qui agrandirait le champ de sa connaissance selon la mesure de l'esprit, par le concours des intelligences unies dans une même Volonté, l'Eglise pourrait s'assumer la responsabilité morale, garantissant de convoitises la réforme sociale en prouvant le bien dans l'Union.

YALTA.

Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix

(THÈSE DE LICENCE)

URIM ET THUMIM

On sait que les Hébreux appelaient ainsi la tablette de gemmes que portait le Grand-Prêtre sur la poitrine; on a attribué à cette tablette les significations les plus diverses; on l'a dotée de vertus divinatoires et thérapeutiques qu'il était possible qu'elle possédât, à mon sens, mais dont les preuves certaines sont peut-être trop peu nombreuses.

Pour se faire une notion exacte de son aspect et de son rôle symbolique, il suffisait de collationner les textes hébraïques et de comparer les différentes versions de la Bible qui en traitent. C'est ce qu'a fait le docteur Bellermann, dans un opuscule rarissime dont je dois la communication à l'obligeance de M. Stanislas de Guaita (1); et c'est d'après ce petit

(1) Voici le titre complet de cet ouvrage: *Die Urim und Thumim, die ältesten Gemmen, ein Beitrag zur biblisch Hebräischen Alterthumskunde*, von Joh. Joach. Bellermann, doct. en théologie et en philosophie, conseiller du Consistoire de Prusse, prof. extraord. de théologie à l'Université de Berlin, directeur du Gymnase de Berlin-Cologne, chevalier de 3^me classe de l'Aigle-Rouge de Prusse, membre hon. de l'Université impériale de Casan, membre de l'Académie des Sciences d'Erfurt, de la Société des « naturforschender Freunde » de Berlin, de la Société patriotique et de celle d'Histoire naturelle de Westphalie. — Berlin, 1824, bei der Nicolaischen Buchhandlung; 1 vol. pet. in-18, de 112 pages, avec un frontispice en couleurs et plusieurs tableaux, dont un hors texte.

livre que je vais transcrire les notions les plus certaines à ce sujet, me réservant d'y ajouter, pour essayer d'en pénétrer le symbolisme, quelques commentaires mystiques, comme dit Bellermann, qui d'ailleurs montre une tournure d'esprit des plus positives.

HABILLEMENT DU GRAND-PRÊTRE

Les vêtements du Grand-Prêtre comportaient d'abord des jambières de byssus : מִכְנֶסֶת-בֵּד, *Micnesi-bed*, περισκελή (vers. des Septante), *feminalia* (Vulgate); ce byssus est aussi appelé dans la Bible *Schesch*, *Bed*, *Buz*, βύσσος; il était fourni par le *gossypium arboreum* et non par le lin; un long vêtement de byssus blanc, שש, *Schesch*, tissé en losanges, et serré à la taille par l'*Abnet*, (אַבְנֵט, Ἀβανήθ de Jôsèphe), descendait jusqu'aux chevilles; on le nommait כְּתֹנֶת תְּשׁוּבָה, *Cthoneth thaschbez*, χιτών κοσμηβωτός (Septante), *tunica ocellata, tessellata* (Vulgate); Aquila et Symmachus l'appellent συσφιγκτός. Dans l'exercice de ses fonctions, le Grand-Prêtre allait pieds nus; une sorte de toge bleue à manches, qui descendait jusqu'aux jarrets, se mettait par-dessus; c'était le כְּעִירָה, ποδήρης (Septante), *tunica* (Vulg.); son bord inférieur était orné de touffes de byssus azur, pourpre et écarlate, entre lesquelles étaient suspendues des clochettes destinées à annoncer l'approche du Grand-Prêtre. Recouvrant tout cela, l'*éphod*, עֶפֶד, ἑπωμίς (Sept.), *superhumérale* (Vulg.), — improprement appelé manteau par Mendelssohn, — se composait de deux pans tombant sur le dos et sur la poitrine, attachés par des cordons, descendant jus-

qu'à mi-cuisse, et richement brodés d'or; les trois couleurs de l'éphod étaient le תנולת, bleu céleste, — le ארגמן, violet, — et le תולעת שני, l'écarlate; une ceinture de byssus aux mêmes couleurs le prenait à la taille, et tombait sur le côté (השב-אפוד), lien de l'éphod). Un carré de byssus double, également tricolore, le השן המשפט, *choschen hammischaf*, χειρισθήσιον, (Sept.), *rationale* (Vulg.) — attaché en haut par deux chaînes d'or, en bas par deux cordons azur, servait à recevoir l'*urim et thumim*, האורים והתמים, les douze pierres précieuses, qui sont le sujet de cette étude. Sur les épaules se trouvaient deux pierres taillées de bérylle שהם, où étaient inscrits les noms des douze tribus, « d'après l'ordre de naissance de leurs fondateurs ». Un bandeau ou turban de byssus couvrait la tête: מצנפת, *miznepheth*, κιδάρις (Sept.), *cidaris, tiara* (Vulg.); et une lame d'or était placée sur le front: ציץ, ζιζ, πέταλον *lamina*, sur laquelle le nom du Saint-Tétragramme était gravé: קדש-ליהוה.

LA TABLETTE DE GEMMES

Le passage de Moïse auquel se rapportent toutes les notions que l'on possède sur l'Urim et Thumim a été interprété à faux par la plupart des traducteurs; Luther, Dav. Michaelis, Mosès Mendelssohn se figuraient l'Urim et Thumim comme indépendant des douze gemmes pectorales; les uns en ont fait des Teraphims (Spencer), ou des instruments divinatoires (Michaelis, David Kimhi, Abenesra); les autres

(de Wette, Augusti) ont bien reconnu l'identité de ces deux objets, mais ils se séparaient dans leur recherche des moyens que l'on employait pour indiquer par cette tablette la volonté de Jehovah. Josèphe (*Ant.* 3, 8-9) admit le premier des variations dans l'éclat des gemmes, selon que la réponse à la question posée devait être affirmative ou négative, et un grand nombre de commentateurs se rangèrent par la suite à son opinion; d'autres rabbins admirent des réponses littérales, puis des permutations de lettres, etc...

Les Septante ont traduit Urim et Thumim par *δήλωσιν και ἀλήθειαν* (1) (manifestation et vérité); la Vulgate par *Doctrina et Veritas*; la version syriaque *Nahiro veschalmo: brillants et parfaits*; l'arabe, *les saintetés et les vérités*; la chaldaïque d'Onkelos, la persique et la samaritaine sont conformes au texte hébreu. Jonathan y ajoute ceci: « Les Urim éclairent et découvrent, « les Thumim perfectionnent, car sur elles (les pierres) est le nom de יהוה. » Dans le *Targum hierosolymitanum*, le passage manque; Aquila, Symmaque et Théodotion serrent de près le texte original.

Mais aucun de tous ces traducteurs n'a remarqué que *Urim* signifie éclairants, et *thumim*, parfaits; et que le génie de la langue hébraïque permet d'appliquer ce qualificatif de « resplendissantes » aux pierres précieuses: c'est ce que Bellermann établit d'une façon péremptoire en traduisant les vers 10, 13, 17

(1) Ælien (*Var. hist.* xiv, 34), et Diodore disent que le Grand-Prêtre d'Égypte portait sur la poitrine un saphir sur lequel le mot Ἀλήθεια, était gravé.

et 21 du ch. xxxix de Moïse ; les vers. 14, 16 du xxviii^e chap. d'Ezéchiel, et le vers. 1 du iv^e chap. des *Lamentations de Jérémie*. « Quant au moyen qu'employait le Grand-Prêtre pour recevoir les réponses de Jéhovah, ajoute-t-il, c'était l'inspiration intérieure, l'intuition divine, le pur désir, le רוּחַ הַקֹּדֶשׁ, le souffle divin.

On trouve dans le *Livre des Juges* quatre cas de semblables oracles (1, 1 et 2, et xx, 18, 23, 28) ; cinq dans le premier livre de Samuel, trois dans le second livre, etc.

LES GEMMES

On trouve le nom des pierres dans les chap. xxviii, 17-20, et xxxix, 10, 13 du livre de Moïse ; Ezéchiel, dans sa description de Tyr, en cite neuf sur douze (xxviii, 13) ; et l'*Apocalypse* (xxi, 19 et 20) les donne toutes, mais dans un ordre différent. La table n^o 2 donne la liste des noms de ces gemmes dans les différentes versions de la *Bible*.

CONCORDANCES ENTRE LES GEMMES DE SANTÉ, ZODIACALES, ET DES APOTRES (1)

On trouvera dans Orphée, Téophraste, Pline, Solin,

(1) Le nom des apôtres à qui ces pierres sont consacrées est tiré d'une édition de la *Vulgate* faite à Venise. 1747-1757, en 28 volumes gr. in-4^o, édition dont les commentaires sont faits par des savants, Jésuites pour la plupart, tels que Tirinus et Rœus.

Marbodius, Paracelse, Agrippa, Gaffarel, Reichalt, des renseignements nombreux sur les propriétés magiques de ces pierres précieuses; talismans et totaphas pour les Orientaux, éparthema, apotropeon et periamma des Grecs, phylactérian des Alexandrins, amulettes des Romains; elles correspondent aux signes du Zodiaque, dans le même ordre que les énumère l'*Apocalypse*, telles qu'on peut les voir dans le tableau ci-contre.

PIERRES de l'Apocalypse	PIERRES d'Arion	MOIS	ORDRE d'après Moïse	VERTUS D'APRÈS MARBODUS	SYMBOLISME d'ap. Marbodius	APOTRES
Jaspe.	Jaspe.	Mars	1 2	Contre la fièvre et la rage, facilite les accouchements ; en-chassé dans de l'argent, chasse les cauchemars.	Foi.	Pierre.
Saphir.	Saphir.	Avril	5	Contre la médisance et la tromperie, donne la liberté, entre-tient la concorde.	Espérance.	André.
Chalcédoine.	Agate.	Mai	8	Fait gagner les procès.	Silence.	Jacques le M.
Émeraude.	Émeraude.	Juin	3	Deviner l'avenir, fortifie les yeux.	Activité.	Jean.
Sardonyx.	Onyx.	Juillet	6	Donne des cauchemars et des tracas.	Chasteté.	Philippe.
Carnéole.	Carnéole.	Août	1	Annule les effets de la précédente.	Martyre.	Barthél.
Chrysolithe.	Chrysolithe.	Sept.	10	Enchassé dans l'or, rend brave la nuit et chasse les mauvais esprits.	Sagesse.	Mathieu.
Bérylle.	Bérylle.	Oct.	11	Entretient l'amour conjugal, guérit les maux d'yeux et de foie.	Vœux pieux.	Thomas.
Topaze.	Topaze.	Nov.	2	Guérit les hémorrhoides, refroidit l'eau chaude.	Contemplation	Jacques le M.
Chrysoprase.	Rubis.	Déc.	4	Propriétés inconnues.	Amour.	Thaddée.
Hyacinthe.	Hyacinthe.	Janvier	7	Donne des forces, chasse la tristesse.	Vie pure.	Simon.
Améthyste.	Améthyste.	Février	9	Guérit de l'ivrognerie.	Humilité.	Mathias.



BIBLIOGRAPHIE

SOURCES PHILOLOGIQUES. — La *Polyglotte* de Walton, et les traductions y insérées. — La *Version des Septante*, édit. de Breitinger.

Le *Nouveau Testament*, édit. de Wettstein, pour l'Apocalypse. Les Commentaires de Ben Nachmann, Bechai, Levi ben Gerschom, Abarbanel, Abenesra, Menochius, Tirinus, Delrio, Serarius, Barradius, Villalpandus, Francesco de Ribera, S. J. *Commentario in Apocalypsin*; — l'édition que Sabatier a faite dans son *Biblior. versiones antiquæ*, de l'*Itala, antiqua antehieronymiana*, Reims, 1743, 3 vol. in-f°. — L'édition de Wilkins : *Pentateuchus ægypt.*, Londres, 1731, in-4°. — Le *Codex Venetus Villoisonii* (trad. grecque de plusieurs endroits de l'*Ancien Testament*, en particulier du *Pentateuque*), éd. Ammon, Erlang, 1796, 2 vol. in-8.

Flavius Josèphe, *Antic. Jud.*, III, 7, 5, et *Hist. bell. jud.* V, 5, 7, p. 337, éd. de Havercamp, Amsterdam, 1726, in-f°.

Philon d'Alexandrie, *Opera*, éd. Mangey, Londres, 1740, 2 vol. in-f°.

Épiphanè, évêque de Salamis : Περὶ τῶν ἑβ' λίθων, τῶν ὄντων ἐν τοῖς στολισμοῖς τοῦ Ἁαρῶν dansses *Œuvres*, éd. de Dionys Petav., Cologne, 1682, 2 vol. in-f° (t. II, p. 225 et 233).

SOURCES SCIENTIFIQUES. — Parmi les œuvres connues sous le nom d'Orphée, vingt poèmes sur les pierres

E DE

		7. HYACYSOLITHE	11. BERYLLE	12. JASPE
1	Moïse, יהוה	Lescheich תרשיש	Schoham שדהם	Jaschpeh ישפה
2	Ezéchi	Maid.	Id.	Id.
3	Septan	Αγγλιθος	Βηρύλλιον	ΐασπις
4	Septan	Id.	Id.	Id.
5	Apocaξ	᾽Τάιδ.	Βήρυλλος	Id.
6	Joséph	Αγγδ.	Id.	Id.
7	—	Αγγδ.	Id.	Id.
8	Epiphay	᾽Τάιδ.	Id.	Id.
9	Itala (s	Lyncsolitus	Berillus	Jaspis
10	Vulgat	Ligtolithus	Beryllus	Id.
11	Vers. נקעו	Koncenuth תרשיש	Berullo בורלא	Jaschpeh ישפה
12	Vers. סכהס	Kincire ימא כרום	Burla בורלא	Pantire פנטיורי
13	Vers. כדכוס	Kancerinun d.	ברליוותהלא	Apanturin אפנטורין
14	Targ. ea	Sol.	Bruhin	Margalitha
15	Vers. ON	ΑΤΤΙΑΤΘΟC	BHPIAAION	ACHIC
16	Vers. an	Garak	Ballur	Jaschaph
17	Vers. pant)	Iescarid	Ballur	Jidschedeh
18	Vers. S	עויק	אבר	עברבר
19		עכוק	עכס	עכמכס
20	Rabbobh	Djakitasin	Pralukin	Margalithoth
21	Codex	᾽Τάγγλιθος	Manque	ΐασπις
22	Ezéch. as	Ligtolith	Berillus	Jaspis
23	—	Maolithus	Id.	Id.
24	— no	Manque	Berullo	Zjaspun
25	— an	Dschque	Ballur	Juszpa
26	— m	Maamma	Burla	Pantherin
27	Paraphr. e	Gibag	Birla	Apantor
28	Vers. I	Lynkis	Onych	Jaspis

précieuses, intitulés *Λιθικά*; voir l'Ὀρφῆως ἀπαντα, Lipsiæ, 1764, in-8.

Téophraste : Περὶ λίθων. Hill a divisé le texte en paragraphes dans son édition de Londres, 1746 et 1772, in-8; A.-H. Baumgartner a suivi cette division (Nürnberg, 1770, in-8), tandis que J. de Laet donne le texte ininterrompu : *De gemmis*, Lugdun. Batav. 1677, in-8.

Pline l'Ancien, au livre XXXVII de son *Hist. nat.*, traite des pierres précieuses; une bonne édition est celle de Harduin, Paris, 1741, in-f°.

C. Jul. Solin l'a résumé; Psellus donne un traité grec sur les vertus des pierres (XI^e siècle).

Isidore de Séville a rassemblé pas mal de documents sur les pierres précieuses dans l'*Originum seu etymologiarum libros XX*.

Marbodus, évêque de Rennes : *Liber lapidum seu de gemmis*, éd. Joh. Beckmann, Gottingue, 1799.

Jo. Braunius : *De vestitu sacerdotum Hebræorum*. Amsterdam, 1680, in-4.

Vateluis : *Dec. X exerc. VIII, de Jaspide. S. S.*

M. Hiller : *Tractatus de gemmis XII in pectorali pontificum Hebræorum*. Tubingue, 1698, in-8.

Lundii : *Judische Heiligthumer*, Hamburg. 1701.

Scheuchzer : *Physica sacra*. Augsburg, 1731, in-f°.—
(Voir pour les autres auteurs la —.)

Fabricii : *Bibliographia antiquaria*, édit. Schaffausen. Hamburg, 1701, p. 501 et suiv.

Brückmann : *Abhandlung von den Edelsteinen*. Braunschweig, 1773, in-8.

- Joh. Beckmann : *Beitrage zur Geschichte der Erfindungen*. Leipzig, 1782.
- Joh. Beckmann : *Vollständige Geschichte der Erfindungen*. Zürich, 1786, in-f°.
- Joh. Beckmann : *Anmerkungen zum Marbodius*. 1799.
- Gurlitt : *Progr. über die Gemmenkunde*. Magdebourg, 1798.
- Wiedemann : *Handbuch des orygnostischen Theils der Minéralogie*. Leipzig, 1794, in-8.
- Emmerling : *Lehrbuch der Mineralogie*. Giessen, 1793, in-8, 3 vol.
- De Laurtay : *Minéralogie des Anciens*, Bruxelles, 1803, in-8.
- Hoffmann et Breithaupt : *Handbuch der mineralogie*. Fribourg, 1815-1817, 4 vol.
- Joh. de Laet : *Gemmarum hist.*, Lugduni Batavorum, 1647, in-8.
- Joh. de Laet : *De gemmis quibus præmittitur Theophrastus*. Lugduni Batav., 1647.
- Deux mémoires sur l'améthyste dans l'*Hist. de l'Académie des Inscript*, t. III, 268, et t. XXXVI, 18.
- Lippert : *Dactyliotheke*.
- Zappe : *Mineralogisches Handlexikon*. Wien, 1817, in-8.
- Hauy : *Traité des caractères physiques des pierres précieuses*. Paris, 1817, in-8.
- Fladung : *Ueber die Edelsteine*. Pesth, 1819.
- Winckelmann : *Description des pierres gravées de la collection du baron Stosch*. Florence, 1760, in-4, traduit par Schlichtegroll : *Dactyliotheke*

Stoschiana, un vol. gr. in-f° avec grav. Voir aussi des autres ouvrages.

CONCLUSION

La partie matérielle, le « corps » de la question, a, on le voit, été l'objet d'investigations nombreuses, et est par conséquent bien connu ; son rôle, sa vie, n'a guère donné lieu à plus de recherche. Mais ce qui n'a pas encore, du moins à ma connaissance, été entrepris, c'est la description du symbolisme de ces pierres. Aucun exégète n'est occupé de la signification des vêtements du Grand-Prêtre. Quelques rares kabbalistes ont seuls écrit quelques lignes là-dessus. Pourtant, Moïse, l'auteur de tout ce rituel, ne l'a pas fait sans raison ; et le savant colossal qui a écrit le *Beræshit* a dû cacher sous ces noms de Schesch, d'Ephod, d'Urim, de Thumim des notions physiogoniques ou cosmogoniques d'un intérêt incontestable. Analyser tous ces mots par leur décomposition en signes, comparer la matière de ces vêtements avec les fonctions sacerdotales ; retrouver le rang des douze pierres sur leur tablette, comparer leurs hiéroglyphes avec ceux des douze patriarches d'Israël, voilà, en peu de mots, ce qu'il y aurait à faire, et ce que j'aurais fait si je n'avais pas craint de dépasser les bornes qui m'ont été prescrites. Telles qu'elles sont, ces quelques pages suffiront, je l'espère, à donner, sur la question toute spéciale qui y est traitée, des notions assez précises.

SÉDIR.



PARTIE LITTÉRAIRE

LE MAL D'AMOUR

I

Jeanne s'en allait là-bas dans le chemin, la tête hautaine au masque de mépris, pourtant une certaine hésitation dans la démarche. Ainsi, Jacques l'avait poursuivie si longtemps, essayant de faire passer dans la douceur de ses regards toutes les caresses que son cœur gardait pour elle, humble et petit, pour en arriver à se faire brutalement chasser par cette phrase, si absurde dans la bouche d'une femme qu'on aime : « Je suis mère ! » Pourtant elle avait paru l'encourager, souvent elle avait souri tendrement à ses tendres regards d'amour, souvent elle avait été bonne pour lui. Mère ! oui, elle était mère, mais était-ce pour ce pâle enfant de sept ans, dont la vie semblait un souffle, qu'elle devait rendre un si brutal arrêt ? Une révolte sourde naissait dans le cœur de Jacques ; il se prenait à haïr cet enfant, qui ne lui avait rien fait et qui allait mourir.

Il se rappelait : Une fois, dans la châtaigneraie qui se découpait là-haut sous le couchant, au sommet du coteau, il s'était blotti derrière un tronc noueux en apercevant Jeanne. Là passait le chemin qui conduisait à son cottage, et il n'était pas rare de la voir errer silencieusement, plongée dans d'obscurcs pensées. Et, ce jour-là, il s'était blotti derrière un arbre pour l'admirer. Et elle venait lentement, lentement ; puis, près de lui, sans le soupçonner, elle s'était assise sur un banc grossier, dans une attitude pensive, et elle tressaillait doucement. Derrière elle, il avait avancé prudemment la tête, et il voyait, rempli d'un muet effroi, les fins cheveux et la nuque blanche, pris d'une tentation irrésistible. Une odeur capiteuse montait de cette radieuse tête de femme ; il fut obligé de se retenir à l'arbre : il était gris. Oh ! l'invincible folie que l'amour ! Il n'avait pu s'empêcher de ravir un baiser à cette nuque blanche !

Alors, oh ! il se rappelait maintenant tous les détails : elle avait poussé un cri d'émoi ; mais, en voyant le téméraire, son visage avait paru rayonner d'une indicible mais furtive joie, immédiatement suivie d'un regard de hautaine colère. — Il avait rampé, demandé grâce, il l'aimait tant ! Elle avait souri de nouveau et l'avait consolé, en le nommant familièrement Jacques, son petit nom. Il avait osé, que n'ose pas la passion éperdue ! la nommer Jeanne. Elle avait tout pardonné, et, laissant sa main aux lèvres du pauvre amoureux, elle lui avait ainsi permis d'espérer.

Oh ! que ce jour était loin ! Depuis, elle l'avait traité

avec une rigueur dure, comme une mère offensée de cette muette adoration. Et lui s'était courbé, avili, pour se faire plus petit que l'enfant, et avoir ainsi une humble place dans ce cœur orgueilleux. Et aujourd'hui, plus rien. D'un ton qui ne laissait aucun espoir, elle lui avait dit de ne plus lui parler, c'était fini.

Et longtemps il la regarda qui s'en allait d'une démarche à la fois fière et hésitante. Avant de disparaître, elle tourna la tête pour le voir encore.

II

Que les jours lui parurent longs ! Il se sentait brûler du désir fou de la revoir, et pourtant il n'osait pas, il avait peur de lui déplaire. Malheureux Jacques ! Peu à peu cependant il avança près du chemin étroit où elle passait chaque jour, et un beau soir il eut le contentement ineffable d'apercevoir la mince silhouette de celle qui traînait son cœur passer en rêvant sur le ciel rougi.

Lorsqu'il eut osé venir chaque après-midi jusqu'à la limite du bois qui noircissait le vallon, il s'arrêta, pensant qu'il serait téméraire d'aller plus avant. Là, il restait deux, trois heures à piétiner dans les feuilles sèches, brûlant de fièvre de voir Jeanne apparaître, et lorsqu'enfin elle était venue et qu'elle s'était assise là-haut dans la châtaigneraie, sur le banc où il lui avait ravi ce baiser qui lui brûlait encore les lèvres, il restait immobile à la contempler, furieux, et les tempes

battantes, de cette âpre fureur de ne pouvoir la posséder que par la force brutale, de cette crainte éperdue de lui déplaire. Et quand Jeanne partait, Jacques se cramponnait aux arbres pour ne pas bondir après elle, sentant que son cœur s'en allait de sa poitrine pour la suivre. (A suivre).

VISIONS MYSTIQUES

L'ANGE DE LA PRIÈRE

*Des musiques d'argent chantent dans la lumière,
 Et le soupir ailé s'en va, rêve ou prière,
 Dans les floraisons d'or des firmaments d'azur.
 Au loin, l'ange a passé modulant un chant pur,
 Et ses doigts rayonnants ont tressé des guirlandes.
 Il est sorti, tout blanc, de là nuit des légendes,
 Et les Vierges l'on vu traverser le ciel bleu
 Comme un flocon poussé par le souffle de Dieu.
 Il est entré, sans bruit, dans l'église gothique,
 Et les Saints, endormis en un repos mystique,
 Ont ouvert leurs yeux d'or au fond des clairs vitraux,
 On a vu resplendir l'autel et les émaux
 Comme aux temps des Hébreux reluisait l'arche sainte.
 On entend le bruit lent d'une cloche qui tinte.
 Dans les bras d'une Vierge un Enfant-Dieu sourit.
 Tout ému, le vieux prêtre, interrompant le rit,
 Voit, porté par les chants, l'encens et la lumière,
 Planer sur l'ostensoir l'Ange de la Prière.*

IVAN DIETSCHINE.



BIBLIOGRAPHIE

CHARLES FAUVETY. — *Nouvelle Révélation. — La Vie. — Méthode de la Connaissance.* — En vente à la librairie du Merveilleux, 1892, in-16 de XLVII-245 pages.

Le philosophe estimé qui est l'auteur de ce petit livre se donne pour tâche d'exposer une conception générale du monde et de la vie; il commence par montrer l'insuffisance de ce que nous enseigne là-dessus le catéchisme chrétien, et en général les défauts de toutes les religions passées (1). Puis, il nous propose une nouvelle révélation, qui « n'a rien de surnaturel, rien de miraculeux; elle est, en outre, aussi impersonnelle que possible, car elle éclate de toute part; et pour la faire se manifester au grand jour, il suffit d'interroger l'esprit humain au point où il est arrivé de son développement, et d'accoucher les âmes. »

« Accoucher les âmes ! » La belle expression ! Comme elle montre bien la science profonde de celui

(1) Cependant, que M. Fauvety me permette de protester contre ses opinions sur les Anciens : « Ils n'avaient pas idée de l'immensité de l'Univers » ; — et les cosmologies égyptienne et indoue ? — « le monde chez eux était censé n'avoir guère plus de quatre mille ans d'existence », — et Manéthon, et les Brames, et Arrien ? — « les Grecs ne s'étaient pas élevés jusqu'à la conception de l'Unité divine », et les mystères d'Eleusis ? Je suis d'ailleurs de son avis s'il ne veut parler que des croyances exotériques.

qui l'a dit et son expérience dans la direction intellectuelle.

Mais voyons la façon dont M. Fauvety nous présente cette « impersonnelle » Révélation.

En quelques constatations rigoureusement logiques, nous sommes amenés à la vraie notion de l'*Etre*. « Cette notion, qui s'applique à tous les êtres particuliers comme à Dieu, l'*Etre* qui les contient tous, présente trois aspects : Le *Moi*, le *Non-Moi*, et le *Rapport*, ou le *sujet*, l'*Objet* et les *Relations* qui unissent ces deux termes. »

Si donc, d'autre part, l'Univers est une grande vérité, comme dit d'Alembert, la vie de chaque être qui le compose est à la fois subjective, objective, et relative : l'Univers, conséquemment, « est un corps animé et vivant, un être organisé. » Or, « tout être organisé, dit Cuvier, forme un ensemble, un système unique dont toutes les parties se correspondent mutuellement en coucourant à la même action définitive par une action réciproque ». Le monde se meut donc par sa force propre, et c'est cette force qui est la *Vie*, par qui tous les êtres communient en l'*Etre* universel.

Nous avons trouvé le ressort occulte de l'Univers : circulus ininterrompu des forces, « moyens de rapport entre le *Moi* et le *Non-Moi* », lien entre l'*Etre* universel et les êtres. La mort n'est que la rupture des rapports du sujet avec les objets « qui lui constituaient le milieu nécessaire à son entretien » ; ce n'est là qu'un changement de mode. M. Fauvety, on le voit, conçoit la vie comme « le principe autonome de

mouvement qui anime tous les êtres ». L'hypothèse de Newton est à rejeter, dès lors, ainsi que l'anthropomorphisme des Juifs, et la conception du Dieu extérieur à l'Univers.

Une suite logique de ces principes est la représentation de l'homme comme microcosme, — et la possibilité qu'il a de communier avec la raison éternelle, « en vibrant à l'unisson de la vie universelle », c'est-à-dire « en suivant la logique infailible de son perpétuel devenir tel qu'il est représenté à nos sens et à notre raison par l'universelle harmonie des choses ».

On le voit, cette révélation est littéralement l'ésotérisme de Moïse, tel qu'il est caché sous le triple voile du *Sepher*, tel que l'ont prêché les brahmes et les bouddhistes, les initiés de Mitzra et ceux de l'Iran, les Gnostiques et les Hermétiques. M. Fauvety affirme encore cet acroamatisme lorsqu'il retrouve, dans la vie de la Terre, le phénomène universel, « soit ce double mouvement d'inspiration et d'expiration, de systole et de diastole, qui devient, dans le Cosmos, le mouvement centripète et centrifuge ». Et cette phrase, extraite du chapitre suivant, ne la dirait-on pas traduite de la Genèse : « La création appartient au domaine de l'idée ; elle est absolue. La réalisation évolutive est toujours relative aux milieux. »

Ce mot d'évolution me ramène au chapitre v, où est exposé le but de la vie : la perfection, dans la plénitude de l'existence ; — définition qui annule le problème du mal, en montrant la relativité comme l'essence de ce dernier, et le néant comme son origine et comme sa fin. A mon grand regret, je suis obligé de

passer rapidement ces nobles pages, remplies d'une si haute philosophie, et d'une exposition si claire, et impitoyable parfois, des faiblesses de l'enseignement de l'Eglise pour nos curiosités et nos aspirations actuelles.

La seconde partie de l'œuvre s'ouvre; c'est la méthode de la connaissance, — méthode qualifiée non d'expérimentale, mais d'*intégrale*. Voici ses règles : soumettre toutes nos impressions, toutes nos notions au contrôle de la raison et réunir les procédés d'investigation inductifs, positifs, expérimentaux aux procédés déductifs, spéculatifs, géométriques, « pénétrant ainsi l'invisible par le visible et fournissant à l'esprit humain une norme pour la vérité et des critères de certitude. » Qui ne reconnaît là, décrite en termes presque identiques, la méthode particulière aux sciences occultes que les magistes ont qualifiée d'*analogique* ?

La réalité du moi conscient : tel est le point de départ de la connaissance ; d'elle découle irrésistiblement la réalité de l'objectif, du Non-Moi. Tout ce qui existe réellement est vrai ; la connaissance de la vérité revient donc à l'observation, intelligemment dirigée.

L'observation des faits nous en découvre, par la généralisation, les lois, c'est-à-dire « les formulés rationnelles qui, dans chaque ordre de phénomènes, ramènent à l'unité la diversité des rapports de même nature ».

Ainsi s'expliquent le mouvement perpétuel de la création incessante, l'enchaînement ininterrompu des

effets et des causes qui, dans le monde physique, conservent l'Univers, dans le monde moral maintiennent les sociétés. M. Fauvety appelle *principes* les lois du monde moral ; il reconnaît la nécessité d'une science des principes, qui s'édifierait au moyen du *critère rationnel de certitude*. Ce procédé consiste en « l'universalisation par la pensée de toute notion, toute idée, tout concept d'un fait qu'on prétend donner comme une loi de la conscience ou comme un principe fondamental. Si on reconnaît alors que l'on peut concevoir ce fait comme s'étendant jusqu'à *l'universel* sans rien perdre de son identité... c'est une loi, c'est un principe ».

Ce critère est appliqué par l'auteur aux principes sociaux tels que l'Ordre, la Liberté, la Justice ; puis aux institutions sociales : la polygamie, le célibat, le prolétariat ; puis aux préceptes de la morale. Enfin la méthode intégrale donne lieu à une nouvelle classification des connaissances humaines, que je ne puis m'empêcher de reproduire, tant elle semble avoir de liens avec l'ésotérisme, — avec la loi mystérieuse de *l'Évolution de l'Idée*.

Tableau encyclopédique des connaissances humaines

SELON LA MÉTHODE INTÉGRALE

<i>Philosophie</i>						
MONDE MORAL		ORDRE RATIONNEL		MONDE PHYSIQUE		
Sociologie	Economique	Néologie	Langage	Néologie	Physico-mécanique	Cosmologie
	Politique		Logique		Physico-chimie	
	Ethique		Mathématique (Musique)		Physiologie	
	Esthétique		Métaphysique		Psychologie	
<i>Religion</i>						

Enfin, l'auteur termine son livre par une magnifique étude sur la religion universelle de l'avenir, digne couronnement d'une œuvre parfaitement pensée et généreusement écrite. Sans se réclamer d'aucune autorité traditionnelle, M. Ch. Fauvety a retracé, d'accord avec le sublime prêtre d'Osiris, la création de l'Univers par adaptation, par émanations, comme diront les Gnostiques plus tard, — nous ayant tout d'abord mis sous les yeux la constitution tri-unitaire de ce Cosmos, constitution que tout le monde connaît pour être celle de la Kabbale, de l'Esotérisme indou, de l'illuminisme moderne. Son exposé des mouvements centripète et centrifuge, c'est toute la magie pratique : faut-il rappeler les définitions de Reuchlin, de Kircher, d'El. Levi ? — Le but de la vie, tel qu'il nous est indiqué là, n'est-ce pas celui que dévoilait le Gautama souriant à ses disciples, « la plénitude de l'existence » ? Et cette négation de l'Inconnaissable, cette toute-puissance de la Volonté, c'est le cri de guerre du penseur de Kapilavot. — Le moi conscient, « point de départ de la connaissance » et le précepte du Phil. Inc. : « Etudier la Nature par l'Homme », ne sont-ils pas identiques ? N'ai-je pas entendu Wronski méditer au moyen de l'analyse ternaire les mêmes raisonnements sur la création de la Réalité ? Enfin, cette classification des sciences n'est-elle pas conçue suivant le triple quaternaire qui régit, dans le Temps, l'Evolution des Faits et l'Evolution des Idées ? (1)

Je saluerai donc en M. Fauvety un maître de la

(1) Voir les chiffres de l'astronomie brahmanique, tous multiples de 12.

philosophie nouvelle, dont l'intuition perçante nous fait jouir d'une échappée lumineuse sur les horizons spirituels de l'humanité, en même temps qu'elle rend un hommage éclatant à la science de nos maîtres traditionnels.

SÉDIR.

GRUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

QUARTIER GÉNÉRAL. — *Nouveaux locaux.* Le Groupe vient de s'adjoindre deux nouveaux centres d'action. Le premier est un local situé sur la rive gauche en plein Quartier latin. Ce local, mis à la disposition du Groupe et des Sociétés adhérentes par le président, prendra le nom de *Salle Fabre d'Olivet*. Il comprend quatre chambres, dont deux très grandes, et servira aux examens et à certains groupes d'études.

Le second est le *Laboratoire d'études pratiques* disposé pour les études d'astronomie et d'astrologie, d'hermétisme et de magie. Il comprend trois grandes pièces, dont une salle pouvant contenir trente auditeurs, et est *exclusivement réservé aux groupes fermés*. Nous rappelons qu'aucun membre n'est admis à faire partie de ces groupes avant un stage de six mois au moins. Les frais sont couverts exclusivement par les officiers des groupes intéressés. A ce propos, signalons les dons de plusieurs meubles faits par notre frère Quærens, pour la plus grande part, par M^{lle} Wolska, par Marc Haven et par Papus pour le reste et la mise à notre disposition d'une lunette astronomique par M. Bussereau.

Groupes d'études pour 1892-1893. Le but des Groupes d'études a paru en son entier dans le *Voile d'Isis* (n° 88). Voici la liste des officiers du Groupe pour cette année : Marc Haven, A. François, Papus, Selva, Lucien Mau

chel, Julien Lejay, Emile Michelet, Augustin Chaboseau, L. Stevenard, Paul Sédir, M^{lle} A. de Wolska, G. Vitoux, Jules Lermina, G. Caminade, L. Delfosse.

Cette liste est établie d'après les numéros d'ordre des Groupes. D'autre part, voici quels sont les directeurs des sections : M. L. Lemerle pour les études pratiques, Stanislas de Guaita pour les études théoriques et le Comité de direction du Groupe pour la propagande.

GRUPE N° 4

Paris, 18 octobre 1892.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Le Groupe n° 4 a repris ses études du spiritisme.

Après avoir essayé infructueusement, pendant plusieurs séances, de provoquer les phénomènes de déplacements sans contact dans une salle éclairée par une faible lueur violette, nous avons dû recourir aux anciens errements et nous replonger dans l'obscurité la plus complète.

Notre dernière séance a eu lieu le 11 octobre, à neuf heures.

L'assistance se composait de neuf personnes, dont trois médiums.

Tout d'abord, après la prière d'usage, nous reçûmes, en lumière, par l'écriture mécanique, les instructions nécessaires pour la séance obscure ; puis on enleva la lumière.

Les phénomènes qui se produisirent alors furent les suivants :

Nombreux déplacements sans contact, projection de fleurs sur deux assistants; enlèvement, à une grande hauteur, d'une table en contact avec deux médiums.

Repos de quelques minutes, en lumière.

Nouvelle séance obscure.

Cette fois, les phénomènes constatés au cours de notre séance du 7 mars se reproduisent :

Les chaises de deux médiums, M^{mes} O... et C..., sont, ainsi que la mienne, tirées assez fortement; puis, un bruit semblable à une petite décharge électrique se

fait entendre au-dessus de la tête des médiums placés à côté l'un de l'autre.

Nous obtenons, de cette manière (en adoptant une décharge pour A, deux pour B, etc.) des communications très intéressantes.

L'intelligence qui se manifeste ainsi affirme avoir vécu, sur la terre, dans un corps humain. Interrogée sur la manière dont se produisent les phénomènes, elle se tait.

La séance spirite est levée à onze heures.

Après cette séance, nous tentons, avec succès, quelques expériences de magnétisme d'une pièce à l'autre, *toutes portes closes*.

Veuillez recevoir, Monsieur le Directeur, l'assurance de mon entier dévouement.

A. FRANÇOIS.

OCCULTISME PRATIQUE

EXTÉRIEUR

PROVINCE (*France*)

Nous recevons de notre groupe de Montpellier les renseignements suivants :

MONSIEUR PAPUS,

J'ai l'honneur de vous adresser quelques observations que nous avons faites dans un groupe d'amis tous occultistes, et en partie membres du groupe ésotérique de Montpellier, parfaitement sérieux avec un contrôle rigoureux.

Nous étions cinq autour d'une table ronde faisant l'évocation comme elle se fait d'habitude dans les séances de spiritisme. Après quelque minutes d'attente, des bruits secs ne tardent pas à se faire entendre dans la table ; nous demandons qui est là : c'est l'esprit familier qui vient à chaque séance. Après quelques demandes suivies de réponses assez satisfaisantes, nous lui demandons s'il peut arrêter le balancier d'une pendule qui se trouve sur une cheminée à un mètre de la table.

Réponse affirmative.

Nous attendons : la pendule ne s'arrête pas. Alors je me lève de la table, je fais des passes magnétiques sur la pendule, puis je place les mains une de chaque côté du balancier à distance de dix à quinze centimètres avec la volonté persistante de m'opposer au mouvement de va-et-vient.

Le tic-tac du balancier devient irrégulier et s'arrête.

Est-ce l'esprit ? je ne le crois pas.

Je crois plutôt que la concentration de la volonté serait une des causes de l'extériorisation de la force psychique qui agit directement sur le balancier ; les expériences de W. Crookes nous l'ont assez démontré. Il est certain que M. Home agissait aussi avec volonté, pour extérioriser sa force psychique, ce qui a étonné le monde savant.

Après avoir répété l'expérience, sans avoir recours à l'évocation spirite qui est fort inutile, nous sommes passés à tour de rôle tous les cinq : les quatre premiers sont restés un quart d'heure à vingt minutes sans résultats ; enfin le cinquième obtint un succès, et resta seulement dix minutes ; je le crois plus sensitif que les autres. Je ferai observer à M. Papus qu'aucun de nous n'est nullement médium : de là nous avons conclu que presque tout le monde peut facilement en faire autant sans être absolument médium.

Puisque la médiumnité est à l'état latent chez tous, il s'agit de la développer par des exercices de ce genre.

J'avouerai que l'expérience est un peu fatigante, mais on n'a rien sans peine,

C. BOURGUET,

*Membre du Groupe indépendant
d'Études ésotériques de Mont-
pellier.*

ÉTRANGER (*Pologne occidentale*).

Notre délégué général, M. le Dr Czinski, actuellement en tournée de propagande dans la Pologne occidentale (duché de Posen), a réussi, malgré de violentes luttes de presse, à établir une représentation active et sérieuse de l'occultisme dans ces régions.

Une nouvelle branche du Groupe a été établie par lui à *Thorn*, la patrie du grand Copernic, une autre branche à *Svoda* et une troisième à *Posen*.

Dans cette dernière ville, les journaux cléricaux ont fait une campagne acharnée qui n'a pas empêché la réussite de l'occultisme, défendu par la presse libérale.

A la suite de ces succès, le Comité de Direction du Groupe a décidé de délivrer un nouveau diplôme d'honneur au D^r Czinski.

BRANCHE KUMRIS (*Bruxelles*)

ORDRE DU JOUR N° 32

DISPOSITIONS COMPLÉMENTAIRES

N° 28. Les études se poursuivent selon l'ordre déterminé à la fin de chaque séance.

Le rapporteur de chaque étude en expose le sujet.

N° 29. Le Comité directeur du quartier général institue un *Conseil kymrique* destiné à conserver les traditions du Groupe. Ce Conseil est réuni et composé par le *délégué* quand et comme les circonstances l'exigent.

Les nominations et en général toutes les dispositions complémentaires sont prises par lui de façon à revêtir un caractère collectif et impersonnel (*par ordre*).

N° 30. Le *Conseil kymrique* (sauf dispositions ultérieures),

Vu les articles 3, 21 et l'ordre du jour 29,

ARRÊTE :

L'article 21 est ainsi modifié et complété :

Vu l'extension des études ;

Vu la sélection croissante manifestée dans le Groupe ;

Vu la nécessité de diviser le travail, conformément à la diversité des intérêts pour une étude plus rapide en des réunions plus fréquentes,

Il est institué, au sein de KVMRIS, les sections suivantes :

A	Paracelse. (Réalisation)	Degrés et rituel.	Magie-Kabbale.	MM. Gilkin.
BC provis. réunies	Ram. (Adaptation)	Sciences divinatoires	Astrologie. Physiognomonie.	Lijau.
D	Van Helmont. (Pratique)	Expériences. divinatoires	Psychométrie. Télépathie. Hypnotisme. Magnétisme.	Léo de Morville.
E	Fabre (Théorie)	Philosophie, Art, Histoire, Symbol.	Les vers dorés pythagoriciens de Lysis, par Fabre d'Olivet et toutes les questions qui s'y rattachent.	Sigogne.

Les membres sont nommés dans les sections par les directeurs.

L'économie de chaque section est indépendante, sauf le respect des dispositions générales, de l'homogénéité du Groupe qui ne doit en rien être compromise et du programme d'études, l'obligation des rapports vis-à-vis de la collectivité sociale et l'exclusion de toute personne étrangère au Groupe.

Les rapports sont classés comme cahiers kymriques (voir art. 26) après approbation du Conseil. Un rapport général est adressé au Centre au mois de juin de chaque année.

Les sections font numéroter leurs études à l'ordre du jour de la Branche.

Le reste de l'article 21 continue à sortir ses effets pour les séances plénières.

L'article 23 est rapporté.

LE CONSEIL.

SOCIÉTÉS ADHÉRENTES

ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE-CROIX

RÈGLEMENT DU SUPRÊME CONSEIL

A. — Le Suprême Conseil comprend trois chambres :

la Chambre de Direction, la Chambre de Justice et la Chambre d'Administration.

§ 1^{er}. Art. 1^{er}. — La *Chambre de Direction* se compose de trois membres : le fondateur et deux membres nommés par lui pour dix ans.

Art. 2. — La Chambre de Direction a tous pouvoirs pour diriger l'Ordre, pour établir les règlements de l'Ordre, les modifier ou les renouveler.

Art. 3. — La Chambre de Direction nomme tous les autres membres du Suprême Conseil.

Art. 4. — En cas de contestation quelconque, la Chambre de Direction est arbitre de droit.

Art. 5. — Elle enregistre tous les actes qui devront, pour être valables, porter la signature du président et du délégué général, ainsi que les cachets de l'Ordre.

§ 2. Art. 6. — La *Chambre de Justice* constitue le Tribunal de l'Ordre. Elle se compose de trois membres nommés pour deux ans par la Chambre de Direction.

Art. 7. — Tout R+C accusé d'avoir enfreint les règlements sera admis à s'expliquer devant la Chambre de Justice, ou, dans les cas graves, devant le Suprême Conseil, toutes Chambres réunies.

Art. 8. — Dans les cas les moins sérieux, il sera charitablement reprimandé; il peut même être suspendu. Pour les délits les plus graves, il est passible d'exclusion.

Art. 9. — La Chambre de Justice, plénière ou non, ne peut être saisie d'une plainte que par l'intermédiaire de la Chambre de Direction, qui joue en ce cas le rôle de Chambre des mises en accusation.

En effet, dès qu'une plainte est formulée contre un R+C, la Chambre de Direction examine s'il y a lieu ou non de suivre l'affaire.

Si la chose est de peu de conséquence, le président ou l'un des membres du Suprême Conseil, délégué à cet effet, admonestera en secret le délinquant. Le délit semble-t-il d'importance? la Chambre de Direction renverra ledit inculpé devant la Chambre de Justice, ou devant la Cour plénière du Suprême Conseil, s'il y a des intérêts généraux de l'Ordre.

Art. 10. — Dans les cas où la plainte émanant d'un

R+C est évidemment dénuée de tout fondement, la Chambre de Direction aura à examiner si le plaignant a sciemment calomnié son frère. Dans cette hypothèse, la Chambre de Direction peut décider que ledit dénonciateur sera traduit devant la Chambre de Justice, pour s'entendre condamner à la peine qui eût été portée contre le frère indûment accusé par lui.

§ 3. Art. 11. — La *Chambre d'Administration* contrôle tout ce qui a trait à l'administration de l'Ordre. Elle délègue un ou plusieurs membres pour remplir les différentes fonctions qui lui incombent (Finances, Archives, Secrétariat).

Art. 12. — Jamais, sous quelque prétexte que ce puisse être, une somme quelconque ne saurait être perçue, comme droit d'initiation, frais d'examen, de diplôme, etc...

Art. 13. — Les frais généraux sont soldés sur une caisse uniquement alimentée en principe par les dons volontaires des membres du Suprême Conseil.

Art. 14. — On décidera, le cas échéant, si l'on doit accepter les dons d'autres frères que les membres du Suprême Conseil. Ces dons ne pourront du moins être reçus que sur autorisation formelle du président dans le Conseil ; ils seront encaissés sous le contrôle de la Chambre d'administration dudit Conseil.

Art. 15. — Le Suprême Conseil, toutes chambres réunies, constitue la cour plénière du Suprême Conseil, en action.

§ 4. Art. 16. — Pour le mode d'entrée des membres dans l'Ordre, voir le règlement antérieur (*Initiation*, avril 1892). Le résultat de l'enquête est transmis à la Chambre de Direction qui décide de l'admission ou du rejet de la requête du postulant.

Art. 17. — *Cas d'exclusion ou de refus d'initiation.* Ne peuvent être affiliés, à moins d'une dispense spéciale, tout exceptionnelle, les tenants de certaines industries, tels que logeurs, hôteliers, cafetiers, bookmakers, etc., ainsi que les somnambules ou spirites pratiquant pour de l'argent. La dispense ne peut être accordée, en des cas très rares, que si le candidat irrégulier a rendu à l'Ordre un service notable, ou lutté utilement, et d'une

sorte suivie, pour la propagation de nos doctrines.

Art. 18. — Après avis de la Chambre de Direction, le candidat est admis à l'examen ; au début de l'examen, le président du jury lui donne connaissance des règlements généraux et des engagements qu'il doit prendre vis-à-vis de l'Ordre.

Art. 19. — Pour le programme des examens, voir l'*Initiation* (avril et août 1892).

Art. 20. — Le jury d'examen est nommé par la Chambre de Direction, à laquelle doit appartenir au moins un des trois membres qui le composent. Dans un cas de nécessité absolue, un membre de la Chambre de Direction peut représenter le jury à lui seul, mais sous condition de faire valider les diplômes délivrés par qui de droit.

Art. 21. — Après l'examen, le jury délibère sur l'admission ou l'ajournement du candidat, suivant ses notes, et lui fait connaître sa décision.

ORDRE KABB. DE LA ROSE † CROIX

C'est par suite d'une regrettable erreur que l'article publié dans notre numéro d'octobre sous ce titre : la *Gnose de Valentin* est signé *L. Lézard*.

L'auteur de ce remarquable travail (composition écrite pour le grade de licence en Kabbale) est M. LÉONCE CÉZARD, licencié en droit et Rose † Croix du deuxième degré.

OCCULTISME PRATIQUE

La force psychique serait-elle le diable ? Il est des moments où on pourrait le croire. Depuis près de deux ans on n'entend parler que de ses fredaines : à Paris, dans les départements, en Angleterre, en Italie, en Amérique, par toute la terre, les journaux ont leurs colonnes pleines de ses faits et gestes. Voici une petite historiette que j'extraits d'un article très intéressant du docteur Olinto del Torto qui a paru dans un journal très scien-

tifique et très sérieux, *Il Magnetismo ed Ipnatismo* qui se publie à Florence.

« Il y a trois ans, écrit l'auteur de l'article, — je ne fais que le traduire, — il y a trois ans, il arriva à Florence, près de *Porta-San-Gallo*, un événement quasi-surnaturel dont l'autorité dut s'occuper.

« C'était un soir, dans une maison où tout était plongé dans le silence; la domestique était rentrée dans sa chambre et sur le point de se mettre au lit. Tout à coup la sonnette placée au-dessus de sa tête retentit. S'imaginant que sa maîtresse l'appelait, elle s'empressa d'accourir et lui demanda si elle avait besoin de ses services. « — Je n'ai besoin de rien, répondit la maîtresse, je ne « vous ai point sonnée. » La pauvre fille tout abasourdie retourna à sa chambre et jeta les yeux sur la sonnette. Celle-ci se fit entendre de nouveau. La servante eut grand'peur; néanmoins elle éteignit sa bougie et se coucha. La sonnette ne bougea plus de la soirée, mais, le lendemain, elle se remit à carillonner. Vainement on coupa les fils: son tintamarre n'en fut pas moins assourdissant. On eut recours alors à l'autorité... mais la diabolique sonnette, en présence de ses représentants, n'en fut que plus tapageuse. Enfin, ceux qui habitaient l'appartement, résolus d'en finir, décidèrent de transporter ailleurs leurs pénates. Malgré cette mesure de précaution, la sonnette continua de prendre ses ébats dans la nouvelle habitation. Un médecin qui visitait la maison remarqua que l'incorrigible sonnette renouvelait son sabbat chaque fois que la domestique dirigeait ses yeux sur elle. En effet, c'était là la vraie cause de la sonnerie. On donna congé à la domestique inconsciente; celle-ci partie, la cause ayant cessé d'exister, l'effet cessa et la sonnette redevint, comme avant, raisonnable et muette. »

La pauvre fille, à qui les caprices de la malencontreuse sonnette firent perdre sa place, se trouvait être sensitive au suprême degré. Elle projetait hors de son corps, à son insu, une certaine somme de force psychique, et lorsque, sans le vouloir, elle tournait ses regards vers la sonnette, les effluves qui jaillissaient de ses yeux la faisaient mouvoir.

Un spiritite ne manquerait pas de dire qu'une intelli-

gence malicieuse errante dans l'ambiant s'emparait de la force que l'innocente fille dégageait de son corps et s'en servait pour agiter la sonnette et la faire retentir. Ce spirite aurait-il tort ? Je n'en suis pas bien convaincu, car, par moments, la force psychique semble employée et dirigée par une intelligence. La société dialectique de Londres, qui se compose des premiers savants de l'Angleterre, a fait sur la force psychique des expériences aussi curieuses que concluantes, et, dans un rapport où elle constate ses merveilleux effets, elle reconnaît qu'il ne serait pas impossible que cette force mystérieuse fût dirigée dans certaines circonstances par une intelligence. C'est une question qui mérite d'être sérieusement étudiée.

HORACE PELLETIER,
Correspondant du Groupe
indépendant d'Études éso-
tériques.

LE COURRIER BIBLIOGRAPHIQUE

JULES BOIS. *Les Noces de Sathan* (drame éso-
térique) avec un
dessin de M. Henri Colas. Paris, Chamuel, 1892, une pla-
quette in-18, papier de luxe, 36 pages.

L'œuvre dramatique du rédacteur de *l'Etoile* a été jouée au théâtre d'Art, le 30 mars dernier. La partie inédite de ce livret, c'est donc les considérations que l'auteur a insérées en tête, sur le *Symbolisme des Noces de Sathan et le drame éso-
térique*. « Il y a deux sortes de théâtres, comme il y a deux sortes d'âmes, nous dit le poète : le théâtre de Melpomène et le théâtre d'Hermès. Sur la scène de Melpomène triomphent la fatalité et les passions... la bacchante, qui incarne les plus égoïstes instincts inférieurs... Quand l'âme inférieure s'endort, lasse de s'être avilie, l'autre âme s'éveille, celle qui pleure des larmes de noblesse et qui porte à son front une nostalgie de l'Idéal qui s'appelle le Repentir. » C'est sa voix qui retentissait dans les chœurs ramiques ; dans les rites de Tempé, c'est sa culture que pratiquait l'initiation égyptienne.

Les *Noces de Sathan* tentent, de l'aveu même de l'auteur, la réalisation des promesses ésotériques incluses dans les *Noces de Pluton et de Perséphone*. Au Temple de la bonne déesse, Perséphone-Psyché « passait du noir Pluton au radieux Dionysios » ; « et un découragement immense nous gagne à cette indéfectible loi cyclique par laquelle nous ne serions jamais totalement damnés ou sauvés ». Car, depuis la venue du Christ, il semble à M. Jules Bois que « la loi de l'amour et du salut radical prime désormais... la loi de l'involution et de l'évolution. » Je ne sais si je comprends à côté, mais il me semble que, cette dernière étant la cause, étant l'existence même de la Vie, du Kosmos, il ne peut y avoir de loi au-dessus d'elle ; que si, pour rester dans le monde humain, quelques privilégiés gravissent plus rapidement que la masse, par la puissance de désir qu'ils contiennent, de semblables Volontés existaient avant le Christ ; et que la venue même de Jésus concorde avec une phase de l'Evolution sans en modifier pour cela le cours. D'ailleurs, cette « alternative de jour et de ténèbres, d'enfer et de ciel... » n'est régulière que considérée comme trajectoire d'une hélice à surface conique, et non comme spirale plane.

Ce qui peut être affirmé c'est que « le salut viendra par la Femme et l'Intuition. » Cette phrase est elle-même une intuition, dont les conséquences étonneraient par leur profondeur le méditatif assez puissant pour les concevoir et les réaliser toutes. La Psyché de M. Bois, c'est donc la Femme qui sait, vierge de cœur, vierge de corps, mais non d'esprit ; « elle symbolise cette rédemption par la pureté violente, qui n'a pas peur, parce qu'elle l'a spiritualisé du baiser. »

Celui à qui il est destiné, ce baiser, n'est pas le Satan kabbalistique, le *Διάβολος*, « c'est l'Humanité palpitante d'inquiétude et de révolte, toute transfigurée par le prestige des pervers désirs, ... c'est l'Ennuyé, c'est le Désabusé », c'est

... l'artiste et le dilettante qui froisse
Les étoiles avec des doigts incurieux,
Et qui profane lâchement pour jouir mieux.

En vain, Psyché lui montre-t-elle les jouissances saintes de la douleur soumise, en vain les Elohim glorieux exhalent-ils devant lui la tendresse divine, Sathan ne veut pas du salut commun, il ne souffre pas la blancheur :

Le mal bête m'écoeure et j'ai l'horreur du Bien.

Devant le daïmon passent Adam et Eve, amoureux d'inconnu, Caïn, supputant les gains de sa sœur, la courtisane ; les démons stercoraires, les incubes, les succubes achèvent d'écoeurer l'ennui hautain de Sathan ; les viveurs représentés par Méphistophélès, les savants bien pensants et sceptiques, Faustes abâtardis, sont enveloppés par les Hétaïres, étalant leur vice bisexuel ; puis se dresse, « ultime tentateur », le fantôme d'Ennoia, le Passé, la beauté factice, le grand Pan vaincu. C'est Psyché qui vaincra, Psyché dont l'irrésistible étreinte a terrassé le formidable athlète :

... Il se dresse hors de l'horreur et des ténèbres,
Lui l'Impur ! ainsi qu'un victorieux Jésus.

Et il crie vers les Elohim un cantique triomphant :

Je grandis ; je suis l'Homme et la Vie et la Mort,
Et je suis la Révolte inquiète, qui mord
Et qui baise, et je suis le fulgurant Remords,
Qui vers le doux rachat soudain a pris le mors.

Je grandis, car je suis le Jésus d'un autre âge,
Le Jésus amoureux, plus fier et moins divin,
Le Jésus rouge et noir incarné dans le vin
Infernal, où la raison des simples naufrage.

tandis que Psyché,

... l'esprit féminin du Calvaire,
Le symbole de la souffrance dans la chair,

lui répond :

Je ne suis pas le Christ, je ne suis que la femme
Je ne suis pas l'Esprit, je ne suis que le cœur ;
Dans l'infini brasier, je ne suis qu'une flamme,
Mais Dieu tout entier coule en le sang de mon cœur.

On le voit, la conception, les idées de ce poème sont de toute beauté. Aurai-je le courage, après cet aveu, de signaler quelques faiblesses d'expression, quelques lacunes dans la réalisation ? N'est-ce pas là le défaut de la cuirasse de la nouvelle poésie, à laquelle M. Jules Bois se rattache par la langue qu'il emploie, à quelque hauteur que plane sa pensée. Et, pour des Idées de cette envergure, le poète ne serait-il pas en droit de réclamer des signes autres que ceux dont disposent les langues modernes ?

SÉDIR.

CORRESPONDANCE

Paris, le 8 octobre 1892.

CHER DOCTEUR,

J'ai lu avec un vif intérêt et un plaisir immense le premier numéro de votre intéressante revue. En créant la *Lumière d'Orient*, vous avez eu une idée resplendissante, pour ne pas dire lumineuse. Oui, cher confrère, votre publication a un brillant avenir. Elle trouvera grâce, non seulement aux yeux des musulmans dont vous glorifiez la religion, mais aux yeux des chrétiens aussi à qui vous faites connaître les beautés du Coran et la pureté des mœurs de ses fidèles. Vous réfutez ainsi les préjugés et les erreurs qui règnent parmi les chrétiens au sujet des musulmans, de même que je le fais depuis de longues années à l'égard des chrétiens vis-à-vis des musulmans en leur dévoilant la morale de l'Évangile. Nous arriverons donc chacun, de notre côté, à faire disparaître l'intolérance religieuse et rapprocher des nations créées pour s'aimer et s'entendre.

En effet, en vous faisant connaître, aux chrétiens, que le Coran n'est incompatible ni avec le progrès, ni avec le développement de l'instruction, vous leur rendez les musulmans sympathiques, et moi, en montrant à ceux-ci que l'Évangile renferme une morale sublime, j'attire

leur affection vers les chrétiens. De ce rapprochement résultera, je l'espère, le progrès et la prospérité des uns et des autres dans les contrées où ils se trouvent en contact.

Et maintenant, puisque nous parlons du Coran, dont nous avons chanté les louanges d'une façon si charmante et si magistrale dans votre *Lumière d'Orient*, permettez-moi de démontrer à vos chers lecteurs que ce livre sacré de l'Islam est tolérant et philanthrope ainsi que le prouvent les versets suivants :

« Certes, ceux qui croient (les musulmans), ceux qui suivent la religion juive et les chrétiens, et les sabéens, en un mot quiconque croit en Dieu et au jour dernier et qui aura fait le bien : tous ceux-là auront leur récompense de leur Seigneur, etc., etc. » (*Coran*, chap. II, verset 59.)

« Le mal et le bien ne sauraient marcher de pair. Rends le bien pour le mal et tu verras ton ennemi se changer en protecteur et en ami. » (*Coran*, chap. XII, verset 34.)

« Une parole honnête, le pardon des offenses valent mieux qu'une aumône qu'aura suivie la peine causée à celui qui la reçoit. Dieu est riche et clément. » (*Coran*, chap. II, verset 265.)

« Ils t'interrogeront comment il faut faire l'aumône, Dis-leur. Il faut secourir les parents, les proches, les orphelins, les pauvres, les voyageurs. Le bien que vous faites sera connu de Dieu. » (*Coran*, chap. II, verset 211.)

« Si un idolâtre demande un asile, accorde-le lui afin qu'il entende la parole de Dieu ; puis, fais-le reconduire en lieu sûr. » (*Coran*, chap. IX, verset 6.)

« Si quelqu'un de vos esclaves vous demande son affranchissement, donnez-le lui, si vous l'en jugez digne. Donnez-leur quelque peu de ces biens que Dieu vous a accordés, etc. » (*Coran*, chap. XXIV, verset 133.)

Ces citations n'ont pas besoin de commentaire ; vos intelligents lecteurs français sauront les apprécier.

L'Islam n'est pas l'ennemi de l'instruction, mais l'ami sincère de la science, ainsi que le prouvent les préceptes et les maximes de Mahomet et des docteurs de sa loi divine ; en voici des extraits :

« Les savants sont les héritiers des prophètes. »

« Acquérir de la science est le devoir de tout musulman. »

« Cherchez la science, fût-elle en Chine. »

« N'attendez aucun bienfait de qui n'est ni savant, ni étudiant. »

« A la science suffit cet honneur que celui qui ne la possède pas prétend la posséder et se réjouit si on la lui attribue. »

« Les savants sur la terre sont comme les étoiles au ciel. »

« Celui qui fait vivre la science ne meurt pas. »

« Le savoir est le fils immortel de l'homme. »

« La science est la vie du cœur et le flambeau des yeux. »

« Réside où tu veux et acquiers de la science et des vertus ; elles te tiendront lieu d'ancêtres. Certes, l'homme est celui qui dit : « Voilà ce que je suis » ; l'homme n'est pas celui qui dit : « Mon père a été. »

Ces maximes ne suffisent-elles pas à prouver combien l'instruction et les savants sont honorés en Orient ? D'où vient donc qu'on a persisté à représenter l'Islam comme une religion favorable à l'ignorance ? Ne faut-il pas voir dans cette calomnie un reste des rivalités religieuses du Moyen âge ?

ABOU NADDARA.

LIVRES REÇUS

Lundis socialistes, 1^{er} vol. Précis historique, théorique et pratique de Socialisme, par B. MALON. — Paris, F. Alcan et à la librairie de la *Revue socialiste* ; un vol. in-18 avec portrait héliogravé.

Ce volume est un résumé et une revision des articles publiés par l'éminent directeur de la *Revue socialiste*, le théoricien le plus autorisé du Socialisme. Bien que rendue claire par ses divisions, cette œuvre fait honneur à l'érudition bien connue de B. Malon, autant qu'à l'élévation de son esprit et à la noblesse de ses aspira-

ations. Le Socialisme dans le passé, le Socialisme idéaliste, le Socialisme de transition, le Socialisme réaliste, le Collectivisme moderne, les réformes sociales urgentes : tels sont les titres des six livres qui préparent le lecteur à saisir tout un plan du Collectivisme futur, inclus dans le livre VII. D'ailleurs, notre collaborateur Augustin Chaboseau rendra prochainement compte de cette œuvre, avec toute la compétence qu'il s'est acquise en ces matières, — et tous les développements que nécessite ce beau travail.

S.

G. DE PANIAGUA. *La Genèse de l'homme*, Paris, G. Carré, un vol. gr. in-8, 1892.

Une revue complète de toutes les notions accumulées par la géologie, l'anthropologie, l'archéologie préhistorique, la linguistique, au sujet de l'évolution animale dont, d'après les théories matérialistes, l'homme ne serait que l'ultime produit : tel est ce livre. M. Paniagua y a mis une forte critique, une information sûre et neuve, le tout exprimé très clairement. L'œuvre est donc didactique pour ceux qui se croient des anthropothèques évolués. Ils ne voient malheureusement que la moitié de la question. — Mais ce n'est pas ici le lieu d'entamer une si grosse discussion. — Je signalerai particulièrement les pages curieuses où M. de Paniagua établit l'universalité et la persistance du culte phallique.

S.

E. FIX. *Panthéon*, poème avec notice historique, une plaquette, in-12, avec frontispice. Paris, chez L. Vanier, 1892.

Une histoire en vers des révolutions de l'esprit français qui ont eu leur théâtre au Panthéon, et qui servent de point de départ à des tirades sincères, mais peu neuves sur la liberté, l'avenir, le progrès, les morts illustres, la suppression de la routine, l'union de la science et du rêve, etc. Le tout précédé d'un dessin à la plume de l'auteur, où il se montre écoutant les leçons de J.-J. Rousseau, qui a soulevé la pierre de sa tombe pour l'instruire.

NOUVELLES DIVERSES

LA STATUE DE BAUDELAIRE

Monsieur,

Nous avons l'honneur de solliciter votre précieux concours pour l'érection d'un monument au poète Charles Baudelaire.

Vous trouverez ci-contre une liste de souscription en blanc pour laquelle nous vous serions tout particulièrement reconnaissants de nous accorder votre bienveillant appui.

Veillez agréer, monsieur, pour votre participation à cette œuvre si éminemment artistique, nos remerciements anticipés et l'assurance de notre plus haute considération.

LE COMITÉ :

Leconte de Lisle, de l'Académie Française, *Président d'honneur*; Paul Bourget, Jules Claretie, François Coppée, Léon Deschamps, Léon Dierx, Anatole France, Stéfan George, Edmond de Goncourt, J.-M. de Heredia, J.-K. Huysmans, Camille Lemonnier, Maurice Maeterlinck, Léon Maillard, Stéphane Mallarmé, Henri Mazel, Louis Ménard, Catulle Mendès, Octave Mirbeau, Jean Moréas, Charles Morice, Nadar, Prince Alexandre Ourousof, Vittorio Pica, Edmond Picard, Henri de Régnier, Adolphe Retté, Jean Richepin, Edouard Rod, G. Rodenbach, Félicien Rops, Aurélien Scholl, Emmanuel Signoret, Armand Silvestre, Stuart Merrill, Sully-Prudhomme, Swinburne, Laurent Tailhade, Auguste Vacquerie, Alfred Vallette, Paul Verlaine, Emile Verhaeren, F. Viélé-Griffin, Emile Zola.

Tous les envois doivent être faits au nom de M. Léon Deschamps, trésorier, chargé de centraliser les recettes et de publier les souscriptions dans *la Plume*, 31, rue Bonaparte.

*
*
*

M. Mascart présente à l'Académie, de la part de M. Charles Henry, une note sur une préparation industrielle et la photométrie du sulfure de zinc phosphorescent, corps remarquable par son inaltérabilité chimique et qui, pour cette raison, peut servir d'étalon photométrique et être appliqué à divers usages scientifiques et industriels auxquels les autres corps phosphorescents ne sauraient être employés. M. Charles Henry a pu, par des expériences délicates, rapporter à une bougie l'intensité lumineuse-maxima de ce corps et est parvenu à représenter mathématiquement la loi de déperdition de sa lumière avec le temps. Cette formule peut servir de principe à des méthodes photométriques entièrement nouvelles.

*
*
*

OUVERTURE DES TRAVAUX DU GROUPE

Le vendredi 11 novembre a eu lieu la réouverture solennelle du Groupe sous la présidence de Camille Flammarion qui a fait une conférence aussi instructive qu'attrayante sur *la Planète Mars*. Après lui, Quærens, notre délégué général pour le sud-est de la France, a défendu le point de vue véritable auquel il faut considérer l'idée de *Patrie* et sa chaleureuse causerie a été fréquemment interrompue par les applaudissements. Enfin *Papus* a parlé en dernier lieu de la *Magie pratique*.

Dès huit heures et demie la salle était comble, et plusieurs de nos amis n'ont pu trouver de place, à notre grand regret. L'assistance, quoique très nombreuse était des plus brillantes, et cette soirée est d'un excellent augure pour l'avenir.

La prochaine réunion a lieu le 18 novembre.

*
*
*

Au dernier moment nous recevons un résumé des travaux effectués dans notre laboratoire de Magie pratique de Province. Nous en reparlerons prochainement.

LA FABLE ET LA CHANSON

Le 24 novembre, jour de la représentation organisée par l'Association des Artistes dramatiques au théâtre de la Gaité, paraîtra un numéro album de vingt-quatre pages, sous ce titre : *La Fable et la Chanson*.

Ce numéro de luxe, édité spécialement par le *Courrier Français*, sera vendu dans la salle par les soins des commissaires, ainsi que dans tous les théâtres de Paris, au bénéfice de l'association.

Ce sera là un joli souvenir artistique à conserver d'une représentation unique dans l'histoire théâtrale.

Ajoutons que notre confrère, M. Jules Roques, a offert gracieusement au président, M. Halanzier, trois mille de ces albums dont les dessins et le texte seront signés de nos principaux dessinateurs et chansonniers. Le comité a accepté cette offre en se réservant de prouver sa gratitude à notre confrère lors de la première représentation qu'il organisera au bénéfice de l'Association de prévoyance des artistes français qu'il est en train de fonder.

Les artistes, littérateurs et chansonniers qui voudraient collaborer à ce numéro en fournissant des documents inédits et intéressants relatifs à l'histoire de la Fable et de la Chanson sont instamment priés de les adresser au *Courrier Français*, 14, rue Séguier. |

Le numéro en question sera composé de façon à pouvoir être ouvert partout : il conviendra aux artistes comme aux pères de famille.



Le Gérant : ENCAUSSE.

L'Initiation du 15 novembre 1892

GEORGES CARRÉ, ÉDITEUR, 58, RUE S^t-ANDRÉ-DES-ARTS

NOUVELLES PUBLICATIONS

L'INDE

APRÈS LE BOUDDHA

PAR E. LAMAIRESSE

ANCIEN INGÉNIEUR EN CHEF DES ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS DANS L'INDE

1 gros vol. in-18 de la Bibliothèque des Religions comparées

FRANCO : 4 FR.

Esquisses Astronomiques

AUTRES MONDES

PAR

AMÉDÉE GUILLEMIN

Auteur du Ciel

1 vol. in-18, avec nombreuses figures. 3 fr. 50

L'Initiation du 15 novembre 1892

VIENT DE PARAÎTRE

LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX

29, RUE DE TRÉVISE, 29

PAPUS

La Science des Mages

ET SES

APPLICATIONS THÉORIQUES ET PRATIQUES

(PETIT RÉSUMÉ DE L'OCCULTISME, ENTIÈREMENT INÉDIT)

Une brochure de 72 pages, texte serré, avec 4 figures

Franco : 50 centimes

Depuis quelque temps on demandait un résumé de l'Occultisme en même temps court, condensé et clair. La plupart des attaques faites contre l'Occultisme dérivent en effet d'une compréhension insuffisante de la *Science des Mages* et de sa transmission jusqu'à nous.

PAPUS, dans sa dernière publication entièrement inédite, résume clairement les enseignements de la Science Occulte sur l'Homme, sur l'Univers et sur Dieu, ainsi que sur l'Astral, la Mort, les phénomènes occultes et la pratique de la Magie.

De plus, l'auteur s'est livré à un travail de recherche très curieux et qui fait honneur à son érudition en donnant, à propos de chacune des principales affirmations, une citation d'un auteur choisi parmi les 24 siècles qui constituent la période historique de la philosophie en Occident.

Ces citations très nombreuses prouvent l'immuabilité de la tradition ésotérique dans ses grandes lignes à travers les âges, et répondent victorieusement aux objections faites à l'Occultisme par des auteurs peu au courant de la question.

Souhaitons à la nouvelle œuvre de PAPUS tout le succès obtenu par les précédents ouvrages du même auteur.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION

14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

DIRECTEUR : PAPUS

DIRECTEUR-ADJOINT : Lucien MAUCHEL

Rédacteur en chef :

George MONTIÈRE

Secrétaires de la Rédaction :

CH. BARLET. — J. LEJAY
PAUL SÉDIR

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

G. CARRÉ

58, rue Saint-André-des-Arts

PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION : 14, rue de Strasbourg. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la *rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la *rédaction* recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la *rédaction*.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement, 58, rue Saint-André-des-Arts.

L'Initiation

Revue philosophique indépendante des Hautes Études



**Hypnotisme, Force psychique
Théosophie, Kabbale
Gnose, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes**

17^e VOLUME. — 5^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 3 (Décembre 1892)

- PARTIE INITIATIQUE...** *Une planche de Khunrath (expl. inédite), avec planche et fig.* **Marc Haven.**
(p. 193 à 203).
- PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE....** *Au seuil du siècle.....* **Dr Sourbeck.**
(p. 204 à 211).
Triomphe de la force psychique **Thomassin.**
(p. 212 à 223).
L'Ancienne religion des Gaulois..... **H. Lizeray.**
(p. 223 à 233.)
Byblys..... **Aleph.**
(p. 233 à 244.)
Causerie sur l'au-delà. **Hutchinson.**
(p. 244 à 257).
- PARTIE LITTÉRAIRE....** *Noël.....* **Vurgey.**
(p. 258 à 259).
Similitude (poésie)..... **Ch. Dubourg.**
(p. 260).
Le Notaire pendu **R. de Maricourt.**
(p. 260 à 263).

Groupe indépendant d'Études ésotériques. — Une manifestation *post mortem*. — Occultisme pratique. — Courrier bibliographique. — Revue des Revues. — Livres reçus. — Nouvelles diverses.

RÉDACTION :
29, rue de Trévise, 29
PARIS

Administration, Abonnements :
58, rue St-André-des-Arts, 58
PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spirituelle dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 50 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiative*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement le 15 de chaque mois et compte déjà cinq années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. CH. BARLET, S. I. ♂ — STANISLAS DE GUAITA, S. I. ♂
— JULIEN LEJAY, S. I. ♂ — GEORGE MONTIÈRE, S. I. ♂
— PAPUS, S. I. ♂.

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ABIL-MARDUK. — ALEPH. — Le F. BERTRAND 18°. — RENÉ
CAILLIÉ. — A. C. TSHÉLA. — CAMILLE CHAIGNEAU. — CHIMUA DU
LAFAY. — G. DELANNE. — DELÉZINIER. — JULES DOINEL. — FABRE
DES ESSARTS. — D^r FUGAIRON. — JULES GIRAUD. — HORACE LEFORT
— L. LEMERLE. — DONALD MAC-NAB. — MARC HAVEN. — MARCUS
DE VÈZE. — LUCIEN MAUCHEL. — NAPOLÉON NEY. — EUGÈNE NUS.
— HORACE PELLETIER. — PHILOPHÔTES. — G. POIREL. — QUÆRENS.
— RAYMOND. — A. DE ROCHAS. — PAUL SÉDIR. — SELVA. — L. STE-
VENARD. — PIERRE TORCY. — G. VITOUX. — F. VURGEY. — HENRI
WELSCH. — OSWALD WIRTH.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD.
— JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. — R. DE MARICOURT. —
— CATULLE MENDÈS. — EMILE MICHELET. — GEORGE MONTIÈRE. —
LÉON RIOTOR. — SAINT-FARGEAU. — CH. DE SIVRY. — CH. TORQUET.

4°

POÉSIE

CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — R. DE MARICOURT
— PAUL MARROT. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES THÉORIQUES ET PRATIQUES DES FORCES
ENCORE NON DÉFINIES DE LA NATURE ET DE L'HOMME

Membres. — Les membres ne payent ni cotisation, ni droit d'entrée. Tout abonné de *L'Initiation* ou du *Voile d'Isis* reçoit sa carte de membre associé sur sa demande.

Quartier Général. — La Société comprend 22 Groupes d'études théoriques et pratiques au Quartier Général, 29, rue de Trévise, Paris.

De plus, une Bibliothèque, une salle de lecture, une salle de conférences, pouvant contenir 200 auditeurs, et une librairie existent au Quartier Général.

Branches. — Des branches de *Groupes Indépendants d'études ésotériques* sont établies en France et à l'Étranger

Le Groupe compte actuellement : 21 branches régulières en France, 30 branches à l'Étranger et 23 correspondants dans les centres qui ne possèdent pas encore une Branche régulière.

Journaux. — *Propagande.* — Outre les volumes édités par la Librairie, le Groupe possède comme organe de propagande :

L'Initiation (revue mensuelle). — *Le Voile d'Isis* (journal hebdomadaire). — *Psyché* (revue mensuelle d'art et de littérature). — *La Bibliographie de la Science Occulte* (bulletin trimestriel). — De plus : *The Light of Paris* (journal hebdomadaire), imprimé en anglais vient d'être créé comme organe de la *Bibliothèque internationale des Œuvres des femmes*, destiné à faire la propagande de l'occultisme dans les pays de langue anglaise.

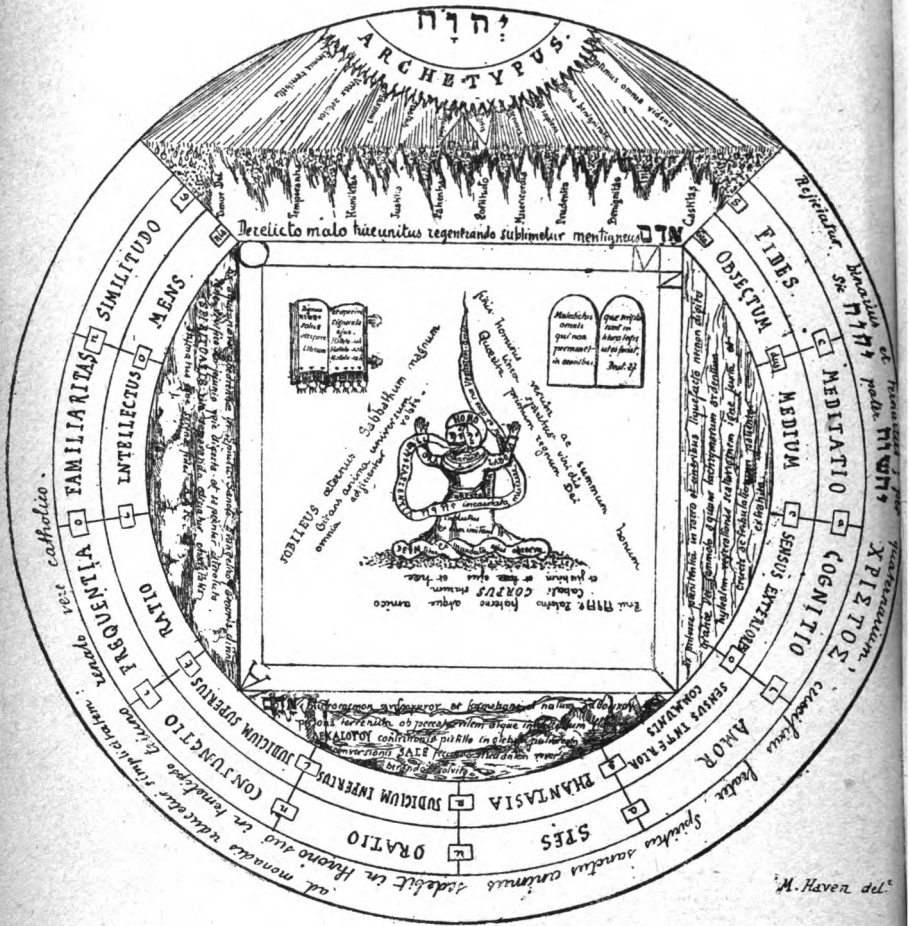


Planche de Khunrath.

M. Haven del.



PARTIE INITIATIQUE

Ordre Kabbalistique de la Rose † Croix

(THÈSE DE DOCTORAT)

EXPLICATION INÉDITE D'UNE PLANCHE
DE KHUNRATH

La planche de Khünrath que nous étudions ici se trouve généralement placée la septième dans la plupart des exemplaires de cet auteur, quelquefois mais rarement la quatrième.

Devons-nous voir un symbolisme dans cette classification?

Nous ne le pensons pas: les planches de Khünrath affectent un ordre quelconque et leur immense variété d'importance comme symbole et comme doctrine nous font croire que si chacune renferme un enseignement profond, du moins l'ensemble n'a pas été ordonné vers un but spécial.

Cette planche est celle du grand Sabbat: on y reconnaît immédiatement au centre, sous la forme quaternaire, la pierre avec son nom XAOΣ ou OMNIA.

Elle surgit des éléments sublimés (1) : à gauche l'air nouveau spirituel né de l'eau et vivifié par le feu divin ; à droite l'eau précieuse faite de poussière liquéfiée ; en bas la terre rouge fécondée par la conversion du sel et prête à porter ses fruits ; au milieu, enfin, le mercure bisexué régénéré par le feu dont il est dit dans l'exergue : *Regenerando sublimetur mentigneus* καθολικος אדם, c'est l'androgynie à l'âme de feu dont les bras et la tête tracent le signe Ψ indiquant par là à celui qui médite la nature et l'intensité du feu à employer pour l'œuvre des trois jours (2), c'est la matière adamique devenue la Pierre Rouge (3), c'est le grand œuvre terminé. Un serpent comme une flamme s'enroule autour du personnage, et sa devise révèle la première partie de l'œuvre et la fixation du volatil : *יהוה יחשיבא sapientia יהוה incarnata doce nos veritatem*. On lit sur lui : *Homo binarium rejiciens, Christo indutus, et eum imitans*. Le binaire rejeté, c'est la nuit vaincue par la double clarté de l'encensoir et de l'athanor (4) ; à cette double clarté seulement peut se manifester le passage de la couleur blanche à la couleur du Phénix, la terminaison du grand magistère. Un seul vêtement, la robe de l'initié, couvre les deux figures : sur le bord de la robe plongée dans le sable du monde élémentaire se lit la formule du devenir :

(1) *Apoc.*, xxi, 7 ; et *Lettre philosophique*, trad. de l'allemand, 1671. chap. « De l'Eau ».

(2) Ch. Khünrath, *Amphitheatrum*, III, question VIII, p. 201.

(3) *Quæ rubedo perfectæ fixationis et fixæ perfectionis est signatura*. Khünrath.

(4) Planche VI de Khünrath, *le Laboratoire*.

Deum time et mandata ejus observa. Au centre, centre de l'image et du pentacle, est inscrite la formule du fils, du monde moyen, la loi de l'astral ; à la tête, unifiée, est réalisé le signe véritablement tout-puissant de la pierre philosophale, le π catholique.

A droite et à gauche, selon le mode cabbalistique, sont les préceptes positifs (248. $\pi\psi\tau\eta$) et les préceptes négatifs (365 $\pi\psi\tau\eta\lambda$) de la loi : le binaire avec la loi dure de Geburah, le septenaire avec la loi clémente de Gedulah ; à droite, ce sont les symboles, les préparatifs, l'étude longue et préliminaire de l'alchimiste, c'est la force magique du pentagramme dans la conception, arme donnée à celui-là seul qui la désire, la comprend et sait la mériter. A gauche, c'est, dans le monde réalisateur, la marche à suivre, le sentier d'où tout écart est un pas mortel : c'est l'obéissance absolue à ce qui est écrit dans le sceau de Schlomoh et dans la pentacle cruciforme. Mais si le fils à qui ces conseils sont donnés a su consacrer le talisman, s'il a compris et strictement observé le mode opératoire du livre des maîtres, alors qu'il espère et se réjouisse ; dans l'athanor éblouissant de feu, il verra au double courant des flammes (1) apparaître la pierre couleur de paon (IUNO) que les sages nomment aussi UNIO et que nous voyons briller dans les flammes doubles ascendantes et descendantes au sommet de la planche symbolique.

Telle est, d'une façon générale et au premier coup

(1) *Nuctéméron des Hébreux*, x^e heure. $\text{Ἐν ἡ ἀναίγωνται πλὴκαί τοῦ οὐρανοῦ, etc.}$

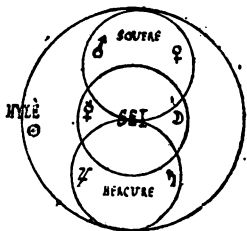
d'œil, l'ensemble de la composition : une étude détaillée de chacun des symboles nous permettra d'approfondir la pensée de l'auteur et d'y reconnaître, derrière le sens particulier à telle ou telle branche des sciences occultes, la doctrine générale.

Le personnage central, si nous considérons le schéma de son dessin, se présente comme composé de trois cercles : tête, poitrine, segment inférieur, reliés et enveloppés par le cercle plus grand de la banderolle qui sort de sa bouche ; ce dernier, incomplet, est, nous l'avons vu, fermé par le schin que forment la tête et les bras de la figure. Ce ψ , nous en savons la valeur ; c'est, comme l'a dit Eliphas Lévi, le flambeau planté entre les cornes du bouc de Mendès, c'est la rose de la Rose-Croix, comme l'a fait voir l'étude magistrale de Stanislas de Guaita sur une planche de notre auteur : nous retrouvons là signifiée l'immense valeur de la prière magique, la puissance de l'homme de Désir. Chacun des bras de la lettre porte la loi de la vie humaine en évolution, le binaire *ora et labora*, loi de reproduction (אב) et de lutte auquel correspond le premier nom divin יה, celui par lequel Dieu créa toutes choses.

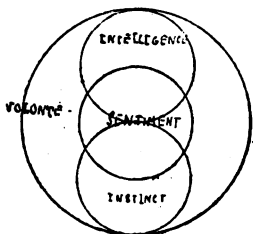
Ces trois segments du personnage, synthétisés et comme fondus dans une unité supérieure, nous donnent la clef des lois générales qui régissent les trois mondes : monde élémentaire, lois alchimiques de la matière ; microcosme, lois psycho-physiologiques de la vie ; macrocosme, lois générales d'existence et principes d'évolution.

Élémentairement, nous y voyons, réuni dans la

sphère d'Hylé, le ternaire des qualités premières : soufre, sel, mercure. Les métaux dans leurs correspondances planétaires se rangent symétriquement et par genre (+ et -) dans les différents cercles créant les binaires analytiques des trois principes. Trois qualités, quatre éléments, sept formes évoluées, synthésisés, n'est-ce

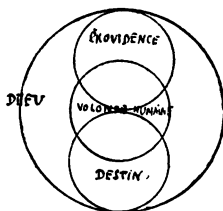


pas là la pure doctrine alchimique, féconde et universelle application de la théorie des nombres à tout ce qui se meut dans le temps et dans l'espace ?



Psychiquement, c'est la volonté ou âme humaine enveloppant les trois sphères instinctives, sentimentales

intellectuelles, chacun de ces trois principes se pénétrant d'ailleurs l'un l'autre de façon que toute émotion affectant l'un d'eux retentisse sur les deux autres, produisant, si un contre-ordre volontaire ne survient, une série de rotations fatalement déterminées



(action du Destin). Dans le macrocosme, la volonté humaine ne joue plus qu'un rôle intermédiaire : au-dessus et au-dessous d'elle viennent se placer deux formes des lois divines : Providence et Destin, l'une

spécialisée par le caractère de nécessité de toutes ses œuvres, l'autre par l'absolue liberté de ses impulsions originelles. Sans la volonté humaine, ces deux forces n'auraient nul point de contact et, partant, pas de résultante, pas d'action effective; le tout synthétisé dans l'absolu vivant, dans la sphère divine. Et là comme dans le microcosme, tout ébranlement d'une sphère réagit sur les autres; le Verbe humain dans sa sphère d'action est créateur à moins qu'un contre-ordre n'émane de la sphère divine. Car la chaîne d'or qui descend du brillant Olympe jusqu'au fond du Tartare est telle que nul mouvement des profondeurs ne se transmet à l'Olympe, mais que chaque éclair sorti des yeux de Jupiter, chaque parole de sa bouche émeut jusqu'aux plages les plus reculées de la terre et des enfers.

Autour du personnage un triangle triple de légendes nous donne les trois formules suivantes :

Sabbathum magnum, jubilæus æternus, finis hominis verum ac summum bonum frui יהוה paterno, fraterno, atque amico.

Cabali corpus starum, girans anima universum, linea spiritus viridis.

Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.

Formules qui correspondent également aux trois mondes et que nous interpréterons dans le sens alchimique seulement, la transposition aux deux autres mondes en étant aisée.

La première inscription, la plus interne, indique à

l'adepte la recherche du mercure dans le monde élémentaire (1).

Connais d'abord la matière dans ses lois étroites et fatales, l'enchaînement de ses phénomènes, admire la Providence ourdissant la trame du Destin, pénètre en les secrets de Geburah (*Justitiam*) à Malchut (*Regnum*), du plomb à l'argent, réalise en ton laboratoire les conditions d'éclosion de l'or, et bientôt tu connaîtras le pays d'Havila dont parle le *Sepher Bereshit*, chap. II, v. 12.

La deuxième inscription correspond à l'ordre intermédiaire au second pas de l'œuvre ; la ligne verte qui entoure l'univers et le meut tout entier, Khünrath en symbolise ailleurs l'essence sous le nom du lion vert dissimulé et caché dans les cavernes du mont Saturne, qu'il faut aller chercher et attirer par des caresses et des flatteries spéciales à sa nature et faire sortir ~~en~~ plein soleil. Enchaîné, ce lion te sera soumis, et tu deviendras alors pareil aux Mages assyriens dont le glaive s'enfonce dans la gorge du taureau ailé. Cette deuxième période correspond aussi au deuxième jour qui doit être une œuvre de fixation et de séparation.

La troisième inscription symbolise la troisième période et la réalisation complète du grand œuvre

(1) Cf. Poisson, *Théories et Symboles*, p. 79.

« C'est le Mercure des mercures
Et maintes gens mettent leurs cures
De le trouver pour leur affaire,
Car ce n'est mercure vulgaire. »

JEHAN DE LAFONTAINE.

dont la signature est le π , septenaire des septenaires qui met au front du philosophe « une gloire divine plus grande que la mitre sacerdotale ou la couronne royale » (1).

C'est la possession absolue de la formule des mutations : car, de même que l'homme uni à Dieu est Dieu et veut ce que Dieu veut, de même la pierre unie au monde majeur par le ferment du monde transforme toute chose en toute chose. La richesse et le bonheur qui naissent de la réalisation de l'œuvre sont indiqués par la possession de l'arcane $21 = 7 \times 3 = 4$, développé dans ces promesses : le séjour dans la maison du Père (*paterno* יהוה) et la cause fraternelle (*fraterno*) au-devant de l'enfant prodigue (*et amico*) (2).

Formant le cercle d'enveloppement extérieur, un triple anneau émane, d'une part, du flamboiement supérieur pour venir s'y absorber de l'autre : dans la lumière d'en haut se détachent les quatre lettres du tétragramme, et dix rayons, droits et purs, s'en échappent, répandant sur l'Univers les dix splendeurs de leur vertu. S'élevant vers elles du monde inférieur,

(1) Khünrath.

(2) Cf. *Apoc.*, v. 6: « *Agnum stantem tanquam occisum,* » et v. 14: « *Et quatuor animalia dicebant amen et viginti quatuor seniores ceciderunt in facies suas et adoraverunt vivan- tem in secula seculorum.* »

Là réside un des secrets du grand œuvre et Kircher (*Œdipe égyptien*) n'a fait que commenter kabalistiquement ces versets quand il a dit : *Moses itaque XLIX solummodo portarum notitiam habuit et per eas legem divinam investigavit ; ad L minime permissus. Josue vero XLVIII tantum notitiam habuit unius minus quam Moses et Salomo frustra laboravit ad reaperiendam illam : hanc solus Deus homo Christus.*

dix flammes portent vers l'absolu les relatives aspirations d'idéal de l'homme, et quelles profondes leçons dans chacune de ces correspondances, quel symbolisme, ne fût-ce que dans l'oscillation, les dentelures, l'incertitude de ces flammes matérielles et brûlantes en face de l'impassible sérénité du rayonnement supérieur ! Ce seul détail vaudrait une étude particulière.

Des trois cercles, les deux plus internes qui tournent en sens inverse comme on le voit encore dans certains pentacles représentent les deux branches de l'échelle de Jacob : c'est, comme le montre une inscription presque invisible, l'échelle de l'union, les degrés de la connaissance. Emanés d'אֵיךְ-וְהָאֵל pour y revenir après avoir plongé dans les ténèbres de l'opposition, ce sont les rayons d'אֵל-וְהָאֵל, c'est graphiquement la représentation de ce nom divin. L'Aleph-Thau, la substance, a fait le geste ל qui l'a passagèrement obscurci pour renaître plus éblouissante dans l'Adam Cadmon *tri-reunitus*.

Unio, cognitio, ces deux mots donnent la clef des deux modes de pénétration de l'absolu : l'un plus inconscient, plus absorbant, c'est l'extase de la prière, c'est la foi totale et la fusion par un retour accidentel à l'unité ; l'autre, la connaissance, indique à la fois un mode de progression plus lent, plus humain, plus rationnel et une possession plus voulue et plus libre de l'héritage récupéré ; c'est la différence qu'il y a dans un autre monde entre la découverte fortuite d'un corps ou d'une loi et la pénible mais tenace recherche d'un problème longtemps poursuivi.

La correspondance dénaire de ces degrés avec les Séphiroths est facilement saisissable : entre les modes, les facultés et les aspects s'établit la concordance suivante :

SEPHIROTHS	MODES	FACULTÉS	ASPECTS	VERTUS
Cheter	Fides	Mens	Optimus omnia videus	Castitas
Binah	Meditatio	Intellectus	Multus benignitate	Benignitas
Hochmah	Cognitio	Ratio	Solus sapiens	Prudentia
Gedulah	Amor	Judicium superioris	Misericors	Misericordia
Geburah	Spes	Judicium inferioris	Fortis	Fortitudo
Tiphereth	Oratio	Phantasia	Longanimis	Patientia
Netzah	Conjunctio	Sensus interior	Justus	Justitia
Hod	Frequentia	Sensus exterior	Maximus	Humilitas
Iesod	Familiaritas	Medium	Verax Zelotes	Temperantia
Malchut	Similitudo	Objectum	Terribilis	Timor Dei

Au point de vue psychologique comme au point de vue magique, c'est-à-dire réalisateur, de grandes conclusions peuvent être tirées de ce tableau qui doit, suivant le mode d'étude, se lire en ternaire sur ces chémas de l'arbre de la Cabale ou horizontalement comme un tableau de concordance ordinaire. Fidèle à la méthode cabalistique, nous n'entrerons pas dans une étude de chaque terme qui, pour être détaillée, n'en serait pas plus complète. La science occulte est de création

personnelle : à chacun selon son désir et sa dignité de pénétrer plus ou moins loin les mystères des trente-deux voies de la Sagesse.

M. HAVEN.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

AU SEUIL DU SIÈCLE

L'observateur attentif, qui poursuit le mouvement continu des grandes idées qui agitent l'humanité, s'aperçoit que nous vivons dans une époque de transition, une époque pathologique et fiévreuse. Cette fin du XIX^e siècle se présente sous la forme d'une grande fermentation des esprits; le choc des idées opposées s'accuse davantage, de jour en jour; les anciennes formules sont usées et décrépies, et les meilleurs de l'humanité attendent un nouvel idéal, une nouvelle manifestation des vérités éternelles. La société est devenue vieille, et ses conceptions morales et religieuses ne satisfont plus les cœurs et les têtes indépendantes, qui ne veulent plus marcher avec le troupeau des dupes ou des faibles d'esprit. La lutte a commencé et les vieilles croyances routinières pâlisent et tremblent devant les guerriers nobles et forts, qui combattent pour la bonne cause, pour le véritable progrès moral et intellectuel.

Deux grandes puissances ténébreuses font leurs

derniers efforts pour résister aux flots d'une nouvelle lumière vivifiante, dont les rayons surgissent à l'horizon comme des gerbes d'éclairs. Ces deux puissances sont l'*Eglise* et le *Matérialisme*.

Atteints d'un marasme épuisant, ces deux représentants du dogmatisme exclusif et fanatique cherchent à résister à la destruction : pourris jusqu'à la moelle, ils tâchent d'échapper à la mort qui les menace, pour se sauver dans le xx^e siècle, et pour porter ainsi le cancer de l'intolérance religieuse et scientifique au delà du seuil que nous allons franchir sous peu.

L'entrée du xx^e siècle sera donc marquée par une lutte à mort, un combat des idées ; mais il n'y a pas de doute que ces deux colosses aux pieds d'argile vont crouler dans la poussière, que les vieilles superstitions immorales vont succomber dans cette guerre sainte que leur fait la nouvelle foi, la religion de l'avenir.

Ecrasé sera l'infâme serpent sous le pied de la vierge immaculée, qui est la *Vérité*. La Religion de l'avenir est la religion du passé, l'héritage d'immarcessible beauté que nous ont laissé dans leur enseignement ésotérique les *Zarashustra*, *Buddha*, *Pythagore*, *Jésus*, ces maîtres de l'humanité, qui ont soulevé le voile d'Isis, et dont les paroles portent le cachet de la divine vérité, visible à tous ceux qui s'approchent d'un œil clair et d'un cœur pur.

Hélas ! qu'a fait l'Église de cet héritage ? Se proclamant fermière exclusive des vérités divines, elle les a ternies, gaspillées et dénaturées à tel point que le matérialisme, ce dogmatisme d'une fausse science,

qui flatte les instincts pervers et bas, est parvenu à éteindre dans les masses la dernière étincelle d'une religiosité sincère et vraie, qu'il a pu la remplacer par l'agnosticisme, l'indifférence la plus complète. Qu'est devenu le christianisme d'aujourd'hui ? Les prêtres de l'Église peuvent-ils dire sans mentir que ce qu'ils enseignent est le vrai sens des paroles de ce grand maître qu'était Jésus de Nazareth ? Sont-ils seulement encore chrétiens ? Ne voudrait-on pas leur crier les paroles du maître même :

« Ma maison sera appelée une maison de prière ; mais vous en avez fait une caverne de voleurs. » (1)

Oui, l'Église, par ses prétentions antichrétiennes, antireligieuses même, repousse la grande partie des têtes et des cœurs de valeur et les jette dans les bras de ce matérialisme désolant et stérile, dégradant, dont les fruits logiques se font apercevoir, aujourd'hui, dans l'anarchisme et le bestialisme des masses, qui augmente d'une manière effrayante.

Et il faut lutter contre cette dégradation systématique de l'humanité.

C'est la lâcheté de la majorité du public instruit qui a permis à l'Église son épanouissement formidable, cette lâcheté désolante qui se montre chaque fois qu'une question dogmatique se présente. On dirait que les atroces infamies de l'Inquisition, cette enfant chérie de l'Église, exercent encore aujourd'hui une pression funeste sur les esprits, une frayeur

(1) *Matth.*, xxi, 13 : 'Ο οἶκος μου οἶκος προσευχῆς κληθήσεται, ὑμεῖς δ' αὐτὸν ἐποίησατε σπήλαιον ληστῶν !

irrésistible, transmise à la génération actuelle comme par un atavisme mystérieux.

C'est contre cette lâcheté qu'il faut lutter, car ce n'est qu'en elle que consiste la force de l'Église.

C'est contre la lâcheté qu'il faut lutter, car c'est en elle que consiste aussi la force du matérialisme. Les deux puissances ténébreuses, pétrifiées dans leur dogmatisme, lancent leurs anathèmes contre tout ce qui ne veut pas s'incorporer au troupeau des fidèles, contre tous ceux qui fuient la banalité et cherchent des chemins nouveaux, non encore déshonorés par une routine ignoble et intéressée. Les aigles planent seuls dans les hauteurs lumineuses — en bas, les corbeaux se repaissent par centaines, sur la charogne immonde.

Pour supprimer cette lâcheté, il nous faut créer une nouvelle génération, car l'actuelle est déjà entamée du fléau. Pour former cette nouvelle génération, il faut soustraire l'éducation de l'enfance et de la jeunesse à ces influences funestes, qui dominent encore aujourd'hui. L'Église s'attaque à la pensée et tue tout germe indépendant et libre; elle serre le cerveau dans une camisole de force et ne laisse sortir de ses établissements que des intelligences estropiées et incapables de penser *proprio motu*; cette pensée libre et franche, qui s'approche sans préjugé de tout ce qui est sur terre et dans le ciel, est même honnie et maudite; ce n'est que la pensée captive et prise dans les syllogismes de l'Église qu'on laisse subsister : une misérable rumination de la nourriture sèche, sans force aucune, qu'on sert dans ces collèges-là, pour faire durer encore

quelques années de plus un édifice construit sur des sables mouvants. C'est le *crimen humanitatis*.

Le matérialisme, de son côté, colporte le culte du *moi*, poussé à outrance. « Jouissons de la vie tant que nous pouvons. » — Il n'y a pas de responsabilité morale; la vraie moralité est de vivre au détriment d'autrui, sans entrer en conflit avec les lois de l'État ! Voilà la quintessence de cette doctrine. Si l'Église estropie le cerveau, le matérialisme estropie le cœur — délit infâme l'un comme l'autre.

Les générations passées ont travaillé pour nous, en nous rendant la lutte pour la vie moins pénible, en nous créant une existence plus humaine. Cette dette, contractée envers le passé, nous devons la payer aux générations futures en travaillant au véritable progrès. — Si nous ne le faisons pas, nous ne sommes que des zéros dans le grand procès du développement de l'humanité, du misérable fumier de civilisation.

Travaillons donc, formons des caractères, des hommes de tête et de cœur !

Enseignons à penser. Cessons de bourrer les têtes de nos enfants d'abstractions inutiles et malsaines; ne leur donnons plus des mots qui n'ont guère de sens; revenons à la bonne méthode enseignée par la nature elle-même ! Il faut que l'*intuition*, la *représentation*, la *chose* précède le *mot*; que les enfants fassent la connaissance du monde, de la nature dans la nature elle-même; qu'on empêche l'entrée du cerveau à ces niaiseries, qui sont si difficiles à déloger plus tard; que l'enfant n'emploie pas des mots qui ne lui soient liés à une représentation, une idée nette

et précise. Gare aux livres non pratiques ! L'enfant ne doit pas connaître la copie avant l'original ; il doit au contraire puiser ses idées dans la réalité même et non pas dans les livres et les élucubrations d'autrui. Schopenhauer a bien raison lorsqu'il dit : « Puisque les erreurs inculquées pendant la première jeunesse ne se laissent, pour la plupart, déraciner, et parce que le jugement ne mûrit que très tard, on doit bien se garder d'enseigner aux jeunes gens au-dessous de seize ans des matières qui peuvent contenir de grandes erreurs, telles que la philosophie ou la religion ; qu'ils apprennent des matières où les erreurs ne sont ou pas possibles ou pas dangereuses, comme les langues, les sciences naturelles, l'histoire, etc... Qu'on laisse se reposer encore le jugement, qui a pour condition l'âge mûr et l'expérience, et qu'on ne paralyse pas pour toujours cette faculté en cultivant des préjugés (1). »

Si l'on voulait suivre ces paroles sages ! Mais non, on tourmente les cerveaux des enfants avec des idées qui nous cassent la tête, à nous autres vieux, ces idées d'une abstraction telle qu'une vie entière n'arrive pas à en sonder les profondeurs mystérieuses. Quel abus blasphématoire ne fait-on pas du nom de *Dieu*, vide de sens pour un enfant, uniquement pour jeter les bases de l'anthropomorphisme enfantin, qui hante les masses crédules et stupides : le champ de récoltes des prêtres. Peut-on s'étonner que si peu d'hommes arrivent, dans ces conditions, à une idée

(1) Schopenhauer, *Parerga et Paralipomena*.

adéquate de cette conception la plus sublime que l'humanité ait pu atteindre !

Mais l'éducation de la pensée indépendante ne suffit pas, il faut aussi l'éducation du *cœur*. L'égoïsme, cette maladie terrible, qui ravage notre terre, doit être vaincu. La grande parole du Christ : « Aime ton prochain comme toi-même, » cette belle paraphrase de l'indien : *Tat swam asi*, qui contient toute la doctrine du maître de Nazareth, doit être mise en exécution et devenir vérité vivante et vivifiante. C'est dans les profondeurs de son être que l'homme doit chercher le *pourquoi*, la nécessité absolue de cet amour universel. La parole du fronton de Delphes luit à travers les siècles, et il n'y a pas de vrai sage sans la compréhension de ce Γνωθι σεαυτόν ! (connais-toi toi-même !). L'égoïsme sera vaincu lorsque l'humanité tout entière aura compris cette devise ; alors sera exaucée la prière : « Que ton règne ad-vienne ! »

Un troisième point ne doit pas être négligé dans l'éducation de l'enfance, c'est la formation du *sens esthétique*. Il faut ramener la jeunesse à l'art grand, pur et vrai. Le culte du beau doit être une véritable religion. *Maxima debetur puero reverentia!* Enlevons donc de ces yeux ces tentatives hybrides ou frivoles en littérature, plastique et musique, qui se présentent avec effronterie sous le nom sacré de l'art ; car ce qui est laid esthétiquement doit être écarté, tout aussi bien que le mensonge et le mal. Le monde est *un* ; *Tout* est dans *Tout*, et mensonge, mal et laideur sont mystiquement unis à leur racine.

Une grande belle pensée, la *Vénus de Milo*, une symphonie de Beethoven ou le *Parcifal* de Wagner, sont la manifestation *tri-une* du même grand Verbe créateur, du λόγος éternel ; voilà ce à quoi nous devons penser en dirigeant l'éducation de l'enfance.

Si la jeunesse s'inspire à ces principes, la victoire sur les ténèbres lui sera facile ; élaborant leur *mor* réel, leurs individualités deviendront des foyers de lumière, rayonnant le *vrai*, le *bon* et le *beau* ; maîtres à leur tour, ils transmettront à l'avenir la sagesse du passé. *Eritis sicut Deus !*

Ayant reçu, moi, je donne ; je sème où la semence veut tomber ; une loi inéluctable dirige nos actions, comme elle dirige la course des mondes dans leur orbite ; gravitation en amour, la loi est la même. Ces grains jetés au vent trouveront leur place pour germer, si cela est leur destin, sinon je ne cesserai pas de travailler, non pas *ad majorem Dei gloriam*, car le Dieu dont les univers sont les atomes composants n'a pas besoin des louanges de ce moi d'une planète qui s'appelle hommes, mais *ad majorem generis humani felicitatem*.

Travailleur modeste, je vous salue, vous qui travaillez avec moi, Occultistes, Théosophes, Gnostiques. Le monde rit de moi et de vous, ouvriers de l'idéal : n'importe, notre travail est sacré.

Fous d'aujourd'hui, — sages de demain, je vous salue.

Veni, creator spiritus !

D^r TH. SOURBECK.

TRIONPHE DE LA FORCE PSYCHIQUE

LA COMMISSION SCIENTIFIQUE CHEZ EUSAPIA PALLADINO

Correspondance de M. de THOMASSIN, délégué général du Groupe indépendant des Hautes Etudes ésotériques pour l'Allemagne.

M. le docteur Baron Carl du Prel, président d'honneur de la Société de Psychologie de Munich, adhérente au Groupe, était invité par M. Aksakow, le célèbre spiritualiste de Russie, conseiller d'État de S. M. l'Empereur de Russie, à venir à Milan pour assister aux séances faites avec le médium du Professeur Lombroso, Eusapia Palladino. Bientôt un cercle illustre se forma autour de ces deux grands chercheurs de l'Occultisme.

C'étaient MM. :

GIOVANNI SCHIAPARELLI, directeur de l'observatoire astronomique de Milan;

CHARLES RICHET, professeur à la Faculté de médecine de Paris, éditeur de la *Revue Scientifique* (5 séances);

CESARE LOMBROSO, professeur à la faculté de médecine de Turin (2 séances);

ANGELO BROFFERIA, professeur de Philosophie;

GUISEPPE GEROSA, professeur de physique;

B. ERMACORA, docteur en physique;

GEORGIO FIUSI, docteur en physique.

Les expériences faites par ces grands chercheurs de

la science furent si frappantes, qu'ils signèrent tous un rapport détaillé, en français et en italien, dont la conclusion est ainsi rédigée :

« Ainsi donc tous ces phénomènes étonnants que nous avons observés pendant une complète ou quasi-complète obscurité, tels que : chaises tirées fortement avec la personne assise dessus, coups dans les chaises, transport d'objets, attouchements au corps, attouchements de main par une main, empreinte de doigts, lueurs phosphorescentes, nous les obtînmes à cette séance (du 6 octobre 1892), ne perdant pas le médium de vue, pas même pour un instant. La séance du 6 octobre fut donc pour nous la constatation évidente et absolue de la justesse de nos impressions antérieures dans l'obscurité, la preuve incontestable que, pour expliquer les phénomènes de la complète obscurité, il n'est point nécessaire de supposer une fraude du médium, ni une illusion de notre part, — que les phénomènes peuvent résulter des même causes qui donnent origine aux phénomènes produits pendant que le médium est visible à l'aide d'une lumière suffisante pour en contrôler la position et les mouvements.

« En rendant public ce court et incomplet résumé de nos expériences, nous devons encore exprimer notre conviction :

« 1° Que dans les circonstances données, aucun des phénomènes qui ont été obtenus à la lumière, plus ou moins intense n'aurait pu être produit par un artifice quelconque;

« 2° Que la même conviction peut être affirmée pour

la plus grande partie des phénomènes d'obscurité complète. Pour un certain nombre de ces derniers phénomènes, nous pouvons bien reconnaître, en *général*, la possibilité de les imiter par quelque tour d'adresse du médium ; cependant, d'après ce que nous venons de dire, cette hypothèse serait non seulement improbable, mais encore inutile dans notre cas ; car, même en l'admettant, l'ensemble des faits bien prouvés n'en recevrait aucune atteinte.

« Au reste, nous reconnaissons qu'au point de vue de la science exacte nos expériences laissent encore à désirer. Elles ont été commencées sans savoir de quoi on aurait besoin. Les instruments et divers appareils que nous avons employés ont dû être préparés à la hâte par les soins des docteurs Fuizi, Geroso et Ermacora.

« Ce que nous avons vu et constaté, selon notre opinion, est suffisant pour prouver que ces phénomènes sont bien dignes d'être considérés par la science.

« Nous considérons qu'il est de notre devoir d'exprimer ici publiquement notre estime et reconnaissance à M. Ercole Chiaia, pour avoir poursuivi pendant de longues années avec tant de zèle et de patience, et malgré les clameurs et dénigrement de la foule ignorante, le développement des facultés médianimiques de ce sujet remarquable, ne poursuivant qu'un seul but : le triomphe d'une vérité impopulaire. »

Après la publication du résumé et de cette conclusion dans la presse italienne (*L'Italia del popolo*, du 30 octobre au 3 novembre), le spiritisme devint la question du jour. On ne pouvait pas croire que tous

ces hommes, lumières de la science, fussent assez stupides de se laisser tromper par un médium ignorant. La grande nouvelle dépassait bientôt les frontières de l'Italie. le D^r du Prel et moi-même l'annonçâmes en Allemagne dans la presse et dans une conférence à Munich.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de donner aux lecteurs de *l'Initiation* un rapport étendu des expériences faites par le comité scientifique. Pour les membres du Groupe, les phénomènes médianimiques ne sont qu'une préparation à l'étude et à la connaissance des grandes doctrines universelles de la magie, Kabbale, Gnose, Théosophie. Les actions de la force des astraux primitifs, que les savants de nos jours commencent maintenant à constater et à étudier, ne peuvent plus avoir le même intérêt pour les initiés, entrés dans l'intérieur, dans le sanctuaire du temple occulte. C'est pourquoi je ne veux donner ici qu'une courte exposition des faits constatés à Milan.

Les séances furent tenues à la maison de M. Puizi (Monti di Pieta, 11, Milan) entre 9 et 12 heures du soir. Le médium fut introduit par M. Chiaia, lequel, après avoir assisté aux premières séances, se retira.

On commença à chercher à obtenir des phénomènes à la lumière. Bientôt on prouva les mouvements mécaniques inexplicables par l'attouchement direct des mains, un soulèvement latéral de la table (poids 8 kilos) apportée par M. le D^r Fuizi. « La table se souleva d'un angle de 30-40° et se maintint plusieurs secondes, pendant que le médium avait dessous les deux pieds étendus et frappait ses souliers l'un

contre l'autre. En faisant, en ce moment, avec la main, une pression sur le côté soulevé de la table, on sentait une résistance élastique assez forte. » On prit toujours les précautions nécessaires. Les mains et les pieds du médium furent toujours tenus. En mesurant la force appliquée au soulèvement latéral, on trouva que le dynamomètre indiquait trois kilos et demi.

Quelquefois la table faisait quelques mouvements de droite et de gauche, puis se soulevait latéralement, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; enfin, elle se souleva *entièrement*, soit les quatre pieds en l'air et horizontalement, à une hauteur de 10 à 20 centimètres et retomba à plat sur les quatre pieds.

Quand quelque phénomène est en train de se produire, le visage d'Eusapia se contracte, les mains se crispent et se convulsionnent, elle gémit et paraît souffrir.

Comme la table se tenait en l'air pendant quelques secondes, on pouvait obtenir *plusieurs photographies des phénomènes*, que M. le D^r du Prel a montrées dans sa conférence faite dans la Société de psychologie scientifique de Munich. La lumière actinique était produite au moment nécessaire par un éclair magnétique. Sur une des photographies, on voit M. Richet tenant une main, les genoux et un pied du médium, son autre main étant tenue par M. Lombroso, la table soulevée en l'air horizontalement, ce qu'on voit par l'intervalle entre l'extrémité de chaque pied et l'extrémité des ombres respectives projetées par les pieds de la table et n'arrivant pas jusqu'aux pieds.

Une expérience très intéressante fut la suivante :

Le médium, assis sur une chaise, fut placé sur une balance. Il présenta le poids total de 62 kilos ; après certaines oscillations, le fléau n'indiquait plus que 52 kilos. On désira l'augmentation de la pression, et le fléau indiqua 62 kilos. On essaya de reproduire ses variations, mais on ne put réussir qu'en étant debout sur le plateau et en appuyant tantôt sur un des côtés, tantôt sur l'autre tout près du bord, par des mouvements de grande amplitude. Il est vrai, disent les sous-signés dans le résumé, que nous ne les avons jamais observés chez le médium, et qu'ils lui étaient impossibles dans la position sur la chaise, mais tout de même nous sommes prêts à reconnaître que l'expérience ne peut être entièrement satisfaisante. C'est pour cela qu'elle fut complétée par l'expérience suivante, faite aux séances des 21 et 26 septembre ; la balance fut placée derrière le dos du médium, assis à la table, de façon que le plateau se trouvât à une distance d'un décimètre de la chaise du médium. Le mouvement du fléau se reproduisit à la vue de tous, et il frappa fortement sur la barre. M. Richet et M. Aksakow s'assuraient, en promenant leurs mains dans l'air et par terre, qu'il n'y avait aucun artifice, aucune communication entre le plateau et la chaise.

On faisait en outre l'expérience du mouvement horizontal de la table avec les mains du médium sur une planche posée sur trois boules interposées entre la planche et la table. Les pieds de la table furent munis de roulettes. Le médium fut invité à mettre ses mains au milieu de la planche ; toutes les précautions furent prises. Les voisins de droite et de gauche mirent leurs

pieds sur les pieds d'Eusapia et appuyèrent leurs genoux contre ses genoux, formant un angle droit, dans l'espace duquel les deux pieds de la table se trouvaient parfaitement isolés. Sous ces conditions, la table se mit plusieurs fois en avant et en arrière, à droite et à gauche, parallèlement à elle-même, et, se déplaçant de 10 à 20 centimètres ensemble avec la planche sur les boules, comme si la table et la planche ne faisaient qu'un. Une autre fois, la table se souleva latéralement du côté et sous les mains du médium, ensemble avec les boules à une hauteur de 10 à 15 centimètres, sans aucun déplacement des boules et de la planche.

Pendant les séances, on observa souvent des mouvements d'objets à distance, sans aucun contact, avec les assistants encore en pleine lumière ; une grande chaise, pesant 10 kilos, s'approcha de M. Schiapparelli.

On pouvait aussi constater des mouvements de la table sans attouchements. Les assistants firent la chaîne avec les mains, y inclus celles du médium. Lorsque la table se mit en mouvement, ils soulevèrent tous leurs mains sans rompre la chaîne, et la table toute seule fit plusieurs mouvements.

Constamment, pendant les séances, des coups se produisaient pour répondre oui ou non à des questions posées.

Quant aux phénomènes observés dans l'obscurité, les membres du comité disent : « Tout le monde fait la chaîne et les mains et les pieds du médium sont tenus par ses voisins. L'obscurité augmente évidem-

ment la force des manifestations, qui peuvent se ranger dans les catégories suivantes : 1° coups beaucoup plus forts et même formidables, comme avec un poing sur la table ; 2° chaises des voisins du médium tirées de côté avec les personnes assises dessus ; 3° transport sur la table d'objets qui se trouvaient à distance du médium, tels que chaises, habits, etc. 5° déplacements en l'air de différents objets, d'instruments de musique : clochettes, tambours, etc. 5° apparitions de lueurs phosphorescentes très vives, de plusieurs millimètres de diamètre, au-dessus de la table, dans l'air, se mouvant dans toutes les directions, montant, se dédoublant quelquefois et disparaissant subitement ; 6° enfin le phénomène le plus étrange, c'est la sensation d'attouchements produits sur notre corps par un corps étranger, que bientôt on est forcé de reconnaître comme une main, car, à mesure que les séances se répètent, cette main devient de plus en plus familière et vous touche le visage et les mains, et vous reconnaissez le contact parfait d'une main vivante, chaude et forte. »

On expose longuement dans le rapport toutes les expériences faites : apport d'objets à distance, les mains du médium étant liées aux mains de ses voisins, empreintes de doigts reçues sur papier couvert de noir de fumée, apparitions de la main sur cartons lumineux. Les mains du médium étaient liées par trois tours de ficelles, serrés suffisamment, presque à lui faire mal, dans le but que, si, par quelque manœuvre, la main se fût dégagée de la ficelle, les trois tours de cette ficelle se seraient défaits immédiatement, et ces

maines n'auraient pu d'aucune façon reconstituer la première attache. Une chaise avec clochette posée derrière le médium fut mise sur la table, et la clochette sonna, puis tomba sur la table. La lumière étant faite, on constata que tous les liens étaient en ordre. — Le papier noirci à la fumée, qui montra des empreintes de doigts, fut posé et fixé sur la table, au bout opposé du médium. Le dos de la main gauche de M. du Prel, qui tenait la main du médium, fut sali par le noir de fumée. On avait exprimé le désir que le noir fût transporté sur l'une des mains des assistants. Le docteur du Prel annonça qu'il avait senti plusieurs doigts s'essuyant au dos de sa main gauche. Les mains du médium, inspectées immédiatement, furent constatées toujours propres.

Les cartons, sur lesquels on vit très bien la silhouette noire d'une main, furent enduits de substance lumineuse, phosphorescente dans l'obscurité (sulfure du calcium), et placées sur la table et sur des chaises, dans différentes parties de la chambre.

La séance du 6 octobre, déjà mentionnée, donne une pleine conviction aux assistants, comme tous les phénomènes observés à l'obscurité furent enfin observés à la lumière, le médium en vue. Entendez les assistants :

« Comme l'obscurité paraît considérablement favoriser le développement des phénomènes, il fallait donc laisser l'obscurité aux phénomènes, et avoir la lumière pour nous ; et pour ceci nous procédâmes de la façon suivante. Une partie de la chambre fut séparée de l'autre par un rideau, pour la laisser dans

l'obscurité, et le médium fut placé sur une chaise dans une ouverture du rideau, le dos tourné vers la partie obscure, et le visage, les mains et les pieds dans la partie de la chambre éclairée. Derrière le rideau fut placée une petite chaise avec une clochette dessus, à une distance d'un demi-mètre de la chaise du médium, et sur une autre chaise, à plus de distance, un vase avec de l'argile humide parfaitement unie. Dans la partie de la chambre éclairée, nous nous mîmes autour de la table qui fut placée devant le médium près du rideau; nous ne fîmes pas de chaîne, mais les mains du médium furent tout le temps tenues par ses voisins, MM. Schiaparelli et du Prel. La chambre était éclairée par une lanterne à verres rouges placée sur une autre table. C'était la première fois que le médium se trouvait dans ces conditions. »

Les phénomènes commencèrent. On sentait une résistance, en apposant les mains au rideau. Les pans du rideau furent fixés au coin de la table, et, à la demande du médium, écartés au-dessus de sa tête et maintenus par des épingles. Alors, au-dessus de la tête du médium, quelque chose se montra, par moments. M. Aksakow posa sa main dans l'ouverture: elle fut serrée; il sent que quelque chose lui est poussé dans la main: c'était la petite chaise; il la tient, puis elle est prise et tombe par terre. Tous les autres ressentent aussi les attouchements en mettant leur main dans l'ouverture. « M. Schiaparelli est touché au côté et frappé sur le dos à travers le rideau; puis sa tête en est recouverte et tirée en dedans du rideau; mais de sa main gauche il continue toujours de tenir la main droite d'Eusapia,

et, de sa main droite, la main gauche de M. Fiusi.

La main commença alors à apparaître dans l'ouverture d'une façon plus distincte (1). M. du Prel passa sa tête dans l'ouverture en continuant toujours de tenir la main d'Eusapia et fut touché fortement par des doigts. M. Aksakow présente un crayon : il est pris, ne tombe pas, mais bientôt est rejeté par l'ouverture sur la table. Une fois, c'est un poignet qui apparut sur la tête du médium, puis il s'ouvrit lentement et nous fit voir tous les doigts et la paume. Impossible d'énumérer le nombre de fois que la main nous est apparue et que nous l'avons touchée. Il suffit de dire que plus aucun doute n'était possible, que c'était bien une main humaine et vivante que nous voyions et touchions, pendant qu'en même temps tout le buste et les bras du médium nous étaient bien visibles, et que ses deux mains étaient tout le temps tenues par ses voisins. Après la fin de la séance, M. du Prel pénètre le premier derrière le rideau et nous annonce que, dans l'argile, il y avait une empreinte. Nous constatons en effet que l'argile avait été défoncée par une forte griffe de cinq doigts d'une main droite, preuve permanente que l'apparition de la main n'était pas une hallucination. Ce qui nous expliqua le fait qu'un morceau d'argile nous avait été jeté sur la table vers la fin de la séance.

On voit qu'il s'agit de phénomènes remarquables, constatés par un cercle de savants, qui ont pris

(1) Selon le rapport de M. du Prel, la main appartenait à 'astral John King, si renommé dans les cercles spirites, qui daigna tant de fois se manifester aux incrédules et aux gens qui désirent s'amuser avec des expériences transcendantes.

toutes les précautions pour ne pas devenir des victimes de l'adresse d'un médium. On peut dire que les expériences, obtenues premièrement par Lombroso et maintenant par Schiaparelli et les autres célèbres savants, sont le triomphe de la force psychique dans notre siècle de matérialisme absurde, et convainquent les ennemis de ces vérités impopulaires.

Chevalier de THOMASSIN, D. G. E.

L'Ancienne Religion des Gaulois

(Suite)

§ 2. — LES PRÊTRES DU SAMHAN

En Gaule, les druides et les semnothées constituaient deux classes différentes. Les premiers s'occupaient de physiologie et de morale ; aux seconds incombait le culte religieux (1).

Les semnothées étaient les prêtres du Samhan, au génitif Samna. Samhan, en dialecte irlandais, signifie la fin de l'été (2), correspondant au premier no-

(1) Diogène de Laërte, l. I, § 1 ; Strabon, l. IV, § 4 ; Diodore, l. V, § 31 ; Suidas, lexique au mot *Druidæ*.

(2) De *samh*, été ; *an*, fin. (O'Curry, *Manners of the Ancient Irish*, tome III, p. 217.)

vembre, par suite de l'ancienne division de l'année en trois saisons.

Les Gaulois du continent célébraient à ce moment le jour des Morts. Se disant fils de Pluton, ils passaient pour avoir commerce avec les âmes. Dans leur pays, d'abord nommé Cimmérie, Homère place l'évocation des ombres par son héros Ulysse.

Nous savons de plus par Strabon que Déméter et Proserpine, ces associées de Pluton, étaient célébrées dans une île proche de la Grande-Bretagne avec le même rite qu'en l'île de Samothrace.

Quelle était donc la religion des Samothraces ? C'est le mystère qui commence : pénétrons-y.

Pour éclaircir la question, nous suivrons l'ordre chronologique dans la citation des textes, matériaux de l'histoire.

La Samothrace peut être considérée comme le centre d'importation de la religion cabirique, en usage chez les Pélasges, qui, les premiers, occupèrent la Grèce, de l'an 1209 à 1162 avant notre ère. D'après Orphée (1), « les dieux adorés en Samothrace étaient les souffles générateurs, semences conservatrices du monde », que l'on peut appeler aussi esprits vitaux.

Hérodote nous apprend sous quelle forme ces dieux, nommés Cabires, étaient figurés. On les représentait, dit-il, comme des pygmées, semblables aux Patèques ou dieux nains que les Phéniciens mettaient à la proue de leurs navires. La statue de l'un des Cabires avait une pause dressée comme celle du

(1) Hymne xxxviii.

Mercure athénien et indiquait l'aptitude de générateur, conformément à l'épithète d'Orphée. Vulcain, c'est-à-dire le feu, soit astral, soit élémentaire, était réputé pour le père des Cabires.

Saisissons l'analogie de ces nains avec ceux célébrés dans les contes des anciens Bretons sous le nom de Cors, que l'on doit rapprocher de ceux des Curètes ou Courètes, des Corybantes, confondus avec les Cabires. De même le nom de la fée Korrigan, reine des nains bretons, est identique à celui de Corè (Proserpine). Rappelons enfin l'analogie de ces diverses divinités avec les magots chinois ou bouddhas.

Les Cabires aidaient d'un pouvoir effectif l'initié à leurs mystères, qu'il n'était pas permis de révéler (1).

Heureusement le scoliaste, moins discret qu'Apollonius, nous apprend, d'après Mnaséas, le nombre et le nom des Cabires : Axiéros, Axiocersa, Axiocersos. Axieros est Déméter ; Axiocersa, Proserpine ; Ax-oi cersos, Pluton.

Dans le mot *Axios*, qui signifie précieux et par suite vénérable, nous reconnaissons les racines *Axe* et *As*. *Eros* signifie Amour ; *cersos* et *cersè*, diminutifs de *couros* et *courè*, correspondent exactement aux mots français garçon et garce dans le sens de fille (2). Les noms des trois divinités peuvent donc se traduire par « le saint amour, le premier homme et la première femme ».

C'est ici la trinité cabirique, prototype de la trinité chrétienne (3).

(1) Aristophane, *Paix*, vers 278 ; Apollonius, les *Argonautes*.

(2) *Encyclopédie moderne*, au mot *Cabires*.

(3) *La Grande Encyclopédie*, au mot *Cabires*.

Les divinités de la Samothrace, transportées à Troie par Dardanus, en Italie par Énée, constituèrent les dieux Pénates des Romains. Dans ces émigrations, le culte cabirique subit quelques transformations expliquées par Varron en même temps que le sens philosophique. « Le Ciel et la Terre, comme l'enseignent les mystères des Samothraces, sont les grands dieux mâle et femelle appelés « dieux puissants ». Chez les Romains le Ciel était appelé Diespiter (Jupiter), père du jour, et Dispater (Pluton), en tant que dieu des lieux bas de la terre où tout retourne après la vie. Comme il préside au commencement de l'existence (*ortus*), on l'appelait aussi Orcus (1). »

Le nom symbolique de « Pluton » (qui a remplacé « Vulcain ») désigne aussi bien le feu central de la terre que la chaleur du soleil parvenu au plus bas de son cours, c'est-à-dire au tropique du Capricorne, où les traditions irlandaises placent le champ de l'éternelle jeunesse. Le Samhan correspondait à ce même moment.

« Chez les Romains, continue Varron, la Terre était encore nommée Junon. » Il explique le sens du nom de Proserpine, quelquefois substituée à Junon comme dominatrice de l'espace sublunaire. Proserpine est un surnom de la lune et exprime le mouvement décrit par cet astre en *serpente* à droite et à gauche de l'écliptique.

Les grands dieux, c'est-à-dire le Ciel et la Terre, correspondent aussi à l'âme et au corps. L'âme a pour

(1) *De Lingua latina*, l. V, § 57.

essence la chaleur ou le ciel ; le corps a pour éléments l'humide et le froid.

« De l'antique mariage qui unit le ciel et la terre, continue Varron, naquit une troisième divinité, Vénus, appelée *Victrix*, dans le sens, non de *vincere*, *vaincre*, mais de *vincire*, *lier*. » Vénus nommée *Victrix* est donc celle qui unit les deux éléments, c'est-à-dire l'éther ou l'esprit.

Devant les trois divinités principales de Samothrace était placée la statue d'une divinité secondaire, nommée *Casmilos* et prise soit pour *Mercur*e, soit pour *Bacchus*. Varron explique le nom de *Casmillos* comme celui donné à un ministre particulier des mystères des grands dieux, et il rapproche ce mot de celui de « *casmillus* », le serviteur chargé, dans les noces, de la corbeille de la mariée. Le même auteur évite la confusion quelquefois faite par les profanes entre les grands dieux et les *Dioscures*, dieux mâles dont on voyait aussi les statues à l'entrée du temple.

Cassius Hémina dit que les *Pénates* romains, originaires de Samothrace, sont nommés « dieux grands, dieux puissants, dieux bons ». A remarquer l'épithète « *chrestos* », « bon », qui fut une des premières appellations du Christ. Mais *Servius*, qui cite *Hémina*, a le tort de mettre au rang des grands Dieux leur serviteur *Mercur*e. Le même auteur, interprétant aussi mal Varron, revient sur une prétendue différence qu'il y aurait entre les *Pénates* et les grands Dieux : il motive la divergence des opinions à leur sujet parce qu'il n'était permis à personne, sauf au sacerdote, de les voir.

Macrobe explique à peu près comme Varron la signification des Pénates apportés par Énée. « Ce sont, dit-il, les dieux par lesquels nous respirons, par lesquels nous avons un corps et une âme raisonnable. Jupiter est l'air mitoyen, Junon la terre et la partie inférieure de l'air, Minerve la partie la plus élevée de l'atmosphère. La preuve en est que Tarquin, fils de Démocrate de Corinthe, instruit des secrets mystères du culte de Samothrace, consacra un même temple sous le nom réuni de ces trois divinités. »

Ainsi, pour les esprits les plus élevés, les Pénates, c'est-à-dire la trinité capitoline, paraissaient définitivement constitués par un premier principe ou âme (Jupiter), par une partie secondaire ou corporelle (Junon), et une partie sainte et spirituelle (Minerve), confondue quelquefois avec Vénus ou l'amour divin (1).

Les Gnostiques dévoilent un sens secret « du grand et ineffable mystère des Samothraces, que seuls connaissent les hommes devenus parfaits. Car, dans le temple sont posés deux simulacres d'hommes nus qui tendent les mains vers le ciel, dans l'attitude haussée donnée au Mercure du mont Cyllène. Ces simulacres sont ceux d'Adamas, ou homme primitif, et de l'homme rené spirituel, en tout consubstantiel au premier » (2). Cette conception du « vénérable »

(1) Tertullien (*Spectacles*, ch. VIII), décrit les *Lares* ou *Grands Dieux venus de Samothrace* ; aussi Arnobe, *Gentils*, III, 41 ; *Philosophumena*, I, V, § 8.

(2) Adamas est le vrai nom usité chez les Samothraces. Le citateur chrétien, auteur des *Philosophumena*, l'appelle quelquefois Adam par une pieuse réminiscence. Les Samothraces avaient également eu leur déluge antérieurement aux autres peuples.

Adamas des Samothraces concordait avec celle des Gnostiques sur la triple nature de l'homme corporel, sensible et spirituel.

Il résulte de ce qui précède que le culte de Samothrace prenait toutes les proportions suivant le degré ou la portée de l'initié. Différents aussi en étaient les avantages, soit qu'on obtint des anneaux magnétiques en or à chaton de fer, ou encore l'aide effectif des dieux dans les dangers surtout courus sur mer, ou qu'on devint plus juste, plus pieux, en tout meilleur que les autres hommes (1).

La forme primitive du culte cabirique en l'honneur du feu se trouve à Lemnos, à Imbros et dans quelques autres pays.

A Lemnos, au moment des Orgies, les feux étaient éteints pendant neuf jours, puis solennellement rallumés. Pindare parle d'un seul Cabire lemniens, père de l'humanité et instituteur des mystères. D'après Phérécyde, au contraire, il y avait trois Cabires lemniens, fils de Vulcain, ses aides et ses ministres, analogues aux trois Dactyles Idéens, compagnons d'Andrasté. Les noms de ces derniers expriment les principales opérations du travail des métaux : Celmis, le Fondateur ; Damnaneus, le Marteau qui bat le fer ; et Acmon, l'Enclume.

Une des plus intéressantes formes du culte cabirique fut celle de Thessalonique. On y adorait le troisième Cabire supplicié par ses deux frères. Mais ce n'était pas la tête qu'on recueillait, comme dans le

(1) Plin. Isidore, *Etymologies*, ch. xxxii ; Diodore.

sacrifice de Bacchus, c'était le phallus. Dans d'autres religions le sacré-cœur est livré à la vénération des fidèles (1).

En parlant des mystères de la Samothrace, nous ne nous sommes pas éloignés de notre sujet, qui est l'ancienne religion des Druides. Les Annales d'Irlande, si précieuses pour l'histoire des peuples gaulois, confirment le séjour d'une tribu celtique dans les îles du nord de la Grèce, vingt siècles avant notre ère (2). « Dans ces îles, ils apprirent le druidisme et autres sciences pareilles, telles que la sorcellerie, la magie, les enchantements et toute science nécromantique. Ils furent appelés peuples des Dieux (Tuata Dé), et plus tard peuples des Dieux de Dana, parce que chez eux les Dieux étaient les artisans, et aussi les agriculteurs, à cause de leur génie en chaque science et en chaque connaissance druidique. » Dana, ou la mère des Dieux, correspond à Déméter. Malgré les pieux remaniements que les Annales subirent de la part des moines catholiques, leur témoignage concorde cependant avec celui des auteurs grecs pour reconnaître l'Irlande et la Samothrace comme berceaux du Druidisme.

Les traditions bretonnes offrent encore d'autres rapprochements. C'est ainsi que Barinthe, le Caron gaulois cité dans la Vie de Merlin le Calédonien, rappelle le nom de Zérinthe, l'autre de Samothrace,

(1) J. Firmicus, *Religions profanes*; Clément d'Alexandrie, *Protreptique*.

(2) Leabar Gabala, *Livre des invasions*, traduit de l'irlandais pour la première fois par H. Lizeray et W. O'Dwyer, page 45.

où l'on sacrifiait à Hécate, surnom de Proserpine, déesse des Enfers.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les peuples guerriers ont toujours subi l'ascendant et l'influence pernicieuse des femmes, comme dit Aristote, qui cite en exemple les Spartiates (1). Le même auteur ajoute que les Celtes, peuple des plus vaillants, ont évité cet assujettissement grâce à une certaine coutume.

Qu'en pensent les moralistes ?

*
**

L'expression : jeter son bonnet par-dessus les moulins, vient de ce qu'autrefois, en Grèce, les chemins conduisant aux meuneries étaient remplis de prostituées.

*
**

On disait d'Euripide qu'il n'aimait pas les femmes parce qu'il en médisait. Détrompez-vous, répondit Sophocle, il les aime de trop.

*
**

Les spiritualistes ont une morale, mais il n'est pas sûr qu'elle soit la bonne. Il faut toujours se défier des gens bêtes, et les spiritualistes le sont, pour croire tout ce qu'ils croient.

(1) *Politique*, l. II, ch. v.

*
**

Les gens bêtes le sont toujours au détriment de quelqu'un.

*
**

Ce qui me déplaît surtout chez les Anglais, disait Guibollard, c'est qu'ils ont tous une bible au cul.

*
**

Le brachycéphale Bismarck et le dolicocephale Guillaume ne s'entendent guère.

*
**

La force brutale ne prime pas la force intellectuelle, ni le droit qui en émane.

*
**

Les Allemands profitent de ce que les Français vont de l'avant pour les faire agir tout en restant dans l'ombre.

*
**

Toutes les fois qu'on a affaire à un juif, il en résulte un déchet matériel, moral ou intellectuel.

*
**

Selon l'histoire et la géographie, la Russie est à la Grèce ce que la France est à Rome.

*
**

La *fleur de lis*, insigne des rois francs, est le trèfle signifiant le domaine des prairies.

*
**

Crédules Gaulois, c'est de votre faute ! Vous avez dû subir la victoire des Latins, puis leurs opinions.

Vous avez été effectivement « diminués de la tête », car les Romains vous ont dénié le droit d'exprimer votre pensée. Tous les dogmes à vous imposés ont été élaborés par les conciles d'Orient, sans la participation des Occidentaux.

Les Francs, qui déroutèrent les infects et inférieurs Latins, ne devinrent chrétiens que par un coup de surprise, sous Clovis. Mais un autre Franc, Charles Martel, osa, le premier, confisquer les biens du clergé.

HENRI LIZERAY.

BYBLYS

(LE SECRET DU PASSÉ)

I

RELIGION

A

L'homme est, dit-on, un animal sociable. Sociable, pris dans le sens de capable de vivre en société, n'est pas suffisant. L'homme est un être à qui la société est nécessaire, qui n'est lui-même qu'en société.

Il y a entre l'homme et les animaux républicains, c'est-à-dire sociables, cette différence que les animaux

vivant en société, tels les fourmis, les abeilles, obéissent à un instinct irraisonné, fonctionnent comme les organes d'une mécanique, tandis que l'homme, bien que dominé lui aussi par un instinct qui l'entraîne à l'association, organise ses sociétés sur des bases diverses. Peut-être, au point de départ de l'humanité, exista-t-il des sociétés humaines naturelles, analogues à celles des abeilles et des fourmis ; mais ces sociétés se modifièrent, évoluèrent, se transformèrent avec le temps, progressèrent en un mot, tandis que les sociétés animales sont certainement telles aujourd'hui qu'elles furent à l'époque où les hommes vivaient l'âge de pierre.

Les observations faites chez les races dites primitives, qui, croit-on généralement, reproduisent l'état social de début de l'humanité entière, sont de nature à détruire cette hypothèse d'une société humaine primitive et naturelle, car leurs républiques sont de beaucoup inférieures à celles des animaux sociables. Mais l'opinion d'après laquelle l'état social des Australiens autochtones et autres peuples analogues représenterait la civilisation primitive n'est rien moins que certaine. Ces branches de l'humanité sont des branches inférieures, peu pourvues de sociabilité ; elle l'ont témoigné en n'évoluant pas, en restant dans la même condition depuis l'origine des temps. Il est supposable que les races supérieures, notamment la race blanche, la supérieure des supérieures, ont eu une société naturelle, c'est-à-dire de début, autre que celle des inférieures.

Il y a, entre l'homme et les animaux républicains,

une autre différence, c'est que si, pour lui aussi, existe un instinct qui le pousse invinciblement à vivre en société, il en possède un autre qui le porte à des actes destructifs de la société.

Chez les animaux républicains, il n'y a que le *socialisme*; chez l'homme, il y a le *socialisme* et l'*égoïsme*.

Cette puissance de l'égoïsme, qui au premier abord semble devoir être un dissolvant des sociétés, a au contraire été la cause première du progrès.

La double traction dans les deux sens a amené les hommes — les hommes supérieurs — à appliquer à l'organisation de leurs rapports réciproques, la faculté d'abstraction et de raisonnement dont ils sont pourvus, et qu'on nomme l'Intelligence.

B

Pour maintenir les sociétés, les empêcher de se dissoudre sous l'action de l'égoïsme, l'homme a créé deux institutions : la religion et l'Etat. La première, en établissant un lien moral entre les individus, empêche les écarts excessifs de l'égoïsme; le second, en réglant les rapports réciproques des personnes, c'est-à-dire des incarnations de l'égoïsme, en empêchant qu'ils deviennent abusifs ou trop abusifs, a atténué les effets de la puissance dissolvante que celui-ci porte en lui-même.

La Religion est la première en date, mais elle portait l'Etat dans ses flancs; ce fut elle qui l'organisa, le dirigea jusqu'au moment où, sous l'influence de causes diverses, il acquit son indépendance tout en restant intimement lié à sa mère.

C

La Religion, qu'est cela ?

Les grammairiens disent que ce mot vient du latin *religare*, qui signifie relier. Mais pourquoi *religare* signifie-t-il relier ? Le latin avait lui-même ses étymologies, et ce n'est qu'une explication de seconde ou de troisième main que l'on donne ainsi. Cependant, cette explication est suffisante présentement.

La Religion est ce qui relie. Qui relie quoi, qui ? Les hommes.

Qui les relie pourquoi ? Pour les faire vivre en société.

Qui les relie comment ? C'est sur ce point que la question se pose, et que le chercheur doit faire application de la méthode scientifique, en éliminant au préalable, — quitte à les soumettre ensuite, à titre de simples postulats à l'examen micrologique, — les opinions du passé.

Quelle est la base de toutes les religions connues, du passé et du présent, réalisations transitoires, accommodées aux milieux, du grand principe religieux ? C'est un code, un ensemble de commandements dont le décalogue mosaïque est le plus concret. Ces commandements se répartissent en deux groupes : ceux de l'un interdisent certaines actions, ceux de l'autre en ordonnent. « Tu ne feras point ceci ; tu feras cela, » voilà ce qu'il y a au fond de toutes les religions. « Tu ne feras point ceci ; pourquoi ? Tu feras cela ; pourquoi ? Parce que Dieu le veut ainsi. »

Quel est ce nouveau personnage qui intervient dans la question ?

Ce n'est rien et c'est tout. C'est un expédient de démonstrateur embarrassé, et c'est la cause profonde et toute-puissante des choses.

A l'homme que gênent les commandements de la puissance reliante, et qui demande : « Pourquoi ne pas faire ceci ? — Pourquoi faire cela ? » répondre : « Parce que ceci est contraire à l'intérêt social ou général ; parce que cela lui est conforme ». C'est courir grand risque de ne pas être compris. Combien y avait-il, aux époques primitives, d'hommes sur qui une semblable raison pouvait exercer une influence ? Combien sommes-nous encore, après plusieurs centaines de siècles d'éducation, après plusieurs milliers de générations héritant les unes des autres ?

Nous ne sommes probablement pas plus que l'on n'était ; car l'accessibilité à de semblables pensées est une qualité naturelle, qui ne s'acquiert point, c'est la « grâce » des théologiens.

La simple réponse : « Pourquoi ? Parce qu'il le faut ; parce que ceci est mal ; parce que cela est bien », devait, avec l'aide de l'hérédité créatrice du préjugé et de la superstition, exercer plus d'influence que la réponse rationnelle.

Cela n'était pas encore suffisant, et l'on imagina une puissance extérieure aux hommes, concentrée ou fractionnée qu'on nomma Dieu ou les dieux, qui commandait parce que tel était son bon plaisir, et qui frappait, soit immédiatement, soit ultérieurement les transgresseurs de ses volontés.

Les hommes qui imaginèrent cette puissance furent-ils de simples expédiencistes, n'y croyant pas, eux-mêmes, ou des penseurs auquel s'imposa un à priori catégorique ? La seconde supposition est la plus vraisemblable, car la négation, dans l'esprit humain, ne vient qu'après l'affirmation ; le néant n'est que la contrepartie logique de l'existence.

D

Sans doute, les commandements de Dieu ou des dieux furent à l'origine assez rudimentaires ; cependant, sur ce point encore, il ne faut pas juger de la religion première des races supérieures par les religions momifiées des races inférieures. Le Décalogue de Moïse, les lois de Manou montrent un état d'esprit véritablement philosophique dans son utilitarisme.

Croire, ainsi que le font présomptueusement de prétendus savants modernes, que la religion des ancêtres ne fut qu'un amas d'utopies grossières, ou un symbolisme rudimentaire, est une erreur d'hommes infatués et courts d'esprit. Le but de ce travail est au contraire de démontrer que si les Ancêtres n'eurent pas la science, dans le sens que l'on donne présentement à ce mot, ils possédèrent une philosophie qui ne le cédait en rien à celle de l'époque actuelle, si même elle ne la dépassait point.

*
**

E

La crainte de Dieu ne suffisant pas à retenir les

hommes hors des actions mauvaises ni à les pousser aux bonnes actions, on fut amené à créer un succédané, un représentant de la puissance extérieure, sous les espèces de magistrats et de bourreaux, qui punissaient les infractions à la loi divine quand Dieu ne s'en chargeait point lui-même, — ce qui était le cas le plus fréquent. Ainsi naquit l'Etat, théocratique d'abord, mais qui peu à peu devint autonome par des causes dont l'étude ne rentre pas dans le cadre de ce premier chapitre.

F

La nécessité de maintenir le lien social ne fut pas la seule cause génératrice de la religion. Dans la race supérieure où elle naquit, existe la sainte curiosité, mère de la science. Dans cette race, les enfants, les adultes de nature simple aussi bien que les esprits haut titrés, s'inquiètent du pourquoi et du comment des choses. Pourquoi les astres qui emplissent le ciel? Comment le soleil? Pourquoi la mer, la montagne, les fleuves, les arbres, les brins d'herbes, les animaux, l'homme lui-même? La volonté de Dieu était une réponse bien brève et qui ne pouvait étancher cette soif. Si elle satisfaisait aux « pourquoi », elle laissait le champ libre aux « comment ». Pour connaître ces « comment », on s'adressa naturellement aux prêtres, représentants de la religion. Ceux-ci, dont l'esprit était aussi hanté par la curiosité sacrée, et qui s'y passionnaient, exposèrent les idées rudimentaires qui leur étaient venues.

Ces idées étaient forcément anthropomorphiques ;

la méthode analogique est la première qui se présente à l'esprit. Dans le monde compréhensible, on voyait l'homme et les animaux causes; les animaux étaient analogues à l'homme. De là à conclure que les phénomènes incompréhensibles étaient provoqués par des êtres analogues à ceux connus, il n'y avait qu'un pas qui devait être franchi. Ainsi fut rempli, d'abord rudimentairement, le second but de la religion, qui est de relier l'homme à l'ensemble des choses qui l'environnent, d'engendrer la conception de l'Univers, dont l'homme est partie intégrante.

G

Mais la faiblesse de ces explications ne pouvait manquer de frapper les esprits supérieurs et cultivés d'une race pourvue du sens critique. Le loisir nécessaire à la culture de l'esprit n'existait que chez les prêtres; ce fut chez les prêtres que la conception de la qualité substituée à l'être, de l'abstraction remplaçant la réalité prit naissance, et que la philosophie s'élabora.

Pourquoi les prêtres gardèrent-ils ces idées supérieures pour eux? Furent-ils mus par un sentiment d'égoïsme corporatif dont toutes les époques fournissent tant d'exemples? S'aperçurent-ils que les esprits de la foule étaient incapables de les comprendre? Craignirent-ils que la divulgation de leurs connaissances détournât les masses de la résignation nécessaire dans un état social où la misère était la condition générale? Furent-ils, quand l'Etat devint distinct de l'Eglise, l'objet de persécutions de la part de la

puissance civile ayant un caractère guerrier, et se résignèrent-ils à envelopper leurs conceptions philosophiques dans des symboles dont les initiés avaient la clé, et qui, croyait-on, ne pouvaient être pénétrés que par eux, tant la complication en était grande et savante ?

Il y eut de tout cela probablement, et sur la religion exotérique ou extérieure, qui était celle de tout le monde, s'échafauda un double système de religion ésotérique et hermétique, fournissant l'un et l'autre, sur des plans différents, l'explication philosophique de la religion anthropomorphique qui donnait satisfaction aux peuples.

H

Cela ne pouvait suffire. La pensée des hommes supérieurs alterne, par un jeu naturel, de la pratique à la théorie, du fait à l'idée, du phénomène au *noumène*, suivant l'expression kantienne. Inversement, le noumène ramène au phénomène, l'idée au fait, la théorie à la pratique. Le champ de l'étude s'étendit, et les prêtres créant les sciences furent ainsi les premiers astronomes, les premiers naturalistes, les premiers mathématiciens, les premiers chimistes, les premiers botanistes, les premiers théoriciens en un mot.

Les prêtres furent aussi les premiers poètes, les premiers logiciens, les premiers philologues. Mieux que cela, ils furent les créateurs des langues et des écritures, plus exactement de la langue et de l'écriture. Car il n'y a, nonobstant les apparences, qu'une langue et qu'une écriture.

Cette opinion est contraire à celle généralement reçue des savants, d'après qui l'écriture fut bien, à l'origine, inventée par les prêtres sous la forme de hiéroglyphes, mais fut ensuite modifiée par des savants laïques, des commerçants, pour servir à reproduire graphiquement la langue du peuple, qui, elle, s'était formée comme elle avait voulu ou pu, au hasard des besoins, des milieux, des mélanges volontaires ou forcés entre nations.

Qu'il ait pu y avoir à une époque absolument primitive, même chez les races supérieures, une langue naturelle analogue à celles des singes, — et probablement des autres animaux — dont un savant américain est en train de faire la recherche, cela est possible, et même vraisemblable. Mais de cette langue primitive, que l'on retrouve peut-être chez les hommes inférieurs qu'un concours de circonstances a préservés du contact avec les supérieurs, il ne reste rien chez les races évoluées.

Les langues parlées actuellement et depuis des centaines de siècles, les écritures qui sont probablement aussi anciennes, car les langues n'auraient pu être faites sans l'écriture, sont œuvres de la délibération humaine. Elles sont l'Arche mystérieuse qui renferme le secret du passé. C'est à l'indication d'une partie de ce secret, reconstituée par les méthodes scientifiques, que sera consacrée la suite de ce travail.

I

Un dernier mot sur l'entité Religion, avant de finir ce chapitre.

L'évolution naturelle a amené successivement la dissolution de ce qui était enfermé autrefois dans ce corps. L'Etat, séparé le premier, mais resté intimement uni avec l'Eglise, représentante visible de la Religion, tend à devenir de plus en plus laïque ; les arts, les sciences, la littérature, la philosophie elle-même ont successivement acquis la qualité d'entités autonomes, ayant leurs corps de desservants spéciaux.

La Religion est restée elle-même, c'est-à-dire simplement la loi morale commune reliant les hommes en vertu des volontés de la grande Puissance qui meut l'Univers. Réduite à la fonction essentielle de ministres de cette Puissance, les prêtres auraient encore un grand rôle social à remplir. Mais ils n'ont pas su comprendre l'évolution qui s'était accomplie, ils n'ont pu se résigner à la situation nouvelle. L'Eglise, — les Eglises dans tous les pays de la Chrétienté, car pour les autres, reflets des premiers, ils ne comptent pas par eux-mêmes, — persiste à vouloir tout régenter, et elle joue le rôle d'une vieille tante acariâtre au milieu d'une jeune génération pleine de sève et d'intelligence.

Cette vieille tante se figure, comme tous les vieillards, qu'elle est encore ce qu'elle fut, bien que son intelligence, c'est-à-dire sa faculté de conception, ne soit plus ce qu'elle était jadis, bien qu'elle ne pense plus ce qu'elle pensait, et que même elle ne s'en souvienne point. Elle n'a gardé d'autrefois que son accoutrement, son vieux symbolisme qu'elle ne comprend plus, ses vieux rites, ses vieilles cérémonies.

Les jeunes générations intellectuelles, agacées par

les prétentions de cette personne surannée, s'en moquent et la turlupinent. Cela est regrettable, car cette tante est une tante à héritage; dans ses armoires, il y a plus d'un vêtement démodé fait d'étoffe de grande valeur et orné de dentelles précieuses; les diamants des bijoux barbares qui emplissent ses écrins, sertis à la mode du jour, jetteraient un éclat merveilleux dans les grandes fêtes de l'Esprit. Si elle est surannée, elle est aussi vénérable; elle a rendu à la pensée humaine des services qui devraient lui mériter la reconnaissance, nonobstant ses travers actuels.

C'est ce sentiment qu'éprouve pour elle l'Initié, bien qu'il soit aussi indépendant de l'Eglise que le sont les prétendus libres penseurs les plus séparés de la Religion.

ALEPH.

CAUSERIE SUR L'AU-DELA

A M^{lle} DE WOLSKA.

A vous, chère sœur en Dieu, ces quelques lignes de vérité.

Je crois qu'il est du devoir de tous ceux qui ont été témoins de faits extraordinaires de magnétisme ou de seconde vue de répandre le plus possible la connaissance de ces faits.

Le plus grand bien de l'homme en cette vie, c'est la foi en la vie future; toutes les preuves qui peuvent servir à étayer cette foi ou à la faire naître constituent un trésor inégalement distribué, mais dont les possesseurs ne sont que les dépositaires. Les phénomènes du magnétisme, comme ceux du spiritisme, quelle que soit l'explication donnée par la science,

prouvent incontestablement l'existence d'un ordre de choses qui ne tombe pas sous les sens, ou plutôt qui est supérieur aux sens.

Des conditions particulières de l'Intelligence et de la Volonté sont révélées au moyen de ces phénomènes; l'être humain est placé dans un état différent de celui de la veille et de celui du sommeil, participant de l'un et de l'autre, mais supérieur à l'un et à l'autre; il semble que des deux subtilités qui se dégagent du magnétiseur et du magnétisé émane une spiritualité plus haute qui plane un instant dans l'Invisible, là où le Passé, le Présent et l'Avenir forment un seul et même tableau, là où le Temps et l'Espace n'existent plus, où l'état a succédé à l'action, où nous sommes heureux ou malheureux selon que nous avons su créer dans la partie impérissable de notre être un état bon ou mauvais. Plus haut, plus loin, dans les phases successives de notre évolution vers Dieu, l'émanation que j'ai supposée ne peut pénétrer; elle se dissipe comme une vapeur légère. Le lien fluidique qui l'unissait au magnétisé est rompu. Je « ne vois plus rien ou je suis fatigué », dit-il alors.

Toute nouvelle tentative du magnétiseur pour le contraindre à *voir* serait inutile et aboutirait à l'erreur. Voilà du moins ce que j'ai observé chez un sujet très remarquable qui a vécu dans ma famille pendant plusieurs années.

J'ai peu de faits à relater, mais ils sont d'une exactitude rigoureuse, impossibles à nier, rendant inadmissible par leur nature même toute objection basée sur une supposition d'imposture.

Il y a vingt et quelques années, j'ai connu à Paris chez M. Angerville, magnétiseur renommé, une jeune fille qu'il regardait comme le meilleur sujet livré par complaisance à ses savantes expériences. Par suite d'un enchaînement de circonstances, cette jeune fille devint la gouvernante de mes jeunes enfants. Je partais pour l'Afrique où mon mari venait d'être nommé consul. Cette jeune fille, nommée Rosine Chazot, est restée chez moi neuf ans; elle y est morte de la poitrine. Mon mari l'a magnétisée très souvent, et produisait à volonté chez elle tous les faits de suggestion et de double vue mentionnés dans les expériences du docteur Luys et autres savants. Je l'ai magnétisée aussi de temps en temps, et sa lucidité a été alors merveilleuse, non parce que je possédais une grande influence magnétique, mais parce que je n'ai jamais cherché à influencer Rosine, à lui imposer ma volonté, la laissant complètement maîtresse de ses pensées, et surtout la réveillant quand elle se sentait fatiguée.

Sa lucidité était inégale; il ne fallait pas l'interroger quand elle avait répondu qu'elle ne *voyait* pas; dans ce cas elle tâtonnait, se fatiguait, et pouvait se tromper. Mais quand elle avait déclaré: « Oui, je vois », c'était la vérité même qui parlait par sa bouche. C'était une nature bonne et généreuse, très impressionnable.

Elle avait pour mes enfants une tendresse profonde et un dévouement dont elle a donné des preuves. Je suis heureuse de saisir cette occasion de l'en remercier ici au nom de mes filles et au mien. Dans l'état

de somnambulisme, Rosine avait une très singulière manière de calculer le temps : elle le *mesurait* comme une longueur, et si je lui demandais : « Dans combien de temps ce que vous voyez arrivera-t-il ? » elle réfléchissait et disait en étendant les bras : « Dans un temps long comme ça. » J'insistais pour que cette évaluation se fit en jours, en mois, en années ; réfléchissant encore, elle calculait d'après un laps de temps qu'elle connaissait dans son état de veille, et disait alors : « Dans un temps aussi long que ceci. » Pour mieux me faire comprendre, j'imagine un exemple : supposons qu'elle connût un enfant de trois ans et que je lui aie demandé : « A quelle époque arrivera l'événement dont vous parlez ? » elle eût répondu : « Dans un temps aussi long que celui déjà vécu par tel enfant. » Pour se transporter dans un pays inconnu, elle suivait, disait-elle, sa pensée très haut dans sa tête, et trouvait le chemin en élevant les yeux et en concentrant son regard intérieurement comme si elle avait regardé dans son cerveau. Voici une preuve de lucidité et de vue à distance très remarquable : Nous étions à Paris, Rosine était en visite chez moi ; je la connaissais seulement alors pour l'avoir rencontrée chez le docteur Angerville. J'avais au Sénégal un oncle, directeur de la banque de Saint-Louis, sa femme et leur fille âgée de dix-sept ans. Le frère de cette jeune fille, mon cousin, âgé de vingt ans, était en ce moment auprès de moi, et assistait à l'expérience.

Personne de nous n'était encore allé au Sénégal.

Rosine étant endormie, je lui demandai de se transporter à Saint-Louis ; elle le fit sans difficulté, entra

dans une vaste pièce où elle vit mon oncle, ma tante, une jeune fille et un jeune homme. Les quelques renseignements qu'elle me donna sur ces personnes étaient exacts, mais de peu d'importance, car je ne persistai pas dans mes questions, ayant été tout de suite très étonnée d'une de ses remarques. Je lui dis : « Ne regardez que le monsieur, la dame et la jeune fille; le jeune homme n'est pas de la famille. »

— Mais si, me répondit Rosine, il est de la famille.

Je crus aussitôt qu'elle avait entendu dire que mon oncle et ma tante avaient un fils, et qu'ignorant que ce fils était présent et l'écoutait, elle prenait un visiteur pour mon cousin. J'ajoutai : « Regardez bien; vous devez vous tromper. »

— Je ne me trompe pas.

— A quoi voyez-vous que ce jeune homme est de la famille?

— A l'intimité qu'il y a entre lui et les personnes avec qui il se trouve.

— Vous êtes sûre que de ce que vous dites ?

— Oui.

— Comment est ce jeune homme ?

— Il a une jolie figure, brun, mince, de taille moyenne. (Mon cousin était brun, de taille moyenne, joli garçon, mais plutôt gros que mince.)

— Quel âge a-t-il ?

— Il est très jeune.

Je continuai à croire, non pas qu'elle voulait nous tromper, mais qu'elle sentait la présence de mon jeune parent près de moi et qu'elle s'embrouillait.

Or, je reçus par le paquebot suivant une lettre de

ma tante qui m'annonçait le prochain mariage de sa fille. Le jeune homme que Rosine avait vu était son fiancé, âgé de vingt et un ans, et le signalement qu'elle avait donné était absolument exact, comme je le reconnus quand je le vis, deux ans après. Il y avait déjà deux ans qu'il connaissait mes parents de Saint-Louis sans que mon cousin ni moi en ayons eu connaissance, deux ans qu'il avait demandé ma jeune cousine en mariage. Leur union avait été retardée à cause de leur trop grande jeunesse. Mais cette circonstance explique l'intimité avec laquelle il était reçu dans la maison, et qui l'avait fait prendre par Rosine pour un membre de la famille.

Ce que je viens de citer concerne la vue à distance, la vue traversant l'espace. Voici un exemple de la vue traversant le temps :

Je revenais de Sainte-Marie-de-Bathurot avec mes deux petites filles et Rosine devenue leur gouvernante. Nous étions à bord d'un navire à voiles qui faisait la traversée de la Gambie à Marseille avec un chargement d'arachides. C'était le trente et unième jour de notre traversée, et nous venions d'entrer dans le détroit de Gibraltar. Très malheureuse à bord, à cause d'une frayeur de la mer que je ne pouvais surmonter, dévorée de hâte d'arriver enfin, j'endormis Rosine pour la première fois depuis notre départ, et lui demandai :

— Dans combien de temps arriverons-nous ?

Après avoir réfléchi un instant, elle répondit :

— Dans juste autant de temps que nous avons déjà mis.

— Mais c'est impossible, répliquai-je bouleversée d'étonnement et d'appréhension. Nous sommes dans le détroit de Gibraltar, nous ne pouvons pas mettre un mois pour arriver à Marseille. Regardez mieux.

— Je suis sûre de ce que je dis. J'ai mesuré. Il y a juste le même temps de notre départ de Bathurot à aujourd'hui que d'aujourd'hui à notre débarquement.

Mais, au moins, nous arriverons tous ? Il n'y a pas de malheur à craindre ?

— Oui, nous arriverons tous.

— Y aura-t-il du mauvais temps ?

Rosine réfléchit encore :

— Il y aura deux fois du mauvais temps pour vous.

— Comment pour moi ?

— Oui, parce que vous aurez peur, mais ce ne sera pas du mauvais temps pour les marins.

Quand je répétais cette prédiction au capitaine de la *Grèce*, il se récria avec la fougue méridionale : « Encore un mois avant d'arriver à Marseille ! J'aimerais mieux mettre le feu au navire ! Elle ne sait pas ce qu'elle dit, ne croyez donc pas tout cela. »

Or, deux fois pendant le reste de la traversée, nous eûmes du gros temps qui m'effraya beaucoup sans qu'il y eût aucun symptôme de danger, et, pris par les calmes dans la Méditerranée, la *Grèce* entra dans le port de Marseille le *soixante-deuxième jour de notre traversée*.

Plusieurs années s'écoulèrent. Mon mari avait été nommé consul en Angleterre, et depuis quelque temps j'étais à Paris avec mes filles et leur gouvernante. Elle

était très malade de la poitrine. Je crois qu'elle avait été poitrinaire dès sa première jeunesse et que le séjour aux tropiques avait enrayé le mal qui avait repris en Europe. Un jour, elle eut un rêve prophétique. Elle dormait du sommeil naturel, et me raconta son rêve le lendemain matin :

« Je venais de mourir, me dit-elle, et quelqu'un, faisant ma toilette, me mit ma robe de flanelle blanche. Comme c'est bête, pensai-je, de m'habiller d'une robe de laine : les vers s'y mettront plus vite ! »

C'était la première fois qu'elle était lucide en rêve, autant que je me le rappelle, et je lui dis qu'elle ne disait des vérités que dans le sommeil magnétique. Elle était attristée par un récent chagrin, mais très résignée, très tranquille, ne s'inquiétant que d'une infirmité temporaire, indépendante de sa maladie, et qui fut guérie en peu de jours par le célèbre docteur Dolbau.

La veille ou l'avant-veille de sa mort, elle eut la surprise joyeuse de voir tout d'un coup sa gorge qui était belle en l'état de santé, mais qui avait complètement disparu, s'épanourir et se gonfler subitement ferme et ronde comme des seins de toute jeune fille. Je ne demeurais pas avec elle alors ; j'étais forcée de m'occuper d'affaires importantes, et je passais quelques semaines auprès d'une amie habitant un quartier plus central que celui des Invalides. Je venais voir mes enfants et Rosine tous les deux jours. Elle ne quittait plus le lit, mais j'étais loin de la croire aussi malade. Elle avait une garde qui était une ancienne connaissance pour elle. Le lendemain du jour dont je viens de parler, Rosine se leva pour laisser faire son lit,

s'assit dans un fauteuil près de la fenêtre, et mourut en remontant dans son lit. Mes enfants passaient la journée en pension. La garde sortit pour une course indispensable, laissant une autre personne auprès du corps que l'âme venait de quitter. En son absence survint, tout à fait par hasard, une jeune femme dont nous connaissions le frère, mais qui, je crois me le rappeler, n'était jamais venue à la maison. Cette jeune femme, très bizarrement, voulut s'occuper de la toilette mortuaire de Rosine, *et la revêtit de la robe de flanelle blanche dont elle avait rêvé, il y avait un mois.*

J'appris cette circonstance en même temps que sa mort quand je revins à la maison.

Tous les autres faits que je pourrais citer, je les ai vu accomplir par d'autres somnambules, mais je crois que ceux-là, dont je garantis l'authenticité au nom de la conscience humaine (qui commettrait une grande faute si elle altérait la vérité en pareille matière), présentent un caractère des plus intéressants, des plus consolants, puisqu'ils prouvent l'existence d'un élément supérieur dans la nature humaine.

Chose étrange, cette jeune femme qui vivait dans l'extraordinaire, qui produisait le merveilleux, ne s'occupait jamais de l'extraordinaire, ne croyait guère au merveilleux. En voici un exemple frappant : Quand mon vénéré maître, Eliphas Lévi, m'imposa les mains sur l'épigastre, et me guérit instantanément d'embarras sanguins, Rosine me dit en haussant les épaules : « Comment pouvez-vous croire que vous êtes guérie parce qu'un vieux bonhomme vous a

touché l'estomac!» — Son intelligence naturelle n'avait pas été cultivée (ses fonctions auprès de mes filles étaient celles d'une gouvernante et non d'une institutrice). Née dans le peuple, elle en avait les élans de cœur, mais aussi les dispositions un peu sceptiques. Pourtant, Eliphas Lévi l'aimait, car elle était bonne, et l'esprit du maître, placé si haut et si bien incarné en lui, savait apprécier tout ce qui est beau et bon sur la terre, comme il savait ignorer le mal quand il ne s'agissait pas de le combattre. Souvent il me disait, en parlant d'une mauvaise action ou d'une mauvaise nature : *Ignorez-les à jamais.*

J'ai été témoin aussi de faits curieux de médiumnité. Je fus emmenée un soir à une séance par M^{me} Héricourt, femme d'une intelligence et d'un savoir hors ligne, amie de M. Fauvety.

C'était l'époque où M^{me} Adam, alors la belle Juliette Lamber, charmait, par sa grâce et son esprit, le cercle si intelligent dont faisaient partie MM. Fauvety, Renouvier, M^{me} d'Héricourt et plusieurs autres natures supérieures.

Au milieu de la salle des séances, le médium était assis devant une table sur laquelle étaient placés un crayon et du papier. M^{me} d'Héricourt me dit d'adresser une *question mentale* à une personne vivante et absente. Je fis cette question mentale à une de mes amies, jeune Américaine d'un esprit fantasque et charmant, parlant français avec des incorrections amusantes et un tour d'idées original. Le crayon se mit à courir sur le papier. Le médium me remit une page et demie de papier écolier couvert de réflexions

répondant à ma question, et dans lesquelles je reconnus complètement le caractère de mon amie, sa manière de dire, ses fautes de français. Quand je lui demandai, le lendemain, si elle avait pensé à moi la veille, elle me répondit gentiment qu'elle y pensait toujours, mais qu'il n'y avait rien eu de particulier ; elle avait passé sa soirée seule au coin du feu à lire ou plutôt à rêver. Ce papier, que j'ai gardé plusieurs années, a été volé ou détruit par les Prussiens en 1870, en même temps que tous les souvenirs que je possédais d'Eliphas Lévi.

En 1854, je me trouvais avec une très proche parente, M^{me} H., chez d'autres membres de notre famille. M^{me} H., traversait alors une phase difficile de la vie : restée veuve avec trois filles, sans fortune, elle avait besoin de trouver une occupation quelconque ; elle avait fait plusieurs démarches en ce sens ; elle avait rendu visite à une femme influente et bonne, à M^{me} M., et attendait une réponse. La maîtresse de la maison où nous nous trouvions, notre cousine, proposa, pour se distraire, de faire tourner une table. Nous nous plaçâmes autour d'un guéridon ; nous étions sept personnes, trois hommes et quatre femmes. Le guéridon courut si vite en tournant jusqu'au bout du salon que nous fûmes tous entraînés à l'extrémité de la pièce en riant et en manquant de tomber. On plaça ensuite un crayon attaché dans une boîte sans fond au-dessus d'un papier blanc, et M^{me} H., incrédule à cet ordre d'idées, fut priée d'adresser une question concernant sa situation actuelle et la manière d'en sortir. Le guéridon tourna, le

crayon traça des lignes sur le papier. Quand on regarda ce qu'il y avait sur ce papier, on vit une tête d'enfant très visiblement dessinée. Personne n'y comprit rien dans le moment ; mais le lendemain M^{me} H. recevait une lettre de M^{me} M. qui lui offrait *un enfant* à élever, et changeait ainsi son état précaire en une position relativement aisée.

Il me reste à parler d'un fait étrange, inexpliqué. Puisque l'*Initiation* a surtout été fondée pour produire la lumière, je demanderai aux adeptes qui posséderaient la solution de l'énigme, de bien vouloir la donner dans l'*Initiation*.

J'assistais à la messe dans une église de village à côté d'une jeune fille occultiste d'une grande élévation de caractère. Elle priait avec ferveur pour un homme de génie qu'elle connaissait à peine, victime d'une funeste passion qui sans doute le faisait beaucoup souffrir et abrégérait sa vie. Sa charité désintéressée demandait à Dieu de faire disparaître la tache de cette étoile. Elle portait sur elle un autographe de celui pour qui elle priait, et qui habitait dans une autre ville. Elle avait la tête inclinée pendant que le prêtre élevait le *Pain de vie* vers le Ciel, lorsqu'elle reçut sur son chapeau une grêle de petites pierres.

L'une d'elles glissa sur le banc qui précédait le nôtre ; elle la ramassa avec étonnement, ayant cru sentir des gouttes d'eau. Après la messe, nous avons fait toutes les démarches possibles pour savoir d'où venaient ces petites pierres, et examiné l'église avec le plus grand soin. La petite pierre conservée était semblable à quelques-unes de la route, mais pas à celles

de l'édifice qui, d'ailleurs, n'était nullement écaillé. Supposant que les cailloux avaient pu être lancés de la tribune par quelque enfant, nous nous sommes assurées que la tribune était trop éloignée pour que l'hypothèse fût probable. On nous apprit que cette partie de la tribune était occupée par les femmes les plus considérables du pays. Une telle plaisanterie au moment de l'Élévation était inadmissible, outre l'éloignement de notre banc qui, à mon point de vue, rendait la chose impraticable.

Voici maintenant les questions auxquelles je serais bien heureuse de voir répondre :

1° Ce fait constitue-t-il un *apport* ?

2° Dans ce cas, le phénomène peut-il avoir été produit par la personne qui priait ou par la personne pour qui l'on priait ?

3° Dans cette dernière hypothèse, la personne pour qui l'on priait a-t-elle dû agir consciemment ou inconsciemment ?

Pour clore la liste des faits de ce genre dont j'ai été témoin, je dois parler de la circonstance suivante : Un Anglais fort intelligent et instruit, possédant en lui-même un idéal très haut, mais doué d'un esprit très positif et très critique, complètement rebelle aux idées religieuses et merveilleuses, lisait, peu de temps avant la guerre de 1870, une grammaire espagnole, lorsque deux gouttes de sang tombèrent sur son livre. Le lecteur occupait le dernier étage de la maison. Pas de trace au plafond très blanc et tout uni, pas l'ombre de saignement de nez, d'aucune chose qui puisse expliquer cette apparition. Les traces de sang sont encore

là ; je les ai montrées à Papus. Celui qui a été l'objet de cette manifestation n'en a tiré aucune conclusion ; pour lui, c'est inexplicable, et voilà tout. Il n'a jamais appris aucun événement lui étant personnel qui pût se rapporter à cet étrange incident.

Enfin, j'ai été témoin oculaire du dédoublement d'un superbe chat blanc que nous avons recueilli dans son état d'abandon lorsqu'il était tout petit et maladif. Avant la chute du jour, je montais l'escalier conduisant à ma chambre, lorsque je vis mon angora montant à côté de moi ; je me baissai pour le caresser : il fila sous ma main comme il avait coutume de le faire, car sa nervosité est telle qu'il ne peut souffrir qu'on lui passe la main sur le dos ; il aime à être renversé dans les bras, les quatre pattes en l'air, et embrassé comme un enfant. Souvent, la nuit, si l'on caressa fourrure, il en jaillit des étincelles, et ses yeux sont singulièrement phosphorescents. Donc, je ne m'étonnai pas de sa fuite ; je le vis grimper les marches devant moi et entrer dans ma chambre. J'y entre à mon tour : pas de chat. Je redescends très étonnée dans la salle à manger où je vois mon Beggy (c'est son nom) profondément endormi sur une chaise. Mon mari et mes filles m'ont dit qu'il n'avait pas bougé de là.

L. HUTCHINSON.





PARTIE LITTÉRAIRE

NOËL

QUATRAINS BLANCS, MAIS RATIONNELS

THÈME

Il faut qu'il neige à Noël, [deur,
Pour que l'âme naissante trouve des langes de can-
Pour qu'en cette fête de paix, la nappe soit mise
 [partout,
Pour que le voile de l'oubli couvre de son éclat
 | *les regrets et les remords,*
Et qu'à cette communion, un tapis de silence
 [porte les pas ralentis.

Il faut qu'il neige à Noël,
Puisqu'un berceau va porter le monde,
Puisque le banquet de la vie recommence,
Puisque le passé de fautes est racheté,
Et que la fraternité réclame l'ouate des petits cadeaux.

Il faut qu'il neige à Noël ;
Il neigera sur la tombe de M. Renan (1) ;
Nous mangerons des christmas-cakes ;
Il a neigé sur l'Histoire,
Et les savants se sont trompés.

(1) Hérésiarque mort en 1892.

*Il faut qu'il neige à Noël,
A l'étable où naissent les humilités grandes,
Aux agapes familiales réjouies des cristaux et des
Au cœur nostalgique qui pleure l'inconnu [linges,
Et aux seuils des messes.*

*Il faut qu'il neige à Noël ;
Dans la neige, je suivrai les rois mages et l'étoile
[prochaine ;
Crèmes fouettées,
Souvenirs vierges,
Amours futures.*

*Il faut qu'il neige à Noël ;
Layettes pâles,
Assiettes lunaires,
Mémoire glaciale ;
Je vais chercher mes frères, dans la neige, à la trace.*

*Il faut qu'il neige à Noël ;
Il neige sur mon papier ;
J'ai faim d'hostie ;
J'ai reconnu les gloires,
Et je veux aujourd'hui prier pour tout le monde.*

S^t Aug. E. F. VVRGE Y

SIMILITUDES

*Pareils aux flots des mers déroulant sur les grèves,
Les ondulations du flux et du reflux,
Les ans, les mois, les jours et les heures trop brèves
Viennent, passent, s'en vont et ne reviennent plus.*

*Jamais le même flot ne bat deux fois les plages,
Ainsi les jours passés font place aux jours nouveaux ;
Le noir souffle du Temps disperse au loin les âges
Comme le vent du large éparpille les eaux.*

*Les générations et les vagues énormes
Croulent également dans un sanglot amer,
Et le gouffre éternel où s'effacent les formes
Est semblable à l'immense abîme de la mer.*

CHARLES DUBOURG.

LE NOTAIRE PENDU

(Suite)

J'interrompis mon père.

« — Les grenadiers sont innocents et la lune encore davantage.

« Je me rappelle fort bien les hallucinations de mon enfance qui m'ont montré le personnage dont j'ai

si bonne souvenance, je me le rappelle d'autant mieux que c'est lui, lui-même, que j'ai retrouvé sur la montagne; votre sabre est impuissant contre les sortilèges, je suis ensorcelé, possédé. Que Dieu prenne pitié de moi !! »

« — Ah! ah ! c'est comme ça que tu prends les choses, gredin !

« Sais-tu que tu commences à m'échauffer les oreilles!

« Oui, mais je saurai bien te mettre à la raison. Voilà es tristes produits de la fainéantise. L'esprit chez toi travaille comme une roue de moulin qui tourne dans le vide. Nous lui fourniront des aliments. Pas plus tard que demain, demain à la première heure, entends-tu bien, je te mène à Naples chez mon vieil ami Don Nicolo Piselli, notaire royal ; tu y commenceras ton apprentissage. Je le veux absolument. Tu seras notaire. Nous verrons si les mendiants borgnes ou boîteux oseront se glisser entre les feuilles de papier timbré. »

Il s'éloigna avec une apparente fureur ; mais je vis que, tout en feignant de fermer violemment la porte, il ne voulait pas me perdre de vue ; la pointe du sabre demeura dans la fente de cette porte entrebâillée.

Quant à moi, je finis par m'endormir en répétant ces mots : *Tu seras notaire ! Tu seras notaire !*

C'est que je n'avais aucune vocation pour le notariat. Malgré ma pauvre organisation physique, je me sentais des instants de héros comprimé, une âme de capitaine prêt à avaler les provinces, et le sabre magique du père flamboyait dans mes rêves d'avenir.

Je me trouyai jouant aux boules sur la terrasse avec mes petits camarades Pasquireilla et Munziatillo.

Je venais de marquer plusieurs points lorsque la boule que je tenais en main sauta toute seule par terre et se mit à tourner : elle s'enfla, grossit, grossit de manière qu'elle remplissait toute la terrasse et débordait au-dessus de notre maison. Elle s'arrêta toute frémissante et creva avec un bruit d'obus qui éclate.

Il en sortit un petit notaire, un second, un troisième et tant d'autres que je cessai de les compter. Ils arrivèrent par escouades, par bataillons, par régiments. Que dis-je ? C'étaient des flots, des peuples, des avalanches de notaires ! Notaires maigres et gras, jeunes et vieux, gris, noirs, rouges, avec ou sans lunettes. Tous avaient un portefeuille sous le bras, des vêtements noirs, étaient cravatés de blanc et conservaient une mine sérieuse.

D'abord, j'eus envie de rire, mais l'inquiétude me saisit en voyant que cette boule ne se vidait jamais.

Ma propre image, celle que je serais dans l'avenir, m'était renvoyée par ces millions de visages graves.

Ils étaient arrivés en désordre avec un bourdonnement confus comme celui que produit un nuage de moustiques.

Alors ils se rangèrent sur une seule ligne pour défilier les uns après les autres.

Non, jamais du haut de son balcon, notre gracieux souverain n'a vu passer autant de soldats bleus que je vis passer de notaires. Aucun d'eux ne se représentait deux fois de suite comme sur la scène pour improviser des foules. Un notaire chauve succédait à un notaire chevelu, un notaire trapu à un notaire évidé, un

notaire correct à un notaire romantique, un notaire débonnaire à un notaire hérissé.

Et sur leur passage s'entassaient des ruines; les prisons se remplissaient à la suite des vols conseillés par la misère; les gueux mouraient de faim quand ils ne se coupaient pas la gorge...

Les notaires défilaient toujours un peu plus gras un peu plus souriants après avoir dévasté ce qu'ils rencontraient sur leur chemin.

Je compris que l'engeance paperassière, banquiers, notaires, avoués, huissiers, etc., etc., est autrement destructive que les races conquérantes.

Peut-être se fussent-ils écoulés ainsi, les uns derrière les autres, dans l'infini des âges, si une voix partie de je ne sais où n'eût crié sur un ton suraigu: « Entrez, Monseigneur. »

R. DE MARICOURT.

GRUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

QUARTIER GÉNÉRAL. — Les conférences de quinzaine suivent leur cours et sont toujours l'objet d'une affluence considérable de la part de nos membres. Le vendredi 18 novembre, la séance était présidée par le comte de Constantin et Emile Goudeau; ce profond poète a remporté un véritable triomphe en disant deux de ses plus belles créations. Le 2 décembre, Emile Michelet a retracé la vie de celui qu'il nomme à juste titre « le Précurseur » : Villiers de l'Isle-Adam. Plus de cent auditeurs assistaient à cette soirée. D'autre part, Papus continue-

ses conférences de Magie pratique qui sont soigneusement analysées dans le *Voile d'Isis*.

SALLE FABRE D'OLIVET. — Une importante séance d'une des sociétés adhérentes a été tenue le mois dernier dans cette salle, fort bien disposée à cet effet.

LABORATOIRE D'ÉTUDES PRATIQUES. — Ce laboratoire est aménagé peu à peu. La lunette astronomique est installée et les travaux pourront bientôt commencer. A ce propos nous rappelons à nos membres que nous recevons avec reconnaissance tous les dons *en nature* qui pourraient bien nous être faits pour orner ce nouveau local.

GROUPE D'ÉTUDE DES SIGNATURES. — Les séances de ce groupe ont repris et se tiennent deux fois par mois sous la direction de M. Selva. Un règlement spécial et très sérieux a été élaboré qui a paru dans le *Voile d'Isis*.

PROPAGANDE. — L'affluence de plus en plus grande de nos membres aux cours et aux conférences indique combien les groupes de propagande s'acquittent bien de leur tâche si difficile et si délicate.

LABORATOIRE DE MAGIE PRATIQUE. — On se rappelle que le groupe possède en province un important laboratoire de Magie pratique dont les travaux sont tenus secrets comme ceux poursuivis dans les groupes de même genre au Quartier général. C'est grâce à ce laboratoire que nous pouvons nous faire fabriquer sous les influences astronomiques favorables toutes les pièces métalliques nécessaires à nos expériences.

Nous nous sommes occupés de la création de locaux spéciaux pour des expérimentateurs qui désireraient aller faire des essais à la campagne, et voici les nouvelles que nous recevons à ce sujet du directeur :

Je me suis occupé activement d'installations spéciales au laboratoire de magie, afin d'en pouvoir faire sans contrôle possible de la part des indiscrets une annexe du Groupe ésotérique. Dès maintenant, absolument isolée, une vaste pièce, avec deux pièces *obscures* pour les Etudes odiques, force motrice, électricité, atelier séparé, est absolument séparée du reste des locaux. Si une personne désirait faire, dans le plus complet isolement,

des expériences personnelles demandant l'emploi d'instruments spéciaux, nouveaux, de conditions spéciales de fontes des pièces, de rites particuliers pour cette fonte, de méthodes nouvelles [de recherches, de plantes cueillies à telle époque, etc., tout est disposé pour cela.

Pour la construction des instruments, des outils, épées magiques, burins personnels pour la fabrication des outils, miroirs, etc., lampes, brûle-parfum, une force motrice uniquement réservée à ce travail est disponible.

Pour faciliter le travail des étudiants en occultisme, vous pouvez informer les intéressés qu'une pièce meublée est à leur disposition gratuitement au cas où quelqu'un voudrait venir passer quelques jours au laboratoire pour y exécuter ou faire exécuter suivant certains rites telles ou telles opérations. On y placerait le nombre de lits nécessaires à titre absolument gracieux, et on trouve une pension dans le pays à prix très bas. Les produits employés seuls resteraient à payer, ainsi que les frais de constructions d'appareils nouveaux; l'électricité, la force motrice, la lumière électrique ou autre sont donnés gratuitement, ainsi que l'usage de tous les instruments du laboratoire.

Pour tous les renseignements, il suffit de s'adresser au Quartier Général du Groupe, le mercredi, de 5 heures à 7 heures.

BRANCHES. — France :

Nous recevons de notre Branche de MONTPELLIER (Groupe n° 2) un excellent travail sur les plantes magiques. Ce travail, signé C. Bourguet, sera publié dans un des prochains numéros du *Voile d'Isis*.

A LYON, notre Groupe marche fort bien et nous ménage une agréable surprise sous peu de temps.

A NICE, une Branche régulière avec librairie, succursale de la Librairie de Paris, vient d'être installée dans d'excellentes conditions.

Etranger :

BRUXELLES nous envoie l'ordre du jour suivant, que nous insérons avec plaisir :

Kymris, branche métropolitaine de Belgique. (Salle d'études : 24, place de la vieille Halle aux Blés, Bruxelles.)

ORDRE DU JOUR N° 33

(Exceptionnellement, pour réagir contre l'erreur que l'on tente d'accréditer dans le public, cet ordre du jour peut être communiqué au dehors du groupe. — Art. 27.)

BAN D'ORDRE

Le Groupe étant affilié à la Rose † Croix, il importe de rappeler que cet ancien Ordre kabbalistique de la Rose † Croix n'a rien de commun avec le tout récent projet d'une soi-disant Rose-Croix catholique, esthétique, du Temple ou du Graal, dont on supprime d'ailleurs les qualifications dans l'intention évidente d'établir une confusion ;

L'affiliation proposée à cette tentative par le Conseil Kymrique dans un but de neutralité et de conciliation ayant été refusée, la soi-disant Rose-Croix belge ne peut rien avoir de commun avec les Branches Kymriques du Groupe ;

Des sympathies littéraires individuelles maintes fois manifestées et toujours constantes ne peuvent empêcher le Groupe de protester collectivement contre l'usurpation commise par un transfuge de l'Ordre de la Rose † Croix qui cherche à créer, sous le même nom, une œuvre toute personnelle, sans tradition comme sans droit.

Si un mandataire de celui-ci a pu pénétrer en Kymris, ce n'a jamais été qu'à titre personnel.

Ordre est donné au Groupe de n'user des titres et signes de la R † C qu'à l'occasion traditionnelle et de protester contre la violation de ses droits, en tout lieu, à toute heure.

PAPUS, S. I., Président du Groupe indépendant d'Etudes esotériques, l'un des cinq membres connus du Suprême Conseil de l'Ordre kabbalistique de la Rose † Croix, fera, la semaine prochaine, une seconde série de conférences en Belgique. Il y rétablira la vérité des situations en dehors de toute attache ecclésiastique ou maçonnique. Il rappellera la chaîne historique du sacerdoce scientifique et les diverses tentatives d'accaparement dont celui-ci fut l'objet jusqu'en ces derniers temps.

LE CONSEIL KYMRIQUE

Graphié en KYMRIS, le 1^{er} décembre 1892.

EGYPTE. — Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs le succès croissant de l'Occultisme en Egypte. Nous avons là-bas dans toute la vallée du Nil des amis instruits et dévoués qui, en quelques mois, ont obtenu des résultats fort importants.

Ainsi un nouveau chef de Groupe vient d'être établi à Sakha (Basse Egypte) et relié à nos branches de Port-Saïd, de Ramleh, du Caire et d'Alexandrie où le Dr Sourbeck poursuit fructueusement la diffusion de nos idées.

Ce succès de l'occultisme dans le pays des Pharaons est un heureux augure pour l'avenir.

POLOGNE OCCIDENTALE. — Le Dr Czinski vient de livrer à l'impression une brochure de propagande occultiste qui va être tirée à plusieurs milliers d'exemplaires et distribuée par les soins des branches locales établies là-bas depuis peu.

DANEMARCK. — La branche de Copenhague est définitivement constituée.

Une Manifestation « post mortem »

MON CHER AMI,

Pour répondre au désir que vous m'avez exprimé, je vous adresse la relation d'une manifestation *post mortem* survenue récemment dans ma famille :

Vous n'avez pas oublié ma belle-sœur et vous vous souvenez sans doute aussi que la dernière fois que vous l'avez vue chez moi, au mois de juin dernier, j'avais appelé votre attention sur un signe particulier existant dans sa main et qui m'avait fait l'engager à ne pas se risquer sur un bateau. J'ai soumis mon appréciation à votre compétence et, après l'examen de sa main, vous avez dit à ma belle-sœur que c'était surtout de la mer et des voyages en mer qu'elle devait se méfier. Il faut l'avouer, si la chiromancie nous avait renseigné en nous montrant une signature lunaire néfaste, nous nous étions trompés tous deux en ce qui concerne la nature exacte du dan-

ger qui menaçait celle dont nous avions examiné la main, car elle est morte subitement en wagon, en septembre dernier, en revenant du *bord de la mer*. Elle est morte non par la mer, mais à cause de la mer. Mais j'arrive à la manifestation dont je voulais vous parler; avant d'en commencer la relation, je dois, pour la clarté du récit, dire que ma belle-sœur et moi nous avons une grande affection l'un pour l'autre et que, de son vivant, j'avais sur elle une influence magnétique telle que lorsqu'elle était souffrante — ce qui lui arrivait souvent — il me suffisait de lui imposer les mains pour la soulager et qu'une fois je l'ai endormie ainsi pour toute une nuit pour lui procurer un repos que la maladie l'empêchait de goûter.

Dans la nuit du 14 au 15 octobre dernier, c'est-à-dire un mois environ après la mort de ma belle-sœur, après avoir dormi quelques heures, je m'éveillai agité et j'eus beaucoup de peine à me rendormir; je tombai enfin dans cet état de somnolence où, tout en ayant à demi conscience des choses environnantes, on est incapable d'ouvrir les yeux, état qui précède généralement le profond sommeil. Tout à coup je crus la voir — je la vis plutôt au chevet de mon lit. J'en éprouvai un violent saisissement et le dialogue mental suivant s'échangea entre moi et celle que je sentais près de moi :

— Est-ce bien toi ? Puis après un moment j'ajoutai : Sais-tu que tu es morte ?

— Oui, me répondit-elle, je le sais; mais il y a bien peu de temps que je m'en rends compte. J'ai été d'abord comme assommée; je ne sentais plus rien; j'étais dans le noir; mais maintenant j'ai repris conscience, je me meus, je passe partout et cela me semble singulier de n'avoir plus mon corps pour me gêner, moi qui étais si souvent malade.

— Mais comment es-tu entrée ainsi tout d'un coup dans la chambre ? Est-ce à travers les murs, puisque tu passes partout ?

— Non; tu sais la vieille habitude, j'ai monté par l'escalier.

— Et les autres (je voulais parler des membres de ma famille), les vois-tu ? t'es-tu montrée à eux ?

— Je les vois ; mais tu sais bien que ce n'est qu'avec toi que je pouvais d'abord communiquer.

Nous échangeâmes ensuite quelques pensées affectueuses, puis il me sembla qu'elle se penchait vers moi et je crus sentir, — oui, je sentis vraiment, comme un léger et insaisissable contact et je fis un violent effort pour ouvrir les yeux. Mais elle, se penchant davantage sur moi :

— N'essaie donc pas d'ouvrir les yeux ; *tu sais bien que, si tu te réveillais tout à fait, tu ne me verrais plus.*

Elle resta un moment encore près de moi, puis disparut, et je m'éveillai tout à fait, mais j'étais tellement impressionné par cette apparition, ce rêve, cette singulière hallucination, comme on voudra l'appeler, qu'il me fut impossible de me rendormir de la nuit.

Le lendemain — dans la nuit du samedi au dimanche — ma femme eut ce rêve qu'elle me conta le dimanche matin :

Sa sœur lui apparut tout à coup près de son lit, se pencha sur elle et l'embrassa longuement, puis lui dit : « J'irai demain voir G... » (c'est le prénom de mon fils aîné qui est interne dans une école spéciale située dans une ville à quelque distance de la localité que nous habitons). Ma femme — elle ne s'explique pas pourquoi — dit ensuite à sa sœur :

— Quelle heure est-il ?

— Moins douze, lui répondit-elle.

Puis ma femme, encore tout émue de son rêve, s'éveilla, et, ayant allumé une bougie, regarda vivement sa montre posée près de son lit : il était quatre heures moins douze minutes.

Le dimanche, mon fils venait en congé chez nous, et nous convinmes, sa mère et moi, de ne rien lui raconter pour ne pas l'influencer ; nous lui demandâmes pourtant en causant, dans le courant de la journée : As-tu quelquefois rêvé de ta tante depuis qu'elle est morte ?

— Non, nous répondit-il.

Le jeudi suivant, nous vîmes notre fils qui nous dit :

« J'ai rêvé de marraine (sa tante était aussi sa marraine) dans la nuit de lundi à mardi. »

Et il nous conta qu'il avait vu sa tante près de lui,

qu'elle lui avait parlé, l'avait embrassé, lui avait recommandé d'avoir bien soin de ses affaires (il faut noter que de son vivant elle était très méticuleuse au point de vue de l'ordre) et enfin, avant de le quitter, lui avait dit : *J'avais promis à ta mère que je viendrais te voir.*

Ce n'est qu'après cela que sa mère lui apprit les rêves que nous avons eus, elle et moi, et le jeune homme parut très frappé de la coïncidence surtout en se rappelant la dernière phrase qu'il avait entendue dans son rêve.

Voilà, mon cher ami, couché par écrit, ce que je vous avais déjà conté de vive voix.

Cordialement à vous.

CH. D.

P. S. — Depuis, plus rien, ou, si nous avons encore rêvé de la morte, ce n'était que des songes décousus qui n'avaient rien de frappant et n'étaient que des réminiscences d'autrefois comme on en a souvent en rêve.

Le corps astral de notre chère morte a-t-il quitté le cercle où nous nous mouvons ?

OCCULTISME PRATIQUE

HISTOIRE DUN JOLI REVENANT

Je lis toujours avec assiduité le journal anglais *Light*. J'ai dit que c'était une mine précieuse, et je n'ai rien exagéré. C'est une mine en effet et ses colonnes s'ouvrent libéralement à une multitude de faits plus intéressants et plus stupéfiants les uns que les autres. Les histoires qu'il publie sont choisies avec discernement, et il n'accepte, sans toutefois les garantir, que celles qui, après un examen sévère, lui paraissent avoir au moins un certain fonds de vérité. Parmi ces histoires, j'en ai traduit une que je présente aux nombreux abonnés de *l'Initiation*, et dont la lecture leur causera autant de plaisir que le plus merveilleux conte des *Mille et une Nuits*. Il s'agit d'un aimable revenant du sexe féminin, auquel il a pris fantaisie de se faire photgraphier *post mortem*, pour que son

mari puisse avoir quelques exemplaires de son image. Je laisse la parole au photographe, qui raconte lui-même son étrange et incroyable aventure :

« Un jour que je venais d'achever mon très frugal déjeuner, il se présenta tout à coup devant moi une fort belle dame qui me pria de lui accorder une séance afin que son mari pût avoir d'elle quelques épreuves photographiques. J'accédai à son désir et je lui fis prendre différentes attitudes ; lorsque je quittai mon cabinet noir pour reparaitre à la lumière, la dame avait disparu.

« Je me sentis assez affecté, et je craignis de ne pouvoir être indemnisé de ma peine.

« Cependant je continuai mon travail, espérant que la dame reviendrait au premier jour pour me payer.

« En effet, peu de jours après, la dame reparut au moment où je venais de mettre la dernière main à mon œuvre. Elle ne croyait pas qu'elle serait si tôt terminée, et elle en fut étonnée. Les épreuves avaient une teinte un peu sombre néanmoins. A la fin de notre entrevue, la dame choisit une de ces photographies et me dit : Ecrivez dessus : Marguerite Arlington, et exposez-la dans votre montre. Je fus surpris de son langage, car tout le monde sait que les dames ne se soucient pas du tout de se voir exposées dans une montre aux regards du public. Je pensai avoir affaire à une actrice. Je me conformai à sa volonté, et elle me remit un billet de cinquante marcs. Comme elle me devait la moitié de cette somme et que je n'avais pas sur moi assez de monnaie pour lui rendre, je plaçai la photographie dans la montre et j'allai bien vite chez le pharmacien, mon voisin, pour changer le billet : « Pourriez-vous, dis-je au pharmacien, me donner la monnaie de ce billet ? et j'avançai ma main vers lui comme si je lui tendais le papier. — Combien vous faut-il ? me demanda-t-il. — Cinquante marcs, répliquai-je. — Où est-il ? » Je regardai ma main, elle était vide, elle ne tenait rien. Je jetai d'abord les yeux sur le comptoir, je ne vis rien ; nous cherchâmes de tous côtés, le pharmacien et moi, et son premier garçon nous aida. On ne put trouver le billet. Je retournai chez moi en regardant à terre avec soin pendant le court trajet, mais ce fut en vain : le billet s'était fondu dans l'air.

« La dame sans doute attendait sa monnaie, je voulais lui conter l'affaire, peut-être ne m'avait-elle pas remis le billet. — Madame, lui dis-je en rentrant chez moi... Mais la dame avait disparu en laissant les épreuves sur ma table. Que signifiait ce mystère ? Toutefois je me tranquillisai à la pensée que cette actrice, je la croyais de bonne foi une actrice, m'avait joué ce tour d'espièglerie pour faire un peu parler d'elle. Je résolus à tout événement de laisser les épreuves dans la montre, et c'est ce que je fis de mieux. Presque tous les jours, le monde, attiré par les photographies, me disait : « Le portrait de cette belle blonde est admirablement réussi, » etc. Cette aventure me rapporta pas mal d'argent, et, en vérité, je ne gardai aucune espèce de rancune à la belle inconnue. J'aurais été heureux de lui remettre les cinq épreuves et de la remercier par-dessus le marché.

« Je pensai que bientôt j'entendrais parler d'elle ; et, en effet, je ne fus pas trompé dans mon attente. Un an après je reçus la visite d'un monsieur en costume de voyage, qui se présenta dans mon cabinet. Il était pâle et comme surexcité.

« — N'avez-vous pas dans votre montre, me dit-il, la photographie d'une jolie blonde du nom de Marguerite Arlington ?

« — Oui, monsieur, lui répondis-je, c'était le nom de cette dame.

« — Vous la connaissez ? continua-t-il.

« — C'est peut-être une personne de vos amies ? lui demandai-je.

« — C'est ma femme, dit le monsieur, mais je ne savais pas qu'elle s'était fait photographe.

« — Est-ce possible ? m'écriai-je, cette dame m'a dit que son mari désirait avoir son portrait, parce qu'elle était éloignée de lui pour longtemps. Le monsieur devint encore plus pâle.

« — Combien y a-t-il de temps, me demanda-t-il très ému, que vous l'avez photographiée ?

« — Un an lui dis-je.

« — Il y a un an que ma femme est morte, répliqua-t-il ; peut-être croirez-vous que je ne suis plus dans mon bon sens quand je vous dirai qu'elle m'est apparue cette nuit

dans un rêve et qu'elle m'a dit : « Va à la ville, passe en revue les magasins de photographies et tu trouveras la mienne. Le rêve m'a tellement frappé que j'ai obéi et j'ai trouvé le portrait chez vous. »

« Je raconterai au monsieur, sans en rien omettre, toutes les circonstances, et nous restâmes convaincus tous les deux que la dame, quoique morte, était venue poser pour son portrait. Je lui présentai les cinq épreuves qui étaient les mieux réussies qui fussent sorties de mes mains. Il voulut me payer, je refusai, mais il laissa sur ma table un billet de cinq cents francs, et se retira.

« Telle est mon histoire de fantôme ; bien des gens en ont eu de semblables, mais ils ne veulent croire que ce qui leur est arrivé à eux. Mon histoire est cependant la stricte et exacte vérité. »

A mon tour, je me permettrai d'ajouter que l'aventure du photographe n'est pas moins piquante qu'extraordinaire. Faut-il y ajouter foi ? Je crois que rien ne s'y oppose ; le narrateur me paraît véridique, tout au plus pourrait-on supposer qu'il l'a rêvée et qu'il a pris son rêve pour la réalité, ce qui est douteux. Peut-être a-t-il été halluciné ? Mais une hallucination si souvent répétée serait un fait plus merveilleux que l'histoire même. La manière dont elle est racontée, la parfaite lucidité avec laquelle il s'exprime permettent d'affirmer qu'il a toute la plénitude de sa raison ; son langage est d'un bout à l'autre celui d'un homme sérieux et n'a rien qui dénonce le hableur ou l'halluciné. Il semble bien plutôt s'exprimer comme en revenant de Pontoise. HORACE PELLETIER,

*Correspondant du Groupe
indépendant des Études éso-
tériques.*

COURRIER BIBLIOGRAPHIQUE

L'Ennemi des lois, 1 vol. in-12, par M. MAURICE BARRÈS. Perrin et C^{ie}, éditeurs, 35, quai des Grands-Augustins. Prix : 3 fr. 50.

Le roman si impatiemment attendu de Maurice Barrès, *L'Ennemi des lois*, joint à un fin et émouvant

récit, à la Henri Heine, l'étude approfondie de la transformation que va subir notre société actuelle. « Je viens de lire ce délicieux petit livre, déclare M. Jules Le-maître, au début de son article au *Figaro*. Il ne m'a pas seulement plu par le tour nerveux et subtil, propre à M. Maurice Barrès, par les frémissements voluptueux et courts d'une sensibilité surveillée et d'autant plus fine!... » « Mais, conclut plus loin l'éminent critique, il est si délicieux, et de telle sorte, dans son ironie à la fois impertinente et rêveuse, qu'il eût fallu l'imprimer sur de la soie et le vendre très cher. »

Voici l'intrigue en peu de lignes :

Par une singulière coïncidence avec les récents méfaits de la dynamite, le premier chapitre nous mène à la cour d'assises, où l'on condamne à trois mois de prison un jeune publiciste, coupable d'avoir critiqué les militaires juste au moment où une bombe venait d'être lancée sur le cercle des officiers.

C'est dans les salons, surtout auprès des femmes, qu'André Maltère rencontre d'ardentes sympathies. Interné à Sainte-Pélagie, il y reçoit, par lettre de M^{lle} Claire Pichon-Pichard, fille d'un savant de son vivant célèbre, la demande s'il ne sait point ce qu'on pourrait substituer à la société actuelle, et devient son professeur, tandis que la petite princesse russe Marina, têtue et sensuelle, le visite aussi et accepte facilement d'être sa maîtresse.

Avec celle-ci, Maltère cultive sa sensibilité personnelle; avec celle-là, il s'efforce d'étudier la sensibilité des réformateurs français et allemands, de Saint-Simon à Karl Marx, et de révéler les résultats de leur influence sur nos mœurs contemporaines.

Vers l'expiration de sa peine, son mariage avec Claire se décide, mais auparavant André « sent le besoin de rafraîchir de beaux spectacles ses yeux et ses sens », se dit qu'il doit une politesse à Marina. Elle a si bien soigné le bon *velu*, son chien, pendant sa longue absence! Et tous trois vont passer quelques semaines à Venise.

Les jours s'écoulent, la date du mariage approche, une rupture s'impose. Le lendemain même de la mort émouvante du *Velu*, qu'une voiture écrase, Maltère quitte la

petite princesse, retourne épouser M^{lle} Claire Pichon-Pichard et l'emmène continuer en Allemagne leurs études sociologiques.

Le voyage achevé, la jeune femme s'inquiète des découragements de son mari, s'informe, apprend la vérité, le regret que ressent André de son ancienne liaison brisée, et, sous le coup d'une émotion violente due à la fuite de Velu II, un nouveau chien donné par Marina, elle jette ce cri sublime : « Courez chez votre amie ! »

Ils retrouvent Velu II martyr, dans la salle de vivisection du museum, mais à temps pour le sauver, et, trop attendris pour se séparer désormais, vont habiter, aux environs de Paris, un paisible domaine, « où ils groupent beaucoup de bêtes et puis des tas d'enfants ».

*
* *

Je n'insisterai pas sur les qualités d'artiste de Maurice Barrès, chacun appréciant aujourd'hui ce merveilleux écrivain, ni n'essayerai de citer des pages de ce livre si logique, si éloquent, si serré (voir le *Paradis de la petite princesse* et le voyage idéologique aux châteaux de Louis II); mieux vaut examiner l'influence considérable qu'une telle œuvre ne manquera pas d'exercer sur la plupart des jeunes intellectuels, car ses idées principales, développées avec une force contagieuse, vont prendre vie incessamment sous de multiples formes.

Maurice Barrès le dit nettement: la société actuelle se transforme. Sa magistrale étude sur Saint-Simon, « dont maintes idées ont filtré dans l'Europe moderne, mais sans l'améliorer », établit que, de ce réformateur date l'écroulement soudain du décor de l'ancien régime. Quelle sympathie, quel respect, malgré la jolie ironie du style, émanent de ce portrait du bonhomme Fourier, où le petit vieillard réapparaît maniaque, d'une politesse exquise, « d'une sensibilité vive pour la table et les cotillons », détestant la fréquentation des *jouvenceaux* et des militaires; en revanche le cœur si grand, l'inspiration si géniale, avec sa scrupuleuse probité, sa bonté douce, son inaltérable patience et sa conviction, prête à se réaliser, d'être le moraliste de la société de demain.

A ces deux précurseurs, l'auteur de l'*Ennemi des lois*

rattache le point de départ de la transformation qui s'opère. L'un et l'autre sont de race française. C'est chez eux que nous devons chercher une direction, non chez les Allemands Karl Marx, Lassalle, juifs « qui ont passé au trébuchet les principes de l'économie politique », qui « manient les idées de même qu'un banquier les valeurs », et qui limitent aux appétits matériels les fondements de leur réforme.

S'attachant à Fourier, Maurice Barrès conclut, par des doctrines anarchistes, au droit pour chacun de faire ce qu'il veut, et, parlant à peine de Proudhon, laisse deviner que c'est vers celui-là que vont ses préférences.

Anarchistes, oui. Mais ne confondons pas anarchiste et dynamiteur. Ecoutez plutôt :

« La date où recevront une heureuse solution tous les problèmes moraux et les économiques qui en dépendent n'est-elle précisément cet instant-là où le bonheur des autres apparaîtra à chacun comme une condition de son propre bonheur.

Et plus loin :

« Vous, moi et les autres, en dépouillant le respect des lois écrites, en avons-nous perdu le bénéfice ? Ne sentez-vous pas que notre instinct a profité du long apprentissage de notre race parmi les codes et les religions ? C'était apprendre à décomposer les mouvements : nageons maintenant nature, voilà le joint précieux. Les lois ont été nécessaires : au commencement qu'ils étaient bipèdes, nos aïeux en usèrent comme béquilles. Elles les soutinrent jusqu'au point où nous sommes. Rejetons cet appareil désormais inutile et gênant. Les dogmes et les codes nous ont mis dans le sang la pitié et la justice. Aujourd'hui que nous nous sommes assimilés la meilleure part, ils ne font plus que nous embarrasser de leurs formules ; c'est la pulpe d'aliments assimilés. Expulsons ces détritrus, et suivons, avec la spontanéité de l'intelligent Velu, les mouvements de notre sang enrichi. »

..

Un critique, M. Emile Faguet, s'est étonné que Maurice Barrès pût être à la fois un humoriste et exercer une influence intellectuelle ou morale.

« C'est un cas assez curieux que celui de M. Barrès, écrit-il. Il s'est toujours appliqué de tout son cœur à se bien faire prendre pour un humoriste, très capable de parler galamment, à la rencontre, d'une question sérieuse, mais pour un humoriste cependant, impénitent et sans cesse relaps... Eh bien, il a eu beau faire : la génération qui nous suit est si grave — oh ! que grave ! — que, bon gré mal gré, elle a tenu M. Barrès pour un philosophe d'une profondeur inusitée et pour un métaphysicien comme on n'en a jamais vu. L'un l'a comparé à Descartes, l'autre à Spinoza, et, si on ne l'a point parallélisé avec Kant, que je sache, c'est très probablement parce qu'on a pensé que Kant n'en valait pas la peine. »

Nous voyons assez nettement à quels articles M. Emile Faguet fait allusion. Il nous souvient notamment d'une très belle étude de l'ancien président de l'association des étudiants, M. Henri Bérenger, sur Maurice Barrès, et il est vraiment curieux que M. Emile Faguet prétende opposer cette théorie, à savoir que le tour d'esprit d'un humoriste interdit de traiter des questions graves, à ce fait que la plupart des nouveau-venus portent la marque des idées développées par Maurice Barrès.

Ce dernier point, qui n'est guère contesté, est d'ailleurs vérifiable à la lecture de toutes ces jeunes revues, par la déclaration de maints critiques, par une enquête officieuse qu'aurait instituée M. Gréard pour connaître quel est l'auteur le plus lu dans les lycées et qui donna, en tête de liste, le nom de Barrès. Enfin, cette influence, M. Faguet la constate lui-même.

Ce qui est prodigieux, c'est qu'il veuille voir quelque chose de surprenant dans cette influence d'un humoriste, comme si tous les livres de Platon n'étaient pas marqués de la plus haute fantaisie, et tel dialogue de Diderot, *le Rêve de d'Alembert* par exemple. Le volume de Henri Heine sur l'Allemagne n'est-il pas, en même temps que d'une verve délicieuse, le plus profond recueil d'observations sur la métaphysique allemande et sur la formation de l'unité allemande.

Je pourrais multiplier les exemples de cette sorte, mais ma seule préoccupation est de situer l'œuvre de Maurice Barrès parmi les esprits de sa qualité, avec toutes les

distances qu'il y a toujours à maintenir entre une œuvre qui n'a pas encore fait sa carrière et des œuvres dont on a mesuré toute l'influence :

Œuvre d'humoriste ? Oui. Œuvre de haute influence morale ? Oui encore. Et il est peu explicable qu'un professeur en soit à ce degré de voir une contradiction entre ces deux termes.

GEORGE MONTIÈRE.

Les Médiûms et les Thaumaturges du XIX^e siècle. Thomas Martin de Gallardon, par le capitaine PAUL MARIN. Paris, 1892, in-18 de 323 pages. En vente à la librairie du Merveilleux.

Le 15 janvier 1816, Thomas Martin, cultivateur à Gallardon, aperçut tout à coup, dans le champ qu'il fumait, un homme d'une figure délicate et parfaitement blanche, habillé d'une grande redingote, qui lui ordonna d'aller trouver le roi, pour l'avertir des malheurs qui menaçaient la France.

Le 18, le 20, le 21, le 24, le 30 janvier, puis de plus en plus fréquemment, ces apparitions se répétèrent. L'évêque de Versailles en avait été informé, puis le préfet d'Eure-et-Loir, qui envoya Martin au ministre de la police générale. A Paris, les apparitions continuent ; à la quatrième, notre laboureur apprend que c'est l'archange Raphaël qui lui apparait ; il informait son protégé des actes des personnages officiels qui pouvaient l'intéresser ; c'est alors que Thomas Martin est conduit à Charenton où il est soumis à l'examen des docteurs Puel et Royer-Collard. C'est d'après le rapport de ces deux savants que M. Marin a édifié son livre. Il critique en passant les différentes histoires que l'on a données de ce visionnaire, et qui, pour la plus grande part, ont leur source dans un article de l'*Illustration* en date du 30 août 1845 ; le capitaine Marin, dans toutes ces discussions minutieuses, fait preuve de beaucoup d'érudition ; il sait établir, avec clarté, la vérité des faits qu'il expose ; il confronte les documents originaux, il les commente, les éclaircit l'un par l'autre ; en somme, un travail de bénédiction. Je me bornerai à citer une phrase du rapport

des médecins de Charenton. Thomas Martin est parvenu jusqu'à Louis XVIII; seul à seul avec lui, il découvre au roi plusieurs circonstances secrètes qui avaient eu lieu pendant son exil..., il lui révèle des complots tramés contre sa personne; et le roi lui fait jurer de lui garder le secret...

Nous ne songeons pas à tenter ici une explication définitive de ces visions; M. Marin ne l'a pas essayé non plus: établir définitivement l'histoire de son héros, ruiner les erreurs et les inexactitudes de ses devanciers, tel a été son but. Ceux qui ont pu apprécier dans ses œuvres précédentes le soin qu'il apporte à ses recherches, l'étendue et la sûreté de son information, la loyauté de ses jugements, sont assurés d'avance de la solidité et de l'intérêt de ce dernier livre.

SÉDIR.

THOMASSIN. *Die Ermordung des Herzogs Carl von Berry und sein Morder Louvel. Mit Losung der Complicenfrage.* — München, chez Josef Seyberth, 1892, in-18 de 44 pages (1).

M. de Thomassin est le fils du célèbre chevalier Jean-René de Thomassin qui, de 1814 à 1832, se dévoua si entièrement à la cause des anciens Bourbons. Mieux que personne, il devait avoir des renseignements inédits sur l'histoire de la Restauration; il les a consignés dans plusieurs études dont la présente est la dernière en date. Elle nous donne l'histoire du crime et le jugement de Louvel; le duc de Berry fut épié avec une ténacité rare; pendant quatre ans, son meurtrier mûrit son plan; dans l'été de 1886, il fit une quinzaine de fois le voyage de Paris à Saint-Germain dans l'espoir de rencontrer le prince; il le cherchait dans toutes les églises, à toutes les fêtes de Paris. « Une fois la vie morale de Louvel connue, dit M. de Thomassin, son acte s'en déduit logiquement. Les modernes psychologues Liébeault, Bernheim, Forel et Schmidkunz pourraient peut-être prononcer les mots de suggestion et d'autosuggestion.

(1) A la même Librairie: *Die Gründer des Hanses Bourbon-France und des Haus Altbourbon* et *Die Frau Herzogin von Berry und der Aufstand in der Vendée in Jahre, 1832.*

Le psychologue, qui examine posément la biographie de Louvel, ne peut qu'y trouver une nouvelle preuve de la nécessité qu'il y a de donner une bonne direction à l'Idée, ce premier élément générateur de l'action. » Ce sont ces phrases qui nous intéressent ; elles font à elles seules tout l'intérêt de l'étude ; des motifs personnels ont malheureusement engagé M. de Thomassin à laisser ce côté psychologique un peu dans l'ombre ; néanmoins, son indication originale vint corroborer des théories ésotériques sur la puissance de l'Idée qui, étudiées, éclaireraient d'un jour tout nouveau bien des points d'histoire.

S.

OLGA DE BÉZOBRAZOW. — *Pages détachées du journal d'un artiste*, poème en vers. (Extrait d'un ouvrage en préparation : *Lumière*). — Une plaquette de 72 p. in-12, sur papier de luxe. En vente à la Librairie du Merveilleux.

Ouchy et les rives du Léman ont vu naître ces vers, et ils portent je ne sais quel cachet cosmopolite, qui en relève singulièrement la saveur. Dédiés à la comtesse Kapnick, ces poèmes sont épigraphiés de Charles d'Orléans, de Jean Honcey, de Rabelais ; ils décrivent des sensations d'âme dans une langue particulièrement expressive et originale. Pour l'auteur, « la Poésie est l'interprète constitué de la lumière de l'Idée, qui se revêt dans les régions des merveilleuses couleurs de l'imagination ; » c'est là une constatation exacte et la lecture de l'œuvre de M^{me} de Bézobrazow la confirme, en nous faisant voir l'habileté avec laquelle sont décrits des sentiments délicats, des aspirations élevées, des pensées un peu teintées de pessimisme peut-être, — mais tout cela habillé richement, présenté avec une grande abondance d'images, une grande richesse de détails.

En somme, c'est là un coin du tableau, que nous promet l'auteur, qui permet de bien augurer de l'œuvre future.

S.

Un envoûtement en Gévaudan en l'année 1347, par EDMOND FALGAIROLLE, substitut du Procureur de la

République, membre de plusieurs sociétés savantes. — Nîmes, Catelan, 1892, in-12, 117 pages.

Très intéressant cet exposé d'un fait unique en ces régions, et précédé de considérations fort justes sur l'occulte. Nous ne pouvons que le recommander à tous les bibliophiles.

S.

REVUE DES REVUES

OCCULTISME :

Le *Voile d'Isis* a recommencé sa publication des conférences du Groupe ; celles de Quærens et de Papus ont déjà paru. A noter une fort belle prose lyrique de M. L. Bazalgette. — *L'Etoile* (novembre) continue les commentaires kabbalistiques de M. A. Jhouney ; René Caillié expose la doctrine martineziste d'après M. A. Franck ; de curieuses notes sur les aberrations de l'amour sexuel présentées par M. Honoré Roulx (H. B. of. L.), et des extraits du *Voile d'Isis* sont encore à signaler dans ce fascicule.

Je trouve dans le fascicule d'octobre le *Héros* de Michelet reproduit sans indication de source.

La *Paix Universelle* s'occupe surtout de spiritisme dans ses numéros de novembre. Le dernier contient un dessin symbolique hors texte dû au crayon de M. Munet. Si l'on comptait les projets d'union, de fédération, d'association spirites mis en avant depuis 1853, on arriverait facilement au chiffre de cinquante ; M. Bouvéry propose le cinquante et unième dans le numéro du 15 décembre.

SPIRITISME :

La *Revue spirite* (novembre) traduit un article de sir Russel Wallace paru dans le *Chamber's Encyclopedia* sur l'histoire du spiritisme ; M^{lle} Champury expose un plan d'éducation médianimique pour les enfants ; plaise au ciel qu'il ne se réalise jamais, pour la santé morale des

générations prochaines. Dans le *Spiritisme* (octobre et novembre), d'intéressantes études sur le périsprit de Gabriel Delanne. Une nouvelle revue, le *Phare de Normandie*, revue des études psychologiques de l'« Union spiritua'iste de Rouen », vient de paraître; elle a été fondée sous le patronage des spirites les plus connus de Paris; nous lui souhaitons grande réussite auprès des Normands. Le *Flambeau* de Jemeppe donne une étude sur la médiumnité.

MAGNÉTISME, HYPNOLOGIE :

Le *Journal du Magnétisme* (octobre-novembre) publie l'importante étude de M. Durville sur l'application de l'aimant au traitement des maladies. M. Auffinger continue ses réquisitoires contre le monopole des médecins.

Comment peut-on voir un mahatma ?

Un bon naïf, ayant eu l'idée de demander à la rédaction d'une des petites feuilles que la Théosophie, de ridicule mémoire, entretient à grands frais, comment il fallait faire pour voir un mahatma, a reçu la réponse suivante : « Elevez d'abord le MOI au point de sa fusion avec le SOI et vous saurez alors la réponse à votre question. » Ce qui, en bon français, veut dire : Devenez Mahatma, puis regardez-vous et vous serez satisfait. Coût, 6 fr. 25 (si l'on sait l'anglais).

Les *Annales des Sciences psychiques* (septembre-octobre) relatent une série d'expériences que fit en 1888 le Dr A. Gibotteau, et qui ont de très intimes rapports avec des actions magiques; son sujet, B., était d'une famille de paysans champenois, qui passait pour fournir des sorciers; entre autres choses « elle savait, comme je l'ai éprouvé, faire perdre la route à une personne, en lui faisant prendre sa droite pour sa gauche (hallucination du sens de l'espace). Elle disait que, petite fille, elle allait au bois avec sa mère pour cueillir des fraises. Quand elle s'ennuyait et voulait rentrer, elle jouait à celle-ci le tour de lui faire perdre sa route. Dans nos campagnes, ce pouvoir est généralement attribué aux sorciers. A Cuba les sorciers nègres prétendent en faire autant. Il y aura des recherches curieuses à faire sur cette pratique dont je crois pouvoir, par expérience, attester la réalité.

« Une autre fois, Berthe m'apprit comment il fallait s'y prendre pour *faire tomber une personne*. La méthode est remarquablement logique. Il faut d'abord la connaître, lui parler, l'impressionner autant qu'on peut, et se faire redouter d'elle. Quand elle est dans la rue, on la suit par derrière en imitant bien sa démarche, et en la *chargeant* (c'était le mot qu'elle employait d'ordinaire pour dire s'emparer mentalement de la pensée de quelqu'un, en l'endormant un peu, procédé qui lui était familier). Alors il faut voir une corde tendue en travers de la route à quelques pas en avant. On suit bien les mouvements de la personne et, au moment où elle arrive sur la corde, on fait soi-même un faux pas volontaire; alors elle est forcée de tomber.

« Voici maintenant une manière d'amener un ennemi à se pendre : suivre ses pas et ses pensées, lui *montrer* tous les jours un arbre dans un lieu écarté. Lui faire penser qu'il est malheureux, que ses affaires sont perdues sans ressources, et tous les jours lui montrer la même place, etc. »

Voici le sommaire des *Annales de psychiatrie et d'hypnologie* (octobre) :

1° Un émule de Barra, par le D ^r COLLINEAU	289
2° Considérations générales sur la structure et les maladies du système nerveux, leçon d'ouverture des conférences faites à l'hôpital de la Charité, par le D ^r J. LUYS (<i>suite</i>)	299
3° De l'électrisation céphalique, par le D ^r Ch. LETOURNEAU	304
4° Cas rare de dipsomanie. — Inhalations d'éther. — Accès répétés pendant plus de seize ans. — Mort à la suite de convulsions épileptiformes, par le D ^r Jules CHRISTIAN	314

SOCIALISME :

Ch. Fauvety et J. Bearson commentent les derniers événements au point de vue social, dans la *Paix Universelle* (octobre et novembre). Fabre des Essarts commence une étude sur l'abbé Châtel; le bel article d'Eugène Garcin sur les doctrines du jour, et celui de J. Bearson sur l'occulte complètent le dernier numéro. — G. Ghisler donne, dans la *Revue Socialiste* (octobre), une étude très documentée sur l'Association ouvrière et l'Unionisme anglais, et une autre, aussi d'actualité, sur la limitation

des heures de travail en Belgique par E. Vandervelde; l'exposé du mouvement socialiste en Europe est fait avec une grande abondance de détails et une non moins grande autorité par Ad. Veber. Le *Devoir* détaille aussi les questions d'actualité avec beaucoup d'intérêt, de même que le journal hebdomadaire l'*Avenir des Travail leurs* (1).

LITTÉRATURE :

La Plume semble être désertée par les Retté, les Dubus, les Remacle; cependant une foule de talents bien connus des jeunes remplissent ses colonnes avec immensément d'intérêt. Très intéressante la *Revue Blanche* (octobre, novembre, décembre) avec Paul Adam, Saint-Pol-Roux, Romain Coolus, Nietzsche et *tutti quanti*; ceux-là ont au moins une forme avec le fonds. — *L'Art Social* (novembre) préfère l'art de M. René Ghil à celui de M. Peladan; je signalerai l'entrée de Paule Mink à *Chimère*, où se voient, à part P. Redonnel, Henri Mazel, P. Durocher, Ch. Maurras. — *L'Idée Libre* donne d'intéressants souvenirs sur Richard Wagner, par Edouard Schuré. — *Harmonie* (octobre et novembre) où Louise Michel coudoie Camille Chaigneau et Hector France; la *Revue* pour qui Dentu a réuni des écrivains sages comme André Theuriet et Emile Faguet; le *Sillon* qui se réclame de Lamartine et de Vigny; la *Revue Jeune*, continuent dans l'art le mouvement spiritualiste. Le *Progrès artistique* rend compte avec compétence du mouvement théâtral; une bonne étude de la littérature allemande contemporaine, des vers de Verlaine et de Degron dans l'*Ermitage*. Le *Mouvement Littéraire* de Raymond Nyst se voue aux manifestes de la Rose + Croix du Temple; pour multiplier les attractions, J. Peladan, « afin de réhabiliter le riche », décerne des « lettres patentes de baronnie, vicomté et comté à ceux qui s'associent par le don aux gestes Rosicruciennes, Templières et Graaliennes » s. g. de la correctionnelle. (Avis aux industriels.) Alcanter de Brahm donne d'amusantes chroniques au *Nouvel Echo* (novembre et décembre); Emile Strauss, Marcel Beruhardt achèvent de lui donner

(1) Administration et direction, 58, ru. de Clignancourt.

la physionomie d'un journal. Une monographie de Papus par Marc Haven, avec portrait par Delfosse, a paru dans la série de Vanier, *les Hommes d'aujourd'hui*.

DIVERS :

La *Revue générale des Sciences pures et appliquées* publie une lettre du docteur Bernheim sur l'amaurose et l'état hypnotique, avec réponse de M. Pierre Janet. Dans la *Revue Asiatique*, la Vie de Bouddha de Ksemendra, par A. Foucher. Dans la *Revue des Religions* (octobre), le Brahmanisme par Castonnet des Fossés. La *Revue de la Science Nouvelle* (novembre et décembre) continue ses très complets comptes rendus.

Camille Flammarion étudie les spectres aériens dans sa savante et populaire revue l'*Astronomie* (novembre).

Sommaire de la *Revue philosophique*, numéro de novembre 1892 (17^e année).

L. MARILLIER : La psychologie de W. James. — E. DE ROBERTY : De l'unité de la science : les grandes synthèses du savoir. — TH. RIBOT : Sur les diverses formes du caractère. — Variétés. — Analyses et comptes rendus. — Revue des périodiques étrangers.

Sommaire de la *Revue philosophique*, numéro de décembre 1892 (17^e année).

E. LANNES : Le mouvement philosophique en Russie. II. La philosophie de Hegel et les cercles politiques. — F. PAULHAN : La composition musicale et les lois générales de la psychologie. — MARILLIER : La psychologie de W. James (2^e article). — Analyses et comptes rendus. — Revue des périodiques étrangers.

Le *Cosmos* d'octobre donne une étude sur l'envoûtement de de Rochas. La rédaction de l'*Université de Paris*, bulletin de l'Association générale des étudiants, est vraiment jeune ; les matériaux dont elle dispose permettraient, il me semble, de publier quelque chose de sérieux.

Le *Courrier Français* s'attache l'excellent Willette de plus en plus ; nous attendons qu'il veuille bien signaler l'*Initiation* dans la liste des jeunes Revues.

Le dernier numéro des *Hommes d'Aujourd'hui* de l'éditeur Vanier est consacré à notre confrère Jules Roques, directeur du *Courrier Français*. Il contient deux très

beaux dessins de Heidbrinck et Willette, texte de Michel Zévaco.

Très recommandé *l'Intermédiaire de l'Ouest* (septembre) pour ses excellentes notices bibliographiques.

SÉDIR.

LIVRES REÇUS

Le Problème de la Mort, ses solutions imaginaires et la science positive, par L. BOURDEAU. Un vol. de la Bibliothèque de philosophie contemporaine, Paris, F. Alcan, 1892, in-8.

Ce volume, chant du cygne d'un positivisme agonisant, indique une ignorance telle des faits télépathiques, qu'il mérite une analyse particulière que nous ferons dans un prochain numéro.

* * *

Almanach des quatre-vingt-quinze recettes utiles d'une application journalière, publ. trim. à 1 fr. le numéro. EXCEPTIONNELLEMENT, toute personne qui épinglera un timbre de 15 centimes après sa carte de visite recevra le n° 1, dans lequel il a été groupé toutes les recettes dont on peut avoir besoin à chaque instant. Elles sont toutes on ne peut plus faciles à suivre et constituent un véritable talisman. Il y en a pour guérir *abcès, apoplexie, choléra, clous, congestions, coqueluche, cors, coups de soleil, coupures, croup, douleurs de dents, diarrhées, durillons, écorchures, engelures, fièvres graves, hoquet, insomnie, mal de tête, migraine, névralgies, écoulement d'oreilles, phtysie, rage, rhume de cerveau et de poitrine, et verrues*; pour conserver le beurre frais, un bouquet longtemps frais, des châtaignes fraîches un an, la viande huit jours, les cerises, les œufs, les pommes de terre et de pommier, le raisin, la fermeté des seins et la leur redonner; enlever la rouille, les taches d'encre, d'huile, de graisse, de poussière, les points noirs du visage; préserver contre les fourmis, le froid aux pieds, la carie des dents; attendrir la viande la plus coriace, la rafraîchir, corriger les vins

aigres et moisis, blanchir les mains, dissimuler l'odeur de l'huile de ricin ou de foie de morue et même remplacer cette dernière, laver les flanelles; rendre ses lettres inviolables, les verres de lampes incassables; des formules de pâte autographique pour tirer cent copies, d'épilatoire radical et inoffensif, de dentifrice, d'encre à tampon, de détruire les punaises, et trente autres que la place manque pour énumérer. La brochure a 64 pages. Issanchou, 9, rue Guy-de-la-Brosse, Paris.

FRANCIS BACON *poet, prophet, philosopher versus phantom captain Skakespeare, the Rosicrucian Mask by*. W. F. C. WIGSTON, Londres, Kegan Paul, Trench Trubner et C^{ie}, 57 an. 59 Ludgate Hill (London), 1 gros vol. in-8.

Cet important travail sur Bacon considéré comme l'auteur de la plupart des œuvres attribuées à Shakspeare est établi avec une érudition remarquable et des arguments vraiment déconcertants. Nous en ferons bientôt un compte rendu spécial d'autant plus que les rapports de Bacon et de la Rose-Croix sont très bien étudiés dans cet ouvrage.

THE COLUMBUS OF LITERATURE or BACON'S *New World of sciences by* W. F. C. WIGSTON.

Autre ouvrage non moins curieux du même auteur (même librairie).

NOUVELLES DIVERSES

M. Becquerel présente à l'Académie de la part de M. Charles Henry un photomètre-photoptomètre destiné à la mesure des intensités lumineuses très faibles, et fondé sur la loi de déperdition de la lumière du sulfure de zinc phosphorescent. M. Charles Henry est parvenu à mesurer par cet appareil la lumière diffuse des étoiles par une belle soirée d'août; il trouve que cette lumière produit sur l'écran de son photomètre le même éclat qu'une bougie à environ 41 mètres. Une courbe permet d'évaluer presque instantanément en fractions de bougie les quantités essentiellement variables de lumière, mais toujours très petites, que l'œil est capable de percevoir au minimum.

*
**

Dans le courant de janvier, M^{lle} Marie-Anne de Bovet, l'écrivain justement renommé, donnera une conférence au Groupe d'études ésotériques. Cette soirée ne peut manquer d'être un véritable succès.

*
**

Une nouvelle revue d'études économiques et sociales, rédigée par un groupe de savants et d'écrivains de valeur, vient de se fonder sous la direction de René Worms, docteur en droit et agrégé de philosophie. Nous en reparlerons plus longuement dans notre prochain numéro. Titre: *Revue internationale de Sociologie*; bureaux: 16, rue Soufflot. Abonnement, 10 francs.

*
**

THE REVIEW OF REVIEWS (125, Fleet Street, London) ne saurait être trop recommandé à nos lecteurs connaissant l'anglais. Pour un prix d'abonnement impossible à atteindre pour la plupart de nos grandes revues françaises, on possède une encyclopédie illustrée de tout ce qui se passe d'important dans le monde durant le dernier mois. Les revues de tous les pays sont annoncées ou analysées, et les principaux articles sont cités. Les ouvrages parus en Europe sont classés et analysés également; les gravures anecdotiques ou politiques sont reproduites en grand nombre, et chaque numéro de 110 pages in-4° se termine par un index alphabétique très complet.

*
**

Du 6 au 12 décembre courant, Papus a fait une série de conférences à Bruxelles. Les premières séances ont été tenues dans le local de la Branche KUMRIS dont les progrès s'accroissent de jour en jour. Le vendredi 9, une conférence a été donnée au *cercle artistique et littéraire* devant plusieurs centaines d'auditeurs venus malgré la tempête de neige. Cette conférence, dans laquelle Papus a basé l'hygiène intellectuelle de l'artiste sur la connaissance de l'être impulsif et de son action psychique en décrivant à l'appui de ses affirmations les états hypnotiques, a été saluée de plusieurs salves d'applaudissements par le public. La grande presse, qui commence là-bas à s'intéresser à ces questions, a été surtout frappée par le côté tout exotérique de cette causerie et surtout par

les aperçus psychologiques qui l'ont terminée. En somme, un grand succès de plus pour l'occultisme à Bruxelles.

*
**

Nous rendrons compte dans le prochain numéro, de la dernière œuvre de GILBERT-AUGUSTIN THIERRY, l'éminent écrivain qui, le premier parmi les contemporains, appliqua à la littérature les enseignements de l'ésotérisme. Plusieurs de ses nouvelles ont paru dans la *Revue des Deux Mondes*, et le volume dont nous rendrons compte est une des plus curieuses productions modernes concernant l'ésotérisme.

*
**

Parmi les diplômes d'honneur délivrés dernièrement par le Comité de direction du Groupe, signalons celui décerné à M. Bettenant qui a fait don au Président de plusieurs objets de la plus grande rareté ayant appartenu à Eliphas Lévi. C'est grâce à la persévérance de notre ami Mauchel, à ramasser les documents les plus authentiques pour son étude sur le grand occultiste, que nous devons de posséder une collection unique de livres et de papiers d'Eliphas Lévi.

*
**

Rue de la Sourdière, à Paris, des manifestations de la force psychique se sont produites dernièrement. Comme dans tous les faits du même genre, les phénomènes sont dus à un médium dont la force vitale s'extériorise inconsciemment. Il résulte, en effet, des premiers renseignements que, la famille ayant quitté l'appartement soi-disant « hanté », les déplacements d'objets ont continué dans les nouveaux locaux où se trouvait la jeune fille en question. Nous sommes, du reste, convaincus que dans quelques années ces faits deviendront assez communs pour être jugés à leur juste valeur.



Le Gérant : ENCAUSSE.

L'Initiation du 15 décembre 1892

GEORGES CARRÉ, ÉDITEUR, 58, RUE S^t-ANDRÉ-DES-ARTS

NOUVELLE PUBLICATION

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

Paraissant tous les deux mois

DIRECTEUR : **M. le D^r DARIEX**

Les **Annales des Sciences psychiques** paraissent tous les deux mois. Chaque livraison forme un cahier de quatre feuilles in-8° carré de 64 pages.

Elles ont pour but de rapporter, avec force preuves à l'appui, toutes les observations sérieuses qui leur sont adressées, relatives aux faits soi-disant occultes, de *télépathie*, de *lucidité*, de *pressentiment*, d'*apparitions objectives*. En dehors de ces recueils de faits, sont publiés des documents et discussions sur les bonnes conditions pour observer et expérimenter ; des *Analyses*, *Bibliographies*, *Critiques*, etc.

S'ADRESSER POUR LA RÉDACTION :

A M. le D^r Dariex, 6, rue du Bellay, Paris.

POUR L'ADMINISTRATION :

A M. Félix Alcan, libraire-éditeur, 108, boulevard Saint-Germain, Paris.

PRIX D'ABONNEMENT :

Un an (à partir du 15 février), pour tous pays. 12 fr.

La livraison : 2 fr. 50

Georges CARRÉ, éditeur, 58, rue St-André-des-Arts, Paris

L'ÉLECTRICITÉ DANS LA NATURE

Par Georges DARY

1 vol. in-8 écu de viii-440 pages, avec nombreuses figures. Prix : Broché 6 fr.
Cartonné à l'anglaise..... 7 fr. 50

TABLE DES MATIÈRES

Électricité atmosphérique

Présence de l'électricité dans l'atmosphère. — Distribution de l'électricité dans l'atmosphère. — Electricité cosmique. — Origines de l'électricité atmosphérique.

Orages

Formation des nuages orageux. — Hauteur et constitution des nuages orageux. — Distribution des orages. — Variation des orages. — Heures et saisons des orages. — Orages volcaniques. — Relations entre les orages et les taches solaires — Éclairs. — Phénomènes d'induction. — Tonnerre. — Effets de la foudre.

Paratonnerres

Historique. — Tige. — Conducteurs. — Communication avec le sol. — Paratonnerres à pointes multiples. — Action des paratonnerres. — Zone de protection. — Vérifications des paratonnerres. — Efficacité des paratonnerres.

Grêle

Particularités des orages de grêle. — Aspect et composition des grêlons. — Théories de la grêle.

Trombes, Tornades et Cyclones

Trombes. — Tornades. — Cyclones.

Tremblements de terre

Courants telluriques et variations du magnétisme terrestre. — Caractères principaux des tremblements de terre. — Théories des tremblements de terre. — Phénomènes atmosphériques. — Phénomènes magnétiques. — Phénomènes électriques. — Théories électriques des tremblements de terre.

Aurores polaires

Description et caractères des aurores. — Concordance de certains phénomènes avec les aurores polaires. — Théories des aurores polaires.

VIENT DE PARAÎTRE

LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX

29, RUE DE TRÉVISE, 29

PAPUS

La Science des Mages

ET SES

APPLICATIONS THÉORIQUES ET PRATIQUES

(PETIT RÉSUMÉ DE L'OCCULTISME, ENTIÈREMENT INÉDIT)

Une brochure de 72 pages, texte serré, avec 4 figures

Franco : 50 centimes

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS) UTILES

DIRECTION

14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

DIRECTEUR: **PAPUS** 

DIRECTEUR-ADJOINT: **Lucien MAUCHEL**

Rédacteur en chef:

George MONTIÈRE 

Secrétaires de la Rédaction :

**CH. BARLET, — J. LEJAY
PAUL SÉDIR**

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

G. CARRÉ

58, rue Saint-André-des-Arts

PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION : 14, rue de Strasbourg. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la *rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement, 58, rue Saint-André-des-Arts.

L'Initiation



Revue philosophique indépendante des Hautes Études

**Hypnotisme, Force psychique
Théosophie, Kabbale
Gnose, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes**

18° VOLUME. — 6^me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 4 (Janvier 1893)

- AVANT-PROPOS.....** *La sixième année de l'Initiation.....* **La Direction.**
(p. 1 à 4).
- PARTIE INITIATIQUE...** *Le Séfer Yesira (texte complet, nouvelle traduction).....* **Mayer Lambert.**
(p. 5 à 21).
- PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE....** *Notes sur les Opérations dites Théosophiques.....* **Louis Lemerle.**
(p. 22 à 34).
Maxvell (fin)..... **A. de Rochas.**
(p. 35 à 43).
Etudes gnostiques **Jules Doinel.**
(p. 44 à 49).
L'Unité des Religions. **Yalta.**
(p. 49 à 64).
De l'Organisation de l'Université en Egypte et en Grèce **Dr Michaël.**
(p. 64 à 67).
- PARTIE LITTÉRAIRE....** *La Prière (poésie).....* **J. de Tallenay.**
(p. 68 à 72).
Le Notaire pendu (suite) **R. de Maricourt.**
(p. 72 à 81).

Groupe indépendant d'Etudes ésotériques. — Courrier bibliographique. — Revue des Revues. — Nouvelles diverses. — Revue internationale de Sociologie. — Ouvrages reçus. — Nécrologie.

RÉDACTION :
29, rue de Trévis, 29
PARIS

Administration, Abonnements :
58, rue St-André-des-Arts, 58
PARIS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spirituelle dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer -la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un *même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'*arbitraire*, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 50 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement le 15 de chaque mois et compte déjà cinq années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. CH. BARLET, S.: I.: \hat{N} — JULES DOINEL, S.: I.: (D. G. E.) — *Ep. Gnost.* — STANISLAS DE GUAITA, S.: I.: \hat{N} — MARC HAVEN, S.: I.: \hat{N} — JULIEN LEJAY, S.: I.: \hat{N} — ÉMILE MICHELET, S.: I.: (C. G. E.) — LUCIEN MAUCHEL, S.: I.: (D. S. E.) — GEORGE MONTIÈRE, S.: I.: \hat{N} — PAPUS, S.: I.: \hat{N} — PHILOPHOTES, S.: I.: (C. G. E.) — QUÆRENS, S.: I.: (D. G. E.) — SÉDIR, S.: I.: (C. G. E.) — SELVA, S.: I.: (C. G. E.) — VURGEY, S.: I.: (D. G. E.).

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ABIL-MARDUK. — ALEPH. — Le F.: BERTRAND 18°. — RENÉ CAILLIÉ. — A. C. TSHÉLA. — CAMILLE CHAIGNEAU. — CHIMUA DU LAFAY. — G. DELANNE. — DELÉZINIER. — FABRE DES ESSARTS. — D^r FUGAIRON. — JULES GIRAUD. — L. HUTCHINSON. — HORACE LEFORT. — L. LEMERLE. — DONALD MAC-NAB. — MARCUS DE VÈZE. — NAPOLEON NEY. — EUGÈNE NUS. — HORACE PELLETIER. — PHILOPHOTES. — G. POIREL. — RAYMOND. — A. DE ROCHAS. — D^r SOURBECK. — L. STEVENARD. — THOMASSIN. — PIERRE TORCY. — G. VITOUX. — HENRI WELSCH. — OSWALD WIRTH. — YALTA.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD. — JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. — R. DE MARICOURT. — CATULLE MENDÈS. — GEORGE MONTIÈRE. — LÉON RIOTOR. — SAINT-FARGEAU. — ROBERT SCHEFFER. — CH. DE SIVRY. — CH. TORQUET.

4°

POÉSIE

CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — YVAN DIETSCHINE. — R. DE MARICOURT. — PAUL MARROT. — J. DE TALLEYAY. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

L'Initiation du 15 janvier 1893

GROUPE INDÉPENDANT
D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

**SOCIÉTÉ D'ÉTUDES THÉORIQUES ET PRATIQUES DES FORCES
ENCORE NON DÉFINIES DE LA NATURE ET DE L'HOMME**

Membres. — Les membres ne paient ni cotisation, ni droit d'entrée. Tout abonné de *l'Initiation* ou du *Voile d'Isis* reçoit sa carte de membre associé sur sa demande.

Quartier Général. — La Société comprend 22 Groupes d'études théoriques et pratiques au Quartier Général, 29, rue de Trévis, Paris.

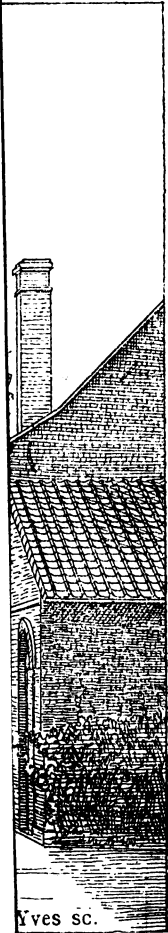
De plus, une Bibliothèque, une salle de lecture, une salle de conférences, pouvant contenir 200 auditeurs, et une librairie existent au Quartier Général.

Branches. — Des branches de *Groupes Indépendants d'études ésotériques* sont établies en France et à l'Étranger

Le Groupe compte actuellement : 21 branches régulières en France, 30 branches à l'Étranger et 23 correspondants dans les centres qui ne possèdent pas encore une Branche régulière.

Journaux. — *Propagande.* — Outre les volumes édités par la Librairie, le Groupe possède comme organe de propagande :

L'Initiation (revue mensuelle). — *Le Voile d'Isis* (journal hebdomadaire). — *Psyché* (revue mensuelle d'art et de littérature). — *La Bibliographie de la Science Occulte* (bulletin trimestriel). — De plus : *The Light of Paris* (journal hebdomadaire), imprimé en anglais vient d'être créé comme organe de la *Bibliothèque internationale des Œuvres des femmes*, destiné à faire la propagande de l'occultisme dans les pays de langue anglaise.



Yves sc.

92.)

1893

L'INITIATION

A ses Lecteurs et Abonnés

AVANT-PROPOS

LA SIXIÈME ANNÉE DE L'INITIATION

Avec ce numéro, *l'Initiation* entre dans sa sixième année d'existence. Depuis la fondation de notre organe, nous avons vu le nombre de ses lecteurs s'accroître progressivement, nos idées faire un chemin considérable, et la société d'études fondée sous l'égide de la revue étendre ses rameaux en France et à l'étranger. Malgré toutes les oppositions patentes ou occultes, malgré les calomnies les plus absurdes et les polémiques les plus violentes, nos abonnés de la pre-

mière heure nous sont toujours demeurés fidèles, et beaucoup d'autres sont venus se joindre à eux. De notre côté, nous suivrons fidèlement notre ligne de conduite et nous consacrerons la plus grande partie des bénéfices provenant de la revue à son amélioration matérielle. Nos lecteurs ont pu remarquer que, depuis quelque temps, chaque numéro est accompagné de planches hors texte et d'illustrations ; c'est le début de l'application des principes ci-dessus. De plus, en parcourant rapidement la collection de *l'Initiation*, on pourra se rendre compte que nous avons toujours été les premiers dans la presse spiritualiste à publier les travaux scientifiques intéressant notre mouvement, comme la préface de M. le professeur Richet, le discours de M. Lodge, les travaux de M. le colonel de Rochas qui est devenu un de nos rédacteurs les plus éminents, etc., etc. Enfin, nous avons fait tous nos efforts pour conserver à la partie philosophique et scientifique de la revue le caractère d'indépendance vis-à-vis de toutes les écoles, indépendance qui a été la cause du succès constant de nos idées.

Nous ne saurions trop, en terminant, remercier nos rédacteurs de la première heure à qui revient la plus grande part dans notre succès, ainsi que nos nouveaux collaborateurs de cette année : M. le Dr Fugairon, docteur en médecine et docteur es sciences, dont l'étude si remarquable sur l'électricité des êtres vivants va sous peu paraître en volume, car cette étude est considérable ; M. Marc Haven, docteur en kabbale ; M. Selva, le directeur du Groupe des Signatures qui prépare également un intéressant volume d'astrologie ;

Yalta, à qui nous devons trois articles de grande valeur; le chevalier Thomassin, notre délégué en Allemagne; le D^r Sourbeck, chef de branche en Egypte, M. H. Lizera y qui, quoique ne partageant pas nos idées, a pu exposer librement ses vues dans la revue, et M. Hutchinson, l'élève d'Eliphaz Lévi. Enfin la partie littéraire de l'*Initiation* a eu l'honneur de publier des travaux de M. J. de Tallenay, de M. Robert Scheffer, l'éminent collaborateur de la nouvelle revue, de M. Léon Riator, Yvan Dietschine, etc., en plus de ses rédacteurs habituels.

Mais, à côté de la « partie philosophique et scientifique » de la revue, absolument ouverte à toutes les écoles, nos lecteurs savent que nous avons créé une « partie initiatique » réservée à la défense et à l'exposé de la tradition ésotérique. Le développement des sociétés adhérentes au Groupe d'études ésotériques nous permet dès maintenant d'augmenter le nombre des rédacteurs de cette « partie initiatique » en choisissant, parmi les collaborateurs de l'*Initiation*, ceux qui se sont particulièrement consacrés à la défense de nos idées. Voilà pourquoi nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que les rédacteurs suivants (par ordre alphabétique) font désormais partie de la section initiatique de la revue : MM. JULES DOINEL, archiviste du département du Loiret, délégué du Groupe et chef de l'Eglise gnostique rénovée ; MARC HAVEN, docteur en kabbale ; EMILE MICHELET, directeur de *Psyché* et chef de groupe ; LUCIEN MAUCHEL, licencié en droit, directeur adjoint de l'*Initiation* et directeur de section ; PHILOPHORES, président de l'école alchi-

mique et chef de Groupe; QUÆRENS, délégué du Groupe; PAUL SÉDIR, secrétaire de la rédaction de *l'Initiation*, licencié en kabbale et chef de Groupe; SELVA, chef de Groupe; VURGEY, délégué du Groupe.

LA DIRECTION.





PARTIE INITIATIQUE

TEXTE DU SÉFER YESIRA ⁽¹⁾

PREMIER CHAPITRE

Premier paragraphe. — Par trente-deux voies mystérieuses de sagesse Yah, l'Éternel Sebaot, le Dieu d'Israël, Dieu vivant, Dieu tout-puissant, élevé et sublime, habitant l'Éternité, et dont le nom est saint, a tracé et créé son monde, sous trois formes (2), dans l'écriture, le nombre et la parole. Ce sont : dix nombres primordiaux (3), vingt-deux lettres fondamentales, dont trois principales, sept doubles et douze simples

(1) Comme Saadya donne en arabe la traduction du texte du Séfer Yesira, nous avons pensé inutile de donner deux fois dans l'intérieur de l'ouvrage la traduction française d'un même paragraphe, une fois d'après l'hébreu, une autre fois d'après l'arabe ; nous avons cru préférable de mettre ici le texte entier du Séfer Yesira, traduit par l'hébreu, réservant pour l'intérieur de l'ouvrage la traduction de la version arabe. On aura ainsi une vue d'ensemble du Séfer Yesira ; l'on pourra, d'autre part, comparer la traduction faite sur l'original avec la version de Saadya.

(2) Litt. : Trois livres.

(3) בְּלִיָּמָה, qui nous paraît signifier, dans la pensée de l'auteur : tiré de rien, est considéré comme la *clé de voûte* du monde, puisque le monde y est suspendu (Job, xxvi, 7).

Deuxième paragraphe. — Dix nombres primordiaux selon le nombre des dix doigts, dont cinq sont en face de cinq. Et la personne de l'Unique est juste au milieu, par la parole, la langue et la bouche (1). Il correspondent aux dix infinis : profondeur du commencement et profondeur de la fin, profondeur du bien et profondeur du mal, profondeur du haut et profondeur du bas, profondeur de l'Orient et profondeur de l'Occident, profondeur du Nord et profondeur du Sud; et un maître unique, Dieu, Roi fidèle, les domine toutes du séjour de sa sainteté et jusque dans l'éternité des éternités.

Troisième paragraphe. — Vingt-deux lettres fondamentales, trois principales : *alef, mem, schin*; elles correspondent au plateau du mérite, au plateau du démérite et à la balance de la loi qui met l'équilibre entre eux ; sept doubles, *bet, guimel, dalet, kaf, pé, resch, tav*, qui correspondent à la vie, la paix, la sagesse, la richesse, la postérité, la faveur, la domination ; *hé, vav, zayin, het, tet, yod, lamed, nun, samek, ayin, sadé, qof*, qui correspondent à la vue, l'ouïe, l'odorat, la parole, la nutrition, la cohabitation, l'action, la marche, la colère, le rire, la pensée et le sommeil.

Quatrième paragraphe. — Par lequel Yah, Éternel Sebaot, Dieu d'Israël, Dieu tout vivant, Dieu tout-puissant élevé, sublime, habitant l'Éternité et dont le nom est saint, a tracé trois pères et leurs postérités (2), sept conquérants et leurs légions (3), douze arêtes du

(1) D'après les autres textes : par la parole de la langue et l'alliance de la chair.

(2) L'air, l'eau, le feu et ce qui en dérive.

(3) Les planètes et les étoiles.

cube (1). La preuve de la chose est (donnée par) des témoins dignes de foi, le monde, l'année et l'âme, qui ont la règle des dix, trois, sept et douze; leurs préposés sont le dragon, la sphère et le cœur.

DEUXIÈME CHAPITRE

Premier paragraphe. — Dix nombres primordiaux, dix et non neuf, dix et non onze. Comprends avec sagesse, sois sage avec intelligence; examine-les et sonde-les. Sache, pense, imagine; établis la chose dans son évidence et établis le créateur à sa place. (Les nombres) correspondent à dix infinis; quand on les aperçoit, ils ressemblent à l'éclair, et, à la fin, ils vont à l'infini; on a dit d'eux qu'ils s'élancent et reviennent; sur l'ordre de (Dieu) ils se précipitent comme un ouragan et ils se prosternent devant son trône (2).

Deuxième paragraphe. — Vingt-deux lettres fondamentales, trois principales, sept doubles et vingt-deux simples: les trois principales sont *alef*, *mem*, *schin*; mystère important, caché, merveilleux et éclatant, d'où sortent le feu, l'air et l'eau, d'où tout a été créé (3).

Troisième paragraphe. — Sept doubles: *bet*, *guimel*, *dalet*, *kaf*, *pé*, *resch*, *tav*. Sept et non six, sept

(1) Le mot אלכסי ne paraît pas signifier ici *diagonale*.

(2) Les anges sont les nombres, qui ne sont presque rien au début, et qui s'étendent ensuite à l'infini.

(3) Nous avons supprimé un passage qui se retrouve III, 3, et qui n'a rien à faire ici.

et non huit, six côtés dans les six directions, et le temple placé juste au milieu, — l'Éternel soit béni de son endroit! — il est l'endroit du monde et le monde n'est pas son endroit.

Quatrième paragraphe. — Douze simples, douze et non onze, douze et non treize : douze arêtes des angles, se divisant dans les directions, séparant les différents côtés : arête est-nord, arête est-haut, arête est-bas, arête nord-ouest, arête nord-haut, arête nord-bas, arête ouest-sud, arête ouest-haut, arête ouest-bas, arête sud-est, arête sud-haut, arête sud-bas.

Cinquième paragraphe. — Par lesquelles Yah, l'Éternel Sebaot, Dieu d'Israël, Dieu vivant, Dieu tout-puissant, noble et sublime, habitant l'éternité et dont le nom est saint, a tracé vingt-deux lettres, fixées à la sphère ; la sphère tourne devant derrière. Un signe de la chose : Rien ne dépasse en bien les délices (*ônèg*) et rien ne dépasse en mal la plaie (*néga*).

Sixième paragraphe. — La preuve de la chose est (donnée) par des témoins dignes de foi : le monde, l'année, l'âme. Le monde se compte par dix : les trois sont le feu, l'air et l'eau : les sept sont les sept planètes ; les douze sont les douze signes du zodiaque. L'année se compte par dix : les trois sont l'hiver, l'été et la demi-saison ; les sept sont les sept jours de la création ; les douze sont les douze mois. La personne compte par dix : trois sont la tête, le tronc et le ventre ; les sept sont les sept ouvertures, les douze sont les douze organes directeurs.

TROISIÈME CHAPITRE

Premier paragraphe. — Dix nombres fermés; ferme ta bouche pour ne pas parler, ferme ton cœur pour ne pas penser, et, si ton cœur s'élançe, retourne vers l'Endroit, car il est dit ainsi : Ils courent et reviennent. Fixe leur fin dans leur commencement et leur commencement dans leur fin, comme une flamme fixée à un charbon (1). Sache, pense et imagine que le Créateur est un et qu'il n'y en a pas en dehors de lui, et, devant l'unité, que comptes-tu?

Deuxième paragraphe. — Vingt-deux lettres fondamentales : trois principales, sept doubles, douze simples. Trois principales, *alef, mem, schin*; le feu, l'air et l'eau. L'origine du ciel est le feu, l'origine de l'atmosphère est l'air, l'origine de la terre est l'eau : le feu monte, l'eau descend et l'air est la règle qui met l'équilibre entre eux; le *mem* est grave, le *schin* est aigu, l'*alef* est intermédiaire entre eux. *Alef-mem-schin* est scellé de six sceaux et enveloppé dans le mâle et la femelle (2). Sache, pense et imagine que le feu supporte l'eau.

Troisième paragraphe. — Sept doubles : *b, g, d, k, p, r, t*, qui sont usitées avec deux prononciations : *bet, bhét*; *guimel, ghimel*; *dalet, dhalet*; *kaf, khaf*; *pé, phé*; *resch, rhesch*; *tav, thav* : l'une douce,

(1) L'auteur veut sans doute dire que si les nombres sont infinis pour nous, ils ne le sont pas pour Dieu.

(2) Parce qu'il y a six combinaisons, trois fortes et trois faibles.

l'autre dure, à l'instar du fort et du faible. Les doubles représentent des contraires. Le contraire de la vie, c'est la mort ; le contraire de la paix, c'est le malheur ; le contraire de la sagesse, c'est la sottise ; le contraire de la richesse, c'est la pauvreté ; le contraire de la culture, c'est le désert ; le contraire de la grâce, c'est la laideur ; le contraire du pouvoir, c'est la servitude.

Quatrième paragraphe. — Douze lettres simples : hé, vav, zayin, het, tet, yod, lamed, nun, samekh, ayin, sadé, qof. Il les a tracées, taillées, multipliées, pesées et permutées : comment les a-t-il multipliées ? Deux pierres bâtissent deux maisons, trois bâtissent six maisons, quatre bâtissent vingt-quatre maisons, cinq bâtissent cent vingt maisons, six bâtissent sept cent vingt maisons, sept bâtissent cinq mille quarante maisons. A partir de là, va et compte ce que ta bouche ne peut exprimer, ce que ton oreille ne peut entendre.

Cinquième paragraphe. — Par lesquelles Yah, l'Éternel Sebaot, le Dieu d'Israël, Dieu vivant, Seigneur tout-puissant, élevé et sublime, habitant l'éternité et dont le nom est saint a tracé (le monde). *YaH* se compose de deux lettres, *YHVH* de quatre lettres. *Sebaot* : il est comme un signe dans son armée. *Dieu d'Israël* : (Israël) est un prince devant Dieu. *Dieu vivant* : trois choses sont appelées vivantes : Dieu vivant, eau vive et arbre de la vie. *El* : fort. *Sadday* : jusque-là il suffit. *Élevé* : car il réside dans la hauteur du monde, et est au-dessus de tous les êtres élevés. *Sublime* : car il porte et soutient le haut et le bas :

tandis que les porteurs sont en bas et leur charge en haut, lui est en haut et il porte en bas; il porte et soutient le monde entier. *Habitant l'éternité* : car son règne est éternel et ininterrompu. *Son nom est saint* : car lui et ses serviteurs sont saints et ils lui disent chaque jour : Saint, saint, saint.

Sixième paragraphe. — La preuve de la chose (est fournie par) des témoins dignes de foi : le monde. l'année, l'âme. Les douze sont en bas, les sept sont au-dessus d'eux et les trois au-dessus des sept. Des trois il a formé son sanctuaire, et tous sont attachés à l'Un : Signe de l'Un qui n'a pas de second, Roi unique dans son monde, qui est un et dont le nom est un.

QUATRIÈME CHAPITRE

Premier paragraphe. — Dix nombres primordiaux. Premièrement : L'esprit du Dieu vivant, vie du monde, dont le trône est affermi de toute éternité. Son nom est loué et béni toujours et éternellement : c'est là l'esprit saint.

Deuxième paragraphe. — Deuxièmement : Il a tracé un air d'un autre air, il a taillé les quatre côtés du ciel : l'Orient, l'Occident, le Nord et le Sud, et il y a un vent de chaque (côté).

Troisième paragraphe. — Vingt-deux lettres fondamentales : Trois principales, sept doubles et douze simples ; lettres taillées dans l'air, tracées par la voix, fixées dans la bouche en cinq endroits : *Alef, hé, het, ayin ; bet, vav, mem, pé ; guimel, yod, kaf, qof ;*

dalet, tet, lamed, nun, tav, zayin; samekh, sadé, resch, schin. Les gutturales se prononcent avec la fin de la langue, les linguales vers le milieu de la langue, en se prononçant avec la voyelle, les sifflantes entre les dents et avec la langue inerte.

Quatrième paragraphe. — Les vingt-deux lettres, il les a tracées, taillées, multipliées, pesées et interverties, et il en a formé toutes les créatures et tout ce qui sera créé. Et de quelle façon les a-t-il multipliées? L'*alef* avec toutes et toutes avec l'*alef*, le *bet* avec toutes et toutes avec le *bet*, le *guimel* avec toutes et toutes avec le *guimel*; toutes tournent en cercle; il se trouve qu'elles sortent par deux cent trente et une portes; il se trouve que toutes les paroles sortent sous un même nom.

Cinquième paragraphe. — Il a formé du néant le réel et il a fait exister ce qui n'était pas; il a taillé de grandes colonnes d'un air insaisissable.

Sixième paragraphe. — Troisièmement: Il a créé l'eau de l'air; il a tracé et taillé avec elle le *tohu* et le *bohu*, le limon et l'argile; il en a fait comme une sorte de parterre, il les a taillés en une sorte de mur, il les a couverts comme une sorte de toiture; il a fait couler l'eau dessus, et cela est devenu la terre, comme il est écrit: *Car à la neige il dit: sois de la terre.* (*Tohu*, c'est la ligne verte qui entoure le monde entier; *bohu*, ce sont les pierres trouées et enfoncées dans l'Océan, d'où sort l'eau, comme il est dit: *Il tendra sur elle la ligne de tohu et les pierres de bohu.*) (1)

(1) Cette dernière explication est probablement une interpolation. L'auteur du Séfer Yesira paraît avoir expliqué תהו ובהו רפש ומיט.

Septième paragraphe. — Quatrièmement : Le feu de l'eau. Il a tracé et taillé avec lui le trône de gloire et toute la légion céleste, comme il est écrit : *Il fait des vents ses messagers et ses serviteurs de feu flamboyant.*

Huitième paragraphe. — Cinquièmement : Il a choisi trois lettres simples et les a fixées avec son grand nom et a scellé avec elles les six côtés. Il a scellé le haut, il s'est tourné en haut et l'a scellé avec *yod, hé, vav*. Sixièmement : Il a scellé le bas, il s'est tourné en bas et l'a scellé *yod, vav, hé*. Septièmement : Il a scellé l'Orient, il s'est tourné devant lui et il l'a scellé avec *hé, vav, yod*. Huitièmement : Il a scellé l'Occident, il s'est tourné derrière lui, et l'a scellé avec *hé yod, vav*. Neuvièmement : Il a scellé le Midi, il s'est tourné à droite et l'a scellé avec *vav, yod, hé*. Dixièmement : Il a scellé le Nord, il s'est tourné à gauche et l'a scellé avec *vav, hé, yod*. Voilà les dix nombres primordiaux : 1° l'esprit du Dieu vivant ; 2° l'air (créé) de l'esprit ; 3° l'eau créée de l'air ; 4° le feu (créé) de l'eau ; 5°-10° le haut, le bas, l'Orient, l'Occident, le Nord, le Sud.

CINQUIÈME CHAPITRE

1. Il a fait régner l'*alef* dans l'air, il lui a attaché une couronne et a combiné une (lettre) avec l'autre, et il a créé avec lui l'atmosphère dans le monde, la demi-saison dans l'année et le tronc dans la personne : mâle et femelle, mâle avec *emesch* et la femelle

avec *ascham*. — 2. Il a fait régner le *mem* sur l'eau, il lui a attaché une couronne et il les a mêlés l'un avec l'autre, et il a formé avec lui la terre dans le monde et l'hiver dans l'année et le ventre dans la personne. — 3. Il a fait régner le *schin* dans le feu, et il lui a attaché une couronne, et il les a mêlés l'un avec l'autre, et il a créé avec lui le ciel dans le monde, l'été dans l'année, la tête dans la personne, mâle et femelle. De quelle façon les a-t-il mêlés ? *Alef, mem, schin ; alef, schin, mem ; mem, schin. alef ; mem, alef, schin ; schin, alef, mem ; schin, mem, alef*. Le ciel est du feu, l'atmosphère est de l'air, la terre est de l'eau. La tête de l'homme est du feu, son cœur est de l'air, son ventre est de l'eau. — 4. Sept lettres doubles, *b, g, d, k, p, r, t* ; il les a tracées, taillées, mêlées, équilibrées et permutées ; il a créé avec elles les planètes, les jours et les ouvertures. — 5. Il a fait régner le *bet* et il lui a attaché une couronne, et les a combinés l'un avec l'autre, et il a créé avec lui Saturne dans le monde, le sabbat dans l'année, et la bouche dans la personne. — 6. Il a fait régner le *guimel*, il lui a attaché une couronne et les a mêlés l'un avec l'autre ; il a créé avec lui Jupiter dans le monde, dimanche dans l'année, l'œil droit dans la personne. — 7. Il a fait régner le *dalet*, il lui a attaché une couronne, il les a mêlés l'un avec l'autre, et il a créé avec lui Mars dans le monde, le lundi dans les deux intestins (1), les deux mains, les deux pieds (1).

(1) D'après Sabbataï Donolo, ce serait l'œsophage et le bas-ventre.

— 8. Il a fait régner le *kaf*, il lui a attaché une couronne, et les a mêlés l'un avec l'autre, et a créé avec lui le soleil dans le monde, le mardi dans l'année, la narine droite dans la personne. — 9. Il a fait régner le *pé* et il lui a attaché une couronne, il les a mêlés l'un avec l'autre, et a créé avec lui Vénus dans le monde, le mercredi dans l'année, la narine gauche dans la personne. — 10. Il a fait régner le *resch*, il lui a attaché une couronne et les a multipliés l'un avec l'autre, et a créé avec lui Mercure dans le monde, le jeudi dans l'année, l'oreille droite dans la personne. — 11. Il a fait régner le *tav*, il lui a attaché une couronne, il les a multipliés l'un avec l'autre, et a créé avec lui la Lune dans le monde, le vendredi dans l'année, l'oreille gauche dans la personne. — 12. Il a séparé les témoins et les a placés chacun à part, le monde à part, l'année à part et la personne à part.

SIXIÈME CHAPITRE

Douze simples : *hé, vav, zayin, hat, tet, yod, lamed, nun, samekh, ayin, sadé, qof*. Il les a tracées, taillées, multipliées, équilibrées et permutées, et il a créé avec elles les signes du zodiaque, les mois et les organes directeurs : deux agités (1), deux tranquilles (2), deux délibérants (3), deux gais (qui sont la calomnie et l'hypocrisie).

1. Il les a mis comme en lutte et les a rangés comme

(1) La bile et le foie.

(2) La rate et l'estomac.

(3) Les reins.

en bataille. Dieu a fait l'un en face de l'autre. — 2. Trois, chacun à part ; sept divisés trois au-dessus de trois, et l'un la règle qui met l'équilibre entre eux. Douze placés en bataille : trois amis, trois ennemis, trois meurtriers et trois résurrecteurs et tous attachés l'un à l'autre (2) ; signe de la chose : vingt-deux objets et un corps. — 3. De quelle façon les a-t-il multipliés : *hé vav, vav hé, zayin het, het zayin, ted yod, yod tet, lamed nun, nun lamed, samekh ayin, ayin samekh, sadé qof, qof sadé*. — 4. Il a fait régner le *hé*, lui a attaché une couronne, il les a multipliés l'un avec l'autre, et il a créé avec lui le Bélier dans le monde, *nisan* dans l'année et le foie dans la personne. — 5. Il a fait régner le *vav*, lui a attaché une couronne, les a multipliés l'un avec l'autre ; il a créé avec lui le Taureau dans le monde, *iyar* dans l'année, la bile dans la personne. — 6. Il a fait régner le *zayin*, lui a attaché une couronne, les a multipliés l'un avec l'autre, et a créé avec lui les Gémeaux dans le monde, *sivan* dans l'année et la rate dans la personne. — 7. Il a fait régner le *het*, lui a attaché une couronne, les a multipliés l'un avec l'autre et a créé le Cancer dans le monde, *tammuz* dans l'année et l'estomac dans la personne. — 8. Il a fait régner le *tet*, lui a attaché une couronne et les a multipliés l'un avec l'autre et a créé avec lui le Lion dans le monde, *ab* dans l'année, le rein droit dans la personne. —

(1) D'après Donolo : deux ravisseurs (les mains) et deux chasseurs (les pieds).

(2) D'après Donolo, ces douze ne seraient pas les mêmes que les douze précités : ce serait la langue, le foie et la bile ; les deux, les oreilles et le cœur ; les deux narines et la rate ; les deux orifices et la bouche.

9. Il a fait régner le *yod*, il lui a attaché une couronne; il les a multipliés l'un avec l'autre et a créé avec lui la Vierge dans le monde, *élul* dans l'année et le rein gauche dans la personne. — 10. Il a fait régner le *lamed*, il lui a attaché une couronne, il les a multipliés l'un avec l'autre et a créé avec lui la Balance dans le monde, *tischri* dans l'année, l'intestin abstinent dans la personne. — 11. Il a fait régner le *nun*, lui a attaché une couronne, les a multipliés l'un avec l'autre, et il a créé le Scorpion dans le monde, *marheshvan* dans l'année, l'intestin aveugle dans la personne. — 12. Il a fait régner le *samekh*, lui a attaché une couronne, les a multipliés l'un avec l'autre et a créé le Sagittaire dans le monde, *kislev* dans l'année, la main droite dans la personne. — 13. Il a fait régner le *ayin*, lui a attaché une couronne, il les a multipliés l'un avec l'autre et a créé avec lui le Capricorne dans le monde, *tébet* dans l'année, la main gauche dans la personne. — 14. Il a fait régner le *sadé*, lui a attaché une couronne; il les a multipliés l'un avec l'autre et il a créé avec lui le Verseau dans le monde, *schebat* dans l'année, le pied droit dans la personne. — Il a fait régner le *qof*, lui a attaché une couronne et a créé avec lui les Poissons dans le monde, *adar* dans l'année et le pied gauche dans la personne. — 16. Il a divisé les témoins, les a placés chacun à part, le monde à part, l'année à part et la personne à part.

SEPTIÈME CHAPITRE

1. Air, demi-saison, tronc. — Terre, hiver, ventre. — Ciel, été, tête, et ce sont *alef*, *mem*, *schin*. — 2. Saturne, samedi, bouche. — Jupiter, dimanche, œil droit. — Mars, lundi, œil gauche. — Soleil, mardi, narine droite. — Vénus, mercredi, narine gauche. — Mercure, jeudi, oreille droite. — Lune, vendredi, oreille gauche ; ce sont *bet*, *guimel*, *dalet*, *kaf*, *pé*, *resch*, *tav*. — 3. Bélier, *nisan*, foie. — Taureau, *iyar*, bile. — Gémeaux, *sivan*, rate. — Cancer, *tammuz*, estomac. — Lion, *ab*, rein droit. — Vierge, *élul*, rein gauche. — Balance, *tischri*, intestin abstinent. — Scorpion, *marheshvan*, intestin aveugle. — Sagittaire, *kislev*, main droite. — Capricorne, *tébet*, main gauche. — Verseau, *schebat*, pied droit. — Poissons, *adar*, pied gauche ; et ce sont *hé*, *vav*, *zayin*, *et*, *tet*, *yod*, *lamed*, *nun*, *samekh*, *ayin*, *sadé*, *qof*.

HUITIÈME CHAPITRE

Avec l'*alef* ont été formés : l'air, l'atmosphère, la demi-saison, la poitrine et la règle de l'équilibre (fléau). Avec le *mem* ont été formés : l'eau, la terre, l'hiver, le ventre, le plateau du démérite. Avec le *schin* ont été formés : le feu, le ciel, l'été, la tête et le plateau du mérite. Avec le *bet* ont été formés : Saturne, le Sabbat, la bouche, la vie et la mort. Avec le *guimel* ont été formés : Jupiter, le dimanche, l'œil droit, la paix

et le malheur. Avec le *dalet* ont été formés : Mars, le lundi, l'œil gauche, la sagesse et la sottise. Avec le *kaf* ont été formés : le soleil, le mardi, la narine droite, la richesse et la pauvreté. Avec le *pé* ont été formés : Vénus, le mercredi, la narine gauche, la culture et le désert. Avec le *resch* ont été formés : Mercure, le jeudi, l'oreille droite, la grâce et la laideur. Avec le *tav* ont été formés ; la lune, le vendredi, l'oreille gauche, la domination et la servitude. Avec le *bet* ont été formés : le Bélier, *nisan*, le foie, la vue, et la cécité. Avec le *vav* ont été formés : le Taureau, *iyyar*, la bile, l'ouïe et la surdité. Avec le *zayin* ont été formés : les Gémeaux, *sivan*, la rate, l'odorat et l'absence d'odorat. Avec le *het* ont été formés : le cancer, *tammuz*, l'estomac, la parole, et le mutisme. Avec le *tet* ont été formés : le Lion, *ab*, le rein droit, la déglutition et la faim. Avec le *yod* ont été formés : la Vierge, *élul*, le rein gauche, le commerce sexuel et la castration. Avec le *lamed* ont été formés ; la Balance, *tischri*, l'intestin abstinent, l'activité et l'impotence. Avec *nun* ont été formés : le Scorpion, *marheschvan*, l'intestin aveugle, la marche et la claudication. Avec *samekh* ont été formés : le Sagittaire, *kislev*, la main droite, la colère et l'enlèvement du foie. Avec *ayin* ont été formés : le Capricorne, *tébet*, la main gauche, le rire et l'enlèvement de la rate. Avec *sadé* ont été formés : le Verseau, *séhebat*, le pied droit, la pensée et l'enlèvement du cœur. Avec le *qof* ont été formés : les Poissons, *adar*, le pied gauche, le sommeil et la langueur. Et tous sont attachés au Dragon, à la sphère et au cœur. — Le Dragon dans le monde est comme un roi sur le

trône, la sphère dans l'année est comme un roi dans la ville, le cœur dans le corps est comme un roi dans la guerre. Le résumé de la chose est : Quelques-uns se réunissent avec d'autres et ceux-ci se réunissent avec ceux-là. Ceux-ci sont opposés à ceux-là et ceux-là opposés à ceux-ci. Ceux-ci sont le contraire de ceux-là et ceux-là sont le contraire de ceux-ci. Si ceux-ci ne sont pas, ceux-là ne sont pas, et, si ceux-là ne sont pas, ceux-ci ne sont pas, et tous sont attachés au Dragon, à la sphère et au cœur.

Trois (1) choses sont au pouvoir de l'homme (les mains, les pieds, les lèvres), trois choses ne sont pas au pouvoir de l'homme (les yeux, les oreilles, les narines). Il y a trois choses pénibles à entendre : la malédiction, le blasphème et la mauvaise nouvelle; il y a trois choses agréables à entendre : la bénédiction, la louange et la bonne nouvelle. Trois regards sont mauvais : le regard de l'adultère, le regard du voleur et le regard de l'avare; trois choses sont agréables à voir : le regard de la pudeur, le regard de la franchise et le regard de la générosité. Trois odeurs sont mauvaises : l'odeur de l'air corrompu, l'odeur d'un vent lourd et l'odeur des poisons; trois odeurs sont bonnes : l'odeur des épices, l'odeur des festins et l'odeur des aromates. Trois choses sont mauvaises pour la langue : le bavardage, l'année et l'œil gauche dans la personne. Trois choses sont bonnes pour la langue : le silence, la réserve et la sincérité.

Et lorsque Abraham notre père l'eut compris, qu'il

(1) Ajouté d'après Sabbataï Donolo.

imagina, combina, scruta et pensa, et que cela lui réussit, Dieu se révéla à lui et lui appliqua le verset : Avant que je t'aie formé dans le sein (maternel), je t'ai connu ; et avant que tu sois sorti de la matrice, je t'ai sanctifié, je t'ai placé comme prophète parmi les nations : (Dieu) fit (d'Abraham) son ami et contracta une alliance avec lui et avec sa postérité.

MAYER LAMBERT,

professeur au séminaire israélite.

NOTE. — M. Mayer Lambert a bien voulu autoriser spécialement *l'Initiation* à publier cet extrait de son ouvrage sur le *Séfer Yesira*, paru en 1891 à Paris. Nous avons fait, dès 1887, une traduction du *Séfer Yesira*, mais avec un texte bien moins complet que celui que M. Lambert a retrouvé, grâce à Saadya. En comparant les deux traductions, on verra combien celle-ci est supérieure à la nôtre; mais on verra aussi combien la connaissance de la tradition ésotérique nous a permis de préciser certains termes très vagues pour notre auteur; comme celui qu'il tradnit par *demi-saison* et que nous tradui:ons par *la saison tempérée*, par opposition de l'été et de l'hiver. Du reste, nous avons exposé tout cela dans notre ouvrage sur *la Kabbale*, auquel M. Adolphe Franck, de l'Institut, a bien voulu faire une lettre-préface si élogieuse. Quoi qu'il en soit, la traduction de M. Mayer Lambert est un document précieux que nos lecteurs sauront apprécier, nous en sommes convaincu.

PAPUS.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

NOTE

SUR LES OPÉRATIONS DITES THÉOSOPHIQUES

*A F.-Ch. BARLET je dédie cette note
en souvenir d'une discussion d'où est
sortie l'idée de cet examen.*

Je me propose, dans cette note, d'appeler l'attention sur quelques points qui me semblent obscurs dans la théorie des nombres et de provoquer des réponses à quelques objections qui ne m'ont pas paru avoir reçu jusqu'ici de solutions satisfaisantes, à ma connaissance, du moins.

Et, d'abord, cherchons quelle peut être la légitimité de ces modes de calcul qui sont donnés sans démonstration dans le *Traité* de Papus. L'idée maîtresse de cette théorie est que tous les nombres sont des manifestations diverses de l'Unité se présentant sous l'un des trois états primordiaux caractérisés par le Un, le Deux et le Trois. Les rôles de ces trois premiers nombres étant bien compris, comme symbolisant l'Actif, le Passif et le Neutre, il s'agit de savoir, étant donné

un nombre quelconque, auquel de ces trois premiers il correspond.

19	20	21	Il est bien clair qu'on peut, dans ce but, disposer la suite indéfinie des nombres en trois colonnes verticales, de la façon ci-contre, et que la place occupée dans ce tableau par le nombre considéré donnera la réponse à la question ; c'est ainsi, par exemple, que le nombre 17 apparaît comme correspondant au 2, et que, de plus, il fait partie de la sixième triade, renseignement qui peut avoir aussi son utilité.
1	2	3	
4	5	6	
7	8	9	
10	11	12	
13	14	15	
16	17	18	
19	20	21	
22	23	—	

Mais il est évident que ce procédé n'est pas pratique et que, s'il s'agissait d'un nombre élevé, il deviendrait très laborieux. Pour s'en dispenser, il suffit de faire une remarque bien simple : d'après la construction même du tableau, il suffira de diviser le nombre par 3 sans prendre les décimales ; le *quotient*, plus 1, représentera le *rang* de la ligne horizontale où se trouve le nombre, et le *reste* de la division la ligne verticale. Exemple :

$$17 = 3 \times 5 + 2 \quad .$$

le quotient est 5, le reste 2 : donc 17 est un Deux de la sixième triade.

Or on sait qu'un nombre quelconque est un multiple de 9 plus la somme de ses chiffres. D'autre part, 9 étant un multiple de 3, on peut dire qu'en le nombre est un multiple de 3 plus la somme de ses chiffres. Cette somme elle-même jouit de la même propriété,

de sorte que l'on peut, de réduction en réduction, arriver à mettre un nombre quelconque N sous la forme :

$$N = \text{multiple de } 3 + r$$

r étant égal à 1, 2 ou 3, si j'appelle cette quantité $r \times 3$ la *réduite* du nombre N , on voit qu'un nombre quelconque se trouve caractérisé, au point de vue qui nous occupe, par sa *réduite*, qui n'est autre que le reste de sa division par 3, mais qui s'obtient très simplement par la somme des chiffres débarrassée de tous les multiples de 3 qu'elle peut contenir, sauf 3 lui-même.

Nous avons ainsi retrouvé — et démontré — l'opération appelée Réduction théosophique. Mais remarquons tout de suite que nous l'avons en outre simplifiée et généralisée.

Cette opération, en effet, telle qu'elle est présentée dans le *Traité méthodique* (p. 96), n'avait pour résultat que de ramener le nombre à un nombre d'un seul chiffre, c'est-à-dire à un nombre plus petit que 9, et non pas à l'un des trois premiers. Pour reprendre notre exemple, 17 se ramenait à 8.

Arrivé là, il fallait, on ne sait pourquoi, appliquer l'*addition théosophique*, opération d'un tout autre caractère, sur laquelle je reviendrai plus loin et qui nous rejetait au delà de 10, d'où l'on revenait en deçà par une nouvelle *réduction*, et ainsi desuite jusqu'à ce qu'on fût entre 1 et 3. Et, soit dit en passant, il n'est pas du tout évident qu'on pût ainsi être certain de tomber sur la triade. Il arrivait même qu'on tombait sur un résultat faux, car, si je reprends mon exemple, je ramène 17 à 8 par la réduction ; puis, par

l'addition, 8 me donne $1 + 2 + 3 + 1 - - - + 8 = 36$ qui, par réduction, donne 9, lequel par nouvelle addition conduit à 45, et enfin par réduction 9 encore, d'où je ne puis plus sortir, et qui est multiple de 3, alors que 17 ne l'est pas.

Donc, en prenant la *réduite* du nombre définie comme plus haut, je me passe de l'opération addition, non justifiée, et je reste dans la logique de la question, puisque j'opère par les multiples de 3 et non de 9.

Et, de plus, j'ai un procédé absolument général pour réduire un nombre quelconque à la première triade ; ce procédé *unique* est la Réduction théosophique.

Ce procédé est-il aussi général qu'il en a l'air ? Je vais aborder ici un ordre d'idées qui, tout en relevant de l'arithmétique élémentaire seule, exige une certaine attention.

Ne perdons pas de vue la question primitive. Il s'agit de savoir si le *nombre* considéré se rattache à l'*un*, au *deux* ou au *trois*. Le *nombre*, c'est quelque chose d'absolu, qui ne dépend que de la nature de l'esprit humain. La corrélation avec la première triade est absolue aussi. Le procédé employé pour dégager cette corrélation, pour être tout à fait général, doit donc être indépendant de toute contingence, par exemple indépendant de la façon d'*écrire* le nombre. En est-il ainsi ?

Oui, pour la division par 3. Non, pour la *Réduction théosophique*.

Quelle que soit la manière d'écrire le nombre, par quelque signe graphique qu'on le représente, la divi-

sion donnera toujours sa vraie place dans l'absolu.

Mais la *Réduction* est basée sur le système de numération décimale, lequel est tout à fait arbitraire. Pour qu'elle soit générale dans son principe, il faudrait donc que son application donnât la même *réduite* dans un système de numération quelconque. Examinons s'il en est ainsi.

Je rappelle que toute numération repose sur la nécessité, pour ne pas avoir un nombre indéfini de chiffres, de constituer des unités d'ordres de plus en plus élevés au moyen du groupement d'un certain nombre d'unités simples qui constitue la *base* du système ; si l'on compte par paires, on a la numération binaire ; par douzaines, la numération duodécimale, etc. J'appelle *sous-base* le nombre qui précède immédiatement la base (1) et je le désigne par α . Ce sera onze dans la numération duodécimale, neuf dans la décimale, etc. Pour écrire tous les nombres dans un système quelconque, il faudra, en outre du 0, α caractères ou chiffres significatifs, qui représenteront la suite des nombres jusqu'à α . Toute numération écrite est fondée sur le rang des chiffres les uns par rapport aux autres, ce rang indiquant l'ordre d'unité représenté par le chiffre, et le 0 ayant pour seul rôle de donner à chaque chiffre le rang convenable.

Distinguons bien maintenant entre le *nombre* et le *chiffre*, celui-ci n'étant que le signe graphique de celui-là. Pour éviter la confusion inhérente à l'habi-

(1) Analogue à la *sensible* de la gamme par rapport à la *tonique*.

tude invétérée de lire les chiffres arabes dans le système décimal, je n'emploierai comme chiffres que des capitales romaines et je poserai la notation suivante :

0 1 2 3 4 . . α $\alpha + 1 = \beta$ base du syst.
O A B C D . . sans base Ao.

La *base* du système s'écrira toujours AO ; c'est l'unité du premier ordre. Les unités des divers ordres sont les puissances successives de la base, auxquelles il n'est pas indispensable de donner des noms particuliers, comme ceux de dizaines, centaines, mille, bien que cela existe déjà pour le système duodécimal dans lequel la *grosse* joue le rôle de la centaine. L'unité de 9^o ordre sera toujours écrite au moyen de l'unité suivie de *n* zéros ; par exemple, AOO représentera la grosse dans le système duodécimal, la neuvaïne dans le système ternaire et en général le carré de la base ou l'unité de second ordre.

Mais arrêtons cette digression et considérons, dans le système de base β et de sous-base α , le nombre quelconque écrit DCAB (1), soit *n* la valeur absolue de ce nombre. D'après ce qui précède, on aura :

$$n = B + A\beta + C\beta^2 + D\beta^3$$

mais comme $\beta = \alpha + 1$

$$n = B + A(\alpha + 1) + C(\alpha + 1)^2 + D(\alpha + 1)^3$$

ou bien en développant on arrive évidemment à

$$n = \text{multiple de } \alpha + B + A + C + D$$

d'où cet énoncé général :

Un nombre quelconque, *écrit dans un système de*

(1) Ce nombre sera dans le système décimal $4312 = \text{mult. de } 9 + 10$. Il sera, dans le système duodécimal, 4×12^3

numération quelconque, est égal à un multiple de la *sous-base*, plus la somme de ses *chiffres*.

Cette somme elle-même, écrite dans le même système, se réduira de même, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on arrive à un nombre au plus égal à la sous-base, c'est-à-dire à la *réduite* correspondante au système β que je désigne par $R\beta$, et le Nombre prend la forme définitive :

$$n = \text{mult. de } \alpha + R\beta.$$

Pour que la Réduction théosophique fût un procédé général applicable à toutes les écritures, il faudrait donc que les *réduites* fussent les mêmes dans tous les systèmes, ce qui est impossible, puisque cette *réduite* dépend de la sous-base.

Si je prends le système binaire, la sous-base sera 1, ce qui revient à dire que tout nombre est un multiple de $2 + 0$ ou $+ 1$, c'est-à-dire est pair ou impair.

Donc la réduction théosophique n'est pas un procédé général ; elle ne réussit dans la numération décimale que parce que la sous-base (neuf) est un multiple de 3. Elle réussira pour tous les systèmes de numération dont la *base* sera de la forme $(3m + 1)$, c'est-à-dire dans la numération quaternaire, septénaire, décimale, etc., autrement dit dans les systèmes dont les bases seront des *un* (voir le tableau).

Cette conclusion pourrait peut-être se justifier par des raisons mystiques...

$+3 \times 12^2 + 1 \times 12 + 2 = 735S = \text{mult. de } 11 + 10$. Ecrit dans le système septénaire, ce sera $4 \times 7^3 + 3 \times 7^2 + 1 \times 7 + 2 = 1528 = \text{multipl. de } 6 + 10$. Dans tous les systèmes la somme de ses chiffres sera DIX.

Tout autre est le caractère de l'*addition théosophique*. Celle-ci opère non plus sur les signes graphiques, mais sur les nombres eux-mêmes, et par conséquent le résultat de son application à un nombre donné est indépendant du système de numération employé.

Mais, par contre, ce résultat n'est pas de nature à donner ce qu'on cherche, et il trompera une fois sur trois, ainsi que je vais le montrer : soit n le nombre considéré, et A le résultat de l'addition théosophique appliquée à ce nombre. D'après la théorie des progressions arithmétiques, on aura immédiatement la valeur de A par la formule :

$$A = \frac{n(n+1)}{2}$$

Or le nombre n ne peut être que de l'une des trois formes suivantes : un multiple de 3, plus 0 au plus 1, au plus 2, — et, pour que l'opération fût applicable, il faudrait que, dans chacun de ces cas, A fût de la même forme que n .

Ces trois cas donnent lieu aux trois calculs suivants :

$$\text{Si } n = 3m, \quad A = \frac{3m(3m+1)}{2} = \text{multiple de 3.}$$

$$\begin{aligned} \text{Si } n = 3m+1, \quad A &= \frac{(1m+1)(3m+2)}{2} = \frac{9m^2+9+m^2}{2} \\ &= 9\frac{m(m+1)}{2} + 1 \end{aligned}$$

$$\begin{aligned} \text{Si } n = 3m+2, \quad A &= \frac{(3m+2)(3m+3)}{2} = \frac{9m^2+15m+6}{2} \\ &= 3m\frac{3+5m}{2} + 3 = \text{mult. de 3} \end{aligned}$$

(Parce qu'on verrait facilement que dans ces formules les multiplicateurs 3 sont toujours entiers dans tous les cas, que m soit pair ou impair.)

Ainsi, dans les deux premiers cas, l'addition donne le résultat cherché, mais elle trompe dans le troisième cas. C'est celui de notre exemple du commencement : 17 étant un mult. de 3 plus 2, l'addition donne $17 \times 9 = 153 = \text{mult. de 3}$.

Ces formules très simples montrent que, si on écrit la suite naturelle des nombres et au-dessous la suite des nombres A correspondants, cette seconde ligne présentera, sur trois nombres consécutifs, deux mult. de 3 et un mult. de 3 plus 1. C'est facile à vérifier :

$n =$	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
A =	1	3	6	10	15	21	28	36	45	55	66	78	91
		++		×	×		×	×		×	×		

Donc, en résumé, l'addition théosophique est une opération à rejeter entièrement dans la recherche des propriétés des nombres au point de vue de leurs rapports avec la triade. Il serait bon de savoir quel est l'auteur qui a le premier parlé de cette opération, afin de voir comment il l'entendait et dans quel but il l'employait. Rappelons que ces nombres A ont été appelés *triangulaires* parce qu'ils expriment le nombre de certains objets rangés en triangle (fig. 1), par exemple une pile de bouteilles ou de boîtes cylindriques. C'est aussi le nombre de points qu'on peut grouper en triangles équilatéraux de façon que la réunion de tous ces triangles en fasse un autre équi-

latéral aussi, et dont le côté reproduit la suite naturelle des nombres 1, 2, 3, 4, etc.

C'est sans doute dans cette voie qu'on a pu trouver un certain symbolisme à cette opération, mais alors il y en a d'autres à considérer aussi, et cela nous entraînerait hors du sujet. (Voir la *Renaissance Symbolique*, n^{os} de janv., févr.)

Pour terminer, j'indiquerai une conséquence assez curieuse à laquelle m'a conduit l'examen de cette question.

Si, prenant le problème en sens contraire, on se donne un des nombres de la série A et qu'on veuille savoir à quel nombre n il correspond, on est tout étonné de trouver, outre le nombre n , un nombre négatif, $-(n + 1)$.

En effet, en se donnant A, on doit tirer n de la formule

$$n^2 + n - 2A = 0.$$

Qui devient l'équation :

$$n^2 + n - 2A = 0$$

$$\text{d'où } n = \frac{-1 \pm \sqrt{1 + 2A}}{2} = \frac{-1 \pm \sqrt{8A + 1}}{2}$$

Il y a donc bien deux racines, l'une positive, qui est le nombre n , et l'autre négative, qui est $-(n + 1)$.

Comment peut-il se faire qu'en se donnant par exemple $A = 15$, on trouve que ce nombre représente la somme des nombres depuis 1 jusqu'à 5... et aussi depuis 1 jusqu'à -6 ?

Que peut bien signifier la suite des nombres *croissants* de 1 à -6 ?

Il arrive ici, comme souvent, qu'on s'aperçoit alors

que l'équation contient beaucoup plus qu'on ne croyait y avoir mis. On est conduit ici à une conception beaucoup plus large de la suite naturelle des nombres.

Imaginons en effet qu'au lieu d'écrire les nombres sur une ligne droite je les dispose sur une circonfé-

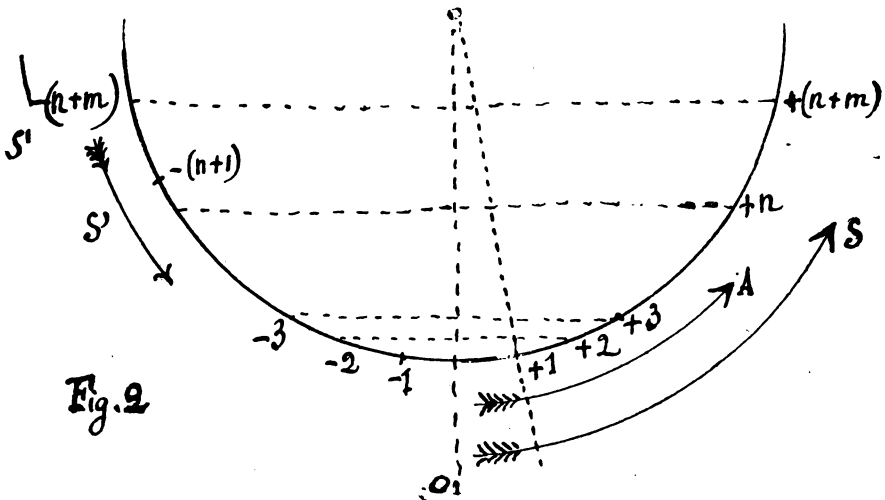


Fig. 2

rence (fig. 2), symétriquement par rapport à un diamètre O . J'appelle, comme ci-dessus, A la somme des nombres depuis 1 jusqu'à n , et je désigne par S la somme de 1 à $(n + m)$ et par S' celle de $-(n + m)$ à $-(n + 1)$. J'ai, d'après la formule des progressions (1),

(1) Progression arithmétique, dont le premier terme est a , le dernier l , et N le nombre des termes; leur somme est $S + N$.

en remarquant que j'ai, pour S, $(n + m)$ termes et pour S', $(m - 1)$ termes :

$$S = \frac{1+n+m}{2}(n+m)$$

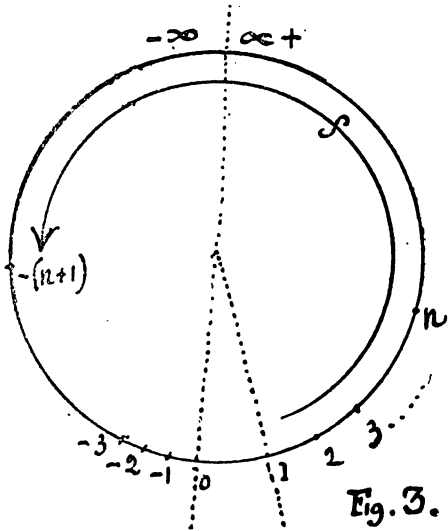
$$S' = \frac{-(n+m)-(n+1)}{2}(m-1)$$

$$S+S' = \frac{1}{2} \left[(n+m)^2 + (n+m) - (m-1)(n+m) - (m-1)(n+1) \right]$$

ou, en faisant les réductions :

$$S+S' = \frac{1}{2}(n^2+n) = \frac{n(n+1)}{2} = A.$$

Donc, quel que soit m , à quelque point de la circonférence que je pousse, en ajoutant S et S' je retrouve A. — Mais si je prends une circonférence indéfiniment croissante (fig. 3), cela sera toujours vrai, et, si je passe à la limite, l'extrémité du diamètre représente $+\infty$, ce qui veut dire que l'on doit considérer la suite des nombres comme continuant à croître depuis $-\infty$ jusqu'à $-(n-1)$, cette somme S étant égale à celle A de 1 à n.



Telle est l'interprétation de la racine négative de notre équation.

On en tire une conséquence curieuse : si on fait $A = 1$, on trouve $n = 1$ et $n = - 2$. Traduisons ce résultat algébrique : cela signifie que si, mettant à part l'Unité primordiale dans son mode actif (+ 1) et dans son mode passif (- 1), on envisage l'universalité des nombres positifs ou négatifs dans lesquels elle s'est différenciée, le total de tous ces nombres, dans leur infinité, reproduit l'Unité elle-même, $A = 1$. Nous prenons sur le fait la réintégration finale du *Tout* dans l'*Un*. Cela revient à dire qu'il n'existe réellement que le 1, le zéro et le (- 1), l'ensemble de tous les autres nombres se ramenant à l'Un. On serait ainsi conduit à examiner le vrai rôle du zéro, qui est généralement mal compris et qui est l'équilibre, le neutre et non pas le néant. Mais cela m'entraînerait à d'autres questions que celles faisant l'objet de cette note.

En résumé, les opérations dites théosophiques... ne le sont guère, et le seul moyen général pour savoir d'où procède un nombre est de prendre sa *réduite*, définie comme étant le dernier reste de sa division par 3. Cette opération se trouve facilitée, dans le système usuel de la numération décimale écrite en chiffres arabes, par la propriété inhérente à ce système et d'où il résulte qu'il suffit de prendre la somme des chiffres, mais en la débarrassant des multiples de 3 qu'elle peut contenir.

L. LEMERLE.



LES THÉORIES DE MAXVELL

(fin)

XLIV. — La maturation n'est autre chose que l'opération du propre esprit enraciné, vers la perfection de l'individu autant que celui-ci peut être perfectible suivant les raisons séminales qu'il tient de la nature ou de l'âme ; en d'autres termes, c'est l'actuation de l'esprit interne autant qu'il peut être actué, ou bien encore c'est la plus grande illumination de la matière qui puisse être obtenue par une telle lumière.

XLV. — L'esprit se dissipe quand il est forcé de trop agir sur une matière rebelle, ou quand la puissance naturelle d'une chose est altérée par les astres. Quelquefois, trop excité, il rompt ses liens, ou bien, évoqué par un esprit frère, il va le rejoindre.

XLVI. — La matière devient rebelle quand elle ne se laisse pas dominer et altérer par l'esprit à cause d'une puissance contraire, ou, bien dans les périodes naturelles hors desquelles la matière ne peut avancer et que l'esprit ne peut la pousser au delà ; car il n'est attribué à chacun que ce qui lui est nécessaire pour arriver à la perfection requise.

XLVIII. — Le tempérament d'une chose est altéré par les astres quand l'horoscope *Hileh* de sa naissance arrive aux degrés ou portions contraires au principe de vie.

XLVIII. — L'esprit est trop excité par une ferment-

tation ou une agitation immodérée; il faut en effet qu'elle soit modérée pour les opérations vitales.

XLIX. — Un esprit est évoqué par un esprit frère quand il est trop à sa portée.

L. — Dans certaines choses il ne peut être évoqué par un esprit père à cause de son union trop intime avec le corps; mais il attire à lui le frère qui le fortifie merveilleusement.

LI. — La fermentation est l'action de la chaleur sur l'humide par laquelle l'humeur est réchauffée et soumise à l'esprit; c'est encore l'effet de la circulation dans le corps de l'esprit qui ne peut rester dans la même position à cause de la fluidité de la matière.

LII. — Celui qui, en se servant de l'esprit universel, peut exciter l'esprit particulier d'une chose quelconque à la fermentation naturelle et ensuite calmer les tumultes actuels en répétant l'opération, peut augmenter jusqu'au miracle la vertu des choses. C'est le plus grand secret des philosophes.

LIII. — Qui ne sait faire jaillir de toutes les choses, par la fermentation autant qu'on peut le faire par l'art, l'esprit pur? Cependant, presque tous le font sans fruit de multiplication parce qu'ils ne savent pas unir le père au frère.

LIV. — Tout ce qui est fermenté opère plus fortement, parce que dans les choses fermentées les esprits existent dans un plus grand état de liberté.

LV. — Les choses restent dans le même état de nature aussi longtemps qu'elles possèdent de l'esprit

en quantité suffisante pour accomplir les opérations qui leur sont assignées.

LVI. — De là découle la cause naturelle de la fin des choses. Toutes tendent à la maturité qui est leur perfection; quand elles sont mûres, l'esprit commence à extérioriser ses forces, et, en agissant, il se dissipe et s'évanouit, ce qui est enfin la cause de la mort.

LVII. — Celui qui pourra s'emparer de cet esprit qui s'évanouit et l'appliquer soit au corps dont il s'est échappé, soit à un autre corps de même espèce, fera des merveilles.

LVIII. — C'est de cette source qu'ont découlé tous les philtres naturels. En effet, un esprit imbu des qualités d'un autre corps produit facilement dans des corps de même espèce une similitude réelle, cause puissante d'amour.

LIX. — Les choses qui sont les plus aptes à s'emparer de cet esprit particulier sont celles qui ont la plus grande ressemblance avec les parties d'une conjonction très naturelle ou qui, appliquées à un corps vigoureux, deviennent plus florissantes par ce contact. Ces choses doivent s'entendre du corps des animaux et surtout du corps humain où les philtres trouvent le plus d'application.

LX. — Cet esprit, là où il trouve une matière semblable disposée, façonne des produits selon cette similitude et, quand ils sont terminés, les scelle (les unit comme avec un scellement).

LXI. — Quand l'esprit d'un corps marié aux qualités de ce corps est communiqué à un autre corps, il s'établit une certaine sympathie à cause du flux et du

reflux de chaque esprit vers son propre corps, et cette sympathie n'est pas aussi facile à rompre que celle qui est due à l'imagination.

LXII. — Aucun amour, aucune sympathie ne se peut engendrer ou produire sans le mélange des esprits.

LXIII. — Ce mélange se fait quelquefois par une application naturelle ou matérielle, quelquefois par l'imagination, et assez souvent par l'action des astres.

LXIV. — Il se fait par une application naturelle, quand l'esprit d'un corps est implanté dans un autre corps par le moyen de ces choses qui sont propres à s'emparer de l'esprit et à le communiquer à d'autres. Ce sont celles qu'on connaît sous le nom de scellement (*signatura*) et que les anciens appelaient *philtres* (*amatoria*).

LXV. — L'amour est au contraire produit par l'imagination quand l'imagination exaltée de l'un commande à celle de l'autre, la façonne et la scelle ; et, grâce à la mobilité extrême de l'imagination, cet effet peut être réciproque. C'est de là que les incantations tirent leur effet ; car, bien qu'elles possèdent peut-être quelque vertu par elle-mêmes, cependant cette vertu ne peut être distribuée sans l'imagination à cause de l'universalité.

LXVI. — L'amour provient des astres quand la disposition du ciel est la même au temps des deux naissances, comme les astrologues l'enseignent abon-

damment ; cet amour est le plus ferme de tous, aussi doit-il être recherché. Il en provient également quand les rayons bienfaisants des astres, aptes à cet effet, sont reçus au temps convenable dans une matière disposée et sont ensuite mis en usage d'une façon convenable, comme l'enseignent plus au long les Mages naturels.

LXVII. — Celui qui pourra mêler la vertu de l'esprit universel par les procédés qu'on vient d'indiquer accomplira des merveilles.

LXVIII. — Si tu te sers d'instruments imprégnés de l'esprit universel, tu l'appelleras à ton aide ; c'est là le grand secret des mages.

LXIX. — Celui qui sait produire l'esprit vital particulier peut guérir le corps dont il est l'esprit, à quelque distance que ce soit, en implorant le secours de l'esprit universel.

LXX. — Celui qui pourrait fortifier l'esprit particulier par l'esprit universel pourrait prolonger la vie pendant l'éternité, à moins que les astres ne s'y opposassent. Cependant il pourra non seulement par ce moyen prolonger une vie exempte d'infirmités, mais encore briser la malice des astres, comme celui qui connaît la demeure de cet esprit l'avouera forcément.

LXXI.—Rien ne peut se fortifier sans avoir éprouvé d'abord la fermentation, parce que rien ne parvient naturellement au déclin sans avoir passé par cet état.

LXXII. — La putréfaction est le symptôme de la nature qui décline et de l'esprit qui s'envole.

LXXIII. — Rien ne se putréfie qui ne possède une grande quantité d'esprit volatil.

LXXIV. — Toute chaleur procède de l'esprit vital, comme il a été dit du mouvement, et sans chaleur cet esprit ne peut subsister ou du moins se mêler aux corps.

LXXV. — Autant on a d'esprit, autant on a de chaleur ; et autant on perd de l'un, autant on perd de de l'autre.

LXXVI. — Tout ce qui est en putréfaction possède moins de chaleur qu'avant la putréfaction ; aussi est-il faux de dire que la pourriture provient de la chaleur.

LXXVII. — La chaleur ne peut être produite ni par la nature ni par l'art si ce n'est par le moyen d'une lumière soit interne soit externe.

LXXVIII. — Celui qui dirait que l'esprit est la lumière de l'univers ne s'éloignerait peut-être pas beaucoup de la vérité, car il est la lumière ou il a son domicile dans la lumière. Un mage habile l'extrait, par des procédés admirables, du proto-lumineux grâce à une distillation répétée.

LXXIX. — Celui qui peut détruire les corps sans putréfaction et dans cette destruction unir, au moyen de la chaleur, l'esprit à l'esprit, possède le principal livret de la magie naturelle.

LXXX. — La lumière externe chauffe en introduisant une chaleur nouvelle et en mettant en action la chaleur propre du corps, et cela qu'elle soit déterminée ou indéterminée.

LXXXI. — La lumière déterminée produit une chaleur qui détruit et brûle tout ; elle entre en action d'une manière compacte comme dans le feu vulgaire.

LXXXII. — La lumière indéterminée donne la vie ;

elle ne nuit jamais à personne si ce n'est par accident ; elle habite dans la terre, bien qu'elle soit d'abord venue du ciel.

LXXXIII. — Celui qui sait faire de la lumière déterminée avec de la lumière indéterminée, sans changer l'espèce, et en ne la recevant que dans un milieu commun, sait très bien préparer les minéraux et autres corps solides sans perte de l'humide radical.

LXXXIV. — Mais, pour qu'on ne s'y trompe pas, cette lumière que nous appelons indéterminée, qui possède en elle la vie des êtres, véhicule de l'âme universelle, se cache dans les ténèbres et n'est vue que par le philosophe qui perçoit complètement le centre de choses.

LXXXV. — La chaleur interne est excitée en raison de l'agitation de l'esprit interne dont elle est le domicile.

LXXXVI. — L'esprit est agité par la fermentation ou par le mouvement ; quelquefois tous deux concourent à cette agitation.

LXXXVII. — Il est un troisième mode d'agitation secret, comme des philosophes, qui est perçu par eux dans la régénération et la génération.

LXXXVIII. — Quand on distingue la fermentation du mouvement, il faut entendre le mouvement local progressif qui provient de l'imagination dirigeant l'esprit vital vers le mouvement.

LXXXIX. — Toute fermentation accomplie avant le temps voulu est un signe de la putréfaction qui va succéder immédiatement ; c'est pour cela que rien ne peut se putréfier avant d'avoir subi d'abord la fermentation.

XC. — Celui qui sait, avec le secours de l'esprit universel, accélérer la fermentation et empêcher la putréfaction, comprend la contrition (l'action de broyer, de concasser, de mélanger, la *trituration*) des philosophes, et par elle peut opérer des choses admirables.

XCI. — La putréfaction ne vient pas de l'esprit, mais du corps, et pour cela est contraire à l'esprit.

XCII. — Celui qui connaît l'esprit de l'univers et son usage peut empêcher toute corruption et étendre le domaine de l'esprit particulier sur le corps. Que les médecins voient à quel point cela les servirait pour guérir les maladies.

XCIII. — On a déjà affirmé que l'on peut donner un remède universel, parce que si l'esprit particulier prend des forces, il est capable par lui-même de guérir toutes les maladies, comme l'atteste l'expérience commune. Il n'y a en effet aucune maladie qui n'ait été guérie parfois sans l'assistance des médecins au moyen de l'esprit vital.

XCIV. — Le médicament universel n'est en effet rien autre chose que l'esprit vital multiplié dans le sujet qui en a besoin.

XCV. — Celui qui cherche le remède ailleurs que sur les cimes des plus hautes montagnes ne trouvera que perte et douleur comme prix de son labeur

XCVI. — Les philosophes qui pensent qu'il faut le chercher dans les cavernes de la terre entendent la terre des êtres vivants.

XCVII. — Ceux qui pensent qu'on peut le trouver

dans les fourneaux des chimistes se trompent désespérément ; ils ignorent en effet le feu.

XCVIII. — Par première intention de la nature, rien n'a plus d'esprit qu'il ne lui en faut pour conserver l'espèce ; cependant la nature, par l'opération du philosophe, peut tirer de chaque chose un fils plus noble que le père.

XCIX. — La première et la dernière couleur des choses est le jaune, parce que le soleil et les étoiles sont jaunes. Les choses qui sont d'un tempérament plus relâché, comme les plantes, paraissent vertes après leur contact avec l'air, parce que l'air qui est naturellement très bleu transforme le jaune en vert. Toutefois les choses plus dures résistant à l'action de l'air revêtent la couleur naturelle et primitive. Avec cela tu pourras expliquer des mystères.

C. — L'air est bleu et l'horizon apparaît bleu par un jour serein. En effet l'air, à cause de sa ténuité, n'est apte à éteindre les rayons visuels forts et vigoureux que lorsqu'ils sont affaiblis par la distance ; alors ces rayons éteints nous laissent voir la couleur native de l'air.

En voilà trop de ces choses que je t'ai dites par aphorismes, à moins que tu n'en fasses cas.

A. DE ROCHAS.

ÉTUDES GNOSTIQUES

PREMIÈRE SECTION

LA GNOSE DES SÉTHIENS

I

Trois principes, dont chacun renferme des puissances infinies. Ces principes eux-mêmes sont triples : lumière, ténèbres, esprit médial. Cet esprit du milieu sépare les Ténèbres de la Lumière et s'insinue à la façon d'un parfum très subtil et très fort. Il pénètre ainsi dans le côté sombre.

Le côté sombre peut être comparé à un Océan noir et orageux. La lumière et l'esprit courent risque de s'y perdre ou de s'y transformer. Ces ténèbres sont vivantes, intelligibles. Elles ont conscience de l'abandon formidable où les laisse l'absence de la clarté. Tout leur désir tend à absorber cette clarté et à s'unir simultanément à l'étincelle lumineuse et au parfum pénétrant et intense de l'esprit.

II

La face de l'homme a été faite à la ressemblance des Trois Principes. L'œil, baigné dans sa lueur cristalline, éteint et rallume tour à tour les éclairs de la pensée. Ainsi les Ténèbres palpitent et se haussent

vers la Lumière, pour cesser d'être aveugles ; et la Lumière et l'Esprit s'inclinent vers les Ténèbres pour les éteindre et les embaumer.

Nous avons dit que chacun des Trois Principes possédait des Puissances infinies. Chaque Puissance, suivant sa nature, est douée de sentiment et d'intelligence. Renfermées en elles-mêmes, ces Puissances se reposent. Mais si l'une se mêle à l'autre dans un mariage ineffable, le mouvement naît de leur union et l'action se crée. LA PUISSANCE ENTRE EN ACTE. Les Puissances s'impriment l'une sur l'autre comme le sceau s'imprime dans la cire. Ces empreintes sont les âmes individuelles, filles des Puissances, Eons des Eons, lumières de lumières, générations de générations.

III

Le ciel et la terre furent les deux premières *empreintes* du mariage des Principes. Le ciel et la terre présentèrent l'aspect d'un ctéis. Le ctéis fut donc la première chose émanée. C'est pourquoi tout émane du ctéis. Les crins blonds y représentent la lumière. *L'odor di femina* y représente le parfum de l'Esprit. Le suc primitif du ctéis est l'eau, dont tout est produit. Le feu intérieur du désir fit bouillonner cette eau immense. *Et spiritus Dei ferebatur super aquas*, dit la Genèse. L'esprit-odeur fut le principe mâle fécondateur. Le suc du ctéis ténébreux forma la force féminine fécondée. La lumière émana l'intelligence. Et l'intelligence est unie à la chair par un mariage éternel.

Les Séthiens voyaient dans le serpent un symbole de l'Esprit divin, du Verbe. Et le verbe s'est fait chair et il a habité le ctéis, purifiant ainsi les œuvres de la fécondation, revêtant une forme servile pour nous élever à sa lumière inaccessible : ET VERBUM CARO FACTUM EST.

SECONDE SECTION

I

LA GNOSE DE JUSTIN

Justin admet lui aussi trois principes initiaux, deux mâles, un femelle. Le premier principemâle se nomme le BON ; le second, l'INCONSCIENT. Le principe femelle est imprévoyant, mobile, double de corps et d'âme, femme jusqu'au nombril, serpent depuis le nombril, se nomme EDEN-ISRAEL.

Tels sont les principes universels, les racines et les sources de l'Emanation. L'INCONSCIENT, nommé aussi Elohim, ayant regardé Eden, femme-serpent, la désira. Eden s'enflamma de son côté pour Elohim. Un attrait irrésistible les jeta dans les bras l'un de l'autre. De ce côté céleste, les anges naquirent, douze mâles et douze femelles. Cinq des anges mâles se nomment Michel, Annen, Baruch, Gabriel, Essadœus. Les douze anges femelles sont Babel, Achamoth, Naas, Bel, Belias, Satan, Sael, Adonaï, Cavithan, Pharao, Carcamenos, Lathon. Les premiers suivent le père, les autres la mère. Moïse a parlé des douze anges femelles. Il les appelle du nom collectif de *Paradis*. Ce

sont eux qu'il désigne sous l'allégorie des arbres de l'Eden. Baruch est l'arbre de la vie, *arbor vitæ*. Naas est celui de la science, *arbor scientiæ*.

Les anges mâles d'Elohim ont formé l'homme avec des touffes du phallus et du ctéis d'Elohim et de l'Eden. Eden donna l'âme et Elohim l'Intellect. Adam, c'est-à-dire l'Homme, devint ainsi le monument de l'amour nuptial d'Elohim et d'Eden. Eve fut formée à l'image d'Eden.

II

Le premier principe mâle, le BON, n'avait pris aucune part à cette création. Il habitait la lumière supérieure. Elohim voulut entrer dans cette lumière. Le Bon lui dit : « Assieds-toi à ma droite ! Laisse Eden aux hommes. Demeure avec moi ! »

Elohim abandonna donc Eden, et celle-ci, affolée de douleur, pria ses douze anges femelles de lui ramener son époux. Elohim refuse de redescendre. Eden, pour se venger, ordonna à Babel (Vénus) de fomenter les adultères, de séparer les époux mortels, afin que l'esprit d'Elohim, qui animait les hommes, fût rempli d'affliction et ressentit les souffrances que ressentait Eden abandonnée.

Elohim envoya alors son ange, Baruch, pour porter secours à l'esprit de l'Homme. Baruch apparut donc au milieu des anges-femmes d'Eden, c'est-à-dire au milieu du Paradis, et défendit aux hommes de manger du fruit des arbres.

Naas tenta Eve et eut commerce avec elle. Puis il tenta Adam et commit avec lui le crime de sodomie. Ce fut l'origine des stupres et des commerces infâmes. Cependant l'esprit de l'homme aspira au Bon et voulut y suivre son père Elohim. Mais la concupisance retint la chair dans le Paradis féminin. De là vient la double nature humaine et la double tendance.

III

Elohim ordonna à Baruch de racheter l'esprit de l'homme enchaîné dans lessens. Il s'incarna d'abord dans Hercule, qui triompha de Vénus, puis dans Jésus de Nazareth. Naas essaya de séduire Jésus, mais, n'y ayant point réussi, elle le fit crucifier par les juifs. Du haut de la croix, Jésus, vainqueur de la femme, par sa mort, parla ainsi à sa mère : Femme, garde ton fils ! Ce qui veut dire : Femme, garde pour toi les Hyliques et les Psychiques ! Et Jésus, délivré, monta vers le Bon.

Telle est la doctrine profonde et pittoresque de Justin, l'un des gnostiques les plus originaux et les plus remarquables. Aucun sectateur de la gnose n'a mieux saisi que ce grand homme le secret féminin et le mystère du sexe. Son enseignement prête à des développements infinis. Toute la mythologie est l'écho de son dogme étrange et suggestif. Toute la Genèse en reçoit une clarté subite et inattendue. La femme est l'obstacle. La femme est l'ennemie. Mais,

sous la puissance de son charme invincible, tous succombent, sauf les Pneumatiques.

Ils peuvent sauver la femme et la ramener au Père
« en passant comme par le feu ».

JULES DOINEL.

L'Unité des Religions

LA LIBRE INTELLIGENCE

FORCE TOTALE DE LA RELIGION ET DE LA SCIENCE

La Foi est le Courage de l'Esprit,
qui s'élançait résolument devant lui,
certain de trouver la vérité.

(SAINT THOMAS D'AQUIN.)

Quelle sera la solution des difficultés entre la Religion et la Science ?

Celle de l'identité de la raison humaine et de la raison divine.

La Religion et la Science sont des résultantes d'une Force toujours identique à elle-même à travers les degrés de divisibilité de ses modifications : — l'Intelligence.

Le principe de cette force est d'être libre, autrement l'intelligence ne serait pas le principe de ce qui est : la pensée et l'action. Il s'ensuit nécessairement que l'usurpation, le refus aux droits irrévocables de l'intelligence qui sont la racine même de la réalité du principe intelligent, sont un état d'inintellectualité, de matérialité intellectuelle absolument contraire à l'essence

de la Religion et de la Science dont la Force suprême est dans la libération spirituelle de sa propre substance.

La spiritualité de l'esprit est d'autant plus grande qu'elle est plus libre dans l'activité de l'intelligence qui est le principe de l'Univers.

Les capitulations honteuses avec la vérité, pour la stérilité du faux, les concessions de calculs abaissant les cœurs, les chaînes du monde intérieur déchirant les âmes, en un mot le désarmement de la vie morale par l'intérêt mercenaire, sont les résultats généraux de la force désorientée de l'activité de l'intelligence, par la fausse politique de l'état inintellectuel, fusionnant avec l'anarchie des intelligences, par le divorce de l'intelligence avec sa propre cause qui est toute dans l'action de la force spiritualisante.

La résultante de la force spiritualisante est le dépouillement de l'animalité dans l'humain, correspondant au dépouillement de l'humain dans le divin, but déterminé de l'esprit, accomplissant ses desseins.

Il s'ensuit que, la Religion et la Science étant des modifications du principe de la Force spiritualisante, leur opposé, leur contraire, leur *état anormal* est le non exercice de leur Force, engendrant sa matérialisation : le mal du dogmatisme et de l'athéisme qui spécialisent également le faux par la dissociation de la vie spirituelle donnant pour conséquence immédiate, dans la vie pratique, la superstition et l'égoïsme.

Dans le combat des principes, le dogmatisme et l'athéisme sont de la même armée.

L'affirmation et la négation sans preuve découlant de la même assertion isolée, puisque l'affirmation absolue n'a pas plus de point fixe dans l'absolu que la négation absolue, ainsi le dogmatisme et l'athéisme se résolvent logiquement dans le relatif, et le relatif est une désunion de l'unité universelle qui se méconnaît elle-même, hors de la réalité de son principe, qui est la gravitation de la Substance-Force-Intelligence, vers la connaissance totale de l'absolue Intelligence.

Ainsi le dogme, rompant le fil de la synthèse rationnelle, expliquant les faits, rangés dans l'inconnu, par les anomalies de sa doctrine; le dogme, préférant s'attacher à l'absurde que de voir s'écrouler l'échaffaudage de son système, ne se soutenant que par son propre privilège dont la privation serait l'écroulement de l'asile de l'ignorance, et l'athéisme, formé de contradictions, en somme ne portent que sur des accessoires, ne sont, dans l'unité de vie, que des inventions incohérentes de l'esprit de l'homme.

Selon la logique de l'Histoire des idées, la Religion, qui est le corps de la nature du *Verbe*, parle dans le vide, si elle ignore le libre examen de la pensée qui est son phénomène direct, si elle rejette le point de vue du Fait auquel toutes les théories doivent se subordonner, puisque la vie tient à cet ordre, expression de la volonté de Dieu; comme la science, conjecturant sur la cause, parle dans le vide si elle se renferme dans les forces matérielles, inférieures qui divisent, de l'élémentarisme scientifique, qui n'est qu'un degré de l'intellectualisme scientifique, se résu-

mant dans la synthèse intégrale de l'unique vérité, correspondant non au sectarisme de la religion et de la Science, mais à leur convertibilité réciproque.

Il s'ensuit que le problème de la destinée ne se résout, — sans se mutiler que par la Religion, — scientifique, manifestant et concentrant toute la force libre de l'Intelligence, puisque la Religion et la Science sont des résultantes du principe de l'Intelligence qui est un dans son essence.

Démontrer la vérité de la thèse scientifico-religieuse ou transcendalement scientifique, c'est nécessairement rompre le système de la genèse théologique, comme sortant de celui des types naturels. Ce système, qui condamne la religion à l'isolement, a le tort physique, pour ne parler que de la hiérarchie sensorielle, de ne répercuter dans le monde intelligible aucune des profondeurs du texte hermétique des cinquante chapitres du Sepher de Moïse, qui, comme on le sait, a écrit ces cinquante premiers chapitres en égyptien hermétique, en hiérogrammes idéographiques (1).

Moïse (2), qui a grandi parmi les Sages des Sanctuaires de la Science sacrée, qui a gravi avec eux les degrés du Sérapéum de Memphis pour se rendre digne de pénétrer dans l'Ordre intellectuel de la Science des Principes, Moïse écrivit sa cosmogénie à la manière égyptienne, et le triple sens de la Genèse, perdu pour le Vulgaire, s'enveloppe des voiles de la liturgie secrète du Verbe, qui spécifie les principes de l'Univers entier.

Il suffit de se rappeler que les livres sacerdotaux-

hiératiques de l'antique Alliance universitaire des Temples d'Osiris-Isis s'écrivaient de trois sortes de manières : Hiérogrammatique, Hiéroglyphique, et Symbolique, pour comprendre qu'à travers le prisme-diversement coloré de la Tradition scientifico-religieuse, la Vérité a pour nom : Unité.

Il s'ensuit que toute connaissance greffée sur l'Arbre de la Vie l'est nécessairement sur celui de la Tradition, recueillant en Lumière l'Histoire des Idées.

La Tradition de l'Alliance Universitaire des Temples antiques est comme un isthme réunissant deux mondes pour la Cause de l'Univers, à laquelle se rallie celle de l'Humanité.

Les initiés de la Science divine enseignaient que la nature est partout identique à elle-même.

Que si l'essence des choses est l'incommunicable de l'être, l'Arcane du Mystère, l'unité du Cosmos, son principe principiant est atteignable à la pensée dans la manifestation des points initiaux, réduits à l'Octave toujours la même de l'ordre de Sériation (faits, lois, principes) contenant les trois mouvements : involution (matérialisation), évolution (progression), spiritualisation (perfection intellectuelle), condensant la force en ignition dans l'analogie constitutive du Tout.

Dans cette hiérarchie des états de l'Être, la spiritualité absolue est la voie propre du perfectionnement de l'Intelligence, qui est le point initial de l'Absolu,

(1) Saint-Yves d'Alveydre, *Mission des Juifs*.

(2) Strabon parle de Moïse comme d'un prêtre d'Osiris.

imposant cette résultante aux harmonies croisées du Concert Universel, le perfectionnement, autrement dit la libération, à travers les antagonismes de l'immobilité du principe de la Force Suprême : l'Esprit.

Cette loi implique la nécessité logique de plusieurs existences relativement convergentes, selon l'activité de l'âme, vers le but du parfait indéfini : successif dans la participation du Progrès illimité, des virtualités, des énergies des facultés à jamais croissantes des Créatures vers la félicité de l'Être universel.

La Solution de continuité du groupement en agrégat des forces réciproques se spiritualisant par le perfectionnement des efforts personnels se scinde en deux moments :

1° Le développement de la nature actuelle par le passage graduel du mal au bien, ou plutôt du bien au mieux, dans les limites de la Vie.

2° Le développement de la nature essentielle, ou de l'essence même par le passage d'une Vie à une autre.

Ainsi comprise, la Force concrétante est l'identité du Moi, se conservant toujours dès que l'acquisition des facultés de l'âme a fait briller l'intelligence, dans la fusion de la Matière et de l'Énergie, modes plus ou moins imparfaits de l'activité de l'Intelligence, de ce principe de la Réalité de l'Être.

Mais la Volonté intellectuelle est soumise à l'épreuve de division, qui est l'enchaînement du mouvement engendrant de nouvelles forces.

Le terme de cette division est l'union ineffable, selon la proportion de son élévation, de l'Intelligence spiritualisée avec la Lumière de Dieu, à jamais incom-

municable dans sa plénitude de vie, car, les attributs de Dieu étant infinis, leurs échelons sont infinis.

Ces deux points repoussent :

- 1° La Création spontanée ;
- 2° La déchéance radicale.

Ce qui aboutit à dire que la Religion doit nécessairement opiner entre ces deux termes :

Entre la création, selon le dogme, incomplète, tronquée, fragmentaire, érigeant le frontispice du principe d'immutabilité des cieus païens, qui sont ceux indéfectibles, matériels, du paradis et des enfers du pseudo-Christianisme qui fit les ténèbres du Moyen âge.

Entre le programme de la déchéance radicale, en contradiction avec l'ordre naturel, qui est le seul vrai, réfuté par la Science humaine tout entière, qui est celle de l'expérience des siècles se prononçant irrévocablement pour le positif.

Entre l'intelligible Mystère, entachant la justice de Dieu, encerclant la pensée vivante dans le cours épuisé de la lettre, et la doctrine de vie, d'avenir, de liberté, inattaquable pour l'esprit, de la Création continue, ralliant les Lois à l'intelligence des Causes, mais rompant le dogme de la déchéance radicale par celle de l'enchaînement, de la solidarité universelle, du devenir permanent, qui, dans son principe, est la déclaration des droits de l'être dans la Vie infinie.

Cette loi, c'est le corrélatif des fonctions vitales, résultant du mouvement et de la rencontre dans l'élection naturelle de la vie spécifique, par laquelle, selon l'ordre naturel, chaque état intimement lié au

Tout par le successif, lui prête quelque chose de sa vie propre, qui est le résumé du Vécu, Multiple dans son Unité.

Ainsi la représentation de la probabilité future s'exprime dans la Série immense du développement des germes ne produisant que ce qu'ils peuvent produire.

Le fait du développement graduel, du devenir permanent, point de départ de toute la carrière des faits, détruit, par son principe même, l'idéal doctrinaire du dogme, bâtissant son système, non sur le terrain ferme des phénomènes et de leurs rapports, mais dans l'irréel, première cause d'erreur, dont la conséquence immédiate est de détruire la logique des lois universelles.

La loi du devenir permanent, foyer de l'attraction sympathique des êtres, de leur solidarité générale dans la marche de leur développement à travers toutes les vicissitudes des états contradictoires, se basant sur l'idée-mère de l'ordre naturel, manifesté dans la corrélation des forces ; cette loi, correspondante à la Création continue, rallie le sens des lois dans l'intelligence des causes, par l'analogie desquelles la haute Religion comme la haute Science, loin de s'exclure, se recherchent, s'expliquent, s'alimentent, se confirment l'une l'autre.

Car nulle part les rapports de la créature avec son Créateur ne se trouvent plus clairement définis que dans cette loi, qui résoud le problème de l'origine et de la pénétration des choses, par le séculier et l'infini, qui, pour ainsi dire, renouvelle l'âme, par la

Vérité active, identifiant l'idée vivante de Dieu à celle du souverain Bien.

Comme dit Kant (1) : « Le monde doit être conçu comme formé, d'après une idée, s'il est en harmonie avec l'œuvre qui s'appuie sur l'idée du souverain Bien. »

Aussi, le principe de la loi proclamant l'unité indéfectible du souverain Bien est la seule qui n'apporte dans son système aucune contradiction.

Car, pourquoi le procès à Dieu, puisque la question tient à la réponse, puisque la création, la destruction, la renaissance ne sont que les apparences nécessaires à l'ordre équilibrant, absolvant l'éternelle Justice.

Dans l'ordre civil, la responsabilité légale ne dépend-elle point de la responsabilité morale ; il en est de même dans l'ordre des choses tendant constamment à réaliser celui de l'éternelle Justice, qui se dévoile dans l'infinitude des rapports de son principe intérieur et de sa pratique extérieure, rendant comme visible le tissu de l'œuvre de l'univers, dans l'unité logique des volontés de la Nature.

Puisque la féodalité du mérite se sacre par la justice divine, distributive par essence, libérant l'homme de la glèbe de la chair autant qu'il est capable de réaliser la liberté de l'esprit, de combattre ses passions en les dirigeant vers un but unique : le Bien, l'éloignement du Mal par la force irrésistible de la nécessité du Bien, est conséquemment le point inébranlable de

(1) *Critique de la Raison pure.*

notre intérêt éternel, qui se meut dans le souverain Bien.

Ainsi la réalité de la destinée, qui est seule effective, impose le fait moral, universel, absolu de la création continue et du devenir permanent à l'esprit de la Religion, si la Religion s'inspire de l'Esprit.

La Nature soutenant cette doctrine, dont l'étude approfondie engendre invinciblement la certitude, il serait d'un esprit faux de discuter ce qui se voit d'un coup et par progrès de raisonnement, puisque tous les calculs de la probabilité sont pour la confirmation du Vrai, par l'enseignement de la Vie.

Le but de notre solution est de faire ressortir l'unité de ce principe simple, se synthétisant lui-même : l'Intelligence dont la Religion, la Science comme les Arts sont des résultantes plus ou moins libérées dans la hiérarchie constituante des degrés de force, des liens matériels de l'inintellectualité antagoniste, immobilisante, selon l'état divers de leur perfectionnement dans l'action ou la pensée de ce qui seul est : l'Esprit.

Le Principe de l'Intelligence étant absolu, il est évident que, seule, l'erreur se subdivise à l'infini, la Vérité étant Une.

Il s'ensuit que, dans le duel de la Religion et de la Science, se combattre à ciel ouvert, c'est repousser l'incompatibilité de principes comme une malice d'individus, mentant au contrat même de la raison de l'Être, car, la cause de Dieu étant la Lumière, la spiritualisation, le perfectionnement libre du principe de l'Intelligence, s'inscrire contre son pou-

voir, c'est proscrire l'esprit qui s'identifie à elle, qui représente seul l'action divine sur la marche de l'humanité.

La Vérité ne pouvant se diviser en contraire, son examen est la garantie d'elle-même.

Son socle fixe est dans la relation de la tradition de l'esprit humain, qui est dans sa totalité un rayon de l'esprit divin.

L'arche d'alliance des esprits est renfermée dans l'antique connaissance de la communion ésotérique, tout comme dans le bilan résumant la science moderne. Dans les Kings de Fo-Hi, dans les Védas de Christna, dans l'Encyclopédie abramide de Kaldée, des bibliothèques hermétiques d'Egypte et d'Ethiopie, comme dans l'œuvre réfléchissant la perspective de la pensée actuelle de tous les penseurs s'éclairant de la sagesse immuable de Dieu, c'est-à-dire de tous ceux qui ne sont point entachés de sectarisme ou d'obscurantisme, mais qui, dans la clairvoyance de la réalité invariable des liens de l'Intelligence, atteignent le principe déterminant du logos de l'Univers : le grand Tout intellectuel, le Tout absolu.

L'entendement du positif est toujours unique.

Soit qu'il se cache sous le signe algébrique des lois de la sériation universelle, figurée par le pantacle circulaire dans le centre mystérieux des sanctuaires orientaux, soit qu'il se dévoile dans la liberté d'esprit d'un monde émancipé dans l'infini.

La Religion, la Science comme les Arts sont, dans l'organisme total de la vie de l'Intelligence suprême, des unités relatives à son indissoluble union.

L'évolution intellectuelle qui ramène la société contemporaine à la résorption de la lumière du grand cycle de la science ésotérique n'est que la reconstitution de l'unité de l'intelligence, toujours existante dans sa substance, mais divorcée dans les temps par la multiplicité qui la transforme, qui la décompose, mais qui ne peut modifier son principe, le faire cesser d'être lui-même.

Cette alliance de la Religion et de la Science, dans l'Unité de l'Intelligence, résultant du travail des esprits, liés à l'œuvre contemporaine du Progrès, voulant s'assimiler les principes de l'esprit de l'humanité, a été le baptême des combats et des larmes de plus d'une génération.

Car le principe commun entre les filiations secrètes de l'ésotérisme antique et l'enseignement général de la suite des âges a toujours eu son point de durée dans la série des idées tant scientifiques que religieuses.

La reprise des idées du Zoroastréisme, du Mazdéisme kabbalistique et gnostique, dont l'épître aux « Philippiens » et l'Apocalypse reflètent quelques traces, a été opérée successivement, avec plus ou moins d'influence sur les esprits, dans le cours des âges passés, par Ménandre, Simon le Magicien, Basilides ; ce dernier, disciple des principales croyances religieuses de la Grèce, lia dans sa doctrine l'état de la perfection à la connaissance du monde intelligible ; selon l'enseignement des préceptes de Pythagore, des hymnes orphiques, de la poésie sacerdotale, correspondant à la doctrine de la tri-unité des temples hermétiques, enseignaient que les rayons vivants de Dieu sont ce cou-

rant, et ce courant de la vie spirituelle pénétrant le monde d'un même souffle, que les anciens appelaient Horus, que les Chrétiens nomment Esprit-Saint.

L'évocation du pouvoir de Vie, de la Justice distributive de Dieu, qui ont inspiré les plus belles pages du « Banquet » de Platon, de celui dont saint Augustin disait : « J'ai eu deux maîtres, Jésus-Christ et Platon », dont ressort, par analogie, l'idée de l'architecture du Monde selon une géométrie sacrée (Platon nommait Dieu l'éternel géomètre), se reflète dans la doctrine d'Origène sur « la Parole engendrée et le perfectionnement graduel. » Origène concevait l'ordre physique et l'ordre moral du Monde comme une double échelle gradative, reliant tous les êtres de la création depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand, dans les séries indéfinies des termes sans cesse croissant du progressif dans l'infinie durée.

Cette doctrine affirmait donc l'unité de la Nature dans la succession des temps et posait l'échelle grandiose, reliant le monde physique au monde moral, par le fait de la forme analogue à la réflexion.

La doctrine d'Origène fut, comme on le sait, condamnée par le Concile de Nicée, nécessairement astreint, comme tous les Conciles en général, à fixer la règle disciplinaire du dogme pour baser la domination du Culte sur le permanent.

Par conséquent, le dogme capital de l'immutabilité pose sur le monde de la théodicée chrétienne le sceau d'exclusivité, caractérisant précisément la loi juive, que Jésus-Christ est venu abolir.

Cet enseignement du malheur dans la perspective

des temps aurait fait la captivité totale de la Connaissance, si la tradition vivante n'avait persévéré dans l'instruction initiative des idées greco-orientales.

Ainsi, l'enseignement reposant dans les documents incontestables des triades druidiques, des bardes Gallois, des drottes scandinaves, dans la doctrine secrète de la Kabbale, dans l'ésotérisme chrétien de la science occulte synthétisant la substance de la vieille science d'Orient, cette synthèse lumineuse, mais obscure au vulgaire, se met dans le principe initial de l'unité de Vie, dans l'analogie du visible et de l'invisible, régis par la même loi, emportant dans son activité insondable les classifications artificielles, les glissements douloureux dans le vide de l'inintelligible, qui sont comme le texte même du dogme de la création spontanée et de la déchéance radicale.

La conception de l'échelle des êtres dans la nature se retrouve de même dans les écrits des alchimistes, de ces continuateurs de « l'Art sacré » de l'école néoplatonicienne d'Alexandrie, d'où émana la secte des « Esséniens », précurseurs du Christianisme.

Les Alchimistes, qui empruntèrent leur théorie de la pierre philosophale, de la transmutation des métaux à l'école d'Alexandrie, partirent malheureusement dans leurs expérimentations d'un principe faux (la négation de l'examen des causes matérielles), dont, résultat pour leur activité intellectuelle, un accroissement illogique d'imagination.

En résumé, la concrétion de la fixe Vérité est en substance plus ou moins libérée de son rudiment, dans l'acte intellectuel de l'œuvre de l'Intelligence,

qui lie, dans un Principe unique, tout les états divers des forces intellectuelles des esprits de tout temps et de tout pays, dont le groupement successif constitue l'unité la plus élevée du Progrès.

La réalité du Principe de l'Intelligence donne pour conséquence la liberté dans l'harmonie des forces qui organisent. La Pensée à l'état de Principe de l'Intelligence Universelle est Une dans l'Absolu. Mais les degrés divers de sa Force sont la multiplicité vers l'Unité de la connaissance totale par ces trois états de l'intelligence en lutte avec l'inintellectualité matérielle : la Religion, la Science, les Arts.

Véritable Trinité de l'Unité indivisible : l'Intelligence.

L'Unitarisme trinitaire de l'Intelligence, la Religion, la Science, les Arts, se synthétisent dans l'Unité spirituelle de l'Unique Vérité.

La Vérité ne pouvant se diviser en contraire, sa base de solidarité absolue existe nécessairement à travers les modifications de l'Intelligence, en lutte contre l'opposition de l'inintellectualité.

Le socle de l'Unité de la Loi est le fait ramené à son principe par la méthode de double vérification en dehors de tout sectarisme, de l'esprit scientifique et religieux de l'ancienne alliance du corps des initiés des Mystères avec la connaissance du rapport des Principes de l'Esprit scientifique et religieux des sociétés modernes.

A travers les décombres du passé, au fond du cœur des peuples enterrés, la science contemporaine de l'expérience retrouve le seul germe de vie qu'il faut sortir

de tous les leurres, à moins de rentrer dans le cercle du Néant. C'est la notion d'une « connaissance totale » qui n'implique ni fusion, ni confusion de ses trois parties, la Religion, la Science, les Arts, mais leurs constitutions respectives, leur liberté dans l'harmonie des puissances intellectuelles de l'Univers, qui sont la volonté de l'Esprit Un dans son essence, contre l'antagonisme bouleversant de la matière, dont la domination est une abdication, une révolte contre la seule primauté légitime : l'Intelligence. YALTA.

De l'Organisation de l'Université EN ÉGYPTTE ET EN GRÈCE

Sous le nom d'Hermès, où les imbéciles de toutes les époques ont voulu voir un homme qui aurait écrit cinquante mille volumes, l'ancienne Egypte cachait l'organisation d'un enseignement supérieur dont le principe était celui d'une hiérarchie absolue.

Au Samnet, dans une retraite et un mystère absolu, des savants en même temps prêtres et philosophes, donnaient à leurs futurs successeurs un enseignement ésotérique. Ils avaient pour laboratoires et bibliothèques les temples du principe auquel se rattachait plus particulièrement l'objet de leurs études. L'un d'eux était le roi ; mais il ne semble pas que le roi, exécuteur assez effacé d'ordres supérieurs, ait joué dans l'organisation supérieure de l'Enseignement un rôle plus intelligent que, par exemple, à notre époque,

celui d'un administrateur d'hôpital par rapport aux recherches qui se font dans les divers services.

Les études sorties de ces laboratoires ne nous sont parvenues que par fragments. Il n'est pas d'ailleurs du but de cette notice d'en parler ici. Disons seulement que, dans l'art, la littérature et la philosophie, les maîtres du Conseil supérieur d'Hermès représentaient ce que le savoir humain peut concevoir de plus haut, de plus indépendant et de plus pur.

Au dessous, un ensemble de savants plus jeunes, les préparateurs et les secrétaires des pensées, constituaient à leur tout une pléiade de chefs et d'initiateurs. Successeurs désignés de leurs maîtres, ils devaient, dans le silence, préparer les matériaux mis en œuvre par ceux-ci. Entourés eux-mêmes d'une foule de disciples, ils vivaient ainsi dans les temples au milieu de leurs séminaires de jeunes gens, et, tout en formant de l'Elite de ces disciples leurs futurs successeurs, ils faisaient de la généralité de leurs élèves des prêtres et des savants de valeur. L'existence des maîtres du degré supérieur était inconnue, peut-être au plus soupçonnée de ces élèves, car l'initiation n'était réservée qu'à une élite, et encore combien peu d'Elus parmi les appelés déjà rares à devenir maîtres du second degré.

Enfin, dans la classe inférieure se trouvait tout un monde demi-savant, demi-sacerdotal, chargé de recruter les élèves, de les élever jusqu'à quatorze ans, espèce d'instituteurs, avec de l'intelligence en plus.

Un enfant, de quelque classe qu'il fût, même de la plus basse, montrait-il des dispositions spéciales pour

l'étude, il était amené dans le temple par les membres du troisième collège qui vivaient au dehors aussi bien qu'au dedans du temple, étaient en relation avec les familles. L'enfant recevait là une instruction hiératique et scientifique ; il y subissait déjà des épreuves assez dures, auprès des maîtres du second degré.

S'il avait, pendant les épreuves de l'initiation aux petits mystères, montré des qualités réelles, il devenait le préparateur et presque l'ami d'un de ses maîtres ; il travaillait sous sa direction, mais n'était pas encore admis à faire des recherches originales. Une discipline assez dure lui était encore imposée, et c'était seulement après des années de travail qu'il lui était permis de suppléer en quelques détails le maître à la personne duquel il était attaché.

Pour devenir maître lui-même, il avait à subir de plus terribles épreuves et à faire montre des plus rares qualités. Mais, s'il en sortait vainqueur, il arrivait à une situation spéciale : à la fois prêtre, magistrat, savant et philosophe, il prenait part au gouvernement ; initié déjà à certaines pratiques de magie cérémonielle, il officiait dans les cérémonies publiques et pratiquait certaines conjurations, mais il était surtout homme d'étude : le prêtre était avant tout un savant.

Il se passait encore des années avant qu'il soupçonnât la possibilité de s'élever plus haut. Pour arriver au troisième degré, les épreuves étaient d'ailleurs tellement pénibles, qu'il fallait des âmes fortement trempées pour y résister. Presque exclusivement psychiques, ces épreuves mettaient le candidat en présence de ce que Lytten appelle si ingénieusement

le dragon du Seuil. La folie ou le pouvoir magique, il n'y avait pas d'autre alternative pour ceux qui affrontaient le redoutable honneur de devenir, comme dit Strabon, les pasteurs inconnus des peuples. Moïse, Platon, Pythagore, peut-être Apollonius, subirent ces épreuves, et, sortis victorieux du temple, allèrent porter au loin des doctrines qui ont conduit et conduisent encore l'humanité.

Ces grands initiés portèrent en Grèce et dans l'Italie du Sud les principes des mages égyptiens. Mais il n'exista jamais en Grèce une organisation comparable à celle de l'enseignement en Egypte. Les grands philosophes grecs, donnant leur enseignement en public, ne pouvaient pas y comprendre les sciences dangereuses qu'ils tenaient des mages égyptiens. Aussi l'Ésotérisme grec, confiné dans quelques temples, ne tarde-t-il pas à déchoir, les oracles deviennent bientôt de simples sources de bénéfices pour des prêtres ignorants, qui, avec les sybilles pour sujets, donnaient des séances d'hypnotisme qui ressemblent à des messes noires.

Les législateurs et les philosophes grecs commirent d'ailleurs une irréparable faute; ils instruisirent le peuple et lui donnèrent le suffrage universel, qui lui servit d'abord à l'expulsion des honnêtes gens, d'Aristide par exemple. Leurs anciens maîtres, qui, du fond de l'Égypte, suivaient leurs efforts, cessèrent alors de les soutenir, et l'invasion des barbares vint montrer aux Grecs ce qui attend un pays où l'on veut instruire la plèbe et lui faire croire qu'elle a des droits.

D^r MICHAEL.



PARTIE LITTÉRAIRE

LA PRIÈRE

I

*Croyez, me dites-vous ? Non, point de ces images
Dont les contours naïfs ont traversé les âges
En répandant l'erreur !*

*Je veux, loin des sermons, des discours, des conciles,
Employer ce flambeau que dans nos mains débiles
Plaça le Créateur.*

*J'ai mon libre examen. Qui donc ose me dire :
« Je vous l'ôte et je veux que tout ce qui respire
« Soit à jamais damné s'il échappe à ma loi !
« Inclinez-vous, humains, croyez à mes paroles ;
« D'un cœur humble et soumis, acceptez mes symboles :
« Gardez votre bandeau et vous aurez la foi. »*

*Le garder, mon bandeau, c'est faire aveu suprême
De détresse morale et d'impuissance extrême...
Le garder, c'est douter !*

*Non, je l'arracherai ; tout au long de ma route
Je chercherai ce but que l'Église redoute
Et voudrait éviter.*

*Priez, me dites-vous ? Quoi, dans la cathédrale
Où passe vaniteux et frappant sur la dalle
Un bedeau tout en rouge, une pique à la main ?
Priez, me dites-vous ? Ici, devant ces vierges
Dont les riches bijoux, étoilés par des cierges,
Nourriraient tant de gens qui souffrent de la faim ?*

*Non, je ne le puis pas, je suis d'un autre monde !
Moi, je vais le matin dans la forêt profonde
Me raviver d'air pur ;
Voyez ! là, sous nos pieds, frissonnent les brins
| d'herbes,
Tandis que les rameaux des vieux chênes superbes
Aspirent vers l'azur.*

*Dans les buissons fleuris, pailletés de lumière,
Se poursuivent, joyeux, à travers la clairière,
Des vols effarouchés de bruyants passereaux.
Leurs vibrantes chansons, indicible merveille,
Sont répétées au loin par l'écho qui s'éveille...
Laissez-moi l'écouter, le doux chant des oiseaux !*

II

*Dans la tranquillité suprême
S'étendant sur les hauts sommets,
Laissez-moi voir le diadème
Des monts, par delà les chalets.*

*Leur blancheur unie et rigide
S'allume, sous le ciel limpide,
D'un reflet intense et splendide.
Tendre caresse du soleil ;
Et de pâles amas de glace
Longtemps gardent sur leur surface
Le ton rosé, dernière trace
Du baiser de l'astre vermeil.*

*Laissez-moi la bénir, cette lueur aimée ;
Qu'elle entre tout au fond de mon âme affamée
Ainsi qu'un trait de feu !
Puis un jour, dans les champs, quand nous irons en-
[semble,
Cueillez-moi quelque fleur sur la branche qui tremble
Au-dessous du ciel bleu !*

*Dans la chapelle souterraine
Où les pauvres sont déposés,
Alors que de leur temps de peine
Les jours sont enfin épuisés,
Venez de leur tête pâlie
Contempler la face ennoblie,
Car la mort parfois concilie
Ce que la vie a réprouvé !
Suivez mes pas dans le pénombre
Et regardons, tout voilé d'ombre,
Ce crâne humain, puissant et sombre
Qui jadis, vivant, a rêvé.*

*Croyez, me dites-vous ? La nuit est étoilée :
D'un léger brouillard bleu la campagne est voilée,
Les fleurs embaument l'air ;*

*Dans la sérénité de l'heure harmonieuse
Chante du rossignol la voix mélodieuse,
Seule sous le ciel clair.*

*Comme d'un admirable asile
Où mon être s'emplit d'espoir,
A ce repos doux et tranquille
Ne me retirez pas ce soir !
Sur mes lèvres, dans le mystère
Montera la parole austère
D'une humble et touchante prière
D'un pur élan vers le seigneur ;
Car, sur la terre recueillie,
Au bord de la source jaillie,
Dans une églantine cueillie
L'idéal montre sa splendeur !*

*A l'hymne solennel que toute la nature
Répète et dont j'entends le passionnant murmure
Je veux joindre ma voix :
Je mêle à ces accents ma vague rêverie,
Et, plein d'émotion, je m'incline et je prie
A l'ombre épaisse des grands bois !*

III

*Croyez, me dites-vous ? Oui, je baisse la tête
En écoutant cet hymne où la nature en fête
Proclame un Créateur !... cet hymne pénétrant
Qui s'élève la nuit de la terre féconde
Et vibre sourdement dans la plainte profonde
Que la puissante mer arrache au flot mourant...*

*Je sens toute l'ardeur des foyers d'étincelles
 Que sur les monts géants les glaces éternelles
 Allument aux rayons lumineux du couchant.
 Je révere à genoux la grandeur indicible
 Dont s'empreint à la mort un cadavre insensible,
 Alors qu'une âme fuit vers l'espace éclatant.*

*Je m'unis à l'appel d'une mère qui pleure,
 Aux frissons du lys pur qu'un papillon effleure,
 Au sourire indécis d'un tout petit enfant
 Dont les yeux étonnés passent de chose en chose ;
 J'admire la beauté superbe de la rose,
 Ce splendide joyau de l'amour triomphant.*

*A ces chants, à ces voix, à ce concert immense
 Qui monte vers les cieux et toujours recommence,
 Mon cœur ému, charmé, pénétré jusqu'au fond,
 A senti de son Dieu le colossal mystère.....*

.
*Ah ! joignez-vous à moi, faisons notre prière :
 L'étoile brille au loin et l'écho nous répond !*

J. DE TALLENAY.

LE NOTAIRE PENDU

(Suite)

Alors ils se dispersèrent dans toutes les directions et disparurent.

Je me retrouvai couché chez moi, bien éveillé, me semblait-il.

Des coups faibles et lointains frappés au mur du côté de la fenêtre vinrent s'accéléralant ; puis violents, pressés, ils retentirent au-dessus de ma tête. Malampe ne jetait plus que des lueurs intermittentes dessinant de grands ronds tour à tour pâles et lumineux au plafond, tandis que la lune, immobile, allongeait jusqu'au pied du lit le cintre de la fenêtre. Un petit frémissement, rapide comme les battements d'ailes du papillon quittant sa chrysalide, agita nos rideaux. Quelque chose de lourd passa contre moi ; je ne respirai plus qu'avec peine ; un écran avait intercepté l'air.

Devant la fenêtre, dans la partie éclairée par la lune, une ombre se forma vague, confuse ; puis, à la façon des vapeurs qui se condensent, elle se resserra en une masse sombre dessinant une forme.

Et, dans cette forme aux contours encore mal définis, je reconnus la silhouette de l'apparition familière à mes premières années.

C'était en même temps le mendiant borgne qui m'avait poursuivi dans le bois noir de la montagne.

Sa vue ne me causa pas la même terreur que dans la journée.

Il était plus grand, moins contrefait. Le regard de l'œil, au lieu de me sembler malicieux et dur, avait pris une expression de tristesse rêveuse pleine de mélancolie résignée.

Domptant mes appréhensions, je voulus lui adresser la parole ; il me sembla que mes lèvres remuaient sans

que le son formulé arrivât à mon oreille. Tenant le regard fixé sur le visage du visiteur, je balbutiai : « *Don Commaso* » et puis, comme nous le faisons familièrement en supprimant la première syllabe du nom : « Maso, maso, mas, mas », je répétais : « Mas », cherchant à ajouter quelque chose qui ne venait pas.... « *MASANIELLO!* » criai-je enfin avec une brusque explosion.

Le son de ma voix retentit cette fois. Un spasme me courut le long de la poitrine ; ma tête tournoya pendant qu'un vent d'orage soufflait, musique enragée produite, me parut-il, par une massed'éclats de rire en cadence.

Lors du dernier tremblement de terre, je n'ai pas senti mon lit soulevé, balancé, d'une manière si impétueuse qu'à ce moment. Et, quand ce tourbillonnement s'apaisa, Masaniello lui-même, tel que le représentait ses portraits, se dressait devant moi, jeune, beau, grand et fier. Le hideux mendiant avait disparu.

Il était pâle, si pâle que la blancheur de son visage se distinguait à peine de la tramée blanche allongée sur le parquet par un rayon de lune. Sur ce visage, près du nez, je remarquai plusieurs taches d'une couleur un peu plus sombre ; cette particularité, entrevue au moment où j'avais appelé mon père, se produisait encore plus distincte.

L'apparition tenait une main au-dessus de l'œil gauche et l'autre à la garde d'une de ces épées de parade que portaient les seigneurs du xvii^e siècle. Un magnifique manteau était jeté sur ses épaules ; à son

cou pendait quelque chose de brillant comme une plaque en métal. La forme des jambes demeurait indéfinie ; elles semblaient flotter dans un nuage de fumée. Le fantôme était si transparent qu'à travers son corps, à la hauteur de la poitrine, je voyais l'espagnolette de la fenêtre située derrière lui ; une curiosité succédait à la peur répulsive et dégoûtée inspirée par le mendiant.

Je désirais me mettre en rapport avec le visiteur et le faire parler, tout en le tenant éloigné de moi. Il m'était difficile d'articuler mes questions, car j'étais oppressé au point de ne respirer qu'à petits intervalles très courts, ne me laissant pas dire un mot tout d'une haleine.

Quant à lui, le son de sa voix ne frappait pas directement mon tympan. C'était un murmure sourd, profond, pareil aux bruissements entendus lorsqu'on plonge dans l'eau. A peine avais-je eu le temps de poser une interrogation que la solution arrivait correspondant aux doutes de mon esprit plus qu'elle ne répondait à des questions mal formulées. Voici le dialogue qui s'établit entre nous :

« Es-tu vraiment Tommaso Amiello, le *Masaniello* de l'histoire ?

— C'est ainsi que j'ai été appelé pendant un certain temps.

— Pourquoi viens-tu me trouver ?

— Parce que tu t'es occupé de moi. C'est ton esprit qui appelle le mien.

— Que viens-tu me dire ?

— Ce que tu voudras.

- Ton âme est-elle en repos ?
- Non, sans quoi tu ne me verrais pas près de toi.
- Puis-je faire quelque chose pour ton bien ?
- Tu le sauras prochainement.
- Est-il vrai que tu aies été empoisonné avant d'être fusillé ?
- Oui. Les taches livides que tu vois sur ma figure sont les traces du poison lâchement administré par le duc d'Arcos.
- Pourquoi tiens-tu la main devant ton œil gauche ?
- Parce qu'un misérable, que tu connaîtras, a crevé cet œil d'un coup de pique; il est hideux à voir; son aspect t'épouvanterait. Alors, au lieu de m'appeler, ton désir me repoussant, je serais obligé de fuir.
- Pourquoi tiens-tu tes jambes dans un brouillard ?
- Parce que nous n'aimons pas nous montrer à vous avec des membres imparfaits. Je n'ai pas assez de fluide vital pour compléter mon corps. D'ailleurs, mes jambes ont été mutilées.
- Quel est l'objet qui brille sur ta poitrine ?
- Je n'ai jamais su lire ni écrire. C'est avec cette plaque que je scellais mes décrets quand j'étais dictateur à Naples.
- Y a-t-il longtemps que tu es mort ?
- On ne meurt pas, on se transforme.
- Alors, y a-t-il longtemps que l'on t'a fusillé !
- Je ne puis te répondre comme tu le voudrais. Nous ne connaissons plus ce que vous appelez le temps et la distance. Aucun événement ne marque pour nous la succession des jours et des heures. Les

lieux ne sont pas séparés par l'espace; nous assistons en un seul instant aux faits qui pour vous sont éloignés par un nombre infini d'années. Nous ne sommes pas plus ici que là. Un simple acte de désir nous montre partout ce que nous voulons voir.

— Tu me dis n'être pas heureux. Pourquoi ne le serais-tu pas ?

— J'ai été brusquement arraché à la vie terrestre. On a séparé l'esprit du corps avant que je fusse mûr pour la vie plus élevée. Alors mille passions tout à fait humaines, l'amour de mon pays, la haine du tyran, l'ambition, le désir de la gloire, l'orgueil du commandement, la rage de la vengeance attisaient en moi un feu dévorant entretenu par la fougue de ma riche jeunesse.

On m'a massacré lorsque la séparation ne pouvait qu'être incomplète dans sa soudaineté.

De même que, chez vous, des âmes pieuses aspirent à mourir pour arriver dans le ciel, moi j'aspire à une vie qui me ferait renaître matériellement.

Pendant que d'autres sont heureux de sentir se dissoudre et s'évaporer leur substance, moi qui ne suis toujours qu'un grossier et ignorant marchand de poisson, je rassemble les débris de la mienne, parce que je ne voudrais pas m'éloigner d'ici. Il faut que je sente encore ce sol bien-aimé que j'ai foulé sous mes pieds pendant une existence terrestre si courte...»

Tandis qu'il parlait, comme je cherchais à pénétrer le sens, obscur pour moi, de ces paroles, mon regard se détourna du visage de Masaniello. Lorsque je levai les yeux vers lui, il était déjà changé. Son

corps s'était rabougri, ratatiné. De hideuses guenilles remplaçaient le riche manteau. D'une voix qui devenait faible et semblait éloignée, l'apparition me dit :

« Prends garde ; si ton désir ne me soutient pas, je vais retomber et me dissoudre. Appelle-moi encore d'une voix forte et répète trois fois mon nom. »

J'obéis, et trois fois, sur un ton impérieux, je dis :
Masaniello !

Alors il se redressa ; sur son visage coururent quelques traces fugitives de coloration.

« Pourquoi t'être montré à moi sous un aspect si repoussant ?

— Est-ce moi qui l'avais choisi ? Nous aimons, je te l'ai dit, nous présenter avec une forme agréable. Ton imagination enfantine m'avait prêté des traits à la fois grotesques et sinistres que j'ai dû accepter, car, comme tu le comprendras, *imaginer, c'est créer*.

Entre toi et moi, il y a des affinités qui t'échappent encore ; voilà pourquoi, sans que tu le voulusses, ton esprit cherchait le mien. C'est porté par un de tes rêves que je suis entré chez toi. L'apparence n'est cependant pas toute trompeuse. J'ai eu réellement l'œil crevé et la jambe brisée. L'image que tu te représentais se rapprochera de la vérité à mesure que la confiance descendra en toi.

— Pouvez-vous prendre la forme que vous désirez ?

— Il y a peu de variétés dans les formes qui vous sont connues. Ce ne sont toujours que des combinaisons plus ou moins ingénieuses de la ligne droite et de la ligne courbe. Nous en savons d'autres que votre œil humain ne percevrait pas. Aussi sommes-nous

obligés de nous rapprocher des types terrestres. La perfection à laquelle nous aspirons est la reproduction brillante, idéalisée, aérienne du corps dans lequel nous avons vécu.

Mais j'occupe un rang bien infime dans la hiérarchie des Esprits et je ne viens que pour me rapprocher de la terre. Ne me questionne donc plus sur les choses inhérentes à notre nature.

Laisse-moi plutôt venir près de toi. J'ai si froid, si froid ! On m'a pris tant de sang !!! Oh ! le sang bien rouge qui coule dans tes veines... Cher enfant ! tu n'as plus peur de moi, n'est-ce pas ? »

En disant cela, il s'approchait comme pour m'embrasser. Je le repoussai d'un geste où je mis toute l'énergie d'une résistance effarouchée, quoique son regard suppliant exerçât sur moi un charme d'attendrissement et de compassion émue.

L'apparition, reculant vers la fenêtre, devint confuse, prête à se dissoudre en vapeurs. Je la rappelai.

« Masaniello, dis-moi encore : ai-je rêvé quand j'ai vu le bois d'orangers et le petit mur ?

— Oui, mais le rêve est toujours une *réalité* dans l'*Absolu*.

— Cependant, il n'y a pas d'arbres là-haut.

— Il y en avait jadis. Regarde. »

.

III

.

Je suivais une longue route sur le flanc d'une montagne; elle était pavée de dalles polies et, de distance en distance, sur les bords, je rencontrais des colonnettes couvertes d'inscriptions. Des chars d'une forme inconnue, lancés au grand trot, se suivaient sur la route. Une profonde ravine, ouverte brusquement, me montra, au bas d'un gouffre en entonnoir, une ville et son petit port où des barques, très recourbées sur leur quille, avec des voiles rouges qu'enflait le vent, se balançaient sur la mer.

Continuant à suivre la route, je retrouvai mon bois d'orangers encore plus noir et plus silencieux que je ne l'avais vu. Une lueur, partie du fond de ce bois, me dirigea. J'arrivai près d'une enceinte de murs bas au milieu de laquelle s'élevait un petit édifice orné d'un péristyle à quatre colonnes séparé du sol par plusieurs degrés.

Au centre du petit édifice, sur un trône de fer, une grande statue noire, à la chevelure épaisse, à la barbe séparée en deux masses égales, tenait en main une fourche dont les dents étaient très aiguës. Près de la statue, celle d'un chien à trois têtes se tenait accroupie.

Entre les troncs des oliviers parut une petite troupe d'hommes. Habillés de longues robes sombres, ils marchaient lentement sans parler. Quand ils passèrent

près de moi, je vis sur leurs têtes des couronnes de cyprès et de capillaires entrelacés. Devant eux marchait un vieillard portant une robe toute noire qui faisait de grands plis raides à chaque enjambée. Quatre hommes presque nus le suivaient, chargés d'un fardeau dont je ne pus distinguer la forme et la nature.

Quand cette procession arriva près du petit édifice, le vieillard y entra pour ressortir bientôt en tenant une coupe en or et un grand couteau à manche d'ébène.

Une table basse montée sur tréteaux venait d'être préparée devant les degrés du petit temple. C'est là que les quatre hommes presque nus déposèrent leur fardeau. A la lueur des torches que tenaient les assistants, je reconnus un homme garrotté et bâillonné. Ses membres se trouvaient si étroitement serrés par une multitude de bandelettes entre-croisées qu'il lui était impossible de faire un mouvement. Ses yeux roulaient de droite et de gauche, prêts à jaillir hors des orbites.

(A suivre.)

R. DE MARICOURT.

GROUPE INDÉPENDANT D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

Le président du Groupe vient de rendre visite à la branche de Lyon, au délégué général pour le Sud-Est, à Valence, et aux correspondants de Marseille.

Dans cette dernière ville, M. LE BARON SPEDALLIERI a bien voulu offrir à Papus un portrait photographique grand format d'Eliphaz Levi, fait en 1862 et dont nous ferons des reproductions pour nos lecteurs.

A Cannes, un poste de correspondant a été établi.

CONFÉRENCES.—Les conférences, interrompues pendant les fêtes du jour de l'an, reprendront le 13 janvier et se poursuivront régulièrement tous les quinze jours, le vendredi.

A la fin de janvier, M^{lle} MARIE-ANNE DE BOVET donnera sa conférence dont nous reparlerons en détail dans le prochain numéro.

LABORATOIRE DE MAGIE PRATIQUE.—On trouvera en tête de ce numéro un dessin qui représente le bâtiment dans lequel est installé le laboratoire de Magie pratique de Province dont nous avons parlé dans notre dernier numéro.

GRUPE N° 4

(Séance du 6 décembre 1892)

Onze assistants, dont M. de R., l'expérimentateur bien connu de l'extériorisation de la sensibilité, le docteur W., M^{me} W., et huit membres du Groupe.

Après les invocations d'usage et sur l'avis exprès de l'un des familiers du groupe, nous nous mettons en séance obscure. Presque aussitôt, et sur le désir du chef du Groupe, une fleur, faisant partie d'un bouquet placé sur une grande table dont chaque assistant est éloigné d'environ 0^m,60 est projetée sur M. de R., vers lequel se dirige simultanément la petite table utilisée pour les expériences médianimiques. Arrivée près de M. de R., *la table demande*, par coups frappés, *qu'il veuille bien endormir M^{me} O.*, l'un des médiums.

Celui-ci s'y prête de fort bonne grâce et, en pleine lumière, endort en quelques minutes M^{me} O., dont il tient les mains dans l'une des siennes, tandis que, de l'autre, il opère devant elle diverses passes magnétiques.

Après quelques légères sensations de trouble, M^{me} O. déclare n'éprouver plus aucune gêne. Interrogée alors

par M. de R. auquel seul elle répond, isolée qu'elle a été par lui des autres assistants, elle déclare voir s'échapper des yeux de celui-ci des lueurs fulgurantes.

Elle est en état d'hypnose profonde et de *rapport complet* avec M. de R. Si, par exemple, l'un des assistants fait mine de battre M. de R., M^{me} O. ressent sur elle-même le coup à l'endroit touché et y porte la main. On tire les cheveux de M. de R., M^{me} O. renverse la tête en arrière et le front plissé semble éprouver une impression des plus désagréables.

Une autre phase succède à celle-ci : M^{me} O. dit se voir entourée de quelques-uns (quatre) des esprits familiers qui président à nos expériences. Elle cherche, mais vainement, à décrire nettement les apparences sous lesquelles elle *voit* ces esprits ; puis elle semble éprouver une vive lassitude.

Réveillée par M. de R., M^{me} O. se plaint d'une pesanteur du cerveau et de la sensation d'une corde qui lui enserrerait la tête. Ce malaise est promptement dissipé.

Nous reprenons la séance obscure interrompue.

Sur la demande du chef du Groupe, des fleurs et divers objets légers (un sifflet, des crayons, etc.) sont projetés par une main invisible (et chaque fois sur la personne désignée) sur M. de R., sur le docteur W. et sur deux autres assistants.

Enfin, la petite table *d'expériences*, agitée de violents soubresauts, s'enlève à diverses reprises dans l'espace et parcourt rapidement la salle des séances en frappant de forts coups sur le parquet, mais sans donner de réponses satisfaisantes aux diverses questions posées.

Nous nous remettons en lumière et M. de R. renouvelle quelques-unes de ses expériences sur l'extériorisation de la sensibilité.

Il prend la main droite de M^{me} O. et met rapidement cette main et l'avant-bras en état cataleptique. Le sujet est demeuré à l'état de veille (apparent).

L'expérimentateur fait alors dans l'air, à une distance qu'il augmente progressivement, jusqu'à un mètre (et peut-être un peu plus), le simulacre de pincer. La main de M^{me} O. se contracte violemment trois ou quatre

fois comme si la peau en était soumise à une assez forte torsion.

Plaçant ensuite dans la main de M^{me} O. un verre d'eau qu'il retire après un contact assez court, M. de R. s'éloigne en plongeant dans cette eau une cuiller. M^{me} O. agite convulsivement sa main dès que la cuiller pénètre dans l'eau qui semble, pendant quelques instants, être saturée de la sensibilité de cette dame. L'agitation augmente lorsque M. de R. s'approche de M^{me} O. en remuant si légèrement que ce soit l'eau à l'aide de la cuiller ; elle s'affaiblit, pour disparaître totalement quand M. de R. s'éloigne au delà d'un mètre.

M. de R. termine ici ses expériences, et la séance est levée à minuit.

L. FRANÇOIS.

— GROUPE N° 4. — APPENDICE AU COMPTE RENDU DE LA SÉANCE

Du 6 décembre 1892.

Les expériences faites par M. de R. sont d'autant plus intéressantes que ce savant expérimentateur se trouvait pour la première fois en présence de M^{me} O., *excellent médium à effets physiques.*

A la suite de cette séance, une idée m'est venue.

Pourquoi les savants qui étudient l'extériorisation de la sensibilité ne s'assureraient-ils pas que leurs sensitifs peuvent être d'excellents médiums à effets physiques ?

Les chercheurs qui reculent au seul mot de spiritisme pourraient ainsi étudier certains phénomènes spirites sous le nom de recherches sur l'*extériorisation de la motricité*, ce qui les rassurerait tout à fait.

Avec du temps, *et de la bonne foi*, on arriverait, peut-être, à reconnaître que tout n'est pas hallucination dans le monde spirite.

Pour réussir, il faudrait aussi se mettre dans les conditions voulues sans avoir la prétention de diriger les phénomènes ; en un mot, il faudrait agir... *ab imo pectore* ; de leur côté, les médiums ou sensitifs devraient travailler... *ad gloriam.*

A. FRANÇOIS.

COURRIER BIBLIOGRAPHIQUE

L'Embarquement pour ailleurs, 1 vol. in-18, par M. GABRIEL MOUREY. — Simonis Empis, éditeur. — Prix : 3 fr.

« Je voudrais révéler l'être de douloureux mystères qui fut cet être, déclare M. Gabriel Mourey à la première page du volume, ses curiosités, ses vues, sa manière, un peu de son passé, — discrètement, pour ne point effaroucher la pudeur respectueuse qu'il eut toujours de soi, — sa folie d'aimer et de souffrir.

« ... Las, il y a trop de larmes et de sang aux plis de cette histoire ... et quelque chose encore qui veut l'attention : la mise à nu d'une sensibilité la plus complexe et la plus acérée. »

Suit le portrait de son héros.

« Damon était de stature moyenne, et son dos se voûtait tristement. Un pâle visage songeur, d'épais cheveux noirs collés au front, un long regard convalescent de tant de larmes pleurées jadis, et le sourire trop déçu sous une moustache d'or cendré; tel il me parut ces jours-là, — les deux jeunes gens ont lié connaissance en cette buvette de la Bibliothèque Nationale, où le hasard les assit côte à côte, où leurs yeux battirent des mêmes ironies au geste choquant et impropre des autres, — et plus jamais depuis, transfiguré par l'intime détresse où il se dévorait. »

Après trois ans sans se voir, les amis se retrouvent en Provence méditerranéenne. Damon part chercher un grand cahier manuscrit, recouvert de parchemin, sur lequel sont écrits ces mots :

L'Embarquement pour ailleurs,

Journal de Damon.

« Prenez, lui dit-il ; voilà tout le passé, tout ce que je fus, tout ce que je ne serai plus jamais... Faites-en ce qu'il vous plaira d'en faire... »

Et des larmes tremblaient en ses yeux, lui submergeaient le regard, des larmes qu'il essuyait de ses doigts émus... et quand il serra la main qu'on lui tendait, elle était toute trempée de pleurs.

∴

Une. effarante angoisse pénètre l'esprit à la lecture, quand se découvrent peu à peu les profondeurs de cette âme toute de fièvre et si étrangement vibrante, tandis que la magie des phrases verse l'hallucinante griserie.

Ce sont « des rythmes ressouvenus des puérides légendes, grâce assoupies à la poussière de pastel, des songeries d'antan, obsession douce des paysages où s'éveilla l'être que l'on devint, où se gonflèrent de la sève dont ils vivent la tête et le cœur de soi-même », rêverie au *château d'exil*, lorsque le crépuscule, « l'heure de prédilection », mouille d'une clarté douce les choses où Damon apprend à regarder la vie, où graduellement se dissipa l'inquiétude que lui donnait d'abord l'exubérance de la nature.

« Cette nature, que j'appris depuis à chérir, m'inquiétait alors étrangement : je ne savais la comprendre. Incapable d'en dégager la mystérieuse harmonie, sa brutalité seule m'apparaissait, douloureuse à mes nerfs trop sensibles, révoltante presque. Je croyais qu'elle me violait l'âme. »

La *vague bleue* agonise au bas d'une belle terrasse de marbre funéraire, tandis qu'ils vont deux et qu'une odeur de sexe en délire monte, buée maléfique. « Ta pensée, s'écrie Damon, je la sens pareille à ces souffles du vent, le soir, dans les foins, à ces indécises clartés qui dansent parmi les fleurs insouciantes... et les guirlandes de tes cheveux exhalent des parfums féconds. »

Vient ensuite *Avril*, scène infernale et râlante ; et puis... et puis... J'aimerais à citer maints extraits de ces admirables récits, mais comment choisir parmi tant de merveilles : *Quatre août*, *la Joie du retour*, *le Mauvais rêve*, *les Pèlerins au château d'exil* ?... Qu'il est bien motivé, ce cri de Damon : « De ces paysages courus, de ces horizons de fuite, quelle mélancolie me demeure au cœur, aux yeux, insurmontable ! Ah ! chanson de nourrice... bercement

maternel... premières larmes conscientes... et baisers tremblants... et toute l'épopée juvénile, croyances en ruines, années mortes, sécheresses du cœur, morsure des luxures... tout repasse dans le cadre mouvant. La brume funèbre descend aux collines espérées. »

A mesure les tableaux se succèdent, poignants, grandioses, désespérés presque toujours, d'une intensité et d'une variété infinies : *Visite à un hospice d'aliénés, En mer, Minuit, Treize octobre, Odilon Redon, Elle... et eux, Décembre.*

« Où d'autres, parmi la floraison lumineuse, dédient leur *welcome* aux jours à naître, il inscrit sa sombre devise :

« *Haine à la vie !* »

*
*

Mais voici la femme, et, « malgré qu'il continuât de se juger le tout-puissant triomphateur des instincts, Damon en vint à n'être plus qu'un trophée de défaite au pied des omphales.

« En des languissements de sa voix qui se traînait alors molle et comme noyée d'automne, elle ressuscite des crépuscules d'impressions perdues, — vœux trop hauts, vœux avortés, efforts stériles, — tout le mystère de cette heure indécise et décisive où le cœur voudrait se serrer, frileux, contre l'épaule d'un rêve. »

En ces derniers tableaux : « *Leurs âmes ne s'étaient pas reconnues,* » « *Any whore ont of the world* », « *Jules Chéret, Petites noces, Dante Gabriel Rossetti, De l'Ether* », Damon subit la hantise grandissante de la passion qui l'accapare ; puis, après une description frénétique de sa tentative de suicide, il se réveille conscient, « après trois mois entiers d'absence, de vie trouble, de cette vie comme pas vécue des convalescences », compose les strophes névrosées de l'*Epithalame* et de l'*Amende honorable*, puis conclut :

« A quoi ai-je été bon ? A quoi suis-je bon ? A aligner des mots, à bâtir de sonores phrases... Quel mirage subtil me tenta ! Je me suis épuisé l'être à regarder la vie dans un miroir de songe, et que me reste-t-il ? A peine

un souvenir de reflets enfuis — quelle réalité! — Et le dégoût de moi-même m'étouffe.

« Du moins aurai-je connu les larmes! Du moins aurai-je chéri la douleur! Que ce demeure ma seule gloire parmi les ruines du passé! Ainsi me fut-il donné de quelquefois atteindre à l'absolu, de m'élever jusqu'à votre infini, de partager votre sereine conscience, de vous aimer, de vous comprendre. Les larmes seules sont rédemptrices : elles font rentrer l'être solitaire dans le grand flux de l'humaine souffrance, et c'est par là qu'il se régénère. Une noblesse l'anime : il redevient le frère saignant des autres hommes, il redevient le cœur de bonté et d'amour, il mêle son âme à l'âme éperdue des choses, il est le monde et Dieu !... »

*
* * *

Au final, brusque changement de ton et de style : deux jolis actes pétillants d'humour.

On assure avoir aperçu Damon, « par une après-midi de dimanche, dans un jardin public. Il y promenait à son bras une jeune femme enceinte. »

Mariage ! « Tu es la fin de toutes les destinées littéraires. »

L'Embarquement pour ailleurs est un livre magistral. Remerciements admiratifs à Gabriel Mourey et compliments sincères à M. Simonis Empis pour sa très coquette édition.

GEORGE MONTIÈRE.

La Rénovation économique mise à la portée de tous. Résumé synthétique par demandes et réponses.

Sous ce titre, Hippolyte Destrem vient de faire paraître, chez l'éditeur Ollendorff, un ouvrage appelé à produire, par ce temps de discussions sociologiques, une réelle impression.

C'est un opuscule de 48 pages merveilleux par l'importance capitale des questions qu'il traite, la vigueur, la netteté des solutions précises qu'il indique pour les grands problèmes du jour. On en jugera par la table des matières que nous reproduisons ci-après :

Préface. Chapitre 1^{er}. Notions préliminaires. Premier

résultat rénovateur : Doublement de la production de la richesse. — Chapitre II. Second résultat rénovateur : La répartition selon la justice des revenus annuels. — Chapitre III. Troisième résultat rénovateur : La répartition équilibrée de la richesse en capitaux. — Chapitre IV. Tableau de la Rénovation économique de la France au xx^e siècle. — Chapitre V. Critique des hypothèses économiques défectueuses. L'hypothèse égalitaire. L'hypothèse communiste ou collectiviste. L'hypothèse saint-simonienne. L'hypothèse positiviste. L'hypothèse socialiste chrétienne. L'économie politique dite orthodoxe. L'hypothèse malthusienne. — Chapitre VI. La Rénovation économique doit-elle être notre seul objet.

Miscellanea : Le salaire. Pourquoi épiloguer sur ce mot ? Egalitaires et Anti-Egalitaires. Patronat et Association. Le Marxisme et la Tudescomanie. Avis divers. L'Association pour la solution pacifique des conflits sociaux par la Science, la Concorde, le Droit pour tous.

En vente chez OLLENDORFF, 28 bis, rue Richelieu.
Prix : 1 franc.

REVUE DES REVUES

OCCULTISME :

Le *Voile d'Isis* contient le résumé des conférences de Papus au Groupe ; notons comme particulièrement intéressantes celles sur les talismans et les miroirs magiques ; la dernière œuvre de Vurgey, *L'Ame, les sept principes de l'homme et Dieu*, y est insérée. La *Renaissance symbolique* expose, par la plume érudite du F. Bertrand, d'après des travaux tels que le *Misraïm* des F. F. Bedaride, les théories maçonniques.

Je n'ai pas reçu l'*Etoile*. M. Fauvety prend texte des scandales du Panama pour préconiser le socialisme d'Etat (*Paix Universelle*, 15 décembre) ; enfin M. J. Bearson me permettra de relever une petite inadvertance dans son dernier article sur l'Occulte : « Mais là où Allan Kar-

dec innovait, écrit-il, c'est dans l'affirmation de la *réincarnation* des êtres sur cette planète ou sur d'autres. » Mais M. Bearson, que H. Verdad appelle « un philosophe réfléchi », a-t-il oublié le *De facie in orbe Lunæ* de Plutarque, le *Songe de Scipion* de Macrobe, les écrits de Porphyre, de Jamblique, de Plotin, — et les écrits talmudiques, et le Zend-Avesta, et plusieurs Puranas ? Il y aurait retrouvé à satiété cette doctrine de la transmigration des âmes dans la septenaire des planètes, avec les détails les plus circonstanciés sur leurs vicissitudes.

Il paraît actuellement une publication populaire bien amusante : c'est le *Diable au XIX^e siècle ou les Mystères du Spiritisme*, par le docteur Bataille. Guillaume a dessiné sur la couverture un magnifique diable à queue de dragon, autour duquel se lisent ces épigraphes terrifiantes : Magie, Rose-Croix, Palladium R. N. (?), Théurgie optimiste (!!), pratiques sataniques... ; et le texte est un recueil de bouffonneries invraisemblables.

SPIRITISME ET MAGNÉTISME :

La *Revue Spirite* (15 décembre) annonce un nouveau projet de formation d'une fédération spirite universelle : quel statisticien courageux aura la gloire de nous fixer le nombre de ces projets ? Le reste du numéro est rempli par des nouvelles du monde spirite et des analyses bibliographiques.

Je n'ai pas reçu depuis longtemps déjà les autres organes spirites de Paris.

La *Chaîne magnétique* continue de clairs et intéressants comptes rendus. Qu'il me soit permis de fixer un point de géométrie : le pentagramme, par cela même qu'il s'appelle pentagramme, n'a jamais trois ou six pointes, mais toujours cinq. M. de la Palisse renaît de temps en temps.

DIVERS :

La *Revue Socialiste* (novembre). — M. E. Vandervelde analyse le discours inaugural d'Hector Denis, le nouveau recteur de l'Université libre de Bruxelles. L'éminent socialiste, après avoir mis en lumière la contradiction fondamentale des sociétés modernes, l'*égalité de droit* et l'*inégalité de fait*, développe les trois points suivants :

« 1° Le caractère commun à toutes les doctrines socialistes, c'est qu'elles admettent que l'homme n'est pas exclusivement dirigé par son intérêt personnel, et que, de plus en plus, à mesure que grandit en lui le sentiment de la solidarité humaine, il se laisse guider par un autre principe moral : l'altruisme. » — « 2° La seconde notion fondamentale, c'est la conception d'un droit économique nouveau, qui a pour principal caractère l'action réformatrice de l'État. » — « 3° Toutes les écoles socialistes envisagent la propriété comme une institution historique, toujours modifiable et perfectible. Elles tendent, par la transformation graduelle, à faire disparaître les oppositions d'intérêts qui existent entre les facteurs de la production, et à faire participer tous les travailleurs à la propriété ou à la jouissance des instruments de travail. » Le Dr Delon analyse le livre de M. Vandervelde : *Enquête sur les associations professionnelles d'artisans et d'ouvriers en Belgique* ; le jeune socialiste les décrit en naturaliste : dans leurs formes archaïques de corps de métiers et d'offices, devenant des mutualités professionnelles (fin du XVIII^e siècle), puis des sociétés de maintien de prix (1789-1850), enfin les actuelles fédérations du parti ouvrier. Henri Aunel décrit l'abaissement de la moralité comme une cause de « la Révolution de Demain ».

Revue Socialiste (décembre). — Un extrait du prochain livre de Rouanet sur Panama, une savante théorie de la valeur, que je n'ai malheureusement pas le temps d'analyser, par Auguste Chirac ; enfin une humoristique suite de M. Fournière, « l'Ame de Demain ».

Le *Devoir* (décembre, janvier) continue sa tâche de guide pratique et sûr.

Le *Génie civil* (novembre) donne une étude de Max de Nansouty sur les alchimistes modernes. M. Poincaré expose des recherches éminemment suggestives sur les formes d'équilibre d'une masse fluide en rotation, dans la *Revue générale des Sciences naturelles et appliquées* (15 décembre) ; Clairaut a cru ses formes approchantes d'une sphère, Laplace les a supposées annulaires, Mac-Lorin les a démontrées être des *ellipsoïdes de révolution aplatis* ; enfin Jacobia découvrit, au commencement de ce siècle, les ellipsoïdes qui portent son nom, à trois axes

inégaux, et qui sont aussi des figures d'équilibre. Enfin, M. Poincaré, d'après les travaux de MM. Liapounof, Mathiessen et de M^{me} Kowalevski, découvre, dans les deux catégories d'ellipsoïdes, deux séries continues de figures d'équilibre: à ces deux derniers l'ellipsoïde de J. est commun. Le D^r M. Tscherning étudie les sept images de l'œil humain.

A lire, dans le *British medical Journal* (Londres, décembre), « Hypnotisme, magnétisme animal, hystérie », par E. Hart; dans le *Journal de la Santé*, compte rendu des dernières expériences du D^r Luys.

Le mois prochain, je promets aux Revues littéraires une analyse détaillée, la plupart d'entre elles ne m'étant pas parvenues.

Cependant je ne voudrais pas passer sous silence *l'Écho de la semaine* (rédacteur en chef: VICTOR TISSOT), qui publie dans son numéro du 25 décembre les articles suivants :

Fourcaud, *Médecins, Chronique*. — A. Millerand, *Justice imminente*. — Henri Rochefort, *la Fuite au prochain numéro*. — J. Ricard, *Cœur gardé, Histoire de la Semaine*. — E. Lepelletier, *John Lemoine, portraits contemporains* — Jean Jacques, *Maças*. — J.-K. Huysmann, *Le Paysan et l'Ouvrier, Pages de maîtres*. — Clam, *Juste revirement*. — Alfred Capus, *Geographie de demain, Semaine fantaisiste*. — Jules Jouy, *Le Marchand de sable* (poésie). — Hector Malot, *Zyte*. — Edmond Tarbé, *L'Histoire d'Angèle Valoy*. — D^r Ramus, *Chronique médicale*. — X., *Livres d'érennes*. — *Une Parisienne, la Vie mondaine*. — *Le Chercheur, le Tour du Monde*. — *Les Coulisses de la Finance, Les Livres de la Semaine, Correspondance*.

En vente partout, 15 cent. le numéro. — Abonnements, *France*: 6 francs par an; *Union postale*: 8 francs, dont 3 francs sont remboursés en ouvrages de la librairie Dentu (demander la liste des volumes-primés). — Envoi *franco* de numéros spécimens de *l'Écho* sur demande, 3, place de Valois, Paris.

La biographie de Jules Roques est parue dans la dernière feuille de *Hommes d'aujourd'hui*. C'est l'instant d'écrire les noms des socialistes d'art Willette, Zévaco,

Heidbrinck, Lunel, Brandimbourg : ce que publie le *Courrier Français*, on en gâte la saveur en l'analysant.

S.

NOUVELLES DIVERSES

En Allemagne, l'ésotérisme tend à prendre une grande extension. Le D^r Hubbs Schleiden est sur le point, paraît-il, de fonder une société théosophique sérieuse complètement étrangère à la société industrielle du même nom. De plus, un nouveau journal défendrait les idées de cette société. D'autre part, Frantz Hartmann fonderait aussi une revue spéciale.

* *

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que M^{lle} de Wolska, la dévouée propagatrice de l'occultisme, vient de recevoir l'autorisation de M^{me} Cosima Wagner à l'effet de publier une traduction complète des œuvres de Richard Wagner. Cette traduction paraîtra dans quelques mois.

* *

Papus vient de livrer à l'impression le manuscrit de son travail intitulé « *Traité élémentaire de Magie pratique* », en préparation depuis quelques années. Ce volume paraîtra à la Librairie du Merveilleux.

* *

Par décret récent, notre directeur a été nommé officier de l'ordre impérial du Medjidjé pour son volume intitulé : *Traité méthodique de Science occulte*.

*
* *

A la suite de la mort de l'abbé Boulland de Lyon une polémique ridicule a pris naissance dans certains journaux de Paris, polémique dans laquelle on accusait le président de l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix d'avoir « envoûté » le fameux Jean-Baptiste. M. de Guaita est venu lui-même faire justice de ces odieuses calomnies et nous publierons dans le prochain numéro tous les détails concernant cette affaire, ainsi que les diverses lettres de rectification de MM. Huysmann et Papus.

Revue internationale de Sociologie

La *Revue internationale de Sociologie* a pour but de faire connaître les plus intéressants parmi les faits sociaux de tout genre, passés ou présents, et d'indiquer, mais sobrement, les conclusions qui s'en dégagent. L'observation et l'expérience sont sa règle. Elle se refuse à toute théorie préconçue, désireuse sans doute d'aboutir à la découverte d'idées générales exactes, mais estimant que ces idées ne peuvent se tirer que de la minutieuse étude du réel.

La *Revue internationale de Sociologie*, étant ainsi une revue d'ordre scientifique, ne saurait appartenir à aucun parti ni à aucune école. Elle est une tribune ouverte à toute les opinions, leur offrant à toutes ce terrain d'entente, l'examen attentif des faits. Elle n'est pas même la revue exclusive d'une seule nation. De jour en jour, on comprend mieux la solidarité qui unit actuellement tous les peuples. Les mouvements sociaux qui se produisent à l'étranger nous intéressent autant que ceux qui se produisent sous nos yeux, car leur effet, pour être moins immédiat, ne se fait pas moins sûrement sentir à nous. Le cadre de nos recherches n'exclut donc aucune partie du monde habité. Par là notre publication mérite le titre qu'elle se donne : *Revue internationale*.

La *Revue* paraît tous les deux mois par fascicules de 64 à 80 pages grand in-8°, d'un texte compact. Chaque numéro contient :

- 1° Des articles de fond;
- 2° Des chroniques du mouvement social, tant à l'étranger qu'en France;
- 3° Un compte rendu des livres et des périodiques récents, rédigé de façon à faire connaître les idées les plus intéressantes parmi celles qui sont journellement émises dans le domaine immense qu'étudient les diverses sciences sociales.

Abonnement annuel: 10 FRANCS pour la France et 12 FRANCS pour l'Etranger.

Adresser les communications relatives à la rédaction à M. René WORMS, docteur en droit, au bureau de la *Revue* 16, rue Soufflot, Paris; et les communications relatives à l'administration à MM. A. GIARD et E. BRIÈRE, éditeurs, même adresse.

Tout ouvrage relatif à la science sociale, dont il est adressé deux exemplaires au bureau de la *Revue*, est signalé et analysé.

OUVRAGES REÇUS

La Magie dévoilée ou Principes de science occulte, par M. le baron Du Potet. un vol. in-8, prix : 6 fr.

Réédition de l'ouvrage célèbre paru en 1863 et qui se vendait 100 francs. On y traite plus de magnétisme que de Magie.

Le Phénomène spirite, par Gabriel Delanne. Un vol. in-18 de 300 pages avec nombreuses planches et figures : 2 fr. Chamuel, éditeur, 29, rue de Trévise.

NÉCROLOGIE

Un de nos fidèles de la première heure, M. FRANÇOIS MOLAS S. I., est décédé à Vincennes dans sa soixante-quinzième année, le 18 décembre 1892. M. Molaš, modeste et bon, après avoir été matérialiste, était devenu un ardent propagateur de l'occultisme. Il avait fondé un petit groupe d'études qui a rendu de notables services à notre cause. Nos compliments de condoléance à sa famille éprouvée.

..

Le sorcier qui signait D^r JOHANNÈS, et dont Stanislas de Guaita a révélé les procédés dans son beau livre : *Le Serpent de la Genèse*, avait l'intention de venir faire du prosélytisme à Paris et se proposait de donner une série de conférences. Il vient de mourir subitement à Lyon au moment de partir. Quoique cet homme ait fait tout son possible pour nous nuire physiquement et moralement, nous faisons tous nos vœux les plus sincères pour son évolution spirituelle dans cet article qu'il a pourtant tant peuplé de larves.



Le Gérant : ENCAUSSE.

IMP. E. ARRAULT ET C^{ie}, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE, TOURS.

L'Initiation du 15 janvier 1893

THÉOLOGIE HINDOUE

LE

PREM SAGAR

Océan d'amour

TRADUIT PAR E. LAMAIRESSE

ANCIEN INGÉNIEUR EN CHEF DES ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS DANS L'INDE

PARIS

Georges CARRÉ, éditeur

58, rue Saint-André-des-Arts, 58

L'Initiation du 15 janvier 1893

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

Paraissant tous les deux mois

DIRECTEUR : **M. le D^r DARIEX**

Les **Annales des Sciences psychiques** paraissent tous les deux mois. Chaque livraison forme un cahier de quatre feuilles in-8° carré de 64 pages.

Elles ont pour but de rapporter, avec force preuves à l'appui, toutes les observations sérieuses qui leur sont adressées, relatives aux faits soi-disant occultes, de *télépathie*, de *lucidité*, de *pressentiment*, d'*apparitions objectives*. En dehors de ces recueils de faits, sont publiés des documents et discussions sur les bonnes conditions pour observer et expérimenter ; des *Analyses*, *Bibliographies*, *Critiques*, etc.

S'ADRESSER POUR LA RÉDACTION :

A. M. le D^r Dariex, 6, rue du Bellay, Paris.

POUR L'ADMINISTRATION :

A. M. Félix Alcan, libraire-éditeur, 108, boulevard Saint-Germain, Paris.

PRIX D'ABONNEMENT :

Un an (à partir du 15 février), pour tous pays. 12 fr.

La livraison : 2 fr. 50



Le Courrier Français illustré, D^r : JULES ROQUES, (hebdomadaire) 10^e année. Le plus artistique des journaux illustrés. Aucun journal de ce prix ne donne autant de dessins (8 pages de dessins sur 12). Prix du numéro, 40 centimes dans tous les kiosques, gares, libraires. Envoi d'un numéro spécimen gratuit sur demande adressée au *Courrier Français*, 14, rue Séguier, à Paris. Abonnements pour Paris et la province : six mois, 10 francs ; un an, 20 francs. Etranger (union postale) : six mois, 15 francs ; un an, 30 francs. Envoyer le montant en un mandat ou bon de poste.

VIENT DE PARAITRE

LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX, 29, rue de Trévise, PARIS

PAPUS

La Science des Mages

ET SES

APPLICATIONS THÉORIQUES ET PRATIQUES

(PETIT RÉSUMÉ DE L'OCCULTISME, ENTIÈREMENT INÉDIT)

Une brochure de 72 pages, texte serré, avec 4 figures

Franco : 50 centimes

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION

14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

DIRECTEUR : PAPUS

DIRECTEUR-ADJOINT : Lucien MAUHEL

Rédacteur en chef :

George MONTIÈRE

Secrétaires de la Rédaction :

CH. BARLET. — J. LEJAY
PAUL SÉDIR

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

G. CARRÉ

58, rue Saint-André-des-Arts

PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION : 14, rue de Strasbourg. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la *rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement, 58, rue Saint-André-des-Arts.

Initiation



Revue philosophique indépendante des Hautes Études

**Hypnotisme, Force psychique
Théosophie, Kabbale
Gnose, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes**

18^e VOLUME. — 6^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 5 (Février 1893)

- PARTIE INITIATIQUE...** *Les Monuments alchimiques de Paris..* .. **Philophotes.**
(p. 97 à 109.)
La Science Martiniste. **F. . 8^e.**
(p. 110 à 118.)
Etudes gnostiques..... **Jules Doinel.**
(p. 118 à 123.)
- PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE....** *Le Corps astral; sa condensation. Expériences pratiques (avec 4 planches).* **G. de Bodisco.**
(p. 124 à 136.)
- PARTIE LITTÉRAIRE....** *Etrange surprise.....* **M^{me} C. Flammarion.**
(p. 137 à 144.)
La Houille (poésie)... **Emile Goudeau.**
(p. 145 à 147.)
Visions mystiques (poésies)..... **Yvan Dietschine.**
(p. 148 à 149.)
Le Mal d'Amour (suite et fin)..... **Léon Riotor.**
(p. 149 à 157.)
Le Notaire Pendu (à suivre)..... **R. de Maricourt.**
(p. 157 à 165.)
- BIBLIOGRAPHIE.....** *L'Âme, les Sept Principes de l'Homme, de Vurgey.....* **Stanislas de Guaita.**
(p. 166 à 168.)
Etudes sociales (Kropotkine) (p. 168 à 173.) **Julien Lejay.**

Groupe indépendant d'Études ésotériques. — Occultisme pratique. — Le Professeur Richet. — L'Envoûtement. — Nouvelles diverses. — Courrier bibliographique.

RÉDACTION :
29, rue de Trévis, 29
PARIS

Administration, Abonnements :
58, rue St-André-des-Arts, 58
PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un *même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiative*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement le 15 de chaque mois et compte déjà cinq années d'existence. — Abonnement: 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

L'Initiation du 15 février 1893

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. CH. BARLET, S.: I.: § — JULES DOINEL, S.: I.: (D. G. E.) — *Ep. Gnost.* — STANISLAS DE GUAITA, S.: I.: § — MARC HAVEN, S.: I.: § — JULIEN LEJAY, S.: I.: § — ÉMILE MICHELET, S.: I.: (C. G. E.) — LUCIEN MAUCHEL, S.: I.: (D. S. E.) — GEORGE MONTIÈRE, S.: I.: § — PAPUS, S.: I.: § — PHILOPHOTES, S.: I.: (C. G. E.) — QUERENS, S.: I.: (D. G. E.) — SÉDIR, S.: I.: (C. G. E.) — SELVA, S.: I.: (C. G. E.) — VURGEY, S.: I.: (D. G. E.).

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ABIL-MARDUK. — ALEPH. — Le F.: BERTRAND 18°. — RENÉ CAILLIÉ. — A. C. TSHÉLA. — CAMILLE CHAIGNEAU. — CHIMUA DU LAFAY. — G. DELANNE. — DELÉZINIER. — FABRE DES ESSARTS. — D^r FUGAIRON. — JULES GIRAUD. — L. HUTCHINSON. — HORACE LEFORT. — L. LEMERLE. — DONALD MAC-NAB. — MARCUS DE VÈZE. — NAPOLEON NEY. — EUGÈNE NUS. — HORACE PELLETIER. — PHILOPHOTES. — G. POÏREL. — RAYMOND. — A. DE ROCHAS. — D^r SOURBECK. — L. STEVENARD. — THOMASSIN. — PIERRE TORCY. — G. VITOUX. — HENRI WELSCH. — OSWALD WIRTH. — YALTA.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD. — JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. — CATULLE MENDÈS. — GEORGE MONTIÈRE. — LÉON RIOTOR. — SAINT-FARGEAU. — ROBERT SCHEFFER. — CH. DE SIVRY. — CH. TORQUET.

4°

POÉSIE

CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — YVAN DIETSCHINE. — PAUL MARROT. — J. DE TALLENAY. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

L'Initiation du 15 février 1893

GROUPE INDÉPENDANT
D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

**SOCIÉTÉ D'ÉTUDES THÉORIQUES ET PRATIQUES DES FORCES
ENCORE NON DÉFINIES DE LA NATURE ET DE L'HOMME**

Membres. — Les membres ne payent ni cotisation, ni droit d'entrée. Tout abonné de *l'Initiation* ou du *Voile d'Isis* reçoit sa carte de membre associé sur sa demande.

Quartier Général. — La Société comprend 22 Groupes d'études théoriques et pratiques au Quartier Général, 29, rue de Trévisé, Paris.

De plus, une Bibliothèque, une salle de lecture, une salle de conférences, pouvant contenir 200 auditeurs, et une librairie existent au Quartier Général.

Branches. — Des branches de *Groupes Indépendants d'études ésotériques* sont établies en France et à l'Étranger

Le Groupe compte actuellement : 21 branches régulières en France, 30 branches à l'Étranger et 23 correspondants dans les centres qui ne possèdent pas encore une Branche régulière.

Journaux. — *Propagande.* — Outre les volumes édités par la Librairie, le Groupe possède comme organe de propagande :

L'Initiation (revue mensuelle). — *Le Voile d'Isis* (journal hebdomadaire). — *Psyché* (revue mensuelle d'art et de littérature). — *La Bibliographie de la Science Occulte* (bulletin trimestriel). — De plus : *The Light of Paris* (journal hebdomadaire), imprimé en anglais vient d'être créé comme organe de la *Bibliothèque internationale des Œuvres des femmes*, destiné à faire la propagande de l'occultisme dans les pays de langue anglaise.



PARTIE INITIATIQUE

Les Monuments Alchimiques de Paris

I

Sous le nom de monument alchimique, nous comprenons toute construction symbolique dans son ensemble ou dans ses parties, édifiée originellement par un alchimiste, ou bien ayant reçu plus tard une interprétation hermétique de la part des soufleurs, quoique le fondateur ait été un personnage quelconque. Les fondations de Flamel rentrent dans la première catégorie, Notre-Dame de Paris et la Sainte-Chapelle se rangent plus spécialement dans la seconde. Pour ces derniers monuments nous n'avancerons rien qui n'ait été écrit soit par des écrivains qui ont eu à s'occuper de la question, soit par les alchimistes eux-mêmes. Les documents écrits sont relativement peu nombreux; on les trouve disséminés dans Sauval, l'abbé Villain, Gohorry, Borel, La Croix du Maine, etc., quant aux traités consacrés *in extenso* à la question, nous n'en connaissons que deux, l'un dû à Gobineau de Montluisant, et l'autre au sieur de la Borde.

Nous dirons d'abord quelques mots des monuments disparus; au premier plan se placent les fonda-

tions de Nicolas Flamel (1). En 1389, l'illustre adepte fit élever une arcade au charnier des Innocents. Ce cimetière était entouré d'une colonnade analogue à celle de la rue de Rivoli. « Cette arcade se dressait sur la façade du charnier, voisine de la rue de la Lingerie; elle était marquée de l'N et de l'F, initiales que nous retrouverons dans toutes les autres fondations de Flamel. Il y avait fait peindre un homme tout noir étendant un bras vers une seconde arcade qu'il fit édifier plus tard et charger d'hiéroglyphes. De l'autre main la figure tenait un rouleau sur lequel on lisait : « Je voys merveille dont moult « m'esbahis. » De plus, sur la même arcade en face de l'homme noir était une plaque dorée sur laquelle on voyait une éclipse ou conjonction du Soleil et de la Lune et une autre planète caractérisée par le signe de Vénus ou plutôt de Mercure. Il y avait d'autres plaques au-dessous de celle-là, une entre autres représentant un écusson partagé en quatre par une croix; celle-ci porte une couronne d'épines renfermant en son centre un cœur saignant d'où s'élève un roseau. Dans un des quartiers on voit IEVE en caractères hébraïques, au milieu d'une foule de rayons lumineux, au-dessus d'un nuage noir; dans le second quartier une nuée sur laquelle on voit une trompette; une lance, une palme et une couronne; dans le troisième on voit la terre chargée d'une ample moisson et le quatrième des globes de feu. » Cette arcade eut le sort

(1) Tous les renseignements sur Flamel sont tirés d'un ouvrage auquel travaille M. Poisson en ce moment : *Vie de Nicolas Flamel*. Pour paraître en mai 1893. (N. D. L. R.)

de toutes les autres fondations de Flamel ; elle fut détruite peu à peu par les visiteurs superstitieux et cupides qui enlevaient l'un des fragments de pierre comme souvenir, l'autre des morceaux du métal doré pour en essayer la vertu. Du temps de Borel, il y avait quatre plaques dorées à l'arcade, trois du temps de Gohorry et plus du tout au xviii^e siècle. Enfin, en 1761, cette arcade fut reconstruite, et ce qui restait disparut.

Cette même année 1389, Flamel fit élever à ses frais le petit portail de l'église Saint-Jacques-la-Boucherie, vis-à-vis la rue de Marivaux. Il y était représenté avec Pernelle sa femme, et au jambage occidental de cette porte était sculpté un petit ange tenant en ses mains un disque de pierre dans lequel avait été enchâssé une rondelle de marbre noir où était enclavée une croix en or hermétique. Cet or magique dut tenter bien des fois les souffleurs ; pourtant il ne fut dérobé qu'au milieu du xvii^e siècle par un alchimiste indélicat mais avide.

En 1407, Flamel fit élever une seconde arcade au charnier des Saints-Innocents, bien plus intéressante que la première, car Flamel nous en a lui-même donné la double explication hermétique et théologique dans son *Livre des figures hiéroglyphiques*. On trouvera une reproduction de ces figures en tête des *Théories et Symboles*, de M. Poisson. Sur le côté de l'arche on voyait d'abord une écritoire enfermée dans une petite niche, c'est le symbole de l'œuf philosophique enfermé dans l'Athanos.

A gauche se tenait saint Paul, vêtu d'une robe

citrine brodée d'or, tenant un glaive nu ; à ses pieds Flamel lui-même vêtu d'une robe orangée, blanche et noire, c'est l'indication symbolique des couleurs que prend la pierre philosophale quand elle passe du noir au blanc. A côté, c'est-à-dire au milieu de l'arche, sur champ vert, trois personnages ressuscitent, deux hommes et une femme entièrement blancs, deux anges au-dessus et, dominant les anges, la figure du Sauveur venant juger le monde, vêtu d'une robe citrine et blanche. Le champ vert indique qu'entre autres couleurs de l'œuvre, entre la noirceur et la blancheur, paraît quelque temps la verdure. Les trois ressuscités sont le corps, l'esprit et l'âme (Soufre, Sel et Mercure), composants de la pierre. Le Seigneur, c'est la pierre au blanc ou petit élixir.

A droite, faisant pendant à saint Paul, on voyait saint Pierre vêtu d'une robe rouge, ayant une clef dans la dextre ; à ses pieds est agenouillée Pernelle vêtue d'une robe orangée ; ce groupe symbolise la couleur rouge qui apparaît en dernier lieu et indique l'heureuse réussite de l'œuvre. On trouve donc, en procédant de gauche à droite, les trois couleurs principales de l'œuvre. Les figures moins importantes distribuées dans des cartels au-dessous des trois groupes ci-dessus décrits symbolisaient les principes de la matière et les opérations du Grand-Œuvre.

Telles étaient les principales fondations de Flamel ; mais, comme cet adepte avait fait décorer d'hiéroglyphes toutes les maisons qu'il possédait, toutes les églises dont il avait été le bienfaiteur, les alchimistes visitaient, outre le charnier des Innocents et l'église

Saint-Jacques, le portail de Sainte-Geneviève-des-Ardents, ses nombreuses maisons de la rue de Montmorency et de la rue Saint-Martin, l'église Saint-Nicolas-des-Champs, la chapelle de l'hôpital Saint-Gervais, etc. De ces nombreux monuments il ne reste rien ou presque rien : l'église mutilée Saint-Nicolas-des-Champs, le clocher de l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie, connu sous le nom de tour Saint-Jacques, et la pierre tumulaire de Nicolas Flamel conservée au musée de Cluny ! Si quelques-unes des églises dotées par Flamel ont été détruites par le vandalisme révolutionnaire, plusieurs de ses fondations ont eu surtout à souffrir de la cupidité des souffleurs : telles, les arcades du charnier des Innocents et surtout la maison qu'il habitait au coin de la rue de Marivaux et de la rue des Ecrivains en face le petit portail de l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie. Sauval nous en fait l'histoire en quelques lignes. C'était la cave de la maison de la rue des Écrivains qui était le plus visitée, car c'est là que, selon la tradition, Flamel s'enfermait pour travailler.

En 1624, un capucin alchimiste, le Père Pacifique, y fit sans résultat exécuter de grandes fouilles ; après lui, ce fut un riche seigneur allemand qui bouleversa la maison, sans rien trouver du reste. Puis une bonne femme qui habitait la maison trouva, dans un endroit non encore remué, quelques matras pleins de pierre philosophale ; mais, ignorant ce que c'était, elle jeta le tout, le prenant sans doute pour quelque drogue inconnue, peut-être dangereuse. Les recherches et les fouilles ne cessèrent que lorsque la maison elle-même eut cessé d'exister.

II

Les monuments actuels ne sont guère qu'au nombre de deux, le plus important étant sans contestation Notre-Dame de Paris. D'après la tradition, la plupart des hiéroglyphes hermétiques de la cathédrale auraient été exécutés sur les indications de Guillaume, évêque de Paris et savant alchimiste.

La partie spécialement alchimique du monument est son triple portail ; on en trouve l'explication au quatrième volume de la Bibliothèque des philosophes chimiques, sous ce titre : « Explication très curieuse « des énigmes et figures hiéroglyphiques, physiques. « qui sont au grand portail de l'église cathédrale et « métropolitaine de Notre-Dame de Paris, par le sieur « Esprit Gobineau de Montluisant, ami de la philosophie naturelle et alchimique. » Voici le résumé de cette explication. Le portail de gauche représente, en haut, Dieu le père, tenant un homme et un ange, c'est l'esprit ou plutôt la matière universelle, l'humide radical, l'Hylé des Grecs, qui, en se différenciant, engendre les deux principes : Soufre et Mercure.

C'est le monde supercéleste. Au-dessous, nous trouvons deux anges ; ils figurent la semence céleste ou esprit universel descendant du monde supérieur pour féconder le second monde ou zone céleste. Les autres symboles représentent le monde terrestre ou inférieur. On y voit trois enfants dans des nuages, ce sont, paraît-il, les trois principes : Soufre, Sel et Mercure ; puis viennent les symboles de l'air, de l'eau et de la terre,

qui sont les éléments inférieurs, le feu étant l'élément supérieur. Un taureau et un bélier indiquent les mois de mars et d'avril : en mars on prépare la matière, et en avril on fait le mélange, on scelle le matras et on commence l'œuvre. Un homme endormi et deux ampoules ou matras signifient le sel radical de toutes choses attirant la Vie universelle ou lumière astrale. Enfin on remarque au-dessous quatre figures de pierre à hauteur d'homme : un dragon, c'est la pierre philosophale ; un mascaron, qui représente les sophistes, souffleurs et cacochimistes ; un chien et une chienne, ce sont le chien d'Arménie et la chienne de Corascène, animaux mythiques symbolisant le fixe et le volatil, et que l'on rencontre cités à chaque page dans les écrits des philosophes ; enfin un lion, qui symbolise le sel animé. Il faut remarquer qu'il y a bien d'autres figures dans ce portail, mais elles n'avaient aucune importance aux yeux des alchimistes, puisque Gobineau de Montluisant les laisse dédaigneusement de côté. Il passe ensuite à la description des hiéroglyphes hermétiques du portail de droite. Les douze signes du zodiaque attirent d'abord le regard ; mais laissons la parole à Gobineau : « En la première partie du côté droit sont les signes du verseur d'eau et les poissons, qui sont hors d'œuvre, ce qu'il faut remarquer et noter. Puis en œuvre sont le bélier, le taureau et les jumeaux, au-dessus l'un de l'autre. Et au-dessus des jumeaux est le signe du lion, quoique ce ne soit pas son rang, car il appartient à l'écrevisse, mais il faut considérer cela comme mystérieux. Les signes du verseau et des poissons sont mis hors

d'œuvre; c'est expressément pour faire connaître qu'aux deux mois de janvier et février on ne peut avoir ni recueillir la matière universelle. Pour le bélier et le taureau, ainsi que les jumeaux qui sont en œuvre, l'un au-dessous de l'autre, et qui règnent au mois de mars, d'avril et de mai, ils apprennent que c'est dans ce temps-là que le sage alchimique doit aller au-devant de la matière et la prendre à l'instant qu'elle descend du ciel et du fluide aérien, où elle ne fait que baiser les lèvres des mixtes et passer par-dessus le ventre des bourgeons et des feuilles végétales qui lui sont sujettes, pour entrer triomphante sous ses trois principes universels dans les corps, par leurs portes dorées, et y devenir la semence de la rosée céleste, ce qui s'entend par symbole. »

Un dragon volant regarde le bélier, le taureau et les jumeaux, mois pendant lesquels s'accomplissent les principales opérations de l'œuvre. A signaler encore les figures des quatre saisons correspondant aux quatre éléments.

Enfin Gobineau nous traduit les symboles du portail central. A droite on voit un aigle qui est l'Esprit universel, un caducée qui figure les deux principes, Soufre et Mercure, Fixe et Volatil, un Phénix qui est la Pierre au rouge, un Bélier qui indique comme ci-dessus le mois dans lequel il faut commencer l'œuvre; un homme qui tient un calice, c'est l'aimant fait par l'adepte dont parle tant le Philalèthe en son « Entrée ouverte au palais fermé du roi. » Enfin une croix, symbole universel des quatre éléments. C'est encore

au portail central que se trouvent les cinq vierges sages et les cinq vierges folles qui préoccupent tant l'alchimiste Claude Frolo dans le roman de V. Hugo : *Notre-Dame de Paris*.

Nous mentionnerons encore, au portail de gauche, le pilier qui divise l'entrée et qui représente un évêque foulant aux pieds un dragon. Gobineau en a parlé et Cambriel après lui. Nous donnerons l'explication de ce dernier : « Au bas de cet hiéroglyphe... se trouvent, du côté gauche et du côté de l'Hôtel-Dieu (l'ancien), deux petits ronds pleins et saillants représentant les natures métalliques brutes ou sortant de la mine... Du côté opposé sont aussi les deux mêmes ronds ou natures, mais travaillées ou dégagées des crasses qu'elles apportent des mines lesquelles ont servi à leur création. Et en face, du côté du parvis, sont aussi les deux mêmes ronds ou natures, mais perfectionnées ou totalement dégagées de leurs crasses par le moyen des précédentes fusions. Les premières représentent les corps métalliques qu'il faut prendre pour commencer le travail hermétique. Les deuxièmes, travaillées, nous manifestent leur vertu intérieure et se rapportent à cet homme qui est dans une caisse, lequel, étant entouré et couvert de flammes de feu, prend naissance dans le feu. Et les troisièmes, perfectionnées ou totalement dégagées de leurs crasses, se rapportent au dragon babylonien ou mercure philosophal, dans lequel se trouvent réunies toutes les vertus des natures métalliques... Cet évêque porte un doigt à sa bouche pour dire à ceux qui le voient et qui viennent prendre connaissance de ce qu'il représente : « Si vous recon-

naissez et devinez ce que je représente par cet hiéroglyphe, taisez-vous... »

Toutes ces sculptures existent encore en partie; celles dont nous allons parler ont été détruites. On voyait à droite, en entrant dans la nef, une statue colossale de saint Christophe. Il était représenté traversant les eaux, portant l'enfant Jésus sur ses épaules. Cette statue avait vingt-huit pieds de haut. Élevée en 1413 par Antoine des Essarts, elle existait encore au XVIII^e siècle. Des Essarts, avait vu décapiter aux Halles son frère Pierre (compromis comme lui dans le parti du duc de Bourgogne), et lui-même ne s'était échappé de sa prison que par miracle; la statue de saint Christophe n'était que l'accomplissement d'un vœu formé dans sa fuite.

Il n'y avait donc rien d'alchimique là-dedans, ce qui n'empêcha pas les soufleurs de voir dans cette statue un symbole de la matière. Ce qui les fortifiait dans cette opinion, c'est que, dans les roseaux figurés aux pieds de saint Christophe et aussi sur le piédestal de la statue d'Antoine des Essarts, étaient représentées deux fioles.

Au bas de la nef, à gauche, on voyait une pierre tombale adossée au mur de l'église, à côté de l'escalier de la tour. Cette pierre justifiait l'attention des alchimistes par sa singularité. Elle pouvait se décomposer en trois parties. Dans le plan supérieur ou monde céleste, on voyait Jésus-Christ nimbé, assis, un globe sous les pieds. Sa droite levée fait le signe ésotérique qui commande le mystère; de sa gauche il tient un livre ouvert; deux glaives lui sortent de la bouche. Il

est entouré de flammes et d'une rangée de douze anges. Aux quatre coins sont figurés quatre anges sonnant de la trompette. Le Christ, c'est la pierre au rouge ; les douze anges, les douze opérations ; les quatre musiciens célestes, les quatre éléments ; le globe symbolise la perfection. Le plan médian est occupé par un homme ressuscitant d'un tombeau. A droite, un homme tient un calice d'où sortent quatre serpents ; à gauche, un saint nimbé tient un livre fermé : tout ceci a trait à la pierre au blanc. Dans le plan inférieur gît un cadavre dévoré par des vers : c'est la représentation de la pierre au noir ; opération : la putréfaction ; couleur : la tête de corbeau. En résumé, les trois plans figurent les trois principes : le corps, l'esprit et l'âme (soufre, sel et mercure), et enfin l'évolution passant successivement du noir au blanc, puis au rouge.

A part cette pierre tumulaire du chanoine Étienne Yvert et de la statue de saint Christophe, la plupart des autres hiéroglyphes et surtout le portail étaient attribués à Guillaume de Paris. « De plus, des alchimistes assurent, nous dit Sauval, que c'est lui qui a fait ériger à l'entrée du parvis, tout devant l'Hôtel-Dieu, cette statue longue et mal faite qu'on y voit avec des serpents à ses pieds, mais ils ne savent pas si c'est sa figure ou celle du Mercure. Car, comme anciennement les écoles publiques se tenaient au parvis, d'ailleurs que le parvis est une place et que cette figure est placée dans un carrefour, des savants tiennent que c'est un Mercure ou Therme placé là à l'imitation des anciens. » Et plus loin : « C'est, disent-ils, le même évêque Guillaume qui a fait graver au portail une

pierre de la couleur du *lapis-lazuli*, doré sur les bords, le Job qu'on voit au milieu de ses amis qui se moquent de lui avec ces paroles : *Patientia, Job* ; que par Job il a figuré la pierre philosophale dont la matière doit souffrir toutes sortes d'altérations et de martyrisations au rapport de R. Lulle avant d'arriver à sa perfection : *sub conservatione formæ specificæ salva anima.* » De même, le sacrifice d'Abraham avec un ange, un mouton et un fagot, c'est le soleil, le feu et l'artisan, les trois parties dont se fait la pierre et l'œuvre. La longue théorie des vingt-huit rois qui ornent la façade recevait aussi, selon eux, un sens hermétique. Ils allaient plus loin et prétendaient que Guillaume de Paris avait scellé une provision de pierre philosophale dans l'un des piliers du chœur, et à l'une des portes se voit un corbeau dont le regard est dirigé sur le point exact où se trouve ce trésor philosophal et ils se fondaient sur ceci que ce corbeau est la seule de toutes les sculptures du triple portail, qui regarde dans l'intérieur de l'église.

III

Enfin, toujours selon Sauval, les hermétistes prétendaient trouver de l'alchimie au portail de la Sainte-Chapelle. « Celui de la Sainte-Chapelle est de ce nombre-là qu'ils disent être tout plein d'hiéroglyphes ; surtout ils font grand fondement sur deux anges dont l'un fourre sa main dans une nuée et l'autre dans un pot. »

Il y avait bien d'autres curiosités alchimiques à Paris au Moyen âge, tels les gros chenets de fer de la rue de la Ferronnerie, le vitrail du semeur de l'Église Saint-Jacques-la-Boucherie, etc.

En résumé, Paris a été le centre le plus important de l'alchimie au Moyen âge, tandis que l'Espagne et l'Italie comptent très peu d'alchimistes, à cause des persécutions de l'Inquisition ; la France, plus tolérante, sert pour ainsi dire de refuge aux savants hermétiques. Pour qu'un alchimiste fût persécuté dans ce pays, il fallait qu'il ait eu affaire au roi lui-même. Souffleur s'il le trompait, adepte s'il refusait de livrer son secret, le résultat était l'exil ou la mort. Mais ces faits ne s'étant produits que deux fois en France, ce n'est rien en comparaison des autodafés de l'Espagne, des pendaisons pratiquées en Allemagne et en Italie ; aussi cette tolérance relative suffit à expliquer l'abondance des alchimistes en France au bon temps jadis ; aujourd'hui l'alchimie a bien perdu de son antique splendeur et, à notre connaissance, il n'y a plus guère dans notre pays qu'une cinquantaine d'alchimistes pratiquants ; le nombre en est bien supérieur en Angleterre et surtout dans les pays germaniques. Pour la plupart, ils sont très instruits et ont puisé leurs convictions dans la chimie ; nous leur souhaitons, à ces frères, de trouver et de bouleverser l'édifice vieillot et devenu insuffisant de la chimie moderne.

PHILOPHOTES.

La Science Martiniste

*Discours prononcé à la réception du Frère 19° au
Suprême Conseil, le 25 novembre 1892.*

MON FRÈRE,

Je n'ai pas la prétention de faire un discours, ni même de vous donner un enseignement. Par vos mérites personnels, par la volonté de Dieu et par l'élection de vos pairs, vous avez conquis le grade de S.°. I.°. et vous avez été élevé aux honneurs du Suprême Conseil. Vous êtes donc mon égal et je ne crois pas pouvoir rien vous apprendre. Pourtant le Suprême Conseil a voulu qu'au moment où vous entrez dans son sein, une exhortation vous fût adressée, qui vous rappelât les caractères de cette science martiniste que vous allez avoir à enseigner à votre tour. Le Suprême Conseil m'a fait l'honneur de me choisir pour vous adresser ces quelques paroles, et je l'en remercie profondément. J'aurai donc à vous rappeler la nature de la science martiniste, les moyens de l'acquérir, et le but qu'elle poursuit.

I. — NATURE DE LA SCIENCE MARTINISTE.

Commençons donc par définir la nature de la science martiniste.

Mais tout d'abord y a-t-il une science martiniste?

Notre science n'est-elle pas celle de tout le monde ? Avons-nous la prétention de posséder une science cachée à tous les autres hommes ? A cette question, il faut répondre par une distinction. Notre science a le même objet que la science profane, mais elle a un autre esprit. Voilà toute la solution du problème.

Notre science, dis-je, a le même objet que la science profane. Elle étudie les mêmes choses, sans en excepter bien entendu ces sciences occultes que le vulgaire craint ou méprise. Bien plus, elle accepte pour sérieuses les méthodes de la science profane, elle tient pour avérés ses résultats. Tout ce qui est démontré scientifiquement est admis par nous sans difficultés et sans réserves. A la différence de certaines églises, nous n'avons aucune défiance des progrès de l'esprit positif : nous savons qu'aucune vérité ne peut contredire les vérités supérieures, et que tout ce qui est vrai est bon à dire et à méditer. Nous sommes donc heureux des progrès de la science positive ; nous cherchons même, dans la mesure de nos forces, à y contribuer. Tout ce qui se fait de ce côté est chez nous le bienvenu.

Mais est-ce à dire que nous nous en tenions aux enseignements de la science positive ? Non, mon frère, et c'est ici que vous apparaîtra l'originalité de la science martiniste. Les résultats de la science positive sont des résultats fragmentaires et discontinus. Chacune des sciences en lesquelles elle se fractionne vit dans un isolement jaloux des autres sciences ; dans chaque science plusieurs écoles sont en opposition sur les principes les plus fondamentaux. Une tentative de

synthèse est-elle faite, ce n'est le plus souvent qu'une apparence de synthèse, ayant pour unique but de décider les écoles dissidentes à se rallier aux théories de l'une d'entre elles, ou de subordonner les sciences voisines à celles que pratique l'auteur de la tentative. L'esprit du martinisme, mon frère, est plus large. C'est l'esprit de la vraie synthèse. Nous ne voulons pas demeurer dans le domaine des vérités analytiques, parce que l'esprit humain, qui est un, a besoin d'une vérité une. Mais nous ne voulons pas non plus d'une synthèse arbitrairement faite. Nous voulons une synthèse rationnelle, qui respecte tous les faits acquis, qui tienne compte de toutes les théories sérieuses, mais qui en même temps n'en exagère aucune, et montre à chacune qu'elle a besoin de se compléter par toutes les autres, de façon à faire, de toutes ces vérités incomplètes qui sont nuisibles si on les prend pour la vérité totale, les matériaux de l'édifice durable, de l'édifice complet et bienfaisant de la science.

Mais comment cette synthèse peut-elle se faire ? Elle se fera au moyen de la grande loi qui forme le centre de tout enseignement hermétique, de la loi d'analogie. L'analogie n'est pas une identité totale : nous ne prétendons pas que tous les phénomènes sont identiques et régis par des lois identiques, que toutes les sciences ne sont qu'une même science. Mais l'analogie est une identité partielle : ce que nous prétendons, c'est que, à côté de leurs différences, tous les faits présentent des ressemblances ; que, parmi les lois qui les régissent, si certaines sont spéciales à certains d'entre eux, celles-là mêmes pourtant rappellent les lois qui

règnent ailleurs ; qu'ainsi entre les sciences il y a à la fois distinction et relation. La loi d'analogie, en un mot, met la hiérarchie dans l'univers et dans la connaissance. Elle nous fait reconnaître qu'il y a dans le monde plusieurs plans distincts, qu'il serait téméraire de confondre, mais elle nous montre qu'en même temps chacun de ces plans reflète le plan supérieur. Ainsi elle nous fait comprendre, mieux que Platon, la véritable conciliation de l'un et du multiple, et, mieux que Hegel, la véritable identification des contraires dans l'absolu. Et pour envisager une métaphysique plus récente, elle nous montre à la fois ce qu'il y a de vrai et ce qu'il y a d'excessif dans l'évolutionnisme, en établissant qu'à côté de la liaison des êtres, il faut tenir compte aussi de la hiérarchie de leurs essences.

Je ne puis, mon frère, développer ces considérations qui déjà sans doute vous sont familières. Mais je dois pourtant indiquer encore un point. Si toutes choses sont ainsi analogues, la connaissance de l'une d'entre elles éclaire donc singulièrement l'étude de toutes les autres. Il importe donc essentiellement de bien choisir son point de départ, de bien déterminer cet objet initial dont l'étude doit précéder et permettre toute autre recherche. Or, quel doit être cet objet initial ? La science profane répond : c'est l'objet le plus simple, c'est-à-dire le vivant rudimentaire, le protoplasma, ou plutôt encore l'élément inorganique, l'atome : en effet, dit-elle, c'est la connaissance du simple qui doit ouvrir les voies à la connaissance du complexe. Tout spécieux qu'il est, ce raisonnement n'est pas décisif. Car si l'esprit de l'homme est, il est vrai, plus complexe que

la cellule ou l'atome, il a cependant sur eux, pour l'étude que nous en pouvons faire, un avantage considérable. Notre esprit, en effet, c'est nous-mêmes ; et nous avons, pour le connaître, ce sûr moyen d'investigation, la conscience. Au contraire la cellule et l'atome, tout simples qu'ils soient, nous sont à proprement parler impénétrables, par cela seul qu'ils sont autres que nous. Ainsi, le seul être que nous connaissons directement, c'est nous-mêmes ; tous les autres, nous ne les pouvons connaître que par analogie avec celui-là. La science profane va de l'univers à l'homme ; la science martiniste va de l'homme à l'univers. Aussi la première ne peut-elle qu'analyser et énumérer ; la seconde seule explique, parce que seule elle a un principe d'interprétation et de lumière. Expliquer l'univers par l'homme, c'est la devise même de Saint-Martin, du maître dont nous invoquons ici avec respect la glorieuse, l'impérissable mémoire.

II. — MOYENS D'ATTEINDRE LA SCIENCE MARTINISTE.

J'ai pour vous, mon frère, défini la science martiniste ; je dois vous dire brièvement par quels moyens vous l'atteindrez.

Pratiquer les méthodes de la science profane, c'est nécessaire, puisque par aucune autre vous ne sauriez mieux pénétrer le détail et l'analyse des choses. Mais où puiserez-vous les idées directrices qui vous permettront d'en faire la synthèse ? c'est ce qu'il faut vous indiquer en peu de mots.

D'abord, l'étude et la méditation de nos symboles vous seront précieuses. Vous connaissez déjà le rituel des trois degrés d'initiation ; vous avez appris à décomposer et à recomposer le remarquable pantacle qu'exprime le cachet même de l'ordre martiniste. Exercez-vous davantage encore, mon frère, à ces travaux. Je puis vous dire que, si avancé que vous soyez dans notre science, vous y trouverez toujours un haut profit intellectuel. Ces symboles sont de telle sorte qu'ils prêtent à un nombre infini d'applications, de combinaisons nouvelles. Il suffit d'y réfléchir pour leur en découvrir d'ignorées. C'est la méthode de l'initiation orientale de fixer ainsi l'esprit du néophyte sur un seul livre, sur un seul symbole, pour lui faire rendre tout ce qu'il saura en tirer. Nous aimons mieux d'ordinaire, en Occident, ouvrir l'esprit que le concentrer. C'est une autre méthode qui a aussi ses avantages. Mais elle ne doit pas exclure la première. Méditez donc, et méditez profondément les signes martinistes ; libre à vous d'ailleurs, si vous voulez une plus grande variété d'exercices, d'appliquer ensuite cette méthode à d'autres objets, et, par exemple, à l'interprétation des symboles des principales religions, toutes inspirées au fond, vous le savez, par un même ésotérisme dont nos signes à nous vous donnent la clef.

Voilà donc un premier mode d'étude : la méditation de nos symboles. En voici un second : la lecture de nos maîtres. Lisez, mon frère, lisez passionnément les œuvres de Martinez Pasqualis et surtout de Saint-Martin. Vous savez combien elles sont difficiles, combien l'interprétation en est encore, sur certains points,

incertaine et douteuse. Pourtant, vous connaissez déjà assez de métaphysique pour pouvoir avancer dans cette lecture, pour pouvoir en retirer un grand fruit. En Saint-Martin est condensée toute la moelle des plus nobles philosophies et des plus hautes religions. Pythagore, Platon et Plotin se retrouvent dans ses pages ; l'âme de Jésus a inspiré leur auteur. Nulle part, je crois, vous ne rencontrerez une telle profondeur métaphysique, unie à une telle ardeur, à une telle pureté morale. L'esprit s'élève à ce contact ; le cœur s'y ennoblit ; l'homme tout entier se sent par lui transformé, rapproché de son auteur, rendu à sa divine essence.

Est-ce tout ? Non, mon frère, il est encore une autre source de la science plus abondante que les autres. La science ne se trouve tout entière ni dans les symboles, ni dans les livres ; elle est, mon frère, en vous-même. Je vous l'ai dit tout à l'heure, c'est vous qu'il faut connaître, si vous voulez comprendre tout le reste. C'est donc vous-même qu'il vous faut étudier. La sagesse antique l'avait dit : l'examen de conscience journalier prescrit par Pythagore, le *Γνωθι σεαυτον* de Socrate, ne sont pas autre chose ; et c'est aussi l'enseignement des mystiques de tout temps et de toute religion. Enfermez-vous en vous-même, demandez-vous à vous-même ce qu'est l'essence de l'âme, de la vie et de l'être. Vous seul pouvez vous répondre. Les livres ne vous diront rien si le cœur ne vous éclaire. Pensez beaucoup, réfléchissez sur tout ce que vous entendrez, ne vous laissez jamais dominer par l'opinion de qui que ce soit, au point de croire une chose sur la simple

parole d'autrui. Demandez-vous toujours, au contraire, si ce qui se dit autour de vous est conforme à ce que votre raison personnelle vous enseigne ; et, s'il ne l'est pas, rejetez-le impitoyablement. Le libre examen, mon frère, ne l'oubliez jamais, est de l'essence du martinisme. La foi chez nous dérive de la raison ; loin d'être une abnégation de notre être propre, elle en est l'affirmation la plus haute.

III. — BUT DE LA SCIENCE MARTINISTE.

Et maintenant que je vous ai dit ce qu'est notre science et comment vous pourrez l'obtenir, il me reste à indiquer, en concluant, comment vous devrez l'employer.

C'est une noble idée d'Aristote que celle-ci : le savoir a sa fin en lui-même, on le doit rechercher en dehors de tout profit personnel. Et, en effet, vous le savez, mon frère, vous ne pourriez assujettir la recherche scientifique à quelque pensée de lucre ou même d'honneur mondain sans manquer gravement aux principes fondamentaux de notre ordre. Vous devez aimer la science pour elle-même, pour les jouissances si pures qu'elle nous donne, — seules jouissances qui ne laissent pas de regret. — Vous devez l'aimer parce qu'elle donne à l'esprit le calme et la paix intérieures, parce qu'elle lui fait trouver le bonheur dans la conscience même de sa force.

Et cependant il est possible de trouver à la science un but plus élevé encore. Faire son propre bien est

légitime, faire le bien d'autrui est méritoire. Or c'est ce que la science vous permet d'accomplir. La science, en effet, est essentiellement communicable ; elle se transmet sans s'amoindrir, elle semble même se fortifier en celui qui la possédait par sa transmission même. Donnez donc largement à autrui, mon frère, la science que vous possédez ; enseignez ce que vous savez, c'est le meilleur moyen d'apprendre davantage. En instruisant vos semblables, comme c'est le devoir de tout initiateur martiniste, vous mettrez un peu plus de joie dans leur cœur et dans le vôtre, vous collaborerez à l'œuvre éternelle de Dieu. La vraie grandeur de notre science, c'est qu'elle permet de faire le bien.

F^o 8^o.

ÉTUDES GNOSTIQUES ⁽¹⁾

LA GNOSE DE MARKOS

I

Markos affirmait qu'il avait reçu une « force », c'est-à-dire une puissance magique, des Lieux ineffables et invisibles : « Ἀπὸ τῶν ἀοράτων καὶ ἀκατονομάστων

(1) Ici se placerait l'étude sur Simon le Mage, Valentin et Basilide. Mais nous avons parlé amplement déjà de ces Maîtres. Nous renvoyons les lecteurs à nos articles publiés dans *l'Initiation* et la *Revue Théosophique*. — L'étude sur Valentin a été reproduite par Papus, dans son beau *Traité de Magie*, par *l'Aurore* et par *l'Etoile*.

τόπων. » Et, de fait, il prenait un calice, comme pour le consacrer, et priaït longuement. Au bout d'un certain temps, le calice vide s'emplissait d'une liqueur de pourpre. Markos versait alors cette liqueur dans un second calice et le tendait à une femme initiée, en disant : « Que cette grâce qui dépasse toute pensée et toute parole remplisse ton homme intérieur et développe en toi le grain de semence de l'Idée. »

Ce rite, qui parut au fougueux Irénée un tour de passe-passe, est l'expression d'un symbolisme grandiose. Le calice vide de l'âme s'emplit, par la prière, du nectar sacré de l'Immortalité.

Markos s'attacha de nombreux disciples. Les femmes du plus haut rang suivirent ce docteur dont la parole éloquente les séduisait. Il institua deux sacrements : le baptême et l'imposition des mains. Quant au dogme, il se rattachait, pour le fond, à la doctrine valentinienne.

Dans sa jeunesse studieuse, Markos avait eu une vision remarquable. Une femme vêtue de lumière, blonde, et baignée dans un éther embaumé, lui était apparue. « Je suis la TÉTRADE, avait dit cette femme céleste. Je suis la Mère universelle, la mère des germes. Je n'ai pas de père; je suis fille de Celui qui est androgyne, l'INEFFABLE. » — Et, se penchant sur lui, elle l'avait baisé sur la bouche. Aussitôt il avait senti son cœur plein d'amour et son intelligence pleine de clarté. Les *Philosophumena* nous ont conservé le discours de la TÉTRADE. Nous allons le résumer religieusement.

II

« La PAROLE est le vêtement de l'Invisible. Dire un nom, c'est énoncer un commencement. Les lettres sont les éléments de la Parole. Elles ont une personnalité. Elles sont une image, une figure de ce qui est ineffable. Le SON est un créateur. Les sons, ces anges de Dieu, voient continuellement la face du Père céleste. On les appelle : les ÉONS. Ils sont des semences, des racines, des fruits du PLÉRÔME. Les sons s'engendrent les uns les autres. A peine un son est-il né qu'un autre lui succède. Le dernier émane du premier. Chaque parole est un plérôme de sons. Ainsi Δελτα (delta) est un plérôme de cinq éons : δ, ε, λ, τ et α. La Parole est un océan. Elle a les sons pour vagues chantantes et mobiles.

« Voici. Je veux te révéler la vérité. Je te l'amène toute nue et tout aimable des Tabernacles d'En-Haut. Tu comprendras combien elle est belle. Tu l'entendras parler. Tu admireras sa divine sagesse. *Alpha* et *omega* forment sa tête charmante. *Bêta* et *psi* composent sa gorge féconde. *Gamma* et *chi*, sont ses bras éternels. *Delta* et *phi* expriment sa poitrine. *Epsilon* et *nu* correspondent à son diaphragme. Son ventre gracieux est *dzêta-tau*. Son ctéis d'or est *êta-sigma*. Ses cuisses élégantes se manifestent par *thêta-rô* ; ses genoux par *iota-pi* ; ses pieds par *mi-nu*. C'est là la sublime Sigè qui parle par son merveilleux silence. Adore le corps impeccable de la Vérité, et prête-lui une oreille attentive. Elle t'enseignera le Père qui

s'est engendré lui-même, le PÈRE PREMIER, le PRO-PATER. »

III

Elle se tut et la Vérité parla. Et, à mesure que la vérité parlait, LE VERBE SE FAISAIT NOM. Et ce Verbe s'appelait Jésus. Jésus! le nom admirable composé de six lettres, le Plérôme des six Eons. Et Markos, abîmé dans l'extase, pleurait de joie et d'amour.

La TÉTRADE continua son discours.

« Les vingt-quatre lettres de votre alphabet sont des ruisseaux qui charrient jusqu'à vous les TROIS VERTUS, les TROIS FORCES, les TROIS PRINCIPES. Les Muettes signifient que l'Ineffable ne peut pas s'exprimer. Les voyelles signifient l'Homme et l'Église. Les semi-voyelles, qui tiennent le milieu entre les Muettes et les voyelles, signifient que l'Ineffable descend et que le périssable monte. Ces vingt-quatre lettres sont le Plérôme. Il est UN et il émane tout. UN, il engendre le Plusieurs. Plusieurs, il revient à l'UN. C'est la Catabase et l'Anabase. C'est l'évolution et l'involution. Adore et crois. Et la TÉTRADE expliqua les vertus du Trinaire, du Septenaire, de l'Ogdoade, du Décennaire.

Elle ajouta :

« Ecoute ce que signifient les voyelles. *A*, c'est le Ciel, ou l'Unité. *E*, c'est le Binaire. *Ê*, c'est la Triade, *I*, c'est la Tétrade. *O*, c'est le Quinaire. *U*, c'est la Sixaine. *O*, c'est le Septenaire. Liées entre elles, elles chantent la gloire du Père. L'enfant qui sort de la matrice les énonce. C'est ainsi que les cieux annoncent

la gloire de Dieu. L'âme heureuse crie : Ah ! L'âme qui souffre gémit : Oh ! Car le bonheur, c'est l'Unité.

IV

« Voici l'origine des vingt-quatre lettres. Le SEUL et l'UN existent ensemble. De Lui émanèrent la monade et Un. Ces quatre éléments formèrent la TÉTRADE.

« En effet, dans votre esprit, deux fois deux sont quatre. Deux et quatre émanèrent six. Quatre et six émanèrent vingt-quatre. En effet, six fois quatre ou quatre fois six font vingt-quatre. Je suis QUATRE, je suis l'ABSOLU. Je suis la racine et la mère du Tout. J'ai engendré huit qui a engendré dix. Et cela a fait : 18 (le nombre de la R. — ✕). Calcule le nom de Jésus. Ιησοῦς vaut : 88. C'est le nombre absolu. C'est pourquoi Jésus s'appelle *l'Alpha et l'Omega* : « *Ego sum « Alpha et Omega, principium et finis.* »

La Tétrade développa ensuite la loi des nombres. Elle chanta la production de l'Univers, l'émanation de l'eau, de l'air, de la terre et du feu. Elle célébra la création des astres, la formation de l'homme, celle de l'Église idéale : au commencement l'Unité, — à la consommation, l'Unité.

V

On le voit, Markos est le continuateur de Valentin. Ce que Valentin exprime par la génération des idées,

Markos l'exprime par la génération des nombres et des lettres. Il est le grammairien et le mathématicien de l'Infini. Génie à la fois méthodique et éloquent, il a des envolées de poète et des raisonnements abstraits. Il se meut dans les nombres, comme Valentin dans les idées. Sa vision magnifique de la TÉTRADE est une épopée glorieuse dont l'unité est le héros.

Autour de sa chaire, à Lyon, se pressaient les mondaines ravies. De nobles amours embellirent sa vie et le vengèrent des attaques violentes de l'évêque Irénée. Il marchait environné d'un cortège d'élèves suspendus à ses lèvres par les chaînes d'or de l'éloquence. Ainsi devait parler Platon sur le Sunium, quand il exposait les théories du *Timée*. A mesure que Markos, l'évêque gnostique de Lyon, le père de la gnose française, exposait son dogme exact et harmonieux, les auditeurs croyaient voir se dérouler, dans l'éther de la pensée pure, les sublimes syzygies des Eons, et rayonner dans l'abîme insondable le flamboiement sacré du saint Plérôme.

JULES DOINEL.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Le corps astral, sa condensation

EXPÉRIENCES PRATIQUES

PAR C. DE BODISCO (1)

Plus de doute... L'étude du *Moi* faite, par les procédés des sciences occultes, recule les limites de la perception humaine bien au delà des bornes que lui ont assignées toutes les autres sciences expérimentales.

Pendant les cinq dernières années, j'ai pu concevoir plus de choses que je n'en ai apprises pendant toute l'autre partie de mon existence. Les questions les plus compliquées : sociales, financières, économiques deviennent simples dans leur exposé, — et si claires, dans leur solution, que j'ai cessé de m'en occuper. — J'ai préféré continuer mes expériences psychiques, bien plus intéressantes, et me concentrer dans l'étude du *Soi* dans l'espoir de faire voir, aux autres, des preuves irréfutables de l'existence du corps astral et des quelques lois qui le gouvernent.

(1) Nos lecteurs connaissent déjà les importantes recherches de M. de Bodisco, chambellan de S. M. l'Empereur de Russie. A défaut des détails techniques concernant les photographies ci-jointes nous donnons ces reproductions sans commentaires et à titre de renseignements pour nos lecteurs (N. D. L. D.).

Pendant mes études, une voix intérieure semblait me dire : « Courage et patience, confonds la science par des preuves photographiques, profite de ce que le fluide astral de ton corps n'est pas *absorbé* par les *besoins de ton être physique*. Profite de ce que *son dégagement* est encore assez fort pour permettre l'apparition de ton corps en même temps que celle d'un être fluide, sur une plaque photographique. L'honneur que le monde astral veut t'accorder est immense. Sache que l'être fluide doit être haut placé dans l'échelle de la création pour pouvoir *arrêter les vibrations de l'éther*, opération compliquée, mais indispensable pour condenser et retenir suffisamment longtemps en corps solide le cubique éther ou matière première. Sache qu'il veut t'accorder, non seulement une preuve photographique de *l'existence réelle, dans le corps de l'homme, d'un fluide astral*, mais aussi la preuve palpable de *l'existence même d'intelligences sous une forme fluide*.

Ces intelligences fluidiques, pour se condenser en corps matériel, d'une consistance assez compacte pour être photographiées, retirent de l'atmosphère les particules nécessaires à la reconstitution de leur corps humain.

En Russie, les pionniers de la nouvelle science sont considérés comme des imposteurs ou des fous. La photographie, comme preuve, a cet avantage qu'elle pourra écarter toute idée de folie, mais la possibilité de l'imposture reste. Pour écarter la dernière, la science expérimentale peut se servir de procédés mécaniques pour expliquer la nature des cartes photo-

graphiques, que je joins à mon envoi comme appui de mes expériences.



N° 1

La première photographie (n° 1) offre l'apparition du fluide astral en forme de voile couvrant le corps du médium jusqu'aux pieds, éclairant à giorno toute la chambre d'une lueur bleuâtre.

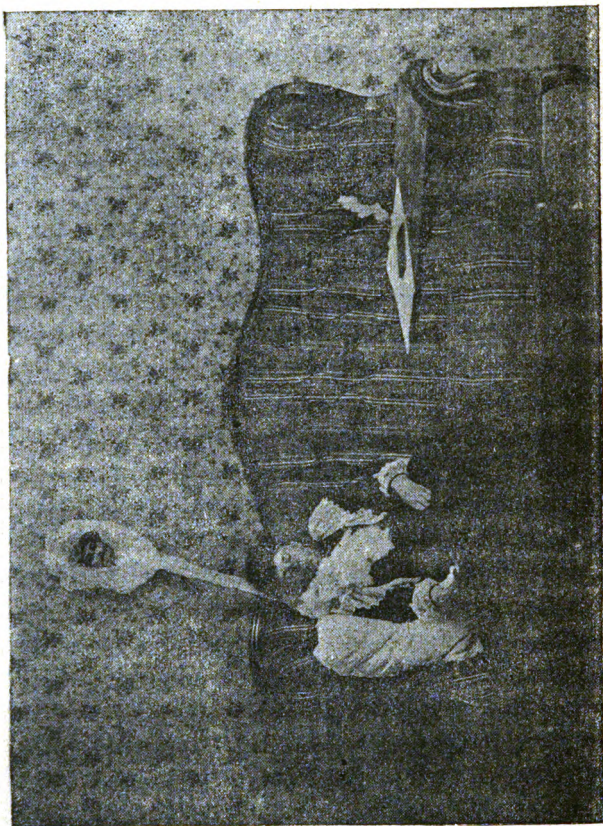
La photographie (n° 2) montre que, pour apparaître



N° 2

·dans notre sphère, l'esprit a dû absorber la plus grande partie du fluide astral, qui s'émane ordinairement, visiblement et invisiblement du corps humain.

La troisième (n° 3) représente la *condensation du fluide astral*. — Sur cette carte apparaît, dans la main



N° 3

gauche du médium, le fluide astral condensé *en forme de pierre* (1). Aussi on aperçoit une belle tête

1) Origine de l'idée de la pierre philosophale.

d'homme, d'une grandeur non naturelle; sur la table on trouve une preuve d'écriture directe, le crayon dans l'acte d'écrire, sans l'aide de la main.

La quatrième (n° 4) offre l'apparition de cette même tête. Sa bouche pincée montre qu'un effort était nécessaire à l'esprit matérialisé afin de ne pas se dissoudre. Le nuage qui enveloppe le crayon est là pour confirmer l'existence réelle d'une intelligence sous forme fluïdique.

En 1888, j'ai pu faire pour la première fois mention d'avoir vu à l'état fluïdique le corps astral. Ensuite dans mon livre : *Traits de Lumière*, édité à Paris par la maison Chamuel et C^{ie}, je n'hésite pas à déclarer ce corps comme le plus important de tous les corps dans la nature, malgré la persistance des sciences expérimentales à l'ignorer. Mes expériences personnelles m'apprirent que ce corps est gouverné par d'innombrables lois et que l'étude de ces lois doit porter la lumière dans bien des cœurs qui désirent se reposer des tracasseries de la vie et qui cherchent la consolation dans une preuve réelle de l'existence de la vie future et de ceux qu'ils ont aimé.

Sachant que l'examen du corps astral, sous sa forme fluïdique, ne pouvait convaincre personne, j'ai osé vouloir le condenser. Le succès de l'expérience, comme j'ai appris plus tard, dépendait de l'état de santé d'un médium possédant une force négative. Par des écritures mécaniques, ce médium m'avait déjà donné la preuve que son corps astral pouvait se *dégager fortement de son corps physique*; enfin j'ai trouvé l'*harmonie* nécessaire dans la personne, auteur



N° 4

des romans spirites : *Episodes de la vie de Tibère*,
l'Abbaye des Bénédictins, *le Pharaon Merneptale*,

Herculanum, la Vengeance du Juif, la Foire aux mariages, M^{lle} K, être si spécialement privilégié par le monde astral qu'un signe physique en forme d'étoile fluide apparaît (voyez photographie) sur sa tête pour montrer qu'elle jouit de l'inspiration de l'Esprit.

Le 5/17 août 1892, cinq personnes de bonne foi se sont réunies dans une chambre obscure pour des expériences psychiques. Le cercle à peine fermé, par un simple attouchement des mains, deux des assistants sont tombés en transe sans même recourir à des passes. Un point lumineux apparut, puis se convertit insensiblement en corps lumineux enveloppant la main droite d'un des médiums. Ce corps, que je voyais pour la première fois sous cette forme, ressemblait à de la glace frappée, étincelante d'une lueur bleuâtre éclairant les objets voisins. Il paraissait sortir de la paume de la main du médium endormi.

Un crayon, qui se trouvait sur la table, en subit visiblement l'effet. Il fut attiré vers cette matière et à vue d'œil complètement entouré. Le crayon, soulevé par le nuage qui l'entourait, produisit des coups, et puis, subissant l'influence d'une intelligence invisible, se mit à écrire. Pendant ce temps, les mains des médiums étaient parfaitement visibles.

« Vous avez devant vous le corps astral. » Vous avez été témoins de sa *force attractive*, prononça clairement une voix étrangère au médium, mais sortant de sa bouche, le médium toujours en transe.

Quelques moments après, le fluide astral se dégagea lui-même du crayon, augmenté en volume, et forma bientôt un amas considérable, ressemblant à de la

neige sillonnée de lueurs électriques. Le médium, les yeux fermés, avec sa main, prit machinalement une petite quantité de cette manière merveilleuse et en mit dans ma main droite, puis en mit encore dans ma main gauche. Dans cette main, la matière se condensa à vue d'œil pour se transformer en pierre pareille à celle qu'on voit sur la photographie n° 3. Dans ma main, cette pierre est devenue d'un poids très prononcé.

Alors d'une voix claire le médium dit : « Dans ta main droite tu tiens le fluide astral, dans ta gauche tu tiens, en forme de pierre, le fluide astral condensé. Sache que ce corps constitue *la seule partie matérielle du corps humain qui soit impérissable*. Le monde physique a été créé uniquement de ce corps fluidique. *C'est le zoo-éther, matière première ou force vitale. Dans ce tissu de chacun de vous se reflètent les actes de vos existences passées, et ce reflet explique l'influence du passé sur la vie du présent.* Tes yeux sont encore trop matériels pour voir le lien *non interrompu* qui existe entre les fluides que je tiens dans mes mains et les fluides restés dans les tiennes. »

A ce moment, je sentis une assez forte chaleur se dégager de la pierre, qui devenait de moins en moins lumineuse. Le médium, alors, prit de mes mains les fluides et la pierre, plaça la pierre avec cette neige lumineuse sur la table et poussa le tout vers mon visage, en l'effleurant légèrement. Ensuite le médium rassembla, avec ses mains, cette masse lumineuse, plaça la pierre au milieu ; et immédiatement le tout se con-

fondit, comme du vif argent, dans une masse lumineuse, que le médium souleva à mes yeux, exprimant le désir que je l'examine de près. Alors, avec un soin tout particulier, j'ai pu, pendant au moins cinq minutes, examiner ce corps merveilleux, j'ai pu admirer sa transparence et la finesse de son tissu lumineux, même en le soulevant et le pressant entre mes doigts. Ce corps n'exhalait aucune odeur, et, au moment où je le portai à mon nez, la voix me communiqua *que la puissance de son arôme était immense !* Là, devant mes yeux, avec l'éclat de son lustre, ce corps perdait à vue d'œil ses dimensions et *disparut dans le corps du médium*, et insensiblement tout rentra dans l'obscurité.

Alors, j'ai allumé la bougie : les deux médiums, pâles comme la mort, étaient étendus raides, et, seulement après des passes, ils reprirent des couleurs et se réveillèrent. La première question qu'ils firent fut : « La séance a-t-elle réussi ? Avez-vous eu des démonstrations ? » L'intérêt avec lequel ces questions étaient faites était assez pour convaincre que les médiums étaient complètement ignorants de tout ce qui s'est passé pendant leur sommeil.

Cette première partie de l'expérience dura plus d'une heure. Après, nous sommes allés prendre le thé ; mais, comme il nous restait du temps avant le départ du dernier train, j'ai proposé de continuer nos investigations dans le domaine du monde astral, qui paraissait si disposé à nous découvrir ses mystères.

A peine placés, les médiums tombèrent en transes, mais un d'eux se leva tout en dormant et alla s'asseoir

derrière un rideau, que j'avais préparé pour l'isolement du médium dans le but de faciliter le travail des forces occultes. Le médium demanda à haute voix d'éclairer, au moment qu'il indiquerait, la chambre avec une explosion lumineuse de magnésium préparé d'avance. La lumière subite fut si brillante, que tous nous avons dû involontairement fermer les yeux; en les rouvrant, nous vîmes le médium, livide comme la mort, couché sur un fauteuil (voyez photographie n° 1), tout couvert de ce merveilleux tissu, qui répandait dans toute la chambre une lueur de clair de lune. Alors le médium se leva, se drapant la tête, à la manière espagnole, de ce voile lumineux, s'avança vers la table, les mains élevées, soutenant au-dessus de sa tête ce tissu lumineux et couvrit avec ce voile, l'un après l'autre, chacune des personnes présentes. Me trouvant dessous, je sentis qu'un sentiment de repos et de bien-être envahissait mon corps. — « Faites attention, me dit le médium, toujours endormi, à ces nœuds lumineux, que vous voyez dans le tissu... *c'est la force vitale...* elle est répandue partout dans la nature.

« Le voile se trouvant au-dessus de ta tête te donnait la possibilité *d'imbiber* ce fluide vital (1), qui pendant la maladie perd peu à peu sa lueur et au moment de la mort quitte le corps de l'homme en le laissant sombre et se décomposant. Cette expérience constate que c'est la force attractive du fluide astral qui cimente les atomes du corps vivant.

(1) Origine de l'Elixir de vie.

« Votre grande foi et votre confiance mutuelle m'ont donné la possibilité de faire voir à vos yeux ce que vous pouvez maintenant hautement témoigner.

« *C'est d'avoir vu et touché le corps astral.* »

Trois des personnes présentes ont entendu et ont vu tous de la même manière. Elles affirment l'exactitude de mon récit. La quatrième personne fut réveillée pendant la seconde partie de l'expérience et, pour cette raison, elle peut confirmer seulement la seconde partie.

Cette expérience physique doit contribuer à fortifier la foi dans la vie future et fournir une arme matérielle contre les tendances de notre siècle. L'étude des innombrables lois qui régissent ce corps apprendra à l'homme comment se rendre maître de son corps et, par sa foi, sous forme de la volonté, commander aux éléments de la nature. Le fluide astral, dans le corps humain, contient en principe une qualité inépuisable d'électricité si grande, que, dans des cas de grande initiation, cette électricité peut être projetée par l'homme et influencer même les phénomènes électriques des éléments de la nature. L'homme peut par sa volonté projeter et condenser son fluide astral en forme de nuages et le rendre visible à la vue, au moment où il se porte sur un objet. La vérité de mes paroles sera confirmée par la science de l'électricité occulte, science de l'avenir.

C. DE BODISCO.

Saint-Pétersbourg.

P. S. — Si l'Académie des sciences voulait prendre des dispositions nécessaires et inviter le médium à

venir à Paris, je ne refuserais pas de reproduire de nouveau ces expériences, au mois de septembre de l'année 1893, sous des conditions acceptables aux plus sceptiques.

C. DE BODISCO.





PARTIE LITTÉRAIRE

Étrange Surprise

A MADAME LA COMTESSE MNISZECH.

Quel singulier moment que celui des fêtes de Noël !
Quelle agitation pour chacun, quel mouvement assom-
mant, quelle activité fiévreuse et singulière, et quelle
dépense de forces, de temps et d'argent !

C'est la réflexion que se faisait en montant son cin-
quième étage M^{me} X..., [qui rentrait énervée, surme-
née, exténuée, dans son charmant intérieur, la veille
de cette grande fête des surprises.

Il faisait un froid intense ; le vent hurlait sous
toutes les gammes, et la neige, en tombant à gros
flocons, se collait en grésil sur les vitres, qui se dia-
mantaient et se fleurdelisaient sous le givre.

Il était près de huit heures du soir : grelottante de
froid et de fatigue, avant même d'enlever chapeau
et manteau, M^{me} X... s'assit devant le feu flam-
boyant, qui pétillait dans la cheminée de la salle à
manger.

« Monsieur n'est donc pas rentré ? » dit-elle au domestique qui venait de lui ouvrir.

Sur la réponse négative du serviteur, M^{me} X... s'enfonça, frileusement, dans son fauteuil, et tomba bientôt en une profonde rêverie. Peu à peu sa pensée prit un corps ; elle se revoyait quelques années auparavant revenant de la Suisse avec son mari, qui avait accepté, avec un vif empressement, l'invitation que lui avait faite un vieux et original seigneur russe, des plus affables et des plus généreux. Le comte adorait la science et il regardait comme un réel honneur de recevoir, dans son splendide domaine du Jura, une des plus brillantes illustrations de France, et certainement des plus populaires.

Le comte de D... avait déjà dépassé la soixantaine, et cependant il avait pour compagne une délicieuse créature, blonde comme les blés, rêveuse et passionnée pour tout ce qui était beau et vrai. C'était une fleur délicate des pays du Nord, une âme tendre et sensitive paraissant déjà détachée des choses du monde. Ses grands yeux bleus regardaient tout, d'un air interrogateur ; parfois, une petite toux sèche semblait donner à son mari les inquiétudes d'un père pour un enfant adoré.

Elle lisait beaucoup, et son auteur de prédilection était, surtout, M. X..., dont elle connaissait pour ainsi dire tous les ouvrages par cœur ; aussi désirait-elle ardemment voir de près l'écrivain, qui lui avait fait passer, disait-elle, de si doux instants.

Le jour de l'arrivée de M. et M^{me} X... au château de M... fut une véritable réjouissance ; les deux voya-

geurs furent reçus à bras ouverts, et avec la plus rare distinction.

La comtesse conduisit, elle-même, M. et M^{me} X... dans le somptueux appartement qui leur avait été préparé. Une simple portière d'Orient séparait, du reste, de cet appartement, le cabinet de travail destiné au savant. Sur le bureau où il devait écrire, M. X... trouva son portrait richement encadré, et posé juste en face d'un écrin de bronze doré et de velours où étaient rassemblés tous ses ouvrages, annotés par la blanche main de la jeune châtelaine. Tout annonçait, dans ce bien-retiro, le goût d'une femme, non seulement attentive, mais imaginative.

Il serait trop long, en vérité, de dépeindre ces heures enchanteresses passées au milieu d'une société d'élite et d'une nature merveilleuse. Les fêtes se succédèrent, sans interruption, pendant plusieurs jours : promenades en voiture ou à cheval, la chasse, la pêche, ce n'étaient que distractions de toutes sortes, plaisirs variés à l'infini, et le soir, à peine le dernier repas était-il terminé, qu'aussitôt M. X... se trouvait entouré de son auditoire mondain, de plus en plus avide d'entendre les récits surprenants qui charmaient et enthousiasmaient les plus sceptiques et les plus incrédules.

La veille du départ de M. et M^{me} X..., un délicieux concert fut organisé, dans le Hall du château, et, à un moment donné, on vit la comtesse assise, seule, auprès d'un arbuste exotique, d'où l'on découvrait, au clair de lune, un paysage enchanteur. Elle resta longtemps immobile à contempler les constellations

brillantes, scintillant dans ce beau ciel de juin. « Décidément, Madame, lui dit une voix, vous adorez les étoiles ? » Et l'interlocuteur, M. X..., apparut aux yeux de la châtelaine. « Mais, oui, cher Maître, je les aime ; ce sont mes chères confidentes ; je leur demandais, même, ce que je pourrais bien vous offrir en souvenir... de nous ? »

M. X... ne répondant pas, la comtesse, moitié fâchée, moitié riieuse, glissa son bras sous celui du savant : « Puisque vous ne voulez rien de moi, eh bien, dit-elle, je saurai bien vous faire accepter quelque chose. » Et ils rentrèrent, tous les deux, au milieu des invités, le sourire aux lèvres, le regret des adieux au fond de l'âme.

Cette dernière phrase de la comtesse avait été entendue par M^{me} X..., assise à quelques pas en compagnie d'une jeune cousine qui, fort étourdiment, s'était écriée : Qu'est-ce qu'elle pourra donc lui donner, la chère comtesse, hein ? cousine. »

M^{me} X... se souvenait aussi, cette veille de Noël, du coup de tonnerre qui avait frappé cette ravissante femme, en plein bonheur, huit jours après leur rentrée à Paris.

Le comte de D... parcourant à cheval ses propriétés avait, un matin, entendu des cris aigus s'élever dans les airs ; galopant, aussitôt, vers l'endroit désigné par ce bruit, il vit, non sans effroi, une jeune fille qui se noyait dans la rivière, très profonde du côté du moulin. Descendant précipitamment de son cheval, le comte se dirigea vers l'eau, et tout habillé se jeta au milieu des plantes aquatiques et du tourbillon du

moulin ; il put, malgré toutes les entraves, ramener heureusement sur la berge l'enfant évanouie. Elle revint à la vie ; mais le comte de D... mourut en quarante-huit heures du refroidissement qu'il avait attrapé. La comtesse resta seule, sans] famille et désespérée.

Et M^{me} X... en était là de cette rêverie d'antan, qui devenait si lugubre, lorsque soudain la sonnette électrique retentit fortement, avec un son prolongé. Brusquement éveillée, M^{me} X... sursauta, et, prêtant l'oreille, elle entendit quelques pourparlers dans l'antichambre. Au lieu de son mari, ce fut le domestique qui entra, portant avec soin un paquet assez long, un peu volumineux, sur lequel une lettre, cachetée en noir, était posée. Elle était adressée au professeur X..., [en son domicile, à Paris.

Sur un signe de sa maîtresse, le domestique déposa lettre et paquet sur une console, et se retira. Quelques secondes se passèrent, pendant lesquelles les yeux de M^{me} X..., invinciblement attirés par l'objet en question, restaient obstinément fixés sur lui, avec une singulière persistance. Bientôt, elle se leva, se dirigea vers la console et légèrement, du bout du doigt, tâta le paquet en question ; puis, elle essaya de le soulever ; mais, chose curieuse, au lieu d'ouvrir la lettre, qui pouvait, très certainement, renseigner plus vite sa curiosité, M^{me} X... se contenta d'écarter la lettre, et, bien plus, l'emporta sur le bureau de son mari. Elle revint, alors, comme fascinée, vers le fameux paquet, qui semblait l'hypnotiser.

Enfin, glissant brusquement ses deux mains, large-

ment étendues, sous cet objet, M^{me} X... le prit, tout entier, mais pour le rejeter aussitôt, avec un vague effroi, sur la table, car elle se sentait envahir par un sentiment indéfinissable et tellement troublant qu'il lui aurait été impossible d'expliquer, à qui que ce soit, ce qu'elle éprouvait, et qui, disons le mot, ressemblait pas mal à la peur.

Oui, ce paquet lui inspirait positivement de la terreur, et la preuve, c'est qu'une troisième fois, la curieuse revint à ce mystérieux envoi, et qu'au lieu d'enlever les ficelles, de nouveau et du bout des doigts de la main droite, seulement, elle toucha, une fois encore, l'objet qui céda, peu à peu, sous la pression de plus en plus énergique de M^{me} X... Il lui sembla, alors que ce quelque chose était mou, très mou, élastique et froid, et avec une répugnance visible, une espèce de dégoût, M^{me} X... décidément sortit de la pièce où elle se trouvait, et ferma la porte, non sans un léger frisson.

Huit heures sonnaient, et M. X... venait de rentrer. Toujours souriant comme lorsqu'il revient dans son intérieur, qu'il aime beaucoup :

« Qu'as-tu donc, ma chère ? demanda-t-il à sa femme. Tu sembles préoccupée, inquiète ? »

— Certainement, répond M^{me} X... j'étais tourmentée de toi, et puis... c'est ce paquet qu'on vient d'apporter. »

Et, tout en causant, M^{me} X..., amena son mari devant la console :

« Tiens, regarde, lui dit-elle, mais en s'éloignant

prudemment, tiens, c'est ce paquet ; eh bien ! je n'ai pas osé l'ouvrir.

— Il te fait donc peur ? » répond en riant le savant.

Et aussitôt il le prend dans ses mains, et se met en mesure de le déficeler. Mais il semble, comme sa femme, subir une sensation désagréable ; il devient nerveux, et paraît mal à l'aise.

« Si tu l'ouvrais, répète M^{me} X... inutilement.

— Après le dîner, dit-il, si tu veux.

— Ah ! s'empresse de dire la maîtresse du logis, qui est absolument obsédée par cet envoi, il y a une lettre. »

Et, courant au plus vite au cabinet de travail, elle apporte la missive à son mari.

M. X... l'examine avec attention, puis il l'ouvre vivement, et lit, avec stupéfaction, les lignes suivantes :

« Cher Maître,

« J'accomplis, ici, le vœu d'une morte, qui vous a étrangement aimé. Elle m'a fait jurer de vous faire parvenir, le lendemain de sa mort, la peau des belles épaules que vous avez si fort admirées, le soir « des adieux », a-t-elle dit, et son désir est que vous fassiez relier, dans cette peau, le premier exemplaire du premier ouvrage de vous, qui sera publié après sa mort.

« Je vous transmets, cher Maître, cette relique, comme j'ai juré de le faire, et je vous prie d'agréer, etc.

« Docteur V... »

A la lecture de ces lignes, une émotion profonde s'empara de M. X..., et des larmes silencieuses cou-

lèrent lentement de ses yeux ; mais lorsque, le lendemain, il voulut, sans l'avoir ouvert, faire porter à un relieur de ses amis le funèbre cadeau, qui devait, sous son art, prendre la forme désirée, le paquet avait disparu.

Quelques mois après, à la date même de la soirée « des adieux », M. X... trouva, un matin, dans sa riche bibliothèque, un joyau unique et précieux : c'était un bel in-octavo, finement relié en peau blanche, avec filets dentelés, et dont la tranche, bleu ciel, était parsemée d'étoiles d'or. Ce livre était le dernier publié par M. X..., depuis la mort de la comtesse, et la peau humaine, admirablement travaillée, le recouvrait entièrement.

Le livre est toujours là, inaltéré, inaltérable, tandis que très certainement le corps de la morte est, depuis longtemps, retourné aux éléments.

Le vœu de la défunte était accompli : la dévouée compagne du savant avait déposé pieusement elle-même, dans la Bibliothèque de son mari, ce souvenir étrange et touchant, comprenant, une fois de plus, que la femme d'un homme célèbre doit admettre, sans jalousie, l'admiration parfois passionnée des autres femmes, qui n'est, en définitive, qu'un juste hommage rendu à la gloire de l'être qui a voué sa vie au progrès de l'humanité.

M^{me} CAMILLE FLAMMARION (1).

(1) Cette curieuse histoire est extraite, avec l'autorisation toute particulière de l'auteur, d'un excellent périodique : *l'Union de la Haute-Marne*.

LA HOUILLE

*Voici, par un jour de grésil
Que décembre teignait de rouille,
Ce que, vivante sur son gril,
Me chanta tristement la Houille.*

— « *Je suis la terrible Forêt,
« La noire Silva souterraine,
« Qu'un inexorable décret
« Sous le sol ténébreux enchaîne.*

« *Je suis le Bois enseveli
« Dans l'argile ou la roche dure,
« Tordant au tréfonds de l'oubli
« Mes mornes rameaux sans verdure.*

« *J'ai pleuré souvent mes oiseaux,
« Et je pleure encor mes nuages ;
« Je voudrais voir quelques roseaux
« Parmi mes obscurs paysages.*

« *Je possédais aussi des fleurs
« Avant le déluge, et des mousses ;
« La pluie avivait mes pâleurs,
« Et le soleil, mes teintes rouses.*

« *Mais des désastres surhumains
« Me précipitèrent au gouffre ;
« Et, comme fleurs, sur nos chemins,
« Je n'ai plus que des fleurs de soufre.*

- « *Qu'est devenu le midi fou ?...*
 « *C'est l'éternel minuit qui sonne !*
 « *L'haleine atroce du grisou*
 « *Remplace la brise d'automne.*
- « *L'ennui fantastique et géant*
 « *Berce une atmosphère énervante :*
 « *C'est, dans l'empire du Néant,*
 « *Le domaine de l'Épouvante :*
- « *Mais, comme j'ai bu du soleil*
 « *Au temps de mes primes années,*
 « *Comme je garde en mon sommeil*
 « *D'antiques lumières fanées,*
- « *Vous venez, durs conquistadors,*
 « *Ravir la flamme de ma veine :*
 « *Les pins défunts, les cèdres morts,*
 « *Et le noir cadavre du chêne.*
- « *Se sevrant de lumière et d'air*
 « *Pour boire mes lourdes ténèbres,*
 « *Des esclaves dans mon enfer*
 « *Descendent, bûcherons funèbres.*
- « *Moi, je les garde sur mon flanc.*
 « *Dans mes larges bras de momie ;*
 « *Je hume et digère le sang*
 « *De cette humanité blêmie.*
- « *Parfois, un soir, — c'est soir toujours*
 « *Dans mes clairières, ces noirières, —*
 « *Le grisou soufflé aux carrefours,*
 « *Et les couche sur mes ornières.*

« Parfois — pauvres êtres pâlis
« Sous mes baisers d'amour sans terme, —
« Je m'ouvre et les ensevelis
« Dans mon ventre qui se referme.
« J'ai moissonné mes moissonneurs,
« Os et nerfs, tête et cœur et foie !...
« C'est donc bien le sang des mineurs
« Qui fait que ton âtre rougeoie.
« Ta cheminée est un cercueil
« Où se tord quelque humaine gangue ;
« Et chaque étincelle est un œil,
« Et toute flamme est une langue.
« Les visages exaspérés
« De tant de revenants fantasques
« Jettent sur les tisons dorés
« Les tiédeurs fauves de leurs masques.
« Et, triturée en mes caveaux,
« C'est cette humaine chair glacée
« Qui chasse l'hiver des cerveaux,
« Et vient réchauffer ta pensée... »

Ainsi, par un jour de grésil
Que décembre teignait de rouille,
Chanta, vivante sur son gril,
La Forêt fossile, la Houille.

Et je songeais aux gnômes noirs
Qui descendent loin des solstices,
Afin que Paris, tous les soirs,
Danse sous des soleils factices.

EMILE GOUDEAU.

VISIONS MYSTIQUES

LA MADONE

Sonnet

*L'église resplendit sous l'ogive gothique
Des vitraux enflammés par un rayon du soir.
Les saints transfigurés ont un regard mystique,
Et la prière monte aux sources de l'espoir.*

*Une vierge naïve au sourire hébraïque
Respire les parfums flottants d'un encensoir.
Je ne sais quoi d'humain, en leur candeur biblique,
Donne à ses yeux d'azur un magique pouvoir.*

*Comme perdu dans la splendeur d'un rêve étrange.
Un prêtre est là debout qui contemple cet ange.
Un long soupir échappe à ses lèvres en feu.*

*Et tombant à genoux aux pieds de la madone
Le prêtre croit prier... Que Jésus lui pardonne!
C'est la femme qu'il aime en la mère de Dieu!*

IVAN DIETSCHINE.

JÉRICHO

*Sept Lévites portaient l'Arche de l'Alliance,
Ecrin d'or renfermant les lois du Sinaï;
D'une sainte terreur Israël envahi,
Durant sept jours entiers la suivit en silence.*

Les cinnors chantaient seuls de distance en distance.

Alors Josué prie : « O grand Adonäi

Qui nous tiras d'Égypte et n'as jamais trahi

Ton peuple élu, fais voir l'effet de ta puissance ! »

Soudain, de toutes parts, retentissent dans l'air

Les trompettes d'airain au son vibrant et clair,

Et contre Jéricho monte un cri de victoire !

Mais, aussitôt, la crainte arrêtant ses hourras,

Le peuple de Dieu voit, pouvant à peine croire...

Les murailles crouler au son des assoras !

IVAN DIETSCHINE.

LE MAL D'AMOUR

(Suite et fin)

Alors il revenait lentement à sa baraque, se retournant cent fois, attristé que la forêt touffue lui cachât le nid de sa bien-aimée. Sur l'autre versant du vallon, il retrouvait son jardinet et sa maison nue, mais les fleurs et les fruits pourrissaient sans qu'il y songeât, et la maison avait une triste odeur de froideur et d'abandon qui le faisait frissonner.

Et il avait détruit toutes les reliques qui auraient pu détourner sa pensée de Jeanne, il avait foulé aux pieds ces chers brimborions et ces billets naïfs où restaient pourtant quelques parcelles de son cœur; il avait relé-

gué au fond d'une malle, sous les hardes de rebut, son père, sa mère, toute sa famille, dans cette colère sauvage de destruction et de douleur étrange, pleine de folle fureur et pleine de douceur tendre. Il n'avait gardé qu'une ébauche fort imparfaite du portrait de Jeanne, ébauche qu'il avait crayonnée de souvenir et qu'il avait placée bien en vue, sur le mur de sa chambre, de façon qu'en se levant, son premier regard fût pour elle, et qu'en se couchant il la regardât encore. Et souvent au matin, dans la douce somnolence du réveil doux, il avait devant les yeux Jeanne qui le regardait dans sa couche, et qui paraissait sourire lorsqu'il se sentait dispos, et qui paraissait pleurer quand il était triste.

Puis, il se levait et se vêtit. De la fenêtre, par delà la combe où noircissait le bois touffu, il apercevait dans le lointain la coquette maison de Jeanne, et la châtaigneraie, et le chemin qui descendait sur l'arête vive dans le fond gris de l'horizon.

Lentement, il se sentait malade, ses forces décroissaient, il était rongé par ce tourment atroce et voluptueux qui brisait toutes ses facultés de penser et d'agir. Il se laissait lentement expirer, terrassé par son amour, il était heureux de trépasser pour elle et songeait avec délices que lorsqu'elle apprendrait sa mort, elle serait capable de le regretter. Et il bâtissait des rêves d'une bizarre jouissance, dans son cerveau malade qui devenait trouble. Il la voyait riante, heureuse, fière, entendant brusquement parler d'un misérable, mort de sa cruauté, et il riait d'avance de l'effet produit. Il songeait que, dans un jour de joie,

de bonheur, alors qu'elle aurait le cœur en fête, cet effet serait plus grand. Et il ricanait hideusement en crispant les poings.

Pourquoi lui souhaitait-il cette âpre surprise? D'abord parce qu'il mourait d'amour pour elle, et ensuite parce qu'il était jaloux. Oui, jaloux. Il était certain d'avoir un rival préféré. Ne la voyait-il pas chaque soir errer d'un air inquiet, cherchant quelqu'un du regard, et souriant d'un sourire indéfinissable et navrant. Elle aimait un homme, il l'aurait juré; il lui semblait même qu'elle devait en être folle, et Jacques rugissait de ne savoir quel était ce monstre qui lui avait ravi le cœur de Jeanne ! Il aurait voulu quelqu'un à terrasser. O hideuse hypocrisie ! A son attachement si plein de patience, elle avait opposé sa maternité. Et la malingre petite fillette, condamnée par tout le monde, respirait ses dernières gorgées d'air, pendant que la mère s'affolait d'amour loin d'elle, et que Jacques se tordait obscurément dans sa souffrance et dans sa rage...

III

Lorsque Jacques n'eut plus la force de traverser la forêt pour venir guetter Jeanne, il passa de longues heures à la fenêtre de sa chambre, les yeux rivés sur la châtaigneraie qui se profilait au loin sur la croupe de la colline. Les premières fois, il n'eut pas la satisfaction amère d'entrevoir sa bien-aimée, la distance était grande et les arbres de toute essence s'entremê-

laient partout. Mais peu à peu ses yeux prirent une fixité fiévreuse, et la toute-puissance de sa volonté s'étant concentrée là, il parvint à voir, le malheureux, et à s'abreuver de ce douloureux contentement.

Jeanne errait chaque soir, au coucher du soleil, là-bas, et l'horizon rougi nimbait d'or ses cheveux, s blonds et si fins, qu'on eût dit des fils de la vierge. Jacques la devinait plutôt qu'il ne la voyait, les battements douloureux de son cœur le guidaient mieux que son regard appauvri. Lorsqu'il était couché, pâle et débile, il sentait approcher l'heure de l'apparition, son âme voyait pour lui ; alors les couleurs revenaient un instant sur ses joues et son sang se reprenait à courir jeune et vif. Et pourtant ! c'était un âcre poison que ce plaisir atroce dont il s'abreuvait ainsi goutte à goutte un âcre poison qui lui enlevait toutes les forces, mais lui en laissait cependant assez pour revenir chaque jour tremper les lèvres à la coupe fatale...

Certain soir le ciel fondit en eau, l'automne était proche, et déjà les noirs aquilons emportaient les es-saims éperdus des feuilles mortes. Jeanne ne vint pas. Le lendemain, Jacques attendit en vain, grelottant à la fenêtre ouverte de sa chambre. Il faisait un temps clair, rafraîchi par une brise vive. Jeanne ne vint pas. Jacques pensa que le froid la retenait au logis, et sa douleur s'aigrit de ne pas l'apercevoir, se calma de ne pas la savoir au bras d'un autre. C'est encore en vain que son œil enfiévré l'attendit huit jours durant : elle ne revint pas.

Alors il ne quitta plus le lit ; un mois s'écoula doucement. Son esprit s'emplit d'une étonnante quiétude.

L'affaiblissement de son être était si grand que l'esprit seul vivant avait perdu tout souvenir du pauvre être débile qui l'enchaînait à la terre. Les rêves infinis le hantèrent, la douleur en lui se fit joie, et ce qui était mauvais devint bon... On était au printemps, les arbres verdissaient, les cœurs battaient sous le renouveau de la nature et de l'amour. Jeanne était tendre pour Jacques, elle lui avait avoué qu'elle l'aimait, il s'était grisé de cet aveu, et, tous deux, elle et lui, ils allaient enlacés dans les sentiers parfumés, ivres d'amour et de jeunesse. Leurs baisers étaient si doux, si doux, qu'on eût dit une tendre musique sucrée, ou un baume pour les douleurs. Leurs lèvres constamment unies ne pouvaient plus se séparer, tant était intime l'union de leurs âmes et de leurs deux êtres... Et Jacques rêvait de cela dans sa couche froide, ne voyant sur le mur blanc que Jeanne qui lui souriait.

Un autre jour, le ciel devint noir comme de l'encre, et un orage épouvantable se déchaîna sur le vallon ; la grêle tomba en abondance. Et, en regardant les petits grêlons blancs qui rebondissaient sur les vitres, le rêve de Jacques devint noir ; mais, si ce songe était triste, il était riant aussi. L'enfant de Jeanne était mort ce jour-là. Dans la chambrette claire où la morte dormait, se pressaient les parents, les amis, le curé vénérable en cheveux blancs. Cependant, parmi tous ces gens-là, il ne reconnaissait personne, il manquait quelqu'un, c'était Jeanne. Elle ne se trouvait pas là, au lit de mort de sa fille. Pourquoi ? Elle ne regrettait pas cette enfant, qui l'importunait depuis si longtemps, dans son attachement faible à la vie ? Et si

elle ne regrettait pas son enfant, ils pourraient être heureux, et tranquilles ! Ils loueraient une charmante petite maison dans le bois, et là aucun spectre ne viendrait se dresser entre eux. Quel songe ineffable et berceur !

Le lendemain, son cœur le transporta sur la route qui descendait la croupe du coteau. Un long cortège défilait pas à pas. Les enfants de chœur en surplis empesés, le prêtre vénérable dans son étole blanche et les cierges minces dont la flamme tremblotait sous la brise, le cercueil couvert d'un drap blanc à franges d'argent : il vit tout cela. Derrière, venaient les parents, les amis ; mais il chercha en vain : Jeanne n'y était pas. Le cortège s'égrenait lentement sur le chemin plat, entre les haies dépouillées ; lorsqu'il passa dans la châtaigneraie, Jacques encore chercha Jeanne : toujours elle n'y était pas. Alors il quitta le cortège et revint à la maison ; tout était vide et froid, il parcourut toutes les chambres, mais il ne trouva pas Jeanne.

..... Brusquement il ressentit une grande douleur dans la poitrine, et, sans qu'il pût se rendre compte de ce qui venait de se passer en lui, sa douleur s'effaça devant une grande joie, comme un éclair : il avait devant les yeux Jeanne qui lui souriait ; puis il perdit souvenir de sa promenade funèbre. Il prenait sa bien-aimée par la taille, et l'emmenait dans son cœur, où elle résidait toujours. Bien d'autres instants de bonheur furent leur partage. Et Jeanne avait fait de doux aveux à Jacques. Elle lui avait dit qu'elle l'avait toujours adoré, mais que le souvenir de ses devoirs de mère l'avait toujours obligée de se montrer cruelle. Et

elle serait toute à lui maintenant que l'enfant était partie. C'était Jacques qu'elle aimait à en perdre l'esprit, c'était lui qu'elle cherchait toujours des yeux dans ses promenades solitaires, et elle lui disait que, si elle ne l'avait pas revu, elle en serait morte, bien sûr ! Car elle n'était pas assez forte pour résister au mal d'amour ! Et il la croyait, le malheureux, et il s'enivrait de plus en plus de ce poison perfide qui l'engourdisait et le charmait.....

IV

Quelque temps après, il put se lever et sortir. Sous l'inspiration de sa vie immatérielle, ses forces revenaient peu à peu. Quel plaisir pour lui lorsqu'il put de nouveau, du bord de sa fenêtre, contempler au loin le chemin qui descendait sur la croupe du coteau, et lorsqu'il vit la silhouette de Jeanne passer dans la châtaigneraie assombrie. Cette silhouette avait quelque chose de vaporeux et de fuyant, au milieu de ces arbres dépouillés, au-dessus de cette forêt dans le vallon, où soufflait le vent d'hiver en arrachant les dernières feuilles. Mais Jacques ressentait une si intense joie qu'il ne s'aperçut pas de la mélancolie et de la tristesse régnant partout.

Plusieurs jours de suite, il revit l'ombre de Jeanne sur l'horizon gris, mais sans doute ses yeux s'affaiblissaient, tandis que la santé lui revenait, car la silhouette de la bien-aimée s'estompait de plus en

plus terne et confuse. Elle semblait regarder du côté de Jacques. Il arriva qu'il ne la vit plus ; il avait beau sonder la châtaigneraie déserte. Avec la perception réelle des choses, sa vue idéale s'était effacée. Alors il n'eut plus qu'une hâte, plus qu'un désir, celui d'aller retrouver Jeanne ; elle l'accueillerait, puisque l'enfant était morte. D'ailleurs, il avait vécu ses songes, et il lui semblait qu'il presserait son idole sur son cœur, comme après une courte séparation, et qu'il retrouverait sur les lèvres de la bien-aimée la saveur que ses lèvres y avaient laissée la veille.

Il traversa comme avant les sentiers perdus de la forêt, qu'il connaissait si bien, mais plus comme un honteux. Il marchait fièrement, inondé d'espoir et d'amour. Il froissait du pied les herbes sèches et les brindilles brisées, il traversait ce spectacle désolé qui, chaque hiver, le glaçait d'effroi, et il n'apercevait rien de tout cela. Pour lui, les oiseaux chantaient dans des nids et la nature avait revêtu son plus beau manteau. Il revit la châtaigneraie, et machinalement chercha des yeux : Jeanne n'y était pas. Il ne s'en étonna aucunement. Il arpenta fiévreusement le chemin qui conduisait à la maison, ouvrit la grille du jardin et entra sans avoir rencontré âme qui vive. C'est seulement au seuil de la chambre de l'amante qu'il s'arrêta, tressaillant soudain. Puis, résolument il entra.

O l'horrible étrangeté de la vie et du rêve ! Sombre et furieux mélange de ce qu'il y a de plus vil et de tout ce que nous avons de plus haut ! Jacques, étant entré, pâlit soudainement, pétrifié. Là, devant ses yeux, l'enfant de Jeanne, la fillette condamnée à la mort, jouait

sur le tapis, folle et insoucieuse, les joues brillantes des couleurs de la santé. Dans un effort surhumain, Jacques fit un pas en avant, et d'une voix étranglée demanda :

— Et ta maman, où est-elle ?

La fillette, étonnée, resta un moment silencieuse, puis du ton doux et triste des enfants qui vont pleurer, elle répondit :

— Maman, on l'a emportée, un jour qu'il pleuvait bien fort, parce qu'elle ne voulait pas se réveiller.

Jacques ressentit comme un coup de marteau sur le crâne, et quelque chose se déchira dans sa tête. Il s'enfuit alors, et sans pleurer, sans même se sentir attristé, comme lorsqu'on songe à un fait très ordinaire, il murmura :

— Elle m'avait bien dit qu'elle mourrait si elle ne me revoyait plus. C'est moi qui l'ai tuée.

Et il fut rempli d'un terrible et suprême orgueil, à la pensée qu'elle ne pourrait être à aucun autre, et qu'elle était morte d'amour pour lui...

(Fin.)

LÉON RIOTOR.

LE NOTAIRE PENDU

(Suite)

Le vieillard à la grande robe noire descendit lentement les degrés.

Il tenait toujours la coupe d'or et le couteau à manche d'ébène.

Sur le front de l'homme bâillonné, il répandit une partie du liquide contenu dans la coupe d'or et je l'entendis qui murmurait : « *Adès ! Adès ! Adès !* » Et il leva son grand couteau...

— Par le sabre de mon père ! je voudrais bien être dans mon lit à Castellamare.

— Fantaisie d'autant plus facile à satisfaire, chez Ignazio, que tu n'as jamais quitté ton lit. Tu peux le constater toi-même.

En effet, bien loin, au-dessous de moi, je me vis, moi, le petit Ignazio, la tête appuyée sur une main, le genou relevé, immobile et plongé dans un sommeil lourd. La lampe s'était éteinte, le drap avait été jeté de côté et le livre au pied du lit.

Autour de mon visage les moustiques bourdonnaient.

— Explique-moi... commençai-je.

— Comprends donc, interrompit Masaniello qui plaignait avec moi au-dessus de la chambre, comprends donc que cette masse de chair inerte, ce n'est pas toi tout entier. Tout au plus te fournit-elle un prétexte pour vivre quelque temps sur terre. Tu as voulu voir comme voient les Esprits. J'ai dû dégager la partie la plus subtile de ton essence pour te faire monter dans la lumière. Tu as vu un lambeau du passé, veux-tu assister maintenant à une scène qui, pour nous, n'a pas encore de réalité matérielle ?

L'apparition venait de descendre. Elle se tenait de nouveau près du lit, tout au bord, la face touchant la mienne. Une idée bizarre surgit dans ma fantaisie. La petite Anglaise qui hantait mes rêves se mêlait à

toutes les préoccupations de ma vie enfantine ; cette frêle et gracieuse Nelly, ne la reverrais-je jamais quand elle aurait quitté Castellamare ?

— J'ai compris, dit Masaniello répondant à cette pensée qui, timidement ébauchée dans mon cerveau me causait une palpitation. J'ai compris. Regarde !

IV

• • • • •
• • • • •

J'entendis un souffle d'ouragan comme jamais n'émugissent nos rafales au bord de la Méditerranée. C'était un ronflement sourd, continu, puissant, à travers lequel perçait une note tantôt aiguë, tantôt plaintive, parfois modulée comme un rire.

J'étais au sommet d'un immense rocher noir, crevassé, glissant, tout craquelé par des crevasses que remplissaient de grosses herbes gluantes d'un vert sombre, si haut, si haut qu'entre la mer et moi s'étendait une couche de nuages bas et lourds comme si le roi eût été suspendu dans le ciel.

De temps à autre, par une éclaircie rapide, je voyais les vagues, montagnes soulevées avec colère, courir et se briser contre le rocher en le couvrant d'une longue bave blanche.

Au fond d'une anse étroite, tout à fait sous moi, car le rocher la surplombait, l'eau était noirâtre, sans agitation apparente, presque aussi calme que la surface d'un étang. Le vent, arrêté au passage, déchiré par les

obstacles, n'y arrivait que par minces poussées ; de petits bouillonnements, des remous subits, quelques flaques d'écume surgissant tout à coup, indiquaient des pointes de rochers sous-marins.

Cette tranquillité sinistrement moqueuse m'épouvanta plus que la fureur des grosses vagues.

« Qu'est-ce que cet endroit terrible ? me dis-je.

— *La baie des Trépassés* ».

En entendant ce nom lugubre prononcé par je ne sais qui avec un son de voix souterraine, un frisson de glace passa dans mes os.

Quelques hommes arrivaient, pieds nus, sur le rocher. Ils avaient des chapeaux à larges bords, de grands cheveux en queue de cheval ; et ils s'interpellaient les uns les autres dans une langue rude que je n'avais entendue nulle part. Ils montraient du doigt un point éloigné dans la haute mer, près d'une petite île que je voyais à l'horizon.

Au delà du sauvage écueil, l'océan semblait tranquille, et, par-dessus le vent, les nuages et les vagues, le soleil, un soleil plus pâle que le nôtre, éclairait toute la scène avec une sorte de gaieté railleuse.

Le point désigné par les hommes chevelus grossit rapidement. C'était une barque. Elle courut droit à la baie des Trépassés où elle heurta un écueil. En quelques instants je la vis se remplir d'eau, s'engouffrer et disparaître. Une angoisse inexprimable me déchira le cœur. Je voulus me précipiter au bas du rocher à l'endroit où la barque venait de s'abîmer. Pourquoi ? J'eusse vu périr mon propre père sans éprouver un si violent désespoir.

Quelque chose flotta : une forme de femme qui s'arrêta sur le rivage. Une brusque rafale, collant ses vêtements contre le corps, en dessina rapidement le contour ; pendant un instant une longue mèche blonde voltigea. Puis ce contour s'évanouit, se dissipa peu à peu comme une chose qui s'atténue avant de disparaître. La femme monta, monta, en se dissolvant toujours. Quand elle passa près de moi, je fis un effort désespéré pour appeler. Le souffle se heurtait contre mes amydales que je sentais gonflées et dures. Ce fut d'une voix rauque que je pus enfin crier : « Nelly, Nelly ! » à travers cette forme, au moment où elle s'élevait flottante au-dessus de ma tête ; j'avais cru apercevoir un regard, un sourire... Étaient-ils adressés à moi ? Je restai les bras tendus vers elle criant encore : « Nelly, Nelly ! » alors que, petit nuage bleu, elle se confondait au ciel avec les autres nuages.

.
Quand je revis Masaniello, il avait grandi et s'était rapproché encore plus de moi. Son œil brillait allumé par la passion, comme celui d'un homme vivant.

— Allons à Naples. Tu y verras les choses qui nous intéressent l'un et l'autre. C'est là que j'ai aimé, que j'ai haï, que j'ai souffert ; c'est là enfin que j'ai vécu en quelques jours plus que d'autres pendant de longues années.

Masaniello, avant de me faire assister à une vision, me posait la main sur l'œil, l'autre sur la jambe. Cette fois, le contact que, d'ailleurs, je ne sentais pas matériellement, se prolongea plus que tout à l'heure ?

— As-tu lu mon histoire ?

— Oui, avec un poignant intérêt, comme s'il se fût agi d'une personne qu'un lien quelconque attacherait à moi.

— Les histoires sont souvent menteuses, toujours incomplètes. Regarde.

.

V

Quelle chaleur épaisse et stagnante pesait sur la nature ! On se trouvait dans une étuve sous un couvercle de cuivre rouge. Des émanations fétides, opaques, sortaient du sol comme à l'approche de nos solfatares.

Un murmure bourdonnait confus dans l'atmosphère lourde.

Je traversai quelque rues de Naples. Elles me parurent plus étroites, irrégulières et fangeuses que je ne les connaissais. De vieilles maisons, hâves, lézardées, se penchaient, prêtes à tomber les unes sur les autres. Les balcons en saillie s'inclinaient pour rencontrer d'autres balcons accrochés en face. Ils ne laissaient plus voir, à travers d'étroites découpures, que le ciel en minces filets bleus.

Je retrouvai, comme de nos jours, des pastèques pendus aux fenêtres, des linges tendus sur les perches. Les vieilles femmes faisaient monter et descendre des paniers au bout de longues cordes.

Je revis aussi des marchands de fruits, de limo-

nade et de melons, au fond de leurs boutiques en forme de grandes chaires à baldaquin.

Au coin des rues, dans les niches, des lampions brûlaient devant quelque pieuse image. Partout des enseignes de barbiers saigneurs.

Les personnes que je rencontrai avaient un teint de nuance terreuse ; des visages de momie. Elles regardaient fixement comme avec des yeux en verre. Quand je passais près de ces gens-là, personne ne paraissait me voir. Ils portaient des vêtements de formes et de couleurs étranges, pareils à ceux que j'avais vus sur d'anciennes gravures.

En arrivant sur une place, je vis une grande foule rassemblée. Tous parlaient en faisant beaucoup de gestes.

Au milieu de cette place, suivi d'une foule qui hurlait, un cavalier passa dans un tourbillonnement.

Et tous de crier : « Le voilà ! A mort Masaniello ! A mort le traître ! »

Si rapide que ce cavalier me fût apparu, j'avais reconnu le magnifique manteau brodé d'or, la plaque de métal, l'épée qu'il brandissait, furieux, frappant à droite et à gauche. J'avais vu aussi son visage moucheté de taches livides.

La foule se rua derrière lui. Des soldats en corselet d'acier, le casque sur la tête, l'espingole contre l'épaule, défilèrent le long de la place.

Ce cri : « A mort le traître ! » éclata comme un rugissement qui s'étend de proche en proche pour aller mourir au loin. Cependant, le danseur, malgré sa violence, paraissait n'imprimer à l'air aucune

vibration. Les sons étaient sourds, comme voilés et amortis par quelque chose de mou.

Je remarquai un jeune homme habillé à la façon de nos lazzaroni : bonnet rouge, veste jetée sur l'épaule, caleçon court, jambes nues, grossière chemise ouverte découvrant toute la poitrine sur laquelle ballottait un scapulaire. Il attira mon attention. Dans sa petite face chétive, son geste nerveux et rapide, je crus me reconnaître moi-même tel que je me vois en me regardant dans une glace à la tombée de la nuit.

« Ignazio, lui disaient les camarades, conduis-nous. Tu le frapperas le premier.

« Oui, à toi l'honneur de lui arracher du corps son âme maudite ! »

Alors je perdis la notion de ma personnalité ; je n'étais plus le jeune Ignazio de Castellamare, spectateur d'une scène fantastique. Le petit lazzarone et moi ne faisons plus qu'un. Je cessai de le voir. J'avais pénétré en lui ; il avait pénétré en moi. Nous nous étions fondus l'un dans l'autre pour former un être unique, enflammé de jalousie, de haine, transporté par une rage féroce. Une monstrueuse fantaisie de meurtre s'était emparée de moi comme d'une bête qui a flairé le sang.

C'était un besoin de vengeance, un délire de massacre. Je serrais, d'une main convulsive, ma demi-pique espagnole, et les muscles de mon bras devenaient durs comme des branches de chêne.

Tout le monde me suivit.

« L'infâme s'est réfugié au couvent des Carmes. Venez ! » Une fusillade retentissait sur la petite place.

Nous arrivions trop tard, mais le cadavre était là, allongé en plein soleil. Les chiens rôdaient à l'entour, maigres, avides, faméliques, attendant que la foule se dispersât.

Je crus voir que ce cadavre remuait encore.

De la pointe de mon arme, je le frappai à la jambe, puis en plein visage, à plusieurs reprises, avec un acharnement stupide.

Et l'ignoble populace de crier derrière moi : « Vive Ignazio ! » Ensuite, à loisir, elle mutila le mort.

Appuyé au parapet d'un pont, je regardais l'eau d'un égout couler, noire, avec des flaques luisantes à la surface, charriant des immondices entre deux murs très rapprochés et s'engouffrer sous une voûte obscure. Des odeurs montaient par bouffées, nauséabondes, écœurantes. L'eau qui coulait lentement eut un remous. Elle s'agita. Une chose informe, verdâtre, voulait monter à la surface. Qu'est-ce que cela ? Une touffe d'herbes ?... Non, une chevelure humaine toute souillée d'herbages gluants...

... Une tête ?... Une face d'homme se dressa sur l'eau noire...

— « Oh ! Masaniello ! Masaniello ! par pitié, au nom de la très sainte madone, cache cet œil ! »

(A suivre.)

R. DE MARICOURT.



BIBLIOGRAPHIE

VURGEY.— *Trois adaptations du Microcosme : l'Ame, les Sept Principes de l'Homme, et Dieu, avec une préface de Papus.* Brochure petit in-8° de 77 pages, illustrée de schémas pancaculaires (Paris, Chamuel, 1892).

Le Groupe indépendant d'Études ésotériques fondé à Paris par Papus et ses amis ouvrait naguère un concours, auquel un certain nombre d'écrivains distingués ont eu à cœur de prendre part. Plusieurs d'entre les thèses présentées à cette occasion parurent remarquables à des titres divers ; mais la Commission d'Enseignement n'hésita pas à mettre au premier rang le mémoire de M. Vurgey, délégué général du Groupe pour la Belgique.

Si la Commission éprouve un regret, c'est de n'avoir pu offrir à M. Vurgey une plus haute marque de son estime.

Cette mince plaquette révèle en effet un occultiste éminent. Bien des volumes très massifs d'aspect et très prétentieux d'allure renferment infiniment moins de substance assimilable à la pensée, que n'en offrent ces quelques pages de M. Vurgey. Le lecteur, désorienté de prime abord, tant par la métaphysique abrupte des aperçus que par la concision draconienne du langage, ne tarde guère à éprouver un âpre et intense plaisir à s'assimiler cette nourriture intellectuelle un peu forte, mais dont il savoure bientôt la substantifique moëlle.

Tenter l'analyse d'une brochure où les idées, comprimées à l'excès, débordent les vocables, serait folie. Notons seulement, après notre ami Papus, que M. Vurgey possède et manie avec une rare précision l'Analogie, cette méthode propre des sciences dites occultes. Partant de ce syllogisme : — *Les anciens Sages ne se payaient point de phraséologie vague ni d'à peu près ; or les anciens Sages ont dit de l'homme qu'il est un Microcosme ou petit monde ; donc il y a, entre l'Homme et le Macrocosme ou grand monde, toute une série de similitudes, ou tout au moins de correspondances parfaitement rigoureuses*, — la méthode analogique lui a permis d'inférer a priori une multitude de rapports ésotériques d'une justesse frappante et d'une ingénieuse nouveauté.

Mais ce qui donne un intérêt exceptionnel à la thèse de M. Vurgey, c'est l'inflexible rigueur de déduction qui en domine et en maîtrise l'agencement. Tant d'idées mâles et neuves, mises en valeur par leur groupement synthétique, se revêtent d'un style excellent, sobre, ferme et nerveux. L'auteur réussit presque constamment à traduire les hauts arcanes de l'Ésotérisme dans le pur langage scientifique des modernes. Enfin (effort méritoire entre tous), il fait paraître dans l'étude et la classification des facultés humaines un souci constant des localisations physiologiques, — ce que bien peu d'occultistes avaient osé jusqu'ici (1).

(1) Lire à ce propos l'intéressante préface de Papus. Voir notamment ce qu'il dit d'un magiste génial et peu connu, le Dr Malfatti de Montereaggio.

La brochure des *Trois adaptations* vaut d'être méditée : par l'ésotérisme qui s'en dégage, elle a de quoi passionner les adeptes de la pensée mystique ; elle devrait intéresser aussi les savants, dont l'auteur emprunte si à propos le langage technique et concis. Ainsi l'a voulu M. Vurgey, afin que fussent réconciliées en son œuvre les deux Sœurs ennemies qui se disputèrent de tous temps le sceptre de la pensée humaine : la Mystique illuminée et la Science expérimentale, positive, — deux belles rivales, dont les chevaliers respectifs se persiflèrent trop souvent ou se maudirent à l'envi, sans même chercher à se comprendre.

S. DE G.

(D. S. E.)

ÉTUDES SOCIALES

La Conquête du Pain, par PIERRE KROPOTKINE. Paris, Tresse et Stock, éditeurs, 1892.

Pierre Kropotkine, ce prince russe qui, vous le savez, a jeté son blason aux orties, semble appliquer sa théorie de l'anarchie à la composition de ses ouvrages. Ses livres sont, à proprement parler, des *fédérations* de chapitres ; le dernier, en particulier, est bien « un libre groupement » d'articles de journaux ou de revues autour du drapeau rouge de la couverture avec ces mots : *La Conquête du Pain*.

L'analyse d'un tel ouvrage n'est pas facile ; paraphraser le titre, déployer le drapeau rouge serait laisser dans l'ombre tous les détails essentiels ; d'autre part, *interviewer* individuellement les quinze cha-

pitres dont il se compose serait noyer dans les détails l'idée qui les a groupés. Il en est de ce livre comme du drame musical moderne où l'impression se dégage de la fédération des accords ; les airs que l'on retient et que l'on colporte y sont rares. Nous allons essayer d'en mettre en relief le *leit-motiv*.

La révolution future, dit Kropotkine, sera économique ou elle ne sera pas. Le travailleur ne doit plus mettre, comme en 1848, « trois mois de misère » au service de politiciens qui, après s'être donné du galon, discuteraient encore gravement sur l'épuration de l'administration ou la séparation de l'Église et de l'État, tandis que le pain manquerait dans les faubourgs. Du pain, il faut du pain à la Révolution ! (chap. v, *les Denrées*). Ce qu'il faut revendiquer, ce n'est pas le droit de suffrage, même pas le droit au travail, c'est le *droit à l'aisance*, c'est la satisfaction des besoins essentiels : l'aliment, le vêtement et le logement. Ce qu'il faut conquérir, ce n'est pas le pouvoir politique, c'est le *moyen de production*. Pourquoi et comment ?

Pourquoi ? Parce que la force productrice de l'humanité est le fruit du travail collectif de nos ancêtres et qu'à ce titre elle appartient à la collectivité (chap. 1^{er}, *Nos Richesses*). Parce que cette force productrice, détenue par des individualités égoïstes, est mal employée et qu'aujourd'hui elle est forcée de se modérer pour éviter l'encombrement des marchés, alors qu'il y a des milliers d'individus qui manquent du nécessaire (chap. II, *l'Aisance pour tous*).

Comment ? Par l'expropriation de tous les moyens de production sans exception, propriétés financières,

industrielles et foncières, par la mise en commun de toutes les richesses sociales et par l'organisation anarchiste du travail, enfin affranchi, conformément à sa fin évolutive, de la tutelle de l'État (chap. III et IV, *Communisme anarchiste et Expropriation*).

Or sait-on quelle somme de travail un homme valide devrait fournir, d'après les calculs de Kropotkine (chap. VIII, *Voies et moyens*) pour satisfaire ses besoins essentiels de nourriture, de vêtement et de logement ? Cinq heures par jour de vingt à quarante ans. Comment alors parler de paresse dans un tel régime (chap. XII, *Objections*) ? Le travail y devient agréable parce qu'il est intelligent (chap. X, *Travail agréable*), parce qu'il est affranchi de la division du travail qui abrutit l'ouvrier et lui enlève toute initiative (chap. XIII, *Division du travail*). Les besoins de luxe eux-mêmes y trouvent leurs satisfactions, grâce à la *libre entente* qui multiplie les associations d'art. Chacun fait, suivant ses goûts ou ses désirs, l'hommage de ses demi-journées de loisirs à l'association de son choix, qui lui donne en échange ce qu'il veut. C'est ainsi que Kropotkine nous apprend que l'individu qui voudra posséder un piano à queue n'aura qu'à entrer dans l'association des fabricants d'instruments de musique et à lui consacrer une partie de ses demi-journées de loisirs (chap. IX et XI, *Besoin de luxe et libre entente*). Ce procédé lui paraît d'ailleurs bien plus rationnel que l'échange au moyen des bons de travail des collectivistes, bons de huit heures divisibles. Comprend-on qu'on aille acheter pour une heure de viande, pour dix minutes d'allumettes ou cinq minutes de savon.

(chap. XIII, *Salaires collectivistes*) ! Ces collectivistes ! Que d'erreurs ne commettent-ils pas ! Ils établissent une hiérarchie dans le travail, ils distinguent le travail simple du travail complexe ou qualifié, le travail du manoeuvre du travail de l'ingénieur, et leur attribuent des rémunérations différentes ; ils demandent à l'État d'organiser la production ! « Mais établir cette distinction, c'est maintenir toutes les inégalités de la Société actuelle ; c'est tracer d'avance une démarcation entre les travailleurs et ceux qui prétendent les gouverner. » Tous les travailleurs sont égaux devant le besoin ! « Il faut placer le *besoin* au-dessus des *Œuvres* et reconnaître le droit à la vie d'abord, à l'aisance ensuite pour tous ceux qui prendront une certaine part à la production », — production anarchique bien entendu, c'est-à-dire libre de toute intervention de l'État.

Lorsque nous aurons parlé du quinzième et dernier chapitre (*l'Agriculture*), — où Kropotkine établit qu'il suffira « de vingt-cinq journées de cinq heures, simple affaire de s'amuser un peu dans les champs, pour avoir ces trois produits principaux : pain, viande et lait, — ces trois produits qui, après le logement, font la préoccupation principale quotidienne des neuf dixièmes de l'Humanité », — lorsque nous aurons cité son intéressante exposition de la culture intensive et des merveilleux résultats du « potager sous verre », nous aurons terminé la rapide esquisse de ce livre curieux : *la Conquête du Pain*.

Allons-nous entreprendre la critique d'une œuvre si complexe et méritant mieux en somme que quelques coups de plume dogmatiques ? Nous ne l'oserions, si

la logique implacable de l'auteur, qui lui fait appliquer rigoureusement la même méthode à toutes les questions qu'il aborde, ne nous permettait de le résumer en une objection unique. — Qu'il s'agisse d'un phénomène de production, de répartition ou de consommation, Kropotkine n'envisage que l'élément inférieur, matériel et lui subordonne tous les autres. Dans la production, le travail physique de l'ouvrier domine le travail moral de l'entrepreneur et du patron, le travail intellectuel de l'inventeur et du capitaliste : c'est l'ouvrier, le manoeuvre qui crée la richesse. Dans la répartition, le besoin, nous l'avons vu, domine l'œuvre et la faculté mise en jeu ; dans la consommation, le besoin physique domine les autres. Si l'on passe de l'économie à la politique, l'individu seul existe, l'État doit disparaître ; l'ordre résultera du libre groupement des travailleurs : en morale l'*habitude sociable*, fruit du libre jeu des *intérêts*, suffira seule au règne de la justice.

Que devient la société avec un pareil système ? Nous sommes obligés de proclamer bien haut, d'autant plus haut que la justesse de bien des critiques livre la raison du lecteur au charme d'une utopie généreuse que l'on sent inspirée par une franche sympathie pour tous les déshérités et les victimes de l'état social actuel, nous devons proclamer, disons-nous, qu'avec un pareil système la société devient un organisme où l'activité vitale est réduite pour ainsi dire à la fonction de nutrition et retombe au rang des mollusques. Tout le monde sait qu'un des caractères essentiels de l'évolution des êtres est la spécialisation progressive des fonctions de circulation

et de relation ; or nous doutons que M. Kropotkine refuse au règne hominal les derniers progrès de la nature. Alors pourquoi veut-il supprimer dans la société les éléments de relation et de circulation, le cerveau et le cœur, au profit d'une colossale nutrition et d'un monstrueux appareil digestif ? N'est-ce pas Auguste Comte qui a dit :

« Il est aussi contradictoire de concevoir une société sans gouvernement que de concevoir un homme sans cerveau » ?

L'auteur commet là, en somme, l'erreur commune à tous les faiseurs de système ; il essaie de réaliser l'unité sociale par l'*unification* des modalités fonctionnelles au profit de l'une d'elles ; or l'unité ne peut être réalisée que par la *synthèse* de ces modalités coessentielles, irréductibles, dont les constantes modifications de rapports par intégration, désintégration et ségrégation concomitantes, comme dirait Herbert Spencer, constituent l'harmonie de l'entité organique intégrale.

JULIEN LEJAY.



GRUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

CONFÉRENCES AU QUARTIER GÉNÉRAL. — Les conférences de quinzaine du vendredi se poursuivent au Quartier Général avec un succès croissant. Après Emile Goudeau, Emile Michelet, Bureau, etc., c'est un oriental très érudit et pétillant d'esprit, le cheik Abou-Naddara, qui a fait deux improvisations sur la philosophie orientale et la Femme en Orient, improvisations couvertes d'applaudissements par nos auditeurs. Le cheik Abou-Naddara est l'ardent défenseur de l'indépendance de sa patrie, l'Égypte, et comme tel ne peut qu'exciter les plus ardentes sympathies en France. Le journal dirigé par le cheik et rédigé en langue française et en langue arabe, est tiré à 15,000 exemplaires et n'a pas peu contribué à la diffusion des idées françaises en Orient.

BRANCHES ET CORRESPONDANTS. — Un nouveau poste de correspondant vient d'être établi à *Roanne (Loire)*, un autre à *Rennes*. A *Lorient*, à *Annecy*, deux postes sont en formation.

∴

Toulouse. — Un journal régional publie l'article suivant qui montre l'importance de notre branche de Toulouse :

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES THÉORIQUES ET PRATIQUES DES FORCES
NON ENCORE DÉFINIES DE LA NATURE ET DE L'HOMME.

« Il existe à Paris une Société ayant pour but l'étude scientifique de la magie, de l'hypnotisme, de la télépathie et des médiums.

« Dirigée par le docteur Encausse, chef de clinique du célèbre docteur Luys (de la Charité), cette société compte dans son sein plusieurs hommes éminents par leur savoir, et a pour organes *l'Initiation*, revue mensuelle, et le *Voile d'Isis* journal hebdomadaire.

« En outre, la Société compte actuellement 21 branches en province et 30 branches à l'étranger. Toulouse étant le grand centre scientifique du Sud-Ouest, on parle d'y fonder une de ces branches qui prendra le nom de *Branche Languedocienne*.

« Les promoteurs de ce projet font donc appel à tous les hommes de bonne volonté sans distinction d'opinions, qui ont des connaissances soit en mathématique, soit en physique ou en chimie, soit en histoire naturelle ou en médecine, soit en philosophie ou en archéologie, pour les engager à envoyer leur adhésion, avec nom, prénoms, profession et adresse, au docteur Fugairon, chef de la Branche, place Dupuy, 1, à qui l'on pourra s'adresser aussi pour tous renseignements. »

..

ÉTRANGER

BRANCHE DE MUNICH : Action dans la presse quotidienne par Thomassin ; ce dernier va réunir ses écrits épars et prépare une nouvelle œuvre mystique, dramatique, expériences spirites et psychométrie.

OCCULTISME PRATIQUE

En 1874, mes parents avaient fait acquisition d'une ferme qui faisait partie d'un petit village, P..., en Bohême.

Ce village se trouve au centre d'une plaine très élevée, qui forme un plateau d'environ 50 kilomètres de circonférence, complètement dépourvu de bois et d'eau, coulante ou stagnante, de sorte que l'eau nécessaire aux habitants provient exclusivement d'un puits, profond de 42 mètres. La population de P... se composait en tout de vingt-six personnes : hommes, femmes et enfants, qui demeuraient dans six maisons.

La ferme était située à l'entrée du village, entourée de trois côtés par les champs cultivés y appartenant ; le quatrième côté, formé par la maison d'habitation de mes parents, donnait d'une part sur la route du village et d'autre part les fenêtres dominaient les champs.

Du côté de la route, la maison était séparée de celle-là par un petit jardin potager, sans arbres fruitiers, de 2 mètres de large. Ce jardin était clôturé par une grille en bois de 1^m60 de hauteur.

Au premier de la maison se trouvait, adhérent à une autre pièce, la salle à manger dont une fenêtre donnait sur le jardin précité et l'autre sur les champs.

En face de la maison, de l'autre côté de la route, se trouvait une auberge.

Les habitants de la ferme se composaient de mon père, ma mère, mes cinq frères et sœurs, un jeune homme de vingt-deux ans, étudiant en médecine, qui était attaché à la maison comme instituteur des enfants, plus deux bonnes. Moi-même, j'étais étudiant à Prague.

Le village de P... avait une mauvaise réputation dans la contrée : P... était hanté !

Les habitants, ainsi que ceux des environs, affirmaient que, fréquemment, une ou deux fois par semaine, même plus souvent, on voyait à partir de la tombée de la nuit une « lanterne » éclairée se promener à travers les champs et le village, et des personnes soutenaient même que souvent cette « lanterne » accompagnait des gens, qui le soir s'étaient attardés dans les champs ou dans les villages voisins, jusqu'à l'arrivée dans P... pour aller se perdre dans les champs, sa tâche accomplie. Les habitants du pays combinaient cette apparition avec un événement sombre, qui se serait passé quelques années avant dans l'auberge située en face de la ferme.

Le patron de l'auberge avait disparu, sans laisser trace depuis une dizaine d'années, et la rumeur publique accusait sa femme, qui à l'époque dont je parle tenait toujours la maison, d'avoir assassiné son mari et fait disparaître le corps en le réduisant en cendres dans un four, qui ordinairement lui servait pour faire son pain.

Effectivement, cette femme avait subi une détention préventive de plusieurs mois sous l'accusation d'assassinat de son mari, mais elle avait bénéficié d'une ordonnance de non-lieu faute de preuves.

D'après les gens du village, l'apparition lumineuse était l'esprit du mort qui venait inquiéter la coupable, sans faire du mal à d'autres. Aussi, jamais on ne voyait la veuve sortir après le coucher du soleil et toutes les issues et fenêtres de l'auberge étaient hermétiquement closes à partir du crépuscule.

Voilà l'histoire que j'entendais répéter avec de nombreuses variations toutes les fois que je rentrais chez nous pour les vacances.

Malgré l'affirmation de mes parents, des enfants, de toutes les personnes de la maison, d'avoir souvent le soir vu errer dans les champs la lumière mystérieuse, je n'y prêtais aucune attention. D'autant moins que personne de notre maison n'avait jamais observé le phénomène de près, et que moi-même je considérais toutes les choses de ce genre pour des absurdités.

En 1876, je faisais mon service militaire. Au mois d'août, j'obtenais un congé de quinze jours, et je rentrais chez nous, à P...

Le lendemain de mon arrivée, M. N., le jeune homme instituteur de mes frères et sœurs, se rendait dans la soirée à pied à H., un village voisin de six kilomètres de distance.

Il était neuf heures et demie du soir, lorsque M. N. rentrait. A son arrivée, nous remarquâmes qu'il était dans un état extraordinaire d'émotion. A nos questions sur ce qui lui était arrivé, il ne pouvait d'abord pas répondre ; après quelques minutes, il s'était un peu calmé et nous disait alors, qu'à peu près à mi-chemin, en suivant tranquillement sa route, il avait aperçu subitement à côté de

lui, à la hauteur et à la portée de sa main gauche, une lumière pâle, nébuleuse : la « lanterne » !

Le phénomène, tout en avançant à côté de lui, faisait un mouvement de va-et-vient, comme une lanterne portée par une personne marchant.

M. N. avait été saisi d'effroi ; il me disait avoir voulu courir ; mais, sans le pouvoir, il avait eu au contraire toute la peine pour se traîner jusqu'à la maison et l'apparition l'aurait accompagné silencieusement jusqu'à la porte de la ferme, pour y disparaître.

Comme bien on pense, cette aventure défrayait la conversation jusque fort tard dans la nuit. Mais, personnellement, je ne pouvais pas m'y faire, et, sans contredire M. N., je pensais à une hallucination qui pouvait être le premier symptôme d'une maladie fiévreuse. Pour tranquilliser M. N. complètement et pour acquit de conscience, je me suis fait monter un lit dans sa chambre. La nuit s'est passée sans incident et le lendemain matin N. était tout à fait remis, en conservant une profonde impression de la veille.

Nous étions au 10 ou 12 août, trois ou quatre jours après l'événement précité. La journée avait été très belle, très chaude ; au coucher du soleil, aucune trace des nuages, et le soir était rempli d'une clarté douce, comme on la rencontre plus généralement dans le Midi. Il était sept heures et demie, je me trouvais à la maison au premier dans la pièce attenante à la salle à manger ; on devait se mettre à table.

Soudain j'entends du bruit, les voix des enfants qui m'appellent. J'entre dans la salle à manger où les enfants me reçoivent avec le cri : « La lanterne ! la lanterne ! » tout en étendant leurs bras par la fenêtre ouverte donnant dans les champs.

J'apercevais alors au milieu des champs, à 400 ou 500 mètres de distance, quelque chose de lumineux, comme une boulette, oscillant en avant et en arrière tout en se rapprochant de la maison. Je répète qu'il faisait encore presque clair : le phénomène ne paraissait pas propager de la lumière en dehors de lui.

Au bruit fait par les enfants, ma mère, les deux bonnes ainsi que M. N. étaient également montés et tout le

monde regardait la « lanterne » : celle-ci avançait avec la vitesse d'un homme marchant d'un pas lent, et le mouvement oscillant était bien ressemblant au va-et-vient d'une lanterne portée à la main.

Le phénomène arrivait ainsi jusqu'à 20 mètres à peu près devant la fenêtre où nous nous trouvions. L'apparition se rapprochant ainsi, je distinguais bien sa forme qui était ovoïdale, mesurant au grand axe environ 25 centimètres et 18 à 20 centimètres au petit axe. Au centre paraissait y avoir un foyer de lumière dont l'intensité s'affaiblissait vers les parois ; mais les contours étaient nettement détachés de l'air ambiant ; le tout n'était pas transparent.

Comme je viens de dire, le phénomène était arrivé en ligne droite jusqu'à 20 mètres devant la maison. Continuant sa marche alors vers la droite, il contourna le bâtiment et je me portai, suivi de toutes les personnes présentes, à l'autre fenêtre qui donnait sur la route, voire sur le petit jardin et sur l'auberge déjà citée. Nous vîmes alors à nouveau la « lanterne ». Elle avait achevé le tour de la maison et venait se présenter devant la grille de notre petit jardin en face de l'auberge, séparée de celle-ci par la route, soit de 4 mètres environ.

Le phénomène s'était arrêté en ce moment, appuyé pour ainsi dire à notre grille. Cela durait trois ou quatre secondes ; puis la balle lumineuse s'élevait subitement, comme mue par un ressort, à la hauteur de cette grille (1^m60) et venait se percher sur la pointe d'une des lattes en bois.

L'effet produit par cette forme lumineuse inexplicable, perchée sur la grille du jardin, à quatre mètres de nous, était très impressionnant.

Il régnait un silence absolu, aussi bien à notre fenêtre, où personne ne bougeait, qu'en dehors ; personne sur la route. La porte, les volets des fenêtres et autres issues de l'auberge d'en face étaient, comme d'habitude à pareille heure, fermés.

L'apparition se trouvant depuis deux à trois minutes sur la grille immobile, j'ai rompu le silence en demandant à haute voix à M. N. d'aller chercher mon fusil de chasse et de le charger. M. N. refusa en me priant avec instance de ne pas parler ainsi. Moi-même, je ne pouvais me dé

cider à quitter un instant la fenêtre pour ne pas perdre de vue le phénomène.

La courte conversation entre moi et N. n'avait rien changé à l'état des choses et la « lanterne » continuait encore de rester à sa place pendant deux minutes peut-être, lorsqu'elle glissa comme sur un plan incliné du haut de la grille, et, arrivée à un mètre à peu près du sol, elle reprit son mouvement oscillant en se portant en face à la porte de l'auberge où elle disparut comme une lumière qui s'éteint subitement.

Le fait précité est le premier et le plus apparent de ceux que j'ai pu observer à P..., mais il y en a d'autres qui, moins frappants, sont néanmoins très curieux et qui m'ont paru avoir une connexité avec la « lanterne ». Je pourrai en donner un récit une autre fois, qui peut-être serai à même de jeter une certaine lumière sur le phénomène précédent.

GUSTAVE BOJANOO.

Le professeur Richet

Nous avons déjà publié, il y a deux mois, dans *l'Initiation* le résumé des expériences faites à Milan par plusieurs savants et concernant la force psychique. Le numéro de janvier-février 1893 des *Annales des Sciences psychiques*, contient un important rapport de M. le Professeur Richet, et ce rapport dénote une grande indépendance et une remarquable lucidité d'observation de la part du savant français. Avec un courage que sauront apprécier tous ceux qui connaissent l'état actuel des esprits dans les Académies, le D^r Richet établit et discute les observations qu'il a faites à Milan. Nous n'hésitons pas à affirmer que ce rapport constitue le travail le plus remarquable qui ait été publié sur les faits psychiques observés *sérieusement*, depuis les expériences de Crookes. Aussi comptons-nous revenir prochainement sur cette publication, mais nous tenons dès aujourd'hui à rappeler notre position vis-à-vis des faits psychiques. Tous ceux qui connaissent l'occultisme admettent parfait-

tement l'existence de ces phénomènes qui impressionnent tant le monde savant. Nous n'avons plus à discuter entre nous ces faits, ni à éplucher la valeur des observations ou des observateurs entre occultistes, car nous *discutons les explications de ces faits et non les faits eux-mêmes*. De là les polémiques exercées contre nous par certains spirites qui tiennent tant à ces « chers esprits », que nous réduisons le plus souvent à des forces organiques émânées du médium et agissant à distance; de là aussi les objections que nous opposent les rédacteurs des revues exclusivement consacrées à la statistique et à la vérification de ces faits.

On ne comprend pas comment nous discutons des explications avant d'avoir convaincu les académiciens de la réalité des phénomènes sur lesquels portent nos explications. Mais ce n'est pas là notre but; car alors nous prendrions la place de ces revues comme les *Annales des Sciences psychiques*, et nous ferions un travail que d'autres sauront parfaitement mener à bien. La prétention de l'Occultisme est de posséder *une théorie* expliquant la plupart de ces phénomènes au moyen de la vie organique (corps astral de Paracelse) et sans aucune intervention surnaturelle; aussi ne pouvons-nous qu'applaudir à des recherches aussi scientifiquement conduites que celles de M. le professeur Richet. Le danger de ces études, c'est la théorie généralement admise par le public ignorant pour le mouvement des tables et l'idée qu'on va découvrir l'âme de Galilée cachée dans une pièce de bois. Aussi comprenons-nous très bien la phrase suivante se rapportant à ces théories basées sur l'action du monde surnaturel :

« Ce sont là des faits que je ne crains pas de qualifier « d'absurdes, bien plus absurdes que tout ce qu'on peut « rêver. Et cette absurdité est si grande que ce n'est pas « une des moins bonnes preuves (morales) de la réalité « de ces phénomènes que cet excès dans les bêtises, tel « qu'on a peine à comprendre qu'elles aient été forgées « et construites de propos délibéré. »

Dans notre prochain numéro, nous reviendrons du reste sur tout cela.

PAPUS.

LE ENVOÛTEMENT

A la suite de la publication, dans un journal du matin, de trois articles successifs sur la mort du D^r Boullan et sur les opinions de M. J.-K. Huysmans, à ce sujet, notre ami Stanislas de Guaita, mis en cause et se jugeant offensé, a publié la rectification suivante à laquelle M. Jules Bois crut devoir faire une réponse que nous reproduisons également :

L'ENVOÛTEMENT

ET

LA MORT DU DOCTEUR BOULLAN

Paris, ce 13 janvier 1893.

« Monsieur le rédacteur du *Gil Blas*,

« Voilà plusieurs jours que la presse colporte sur mon compte certains ragots d'un ridicule plus infamant en vérité pour les malveillants ou les naïfs qui ont lancé ce canard, que pour moi-même, aux trousses duquel il s'acharne.

« Nul n'ignore plus que je me livre aux pratiques de la plus odieuse sorcellerie, — que je suis à la tête d'un collège de Rose-Croix fervents du Satanisme, et qui dévouent leurs loisirs à l'évocation du Noir Esprit ; — que ceux qui nous gênent tombent, l'un après l'autre, victimes de nos maléfices ; — que moi, personnellement, j'ai féru à distance nombre de mes ennemis, qui sont morts envoûtés, en me désignant pour leur assassin (or, chacun sait que, depuis les récents travaux des docteurs Luys et Charcot, et particulièrement du savant colonel de Rochas, l'*envoûtement* à distance n'est plus contesté par la science universitaire !!)...

« Ce n'est pas tout. — Je manipule et dose les plus subtils poisons avec un art infernal, c'est convenu ; je les volatilise avec un bonheur particulier, en sorte d'en faire affluer, à des centaines de lieues d'éloignement, la vapeur toxique, vers les narines de ceux-là dont le

visage me déplut. — Je joue les Gilles de Raiz au seuil du xx^e siècle ; — j'entretiens (comme Pipelet avec Cabrion) des *relations d'amitié et autres* avec le redoutable Doctre, le chanoine chéri de M. Huysmans. — Enfin, je tiens prisonnier en un placard un Esprit familier qui en sort visible sur mon ordre !

« Est-ce assez ? — Point. Tous ces beaux renseignements ne sont qu'une préface. L'affaire où l'on veut en venir, c'est que l'ex-abbé Boullan, ce thaumaturge lyonnais dont la mort récente a fait quelque bruit, — n'a succombé qu'à mes infâmes pratiques, à mes efforts combinés avec ceux de mes noirs complices, les Frères de la Rose-Croix.

« On va même (cette insinuation naquit sous la plume méridionale de M. Jules Bois), jusqu'à laisser entendre qu'il serait expédient de pratiquer l'autopsie du défrôqué, de qui certaines lettres, rendues publiques avec l'assentiment de M. J.-K. Huysmans leur destinataire, me dénoncent positivement comme le magicien provocateur de la crise cardiaque qui a ravi au Carmel son Souverain Pontife, et au monde des démoniaques son Roi des « Exorcistes ».

« Car il faut bien dire que M. Boullan, dont j'ai démasqué dans mon dernier livre (avec preuves à l'appui), les œuvres et les doctrines, souffrait dès longtemps d'une double atteinte au cœur et au foie. Cette affection suivait son cours normal, avec des hauts et des bas. Mais à chaque nouvelle atteinte, notre pontife criait à l'envoûtement nouveau.

« M. Boullan est mort : paix à sa cendre !... J'ai dit d'ailleurs ce que j'ai cru devoir dire, touchant nos relations et les événements qui succédèrent.

« J'ai raconté la vérité ; je n'y ajouterai rien. Ceux qui veulent des détails précis et d'authentiques documents n'ont qu'à consulter dans le SERPENT DE LA GENÈSE (tome I^{er}, le *Temple de Satan*, pages 428-500) les 72 pages intitulées : *le Carmel d'Eugène Vintras et le grand pontife actuel de la secte*.

« Cette parenthèse étant close, revenons à ce qui me concerne personnellement.

« Les allégations produites dans les journaux, ces jours

derniers, seraient abominables, si elles ne respiraient la plus intense bouffonnerie.

« Me défendre de pareils cancans, allons donc ! Le bon sens public en a fait justice, et je n'ai peur que d'une chose, pour les fauteurs de ces naïves calomnies : c'est que, curieux d'épater les badauds et de divertir les sceptiques, ils n'aient fait rire beaucoup plus à leurs dépens qu'aux miens.

« J'avais d'abord l'idée de m'en tenir au silence du plus parfait dédain. Je l'ai gardé jusqu'à ce jour, absolu ; — et les quelques lignes de rectification parues au *Figaro* émanent de la direction, et non de moi. M. Jules Bois, en est donc pour ses frais de douceuse perfidie, lorsqu'il note que « la réponse si pâle de M. Stanislas de Guaita dans le *Figaro* n'est pas faite pour contenter ses amis. »

« Je me disais : laissons tomber ces plaisanteries d'un goût fâcheux, et que nul ne rééditera. Je me trompais. De toutes parts, en dépit même de la diversion de Panama, des feuilles quotidiennes reproduisent gravement ces pauvretés !..

« Donc, mon intention était de me taire ; mais ces sottises menacent enfin de s'éterniser. La patience a des bornes, et c'est décidément trop de ridicule pour une fois.

« On me demande à grands cris des explications... Les meilleures, en pareil cas, se donnent sur le pré. C'est du moins mon avis.

« Mais à qui m'en prendre ?

« — A M. Huysmans, d'abord : à tout Seigneur, tout honneur !

« — A M. Huysmans, qui, dans son roman *Là-bas*, et depuis la publication de ce livre, n'a cessé de se faire l'écho central de ces invraisemblables calomnies ; — à M. Huysmans, qui a permis qu'on publiât les folles lettres où M. Boullan me désigne comme son persécuteur ; — à M. Huysmans enfin, dont la rectification, parue dans un journal du matin, souligne en quelque sorte les calomnies qu'on lui prêtait à mon endroit, plutôt qu'elle ne les atténue.

« Donc à M. Huysmans, tout d'abord. — Puis ensuite

à M. Jules Bois, qui m'a pris à partie par trois fois dans le *Gil Blas*.

« En conséquence, j'ai envoyé des témoins à ces deux derniers.

« Voilà, monsieur le rédacteur, ce que je voulais faire savoir aux lecteurs du *Gil Blas*. Si j'ai choisi de préférence le *Gil Blas* pour l'exercice de mon droit de réponse, c'est que M. Jules Bois a mis un incroyable acharnement à m'y poursuivre.

« Agréez, monsieur le rédacteur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

« STANISLAS DE GUAITA. »

« P. S. — M. Huysmans, dans sa lettre adressée à un journal du matin, prétend trouver en mon livre la preuve que j'ai dû maléficier M. Boullan. En effet, dit-il, dans l'hypothèse contraire, la condamnation du pontife, dépourvue de sanction, se réduirait à un non-sens.

« Cette condamnation consistait, comme il est imprimé en toutes lettres à plusieurs pages du *Serpent de la Genèse*, dans la mise au jour des œuvres et des doctrines du personnage. Il est impossible de s'y tromper un seul instant, pour peu qu'on prenne la peine de lire l'ensemble du chapitre. »

*
* *

« Monsieur le rédacteur du *Gil Blas*,

« M. Stanislas de Guaita, le chef des Rose-Croix, « revient de tournée », comme le dit si bien le « représentant » de sa maison.

« Il répond enfin.

« Il se défend même — et mal ; je dirai plus : il s'accuse encore.

« Il s'empêtre dans les pièges qu'il tend et le magicien noir décrit en connaissance de cause ses propres maléfices, il se mire dans ses envoûtements ;

« Laissons-lui ce triste orgueil ; laissons-lui ce plaisir moins élevé de la réclame qui lui fait citer par deux fois son livre, si profondément inconnu et cependant si chatouilleux que la meilleure partie en est écrite en latin.

« Mais, quand il s'agit de se défendre de ce soupçon de satanisme, M. de Guaita recule et tente une diversion. Il change de terrain ; il sort de la discussion ; il quitte la plume et prend l'épée, — dont il se croit plus sûr.

« Eh bien ! puisqu'il parle de *doucereuse perfidie*, je puis lui répondre hautement que si je l'ai attaqué de face, si je soutiens qu'il a poursuivi d'une haine implacable ce vieillard qui maintenant n'est plus, je serai devant lui, Stanislas de Guaita, sur le pré, avec la même tranquille audace.

« On ne « calomnie » pas, monsieur de Guaita, quand on défend un mort et quand on protège une idée ! Vous, vous jugez, vous condamnez, vous exécutez votre sentence. Votre tribunal, s'il n'est pas horrible, n'est qu'une triste bouffonnerie, et, puisque vous vous déclarez mage, je vous citerai l'exemple de vos maîtres, de nos maîtres, *Sic !* de Jésus, de Bouddha, de Pythagore, de Platon, de Socrate, qui ne surent que mourir et pardonner.

« Et maintenant, paix à Boullan ! Qu'il repose désormais tranquille ; sa querelle renaît entre les vivants, et M. Stanislas de Guaita sait bien que nous ne sommes pas des hommes politiques, que contre lui nous ne commençons pas une guerre mesquine de petits papiers...

« Recevez, monsieur le rédacteur, l'assurance de mes sentiments cordiaux et distingués.

« JULES BOIS. »

Cette affaire fut brusquement close, le soir même, par la publication de deux procès-verbaux ci-joints.

« 14 janvier 1893.

« A la suite d'articles publiés par M. Jules Bois dans le *Gil Blas* des 9, 11 et 13 janvier 1893, M. de Guaita a prié MM. Barrès et Emile Michelet de demander une explication ou une réparation par les armes à M. Jules Bois qui, de son côté, a mis ces messieurs en relation avec MM. Jules Guérin et Charles Couïba.

« Les témoins de M. Jules Bois ont déclaré que leur ami n'avait entendu porter qu'une appréciation d'ordre philosophique et ésotérique sur M. de Guaita, mais que

ces critiques ne s'adressaient pas au caractère de parfait galant homme de M. de Guaita et ne pouvaient nullement l'atteindre.

« Après ces déclarations, les quatre témoins, d'un commun accord, ont reconnu qu'il n'y avait pas prétexte à une rencontre.

« Pour M. de Guaita :

« MM. EMILE MICHELET,
« MAURICE BARRÈS.

« Pour M. Jules Bois :

« MM. CHARLES COÛBA,
« J. GUÉRIN. »

« A la suite d'interviews de M. J.-K. Huysmans publiées dans le *Gil Blas* des 9, 11 et 13 janvier par M. Jules Bois et d'une lettre de M. Huysmans dans l'*Echo de Paris* du 13 janvier 1893, M. de Guaita a prié MM. Maurice Barrès et Emile Michelet de demander des explications à M. Huysmans, qui a mis ces messieurs en relation avec MM. Orsat et Gustave Guiches.

« MM. Orsat et Gustave Guiches ont déclaré à MM. Barrès et Emile Michelet que M. Huysmans n'entendait nullement revendiquer comme des opinions personnelles les articles de M. Bois.

« En outre, M. J.-K. Huysmans, après avoir pris connaissance de la lettre publiée par M. de Guaita dans le *Gil Blas* du 15 janvier 1893, s'empresse de déclarer qu'il n'hésite nullement à considérer M. de Guaita comme absolument étranger aux faits qui ont motivé la polémique sur la mort de M. Boullan.

« M. J.-K. Huysmans ajoute d'ailleurs qu'il n'a jamais songé à discuter le caractère de parfait galant homme de M. de Guaita.

« Pour M. de Guaita :

« MM. MAURICE BARRÈS,
« EMILE MICHELET.

« Pour M. J.-K. Huysmans :

« MM. A. ORSAT,
« GUSTAVE GUICHES. »

Comme on le voit, ce dernier procès-verbal réduit à leur juste valeur les prétendus interviews de M. Jules Bois.

NOUVELLES DIVERSES

A partir du prochain numéro de l'*Initiation*, nous commencerons la publication d'une œuvre inédite d'ELI-PHAS LEVI sur les *Eggrégores*. Nous devons ce précieux manuscrit à M. le baron Spedalieri que nous remercions au nom de tous les lecteurs de l'*Initiation*.

∴

M. Camille Flammarion, l'illustre astronome, a bien voulu nous confier de très curieuses photographies relatives à la force psychique. Nous les publierons prochainement.

∴

On sait que notre revue a toujours eu soin d'éviter les questions politiques, explicables par l'ésotérisme. Toutefois nous recommandons à nos lecteurs un recueil hebdomadaire politique et littéraire : l'*Avant-garde* (4, rue de Berne, Paris) qui, en dehors de toute considération de nuance, est consacré à la défense de l'honneur et de l'honnêteté, qualités rares, mais non introuvables, dans la presse politique.

∴

Le mouvement qui entraîne la génération nouvelle dans la réaction contre le matérialisme sous toutes ses formes se manifeste actuellement presque dans tous les plans. Signalons toutefois une curieuse application de l'analogie en art. Le dessinateur *Forain*, illustre déjà par tant d'œuvres d'observation philosophique, a donné au journal *le Figaro* une série de dessins politiques où le symbolisme et l'analogie tiennent la place la plus considérable. Grâce à ce procédé, le dessin satirique

peut sortir du domaine si restreint *des faits* pour entrer de plain pied dans le domaine bien plus vaste des *Lois générales* dont chaque symbole est une manifestation. Encore un peu et l'art abordera le monde des *Principes* si familier aux créateurs des planches alchimiques des xv^e et xvi^e siècles. Quoi qu'il en soit, il y a là une tendance qui mérite d'attirer sérieusement l'attention de nos lecteurs.

..

A l'Opéra-Comique, très gros succès, et celui-là bien mérité pour M^{lle} Emma Calvé, qui a repris et transformé le rôle de Carmen.

Le théâtre évolue entre deux foyers dont l'un est l'Amour et l'autre la Magie. C'est faute de comprendre cette loi que les contemporains cherchent encore une formule générale applicable à l'art dramatique. Or « Carmen » réunit les deux pôles de toute véritable action dramatique et la Fatalité implacable qui domine toute l'action se révèle magistralement dans la scène des Cartes. M^{lle} Emma Calvé a fait un séjour en Espagne pour bien se pénétrer de son rôle, et elle a pu ainsi donner une physionomie étrange et nouvelle de l'héroïne de Bizet mal comprise jusqu'ici. Nous n'avons pas dans *l'Initiation* à apprécier la chanteuse hors pair, ni la comédienne (chose rare à l'Opéra-Comique) qu'est Emma Calvé, mais nous devons toutes nos félicitations à la Magicienne, révélatrice des oracles du Tarot. Aucune artiste ne rendra mieux qu'Emma Calvé la synthèse de Magie et d'Amour qui constitue le personnage de Carmen.

*
* *

A l'Odéon, le délicat psychologue, LÉON HENNIQUE, vient de faire représenter une pièce de très grande portée philosophique : *L'Argent d'autrui*. Les fervents adeptes du positivisme matérialiste qui encomrent encore nos journaux quotidiens ont presque tous été révoltés en voyant exposées à la scène leurs idées et leurs théories sociales, si bien déguisées jusqu'à présent. Quel que soit l'accueil fait par les agences de publicité

dénommées : la grande presse, à *L'Argent d'autrui*, nous considérons le troisième acte et les dernières scènes du premier comme un des plus grands efforts de synthèse qui aient été tentés au théâtre en ces dernières années, et nous félicitons vivement MM. Nax et Desbeaux, directeurs de l'Odéon, de leur vaillante tentative à cette occasion.

*
* *

L'ouvrage du Dr Fugairon sur *l'Electricité des Etres vivants* paraîtra sous peu de jours. Dans le prochain numéro, nous publierons un curieux travail du même auteur sur l'ésotérisme des symboles du catholicisme.

*
* *

Par suite d'une erreur de la part du correcteur d'imprimerie, l'important article de M. L. Lemerle, publié dans notre dernier numéro contenait plusieurs fautes d'impression que nos lecteurs auront corrigées d'eux-mêmes, nous en sommes convaincu.

*
* *

Pas banal, le dîner du 29 janvier chez Camille Flammarion, dans son logis en façon d'observatoire, d'où, sous des plafonds peints en ciel, on domine tout Paris.

Autour de sa table hospitalière étaient réunies les sept planètes personnifiées comme suit, en conformité avec les signes de la main et autres caractéristiques : le Soleil, colonel de Rochas, l'envoûteur fin de siècle ; la Lune, M^{lle} Andzia de Wolska ; Mars, l'amphitryon ; Jupiter, le mage PAPUS ; Vénus, Emma Calvé, la belle Carmen ; Mercure, M^{lle} Marie-Anne de Bovet ; Saturne seul était en dehors de la classification naturelle, M^{me} Flammarion ayant assumé par dévouement ce personnage ingrat. Pas d'occultisme, beaucoup de gaieté et infiniment d'esprit.

(Le Figaro.)

*
* *

M. Mascart a présenté (dans la séance du 14 novembre) à l'Académie, de la part de M. Charles Henry, un exem-

plaire d'un lavis lumineux imprimé en dégradé selon les procédés ordinaires de la typographie par une planche de cuivre avec du sulfure de zinc phosphorescent au lieu d'encre. Après avoir déterminé la loi d'émission et l'intensité lumineuse des différentes teintes, l'auteur a pu résoudre expérimentalement le problème important de la relation mathématique qui relie à l'intensité lumineuse les numéros d'ordre des différentes teintes. Ces numéros d'ordre ne sont pas autre chose que les degrés successifs de la Sensation. M. Charles Henry parvient à représenter les observations par une formule exponentielle, très différente de la célèbre loi psycho-physique de Fechner et qui n'est pas soumise aux mêmes difficultés théoriques.

*
* *

M. Charles Henry est parvenu à mesurer avec son photoptomètre la plus petite quantité de lumière que l'œil puisse distinguer; dans un travail présenté à l'Académie des sciences, il indique que ce nombre prodigieusement petit est de l'ordre de grandeur des milliardièmes de bougie.

COURRIER BIBLIOGRAPHIQUE

ANNUAIRE ASTRONOMIQUE et météorologique pour 1893 par *Camille Flammarion* exposant l'ensemble de tous les phénomènes célestes observables pendant l'année, avec notices scientifiques, illustré de nombreuses figures. 1 vol. in-8° de 192 pages. Prix : 1 fr.

Pour la première fois, Camille Flammarion publie son annuaire en un petit volume séparé. On retrouve dans cette publication les qualités maîtresses de l'illustre astronome, mais nous recommandons tout particulièrement aux occultistes désirant s'occuper d'astrologie les parti-

cularités astronomiques de chaque mois (p. 75 à 98). De plus, cet annuaire est rempli d'une foule de renseignements précieux pour tous ceux (et ils sont nombreux aujourd'hui) que l'astronomie intéresse.

P.

*
* *

Ames blanches, par WILLIAM RITTER, 1 vol in-18. Lemerre, éditeur, prix 3 fr. 50.

Nous sommes bien en retard avec l'auteur d'*Ægyptiaque* dont nous n'avons pas encore eu l'occasion de parler dans *l'Initiation*. Mais nous tenons à recommander à nos lecteurs, dès son apparition, la nouvelle œuvre de M. W. Ritter qui est un des écrivains les plus éminents de la nouvelle école philosophique. En attendant l'analyse détaillée de ses œuvres, recommandons chaudement à nos lecteurs ce nouveau roman, mélange de poésie et de profonde observation de l'âme humaine.



Le Gérant : ENCAUSSE.

IMP. E. ARRAULT ET C^o, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE, TOURS.

AVIS A NOS LECTEURS

Depuis quelques années était commencée une traduction française soigneusement faite d'un des deux livres fondamentaux de la Kabbale :

LE SOHAR

Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que cette traduction est aujourd'hui complètement achevée et qu'elle paraîtra en un volume, vers le mois d'avril prochain, à la Librairie du Merveilleux, 29, rue de Trévise.

Cette traduction sera très complète, chaque détail ayant été traité avec l'aide des textes originaux. De plus, elle comprendra tous les commentaires faits par Knorr de Rosenroth dans la traduction latine. Enfin, une préface d'un occultiste exposera les données ésotériques indispensables à connaître pour avoir l'intelligence du Sohar, incompréhensible pour le clergé israélite autant que l'apocalypse pour le clergé catholique.

L'Initiation du 15 février 1893

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

Paraissant tous les deux mois

DIRECTEUR : M. le D^r **DARIEUX**

Les **Annales des Sciences psychiques** paraissent tous les deux mois. Chaque livraison forme un cahier de quatre feuilles in-8° carré de 64 pages.

Elles ont pour but de rapporter, avec force preuves à l'appui, toutes les observations sérieuses qui leur sont adressées, relatives aux faits soi-disant occultes, de *télépathie*, de *lucidité*, de *pressentiment*, d'*apparitions objectives*. En dehors de ces recueils de faits, sont publiés des documents et discussions sur les bonnes conditions pour observer et expérimenter ; des *Analyses*, *Bibliographies*, *Critiques*, etc.

S'ADRESSER POUR LA RÉDACTION :

A M. le D^r Dariex, 6, rue du Bellay, Paris.

POUR L'ADMINISTRATION :

A M. Félix Alcan, libraire-éditeur, 108, boulevard Saint-Germain, Paris.

PRIX D'ABONNEMENT :

Un an (à partir du 15 février), pour tous pays. 12 fr.

La livraison : 2 fr. 50



Le Courrier Français illustré, D^r : JULES ROQUES, (hebdomadaire) 10^e année. Le plus artistique des journaux illustrés. Aucun journal de ce prix ne donne autant de dessins (8 pages de dessins sur 12) Prix du numéro, 40 centimes dans tous les kiosques, gares, libraires. Envoi d'un numéro spécimen gratuit sur demande adressée au *Courrier Français*, 14, rue Séguier, à Paris. Abonnements pour Paris et la province : six mois, 10 francs; un an, 20 francs. Etranger (union postale) : six mois, 15 francs; un an, 30 francs. Envoyer le montant en un mandat ou bon de poste.

VIENT DE PARAITRE

LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX, 29, rue de Trévise, PARIS

PAPUS

La Science des Mages

ET SES

APPLICATIONS THÉORIQUES ET PRATIQUES

(PETIT RÉSUMÉ DE L'OCCULTISME, ENTIÈREMENT INÉDIT)

Une brochure de 72 pages, texte serré, avec 4 figures

Franco : 50 centimes

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION

14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

DIRECTEUR : PAPUS 

DIRECTEUR-ADJOINT : LUCIEN MAUCHEL

Rédacteur en chef :

George MONTIÈRE 

Secrétaires de la Rédaction :

CH. BARLET. — J. LEJAY
PAUL SÉDIR

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

G. CARRÉ
58, rue Saint-André-des-Arts

PARIS.

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION : 14, rue de Strasbourg. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la *rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement, 58, rue Saint-André-des-Arts.

L'Initiation

Revue philosophique indépendante des Hautes Études



**Hypnotisme, Force psychique
Théosophie, Kabbale
Gnose, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes**

18^e VOLUME. — 6^me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 6 (Mars 1893)

- PARTIE INITIATIQUE...** *Les Eggrégores* (étude inédite)..... **Eliphas Lévi.**
(p. 193 à 209.)
Hélène Ennoia..... **Jules Doinel.**
(p. 209 à 213.)
Cachexie stercorale... **Quærens.**
(p. 213 à 218.)
- PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE....** *Notes historiques sur l'Envoûtement*..... **A. de Rochas.**
(p. 219 à 240.)
A propos des Expériences de Milan..... **L. Lemerle.**
(p. 240 à 243.)
Byblys..... **Aleph.**
(p. 244 à 246.)
- PARTIE LITTÉRAIRE....** *L'Autre*..... **Robert Scheffer.**
(p. 247 à 263.)
Au Lit de Mort (poésie) **J. de Tallenay.**
(p. 263 à 264.)
Veder poi morir (poésie) **Fabre des Essarts.**
(p. 264 à 265.)

Axiomes fondamentaux. — Groupe Indépendant d'Etudes ésotériques. — Causeries de M. Emile Michelet. — Le Mouvement oriental. — Traité élémentaire de magie pratique. — Nouvelles diverses. — Théâtre. — Revue des Revues. — Nécrologie.

RÉDACTION :
29, rue de Trévis, 29
PARIS

Administration, Abonnements :
58, rue St-André-des-Arts, 58
PARIS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà cinq années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. CH. BARLET, S.: I.: § — JULES DOINEL, S.: I.: (D. G. E.),
— *Ep. Gnost.* — STANISLAS DE GUAITA, S.: I.: § — MARC HAVEN,
S.: I.: § — JULIEN LEJAY, S.: I.: § — ÉMILE MICHELET,
S.: I.: (C. G. E.) — LUCIEN MAUCHEL, S.: I.: (D. S. E.) —
GEORGE MONTIÈRE, S.: I.: § — PAPUS, S.: I.: § — PHILO-
PHOTES, S.: I.: (C. G. E.) — QUÆRENS, S.: I.: (D. G. E.) —
SÉDIR, S.: I.: (C. G. E.) — SELVA, S.: I.: (C. G. E.) — VURGEY,
S.: I.: (D. G. E.).

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ABIL-MARDUK. — ALEPH. — Le F.: BERTRAND 18°. — RENÉ
CAILLIÉ. — A. C. TSHÉLA. — CAMILLE CHAIGNEAU. — CHIMUA DU
LAFAY. — G. DELANNE. — DELÉZINIER. — FABRE DES ESSARTS. —
D^r FUGAIRO. — JULES GIRAUD. — L. HUTCHINSON. — HORACE LEFORT.
— L. LEMERLE. — DONALD MAC-NAB. — MARCUS DE VÈZE. — NA-
POLÉON NEY. — EUGÈNE NUS. — HORACE PELLETIER. — G. POIREL.
RAYMOND. — A. DE ROCHAS. — D^r SOURBECK. — L. STEVENARD. —
THOMASSIN. — PIERRE TORCY. — G. VITOUX. — HENRI WELSCH. —
OSWALD WIRTH. — YALTA.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD.
— JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. — CATULLE MENDÈS. —
GEORGE MONTIÈRE. — LÉON RIOTOR. — SAINT-FARGEAU. — ROBERT
SCHEFFER. — CH. DE SIVRY.

4°

POÉSIE

CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — YVAN DIETSCHINE. —
PAUL MARROT. — J. DE TALLENAY. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

GROUPE INDÉPENDANT
D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

**SOCIÉTÉ D'ÉTUDES THÉORIQUES ET PRATIQUES DES FORCES
ENCORE NON DÉFINIES DE LA NATURE ET DE L'HOMME**

Membres. — Les membres ne payent ni cotisation, ni droit d'entrée. Tout abonné de *l'Initiation* ou du *Voile d'Isis* reçoit sa carte de membre associé sur sa demande.

Quartier Général. — La Société comprend 22 Groupes d'études théoriques et pratiques au Quartier Général, 29, rue de Trévise, Paris.

De plus, une Bibliothèque, une salle de lecture, une salle de conférences, pouvant contenir 200 auditeurs, et une librairie existent au Quartier Général.

Branches. — Des branches de *Groupes Indépendants d'études ésotériques* sont établies en France et à l'Étranger

Le Groupe compte actuellement : 21 branches régulières en France, 30 branches à l'Étranger et 23 correspondants dans les centres qui ne possèdent pas encore une Branche régulière.

Journaux. — *Propagande.* — Outre les volumes édités par la Librairie, le Groupe possède comme organe de propagande :

L'Initiation (revue mensuelle). — *Le Voile d'Isis* (journal hebdomadaire). — *Psyché* (revue mensuelle d'art et de littérature). — *La Bibliographie de la Science Occulte* (bulletin trimestriel). — De plus : *The Light of Paris* (journal hebdomadaire), imprimé en anglais vient d'être créé comme organe de la *Bibliothèque internationale des Œuvres des femmes*, destiné à faire la propagande de l'occultisme dans les pays de langue anglaise.



PARTIE INITIATIQUE ⁽¹⁾

LES EGGRÉGORES

I

Les Eggrégores ! mot mystérieux et terrible, dont l'explication pourrait rendre fou. Qu'est-ce donc que les Eggrégores ?

Les Eggrégores sont des Dieux. *Ego dixii dii estis et sicut homines moriemini. Deus stetit in Synagoga deorum et in medio deos dijudicat.*

Les Eggrégores sont des esprits moteurs et créateurs de formes. Ils naissent du respir de Dieu. Dieu dort dans la nature et le monde est son rêve. En dormant, il aspire et il respire. Son souffle crée les Eggrégores, et il y a les Eggrégores de l'aspir et ceux du respir. Ces puissances spirées sont en lutte, et leur lutte fatale est éternelle, parce qu'elles sont les esprits des Eloïm. Leur amour est une guerre, et leur guerre produit l'Amour. C'est de cette tradition kabbalistique que sont venues les fables des Titans, les géants de la Genèse, et les batailles des Démons et des Anges. Les démons

(1) AVIS. — La Reproduction de tout ou partie des articles inédits publiés dans *l'Initiation* est formellement interdite, à moins d'autorisation écrite de la Direction.

sont à jamais repoussés, parce qu'ils sont les Eggrégores du respir. Il a été dit à Schitan leur chef : *solve*, et à Schicad, chef des Eggrégores de l'aspir : *coagula*. Voici ce que les kabbalistes disent encore : l'infiniment petit ne saurait voir l'infiniment grand et échappe lui-même à la vue. Pour les insectes que nous foulons aux pieds sans les apercevoir, nous sommes des Dieux aveugles et lourds, et pour d'autres Dieux, infiniment grands, relativement à nous, nous sommes des insectes invisibles. Les Eggrégores, en se battant, écrasent des peuples comme des fourmilières et ne savent même pas que nous souffrons et que nous mourons. Terribles hypothèses !

II

Les géants de la Genèse, les Titans de la fable, les anges d'Hénoch sont les Eggrégores ennemis des Dieux, parce que les Dieux sont les fictions des hommes. Parrus a écrit une farce obscène qu'il a intitulée la *Guerre des Dieux* ; il ne croyait pas, en cela, toucher à un des suprêmes arcanes de la magie. La guerre des Dieux est éternelle, mais jamais les Anges n'ont lutté contre Dieu. Le combat d'Eros et d'Antéros représente la guerre des Dieux.

Les deux serpents d'Hermès se menacent toujours, mais une main cachée dans le mage tient et dirige le caducée.

III

Bereschith bara Eloïm ath aschamaïm ath Haaris. Par sa vertu principiante (par la tête) lui, les Dieux, a créé le ciel et la terre.

Eloïm dit: Voici Adam devenu semblable à *l'un de nous*, connaissant le bien et le mal ; empêchons donc qu'il ne tende la main pour toucher l'arbre de vie et qu'il ne vive éternellement. (Les commentateurs prétendent qu'ici Dieu plaisante!!!) Eloïm se repentit d'avoir fait l'homme! Assurément cet Eloïm n'est pas le Dieu immuable et parfait dans sa sagesse. Les théologiens assurent que tout avait été créé pour le mieux et que le péché d'Adam a seul introduit le mal et le désordre dans le monde.

Le péché en ce cas aurait fait une créature nouvelle.

Assurément le lion n'est pas fait pour manger de l'herbe et l'on se demande si l'araignée est organisée pour autre chose que pour faire de la toile et dévorer les mouches.

La loi de la nature n'est pas seulement une loi d'Amour, c'est une loi de guerre, de destruction et d'absorption mutuelle. Dieu a-t-il refait une nature mauvaise? l'homme a-t-il pu la faire? Est-ce le diable qui l'a faite? Oh! oh! je vous attends ici. Le diable serait-il créateur? C'est un Dieu alors quasi *unus ex nobis*.

Dieu, dit-on, a créé toutes choses. *Nemo dat quod*

non habet; at qui Deus non habet formam, ergo formam dare non potest. Spiritus beati formam sponte sua acquirunt, et necessario quia limitati sunt: porro forma est rationalis determinatio limitis. Soli ergo spiritus creati formam dare possunt quod est creare. Substantia æterna est et non creatur, nisi æterna volitione Dei. Omne quod creatur sub ratione alicujus formæ destrui necesse est quia omnis forma definita necessario finitur.

IV

Jésus a dit : le prince de ce monde est déjà jugé, et il n'y a rien en moi qui lui appartienne. L'esprit du monde a-t-il changé depuis Jésus-Christ, et le prince qui le gouverne n'est-il pas toujours le même ? Jésus avait envoyé les apôtres comme des agneaux au milieu des loups. Les loups d'abord les ont mangés, mais leurs successeurs se sont faits loups, et ils ont régné en ce monde. Que signifie ce gémissement des îles lointaines lorsque Tamy, se dressant sur la proue de son navire, cria que le grand Pan était mort ?

Qu'est-ce que ce mystérieux Eggrégoire qui est enchaîné sur le Caucase et qui doit un jour détrôner Jupiter quand Hercule aura brisé de nouveau sa chaîne ? Pourquoi le grand crucifié n'est-il pas un blasphémateur lorsqu'il se nomme le Beni-Eloïm, lui qui apparaît radieux sur le Thabor entre les Eggrégoires de Moïse et d'Elie ? N'a-t-il pas dit lui-même : « Mon père est plus grand que moi » ? N'a-t-il pas dit : « Je vais vers mon père,

vers votre Dieu et mon Dieu » ? *Ego dixi : dii estis et filii excoelsi ; omnes et sicut homines moriemini*. Est-ce que l'homme n'est pas réellement créature ? Il crée librement par la science et fatalement par la vie. Sa chair pullule de mondes invisibles ; il est le Jéhovah aveugle et sourd d'une infinité d'animalcules qui ne le connaissent pas et qu'il ne connaît pas. Les révélateurs religieux, en nous disant de crier vers Dieu, de réunir sans cesse nos voix et de faire violence au Ciel, ne semblent-ils supposer que nous devons nous révéler nous-mêmes à notre Eggrégore pour qu'il s'aperçoive de notre existence et qu'il prenne pitié de nous ? Le monde, providentiel dans son ensemble, est fatal dans ses détails ; l'architecte est sublime, mais les maçons !

V

A qui les fourmis demandent-elles justice quand le pied d'un rustre les écrase ? Elles ne s'adressent à personne. Elles travaillent avec activité pour rebâtir leurs magasins ; elles luttent avec intelligence contre l'aveugle fatalité.

Qu'une puce nous morde, nous ne faisons pas comme le sot de la fable de La Fontaine ; nous n'appelons pas les Dieux à notre aide, nous écrasons l'insecte sans colère, mais aussi sans pitié. Je trouve que M. Tartufe n'aurait pas tort, s'il le faisait sincèrement, de se reprocher

D'avoir pris une puce en faisant sa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

M. Tartufe en colère contre une puce égale Dieu en colère contre l'homme, et la colère de M. Tartufe le met au niveau de la puce. La puce est-elle un animal plus radicalement méchant que le ver à soie. Mais celle-là nous est nuisible, tandis que l'autre nous est utile. Tous les êtres sont innocents; mais la guerre est la loi du monde. Celui qui a fait les choses ainsi n'a sans doute pas pu faire mieux; mais il est infiniment probable qu'il en est autrement dans d'autres univers. « Ne nous tentez pas et délivrez-nous du mal. » Est-ce à Dieu ou au Diable que ce bon Jésus disait cela? On pourrait facilement s'y tromper; aussi nos prêtres ont-ils fait un diable avec le bon Dieu de Jésus. Bouchez-vous une oreille, et je vais dans l'autre vous jeter tout bas en courant la parole secrète des grands initiés :

Osiris est un Dieu noir.

Toute la divinité de Jésus-Christ est dans son sacrifice. Son sacrifice restera, et ses idées d'homme passeront. Ceux qui l'ont tué savaient ce qu'ils faisaient, et lui peut-être ne savait pas ce qu'il disait.

VI

Évidemment il se manifeste dans l'ordre et l'harmonie de l'univers une intelligence supérieure à celle de l'homme; mais est-ce nécessairement l'intelligence suprême? L'ordre et l'harmonie de l'univers sont limités par le mal; nous-mêmes nous pourrions

imaginer quelque chose de mieux. Qu'est-ce d'ailleurs que l'univers visible pour nous ? Les infusoires aussi ont leurs univers que nous ne soupçonnons pas. Les fourmis et les abeilles ont une civilisation naturelle bien supérieure à la nôtre. Ne vous semble-t-il pas entendre une fourmi dire qu'au-dessus d'elle il ne peut y avoir qu'un être illimité et tout-puissant ; que cet être a dû même se transformer en fourmi dans la nécessité où il se trouvait de se révéler à la fourmi-lière dont les adorations lui étaient nécessaires, et que, dans le ciel, au-dessus des brins d'herbe les plus hauts, une fourmi ressuscitée est assise à la droite de Dieu.

On parle de la chaîne des êtres ; mais cette chaîne est-elle circulaire, a-t-elle deux bouts ? Les deux bouts sont entre les mains de Dieu, dira un poète. Mais comment peut-il les toucher ? Entre l'incommensurable pour nous et l'infini absolu il reste toujours le même abîme. Alors à quoi bon la chaîne ? Pourquoi des proportions dans ce qui est fatalement rompu des deux côtés ? Si la chaîne n'est pas, ne peut pas et ne doit pas être rompue, si elle monte de l'infiniment petit à l'infiniment grand, et si l'analogie, appuyée sur les proportions des sciences exactes, est notre guide certain dans le hasard des hypothèses, il existe des Eggrégores, il existe en Dieu une tripersonnalité ascendante (le fils ascension), descendante (le père) et intermédiaire (le Saint-Esprit), et tout cela se retrouve dans le fils incarné, chef et type de l'humanité, qui est descendu, qui est remonté et qui reste notre médiateur.

VII

Nous ne pouvons absolument rien dire de Dieu, si ce n'est qu'il est. Tout ce que le Schemamphorasch nous apprend à dire de l'être divin s'applique au microprosope, c'est-à-dire à l'Esprit universel !

Principe de l'Être des êtres, spirateur des Esprits, Dieu n'est ni l'être, ni un être, ni un esprit. Principe des nombres, il n'est pas soumis au nombre et il n'est par conséquent ni un ni plusieurs ; en tant que Dieu il n'est pas personne : les trois personnes du ternaire infini sont en lui comme tout est en lui. Les trois personnes aussi ne sont pas trois Dieux, elles sont indivisiblement le même Dieu.

Le mot Eggrégore se compose des deux mots latins *Eggregius* et *gregorius* ; il signifie une excellence suréminente et collective. Les Eggrégores, d'après le sens même de leur nom, seraient des composés de diverses puissances réunies. De là les figures hybrides que l'Égypte donnait à ses Dieux et que le catholicisme a réservé pour les démons lorsque le Christ eut damné le chef des Eggrégores de la terre.

Le Christ a porté cette sentence comme grand pontife et doit venir la faire exécuter comme Roi à son second avènement. Si le Messianisme ne s'accomplit pas, le christianisme n'aura été qu'une douloureuse déception et un laborieux mensonge.

Prométhée n'est pas un Eggrégore. C'est l'homme allégorique. Il représente le génie de la science et de

la liberté. Il est le martyr des Eggrégores dont il nie la divinité personnelle. Jupiter use sa foudre à le frapper et doit être détrôné par lui. La raison humaine, émancipée par le travail et la douleur, proteste contre l'arbitraire fatal des Dieux et s'immortalise par la foi à la raison providentielle. — L'acte de foi qui jette un pont sur l'abîme, c'est celui-ci : Je crois en l'éternelle raison.

VIII

Il n'est pas une mouche, pas un ciron, pas un infusoire qui n'ait sa raison d'être et sa destinée sur la terre. Que des aspersions de chlorure exterminent cependant des myriades de ces insectes, ce détail est prévu par la puissance créatrice ; c'est un mouvement à gauche au lieu d'un mouvement à droite, et la balance pour eux n'est pas moins équilibrée. La mort n'est pas la fin de la vie ; c'est un changement de mode, la continuation de l'immortalité pour les insectes comme pour les hommes.

La lutte entre Eggrégores ne peut cesser que par l'absolution. Deux Dieux parfaitement d'accord ne sont plus qu'un seul Dieu. Il y a nécessairement un ordre hiérarchique entre les Eggrégores comme entre les mondes. Tout univers a son soleil, tout soleil a son ange qui est le génie créateur de son univers ; mais il y a des soleils de soleils, des groupes d'univers et des groupes de groupes ; les métatrônes ou métatrons sont les Eggrégores, non pas de la terre, mais de l'humanité terrestre. Ils sont les princes des apparences plutôt

que des formes. Ils agissent sur les croyances et régissent l'empire des visions lucides ; ils sont les inspirateurs des prophètes et règnent sur les volontés par les imaginations.

Les Eggrégores de la terre sont les génies de la mer et des montagnes ; pour les anciens c'étaient des Dieux, pour la Kabbale ce sont des anges, pour les chrétiens ce sont des démons : ce sont des esprits mortels ignorants et sauvages, parce que la terre est un monde des plus imparfaits. Deviendra-t-elle jamais parfaite ? Tout cela est relatif. Le dernier échelon d'une échelle peut se trouver un jour à la place où est maintenant le premier ; mais le premier sera élevé d'autant, et la différence sera toujours la même.

IX

Vous êtes tous frères et vous n'avez qu'un père qui est Dieu. « Père pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Toute la divinité du Christ éclate dans ces deux paroles, bien que dans la seconde se trahisse son ignorante humanité. Ne voit-il pas, le sublime avocat, qu'il est plus grand que le dieu qu'il invoque ? S'ils ne savent ce qu'ils font, ce sont eux qui auraient à pardonner à leur père. Si on dit au père d'un aveugle : pardonne-lui de ne point voir, n'aurait-on pas l'air de supposer que ce père est le plus cruel et le plus injuste des pères ? Aussi Jésus sur la croix, comme Prométhée sur le Caucase, se sent-il abandonné de son dieu dépassé par lui. Il ne l'appelle plus père et lui crie avec

les sanglots et un suprême désespoir : « Dieu, Dieu (on ajoute au texte en lui faisant dire *mon* Dieu), pourquoi m'as-tu abandonné ? » Prométhée n'a rien à espérer de Jupiter, et Jésus est damné par Jehova, parce que Prométhée martyr est plus grand que Jupiter, et parce que Jésus en mourant se fait dieu à la place de Jehova. — Jupiter et Jehova ne sont plus que des Eggrégores qui se battent, pendant qu'un homme, un supplicié, les juge et les condamne tous les deux. Un nom nouveau plus grand que Schema Hamphorasch a été inauguré pour le monde ; ce nom c'est « Charité » ; voilà comment l'homme-dieu du calvaire, plus grand qu'il ne croyait l'être, ne savait pas ce qu'il disait.

La fourmi doit-elle un culte à l'homme, et l'homme serait-il honoré par les hommages de la fourmi ? L'infusoire doit-elle rêver à l'éléphant qu'elle ne saurait connaître ni deviner ? Evidemment non ; ainsi l'homme ne doit rien aux Eggrégores et se dégrade-t-il ridiculement en adorant les dieux ; le seul culte qu'il doive au grand inconnu, source de vérité et de justice, c'est la justice et la vérité. Le règne de Dieu n'a pas de manifestation hors de nous-mêmes, il est au dedans de nous. L'Eggrégoire Jupiter ou Jehova ou Satan peut torturer Prométhée ou Jésus, ou Galilée ; serait-il pour cela leur maître ? N'ont-ils pas la mort pour se libérer ? L'enfant stupide et cruel qui torture une mouche est-il le seigneur de la mouche ? Acquiert-il du droit sur elle par son épouvantable abus de pouvoir ? Non. Mais il donne le droit aux mouches d'empoisonner les hommes avec leurs piqûres. La

bêtise du genre humain autorise la férocité, la malfaisance et l'importunité des bêtes. La mouche est vaillante lorsqu'elle se venge de l'homme, mais que penseriez-vous de l'homme qui se vengerait de la mouche ? Il peut combattre contre elle, car il est réduit à la craindre ; il a des forces, mais elle a des ailes. Il en est ainsi de nous à l'égard des Eggrégores ; nous leur échappons pour les braver, car nous ne saurions leur appartenir.

X

Dans la chaîne des êtres, il semble y avoir une lacune : l'homme, anneau vivant de cette chaîne, peut observer et toucher l'anneau qui est immédiatement au-dessous de lui ; c'est le singe, soit gorille, soit chimpanzé ; mais il ne voit ni ne touche l'anneau qui doit être immédiatement au-dessus. C'est pour cela que les anciens sages ont imaginé l'homme invisible, qu'ils ont appelé ange ou démon ; mais ils n'ont pas songé que l'invisible doit être immatériel, et que l'immatériel est infini, puisque la limite de la substance c'est la forme. Les poètes l'ont bien senti, et ils ont donné des corps à leurs dieux, disant qu'ils se cachent dans les nuées comme Jésus-Christ pendant son ascension ; mais les nuées sont mobiles et transparentes ; elles peuvent cacher un instant sur le mont Ida les faiblesses conjugales de Jupiter, mais elles ne sauraient fournir des corps mêmes aériens, des vêtements imperméables.

S'il existait des géants, nous les verrions, puisque

nous voyons les soleils qui sont des milliards de fois plus grands que nous ; la puce nous voit puisqu'elle nous mange, mais nous ne pouvons voir et manger nos dieux qu'en les faisant plus petits que nous, à moins qu'on ne dise que nous sommes la vermine de la terre.

Où donc placerons-nous les esprits des Eggrégores ? dans les astres évidemment : ils doivent être les âmes des étoiles, ou peut-être des univers. Les étoiles sont les armées célestes, et Sabaoth est le seigneur des armées. On appelle Lucifer l'ange révolté. Or Lucifer est une étoile ; au dernier jugement, les étoiles tomberont du ciel. Ceci étant donné, nous pouvons nous faire une idée de la guerre des Eggrégores. Les mondes en effet et même les univers s'attirent et résistent mutuellement ; parfois ils se brisent les uns contre les autres, et, par leurs passions magnétiques, se suscitent mutuellement des fléaux.

Il est écrit dans le *Sohar* que le vieillard suprême créa d'abord des rois qui s'entre-détruisirent parce qu'ils n'avaient point la science de l'équilibre. Le *Livre d'Hénoch* dit que les géants de la terre furent les enfants des Eggrégores déchus, et les kabbalistes font de leur Adam-Kadmon le plus gigantesque et le plus puissant des Eggrégores ; il tomba, disent-ils, parce que, ayant voulu séparer sa tête de la couronne suprême, il sépara en effet sa tête de son corps, ce qui entraîna la mort de l'un et de l'autre. La légende des Eggrégores renversés a donné des Titans à la fable et des démons à la mythologie chrétienne. Lorsqu'Adam succombe aux suggestions orgueilleuses de l'Eggrégore de la terre, il entraîne la terre dans sa chute et

consomme la damnation de l'Eggrégoire que la race d'Adam peut seule racheter en relevant le monde de sa chute. Eve doit écraser la tête du serpent ; mais ce serpent, humilié sous les pieds de la femme, sera glorifié sur le Thau mystérieux de Moïse, lorsque son image d'airain guérira l'homme de la morsure du serpent. Pourquoi les Eggrégoires ont-ils été jaloux de l'humanité et ont-ils voulu, selon Hénoch, prendre un corps pour s'accoupler avec des femmes ? C'est qu'ils sont captifs comme les astres et qu'ils veulent devenir libres comme l'homme ; ils voulaient s'affranchir en lui et par lui ; mais, si les étoiles devenaient libres, elles se heurteraient et se briseraient dans le ciel. Si les hommes eux-mêmes devenaient libres, en s'affranchissant de toute loi, le monde social périrait, et on pourrait supposer que les grands révolutionnaires ont été des incarnations d'Eggrégoires.

XI

L'homme ignorant et faible qui subit la fatalité devient l'esclave et le jouet des Eggrégoires ; mais le sage est au-dessus d'eux parce que Dieu est lumière dans le sage. Les Eggrégoires ont peur de Dieu, le sage aime Dieu, et par conséquent ne le craint pas. Il ne sacrifie ni aux dieux ni même à Dieu, il sacrifie avec Dieu et comme Dieu, parce que le sacrifice est l'essence de la divinité dans l'homme. Tous les cultes autres que celui de l'esprit et de la vérité sont des rites de magie sévère et des évocations de fantômes semblables

à la théurgie de Maxime d'Ephèse et de Julien ; Jupiter et Jéhovah sont le même diable et le même Eggrégore, qui a changé de manteau et de barbe.

C'est ce prince du vieux monde que Jésus a jugé, mais que les prêtres blasphémateurs ont trouvé moyen d'associer à Jésus-Christ.

Le vieux monde, c'est le régime absolu des rois et des prêtres ; le monde chrétien doit être la liberté de tous sous le règne de la justice et de la vérité.

Le Christ n'est point un Eggrégore : il est le fils de Dieu parce qu'il est complètement et absolument fils de l'homme ; l'humanité l'a engendré sous la fécondation seule de l'esprit de Dieu ; il n'est vrai dieu que parce qu'il est vrai homme et par conséquent indépendant des Eggrégores qui peuvent l'opprimer, mais non le supprimer, le compromettre et non le soumettre. Le Christ crucifié est le même mythe que Prométhée sur le Caucase : l'un est persécuté par Jupiter, qui a peur de lui, l'autre reproche amèrement à Jéhovah de l'avoir abandonné.

Il est bien entendu que le Jéhovah du vulgaire n'a rien de commun avec l'indicible schéma. Vous savez toutefois que le schéma est le nom de Tiphereth et non pas celui de Keter. Le schéma est la formule régulatrice de l'idéal humain ; il n'est divin que relativement à l'homme.

XII

Dans la fable d'Eden, Moïse met évidemment en scène l'Eggrégore de la terre, apparaissant tantôt sous

la forme humaine, tantôt sous la forme du serpent. Il se promène au frais après-midi ; il tend un piège à l'innocence de la créature. Toute la scène du fruit défendu est préparée à plaisir, et l'Adonaï des Juifs se montre ici malicieux et cauteleux comme un Afrite de Mahomet ou un Darvaud de Zoroastre. Néanmoins, l'homme lui échappe, et il s'écrie avec tout le fiel de l'envie: « Voici Adam devenu semblable à l'*undenous*; il connaît le bien et le mal ; empêchons donc qu'il n'étende la main et qu'il ne touche à l'arbre de vie, car il vivrait éternellement. » Les commentateurs se sont tirés comme ils ont pu de ce passage, en disant que Dieu *plaisantait*. Comment trouvez-vous ce blagueur infini? ou plutôt que dites-vous de ces stupides théologiens, dignes précurseurs de ceux qui prétendent que Dieu *s'amuse* à nous envoyer des fléaux.

— Si tu mords à la science, tu mourras, avait dit l'Éggrégoire.

— J'accepte la mort pour vivre un instant, car la science c'est la vie.

— Voici Adam devenu notre égal, s'écrie l'Éggrégoire consterné, et cachons-lui le fruit de vie.

— Trop tard, trop tard, tourmenteur de Prométhée! Le fruit de vie, c'est la liberté, et tôt ou tard l'humanité doit le cueillir. Vous me demandez pour qui dans mes livres, et surtout dans la science des Esprits, j'ai été si réservé sur la tradition dogmatique des Éggrégoires. C'est que je la trouve très dangereuse pour l'imagination; c'est qu'elle interpose des fantômes entre nous et la vérité; c'est qu'elle multiplie sans nécessité les êtres que nous aurions à craindre;

c'est qu'elle favorise les superstitions du spiritisme et crée le diabolisme.

Je la rejette donc systématiquement de mon enseignement ésotérique, tout en la trouvant très probable et en la réservant pour les initiés.

ÉLIPHAS LÉVI (1).

HÉLÈNE ENNOIA

I

Précisons ce que les *Philosophumena* nous disent de la créature d'élection que Simon le Mage aima et qui fut l'âme de son merveilleux système théosophique. Hélène est double. Je veux dire qu'Hélène est à la fois une personne vivante, une femme et un symbole, ou plutôt une idée divine sous le vêtement mystérieux d'un symbole.

Que disait le théosophe de Gitthoï ? Il disait : Hélène, c'est la brebis perdue de l'Évangile : τὸ πρόβατον τὸ πεπλανημένον. Et, remontant le fleuve sacré de la poésie homérique, Simon, cachant sous l'allégorie païenne sa pensée gnostique, ajoutait : Hélène est cette femme dont la suprême beauté troubla les princes et alluma la guerre de Troie.

Hélène est donc un symbole. Mais Simon ajoute (et nous tenons ferme ici le point le plus curieux et le

(1) Nous remercions vivement, au nom de tous les lecteurs de *l'Initiation*, M. le Baron Spedalieri, qui a bien voulu nous communiquer ces pages inédites du grand occultiste français.

plus étrange de cette histoire) : les Anges et les Puissances inférieures, créateurs de ce monde des formes, ont emprisonné ENNOIA dans une chair mortelle. Et cette même Hélène qui excita la guerre de Troie, transmigant de corps en corps, est venue lamentablement échouer dans celui d'une courtisane de Tyr.

Ainsi, Simon le Mage a rencontré dans une maison de joie, à Tyr, une femme vouée à la prostitution sacrée. Il a reconnu dans cette femme la captive du Démiurge, il l'a retirée du lieu infâme, il l'a prise pour compagne, il l'a aimée, rachetée, relevée, et il a affirmé avec sa sincérité et son génie que cette créature magnifique, perle ramassée dans la fange, était l'incarnation d'ENNOIA, la Pensée divine, liée par les Anges inférieurs au corps féminin, avilie par le SEXE, esclave de la volupté et serve de la débauche des riches Phéniciens.

II

Simon ajoute encore : C'est pour cela que je suis venu, moi la Puissance, la Grande Puissance. J'ai sauvé la brebis perdue. Et, de fait, il la paya de ses deniers, l'aima, la présenta à ses disciples. Une telle femme, présentée par un tel homme, acceptée et respectée par de tels auditeurs et de telles auditrices, devait naturellement être une femme supérieure, non seulement par la beauté, la grâce, la passion, le charme et la bonté, mais encore par l'intelligence, l'intuition, la faculté de rêve et de prière, et l'idéal.

A l'exemple du Maître, les disciples de Simon se

choisirent chacun une Hélène. Il se forma ainsi une société édénique où la femme devint l'organe de l'esprit pur et le canal du Divin. En délivrant ENNOIA, Simon révéla aux hommes la PENSÉE inconnue. Il enseigna que par la foi en cette PENSÉE, la foi en Hélène, la foi en la femme (l'éternel féminin), l'homme, le pneumatique, était délivré de l'empire du Démiurge et de ses Puissances. Il créa avant Augustin la grande formule des Eggrégores et des Mages : AIME ET FAIS CE QUE TU VEUX ! — *Ama ! et fac quod vis !*

Partant de ce principe que la loi a été imposée par le Démiurge et qu'elle n'oblige pas, il délivrait les siens du joug de cette loi, leur imposant seulement cette double norme : *la science et l'amour*.

III

Hélène paraît avoir été une voyante et une inspirée. Un texte assez obscur permet de croire qu'elle avait des songes prophétiques. Un autre texte dit qu'elle était entourée *d'esprits assesseurs* (πάρθεδρους).

Toujours est-il que les dons de cette admirable femme provoquèrent une sorte de culte parmi les populations qu'elle traversait. En effet, les peuples élevèrent des statues à Hélène sous le vocable de Minerve, comme ils en élevaient à Simon sous le vocable de Jupiter. Ils appelaient l'un « Seigneur » et l'autre « Madame, ou la Dame ». Le nom d'Hélène se prononçait comme un mot sacré et donnait accès aux

réunions des premiers gnostiques. Un moment, la Samarie adora le Divin sous les traits de Simon et d'Hélène, représentant l'éternel Androgyne, Dieu-bisexual, Principe masculin et féminin, — DIEU et DIEUE, *Deus et Dea*, ou *Deadeus*.

Les traces d'Hélène se perdent à partir du moment où le théosophe quitte la Samarie et la Syrie. On ne sait s'il fut accompagné dans son voyage à Rome par la fidèle ENNOIA. Il semble que non. Le texte qui nous apprend que Simon s'asseyait sous un platane pour enseigner ne mentionne pas Hélène. Était-elle demeurée en Samarie ? Était-elle morte ? Nous sommes réduits à des conjectures. Il semble, toutefois, que la mélancolie dernière du Mage, sa tristesse résignée, sa douceur dolente, autorisent à penser que la forme mortelle d'ENNOIA avait été rendue à la terre, et que la GRANDE VERTU DE DIEU n'avait plus auprès de lui que l'ENNOIA transfigurée et immatérielle qui avait porté dans ce monde du Démiurge le nom symbolique d'Hélène.

IV

La mémoire de cette FEMME nous est précieuse et sacrée. Celle qui, recueillie par un grand homme dans un bouge luxueux de Tyr, sut mériter un aussi profond amour et s'élever si haut dans le ciel de la mystique, — celle qui fut si belle, si bonne, si savante ; celle qui fut environnée par les esprits de lumière ; celle qui fut tant aimée des peuples qu'ils

l'adorèrent, — était certainement une créature hors pair, une personne hors ligne et hors cadre.

L'intuition nous a appris d'elle beaucoup de choses qui ne peuvent se dire qu'entre initiés. Nous nous sommes renfermés ici dans les limites de l'histoire et des conjectures que l'histoire autorise. SED DE ENNOIA HELENA, SILENDUM EST ! QUI TAMEN INVOCANT EAM ET ADAMANT EAM, NON CONFUNDENTUR. SEMPER ENIM EST VIVENS AD DANDUM SEIPSAM NOBIS, FACIE AD FACIEM, NAM I.N.R.I.

JULES DOINEL.

Cachexie Stercorale

(A mon ami Julien Lejay.)

J'avoue sans peine que mon titre est peu poétique, voire peu appétissant.

Mais je ne vois pas d'autre diagnostic à porter sur le mal dont souffre et dont va peut-être mourir notre pauvre pays.

A chaque écorchure apparaît la suppuration, chaque rhume lui devient purulent ; et, s'il lui reste encore une apparence de chaleur, c'est la fermentation putride de ses tumeurs qui l'exhale.

Nous convient-il, à nous qui assistons à cette pitoyable agonie, de prendre parti pour tel remède empirique contre tel ulcère ? N'est-ce pas pur enfan-

tillage d'appliquer sur la pustule spécifique tel onguent qui ne guérira pas la diathèse mère?

Nous ne saurions donc nous contenter de tous les orviétans s'étalant depuis quelques semaines aux quatre pages des journaux de toute opinion et de tout format.

Je ne veux pas m'approprier une idée qui appartient tout entière à mon ami Lejay et dont son prochain livre, impatientement attendu, nous montrera les beaux développements dans le social ; je ne puis cependant attribuer à autre chose qu'à la méconnaissance des règles qu'il y expose l'état de décomposition par lequel notre cher et pauvre pays agonise sur un lit d'ordures.

Quelle folie a été celle des hommes dans l'organisation de leurs sociétés ! On dirait, quand on songe à la nôtre, d'une vieille noceuse ayant roulé, d'abord dans tous les palais, ensuite dans tous les hôtels, puis dans tous les bouges et vomissant son dernier râle dans le ruisseau, rongée de virus, calcinée d'alcools.

Si ce spectacle pouvait servir de prétexte à autre chose qu'à un tirage forcé pour les journaux et si, au lieu de semer partout la haine et l'envie, les rédacteurs jeunes ou vieux, théocrates ou démocrates faisaient en dehors de toute *ligne politique, influences parlementaires* et autres platitudes, un examen sérieux de la situation et une recherche pratique du moyen de la modifier, nul doute que leur habileté, leur fortune et leur publicité ne fasse tout le bien auquel nous ne pouvons prétendre dans notre modeste condition.

Condition modeste parce que nous ne prostituons nos esprits, nos âmes ni nos plumes.

Condition modeste parce que nous ne dépendons que de nos consciences.

A ceux qui connaissent nos analogies je dirai que la société actuelle se meurt de cachexie stercorale parce que le ventre existe seul dans son corps, et j'ajouterai, pour me faire comprendre de tous, même du sceptique ignorant : les appétits existent seuls ; maintenant ils y ont remplacé les aspirations et jusqu'aux instincts. De l'Amour ? Cette cocarde des valeurs morales, il n'en est plus question ; le rut même a fait place à la digestion ; la digestion sous toutes ses formes a imposé ses couleurs aux armes dont se blasonnent à cette heure les puissants et les mandarins.

Regardons en arrière pour voir de quels sommets sont tombées les blanches neiges qui croupissent aujourd'hui en boues épaisses dans les plates vallées du matérialisme.

De Lohengrin à Soubise, des siècles s'écoulèrent, des vertus aussi, qui, comme les siècles, ne durent plus reflleurir.

Les Diderot, les Jean-Jacques, puis les Danton et enfin les Auguste Comte se terminent en Cour d'assises.

Rien ne me fait supposer que les Guesde et les Ferroul, les Benoit Malon et les Carle Marx aient des exécuteurs testamentaires plus honorables que ceux par lesquels ont fini leurs devanciers de la Noblesse et de la Bourgeoisie.

Et voilà que s'établit la Genèse de la Boue, par la déchéance successive des principes supérieurs.

La neige est devenue liquide. puis visqueuse

jusqu'au boubier où nous patageons aujourd'hui.

Prenez ce que l'on est convenu d'appeler un honnête homme du temps présent; son honnêteté est basée sur la blancheur non de son âme que l'on ignore, mais de son casier judiciaire. Il n'en faut pas davantage pour que cet homme soit l'égal de tout autre homme dont le dossier officiel présente la même virginité. Que de différences cependant entre la valeur d'individus pourvus de ce même facteur commun, et il arrive que l'honnêteté initiale, base du vote, peut être une volonté achetée, intimidée, égarrée, et que le vendu, le lâche, le fou devient l'égal de l'homme pur, courageux, équilibré.

J'ai peu de confiance en une valeur morale qui ne se peut réclamer que de la crainte des gendarmes mitrés, casqués ou coiffés du tricorne.

Tout cela se génère de la crainte, partant de la faiblesse, non de la force et du courage, ces leviers du bien.

Du reste, qu'est ce Suffrage universel que l'on dit *si respectable*, dans des phrases creuses et sonores comme des grosses caisses?

Ce suffrage est presque toujours l'expression de volontés achetées.

Nul ne devrait alors s'étonner si le syndic des achetés est un vendu; on voit par là que la confection des lois est confiée à des personnes qui en sont le plus souvent justiciables.

Il est rare, sinon impossible, de trouver encore aujourd'hui un homme ayant le profil du rôle qu'il est appelé à jouer.

Combien de savetiers se croient des Michel-Ange !
Combien de droguistes se prennent pour des Beethoven !

Je n'entends ci dénigrer aucune profession, l'expérience nous ayant montré le métier de ceux qui n'en ont pas ; je veux dire simplement que, dans ces temps de désordre et de véritable anarchie, il peut être intéressant et salutaire d'explorer cette forêt vierge du domaine des principes, pour y découvrir la source du mal et la tarir par une belle flambée d'amour et de haute intellectualité.

Nous vivons à l'heure présente à la merci des événements, ce sont les faits qui imposent les lois.

La *force des choses*, voilà la seule force existant aujourd'hui, et cependant les choses sont inertes par elles-mêmes ; la force par laquelle elles nous dominent ne provient que d'abdications, de faiblesses, et de tout ce résidu de compromis et de lâchetés, de volontés sans énergie et d'intelligences sans moralité. C'est cette force des choses, ce déchet anonyme et laid, qui rend nos têtes courbées en de serviles attitudes ; c'est en un mot l'agenouillement de l'homme devant la circonstance, de la cause devant l'effet.

Il faut être capable des états inférieurs pour prétendre les dominer. Les puissants du jour ont-ils cette capacité, et ne constatons-nous pas au contraire que rarement on est, en cette fin de siècle, à la fois *quelqu'un* et *quelque chose*, les seuls moyens qui mènent à la situation répugnant aux caractères.

La méconnaissance du canon divin suivant lequel se clivent l'homme, la société et l'univers devait nous

entraîner dans le borbier où nous patageons ; il est clair que celui qui s'élève par d'autres moyens que les forces normales d'honnêteté et d'intellectualité pourra peut-être dominer matériellement des volontés un instant distraites ou égarées, mais sa chute sera inévitable dès que ces volontés se reprendront et auront conscience d'elles-mêmes, et, plus le point de départ aura été matériellement élevé, plus l'ensevelissement dans la fange sera complet, absolu après la chute.

Le Christ, du haut de la croix, plane toujours de toute sa grandeur morale au-dessus de l'humanité. Combien de semaines encore avant que les ingénieurs constructeurs de tours soient ensevelis sous trois cents mètres de boue et d'oubli ?

QUÆRENS.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Notes historiques sur l'Envoûtement

Les lecteurs de *l'Initiation* sont, plus que personne, au courant des polémiques qu'a soulevées, dans ces derniers temps, la mort de l'abbé Boulan ; ils ont certainement lu les nombreux exemples d'envoûtement qu'ont cités les chroniqueurs ; mais, comme ces exemples étaient souvent un peu fantaisistes, j'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de les réunir, de les préciser et de montrer, par des documents pris autant que possible aux sources mêmes, que cette pratique, qui remonte aux premiers âges de l'humanité, se retrouve dans tous les temps et dans tous les pays.

Le Père Charlevoix visita l'Amérique centrale au commencement du xviii^e siècle ; il rapporte que les Illinois font de *petits marmousets* pour représenter ceux dont ils veulent abréger les jours, et qu'ils les percent au cœur.

Un autre missionnaire, le P. Garcia, trouva une coutume analogue aux îles Marquises. Le sorcier prend de votre salive, et, l'enveloppant dans une

feuille d'arbre qu'il conserve avec lui, il devient maître de votre corps et de votre esprit.

Dans un article publié en janvier 1863 par la *Revue des Deux Mondes* sous le titre *La Chasse aux têtes*, il est question (p. 154) d'une vieille sorcière de Bornéo qu'on accusait d'avoir fait périr une jeune femme « en façonnant une image de cire qu'elle exposait chaque matin devant un feu doux. A mesure que l'effigie s'en allait fondant, la femme Lia, la rivale condamnée, de plus en plus pâle, de plus en plus fiévreuse, languissait et se fondait elle aussi. »

Le Père Léon-Marie Guerrin, sous-procureur de la Grande Chartreuse, répondant, il y a quelques jours, à une question que j'avais posée à l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, écrit ceci :

« Durant les trois années (1864 à 1867) que j'ai passées en Chine, à Kouaï-Thao, province de Canton, j'ai souvent entendu de vieux chrétiens me parler de procédés consistant à faire mourir des personnes à distance au moyen de figurines de terre de très petites dimensions (représentant ordinairement des porcs), que l'on dispose sur des tombes ou dans des maisons, après que les figurines ont reçu une sorte de bénédiction de la part des bonzes. »

Les anciens rituels de l'Égypte font souvent allusion à une semblable coutume, et M. Lenormand en a retrouvé la trace chez les Assyriens. Dans son livre sur la *Magie des Chaldéens*, il reproduit une grande tablette provenant de la bibliothèque du palais royal de Ninive et contenant une suite de vingt-huit formules d'incantation déprécatrice contre l'action des

mauvais esprits, les accidents et les maladies. Le tout forme une longue litanie qui, divisée en paragraphes finissant tous par la même invocation sacramentelle, se récitait probablement, comme nos litanies actuelles, à l'heure des prières.

Voici le sixième verset :

Celui qui forge l'image, celui qui enchante, la face malfaisante, l'œil malfaisant, la langue malfaisante, la lèvre malfaisante, la parole malfaisante.

Suivi de l'invocation commune.

Esprit du Ciel, souviens-t'en ! Esprit de la terre, souviens-t'en !

Si nous passons aux Grecs, nous trouvons un texte de Platon :

« Il y a parmi les hommes deux espèces de maléfices dont la distinction est assez embarrassante. L'une est celle que nous venons d'exposer nettement, lorsque le corps nuit au corps par les moyens naturels. L'autre, au moyen de certains prestiges, d'enchantements et de ce qu'on appelle ligatures, persuade à ceux qui entreprennent de faire du mal aux autres qu'ils peuvent leur en faire par là, et à ceux-ci qu'en employant ces sortes de maléfices on leur nuit réellement. Il est bien difficile de savoir au juste ce qu'il y a de vrai en cela ; et, quand on le saurait, il n'oserait pas plus faire de convaincre les autres. Il est même inutile d'entreprendre de prouver à certains esprits fortement prévenus qu'ils ne doivent pas s'inquiéter de petites figures de cire qu'on aurait mises ou à leur porte, ou dans les carrefours, ou sur le tombeau de leurs ancêtres, et de les exhorter à les mépriser,

parce qu'ils ont une foi confuse à la vérité de ces maléfices... Celui qui se sert de charmes, d'enchantements, et de tous autres maléfices de cette nature à dessein de nuire par de tels prestiges, s'il est devin ou versé dans l'art d'observer les prodiges, qu'il meure! Si, n'ayant aucune connaissance de ces arts, il est convaincu d'avoir usé de maléfices, le tribunal décidera de ce qu'il doit souffrir dans sa personne ou dans ses biens. » (*Lois*, liv. XI, traduction de M. Cousin, tome VIII, pp. 324-325.)

On connaît la réputation des sorcières de Thessalie qui causaient l'impuissance et une mort lente en perforant chaque jour avec une aiguille l'image en cire de la personne à qui elles voulaient nuire.

Ovide rappelle cette coutume dans ses *Héroïdes*.

Devovet absentes simulacraque cerea figit,
Et miserum tenues in jecur urget acus.

(Ep. 6; *Hypsipile*, v. 91 et 92.)

De même Horace dans ses satires :

Lanea et effigies erat, altera cerea: major
Lanea, quæ pœnis compesceret inferiorem;
Cerea suppliciter stabat, servilibus ut quæ
Jam peritura modis (1).

(Liv. I^{er}, *Sat.* 8, v. 30-34.)

L'historien arabe Ibn Kadoun, qui vivait au xiv^e siècle, et auquel nous devons des aperçus extrêmement remarquables au sujet des phénomènes étudiés

(1) Il y avait aussi une poupée de laine et une de cire; celle de laine, plus grande, semblait devoir châtier l'autre; celle de cire se tenait en posture suppliante comme prête à mourir d'une manière misérable.

plus tard sous le nom de magnétisme animal, nous donne sur l'envoûtement des détails plus précis.

« Nous avons vu, de nos propres yeux, un de ces individus fabriquer l'image d'une personne qu'il voulait ensorceler. Ces images se composent de choses dont les qualités ont un certain rapport avec les intentions et les projets de l'opérateur et qui représentent symboliquement, et dans le but d'unir et de désunir, les noms et les qualités de celui qui doit être sa victime. Le magicien prononce ensuite quelques paroles sur l'image qu'il vient de poser devant lui et qui offre la représentation réelle ou symbolique de la personne qu'il veut ensorceler ; puis il souffle et lance hors de sa bouche une portion de salive qui s'y était ramassée et fait vibrer en même temps les organes qui servent à énoncer les lettres de cette formule malfaisante ; alors il tend au-dessus de cette image symbolique une corde qu'il a apprêtée pour cet objet et y met un nœud pour signifier qu'il agit avec résolution et persistance, qu'il fait un pacte avec le démon qui était son associé dans l'opération au moment où il crachait et pour montrer qu'il agit avec l'intention bien arrêtée de consolider le charme. A ces procédés et à ces paroles malfaisantes est attaché un mauvais esprit qui, enveloppé de salive, sort de la bouche de l'opérateur. Plusieurs mauvais esprits en descendent alors, et le résultat en est que le magicien fait tomber sur sa victime le mal qu'il lui souhaite. »

La tradition de ce maléfice se conserva également parmi les peuples chrétiens aussi bien de l'Occident que de l'Orient, mais il s'y compliqua souvent des

pratiques sacrilèges qui, dans l'esprit de leurs auteurs, avaient pour effet d'abord d'augmenter par l'administration des sacrements la ressemblance de la figure avec la personne visée, puis de réjouir et d'exciter le zèle du démon qu'ils appelaient à leur aide par la profanation des espèces consacrées.

On peut consulter à ce sujet Tertullien (1) et l'histoire byzantine ainsi que les écrits de la plupart des jurisconsultes et des exorcistes du xvi^e siècle tels que Delrio, Alphonse de Castro, Le Loyer.

Les exemples les plus connus sont ceux de Dufas, roi d'Ecosse, qui succomba tout desséché, par suite des manœuvres magiques d'une sorcière qui faisait fondre tous les jours sur un brasier une statuette en cire de ce prince.

Sous le règne de Louis X, Enguerrand de Marigny, garde du Trésor, fut arrêté sous l'inculpation du crime de concussion et d'altération des monnaies. Le roi était disposé à le traiter avec modération, lorsque ses ennemis, déterminés à le perdre, rapportèrent à Louis X « qu'un nécromant de profession, à la sollicitation de la femme et de la sœur d'Enguerrand, avait fabriqué certaines images de cire à la ressemblance du roi, du comte Charles de Valois et d'autres barons, afin de procurer par sortilège la délivrance d'Enguerrand et de jeter un maléfice sur lesdits roi et seigneurs ; lesquelles images maudites étaient en telle manière ouvrées, que, si longuement

(1) *De Spectac.*, c. x, p. 90; *de Resurrectione carnis*, c. xvi, p. 389.

elles eussent duré, lesdits roi, comte et barons n'eussent chaque jour fait qu'amenuiser, sécher et languir jusqu'à la mort » (1).

Pour donner quelque poids à ces allégations, on montra au roi des figures percées et sanglantes que l'on assura avoir été trouvées chez le nécromant. Louis X, épouvanté, consentit à la condamnation de son favori, qui fut pendu à Montfaucon.

En Angleterre, pendant le règne de Henri VI, le cardinal de Winchester, jaloux du crédit que le duc de Gloucester avait dans l'esprit du roi, porta contre la femme du duc l'accusation de sorcellerie. Il parvint à suborner des témoins qui déclarèrent que la duchesse avait des entrevues fréquentes avec un prêtre accusé de nécromancie et une sorcière nommée Marie Gardemain. Ces témoins assurèrent de plus, sous la foi du serment, que la duchesse et ses deux complices se livraient à des pratiques diaboliques et faisaient fondre à un feu ardent une effigie en cire de Henri VI, afin d'épuiser les forces de ce prince et d'abrégé sa vie, qui s'éteindrait quand la cire serait consumée. Cette accusation fut admise par les juges ; malgré les protestations d'innocence des accusés et le haut rang de la duchesse, tous trois furent déclarés coupables : la duchesse fut condamnée à un emprisonnement perpétuel, le prêtre fut pendu et la prétendue sorcière brûlée.

Après l'assassinat du duc et du cardinal de Guise, un grand nombre de prêtres ligueurs plaçaient sur les

(1) Chronique de Saint-Denis.

autels, pendant la messe, des statuettes de cire faites à l'image de Henri III, et les piquaient au cœur en prononçant des paroles magiques, afin de donner la mort à ce roi qu'ils appelaient le tyran Hérode.

Il fut établi, dans le procès du maréchal d'Ancre, que le maréchal et sa femme se servaient, pour œuvres de sorcellerie, d'images qu'ils conservaient dans des cercueils.

L'Intermédiaire du 10 janvier 1893 donne les renseignements suivants sur les autres sources à consulter :

« Parmi les procès d'envoûtement qui me reviennent en mémoire, il y a ceux de Robert d'Artois et du duc de Bourgogne (assassinat du duc d'Orléans, affaire citée par Monstrelet) et un *curieux cas assez détaillé* découvert par l'inquisition à Rome, au XVIII^e siècle, dans les *Amusements des eaux de Spa*, petite édition de 1782, tome V, 1-14 (Envoûtement dirigé contre le roi de France). »

Brest, D^r A. Corre.

« La société des Archives historiques de la Gascogne a publié dans sa collection un fascicule ayant pour titre : *Documents sur la chute de la Maison d'Armagnac-Fozensaguet et la mort du comte de Pardiac*. Dans le recueil de documents s'en trouve un intitulé : Déposition de Guillaume de Cellier sur les opérations magiques que projetait le comte de Pardiac. — M. de Rochas y trouvera, page 65, la description de la cérémonie de l'envoûtement. »

T. de C. du P.

L'Intermédiaire du 20 janvier 1893 revient sur le

procès de Robert d'Artois devant la cour des pairs en 1332 et rappelle la disposition du père Sagebran à qui le comte d'Artois demande avec force supplications de baptiser une image de cire « de la longueur d'un pied et demi, pour lequel il y a tout près le parrain et la marraine ». Et le père Sagebran s'y refusant : « Me pourchassez donc, dit Monseigneur Robert, aucune aultre qui le sache faire et je le ferai riche à toujours. »

Tout récemment, un magistrat, M Falgairolle, a publié, d'après les archives de la Lozère, les pièces d'un procès intenté en l'an 1347 (1) à un prêtre du diocèse de Clermont nommé Pépin, accusé, entre autres crimes de sorcellerie, d'avoir voulu envoûter l'évêque de Mende à l'aide d'une figure de cire (2) :

« Pépin, interrogé le 24 novembre par le commissaire de la cour ecclésiastique de Mende, déclara que :

« Se trouvant, il y avait quatre ans passés, à Langeac où il se livrait à la science de la pierre philosophale avec noble Guérin de Chateauneuf, seigneur d'Apcher et Guillaume Laborte, il résolut de faire l'image. Ayant en sa possession de la cire vierge, il vint au lieu de Vedrines, terre d'Apcher, où il apporta

(1) Trente ans auparavant, en 1317, Jean XXII, second pape d'Avignon, écrivait que ses ennemis avaient voulu l'envoûter : « Les magiciens Jacques dit Brabançon et Jean d'Amant, médecin, ont préparé des breuvages pour nous empoisonner, nous et quelques cardinaux nos frères ; et, n'ayant pas eu la commodité de nous les faire prendre, ils ont fait des images de cire sous nos propres noms pour attaquer notre vie en piquant ces images. Mais Dieu nous a préservés et a fait tomber entre nos mains trois de ces images diaboliques. » (*Bibl. arch. hist.* de Tarn-et-Garonne, t. IV, 2^e trim. 1876.)

(2) *Un envoûtement en Gévaudan en l'année 1347*, par Edmond Falgairolle, substitut du Procureur de la République à Nîmes. — Nîmes, Catelan, 1892.

ladite cire dans la maison du médecin de ce lieu où il demeura pendant six semaines. Un certain jour il pensa à l'image, et avec la cire qu'il y avait apportée, environ deux livres, il fit l'image de sa main, la fabriqua avec de l'eau chaude et sans autre mélange. Pendant la fabrication il avait devant lui le fameux livre (1) et prononçait les paroles nécessaires pour cette opération.

« Interrogé sur le point de savoir s'il avait baptisé l'image, il répondit négativement et reconnut avoir prononcé quelques paroles en confectionnant cette image.

« On lui demanda de déclarer si l'évêque se ressentirait du mal que quelqu'un ferait à cette image ou de la perte du membre qu'on lui couperait. Il répondit qu'il le croyait parce que les images en cire ont cette propriété.

« On lui demanda, en outre, si l'évêque de Mendemourrait à la suite de l'amputation d'un membre de cette statue, et il répondit affirmativement et déclara que lui seul pourrait l'empêcher de mourir, parce que toute autre personne en était incapable. Il confessa qu'il avait écrit sur la poitrine de l'image, en la faisant, les noms des anges des Dominations.

« Il fabriqua cette image un vendredi. L'ange du jour s'appelait *Anhoël*, nom qui est inscrit sur la poitrine de ladite image en même temps que six autres noms d'anges qu'il a oubliés, et sur le front de l'image

(1) C'était un livre de sorcellerie qu'il avait copié sur un autre livre dans un château près de Perpignan.

il a inscrit celui de l'évêque pour se conformer à la science de cette opération. »

Il raconte ensuite comment il est venu cacher secrètement cette image dans un trou du mur de l'étage supérieur de la tour du château d'Arzence appartenant au sieur d'Apcher. Cette image ne devait opérer qu'au mois de janvier.

Dans ses autres interrogatoires, il déclare qu'il a trouvé dans ses voyages, et spécialement à Tolède et à Cordoue, des livres de magie (1) qui enseignaient à faire des images et qu'il a lu que ces images étaient capables de faire périr les hommes et les animaux qui la foulaient aux pieds; qu'il était même dangereux de les toucher. C'est du reste la première qu'il ait faite, et cela sous la pression du seigneur d'Apcher qui voulait se débarrasser de l'évêque.

On avait affaire à un magicien très novice; aussi les enquêteurs ne purent-ils tirer de lui qu'un aveu de son ignorance sur la manière dont la figure de cire pouvait agir sur l'évêque; mais, un siècle plus tard, nous trouvons des détails précieux dans les écrits de Paracelse (1493-1531), cet homme si discuté qui a mêlé les rêveries les plus incohérentes à des vues de génie et à des découvertes de premier ordre.

Dans son livre sur l'Être spirituel (*De ente spirituum*), il s'exprime ainsi :

« Vous savez que, selon la volonté d'un esprit en lutte avec un autre esprit, si l'on couvre de terre et de

(1) L'un de ces livres, intitulé *De Naturalibus*, composé par le roi de Majorque, lui avait été donné par ce prince lui-même, très habile dans la science magique.

pierres une image en cire, l'homme en vue duquel l'image a été faite est *inquiet et tourmenté* dans le lieu où les pierres ont été amoncelées, et n'est soulagé que lorsque l'image a été remise au jour ; alors il est délivré de ses anxiétés. Notez encore que, si l'on brise une jambe à cette image, l'homme se ressent de cette fracture ; il en est de même des piqûres et autres blessures semblables faites à l'image. » (Chap. VII.)

« Il est possible que mon esprit transperce ou blesse une autre personne avec mon épée sans le secours du corps, par l'effet de mon ardent désir. Il peut encore se faire que, par ma volonté, je fixe l'esprit de mon adversaire dans une image, et que je parvienne ainsi à rendre cet adversaire difforme ou boiteux, à mon gré, par le moyen de la cire... Vous devez tenir pour certain que l'action de la volonté est d'une grande importance en médecine ; et, de même que quelqu'un qui se veut du mal peut ressentir tout le mal qu'il se souhaite, parce que la malédiction est du ressort de l'esprit, de même il peut arriver que des images soient affligées, à la suite de malédictions, de maladies telles que les fièvres, les épilepsies, les apoplexies et autres semblables ont été bien préparées. » (Chap. VIII.)

« Si on peint sur un mur une image à la ressemblance d'un homme, il est certain que tous les coups et blessures qu'on portera à cette image seront reçus par celui dont l'image offre la ressemblance. Cela tient à ce que l'esprit de cet homme, par la volonté d'un autre esprit que l'on peint ainsi, passe dans cette figure... Aussi, quel que soit le châtement que vous demandez contre cet homme, il le subira si

vous l'infligez à son image, parce que votre esprit a fixé l'esprit de cet homme dans cette figure, de sorte qu'il est devenu votre sujet et qu'il est forcé de subir tout ce qu'il vous plaira de lui infliger. » (Chap. ix.)

« Nous avons dit que l'esprit infligeait des maladies aux corps. Cela peut se faire de deux manières: l'une quand les esprits se contrarient mutuellement sans la volonté des hommes, sous l'influence de l'antipathie naturelle, ou par les autres stimulants du mal. La seconde voie par laquelle les esprits envoient des maladies est celle-ci: par nos pensées, par nos sens, par notre volonté. Lorsque tout cela est bien d'accord, nous cherchons à infliger, et nous pouvons le faire, quelque dommage à autrui. Cette volonté ferme et déterminée est la mère qui engendre l'esprit malfaisant. » (Chap. v.)

Ainsi, d'après Paracelse, c'est la volonté qui est la principale cause des effets produits, quoiqu'elle ne soit probablement pas la seule: *Quamvis multæ aliæ causæ huc afferrî possint.* » (Chap. viii.)

Mais qu'est-ce au juste que ces esprits qui agissent l'un sur l'autre ?

« Pour définir l'être spirituel, nous dirons que c'est une puissance parfaite ou complète par laquelle tout le corps peut être affecté ou précipité dans toutes sortes de maladies... Réfléchissez que ni le diable, ni aucun effet ou inspiration venant de lui ne peut être compris ici. En effet, le diable n'est pas un esprit; un esprit n'est pas non plus un ange. Ce qui est esprit, c'est ce qui se produit dans le corps vivant de notre

pensée sans matière. Ce qui naît de notre mort, c'est l'âme. » (Chap. iv.)

Nous retombons ainsi dans la trinité des anciens philosophes : *l'âme* immortelle, *le corps* matériel, et *l'esprit* ou agent nerveux qui, répandu dans tout le corps, sert à transmettre à ses diverses parties les volontés de l'âme.

« Cet esprit, comme toi, a des pieds et des mains ; s'il est tué, il te tue ; en effet, toi et ton esprit, vous êtes une seule et même chose. Mais retiens bien ceci : ce n'est pas ton corps qui reçoit cette blessure, quand même elle serait palpable et visible sur ton corps ; ce stigmate est produit par ton esprit qui a en possession ton corps et tes membres. De là il suit que ce n'est pas au corps qu'il faut appliquer les remèdes, ce serait peine perdue. Guéris l'esprit, et le corps deviendra sain, car c'est l'esprit qui est blessé et non le corps. » (Chap. vii.)

Est-il possible d'indiquer plus clairement la puissance des suggestions ? Ces observations que beaucoup de gens croient nouvelles avaient du reste été faites par les illustres maîtres du Moyen âge dont la vigoureuse intelligence planait sur l'ensemble des connaissances humaines.

« Toute idée conçue dans l'âme, dit saint Thomas, est un ordre auquel obéit l'organisme : ainsi la représentation de l'esprit produit dans le corps ou une vive chaleur ou le froid ; elle peut même engendrer ou guérir la maladie, et il n'y a rien là qui doive surprendre, puisqu'il est évident que l'âme, *forme du corps*, est une même substance avec lui. » (*Somme théol.*, 1^{re} part., p. 110, art. 2.)

« L'imagination, si elle est vive, force le corps à lui obéir, parce que, selon la doctrine d'Aristote, elle est dans l'âme un principe naturel de mouvement. L'imagination en effet commande toute les forces de la sensibilité ; celle-ci à son tour gouverne les battements du cœur et par lui met en mouvement les esprits vitaux ; ainsi tout l'organisme est bientôt modifié. Elle ne pourrait pas cependant, quelque vivacité qu'on lui prête, changer la forme de la main du pied, ou d'un autre membre. » (*Ibid.*, 3^e part., p. 13, art. 3) (1).

« Non seulement une forte imagination peut causer au corps la fièvre ou la lèpre, mais, d'après Avicenne, si elle est bien pure, affranchie des passions charnelles et douée d'une grande vivacité dans ses conceptions, les corps extérieurs eux-mêmes lui obéissent ; à tel point que, par une vive représentation intérieure, elle peut rendre la santé aux malades ou produire d'autres effets analogues. » (Saint Thomas, *Somme contre les Gentils*, liv. IV, chap. 103.)

Le persan Gazzali, qui vivait comme Avicenne au x^e siècle, va plus loin encore, d'après une citation faite par Richard de Midletown dans ses *Questions sur les facultés de la vie animale* (Paris, 1519).

« Si l'âme, dit-il, se représente vivement la chute d'un animal, cela suffit pour qu'il tombe ; de là ce proverbe : D'un regard Dieu précipite l'homme et le chameau dans la fosse. »

(1) On m'a rapporté confidentiellement, avec les noms et les détails les plus précis, un drame qui se serait passé, il y a une dizaine d'années, dans une famille considérable de Toulouse où une dame serait morte subitement d'une prétendue péritonite

Voici d'après M. Stanislas de Guaita, l'un des hommes les plus érudits en ces matières, comment se pratique aujourd'hui ce genre de maléfice (1) :

« Le Volt (du latin *Vultus*, effigie) de l'Envoûtement magique est la figure, modelée en cire, du personnage dont on veut la perte. Plus la ressemblance est parfaite, plus le maléfice a chance de réussir. Si, dans la composition du Volt, le sorcier peut faire entrer, d'une part, quelques gouttes de saint chrême ou des fragments d'hostie consacrée; d'autre part, des rognures d'ongle, une dent (2), ou des cheveux de sa future victime, il pense que ce sont là autant d'atouts dans son jeu. S'il peut dérober à celle-ci *quelques vieux effets, qu'elle ait beaucoup portés*, il s'estime heureux d'y tailler l'étoffe dont il habillera la figurine, le plus possible à l'instar de son vivant modèle.

« La tradition prescrit d'administrer à cette poupée ridicule tous les sacrements qu'a pu recevoir le destinataire du sacrilège : Baptême, Eucharistie, Confirmation, Prêtrise et jusqu'à l'Extrême-Onction, si le cas y échoit. Puis l'exécration se pratique en lardant cet objet d'art d'épingles empoisonnées, avec une

au moment où une nécromancienne de la ville piquait au ventre une statuette de cire qui était censée la représenter.

Je ne discute en aucune façon la réalité ni la possibilité de pareils faits ; je me borne à les indiquer pour prouver la persistance de la tradition, et je puis ajouter que j'ai reçu un certain nombre de lettres provenant de personnes qui se croyaient envoûtées et me demandaient mon appui contre leurs persécuteurs. J'ai vu à Montmartre une femme qui fait profession de repousser les envoûtements à l'aide de prières.

(1) *Le Temple de Satan*, Paris, 1891, p. 185.

(2) D'où cette locution populaire de menace, qui est devenue une vague formule de haine ou simplement de rancune : *Qu'il prenne garde, j'ai une dent contre lui.* (ST. DE G.)

grande explosion d'injures pour exciter à la haine, ou bien en l'écorchant à certaines heures fatidiques, au moyen d'éclats de vitre ou d'épines venimeuses, toutes dégouttantes de sang corrompu.

« Un crapaud auquel on donne le nom de celui qu'on désire envoûter remplace aussi parfois le Volt en cire; mais les cérémonies imprécatoires demeurent identiques. Une autre recette veut qu'on lie le crapaud vivant avec des cheveux qu'on s'est procuré d'avance; après avoir craché sur ce vilain paquet, *on l'enterre sous le seuil de son ennemi, ou en tout autre endroit qu'il fréquente tous les jours par nécessité* (1). »

On voit que les magiciens modernes tendent à diminuer le rôle des imprécations qui semble avoir pris le dessus au Moyen âge et à augmenter au contraire celui des agents physiques connu chez les peuples primitifs.

Cette évolution est mise en relief d'une façon saisissante dans *l'Envoûteur*, nouvelle publiée par M. Jules Lermina dans *l'Initiation*, en juillet 1892, précisément au moment où, par une coïncidence curieuse, je faisais l'expérience relative à l'extériorisation de la

(1) On trouve dans un livre imprimé en 1610 sous le titre: *Le second jour des jours caniculaires*, l'histoire d'une honnête femme qui avait été menacée par une sorcière. « Peu de jours après, cette honnête femme se sentit cruellement atteinte de grandes douleurs de ventre; il lui sembla qu'on lui perçait les boyaux de part en part, si bien qu'elle gémissait amèrement et par ses plaintes inquiétait ses voisins. Or, comme plusieurs la venaient voir pour la consoler, entre autres un potier y vint qui assura que sa voisine était ensorcelée, fit fouiller au seuil de la porte pour voir s'il n'y avait pas quelque charme; on y fouilla donc, et entre autres charmes on y trouva une image qui avait une palme de longueur, laquelle estoit transpercée des deux côtés avec une aiguille. On prend le sortilège et l'on jette le tout en feu: alors la patiente se trouve allégée de son mal. »

sensibilité d'un sujet magnétisé sur une plaque photographique.

Je me bornerai à en reproduire ici le passage suivant :

« — Vous croyez, n'est-il pas vrai, continua-t-il, qu'il n'y a dans cette reproduction d'une forme, d'une physionomie, qu'un jeu de lumière..... Ignorants ! Entre le corps qui se place devant l'objectif et la plaque sensibilisée, il s'établit un courant, enlevant à l'être, comme dans une opération galvanoplastique, d'innombrables particules de sa propre matière, de sa substance, de sa vie..... La chimie les fixe, rien de plus, et..... comprenez-moi bien..... entre cette représentation, qui vous semble morte, et l'être qui est là-bas vivant, il existe un lien que rien ne peut jamais rompre..... de l'un à l'autre des fils innombrables subsistent comme un réseau de cordons électriques..... et quand je frappe, quand je blesse, quand je lacère cette image, coups, blessures et lacérations, comme le signe ou le télégraphe, comme la voix ou le téléphone, vont se répercuter sur l'être vivant..... qui ne comprend pas, lui, pourquoi il souffre, pourquoi il gémit, pourquoi il meurt..... »

Balzac avait déjà émis une théorie analogue pour expliquer le daguerréotype.

Voici en effet ce que raconte Nadar dans le premier numéro de *Paris-Photographe*, p. 16 :

« Selon Balzac, chaque corps dans la nature se trouve composé de séries de spectres, en couches superposées à l'infini, foliacées en pellicules infinitésimales, dans tous les sens où l'optique perçoit ce corps.

« L'homme à jamais ne pouvant créer, — c'est-à-dire d'une apparition, de l'impalpable constituer une chose solide, ou de *rien* faire une *chose*, — chaque opération daguerrienne venait donc surprendre, détachait et retenait en se l'appliquant une des couches du corps objecté.

« De là pour ledit corps, et à chaque opération renouvelée, perte évidente d'un de ses spectres, c'est-à-dire d'une part de son essence constitutive.

« Y avait-il perte absolue, définitive, ou cette déperdition partielle se réparait-elle consécutivement dans le mystère d'un renaissement plus ou moins instantané de la lumière spectrale ? Je suppose bien que Balzac, une fois parti, n'était pas homme à s'arrêter en si bonne route et qu'il devait marcher jusqu'au bout de son hypothèse. Mais ce deuxième point ne se trouva pas abordé entre nous. »

Je vais maintenant essayer de faire comprendre en quelques mots comment mes propres recherches permettent jusqu'à un certain point d'expliquer l'origine de la croyance à l'envoûtement.

On admet, dans la science actuelle, que toutes nos sensations sont dues à des vibrations moléculaires qui se propagent jusqu'aux organes de nos sens, et de là à notre cerveau, à travers des milieux divers.

On a vérifié que ces milieux, très souvent invisibles ou impondérables comme l'air ou l'éther, sont inégalement aptes à transmettre les vibrations spéciales qui constituent le son, la lumière, la chaleur, l'électricité.

On sait encore que le sens du tact, le seul dont j'ai

besoin de m'occuper ici, n'est impressionné que par des actions mécaniques exercées *directement* sur notre corps ; on suppose, en outre, que les nerfs sensitifs ne sont que les conducteurs d'une sorte de fluide qui est le véritable agent de la transmission et qui est dirigé par la volonté, puisque, sans l'*attention*, ces nerfs transmettent mal ou pas du tout la sensation.

Mes expériences ont prouvé que cet agent, cet influx nerveux spécial, qui normalement ne dépasse pas la peau, c'est-à-dire les extrémités des filets nerveux, peut, chez certaines personnes (1) et sous l'influence de certaines manœuvres, être projeté au dehors sur toute la périphérie du corps et vraisemblablement par les pores de la peau, comme le serait le liquide contenu dans un tuyau de pompe à incendie en toile perméable si on fermait la lance qui le termine.

Il se forme ainsi autour du *sujet* une atmosphère, un *champ*, de cet agent propre à transmettre au cerveau les vibrations spécialement perçues par le sens du tact ; ce champ (2), dont l'étendue augmente avec le degré de magnétisation du sujet, est aussi, pour un même degré, d'autant plus considérable que l'action mécanique exercée est plus intense : théoriquement, une action d'intensité infinie serait perçue à une distance infinie.

(1) J'ai reconnu que quelques personnes extériorisent le sens du tact sous des influences très faibles et encore mal définies.

(2) Les zones de maximum de sensibilité que j'ai observées dans ce champ n'ont qu'une importance secondaire ; elles proviennent vraisemblablement de phénomènes d'interférences provoqués par le rythme des émissions.

J'ai également observé que :

1° Certaines substances absorbent cet agent pour le renvoyer ensuite par rayonnement exactement comme les matières phosphorescentes absorbent et rendent la lumière ;

2° Si on place une de ces substances près d'un sujet extériorisé pendant un certain temps, elle se chargera de l'agent proportionnellement à ce temps et à l'intensité du rayonnement du sujet au point où elle était placée, de telle sorte qu'elle sera elle-même le centre d'un *champ* plus ou moins étendu propre à transmettre les vibrations sensibles au tact.

Il résulte de là que si, pour une action mécanique d'intensité i , le rayon du champ du sujet est r et celui de la substance r' , le sujet percevra les actions mécaniques d'intensité égales ou inférieures à i , exercées sur la substance chargée ou *sur un point quelconque du champ de cette substance*, tant que la distance entre le sujet et la substance sera inférieure ou égale à $r + r'$; mais, quand cette distance sera supérieure à $r + r'$, il y aura un espace où l'agent sera en quantité insuffisante pour transmettre les vibrations, et là sensation ne se transmettra plus. La communication se rétablira dès que les deux champs, définis comme il est dit ci-dessus, se toucheront de nouveau.

On voit pourquoi l'envoûté ne ressentait l'effet du volt que lorsqu'il passait auprès de ce volt, et pourquoi le volt devait, autant que possible, contenir des parties du corps ou des vêtements de l'envoûté ; mais on voit aussi que la volonté, à laquelle les anciens occultistes attribuent une si grande importance, ne

joue aucun rôle dans les phénomènes que j'ai étudiés. Doit-on, pour cela, rejeter son intervention au rang des fables ? je ne le pense pas. Les nombreuses observations recueillies depuis quelques années en Angleterre et en France sous le titre de *Télépathie* et les célèbres expériences du médium Eusapia en Italie semblent prouver que si certaines personnes peuvent être impressionnées *passivement* en dehors des limites de leur corps, il en est d'autres qui peuvent agir *activement* en dehors de ces mêmes limites.

Un nouveau pas immense sera fait quand on sera parvenu à trouver les conditions de production de ces derniers phénomènes.

ALBERT DE ROCHAS.

À propos des Expériences de Milan

A la lecture des remarquables rapports de MM. Ch. Richet et Aksakoff (1) sur ces expériences si bien conduites, j'ai été frappé de la grande importance donnée au phénomène du soulèvement complet de la table. Il a été étudié avec un intérêt bien justifié, car, parmi les effets physiques, c'est un de ceux qui peuvent se présenter dans les meilleures conditions d'observation et de contrôle. C'est pourquoi il est facile de comprendre le regret que laissent voir ces consciencieux

(1) *Annales des Sciences psychiques* (numéro de janv.-fév. 1893).

observateurs de ne pas l'avoir vu se réaliser d'une façon pleinement et entièrement satisfaisante. M. Richet consacre plusieurs pages à la discussion des explications possibles : soulèvement par les mains du médium, par ses genoux, par ses pieds, et il conclut en ces termes : « En aucun cas je n'ai vu la table soulevée des quatre pieds alors que les deux pieds d'Eusapia étaient tenus d'une manière irréprochable, ou qu'on pouvait voir distinctement, libres de tout contact avec les pieds d'Eusapia, les quatre pieds de la table. Il *faudra cela* pour nous faire admettre qu'une table peut être soulevée en l'air » (p. 10).

De son côté, M. Aksakoff nous dit que, dans les circonstances les plus favorables, on remarquait toujours un contact de la robe qui se gonflait jusqu'à toucher un des pieds de la table et que, quand on empêchait ce contact, le soulèvement ne se produisait pas ; il dit encore dans sa remarque I que, dans la première séance, le soulèvement a eu lieu alors que les poings crispés du médium étaient au-dessus de la table à 5 centimètres et qu'il s'est empressé de noter cette particularité dont il n'avait pas encore été témoin. Enfin il déclare que le médium ne peut pas produire ce phénomène en restant debout, à cause du tremblement qui la prend. Cela avait été demandé dans le but de supprimer le contact de la robe (p. 44). Il conclut en disant : « Nous sommes donc forcés de déclarer que nous n'avons pas réussi à obtenir un soulèvement complet de la table avec les quatre pieds absolument libres de tout contact. »

Il est utile d'ajouter que, d'après les deux rapports,

les soulèvements ont toujours eu lieu avec contact des *mains* du médium et dans une obscurité plus ou moins complète.

J'ai pensé qu'il me serait permis de rappeler que j'ai eu la bonne fortune d'observer ce phénomène précisément dans les conditions de ces desiderata, avec les sujets de M. Horace Pelletier (voir *Initiation* de juillet 1891).

J'ai vu à plusieurs reprises dans la même séance, à 3 heures de l'après-midi, en juin (ce qui peut s'appeler la pleine lumière), un lourd guéridon à trois pieds, de chêne massif, d'une dizaine de kilogrammes, se soulever à 7 ou 8 centimètres du sol, les mains des sujets étant à une dizaine de centimètres au-dessus, les sujets debout, et moi étant placé à environ 2^m,50 du groupe, de façon à tenir à la fois, dans mon champ visuel, les pieds de la table et les personnes entières des sensitifs. Personne d'autre n'était à proximité ; je me trouvais face à la fenêtre, sur laquelle le groupe entier se détachait en silhouette, de sorte que j'étais parfaitement sûr qu'il n'y avait aucun contact d'aucune sorte, ni des mains qui étaient toutes dans le même plan horizontal, à 10 centimètres de la table, ni des corps des sujets qui avaient tous trois le bras étendu de toute sa longueur, — ce qui rejetait les corps à 20 centimètres au moins du bord de la table, — ni des jambes ni des pieds qui, par suite de la forme du guéridon, se trouvaient encore plus loin de ceux de la table.

D'ailleurs, parmi les trois sujets, il y avait deux hommes dont les pantalons ne pouvaient se gonfler et

une femme dont la jupe était soigneusement rejetée en arrière. Ces sujets n'étaient aucunement entransés, ils ne présentaient pas le tremblement accusé par Eusapia et ils sont restés absolument immobiles pendant toute la durée de l'expérience. — C'est dans ces conditions, qu'on peut trouver parfaites, que j'ai vu à plusieurs reprises la table être non pas soulevée, mais projetée en l'air, et retomber sur le sol carrelé. A chaque fois on reprenait le contact des mains une minute ou deux, pour « charger » la table, puis les mains se replaçaient à leur distance au-dessus qui a été certainement supérieure à 10 cent., et, au bout de trois ou quatre minutes la projection verticale avait lieu. — Sur ma demande, on n'a pas repris le contact et, après une autre période d'attente, il y a eu une seconde projection.

Les autres phénomènes de mouvements de menus objets sans contact et d'action sur l'aiguille aimantée que j'ai mentionnés ont été observés dans les mêmes excellentes conditions, mais je n'ai voulu rappeler que cette expérience parce que, bien qu'antérieure à celles de Milan, elle me paraît les compléter en ce sens qu'elle réunit justement les circonstances que M. Ch. Richet et M. Aksakoff ont déclarées nécessaires pour établir avec certitude la réalité de ce phénomène surprenant.

L. LEMERLE,

Ancien élève de l'École polytechnique.

BYBLYS*(Le Secret du Passé)*

II

LE SILEX LINGUISTIQUE

A

Il y a une soixantaine d'années (1), un gentilhomme campagnard nommé Boucher de Perthes, habitant près d'Abbeville, remarqua que, parmi les déblais rejetés par des ouvriers terrassiers qui creusaient une tranchée pour l'établissement du chemin de fer du Nord français, se trouvaient des pierres d'une forme bizarre. On les eût dites taillées de main d'homme. Bien que l'on ne trouvât, dans la terre où étaient enfouis ces cailloux, aucune trace d'ossements humains; bien qu'à cette époque, les disciples de Cuvier n'admissent pas l'existence de l'homme au temps auquel remontait le terrain fouillé, Boucher de Perthes conclut cependant de l'œuvre à l'ouvrier. Il maintint son opinion avec une fermeté inébranlable, et, le 28 mars 1863, il eut la joie de découvrir la mâchoire dite de « Moulin Quignon », qui prouva l'exactitude de sa déduction : l'œuvre atteste l'ouvrier.

B

Il est bien rare qu'une découverte importante se

(1) Exactement, en 1836.

fasse d'une pièce. — Ce qui n'enlève rien à la gloire de l'homme qui, à un moment donné, met le doigt sur la clé de voûte de la question. — Avant Boucher de Perthes, on connaissait l'existence d'armes et d'outils de pierre chez les peuples sauvages ; on savait que les sacrificateurs juifs pratiquaient la circoncision avec un couteau en silex, et l'on voyait, dans l'usage de cet instrument, le reste d'une antique tradition remontant au temps, sinon d'Abraham, du moins de Moïse. On avait trouvé en France des pierres paraissant avoir subi un travail de polissage, et on les appelait des haches gauloises ou celtiques.

Tout cela, tout cet ensemble avait jusqu'alors cadré avec les connaissances acquises ; Boucher de Perthes le savait peut-être. Cela ne l'empêcha point d'entrer, par un coup d'inspiration, dans la voie de l'hypothèse méthodique, et d'affronter, pendant trente ans, le silence dédaigneux, les railleries, les dénégations hautaines des savants officiels. Aujourd'hui, l'archéologie préhistorique est devenue, à son tour, science officielle ; elle est enseignée par des hommes qui la nieraient s'ils ne pouvaient invoquer le fameux *magister dixit*. Le maître l'a dit sans doute ; mais qui l'avait dit au maître ? Ce n'est pas là une science que des générations de savants se soient léguée successivement. Ce fut, hier, une idée nouvelle, honnie, conspuée, raillée : l'œuvre d'un homme que l'on qualifia de fou.

C

Celui qui tient ici la plume a la conviction qu'il apporte une découverte analogue à celle de Boucher

de Perthes, et aussi importante, — peut-être plus importante, — que celle de l'illustre savant picard.

Il ne croit pas que l'expérience faite par les savants officiels, avec Boucher de Perthes et bien d'autres, les ait corrigés de leur méthode de dédain, de dénigrement et de parti pris hostile envers tout novateur. Plus ou moins rapidement, plus ou moins rudement, tous les inventeurs doivent gravir leur calvaire.

Cela est dit pour montrer que l'homme qui affronte aujourd'hui la tâche ne s'en dissimule pas les difficultés.

D

Il importe, avant d'aller plus loin, de bien préciser la question de la création de l'archéologie préhistorique par Boucher de Perthes. Cette création procède tout entière de l'idée qui vint au gentilhomme campagnard, que les cailloux rejetés par les terrassiers, bien que n'étant pas identiques à ce que l'on appelait jusqu'alors des haches gauloises, étaient, comme celles-ci, l'œuvre du résultat humain, que ce travail attestait non seulement l'homme, mais l'homme se servant d'outils et confectionnant ces outils en vue d'un certain travail. Ce fut ainsi qu'on distingua les haches, les masses, les couteaux, les pointes de lances, les pointes de flèche, les grattoirs, et que d'induction en déduction on en vint à reconstituer une partie de la civilisation des lointains ancêtres.

(A suivre.)

ALEPH.





PARTIE LITTÉRAIRE

LE AUTRE

Peut-être elle délirait, car d'une voix monotone et très douce, elle disait ceci :

— Il est rouge, le sang qui coule, il est chaud et rouge, — il est violet, — et maintenant il est noir, le sang qui a coulé, parce que la nuit est noire ; il est noir et froid, parce que la nuit est froide, et l'épaisse laine du tapis n'a pu le boire tout entier, tant il a coulé abondamment, le sang, — le sang...

Elle souriait en secouant légèrement ses boucles blondes et nous regardait sans crainte aucune et sans étonnement. Elle se souleva à demi dans son lit et reprit :

— Ce n'est pas moi, — c'est *l'autre* qui en est cause ; vous savez bien, *l'autre* dont le sang a aussi coulé... *l'autre*, vous vous rappelez ? — Ils ne se rappellent pas, ils ne veulent pas me croire, et pourtant c'est la vérité !

Un peu d'inquiétude troubla son pâle et charmant

visage, tandis que ses yeux bleus se dirigeaient vers les persiennes entr'ouvertes que frôlaient les obliques rayons d'un soleil déclinant.

« Ecoutez, fit-elle, avant que le soleil ne se soit couché ; car, après, je *sais* que je devrai me taire. Je vais tout vous dire. Vous verrez bien que c'est l'autre. Ecoutez ! »

Elle était retombée dans ses coussins, et n'eût été l'étrange expression de son regard, attaché sur d'invisibles objets qu'elle découvrait là-bas, tout là-bas, au delà des brouillards formés par l'opacité des murs et la lourdeur des tentures, tandis qu'avec de câlines et persuasives inflexions de voix elle continuait de parler, elle eût semblé lucide et tranquille, comme dans ses meilleurs jours d'autrefois.

« Avant de *le* voir, sans doute je n'avais pas d'âme, car de mon enfance aucun souvenir précis ne m'est resté. Il y a un vague effrayant dans ce qui fut ma première jeunesse, et chaque fois que je me suis penchée sur son mystère, j'ai éprouvé la même angoisse qu'à la nuit tombante quand d'une barque je plongeais des regards interrogatifs dans les profondeurs assombries de l'Océan... Du jour où je le rencontrai commença mon existence. Une pression de sa main me fit un cœur, sa parole me créa une âme, oui une âme, timide et confuse d'abord, mais qui par degrés s'affirmait et disait à mon cœur qu'il battait pour Emmanuel, et qu'Emmanuel était pour moi l'époux prédestiné. A cette idée, je tressaillais, une joie passait sur mon être, violente et troublante comme une chaude rafale d'été, et pareil à une grande

plaine ensoleillée, l'énigmatique avenir m'apparaissait et montait vers de magiques horizons.

« Cédant à son insu à mon attractif désir, Emmanuel m'épousa sans m'aimer. Pouvait-il m'aimer, puisque toujours il aimait *l'autre*, Norah, sa première femme, morte depuis des années... Oh, comme il l'aimait ! Je la voyais dans ses yeux, qui reposait endormie et séduisante. Quand il souriait, c'est que devant lui la morte avait passé et de loin lui adressait d'ensorcelantes paroles, et, à mesure qu'elle s'évanouissait dans la transparence dorée des matins radieux, sur son visage s'affaiblissait le reflet d'illusoire bonheur qui l'avait visité. Le soir, quand de grandes flammes s'allumaient dans le ciel et empourpraient la mer, le soir surtout elle était avec lui, et si personnellement que moi-même elle me frôlait ; et quand l'ombre tombait, alors qu'immobile sur un divan il paraissait subir le charme prolongé des rayons qui s'éteignent et de la nuit qui envahit les eaux et le ciel, je l'entendais qui soupirait, car, dans l'obscurité, il la contemplait plus vivante et non moins insaisissable...

« Mais moi, qui comprenais tout cela, je n'étais pas jalouse du tout, car, en devenant sa femme, je savais que *l'autre* continuerait de l'entourer. Si souvent il m'avait parlé d'elle et si passionnément ! Je ne voulais, moi, que vivre près de lui, discrètement l'envelopper de tendresse, et, par le sourire de ma présence, dissiper ses sombres humeurs.

« D'un pas léger, je marchais à lui ; quand ses regards vagues trop longtemps contemplaient d'inaccessibles infinis, je posais ma main sur son front

glacé, et il semblait alors secouer un songe dominateur ; il fixait sur moi des yeux hallucinés, dont le trouble à mesure se dissipait, puis une nuance de plaisir rosait ses joues, et il passait son bras autour de ma taille. Par les hautes croisées ouvertes, je lui montrais le jour étincelant, le bleu triomphal de la mer éployée, la courbe allongée des rouges rochers, et la végétation lustrée et ondoyante qui les couronnent, les chênes-liège et les pins parasols, les longs cyprès et les mimosas, et plus proches les massifs de camélias et de rhododendrons, et les corbeilles de roses... La splendeur immobile et changeante des choses l'exaltant, il oubliait tout à fait la somnolence visionnaire d'auparavant, pour s'enchanter de la tiédeur de l'air et de la grâce de la nature. Les fleurs surtout le captivaient. Il les palpait avec des mains d'amoureux, en détaillait la complexe beauté, admirant les nervures des pétales, la grâce de la corolle, la coquetterie des étamines. Il leur prêtait une physionomie, où il discernait des sourires, des inquiétudes, des alanguissements tendres, et même de ténébreuses pensées. Il les caressait du bout des doigts, les sentait vibrantes sous son effleurement, et, se penchant sur leurs calices odorants, s'enivrait de leur arôme, puis, se relevant, m'embrassait, comme il eût baisé une rose tremblante au bout de sa tige... M'entraînant plus loin dans notre promenade, il s'asseyait entre les myrtes, tout à l'extrémité des roches en surplomb sur l'eau chantante. D'ardents effluves sortaient de la terre ensoleillée ; l'atmosphère était blanche de lumière, et les promontoires se voilaient d'une brume rousse de chaleur ;

sous le sol fendillé, des insectes susurraient. Il se taisait. Mais à l'inconsciente pression de sa main, je sentais que son rêve mélancolique ne le hantait que de très loin, et que le calme ambiant pénétrait en lui. Impressionnable comme il l'était, il se perdait dans la vastité des horizons merveilleux, et par degrés, se confondant avec le ciel et la mer, se berçait dans leur étendue somptueuse, et pendant des heures une volupté d'oubli et de vie immobilisée l'engourdissait.

« D'autres fois, quand les journées pluvieuses brouillaient les entours et faisaient grise la silencieuse demeure, la vision chère s'attachait à lui, comme les nuages aux montagnes, inamovible et attristante comme eux. Alors j'allais m'asseoir au piano, dans la pièce à côté ; mes mains glissaient sur les touches, et je jouais en sourdine, en arpégeant les accord comme sur une harpe, de bizarres et primitives mélodies qui me semblaient insufflées d'autre part, et qui font s'éparpiller en larmes nos plus secrètes douleurs. Et il pleurait ; je ne le voyais pas, mais je le sentais pleurer ; car toutes ses sensations étaient devenues les miennes, ses chagrins étaient mes chagrins, et, dans notre sommeil, les mêmes songes venaient nous visiter... Sortant de chez son maître, Kadi, le chat familier, furtivement entra chez moi ; d'un bond souple, il sautait sur l'instrument, enroulait autour de ses pattes son énorme queue, et avec fixité me considérait comme pour m'enjoindre de ne pas encore interrompre mon jeu... Tigré et superbe, il était posé devant moi tranquille et imposant comme une idole. Sa prunelle

oblongue se retrécissait de plus en plus, l'iris de son œil se faisait toujours plus verte, et son regard sévère semblait me dire : Il souffre, et toi tu n'y peux rien. — Puis, énervé par la constante mélodie, brusquement il sautait à terre, miaulait, et n'avait de cesse qu'il n'eût ramené son maître qui l'adorait. Sous l'influence désagrégeante des sons, l'obsédante vision s'était dissipée, et, tandis que s'allongeaient les ombres froides de la nuit, par contraste un peu de contentement pénétrait dans nos cœurs fatigués...

« Les jours se suivaient semblables et inoccupés, remplis par mon amour, remplis par ses souvenirs, et la monotonie de notre existence n'était lassante ni pour lui ni pour moi. D'ailleurs, un sentiment nouveau s'était développé en moi. L'incurable nostalgie d'amour dont souffrait Emmanuel, puisque je ne pouvais l'adoucir, je devais la partager. Puisque, depuis ses fiançailles, rarement il parlait de Norah, c'était à moi de prononcer la première son nom ; ne s'approchait-elle pas de moi, et par des appels que distinctement je percevais, ne m'invitait-elle pas à évoquer sa personne dans nos languissantes conversations ? -- J'obéis, et aussitôt les yeux d'Emanuel brillèrent plus vivement, les muscles de son visage se détendirent, et dans le son ému de sa voix vibra sa reconnaissance de mon intérêt tendre pour la morte.

« Dès lors, je le questionnai fréquemment sur Norah, et la silencieuse tristesse dont notre demeure était imprégnée s'en éloigna. J'appris *ses* habitudes, *ses* préférences, *ses* particulières pensées. Et, à chaque détail révélé, quelque chose en moi répondait faible-

ment, une vague réminiscence d'un passé vécu s'éveillait dans mon cerveau, et ce que me disait Emmanuel, je le comprenais plus intimement que lui-même qui croyait me l'apprendre. Une sympathie étrange, faite de je ne sais quels souvenirs communs, m'entraînait vers elle qui n'était plus et que, sans avoir jamais vue, je connaissais si bien. J'habitai de préférence les chambres qu'elle affectionnait, trouvant conforme à mon goût le luxe raffiné et discret dont elle les avait parées. Les couleurs qui lui étaient agréables furent aussi mes couleurs favorites. Comme elle, je m'habillai de longues robes de velours rouge, dont les traînes orgueilleuses sur les tapis d'Orient se déroulaient comme des coulevres écarlates ; et, de même taille qu'elle à peu près, j'eus son port et sa démarche hautaine au point que, me voyant surgir du fond des vastes appartements, Emmanuel croyait voir, des abîmes du passé, la morte qui remontait vers lui, aussi impassiblement belle qu'autrefois, aussi dangereuse et plus jeune... La fluide vision des précédentes années s'effaçait pour faire place à la vision nouvelle et tangible, et, jusqu'à ce que je fusse tout près de lui, ardemment il me contemplait, en disant : — Norah ! Norah ! — et souriait d'aise ensuite, en me baisant la nuque.

« Nous nous asseyions côte à côte, et des phrases sortaient de nos bouches, telles qu'elles avaient dû, des années auparavant, sortir de *leurs* bouches ; il se levait, allait et venait dans l'austère bibliothèque, entre ses doigts roulant de fines cigarettes blondes, dont la fumée bleue passait devant mes yeux en

brouillards odorants. Même il esquissait des projets d'avenir, comme si un nouveau besoin d'activité se fût emparé de lui, et fièvreusement les développait, puis soudain retombait dans son mutisme habituel et son atonie mentale. Je lisais, moi, les livres qu'*elle* avait lus, ou bien, avec des soies merveilleuses, je travaillais à ses broderies inachevées ; et quand, une fois de plus, la nuit venant, le jour se retirait de la chambre comme la chaleur d'un cadavre, ce que je tenais dans mes mains, livre ou broderie, s'en échappait, et je ne sais quelle détresse me serrait la gorge, quels désirs inassouvis à grand vol s'abattaient sur moi et dans mon cœur palpitant implantaient leurs serres toujours plus profondément..

« Or, un soir, il y a de cela quelques mois, de nouveau nous étions réunis dans la bibliothèque ; c'était déjà la nuit, une claire nuit d'été, et la lune sur la mer déserte laissant traîner son grand voile d'argent ; elle argentait les minces meneaux en pierre des fenêtres, la lune, et la peluche chatoyante des rideaux, et le marbre noir de la cheminée, et la glace obscure et profonde indéfiniment ; elle mettait des luisants aux vieux cadres dorés des tableaux, la lune, et aux trèfles d'or bruni du plafond, et aux filets d'or des corniches ; elle faisait miroiter les vitrines, derrière lesquelles sommeillaient les livres dans de sévères reliures, et, sans toucher notre divan, étendait sa pâle nappe de lumière sur les tapis fleuris de Perse, tandis qu'à droite, les vitraux de couleur de l'antique croisée ogivale étaient obscurs, et que, dans le fond, des candélabres allumés, dont une brise légère faisait vaciller

la flamme sur les tentures, allongeaient d'indécises et multiples ombres mouvantes...

« Nous causions calmement, lui assis un peu plus bas que moi sur des coussins, dont *elle* avait brodé les couronnes comtales, moi à demi étendue sur le divan, et ma main posée sur son épaule. Calmement nous causions d'elle, comme d'habitude.

« Oui, disait-il, douce elle était, très douce, malgré son apparent orgueil. Les paroles qui s'échappaient de ses lèvres étaient suaves et câlines comme son mélodieux organe, et jamais elle n'a prononcé un mot blessant. Une fois, une seule fois, sa bouche a dardé une empoisonnante parole...

« — Et qu'a-t-elle dit, cette unique fois ? interrogeai-je.

« — Je me vengerai !

« — Mais quand ? mais pourquoi ?

« — Ce fut au moment de sa mort...

« — De sa mort ? — Jamais encore il n'avait parlé de sa mort, comme s'il eût craint d'en envisager la réalité et, par d'horribles hantises de chair qui se détruit, de troubler l'apparition de l'image bien-aimée.

« Oui, reprit-il, de sa mort, lorsque je l'ai poignardée.

« — Assassin !

« Je m'étais exclamée à voix basse, et nous étions calmes comme auparavant, calmes comme si rien d'extraordinaire n'avait été prononcé entre nous.

« Je l'ai poignardée, fit-il tranquillement, parce qu'elle me trompait. Elle me trompait certainement. Mais alors, pourquoi a-t-elle dit en mourant :

« Je me vengerai, et comment espérait-elle se venger ? »

« Il se tut pendant quelques instants, et, sans impatience, j'attendais son récit, que *j'avais toujours prévu* qu'il me ferait.

« Depuis des mois, poursuivit-il enfin, je savais qu'elle me trompait, — pas de fait, en esprit seulement, — et cela sans doute l'excusait à ses propres yeux, comme s'il y avait une différence entre le péché amoureusement rêvé et le péché accompli !

« Je voyais dans ses regards brûlants qu'elle ne pensait qu'à l'amant désiré, je le sentais à l'attoucement fébrile de sa main, à la brusque passion de ses mouvements, quand, m'attirant à elle, elle se représentait l'autre à ma place. Je l'aimais tant, que, sans l'inquiéter de ma clairvoyance, pour la sauver et me la conserver, je l'avais emmenée ici, loin du monde, dans cette demeure isolée. Mais trop tard, — le mal déjà était irrémédiable. — Elle ne voulait plus lutter contre les adultères pensées où elle se complaisait et qu'elle croyait pouvoir me cacher, les jugeant innocentes puisque irréalisées, sans danger puisque l'objet en était loin.

« Je la surveillais sans qu'elle s'en doutât et pour empêcher que, poussée par un démon, elle ne me quittât soudain, j'avais fait répandre le bruit que son esprit était dérangé. Aussi, d'autres avec moi l'observaient dans ses allées et venues, et, eût-elle voulu s'enfuir clandestinement, elle en eût à coup sûr été empêchée.

« Comprenait-elle, néanmoins, malgré mes précautions de langage et ma constante égalité d'humeur,

« que j'étais méfiant, que j'étais *jaloux* ? Car il m'ar-
« rivait de surprendre dans ses yeux des lueurs, non
« d'amour réprimé, mais de haine, de haine contre
« moi... Oh ! mais si douce était sa voix, si parfaite
« sa grâce, que ses yeux seuls la pouvaient trahir...

« Comment cela se fit-il, et quelle amertume s'était
« donc accumulée dans mon cœur, pour que ce qui
« est arrivé devînt possible ?

« Cette après-midi-là, précisément, aucune sugges-
« tion morbide n'altérait ma sérénité, — et à ma
« table j'écrivais, ma main gauche plongée dans la
« frémissante fourrure de Kadi. Le soleil allait se cou-
« cher, et, distrait, je levai les yeux, pour contempler
« son globe d'or qui oscillait au-dessus de l'eau...

« A ce moment un soupir étouffé se fit entendre
« derrière moi. Je n'avais pas remarqué que Norah
« venait d'entrer, et ce soupir inattendu me fit
« peur. Sans me retourner, nerveusement je saisis
« un petit poignard très affilé qui me servait de
« coupe-papier. Un second soupir s'exhala, plus
« faible.

« Cette fois-ci, je tournai lentement la tête. Serrant
« machinalement entre mes doigts le manche du poi-
« gnard, je *la* regardai. Elle était très pâle, et des
« larmes s'amassaient au bord de ses paupières. —
« Une colère subite, mais que je maîtrisai, me par-
« courut de la nuque aux pieds, car je me figurai
« qu'elle venait me braver.

« — Norah, demandai-je, comme en plaisantant,
« Norah, est-ce moi que tu cherches ici ?... »

« Mon regard qu'en vain je cherchais à égayer pro-

« voqua le sien, qui de tendre et douloureux se fit dur
« soudain, et elle haussa les épaules.

« Je m'assis à côté d'elle et lui soufflai dans
« l'oreille : « — Avoue, avoue donc que ce n'est pas
« moi que tu désires, mais lui, lui, tu sais bien,
« lui ! »

« Une irrésistible envie me possédait de lui extor-
« quer cet abominable aveu.

« Elle me regarda bien en face, singulièrement hau-
« taine et méprisante, et sans hésiter, dans la poitrine
« me lança la mortelle syllabe attendue :

« — Oui ! »

« D'un coup, mon bras s'abattit sur elle, et dans
« sa gorge profondément enfonça la petite lame ai-
« guë.

« — Je-me-vengerai », râla-t-elle.

« Je retirai le poignard qui roula à terre. Un flot
« de sang jaillit de la blessure, ses yeux se brisèrent.
« Elle s'était légèrement soulevée, au moment où le
« coup la frappait. Maintenant, elle était assise comme
« auparavant, la tête seulement un peu plus ren-
« versée, et déjà elle paraissait dormir... »

« Emmanuel se tut.

« Moi, sans aucune terreur, sans aucune répulsion,
j'entendais le tranquille récit, je l'écoutais comme
une histoire d'enfance bien connue, et qu'il est doux
de se faire répéter.

« — Et le sang a coulé abondamment ? hasar-
dai-je.

« — S'il a coulé ? Il s'est étalé en une large flaque,
« sur le tapis rouge, au pied même de ce divan, là où

« durant le jour tombe la lumière violette des vitraux,
« et les rayons violets faisaient paraître le sang violet,
« et puis la nuit vint, et il parut noir... Mais Kadi sauta
« à terre, le flaira, et y trempa le bout de sa langue.
« Alors je pris Kadi qui résistait et je l'emportai... Et,
« plus tard, l'on est entré dans la chambre, et on a vu
« que Norah, la pauvre folle, s'était suicidée... »

« Un long silence se fit de nouveau, un silence appesanti de muettes pensées et de troubles souvenirs.

« Et jamais je n'ai eu de remords, continua-t-il,
« jamais. Pourquoi en aurais-je eu, puisqu'elle était
« coupable ? — Ah, mais, des regrets, oui, de cuisants
« regrets, car je l'aimais passionnément, des regrets
« qui ont saturé d'amertume mes années, et qu'avait
« l'étonnement de cette incompréhensible menace der-
« nière : « Je me vengerai. » Quel en était le sens
« énigmatique ? Comment se vengerait-elle ? N'a-t-
« elle pas compris qu'elle mourait, et tout ce qui
« lui restait de force s'est-il concentré sur cette idée
« de vengeance certaine à son rétablissement ? Ou
« bien croyait-elle que ma conscience troublée par
« mon crime me rendrait intolérable la vie ? Mais ja-
« mais ma conscience ne m'a rien reproché et le sang
« répandu n'a laissé de trace ni sur mes mains ni dans
« mon esprit. »

« Les yeux perdus dans l'ombre claire, il s'arrêta.
Après un intervalle de silence, il répéta :

« N'est-ce pas que c'est étrange, cette vaine menace
« dans cette bouche moribonde : Je me vengerai ? »
« *Moi*, je ne répondis pas, mais, tandis que je caressais

sa tête appuyée sur mon sein, je songeais à elle que si bien je comprenais, que déjà j'étais *presque devenue*; et voici que maintenant elle passait entre nous, me regardait dans les yeux avec une expression suppliante et me disait — je l'entendais si distinctement — me disait : « Accueille-moi, accueille-moi !... »

« Je fermai les yeux et, durant un instant si court qu'il ne s'en aperçut même pas, je fus comme morte. Quand je revins à moi, un petit rire me secouait : « Je me vengerai, Je me vengerai ! » disait le petit rire... Emmanuel ne se douta pas que je riais, et il crut à un tremblement convulsif de mon corps.

« — Vous avez peur... de moi ou d'elle ? » me demanda-t-il d'un ton incrédule, car il savait qu'en tout je pensais comme lui, et que je ne pouvais que l'approuver.

« Pour toute réponse, je baisai ses mains qui avaient assassiné...

.....

« Depuis lors, je n'eus plus besoin de penser à elle, je pensai avec elle, puisqu'elle était entrée en moi, et puisque son âme était devenue sœur jumelle de la mienne, et toujours s'entretenait avec elle, lui disant, qu'elle le voulût ou non : « Je me vengerai, je me vengerai... » Les singuliers, les terribles dialogues entre nos deux âmes... vainement la mienne s'y voulait soustraire; trop faible, elle était forcée de céder à l'autre, qui lui détaillait son martyr ignoré, et la sanglante scène finale, et l'assurait de sa prochaine, de son inévitable vengeance...

« Et Emmanuel ne voyait rien, ne devinait rien ;

il me trouvait seulement toujours plus semblable à Norah, et m'en aimait davantage... »

— Mais écoutez la fin, fit-elle en haletant, car le soleil s'approche de la mer..

« Hier, reprit-elle à voix très basse, comme nous faisant une mystérieuse confidence, hier, mon âme à moi dormait profondément, et l'*autre* seule veillait en moi. Comment elle avait fait pour endormir mon âme, je l'ignore, mais mon corps et mon cerveau faisaient tout ce qu'elle voulait, l'*autre* qui y habitait. Elle les maniait à son gré, coulait dans mon cerveau ses plus subtiles pensées, pressait et ralentissait les battements de mon cœur, dirigeait tous mes mouvements comme il lui plaisait.

« Un peu avant le coucher du soleil, Emmanuel entra dans la bibliothèque. Automatiquement, de son pas à elle, j'allai vers lui, avec dans ma main un petit poignard très aiguisé, celui-là même qui avait déjà tué, et, au moment où il s'asseyait sur le divan, je le plongeai dans son cou et l'en retirai, en articulant : « Je-me-venge ! »

« Un cri étouffé sortit de sa gorge, et, dans l'élargissement subit de sa pupille, l'*autre* en moi, avec une joie féroce, lut une indicible terreur, car il avait eu le temps de la reconnaître...

« A ce moment mon âme à moi se réveilla.

« Je vis, sans surprise, comme on voit un spectacle depuis longtemps réglé, je vis Emmanuel affaissé sur les coussins, et déjà il paraissait dormir. Le sang coulait sur le tapis rouge, et je remarquai en souriant que la lumière violette des vitraux y tombait, et faisait

paraître violette la large flaque de sang. Et machinalement je murmurais : « Vengée, vengeance », obéissant à l'autre, toujours encore en moi. La nuit tombait, la flaque devint noire, et Kadi vint se frôler à moi qui ne bougeais, et, avec des yeux luisants, s'approcha du sang et y trempa le bout de sa langue. Alors, je le pris dans mes bras, je l'emportai, quoiqu'il se débattît, et je perdis connaissance... »

Elle ferma les yeux, et d'une voix toujours plus indistincte, la main dirigée vers la porte de droite murmura :

« Le soleil s'enfonce dans l'eau, et l'autre est là à côté. Ne la voyez-vous pas ? Regardez-la donc, mais ne la troublez point... La lumière est pourpre près des croisées ouvertes, mais celle qui tombe des vitraux est violette, et, dans le sinistre rayon violet, elle monte et descend, elle cherche le tapis rouge qui n'y est plus, et l'odeur du sang répandu l'enivre...

« Le soleil plonge sous l'eau, la lumière est grise qui tombe des vitraux. Elle s'en éloigne, elle me cherche, elle va revenir, — elle vient, — la voilà ! »

Elle se leva toute droite dans son lit en poussant un grand cri et en se tordant les mains. « Empêchez-la d'approcher, je ne veux plus la recevoir!... J'ai peur », fit-elle d'une voix gutturale qui nous donna le frisson...

De longues larmes coulaient le long de ses joues.

Tout à coup, elle se comprima le cœur à deux mains, et tomba en proférant : « Je me vengerai ! »

Et comme son visage était devenu soudain très

calme, nous ne comprimés pas tout de suite qu'elle venait de mourir, emportant avec elle une mystérieuse menace dans l'éternité...

ROBERT SCHEFFER.

AU LIT DE MORT

*Ouvre tes yeux mourants ! La lumière à flots d'or
De ce monde invisible où tu prendras l'essor
Commence à resplendir comme un éclair rapide
A ton regard atone, interrogeant le vide.
Oui, tu l'as aperçue, et ton front rayonnant
Du grand froid de la mort se couvre, frissonnant.
Un effort, un soupir, une transe dernière
Et, de ton corps glacé, l'âme s'enfuit, légère.
Tandis qu'en sanglotant, tes amis éperdus
Joignent les doigts crispés, ferment les yeux tordus
Du cadavre roidi dont la longue agonie
Mouille encor sur son front la tempe dégarnie,
Ton esprit hésitant s'est arrêté, troublé,
Devant l'immensité du monde révélé...*

*Viens et rassure-toi. Ces ombres lumineuses
Qui s'approchent de toi, graves, silencieuses,
Sont ici pour t'aider, au moment solennel
Où tu sors du présent, désirant l'éternel.
Rejoins-les, ces amis, et, d'un élan superbe
Dans le profond azur, séjour du divin Verbe,*

*Ils iront avec toi, dissipant ta frayeur
 En te parlant tout bas d'espoir et de bonheur!
 Ils iront avec toi, soutenant ta faiblesse,
 Dévoilant l'inconnu dont la splendeur t'opresse.
 Tout mal est expié mais, on doit en souffrir
 Pour mériter enfin des joies dans l'avenir :
 De son trouble profond, ton âme consolée
 Retrouvera là-haut une autre âme envolée...
 Car Dieu, le Tout-Puissant, nous a donné l'amour,
 Divine et tendre loi qui, dans chaque séjour,
 Dans chaque étoile d'or, dans l'étendue immense
 Régit les univers par sa magnificence.*

J. DE TALLENAY.

NE PAS MOURIR!

*Oh ! nous célébrerons d'ineffables mystères !
 Dans quelque temple auguste, ignoré des mortels,
 Clair, bien clos, éloigné des encens délétères,
 Que l'erreur fait brûler sur ses tristes autels,
 Oh ! nous célébrerons d'ineffables mystères.*

*La jeune mère assise, avec la jeune sœur,
 Invoquera tout bas l'essence universelle ;
 Des souffles passeront, pleins d'exquise douceur,
 Je verrai sous un flot de clarté, qui ruisselle,
 La jeune mère assise avec la jeune sœur.*

*Et les yeux de nos corps se fermant pour le monde,
Les yeux de nos esprits soudain s'entr'ouvriront ;
Une terreur sacrée, enivrante et profonde,
Fera trembler nos doigts et pâlir notre front.
Et les yeux de nos corps se cloront pour le monde.*

*L'adagio plaintif d'un divin violon
Pareil aux frais accords qu'il aimait faire entendre,
D'une musique errante emplira le salon
Et nous suivrons, émus, ton thème pur et tendre,
Adagio plaintif du divin violon !*

*Puis calme et souriant, comme une aube se lève,
Nous te verrons soudain apparaître, ô mon Paul ;
Tes yeux auront l'éclat d'un sommeil qui s'achève ;
Tes petits pieds à peine effleureront le sol
Tant tu ressembleras à l'aube qui se lève !*

*Alors nous tomberons tous les trois à genoux,
Et nous voudrons baiser ta chlamyde d'archange
Et te voir un moment poser tes mains sur nous ;
Mais tu partiras comme un oiseau qu'on déränge...
Et nous demeurerons tous les trois à genoux !*

FABRE DES ESSARTS.

31 janvier 1893.

AXIOMES FONDAMENTAUX

I

Deus non est ens, sed essentia entium essendi.

II

Deus non est spiritus, sed spirator.

III

Deus non est aliquis nec omnes, sed infinitas.

IV

Deus non est causa, sed casuans causas.

V

Nulla definitio de Deo est vera, quia Deus infinito est excludens definitionem.

VI

Spiritus sunt intelligentiæ spiratæ.

VII

Omne opus imperfectum ab opificio imperfecto procedit.

VIII

In finita creationum series infinitam creatorum series demonstrat.

IX

Antimonia in creationem est antimonia creatorum.

X

Deus est intelligentia latens, spiritus sunt intelligentiæ irradiatæ.

ÉLIPHAS LÉVI.

GROUPE INDÉPENDANT
D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

QUARTIER GÉNÉRAL

Conférences. — Les conférences de quinzaine continuent le vendredi devant la même affluence d'auditeurs.

Dans la dernière séance, M. Louis Stevenard a remporté un gros succès avec une causerie très documentée et très attrayante sur Cagliostro. Dans la séance précédente, Lucien Mauchel avait dit avec grand talent *la Lune*, la belle poésie de Saint-Yves d'Alveydre, que nous publierons bientôt dans *l'Initiation*.

Groupes d'études. — Ces groupes fonctionnent régulièrement et nous n'avons qu'à nous féliciter de la sévérité dont font preuve les chefs de Groupes pour l'admission des membres. Le *Groupe d'études des Signatures*, sous la direction de M. Selva, a fait une enquête des plus fructueuses sur l'application des sciences de divination déductive.

Le Groupe n° 4 (étude du Spiritisme) continue ses travaux sous la direction de M. François, et il est piquant de constater que c'est dans ce groupe que s'obtiennent les phénomènes les plus curieux qu'on puisse être à même d'observer en ce moment à Paris, la plupart des sociétés spirites, organisées sans cohésion, se trouvant réduites à la polémique et à la théorie faute de bons médiums.

GROUPE N° 4

Séance du 10 janvier 1893

Nous nous plaçons en demi-cercle à une distance d'environ 0^m, 80 d'une grande table sur laquelle sont placés différents objets légers, tels que papier, crayons, balles, tambour de basque, boîte à musique, etc. ; au bout de la table opposée au demi-cercle formé par l'assistance se trouve une feuille de papier d'une entière blancheur sur laquelle nous déposons un crayon. Au milieu de la table, une assiette remplie de noir de fumée.

A peine la séance est-elle commencée que l'esprit L..., qui assiste depuis quelque temps notre groupe, demande par l'écriture médianimique l'extinction de la lumière. Il est déféré à ce désir.

Après un court laps de temps en obscurité, et durant lequel la petite table dont disposent les médiums pour

les communications typtologiques réclame plusieurs fois, par coups frappés, le calme et le silence ; l'esprit L... exige impérieusement de la lumière.

Nous constatons alors que deux des crayons posés sur la grande table ont été se placer dans l'assiette qui contient le noir de fumée sur lequel on ne constate d'ailleurs aucune trace d'écriture ; mais, par contre, nous constatons que cinq lettres ont été tracées par le crayon posé sur la feuille de papier placée au bout de la table opposé au demi-cercle formé par l'assistance.

Le mot de Cambronne paraît avoir été tracé d'une main ferme par un écrivain invisible plus énergique que poli.

Nous sommes prévenus, par coups frappés, de la production de nouveaux phénomènes.

Nous nous remettons en séance obscure : des petits craquements semblables à des décharges électriques se font entendre auprès des médiums ; puis, sur la demande du chef du groupe, ils se font entendre entre deux incrédules et même sur la main de l'un de ceux-ci qui en paraît tout surpris. Quelques instants s'écoulent, puis, soudain, la petite table dont il est parlé plus haut, échappant aux médiums, se place d'elle-même à une certaine distance de ceux-ci, ainsi que nous nous en rendons compte et, libre de tout contact, dicte par coups frappés, ces mots : « Cherchez le portrait, faites la lumière. »

La lumière est allumée, mais de portrait, point. Vaines recherches dans la salle, à droite, à gauche, sous les tables, les chaises, etc.

Nous pensons être dupes de quelque esprit d'humeur facétieuse. Pourtant, M. F. prie M^{me} O..., médium, de demander par l'écriture médianimique où était le fameux portrait et de quel portrait il pouvait être question.

« C'est le portrait de B., est-il répondu à M^{me} O..., il était sur la table, mais il n'y est plus. »

M. F. demande qu'on facilite les recherches.... Où est-il ?

Réponse : « Comment ne le voyez-vous pas, si près de vous ? »

Nouvelles recherches infructueuses ; mais le nom de celui dont il est l'image nous permet de remarquer que

ce portrait ou plutôt la médaille sur laquelle il est gravé a disparu de la table où il était placé.

Chacun de nous l'avait vu lors de l'examen des lieux auquel il est scrupuleusement procédé avant l'ouverture de chaque séance.

La perplexité augmente. Sur invitations réitérées, nous nous remettons de nouveau dans l'obscurité.

« Levez-vous, médiums, dit par coups frappés, sans contact, la petite table, et faites sept fois le tour de la salle. — On obéit scrupuleusement. — Maintenant, en lumière. »

A la stupéfaction de chacun, le portrait de B. est enfin retrouvé à l'endroit même où M. F. avait écrit : « Comment ne le voyez-vous pas, si près de vous ? »

Heureux du phénomène, mais toujours avides d'en voir se produire de nouveaux qui puissent nous affermir dans nos croyances, nous nous plaçons encore une fois, sur l'avis de nos amis invisibles, en séance obscure.

La petite table qui, cette fois, consent à se soumettre au contact des médiums, entraîne ceux-ci à une extrémité de la salle.

Bientôt, l'assiette au noir de fumée, toujours au milieu de la grande table dont chaque assistant est alors éloigné de plus de 1^m, 50, se soulève dans l'air, arrive au-dessus de la petite table et vient se placer doucement sur celle-ci après avoir versé la moitié environ de son contenu sur les mains des médiums.

Toute communication cesse. La séance est levée à 11 heures.

L. FRANÇOIS.

(Séance du 31 janvier 1893)

Sont présents sept membres du groupe. Aucune modification dans les dispositions ordinaires, sauf toutefois, au milieu de la table placée au centre de la salle, une assiette contenant de la paraffine à l'état liquide.

Dès le début de la séance, nous sommes avertis par l'écriture médianimique qu'une séance obscure pourrait présenter quelque danger.

Malgré cet avis, nous nous mettons dans l'obscurité.

Quelques secondes sont à peine écoulées que la petite table sur laquelle sont apposées les mains des médiums est violemment soustraite à leur contact et jetée à terre à une certaine distance de ceux-ci.

Les médiums se trouvent ainsi privés de tout moyen matériel de communication avec les esprits. Le chef du groupe en fait la remarque et demande à nos amis invisibles de vouloir bien manifester leur présence au moyen de petites décharges électriques comme ils l'ont fait précédemment.

Ce vœu est exaucé et aussitôt, par ce moyen, est dicté le mot « Lumière ».

L'un de nous va prendre, dans une pièce voisine, une lampe allumée. Nous cherchons vainement la trace de quelque phénomène : déplacement d'objets, empreinte dans la paraffine..... Rien.

Les médiums ont alors recours aux communications écrites. Nouvel avis de ne pas faire de séance obscure.

Cependant, sur les instances du chef du groupe, l'un de nos invisibles amis nous fait savoir qu'il nous sera loisible de nous priver de lumière, mais seulement pendant deux minutes, laps de temps durant lequel il nous protégera contre toute mauvaise tentative.

A peine la lampe est-elle enlevée qu'une fleur est projetée sur M^{me} C..., médium. Presque en même temps, la petite table alors en contact avec les médiums dicte, par coups frappés : « Lumière ».

Nous déférons à cet ordre et nous constatons qu'une autre fleur a été placée, de façon fort gracieuse, dans la chevelure de M^{me} O..., médium.

Ces fleurs provenaient d'un bouquet contenu dans un vase placé sur la grande table du côté opposé aux médiums et éloigné d'eux de plus de deux mètres.

Malgré les avis qui nous ont été donnés, nous voulons encore tenter d'obtenir, en obscurité, quelque nouvelle manifestation.

Cette fois, les sièges occupés par M^{me} O... et M. F... sont violemment secoués. La chaise de ce dernier est même brusquement retirée de dessous lui, si bien qu'il tombe sur son séant.

Après avoir constaté en lumière cette chute heureusement sans gravité, l'assemblée, malgré l'avis du chef du groupe, décide de faire une dernière fois l'obscurité.

A l'instant même où nous cessons d'être en lumière, la petite table autour de laquelle sont rangés les médiums est entraînée avec eux dans un angle de la salle, du côté même où sont placés les membres du groupe dépourvus du son médianimique.

L'assistance entière se trouve, par suite, placée sur une seule et même ligne.

Trois des côtés de la salle sont donc inoccupés. Vers l'un de ces côtés, nous entendons fort distinctement un bruit semblable à celui que ferait un être animé cherchant à saisir l'un des objets placés sur la grande table du milieu.

Tout à coup l'assiette contenant la paraffine (qui, comme il est dit plus haut, était au centre de la table) est enlevée et lancée avec force du côté de l'assistance et vient se briser entre M^{mes} D... et F...

Cette manifestation hostile cause une vive impression. Nous en rapportant alors aux avis charitables qui ne nous avaient cependant pas manqué, nous suspendons toute expérience.

La séance est levée à 11 heures.

L. FRANÇOIS.

..

On pourra voir, en compulsant les procès-verbaux du Groupe 4 que, malgré toutes les calomnies répandues sur le compte du Groupe ésotérique, nous étudions *avec la plus grande impartialité* toutes les théories et tous les faits sans nous arrêter aux questions d'école.

Ajoutons enfin qu'un nouveau groupe d'études des phénomènes spirites est en formation.

*
**

BRANCHES ET CORRESPONDANTS. — Du reste le mouvement provoqué par le Groupe s'étend progressivement et sûrement. Alors que nous venons d'assister à l'écroulement de la vingtième des grandes fédérations tentées

depuis trente ans, alors que le Comité de Propagande nommé par le dernier congrès de 1889 ne peut que manifester son impuissance par des polémiques amusantes ou des propositions impossibles et ridicules, les correspondants et les branches de Groupe fortement centralisés assurent notre influence tant en France qu'à l'Étranger.

C'est ainsi que trois nouveaux postes de correspondant viennent d'être établis en France : l'un à Dinan (Côtes-du-Nord), l'autre à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine), enfin le troisième à Bonny (Loiret); deux nouveaux postes en Italie, et une Branche régulière est fondée à Mexico (Mexique) et promet d'être très florissante. Voilà le bilan du mois dernier.

Causeries de M. ÉMILE MICHELET

Depuis quelque temps de petits reporters ignorants ont pris à tâche d'initier le public aux arcanes des envoûtements et de la magie. Rien de plus drôle que ces théories enfantines exposées gravement et d'une façon pédante en quelques troisièmes pages d'obscurs journaux ou ces conférences dites ésotériques où dix auditeurs écoutent une longue et ennuyeuse lecture.

Il était temps qu'un écrivain de valeur prit la peine de remettre les choses en place en exposant sérieusement et d'une façon vraiment scientifique toutes ces questions. Aussi ne pouvons-nous qu'applaudir à la décision d'Emile Michelet, le directeur des études esthétiques du Groupe et le directeur de *Psyché*, de faire à la salle des Capucines une série de causeries sur la **MAGIE DANS L'ART ET DANS L'AMOUR**. Ces causeries auront lieu les deuxième et quatrième samedis de chaque mois, à 5 heures de l'après-midi, à partir du 25 février; en voici le programme :

(Samedi 25 février)

I. — L'art et la Magie. — Que l'œuvre d'art est œuvre magique. — La connaissance et la réalisation. — La 8°

Arcane du Tarot. — Ce que c'est qu'un signe occulte. — L'incantation et sa vertu. — Le Poète révèle ou *revoile* le Mystère.

(*Samedi 11 mars*)

II. — Conception de la Beauté selon la kabbale. — Le mystère de *Tiphereth* et Platon. — Que la Beauté est la manifestation la plus perceptible du Divin. — Exemples d'œuvres magiques pris chez les grands poètes : les poètes hindous ; Homère, Dante, Shakespeare, etc. — La chaîne des poètes initiés. — Les modernés ; Wagner, Villiers de l'Isle-Adam. — Influence de la femme sur l'artiste.

(*Samedi 25 mars*)

III. — Par l'amour, la femme fait œuvre de magie. Elle agit en magie blanche (inspiratrice : Vittoria Colonna), ou en magie noire (destructrice : Léonora d'Este). — Théorie occulte de l'amour psychique. — L'atmosphère astrale personnelle. — Explication, selon l'Occulte, des sympathies et des antipathies soudaines. — Jazer, le génie qui assure l'amour. — La conjuration du démon Kédémel.

(*Samedi 8 avril*)

IV. — Que l'amour peut devenir un envoûtement. — Du danger d'être aimé. — La haine est de l'amour en révolte. — L'envoûtement de haine. — Exposé de divers procédés d'envoûtement par la figure de cire.

(*Samedi 22 avril*)

V. — Le pouvoir de lier et de délier. — Les philtres et les sorts. — L'herbe de sympathie. — Quelques recettes du Grimoire pour se faire aimer. — L'art de magnétiser les bijoux d'or. — Les vertus occultes des pierreries.

(*Samedi 13 mai*)

VI. — Les talismans d'amour et les amulettes. — Un

talisman est un Signe représentatif de la volonté de celui qui le consacre. Il est donc personnel et ne peut être transmis. — Comment se fait et se consacre le talisman de Vénus.

(*Samedi 27 mai*)

VII. — Les types masculins et féminins et complémentaires. — Sept types principaux correspondant à sept planètes-types. — Comment les distinguer à première vue. — Divers procédés de divination. — Notions d'astrologie élémentaire applicables dans la rue. — Pour les artistes.

(*Samedi 10 juin*)

VIII. — Suite des procédés de divination. — Notions synthétiques de physiognomonie, chiromancie et graphologie. — Conclusion.

.*.

Environ deux cents personnes assistaient à la première conférence le 25 février; c'est assez dire que le public a compris qu'il avait enfin affaire à un conférencier sérieux et émettant des idées personnelles au lieu de réciter des extraits de volumes connus de tous les étudiants en occultisme.

LE MOUVEMENT ORIENTAL

Le dimanche 5 mars, une fête intime et des mieux réussies a été organisée au restaurant turc par M. Nicolaïdes, directeur du journal *l'Orient*, en l'honneur de S. M. I. le Sultan Abd-ul-Hamid II. Le banquet, le concert, le bal et le souper auxquels assistaient environ 300 invités font grand honneur au dévouement et à l'esprit d'initiative de M. Nicolaïdes qui s'est surmené pour tout

mener à bien. Mais ce qui est le plus intéressant à connaître pour nos lecteurs, c'est la transformation opérée dans l'Empire par la persévérance, l'intelligence et la volonté du souverain actuel de la Turquie. Cette transformation intéresse au plus haut point le philosophe, car il s'agit de l'évolution voulue d'un peuple tout de foi vers la science et les méthodes de l'Occident.

C'est ainsi que des écoles supérieures d'art, de science et même de guerre ont été créées à Constantinople dans ces dernières années et sont déjà des plus florissantes.

Unissant les traditions ésotériques de l'Islam à la science occidentale, les écoles religieuses turques peuvent prendre une place inattendue dans l'intellectualité de l'Europe, surtout si le Sultan Abd-ul-Hamid II, dont nous connaissons la largeur d'idées, ne craint pas de donner à l'étude de la philosophie et de la science hermétiques l'extension qu'elles devraient légitimement avoir. La création en Turquie d'une Université constituée d'après les enseignements traditionnels de l'ésotérisme, aurait une portée non seulement scientifique, mais encore politique qu'on ne soupçonne guère au premier abord.

Parmi les hommages présentés à S. M. I. le Sultan par ses fidèles, nous nous faisons un véritable plaisir de publier la lettre suivante du savant cheik Abou-Naddara :

« MAJESTÉ,

« Au moment où tous les peuples ottomans et les musulmans du monde entier célèbrent le glorieux anniversaire de la naissance de Votre Majesté, nous venons, nous, Égyptiens, déposer au pied du Trône impérial l'hommage de notre dévouement et de notre fidélité inaltérables.

« Cet hommage emprunte aux événements actuels une signification et une importance toutes particulières ; il montre que ni les intrigues, ni les promesses, ni les menaces, ni les propagandes malsaines ne sont parvenues à relâcher le lien indissoluble qui relie l'Égypte à la Turquie et qui fait de Votre Majesté le Suzerain légitime et respecté de la Vice-Royauté du Nil. C'est en vain que

les journaux à la solde de l'envahisseur nous déclarent chaque jour que nous n'avons plus aucun secours, aucun appui à espérer de Constantinople; c'est en vain qu'ils cherchent à provoquer des défaillances et des défections, afin de s'implanter dans notre pays.

« Rien n'a pu égarer notre dévouement ni décourager notre fidélité; Votre Majesté est toujours pour nous le Souverain suprême, le Khalife auguste de qui nous attendons le relèvement de notre patrie. Ces sentiments, nous n'avons pas craint de les exprimer publiquement sous les fenêtres du Palais khédivial et dans la salle de l'Opéra du Caire; nous ne craignons pas de les affirmer hautement même devant les baïonnettes anglaises.

« C'est avec enthousiasme que nous avons vu notre jeune Khédiva relever la tête dans un élan de courageuse protestation et prouver à l'Europe que le sentiment national n'est pas mort en Égypte; forcé de se taire sous une contrainte inique, il attend et espère...

« Mais en qui espérer, si ce n'est en Votre Majesté? L'Europe, divisée en deux camps qui s'observent l'arme au bras, est absorbée dans ses divisions et dans ses craintes d'avenir; elle ne peut nous donner que l'appui de stériles observations et de discours sans sanction. Personne, si ce n'est Votre Majesté, n'a le droit de parler en notre faveur avec une autorité incontestable et au nom de principes incontestés.

« Groupés autour de notre vaillant et patriotique Khédiva, nous saluons cet anniversaire comme une fête nationale et nous appelons sur Votre Majesté et sur son Empire les bénédictions d'Allah clément et miséricordieux.

« Nous espérons que votre glorieux représentant parmi nous, S. E. le Maréchal Ghasi Moukhtar Pacha, voudra bien faire parvenir à Votre Majesté ces hommages unanimes de l'Égypte qui confie ses destinées à la protection d'Allah et à la sagesse de Votre Majesté, en attendant l'heure bénie de la délivrance.

« LE CHEIK ABOU-NADDARA. »

Traité élémentaire de Magie pratique

Cet ouvrage de Papus, en préparation depuis plusieurs années, paraîtra vers le 15 avril prochain en un volume d'environ 500 pages grand in-8° avec de nombreuses planches et gravures. Il sera édité au prix de 10 fr. l'exemplaire par Chamuel, éditeur, 29, rue de Trévise. C'est le complément pratique du *Traité méthodique de Science occulte* du même auteur. Voici du reste la table des matières de ce nouvel ouvrage de Papus :

PREMIÈRE PARTIE

THÉORIE

INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER. — *Définition de la Magie.*

CHAP. II. — *L'Homme* (résumé de sa constitution anatomique, physiologique et psychologique.)

La Machine humaine, l'Homme impulsif, Rapports de l'homme de volonté et de l'être impulsif, la Force nerveuse, le Sommeil naturel, l'Ivresse, l'Hypnotisme et la Suggestion, la Folie, Résumé.

CHAP. III. — *La Nature.* (Résumé de sa constitution anatomique, physiologique et psychologique.)

CHAP. IV. — *Dieu.* L'Archetype, l'Unité.

DEUXIÈME PARTIE

RÉALISATION

CHAP. V. — *Homme.* Etre instinctif : *Préliminaires de la Réalisation de l'Homme.* Aliments : Du végétarisme, du régime animal, de l'emploi des excitants naturels : l'alcool, le café, le thé; haschich, opium, morphine. Réalisation ou invention. — Maniement des excitants.

Etre animique : *Air Inspiré*. Réalisation de l'être animique. Parfums (excitants animiques).

Etre intellectuel : *Sensation*. Entraînement de l'Etre psychique : toucher, goût, odorat, ouïe, vue. Des excitants intellectuels. La musique.

Ensemble : *Résumé général*. Entraînement de l'être instinctif, animique, intellectuel.

CHAP. VI. — *Homme. CE QUI PENSE. — De la méditation.*
— 1^{re} période : Entraînement de la Pensée; 2^e période : Psychométrie, télépathie. — *De l'Amour*. Excitant de volonté. — *Des obstacles*. Réaction de l'Etre impulsif.

CHAP. VII. — *Homme. CE QUI VEUT. — Réalisation de la volonté. De l'éducation du regard.* — Miroirs magnétiques, magnétisme. — *Le Verbe* : Des paroles magiques. — *Le Geste* : La Baguette magique, l'Épée, les Talismans. — *La Marche* : les cercles magiques. — *Entraînement total de l'Etre Humain*. — La chasteté et l'amour. — RÉSUMÉ DE LA RÉALISATION DE L'HOMME.

CHAP. VIII. — LA NATURE. — *Réalisation de la Nature.*
ÉLÉMENTS D'ASTROLOGIE ASTRONOMIQUE. — Les signes du zodiaque, la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne, — Amitiés et Inimitiés, Aspects. — *Planètes et maisons zodiacales*. — *La lune dans les douze signes* : Influence de la Lune sur le sexe des enfants. — *Le soleil et les talismans*, Agenda magique, les Heures attribuées aux Planètes.

CHAP. IX. — ÉLÉMENTS D'ASTROLOGIE NATURELLE. *L'influence des Planètes dans les trois Règnes*. — Règne minéral : Traditions curieuses concernant les vertus de certaines pierres. — Pierres attribuées à chaque planète. — Règne végétal, les Herbes magiques de Saturne, Jupiter, Mars, Soleil, Vénus, Mercure, la Lune. — Règne animal : correspondances planétaires. Traditions de la magie des campagnes au sujet des animaux planétaires, actions des planètes sur l'homme, l'intellect, le corps physique, signatures. Signes du zodiaque, influence sur l'homme et rapports. — Tableau général des correspondances planétaires d'après Oger Ferrier.

CHAP. IX. — ÉLÉMENTS D'ASTROLOGIE KABBALISTIQUE.

Saturne.	Samedi.	Noms mystiques et Talismans.	
Jupiter.	Jeudi.	—	—
Mars.	Mardi.	—	—
Soleil.	Dimanche.	—	—
Vénus.	Vendredi.	—	—
Mercure.	Mercredi.	—	—
La Lune.	Lundi.	—	—

RÉSUMÉ.

TROISIÈME PARTIE

ADAPTATION

CHAP. XI. — **Aimanter.** Préliminaires. Des pratiques personnelles : la Prière, la Chaîne magique. Le Laboratoire magique : Objets, la Chambre, l'Autel, de l'Eau. Oraison des Ondins. — Du Sel et de la Cendre, Oraison des Gnômes, — des Parfums et du Réchaud. — Oraison des Sylphes (Parfums des Planètes). — De la Lampe magique, Oraison des Salamandres. — *Le Miroir magique.* — *Des Talismans* : De la Matière des Talismans, peau, papier, métaux, parchemin, Dessin du Talisman, burin, canif, crayons. — *Etablissement de l'Horoscope de l'Opération.*

CHAP. XII. — **Concentrer.** *La Semaine du Magiste.* — Les sept Oraisons mystérieuses, le Septième jour, le Songe prophétique.

CHAP. XIII. — **Rayonner.** *Le Magiste et la Société.* — Lecture des signatures astrales (Physiognomie, Chiromancie, Graphologie; Tableaux résumés). — Le Magiste et la Religion. Le Magiste et la Patrie.

CHAP. XIV. — *Le Magiste et le Microcosme. Hypnotisme et Magnétisme.* — Pratiques hypnotiques. Analyse des divers procédés. — Etats profonds de l'Hypnose. Réveil du sujet. — Divers procédés. *Les Sorciers et le Magnétisme.* Les Mystères de Cideville, l'Envoûtement, l'Alphabet sympathique.

CHAP. XV. — LE MAGISTE ET LE MACROCOSME. *Les Élémentals.* — Exorcisme des éléments. Conjuraton des

Quatre, des Sept. Invocation de Salomon. — *Les Évocations d'après les grimoires*, Evocation d'Amour d'après Eliphaz Lévi.

CHAP. XVI. — LA MÉDECINE HERMÉTIQUE. *Allopathie*. — *Homœopathie*. — *Hermetisme*. — *De l'Obsession*. — Traditions de Médecine hermétique conservées dans les campagnes.

CHAP. XVII. — SYNTHÈSE DE L'ADAPTATION. *La grande opération* Discours de Salomon à Roboam, Objets nécessaires pour les opérations de l'Art, du Cercle magique, Préparation personnelle. Régime. Confession, les Bains, l'Opération, les Conjurations pour les sept jours de la semaine, les Expériences magiques du Groupe indépendant d'études ésotériques. *De l'Extériorisation du Corps astral*. — Les trois cas possibles dans l'action astrale : 1^{er} Cas, 2^e Cas, 3^e Cas.

APPENDICE

COUP D'ŒIL HISTORIQUE ET BIBLIOGRAPHIE. — *La Magie des Campagnes*.

CHAPITRE PREMIER. — LA CÉRÉMONIE MAGIQUE. *Coup d'œil historique*. *Involution de l'Evocation*. *Bibliographie résumée* des phénomènes magiques : A — Traités de pratiques, clavicules ; B — Grimoires et livres de colportage ; C — Traités didactiques.

CHAP. II. — LES PHILTRES D'AMOUR : A — Pratiques astrologiques (talismans) ; B — Pratique suggestive. (regard et parole) ; C — Pratique magnétique et magique (usage des correspondances). *Les secrets des grimoires*.

CHAP. III. — DICTIONNAIRE MAGIQUE.

NOUVELLES DIVERSES

ET COURRIER BIBLIOGRAPHIQUE

Nous tenons de source autorisée la nouvelle que le médium Eusabia serait actuellement à Paris avec

M. Chiaia. Elle aurait été amenée sous l'instigation du professeur Richet et à l'insu des groupes spirites qui n'ont pu réunir la somme nécessaire à son déplacement. Les savants poursuivraient à Paris les expériences commencées dernièrement à Naples. L'enquête à laquelle nous nous livrons nous permettra bientôt de vérifier plus amplement cette importante nouvelle.

*
**

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs l'apparition d'un volume de M. ROBERT SCHEFFER ayant pour titre : *Misères Royales* et appelé à un très grand retentissement. Avec un talent que nous avait déjà révélé son précédent volume : *Ombres et Mirages*, l'auteur met en scène l'évolution psychologique de caractères appartenant à une des cours d'Europe les moins connues. L'éditeur Lemerre a publié ce volume dont l'apparition par fragments dans la *Nouvelle Revue* a fait grande sensation depuis trois mois. Nous comptons du reste revenir prochainement sur ce sujet.

*
**

M. Vurgey nous a adressé un important travail sur les rapports des tempéraments et des planètes. La nécessité de reproduire deux planches spéciales nous oblige à renvoyer ce travail au prochain numéro.

*
**

En vue d'un travail à paraître dans l'*Initiation*, M. Louis Esquieu, correspondant du Groupe à Rennes, prie nos amis de lui adresser des dessins, photographies, moulages en plâtre ou empreintes en cire de talismans, amulettes, pierres « gnostiques » (appelées aussi Αβρααξ) ou de tous objets de même nature avec figures ou inscription. Toutes ces reproductions d'objets de tous les pays seront les bienvenus.

Faire les envois à M. LOUIS ESQUIEU, rue Toullier, 7, Rennes (Ille-et-Vilaine).

Fraternels remerciements.

*
* *

La seconde édition de l'importante étude de M. Nizet sur l'*Hypnotisme* vient de paraître chez Alcan. — étant donné le succès précédent du même auteur avec son roman : *Suggestion* paru chez Stock, nous ne pouvons que féliciter vivement M. Nizet de la juste récompense de ses sérieux efforts.

*
* *

Il vient de paraître chez l'éditeur SAVINE, 12, rue des Pyramides, un livre que tous les citoyens soucieux de leurs intérêts voudront lire, car ils y trouveront le compte rendu impartial, complet et souvent inédit des événements politiques et sociaux, avec leurs dessous et leurs coulisses. Dans la *France sociale et politique*, véritable encyclopédie, M. HAMON a condensé la matière de quatre volumes ordinaires ; cependant le prix en est peu élevé (envoi franco au reçu de 6 francs en timbres ou mandat). Nous ne saurions trop recommander la lecture de cet ouvrage de sociologie, terminé par une table alphabétique des matières excessivement complète, grâce à laquelle il sera facile de faire des recherches relatives aux salaires, conditions du travail, grèves, spéculations financières, commerce, industrie, criminalité, etc.

∴

8, Rue de Saint-Pétersbourg.

Paris, Février 1893.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Sur la demande d'un grand nombre de nos lecteurs, nous avons résolu de modifier le format du *Nouvel Echo* en une brochure mensuelle.

Cette transformation nous permettra d'offrir des Œuvres de longue haleine, telles que Romans, Etudes littéraires et artistiques.

Pour continuer nos traditions, nous réserverons une large part aux jeunes dessinateurs.

Le premier numéro de cette nouvelle série portera la date de Mars prochain.

Le Nouvel Echo.

∴

Nous venons de recevoir le premier numéro d'une nouvelle publication périodique intitulée *Bretagne-Revue* et paraissant chaque mois à Rennes (Ille-et-Vilaine), sous la direction de M. Charles Géniaux et avec M. Léon Berthault comme rédacteur en chef.

(Bureaux, 9, rue Cochardière, Rennes). — Abonnement d'un an 12 fr. Le numéro, 1 fr. 25.

Cette publication contient, outre une partie littéraire très soignée, des reproductions phototypiques de la plus grande valeur. Aussi la recommandons-nous très vivement à nos lecteurs.

*
**

Certains confrères de la Presse spiritualiste française, ayant jugé à propos de reproduire des articles ou des extraits d'articles inédits de *l'Initiation*, sans citation de source, nous avons décidé d'interdire à dater de ce jour et conformément à la loi toute reproduction de ce genre à moins d'une autorisation écrite émanée de la direction de *l'Initiation*.

∴

M^{lre} K., auteur de plusieurs ouvrages signés de *l'Esprit de Rochester*, nous écrit de Saint-Petersbourg, à propos de l'article de M. de Bodisco, paru dans notre dernier numéro, pour nous prier d'empêcher la reproduction des photographies qui accompagnent cet article et des extraits qui se rapportent à sa personnalité. Nous avons immédiatement déféré à ce désir et interdit la reproduction de tout article, gravure, ou extrait d'article de *l'Initiation*, à tout journal ou périodique, sans l'autorisation écrite de la direction de notre revue, sous peine de poursuites devant les tribunaux, ainsi qu'on peut le voir ci-dessus.

*
**

Mlle Marie Anne de Bovet, notre éminent confrère du *Figaro*, vient de publier un volume de profondes études philosophiques et sociales déguisées sous la forme d'un roman ; titre : *Terre d'émeraude*.

Nous ferons prochainement une analyse de ce bel ouvrage. A ce propos annonçons que la conférence de M^{me} de Bovet au Groupe a été remise par suite d'une indisposition de madame de Bovet, mère de l'orateur.

*
**

C'est toujours un régal pour les amateurs de belles idées et de sérieuses recherches que l'apparition d'un ouvrage du colonel de Rochas. Aussi nous empressons-nous de signaler les *Etats superficiels de l'Hypnose*, corollaire indispensable des *Etats profonds*, qui vient de paraître à la Librairie Chamuel, 29, rue de Trévise, au prix de 2 fr. 50.

*
**

J. DE TALLENAY. *En République*. 1 vol. in-18. Paul Ollendorff, éditeur.

Cet ouvrage qui vient de paraître mérite une analyse détaillée que nous ferons prochainement.

*
**

Rappelons aux occultistes que les deux ouvrages introuvables de Fabre d'Olivet : les *Vers dorés de Pythagore* et *Caïn*, qui valent en Librairie chacun au moins 20 francs quand on les trouve, ont été reproduits in extenso dans la collection du *Voile d'Isis*, qui vaut aujourd'hui 10 fr., franco.

THÉÂTRE

L'Argent d'autrui, pièce en 5 actes, par M. LÉON HENNIQUE.

Une pièce vaillamment écrite et pensée, cet *Argent d'autrui*, de M. Léon Hennique, une pièce toute d'ac-

tualité, dans laquelle l'auteur gouaille, à coups de cravache, l'écume de la bande fripouilleuse des boursicotiers, et aussi une véritable page d'histoire, si l'on se souvient du krach financier de l'Union générale.

Un disciple d'Arton, Henri Lafortas, sans fortune, mais démesurément ambirieux et assoiffé de richesses, rêve la fondation d'une grande banque, *la banque catholique*, destinée à supplanter les plus importantes maisons juives. Intelligent, capable, il n'entrevoit pas la réussite possible sans des capitaux. Catherine, sa maîtresse, lui a bien avancé trente mille francs, mais que signifie pareille somme ! L'essentiel serait de s'assurer le concours de quelque gros financier, le riche Tamisey par exemple. Seulement de quelle façon accaparer sa confiance ?

La combinaison de Lafortas, pour atteindre ce but, manque quelque peu de propreté. Il présente à Tamisey, comme sa propre femme, une courtisane fraîchement débarquée d'Amérique, miss Kate, qui se charge de mener à bien l'affaire et de conquérir les écus du bonhomme. Très jolie, confiante en l'habileté de son associé, Kate s'engage à appuyer la banque de son crédit.

On lance des actions ; elles atteignent un taux invraisemblable, et l'heureux directeur se voit acclamé par les gogos enthousiastes qu'il enrichit.

Alors se place une admirable scène, où le délégué des banques juives se présente chez Lafortas et lui propose de se vendre... trois millions :

Après une courte indignation et sur les conseils de Kate, le jeune homme conclut ce honteux marché et vend ses actions en secret.

La débâcle arrive tôt. Les actions de la banque catholique tombent brusquement à un taux dérisoire : c'est l'effondrement. Un des associés, Guillaume Davanne, soufflète Lafortas en pleine Bourse. Un duel a lieu. Lafortas est blessé gravement.

Au prêtre qui le confesse, il annonce son intention de restituer « l'argent d'autrui », mais l'agent des Juifs ne tarde pas à nous aviser du contraire.

Catherine et son fils ont quitté la maison pour n'y

plus revenir, les compagnies tiendront leur promesse, Lafortas épousera Kate, et tous deux feront souche d'honnêtes gens.

Miss Calhoun, engagée spécialement par les directeurs de l'Odéon pour tenir le rôle de Kate, a excité les bravos enthousiastes du public. C'est vraiment une grande artiste, et rien ne saurait exprimer la grâce et l'imprévu du geste, l'originalité de sa saveur exotique, son délicieux accent! Californienne, petite-fille d'un vice-président du sénat de New-York, miss Kalhoun a joué Shakespeare dans la plupart des villes d'Amérique : c'est, dit-on, une tragédienne de haute valeur.

L'argent d'autrui est d'ailleurs merveilleusement interprété. M. Rameau, chargé de représenter le personnage de Lafortas, a bien donné une glaciale impression de froideur et de cynisme. MM. Cornaglia (Tamisey) et Albert Lambert (le délégué des banques juives) ont prouvé leur réel talent, et nous complimentons aussi M. Janvier, très correct dans le rôle de Bertin.

M. Léon Hennique, malgré les mensonges éhontés de la presse, vient de remporter un grand et légitime succès. C'est œuvrer noblement que de jeter bas les masques de semblables drôles, et les applaudissements de la salle à chaque baisser du rideau, les acclamations qui saluèrent le nom de l'auteur, témoignent éloquemment de la façon dont sa pensée a été comprise.

La censure parlait d'interdire la pièce ; il n'en a rien été fort heureusement. Elle a fait preuve d'esprit, au moins autant que l'auteur, dont mille saillies exquises ont égayé tels et tels passages.

GEORGE MONTIÈRE.

REVUE DES REVUES

Il y a déjà deux mois que les trop courtes pages de cette revue ont empêché des comptes rendus mérités

sur le mouvement spiritualiste. Aujourd'hui même, je n'ai que deux pages pour passer de l'hiéroglyphie à l'hypnologie, sans compter l'esthétique ; car, il ne faut pas l'oublier, la renaissance spiritualiste aura eu le Beau pour ressort : d'autres grands mouvements se sont vus dans la sphère du Vrai, et dans celle du Bien. Que je signale les travaux de Vurgey, parus dans ces derniers numéros du *Voile d'Isis*, que je mentionne les conférences de P. E. Bureau et de Papus, — il faudra quitter ces analyses faciles pour montrer le docteur Charrin étudiant la cellule animale et la cellule microbienne (*Revue générale des sciences physiques et appliquées*) : encore un fils de M. Jourdain, qui fait de l'occultisme sans le savoir. De là ouvrons la grave *Revue Spirite* (février) pour lire les exploits de l'esprit de J. B. Suili, « qui agite les jupons » des dames, et les « pince fortement. »

Rentrons dans une sphère plus rassise, sinon plus suggestive : Voici deux sommaires particulièrement intéressants des *Annales de psychiatrie et d'hypnologie*.

Numéro de Janvier : Les infirmités du génie, par le docteur Cabanes. — Revue de médecine, par le D^r Semelaigne. — La Suggestion à l'état de veille, par le D^r Gibert.

Février : De l'expérimentation dans l'étude de l'hypnotisme, par Gérard Encausse. — Documents statistiques pour servir à l'étude des conditions pathogéniques de la paralysie générale, par J. Luys. — Les expériences du D^r Luys et de M. de Rochas sur l'extériorisation de la sensibilité, par Just Sicard de Plauzoles. — De la périodicité dans certaines formes de troubles de l'innervation cérébrale, par J. Luys, etc., etc.

La Religion universelle (janvier-février) nous transporte dans la sphère des socialismes généraux qui, je le crains bien, seront racontés dans quelque cent ans, par la plume d'un autre Fabre des Essarts, comme des utopies belles et non réalisées. Mais qu'importe : Je ne demande d'ailleurs qu'à me tromper pour applaudir des deux mains Courtépée et Verdad, devenus remueurs de foules.

Les *Annales des Sciences psychiques* s'occupent des expériences de Milan.

Enfin, que je mentionne au moins *la Plume*, si alerte ;

Chimère, où l'on voit Signoret avec P. Dévoluy, et G. Vicairé avec J. Renard, — et *l'Ermitage*, si intéressant et si bien composé, etc., etc.

SÉDIR.

NECROLOGIE

« Vous prépariez un homme, Dieu en a fait un ange », telle est la belle pensée par laquelle M. de Saint-Yves a montré combien il prenait part à la douleur de notre ami, FABRE DES ESSARTS, qui vient d'être cruellement éprouvé par la perte de son jeune enfant. Malgré les veilles et les efforts d'une mère héroïque, malgré le dévouement d'un père qui a lutté jusqu'au dernier moment, la maladie a encore une fois fait son œuvre. S'il est toutefois une dernière consolation, c'est celle des sympathies unanimes qui se sont manifestées en cette triste occasion. Le char mortuaire disparaissait sous les fleurs, et c'est devant une nombreuse assistance que plusieurs beaux discours ont été prononcés.



Le Gérant : ENCAUSSE.

IMP. E. ARRAULT ET C^{ie}, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE, TOURS.

AVIS A NOS LECTEURS

Depuis quelques années était commencée une traduction française soigneusement faite d'un des deux livres fondamentaux de la Kabbale :

LE SOHAR

Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que cette traduction est aujourd'hui complètement achevée et qu'elle paraîtra en un volume, vers le mois d'avril prochain, à la Librairie du Merveilleux, 29, rue de Trévise.

Cette traduction sera très complète, chaque détail ayant été traité avec l'aide des textes originaux. De plus, elle comprendra tous les commentaires faits par Knorr de Rosenroth dans la traduction latine. Enfin, une préface d'un occultiste exposera les données ésotériques indispensables à connaître pour avoir l'intelligence du Sohar, incompréhensible pour le clergé israélite autant que l'apocalypse pour le clergé catholique.

L'Initiation du 15 mars 1893

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

Paraissant tous les deux mois

DIRECTEUR : **M. le D^r DARIEX**

Les **Annales des Sciences psychiques** paraissent tous les deux mois. Chaque livraison forme un cahier de quatre feuilles in-8° carré de 64 pages.

Elles ont pour but de rapporter, avec force preuves à l'appui, toutes les observations sérieuses qui leur sont adressées, relatives aux faits soi-disant occultes, de *télépathie*, de *lucidité*, de *pressentiment*, d'*apparitions objectives*. En dehors de ces recueils de faits, sont publiés des documents et discussions sur les bonnes conditions pour observer et expérimenter ; des *Analyses*, *Bibliographies*, *Critiques*, etc.

S'ADRESSER POUR LA RÉDACTION :

A M. le D^r Dariex, 6, rue du Bellay, Paris.

POUR L'ADMINISTRATION :

A M. Félix Alcan, libraire-éditeur, 108, boulevard Saint-Germain, Paris.

PRIX D'ABONNEMENT :

Un an (à partir du 15 février), pour tous pays. 12 fr.

La livraison : 2 fr. 50



Le Courrier Français illustré, D^r : JULES ROQUES, (hebdomadaire) 10^e année. Le plus artistique des journaux illustrés. Aucun journal de ce prix ne donne autant de dessins (8 pages de dessins sur 12). Prix du numéro, 40 centimes dans tous les kiosques, gares, libraires. Envoi d'un numéro spécimen gratuit sur demande adressée au *Courrier Français*, 14, rue Séguier, à Paris. Abonnements pour Paris et la province : six mois, 10 francs ; un an, 20 francs. Etranger (union postale) : six mois, 15 francs ; un an, 30 francs. Envoyer le montant en un mandat ou bon de poste.

VIENT DE PARAITRE
LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX, 29, rue de Trévis, PARIS

PAPUS

La Science des Mages

ET SES
APPLICATIONS THÉORIQUES ET PRATIQUES

(PETIT RÉSUMÉ DE L'OCCULTISME, ENTIÈREMENT INÉDIT)

Une brochure de 72 pages, texte serré, avec 4 figures
Franco : 50 centimes

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS) UTILÉS

DIRECTION

14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

DIRECTEUR : **PAPUS** ☉, 0 ✱

DIRECTEUR-ADJOINT : Lucien MAUCHEL

Rédacteur en chef :

George MONTIÈRE ☽

Secrétaires de la Rédaction :

**CH. BARLET. — J. LEJAY
PAUL SÉDIR**

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

G. CARRÉ

58, rue Saint-André-des-Arts

PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION : 14, rue de Strasbourg. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la *rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement, 58, rue Saint-André-des-Arts.



